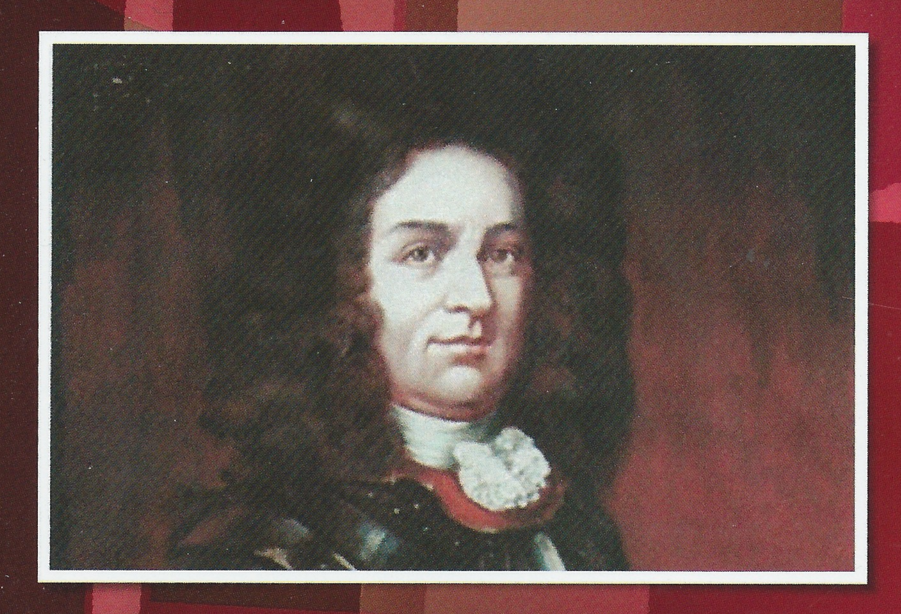
Combats franco-anglais de la

Guerre de Trente Ans

(1618-1648)



et de la

Ligue d'Augsbourg

(1688-1697)

Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest

COMBATS FRANCO-ANGLAIS DE LA GUERRE DE TRENTE ANS ET DE LA GUERRE DE LA LIGUE D'AUGSBOURG

(1627 - 1697)



Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest,
Vancouver

Castex, Jean-Claude, 1941-
Combats franco-anglais de la Guerre de Trente Ans et de la Ligue d'Augsbourg / Jean-Claude Castex. — White Rock, B.C.: Éditions du Phare-Ouest, 2012.
ISBN 978-2-921668-11-8

Couverture : Le Moyne d'Iberville.

Adresser toutes commandes à Marie-France Hautberg, Directrice.

Les Éditions du Phare-Ouest, Canada
Téléphone 604-542-3645
Courriels mfphareouest@gmail.com

Sources iconographiques : Archives de l'Université Laval sauf indiqué autrement.

Calculées avant l'invention du GPS, **les coordonnées géographiques** mises à la disposition du lecteur dans ce volume, doivent être considérées comme approximatives.

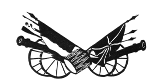
ISBN 978-2-921668-11-8

Dépôt légal : 1er trimestre 2012
Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.
Bibliothèque Nationale, Ottawa.

INDEX DES BATAILLES



INDEX DES BATAILLES EN AMÉRIQUE



Blancs-Sablons. *Raid contre*

Date de l'action : 26 avril 1627.

Localisation : La Baie des Blancs-Sablons[1] se situe dans le Finistère, en Bretagne, France. On y trouve le village de Croyx-Primoguet.

Conflit : Paix officielle. Les Guerres de Religions étaient officiellement terminées, mais les hostilités subsistaient. Guerre de Trente Ans, 1618-1648.

Contexte : C'était le siège de La Rochelle en France. Les Anglais tâchaient de créer des diversions; mais trop insuffisantes pour être efficaces. À signaler qu'en 1627, l'Angleterre venait, 21 ans plus tôt, de devenir Grande-Bretagne en annexant l'Écosse.

Effectifs engagés ♦Quatre vaisseaux de guerre anglais contre 70 grosses barques françaises.

Stratégie ou tactique : La surprise. Stratégiquement, cette attaque fut une diversion au siège de La Rochelle.

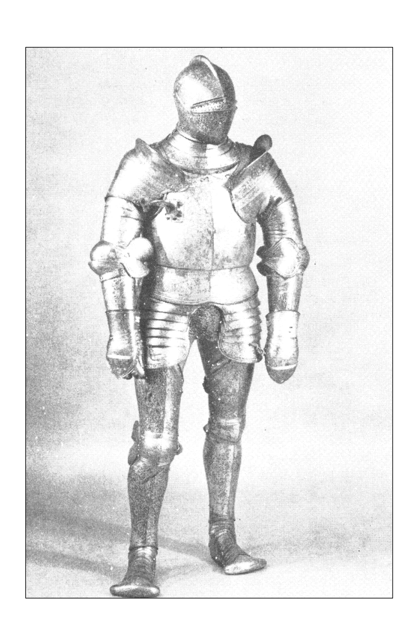
Résumé de l'action : Le 26 avril 1627, attaque surprise: 4 navires de guerre anglais **sous pavillon fleurdelisé** surprirent en rade des Blancs-Sablons toute une flottille de 70 grosses barques. À l'issue de ce combat acharné au cours duquel les Français recherchaient l'abordage et les Anglais tenaient à se limiter à un combat d'artillerie, 17 barques seulement parvinrent à décrocher et à gagner Le Conquet.

Pertes ♦La plus grande partie de la flottille de pêche française fut perdue.

Conséquence de cette défaite française : Comme toute action de harcèlement de type *frappe et décroche* en temps de paix officielle, celle-ci ne fit qu'entretenir la méfiance et la haine entre les deux nations. Elle n'aida pas du tout au siège de La Rochelle, but essentiel du raid.



[1]À ne pas confondre avec le village canadien du même nom, sur la basse Côte-Nord du Golfe Saint-Laurent.



Armure de Galiot de Genouilhac (1625). Jacques, dit Galiot de Genouillac [1465-1546] fut grand maître de l'artillerie sous Louis XII et François Ier. Il dirigea l'artillerie lors des batailles de Marignan et de Pavie. Il fut gouverneur du Languedoc.

Sablanceaux. *Débarquement de*

Date de l'action: 21 juillet 1627.

Localisation: Île de Ré [46°12'Nord, 01°25'Ouest], dans l'Atlantique, au large de La Rochelle.

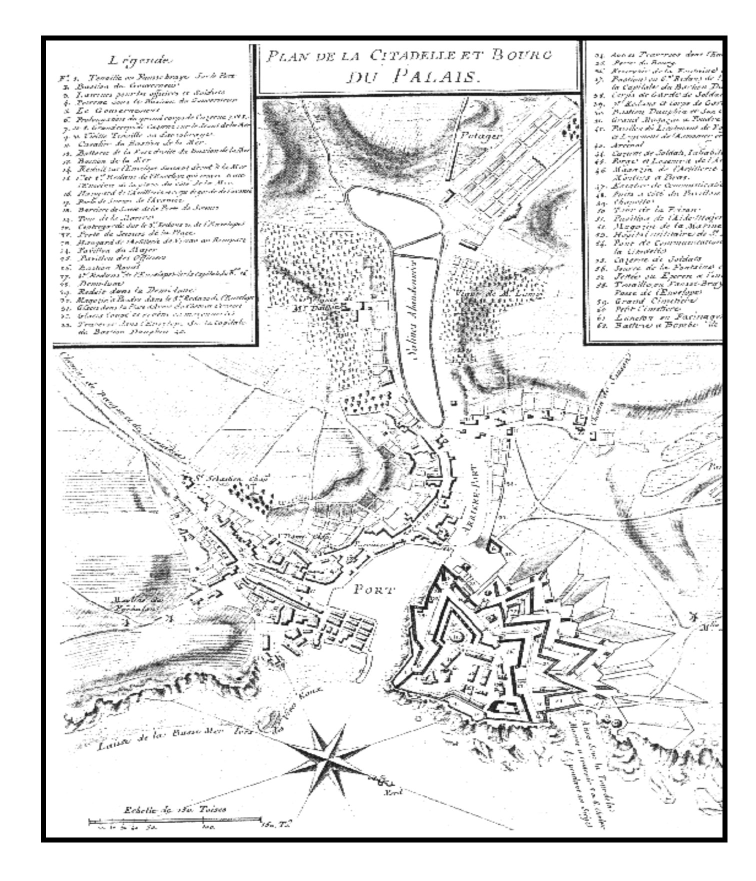
Conflit: Les Guerres de Religions étaient officiellement terminées mais des conflits subsistaient.



DÉTAIL DE L'ATTAQUE DE BELLE-ISLE

Contexte: Par l'Édit de Nantes, signé en avril 1598, Henri IV accordait aux protestants français le droit de culte dans les régions où ce culte existait en 1596 et 1597, sauf à Paris et dans les villes épiscopales catholiques. Pourtant si les protestants étaient bizarrement contraints de respecter les fêtes de l'Église catholique et de payer la dîme au clergé catholique,[1] ils retrouvaient tous leurs droits civils, l'accès à tous les emplois et dignités, et une clause secrète prévoyait même que l'État paierait les frais de culte et les salaires des pasteurs[2]. Il leur accordait en tout 150 lieux de refuge dont 66 places fortes [châteaux et villes fortifiées] qui allaient bien vite faire d'eux *un état dans l'état*. Lorsque Henri IV fut assassiné, le 14 mai 1610, de nombreuses familles protestantes se réfugièrent dans les places de sûreté, craignant une autre Saint-Barthélémy. Marie de Médicis, Régente du royaume durant l'enfance de Louis XIII, confirma aussitôt l'Édit de Nantes. Mais l'agitation se généralisa par peur que l'autre parti ne prenne le dessus. Devenu grand, Louis XIII commença à limiter les droits des places fortes protestantes. Quant à Louis XIV, il rendit la persécution légale en ratifiant près de 300 édits, entre 1660 et 1685, qui limitaient l'exercice de cette religion. Mais les protestants français résistaient courageusement. Trop! En 1681, l'intendant Marillac créa les premières *dragonnades* en Poitou. Les dragons[3], logés chez l'habitant huguenot, étaient encouragés à se livrer à toutes les exactions afin de faire abjurer leurs hôtes; sans les tuer toutefois. Les souffrances étaient si horribles que, en quelques semaines, 30.000 protestants français abjurèrent. D'autres prirent le chemin de l'exil. Partout les temples étaient démolis. Dans le Sud-Est [Dauphiné], une cinquantaine de huguenots furent tués, brûlés ou pendus. Devant tant de «*succès*», il fut décidé d'étendre les dragonnades au Béarn. Sous la torture physique ou morale les populations abjurèrent en masse.

[1]Le Clergé catholique s'était refusé à perdre ces revenus.
[2]Ce qui n'existait pas chez les catholiques. Aujourd'hui en France, seuls les prêtres d'Alsace-Lorraine et de Bretagne sont salariés par l'État. Au même moment, en Angleterre, les catholiques étaient soumis au **Test Act** qui les réduisait à l'état de citoyens de seconde classe [non éligibles, privés d'instruction supérieure et d'emplois administratifs...]. Cet état de chose se perpétua jusqu'au milieu du XIXe siècle. Et les universités anglaises refusaient encore les catholiques au milieu du XX[e] siècle. Par simple tradition!
[3]Les dragons sont des cavaliers qui peuvent combattre à pied comme des fantassins



Puis ce fut la Normandie, la Guyenne et autres régions du Sud où les protestants abjuraient collectivement à la seule vue des dragons redoutés. Le 18 octobre, à Fontainebleau, le Roi Soleil révoquait l'Édit de Nantes; *"puisque les protestants n'existaient plus en France"*[4], l'Édit n'avait plus de raison d'être. Fuyant tant d'hypocrisie, 200.000 Huguenots se réfugièrent en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique ou en Afrique du Sud. Le Grand Électeur de Prusse-Brandebourg, Frédéric-Guillaume Ier, répliqua par l'Édit de Postdam qui invitait les protestants français à venir repeupler et développer économiquement le Brandebourg [Berlin, Magdebourg] et les territoires désertés depuis la Guerre de Trente Ans. 1% de la population française émigra entre 1680 et 1700. Quand on sait que le

[4]Noter l'hypocrisie du commentaire.

Canada ne reçut que 10.000 colons catholiques pour peupler l'immense Nouvelle-France, cette saignée démographique, protestante, laisse rêveur. Avec un tel apport, l'Amérique du Nord tout entière parlerait français, et cette langue aurait encore la primauté mondiale. Mais les protestants étaient interdits de séjour en Nouvelle-France, et l'intolérance et l'étroitesse d'esprit firent le reste. L'Angleterre par contre, où régnait une intolérance aussi virulente, encouragea ses protestants non-anglicans à l'émigration vers la Nouvelle-Angleterre. Le mouvement fut si important que, en 1760, ces Treize-Colonies anglaises[5] comptaient déjà 1.300.000 habitants, contre... 60.000 catholiques seulement en Nouvelle-France.[6] Le sort de l'Amérique du Nord française fut ainsi fixé, à court terme, par la chute de la Nouvelle-France [Traité de Paris, 1763]; et à long terme, ce fut le rayonnement de la langue française dans ce continent.

Les protestants de France durent subir les pires persécutions durant la période que les Huguenots appellent *l'Église du Désert*[7]. «Un essai numérique partiel de la persécution[8] pendant cette longue période a été heureusement esquissé par Samuel Mours: environ 10.000 personnes ont été plus particulièrement victimes de la persécution, déportées, expulsées, emprisonnées, envoyées aux galères ou exécutées, ce qui dépasse 1% de la population réformée. Dans ce nombre, ne sont pas compris l'immense cortège

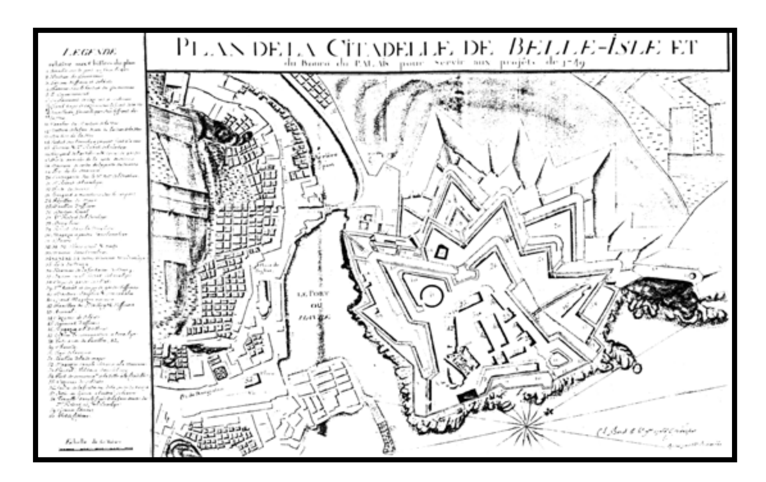
[5]Origine des États-Unis

[6]Ils étaient tous issus des 10.000 colons arrivés de France depuis le début de la colonie. Ils s'étaient multipliés par 6. À ce taux, les 200.000 Huguenots auraient pu compter plus de 1.200.000 colons français en 1760 qui auraient avantageusement peuplé la Nouvelle-France et la Louisiane. Ce fut l'un des faits marquants qui illustre l'incompétente de la Monarchie française.

[7]Aux XVII[e] et XVIII[e] siècle ou plus précisément de 1685 à 1800

[8]Édouard Privat résume ainsi les persécutions de Louis XIV, Roi Soleil: "La fiction de la Révocation ─tous les protestants ont été convertis─ permet aux autorités d'obliger les obstinés à suivre la messe [catholique], à communier et à envoyer leurs enfants au catéchisme. En outre seuls les registres paroissiaux catholiques confèrent l'existence légale; «les nouveaux convertis» doivent se marier à l'église sous peine d'être considérés comme vivant en concubinage notoire, et faire baptiser leurs enfants par le prêtre; au moment de la mort, ils sont aussi obligés d'accepter le curé. Les moyens de pression sont très variés, depuis les amendes collectives ou individuelles et les logements de troupes [les tristement célèbres dragonnades] jusqu'aux galères [1.500 condamnés aux galères royales sous Louis XIV et 200 sous Louis XV], si l'on a, par exemple, refusé le prêtre à la suite d'une maladie grave dont on a eu la chance (ou la malchance) de réchapper ── en cas de mort, le cadavre du récalcitrant était traîné sur la claie et jeté à la voirie..." On voit que, en France, comme en Angleterre avec le Test Act anticatholique, la tolérance n'était pas une composante de la grandeur des monarques.

des émigrants (plus de 200.000), ni surtout ceux qui n'ont pas laissé de traces dans les mémoires ou les procédures judiciaires, mais ont subi mille vexations et parfois pire, par



exemple de la part des gens de guerre logés chez eux. Et je n'évoque pas les difficultés financières, parfois insurmontables, entraînées par la multiplication des amendes: pour la seule année 1746 et uniquement dans le Languedoc, leur total s'est élevé à plus de 50.000 livres. Un bilan définitif ne sera jamais possible!»[9]

Cette lettre CXXXVIII[10], écrite par un ecclésiastique catholique, donne un aperçu assez clair de la situation précaire des protestants dans les Cévènes: «Il faut enfin, Monsieur, vous faire part de nos tribulations & du malheureux état où nous sommes dans nos diocèses. Je devrais l'avoir déjà fait, soit pour me soulager & me donner à moi-même cette consolation, sachant la bonté que vous avez de vous intéresser à ce qui me regarde; soit pour vous demander le secours de vos prières dans une affaire qui doit toûcher tous les gens de bien, & surtout ceux qui, comme vous, ont du zèle pour la religion & pour la tranquillité publique.

---

[9]Privat, Édouard, Éditeur, *Histoire des Protestants en France*, Toulouse, 1977. ISBN 2-7089-2341-2

[10]Lettre n̊138; le texte a été partiellement modernisé mais l'orthographe ancienne a été respectée. Elle est extraite *de Lettres choisies de Mr Fléchier, évêque de Nismes avec une relation des fanatiques du Vivarais et des réflexions sur les differens Caractères des Hommes*, Tome premier, Loüis & Henri Declaustre Libraires Ruë Neuve M.DCC.XXXIV [1734] Lyon, pages 218 et suivantes.

Je sais qu'on vous a donné des nouvelles de ce pays depuis le commencement de nos désordres, les unes vraies, les autres fausses & sans aucun fondement, comme était celle que j'avais été insulté par les Fanatiques;[11] mais il n'y a rien qui ne soit possible ou croyable de tout ce qu'on impute à ces gens-là qui ont abandonné Dieu & que Dieu a lui-même abandonnés. Ces Fanatiques, Monsieur, sont présentement tous les Huguenots d'autrefois qui sont ces nouveaux convertis de la campagne, séduits par des gens qui se disent Prophètes, qui prêchent la délivrance d'Israël, qui soufflent le Saint-Esprit aux garçons & aux filles, & leur apprennent un jargon & des contorsions extraordinaires, & qui se croient inspirés de tuer les Prêtres & les Catholiques, & de faire la guerre au Roi, jusqu'à ce qu'il leur laisse rabâtir leurs Temples & pratiquer librement leur religion. D'abord, ils égorgèrent quelques Missionnaires. Comme ils étaient en petit nombre, on les dissipa et on les négligea; ils se rassemblèrent, leur troupe se mit en campagne, grossit, brûla, massacra, jeta la frayeur partout, par les horribles cruautés qu'elle exerçait, enleva les armes des maisons, des châteaux, des compagnies même de bourgeoisie qu'on avait levées tumultuairement,[12] & parvint à armer de fusils deux ou trois cents hommes. Les autres suivaient avec des haches & des faux. Les munitions ne leur manquaient pas, chaque Village leur portait des vivres, ils ne paraissaient que dans les bois ou dans les montagnes, & ne marchaient que la nuit, brûlant les Églises, massacrant hommes, femmes, enfants, & se trouvant le matin à six lieuës de là. M. le Comte de B... se donne beaucoup de mouvement; il n'avait pour toute troupe que des milices nouvellement levées, ou des Bourgeoisies *dont* il ne pouvait se fier. La Cour ne craignait pas assez les commencements de cette révolte. Les Régiments que nous demandions étaient nécessaires ailleurs; toutes les guerres d'aujourd'hui se font loin de nous, on délibérerait longtemps sur les secours; ces secours étant éloignés ne pouvaient venir que tard; ceux qu'on tirait de la Province ne suffisaient pas, quelque soin que prît l'Intendant. Cependant toute la campagne se soulevait, les

[11] Les Huguenots
[12] *Tumultuairement*: qui est fait avec tumulte et précipitation contre les formes et les lois.

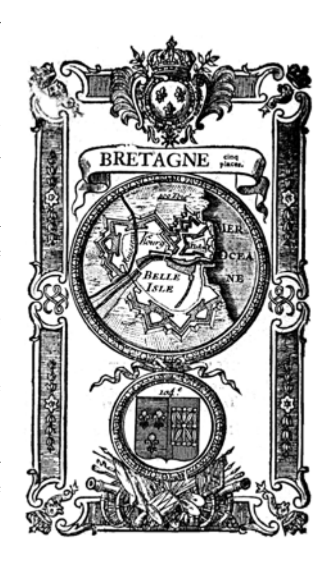
Prophètes & les Prophétesses faisaient partout des assemblées, dans lesquelles on enrôlait tous les jeunes gens. Il s'en est formé plusieurs troupes, à qui la faiblesse des nôtres donnait du courage. La rage dont ils sont possédés leur fait supporter des fatigues extraordinaires & commettre mille crimes inoüis. Près de cent Eglises brûlées, plus de trente prêtres massacrés, près de deux mille Catholiques égorgés, & l'exercice de la Religion Catholique presqu'aboli dans trois Diocèses, & cela avec des inhumanités qui font horreur. Voilà ce qui s'est passé ici depuis huit mois. Le Roi enfin a eu pitié de nous, & nous a envoyé des Troupes réglées & un Maréchal de France pour les commander, & nous espérons que Dieu bénira ses armes & nous rendra nôtre première tranquilité... Nous avons été ici dans quelques dangers & même pressans: les Païsans devenus bandits & courant jour & nuit dans la plaine, nous n'oserions sortir de la Ville sans péril ou sans escorte. Dès que M. le Maréchal de M... fût arrivé, il assembla la Noblesse, la caressa & tâcha de lui relever le cœur par ses discours vifs et gratieux. Il rassura autant qu'il pût les Catholiques effrayés avec raison. Il trouva peu de troupes, beaucoup d'ennemis, toutes les Sévènes[13] en feu, nôtre plaine habitée par des nouveaux Convertis entièrement révoltés, & commença bientôt à sentir le poids d'une affaire dont il est difficile de connaître de loin l'étendüe. Les Fanatiques ne furent pas étonnés de son arrivée: peu de jours après, ils vinrent au nombre de trois ou quatre cents à une lieüe de cette Ville, comme pour le braver. Il marcha à eux avec une partie de la noblesse du païs, un détachement des Vaisseaux & le Régiment de Dragons de Firmacon, & les battit sans beaucoup de peine, il en resta près de cent tués ou blessés. Le reste se sauva à la faveur de la nuit & des montagnes. Quelque temps après, s'étant avancé vers les Sévènes, il en battit encore une troupe d'environ neuf cents. Il en demeura trois ou quatre cents sur la place. Mais ces pertes sont bientôt réparées; & les esprits étant gâtés comme ils sont, il leur vient des recrües de tous côtés plus qu'ils n'en veulent. Leur insolence était parvenüe jusqu'à ce point, que dans Nismes même, ils publiaient que le temps de la délivrance

---

[13]Les Cévennes, région du Massif central, France.

était venu, que nôtre rêgne était passé, & que le jour approchait qu'ils auraient le plaisir de tremper leurs mains dans le sang des Catholiques.

Ils osèrent même, le Dimanche des Rameaux, tenir une assemblée dans un moulin sans aucune précaution à la porte de la Ville; & dans le temps que nous chantions Vêpres, chanter leurs pseaumes & faire leur Prêche. Monsieur le Maréchal sortit de sa maison, assembla quelques Troupes, fit passer au fil de l'épée hommes & femmes qui composaient cette assemblée au nombre de plus de cinquante personnes, & réduire en cendres la maison où elle se tenait. Cet exemple était nécessaire pour arrêter l'orgüeil de ce peuple.



Mais, Monsieur, le cœur d'un évêque est bien touché, et ses entrailles bien émües, quand il voit d'un côté verser le sang des Catholiques, & de l'autre celui des méchants, qui, tout méchants qu'ils sont, sont une partie de son Troupeau. On a fait depuis des enlèvements dans tous les Villages, de tout ce qu'il y a de gens séditieux, on a rendu tous les principaux habitants caution de sommes d'argent assez fortes, & responsables de tout ce qui pourrait y arriver de mal, c'est-à-dire de meurtres & d'incendies. Après quoi, toutes les Troupes que le Roi envoie, qui font un corps d'environ huit mille hommes, étant arrivées, M. le Maréchal de M... est allé à Alais[14] pour les mettre en mouvement contre ces Rebelles, que M. Julien Maréchal de Camp & M. Paratte, Brigadier, doivent attaquer de leurs côtés. Cette guerre n'est pas comme les autres: ces Fanatiques ne sont, à la vérité, que des Païsans ramassés & partagés en diverses troupes nombreuses; mais ils ne laissent pas d'être disciplinés à leur manière. Leur férocité leur sert de courage, & ils

[14] Il s'agit de la ville d'Alès, bien entendu.

ne craignent pas la mort, parce qu'ils savent bien qu'ils l'ont méritée. (Sic!) Endurcis au travail & à la fatigue, ils marchent presque toûjours, tout le païs étant pour eux, & recevant partout où ils passent des vivres pour leur subsistance, & des avis pour leur sûreté. Ils ravagent impunément la campagne, vont chercher des retraites dans les montagnes ou dans les bois, & sont plus difficiles à trouver qu'à battre. Leurs Chefs sont des gens de rien, prévenus de crimes, cruels & désespérés. Les autres sont abusés par des passages de l'Écriture mal appliqués, par des Prophécies ridicules, par des espérances de secours étrangers[15] & des miracles prétendus faits ou à faire par l'Éternel en leur faveur.

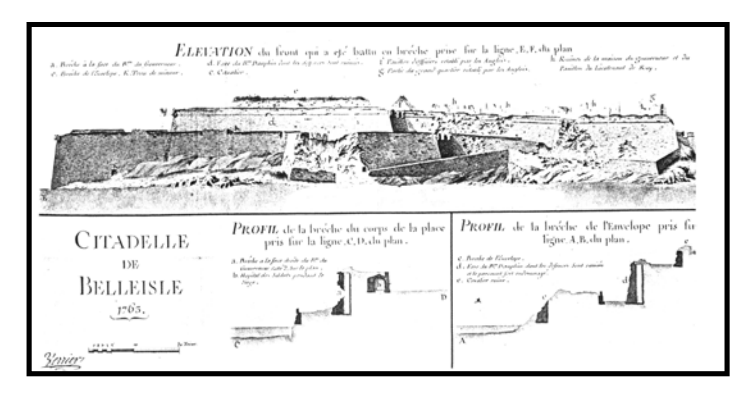
Voilà, Monsieur, l'état véritable de la révolte des Sévènes & de nos Diocèses qui en sont voisins, & qui s'y trouvent liés par le commerce et par la Religion. À mon égard, je suis assûré que vous aurez la bonté de me plaindre, aussi bien que mes Confrères qui sont dans le même cas. Nous voyons tout le fruit de nos travaux de dix sept ans perdu, nous n'entendons parler que de meurtre & de carnage. Nous sommes les témoins de la désolation des peuples que Dieu avait commis à nos soins, réduits à voir périr beaucoup d'innocents sans ressources & beaucoup de pécheurs sans conversion; à pleurer les maux qui nous accablent, & à craindre même les remèdes qui ne peuvent être que violents. Je joins à cette relation une copie de la Lettre Pastorale que j'adressai à tous les Fidèles de mon diocèse dans les dernières semaines du Carême. Priez le Seigneur, Monsieur, qu'il dissipe cette cruelle tempête; & croïez qu'on ne peut être avec un attachement plus sincère & plus respectueux que je le suis, Monsieur, vôtre &c... À Nismes ce 25 avril 1703.

Par l'Édit de Nantes, donc, du 13 avril 1598, les protestants[16] français avaient conservé des places fortes

[15]Anglais,

[16]Louis XIV, qui fut l'un des principaux bourreaux des protestants français, fut un jour fort mal qualifié par La Bourlie Antoine [1658-1711] marquis de Guiscard., agitateur des Camisards du Rouergue contre les troupes royales. Chamillard [Michel de Chamillard [1652-1721] fut Contrôleur général des Finances de 1699 à 1709; charge qu'il cumula un certain temps avec celle de Ministre de la Guerre [1701-1710]. Il fut un fonctionnaire incompétent.], qui avait présenté La Bourlie comme un dépravé et un renégat, reçut la réponse suivante: «J'avoue que, dans ma première jeunesse, je n'ai point été exempt de quelques passions; mais comment avez-vous le front de me le reprocher, vous qui êtes le ministre d'un prince [Louis XIV] qui a croupi quinze ans dans un double adultère, qui a arraché les femmes d'entre les bras de leurs maris, et qui s'est servi de tous les artifices du monde, et de toutes ses richesses

dites *de sûreté*[17] et la *liberté de culte* partout sauf à Paris. La Rochelle était ainsi devenue une ville autonome, jouissant d'avantages fiscaux considérables.Mais, comme cette ville protestante refusait l'autorité des sénéchaux royaux, l'administration royale commença à fortifier des places voisines comme *Saint-Martin-de-l'Île-de-Ré* et à y installer des garnisons françaises afin de lever les taxes royales et de surveiller la ville. Le roi d'Angleterre, Charles Ier Stuart,[18]



se considérait encore comme le protecteur des Huguenots français; il décida de créer un point d'appui anglais, une base avancée, à proximité de La Rochelle en occupant l'île de Ré.

Londres escomptait aussi utiliser le soulèvement des Huguenots français de Monsieur de Soubise pour acquérir

et de sa puissance pour séduire et pour débaucher tout ce qu'il y a eu dans sa Cour de filles et de femmes d'une jeunesse tant soit peu distinguée...» cité par CRÉTÉ, Liliane, *Les Camisards,* Éditions Perrin, Paris

[17]une centaine de villes où ils pourraient se réfugier en cas d'agression. Henri IV leur accordait une certaine autonomie, mais certainement pas l'indépendance vis-à-vis de la monarchie française. Et c'était justement ce que recherchaient certaines villes protestantes de France. Par ces privilèges, l'Édit de Nantes devenait dangereux pour l'État; il leur donnait des armes dont ils pouvaient être [et dont ils furent effectivement] tentés par la suite de se servir contre l'autorité du roi. Mais son importance était dans la tolérance qui avait été à sa source. La première en Europe, la France adoptait le régime de la liberté religieuse, officiellement instituée et garantie par une loi de l'État.

[18]Ce roi régna de 1625 à 1649. Il était le fils de Jacques I ^er^ Stuart d'Écosse, car la numérotation dynastique entre les monarques d'Écosse et ceux d'Angleterre était alors distincte. Poussé dans la voie du despotisme par ses ministres, Buckingham, Strafford, l'évêque Laud, ainsi que par sa femme Henriette de France, il souleva une violente opposition au Parlement, qui envoya Strafford au supplice. Cette exécution, à laquelle le roi n'eut pas le courage de s'opposer, fut bientôt suivie de la guerre civile entre les **Cavaliers**, partisans du roi, et les **Têtes Rondes**, partisans du Parlement; en fait, ce fut d'abord le surnom des soldats de Cromwell qui portaient les cheveux coupés courts. Charles Ier, réfugié dans son Écosse natale, fut livré au Parlement, et un accord allait intervenir lorsque les partisans de Cromwell s'empressèrent d'enlever le monarque et de le faire condamner à mort. Il fut décapité devant le palais de Whitehall.

l'île de Ré, base avancée, puis Bordeaux et la Gascogne, province qui restait toujours l'ultime objectif des Anglais, lesquels ne s'étaient jamais pardonnés la perte de leur empire continental à la fin de la Guerre de Cent Ans.

Chefs en présence ♦**Flotte anglaise**, George Villiers, duc de Buckingham, favori fort jalousé du roi Charles I[er]. ♦Jean de Saint-Bonnet de Toiras commandait la **garnison française** de l'île.

Effectifs engagés ♦**Flotte anglaise**: 100 bâtiments montés par 13.000 marins et soldats, anglais, irlandais et français. Ces derniers étaient 3.000 [Huguenots français] commandés par Soubise. Le débarquement anglais sur la plage fut effectué par 2.000 hommes. ♦**Français**: 1.000 hommes.[19] La garnison totale de l'île s'élevait à 200 cavaliers et à 2.000 fantassins. ***Stratégie ou tactique***: Pour les Anglais, l'annexion de l'île de Ré n'était qu'un prélude à la récupération pure et simple de la Guyenne dont ils rêvaient encore depuis la fin de la Guerre de Cent-ans, près de deux siècles auparavant. La falaise qui entourait l'île s'abaissait à la Pointe de Sablanceaux. La mer était calme. La marée commençait à descendre et les navires pouvaient s'approcher très près. Le débarquement anglais fut exécuté *sans aucune diversion* destinée à diviser les forces françaises, celles-ci étant jugées trop faibles; ...ce qui fut la cause de l'hécatombe anglaise.

Résumé de l'action: Le 20 juillet 1627, apparut une grosse flotte anglaise de 100 bâtiments; 13.000 hommes en incluant les marins de la flotte. Après un échange d'artillerie avec le Fort de La Prée, la flotte anglaise débarqua les troupes à la Pointe de Sablanceaux. Buckingham mouilla près de la pointe Ouest de l'île, face au continent. Il tenta immédiatement, le 21 juillet, de prendre contact avec les Huguenots de La Rochelle par l'intermédiaire de son secrétaire Sir William Becher. Mais le maire Godefroy, pressentant la catastrophe en cas de collaboration ouverte avec les Anglais, interdit à Becher l'entrée de la ville pour ne pas se compromettre. Alors, le lendemain, des Huguenots qui se trouvaient avec les Anglais se firent admettre par un subterfuge.

---

[19]Dont 200 cavaliers et 800 fantassins.

Les Anglais décidèrent de débarquer dans l'île de Ré pour s'en faire un point d'appui en cas de nécessité. La ville de Saint-Martin, capitale de l'île, n'était pas encore fortifiée; une citadelle s'élevait à côté mais les travaux n'étaient pas terminés. Quand Toiras vit la flotte anglaise concentrée du côté de Sablanceaux, il marcha vers cette pointe avec toute sa Cavalerie et 800 fantassins du Régiment de Champagne.

À 15h00 le 21 juillet, la mer était calme. La marée commençait à peine à baisser et les navires pouvaient s'approcher au plus près. L'ordre de débarquer fut lancé. Pendant que la flotte canonnait la plage en guise de couverture, deux régiments de vétérans anglais prirent pied mais hésitèrent à quitter le bord de mer pour se ranger en bataille devant les Français. Courageusement, Buckingham sauta alors à terre, la canne au poing, et, furieux, commença à marteler le dos de ses soldats pour les faire avancer. Puis, pendant que la bataille s'engageait, un autre régiment débarqua.

Toiras, hésitait à attaquer avant que les Anglais ne fussent rangés en bataille; non pas par bonté d'âme; mais il devait parcourir 1.500 pas en terrain découvert balayé par l'artillerie navale de la Royal Navy, alors qu'il savait pertinemment que ce tir de barrage allait cesser dès que les Anglais seraient déployés. De plus, Toiras craignait que ce débarquement ne soit qu'une diversion qui aurait permis aux Anglais de débarquer ailleurs sans opposition; aussi refusait-il de se laisser engager sans être sûr. Les Français restaient donc à couvert derrière les dunes où l'artillerie navale leur tua cependant quelques hommes et quelques chevaux; en tir courbe.

Quand Toiras vit que, finalement, 2.000 hommes avaient débarqué, il ne douta plus qu'il ne s'agissait pas d'une simple diversion et décida de contre-attaquer. D'abord, il envoya sa Cavalerie disposée en 8 escadrons de 25 cavaliers: 6 escadrons pour la première charge et 2 escadrons de réserve. Le 1er escadron se mit en branle. Toiras, qui s'était placé en avant des lignes, le laissa passer, et se mit à la tête des escadrons suivants. Ensuite il donna le signal de l'assaut lent.

La Cavalerie partit au pas, et, sous le violent feu de l'artillerie navale anglaise, prit le galop. La charge fut impé-

tueuse, mais la plupart de ses cavaliers furent fauchés par les canons avant d'avoir atteint les Anglais. Les survivants déchargèrent leurs armes à feu, puis, l'épée nue, pénétrèrent dans les deux premiers régiments anglais qui plièrent sous le choc. Mais le 3e régiment anglais[20] se porta à leur secours. Alors Toiras fit charger l'Infanterie française.

Dans le sable des dunes, l'assaut français était très lent, et l'artillerie navale anglaise put le décimer à loisir. À quelques pas des lignes anglaises, par un salut léger du chapeau, les commandants donnèrent le signal du feu. Les Français déchargèrent leurs armes puis entrèrent dans les rangs anglais avec des piques, plus courtes que celles des Anglais, mais comme le terrain parcouru par les Français descendait un peu, cela compensait pour le désavantage.

Les deux lignes anglaises de tête cédèrent sous le choc entraînant dans la panique la 3e ligne. Les troupes anglaises refluèrent vers la mer, couvertes par leurs officiers qui, seuls maintenant, combattaient les Français. Arrivés au point où ils devaient se retourner et combattre ou se noyer, les troupes anglaises firent volte face pour se battre avec l'énergie du désespoir.

Alors, petit à petit, sous l'effet de ce désespoir, et des troupes fraîches qui débarquaient continuellement et qui venaient immédiatement renforcer les trois régiments anglais, les troupes françaises, désormais en forte infériorité numérique, commencèrent à être décimées; et Toiras donna enfin l'ordre de retraite, se rendant compte qu'il allait perdre toutes ses forces vives sans empêcher le débarquement.

Pertes ♦Les **Anglais** eurent 600 hommes hors de combat, dont une centaine de tués; ils perdirent un drapeau. La moitié des tués anglais[21] moururent en combattant. Les autres[22] se noyèrent. ♦Les pertes des **Français** furent très lourdes du fait de l'artillerie navale anglaise.

Conséquence de cette bataille[23]: Toute la journée du 22, l'armée anglaise resta sur le qui-vive, craignant une contre-attaque. De plus, La Rochelle n'osait pas encore se déclarer ouvertement l'alliée des Anglais. Toiras, pendant ce temps,

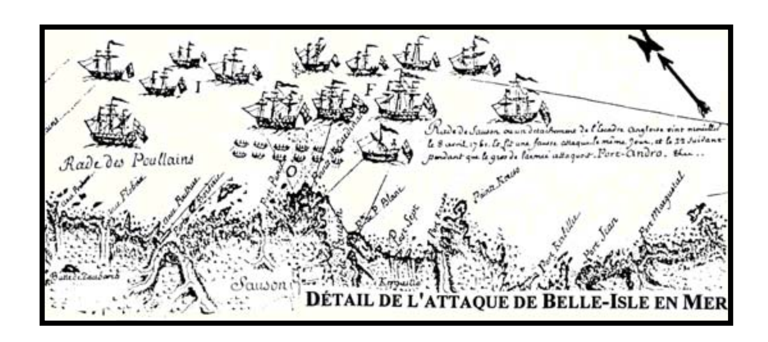
---

[20]Celui de Courtenay, composé en fait de Huguenots français.
[21]Surtout des officiers.
[22]Essentiellement des soldats sans grade.
[23]Il y avait plus de Français du côté anglais [3.000 hommes] que du côté “français” [2.200h].

s'empressait d'amasser des vivres dans la citadelle inachevée de Saint-Martin-de-l'Île-de-Ré, et de la mettre en état de défense, sachant que les Anglais allaient en faire le siège.

Cette invasion anglaise et la *"collaboration avec l'ennemi"* des Huguenots de la région et de La Rochelle allaient entraîner *le grand siège* de La Rochelle.

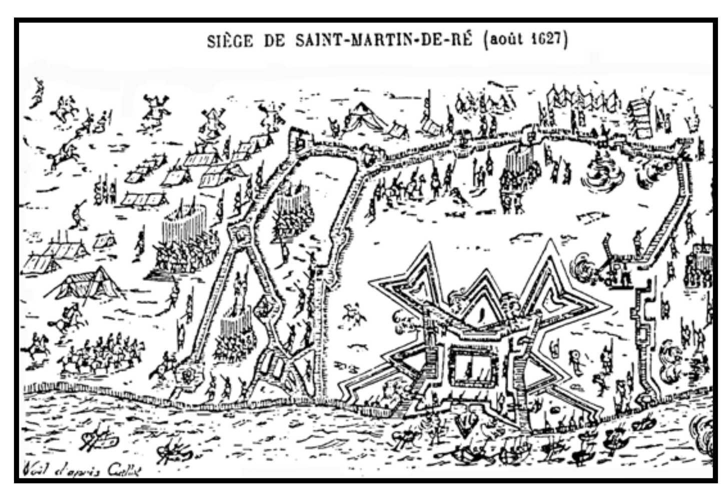




DÉTAIL DE L'ATTAQUE DE BELLE-ISLE EN MER

Saint-Martin-de-Ré. *Siège de*

Date de l'action: 27 juillet - 8 novembre 1627.
Localisation: Dans l'île de Ré par 46° 12' de latitude Nord, et 01° 25' de longitude Ouest.
Conflit: Les Guerres de Religions étaient officiellement terminées, mais la guerre civile politico-religieuse persistait. Guerre de Trente Ans, 1618-1648.
Contexte: Par l'Édit de Nantes[1], les protestants français avaient conservé des places fortes et la liberté de culte partout sauf à Paris. La Rochelle était ainsi devenue une ville autonome, jouissant d'avantages fiscaux considérables. Le 25 juillet, l'armée anglaise qui, par excès de prudence, n'avait pas manœuvré hors de sa plage de débarquement



Siège de Saint-Martin de Ré

depuis le 21 juillet de peur d'une contre-attaque française, se mit en marche. Sans attaquer le petit fort inachevé de Prée, elle s'avança en bataille et avec une précaution extrême, à tel point que cette marche à travers cette minuscule île exigea 5 longues journées, alors qu'une après-midi aurait dû suffire. Chaque fois que les Anglais passaient à proximité d'un village [Sainte-Marie, La Flotte...], les Huguenots locaux sortaient et en remettaient les clés aux envahisseurs anglais. La nuit venue, l'armée anglaise devait coucher à la

[1]Paraphé le 13 avril 1598.

belle étoile car les tentes et le matériel logistique n'avaient pas suivi. Le matin du 27, les Huguenots de Saint-Martin vinrent remettre les clés de la ville aux Anglais; seule la *citadelle* restait aux mains des forces françaises. Ce jour-là arriva un renfort pour les Anglais de 800 Huguenots en provenance de La Rochelle dont le maire n'avait pas encore osé demander l'aide officielle de l'Angleterre.[2] Les Anglais décidèrent alors de décréter l'expulsion des catholiques de l'île de Ré dans les 6 jours, mais cette décision resta lettre morte.[3] Le commandant français, Toiras, espérait que Buckingham disperserait ses forces en petites garnisons et qu'il pourrait ainsi les attaquer en détail, mais ce ne fut pas le cas et les forces en présence demeuraient vraiment trop inégales. En fait de soldats français, il ne restait que ceux du petit Fort de Prée et ceux de la citadelle de Saint-Martin, tous deux inachevés. ***Chefs en présence*** ♦George Villiers, duc de Buckingham,[4] commandait l'ensemble des **forces anglaises** et Monsieur de Soubise les forces huguenotes; l'amiral Pennington, l'escadre. ♦Jean de Saint-Bonnet de Toiras dirigeait **l'armée française**.

Effectifs engagés ♦**Armée anglo-huguenote**: 7.500 soldats anglais avaient débarqué dans l'île à la fin du siège, auxquels s'ajoutaient 1.000 Huguenots français. 2.000 Huguenots des 3.000 initiaux avaient été renvoyés dans les murs de La Rochelle. La flotte anglaise comptait 100 bâtiments montés par 13.000 hommes. ♦Des 2.200 Français de **la garnison** initiale, environ 1.500 restaient en état de com-

---

[2]Elle le fut par la suite, et —comme précisé plus haut dans cet ouvrage— ce fut cette collaboration avec les envahisseurs qui entraîna le grand siège de La Rochelle

[3]Buckingham pensa probablement aux conséquences que cette “déportation de catholiques” aurait sur les représailles exercées contre les “collaborateurs huguenots”, pour le cas où les Anglais n’arriveraient pas à se maintenir dans l’Île de Ré. Ce fut d’ailleurs le cas. L’Île de Ré se vida pourtant par la suite d’une grande partie de sa population protestante et même catholique, et ne fut repeuplée qu’au siècle suivant par l’arrivée d’Acadiens expulsés de Nouvelle-France par les Anglais au cours du tristement célèbre **nettoyage ethnique** appelé *Déportation des Acadiens*, et que les Acadiens eux-mêmes nomment, afin de ne pas blesser la sensibilité de leurs bourreaux devenus leurs compatriotes, le Grand Dérangement.

[4]George Villiers, 1er duc de Buckingham (1592-1628). Homme d'état et favori du roi d'Angleterre. Présenté à Jacques Ier en août 1614, ce charmeur eut tôt fait de remplacer Robert Carr, comte de Somerset auprès du roi. Il fut le véritable souverain de l'Angleterre à la fin du règne de Jacques Ier et au début de celui de Charles Ier. Désireux de consolider la paix entre la France et l'Angleterre, il tenta d'arranger un mariage entre Charles et la princesse Henriette Marie de France. Ce fut immédiatement une vague de haine qui balaya l'Angleterre devant la possibilité d'une reine catholique. Désormais le Parlement de Londres, noyauté par des protestants fort intolérants, n'allait chercher qu'à saboter toutes les actions politiques ou militaires de Buckingham. En dépit de ses tentatives, le roi refusa de le renvoyer. Il fut finalement assassiné par un officier de la Royal Navy, John Felton, le 23 août 1628 à Portsmouth.

battre.
Stratégie ou tactique: Les murailles de Saint-Martin reposaient sur le roc et les mines anglaises n'y *jouaient* pas aisément. Pour gagner du temps, Toiras amusait les Anglais en négociant courtoisement avec Buckingham. Ils s'envoyaient des cadeaux. Dans l'impossibilité de réduire la forteresse par la force, le commandement anglais, fort rusé, fit entrer dans la citadelle les familles des soldats afin d'accélérer l'épuisement des munitions de bouche et le processus de famine. Cette décision, fort cruelle en elle-même, est tout à fait conforme au XLIIe Postulat d'Onasandre: "Celui qui veut prendre une ville par la faim doit y envoyer les gens les plus fragiles qui sont dans la région." Et il continue avec son cynisme habituel: "...les femmes, les enfants, les hommes affaiblis et les vieillards, il n'hésitera pas à les envoyer dans la ville: en effet, ces gens seront inutiles pour l'action, mais ils feront dépenser plus vite les réserves des *assiégés et ils joueront le rôle d'ennemis plus que d'amis."*[5]
La citadelle n'était pas terminée; les cantonnements non encore couverts. Les Français avaient stocké des vivres et travaillé jour et nuit pour renforcer les fortifications. La citadelle n'avait pas moins de trois demi-lunes et de quatre bastions non terminés. Les fossés n'avaient à certains endroits que deux mètres de large. Tout le monde pensait que le siège serait court. Une dépêche triomphale de Buckingham annonça prématurément à l'Angleterre la chute prochaine de la citadelle.

Mais la garnison, quoique numériquement faible, gardait un moral d'acier.
Résumé de l'action: Les Anglais établirent une première batterie de 21 pièces d'artillerie et de 11 couleuvrines, et creusèrent des tranchées pour isoler la citadelle. Les Français avancèrent à leur rencontre par des contre-tranchées. La *zone interdite*[6], n'était plus, au milieu d'août, que d'une demi-portée de mousquet. Pour protéger les barques de secours, les Français construisirent un ouvrage de chaque côté de la place sur le bord de mer. Les Anglais, pour leur part, cherchèrent à couper l'accès à la mer. Une partie de leur

[5]Onasandre, Stratégikos, in Liskenne et Sauvan, Bibliothèque historique et militaire, t.III Paris, 1840. Il y a déjà du Machiavel chez Onasandre, certainement.
[6]Le **no man's land** d'aujourd'hui.

flotte se disposa en croissant devant la citadelle. Entre les vaisseaux anglais s'intercalèrent des chaloupes hérissées de mousquets et de piques.

L'escadre de Pennington était chargée de surveiller l'île d'Oléron où l'on pensait que les troupes françaises se concentraient. L'artillerie tonnait des deux côtés. Les Français repéraient les maisons où était censé loger Buckingham afin de les pilonner. Les deux armées cherchaient d'abord à économiser leurs effectifs; l'action fut donc presque inexistante. Une attaque de nuit fut pourtant dirigée par Buckingham en personne, mais elle échoua. Le contingent huguenot [1.000 hommes], qui devait rentrer à La Rochelle où le besoin de troupes se faisait sentir, décida avant de partir d'organiser une action: avec des fantassins anglais, les Huguenots —qui n'y allaient pas par demi-mesures— essayèrent d'atteindre un puits fortifié au pied de la citadelle pour y jeter... du poison! En guise de diversion, des mortiers projetèrent dans le fort des *balles à feu*, des grenades de 45 à 50 livres et de grosses pierres. Mais, en dépit de tous ces efforts et du sang versé, le raid échoua.

Incapables de prendre Saint-Martin de vive force, et voyant qu'ils allaient en être réduits à affamer la garnison de la forteresse, les Anglais voulurent accroître le nombre de bouches inutiles pour hâter le processus de famine. Ils rassemblèrent les familles des soldats assiégés, disséminées dans l'île et les firent mener dans la zone interdite. Les soldats anglais tiraient sur ceux qui tentaient de revenir en arrière. Quelques femmes furent tuées, les autres se précipitèrent vers les tranchées françaises; Toiras les reçut dans la citadelle. De ce fait, les vivres diminuèrent rapidement. Tactique cruelle mais incontestablement fort efficace. Les habitants qui tentaient de ravitailler les assiégés étaient immédiatement pendus par les Anglais; ce qui n'encourageait pas les bonnes volontés. Les chevaux furent mangés, l'eau même se fit rare. Le moral baissait. Toiras envoya de faux déserteurs afin de demander des secours sur le continent. Un soldat français traversa même le détroit[7] à la nage! Le 30 août 1627, les Anglais présentèrent une sommation aux

[7]Appelé Le Pertuis Breton. La distance est de 4^{km} entre la Pointe de Sablanceaux et le port de La Palisse, près de La Rochelle; en fait, le nageur suivit le tracé du pont actuel.

Français qui la rejetèrent immédiatement. Mais le moral baissant, la garnison française diminuait par désertion. Le 12 septembre, Buckingham reçut 2.500 hommes de renfort: dont 2.000 Irlandais[8] et 500 Anglais. À la fin septembre, nouveaux renforts. Les bateaux hollandais apportaient des vivres. Le blocus fut encore renforcé lorsque les Anglais réunirent 3 ou 4 grands navires pour en faire un fort flottant avec 8 ou 10 canons. Ils l'ancrèrent près de la citadelle pour en surveiller les approches. Mais un grand vent du N.-E. emporta l'ouvrage en une nuit.

Le 10 septembre, les Rochelais *optèrent officiellement* pour le parti anglais en tirant du canon contre *l'Armée de Surveillance* du duc d'Angoulème. Tout semblait favoriser les Anglo-huguenots. Mais vers la fin juillet, Louis XIII tomba malade et Richelieu prit le commandement. L'énergie de cet homme allait accélérer l'action. Il promit 10.000 écus au premier qui mènerait 50 tonneaux de vivres dans la citadelle de Saint-Martin. Il fit acheter des *pinasses*[9] légères montées par des équipages basques, pour se glisser à travers la flotte anglaise. La flotte française n'était pas encore en force pour attaquer. Dès le 8 août, une chaloupe logistique de vivres atteignit Saint-Martin et 2 autres le Fort-de-Prée, assiégé aussi. Dans la nuit sans lune du 6 au 7 septembre, plusieurs pinasses arrivèrent à Saint-Martin avec beaucoup de vivres. Elle repartirent deux nuits plus tard en emportant les bouches inutiles.

Malgré tout cela les vivres baissaient. Le 7 octobre, des parlementaires de Toiras demandèrent à négocier la reddition de la citadelle. Apprenant, finalement, l'arrivée de renforts pour la nuit suivante, ils demandèrent à retarder d'un jour la capitulation. Buckingham était pressé car il se méfiait, sachant que des secours allaient débarquer.

La nuit du 7 au 8 octobre était aussi sans lune. Une flottille française de 35 voiles, barques et pinasses, transportait 60 gentilshommes, 250 soldats, près de 500 mate-

---

[8]Catholiques! Ironie du sort, puisqu'ils venaient combattre pour le protestantisme militant. Mais les soldats étaient alors analphabètes, et les idéologies les dépassaient. Ce fait significatif est à rapprocher de la Guerre des Esclaves, 1791 - 1804. [voir cette guerre dans le Répertoire général de repérage, tome I], durant laquelle le Haut-Commandement britannique créait des unités noires, dans les Antilles, afin de lutter pour le maintien de l'Esclavage. Ces soldats se battirent avec acharnement contre les Républicains français, noirs et blancs, antiesclavagistes.

[9]**Pinasses, n.f.**, embarcations longues, étroites et légères, actionnées à la voile et à l'aviron.

lots, 16 canonniers avec quelques canons, 2 chirurgiens et un aumônier. La flottille s'infiltra en silence au milieu de la flotte anglaise aux aguets. L'alarme fut enfin donnée; la mêlée commença, sauvage dans la nuit d'encre. Des chaloupes anglaises se lancèrent à l'abordage. Quelques barques furent capturées mais 29 bâtiments sur 35 parvinrent au pied de la citadelle. Le jour venu, les Anglais firent pleuvoir des *balles*[10] incendiaires sur les bateaux sans parvenir à y mettre le feu. Lorsque sonna 08h00 du matin, heure à laquelle devait être signée la capitulation, les Français qui avaient reçu de la poudre et des vivres ouvrirent avec toute leur artillerie un feu d'enfer sur les navires anglais.

Ce ravitaillement, qui menaçait de prolonger indéfiniment le siège, déclencha la colère de Buckingham contre ses officiers qui l'avaient laissé passer. Ironie du sort, pour l'armée assiégeante, les munitions de bouche et de guerre arrivaient mal d'Angleterre, non seulement parce que des troupes anglaises stationnées en Hollande et sur l'Elbe devaient aussi être ravitaillées, mais surtout parce que la plus grande partie de la noblesse anglaise sabotait la campagne de Buckingham pour discréditer ce dernier.[11] La dysenterie sévissait. De violentes querelles éclataient entre fantassins et marins qui se renvoyaient la responsabilité de n'avoir pas su empêcher l'arrivée des renforts français. Combien de soldats et de marins de la Royal Navy crûrent donner leur vie pour leur patrie, alors qu'elle leur était simplement volée par la grande noblesse, par haine contre le royal favori Buckingham?

Finalement, *à la demande de tous ses colonels*, Buckingham décida de lever le siège et de retraiter vers l'Angleterre. Mais la nuit suivante, des Rochelais huguenots vinrent le convaincre de persister encore en lui donnant 500 Huguenots de La Rochelle et 500 autres de l'Île de Ré pour remplacer les malades. Pendant 8 jours, les Anglais démoralisés tirèrent à peine quelques coups de canons; puis ils embarquèrent l'artillerie lourde de siège. Buckingham fit retrancher la plage de Sablanceaux pour empêcher tout dé-

---

[10]**Balle** est ici à son sens original de **boule**; sens qui dériva ensuite pour désigner les projectiles de petit calibre que nous connaissons. On dit encore au Canada des «balles de neige».
[11]Comme dans la France du XXe siècle, durant l'impopulaire *guerre coloniale d'Indochine, lorsque le Parti Communiste français sabotait le matériel logistique et les parachutes destinés aux combattants français.*

barquement français, ainsi que l'île de Loix pour favoriser leur propre rembarquement. Il était grand temps de rembarquer, car, sur le continent, l'armée française de Secours achevait sa propre concentration[12]. Elle embarqua, et, le 18 octobre, 120 hommes parvinrent avec des vivres au Fort-de-Prée. Le 26, 500 hommes, et le 28 octobre 1.200 hommes avec des vivres et des munitions. Les Anglais essayèrent de s'opposer aux débarquements, tirèrent sur les barques dont certaines allèrent s'échouer à quelque distance du fort, attaquèrent de loin les premiers débarqués, mais ne leur donnèrent pas l'assaut alors que beaucoup de Français avaient le mal de mer. Le débarquement français s'effectua donc. Lorsque la ligne française fut assez solide sur la terre ferme, les Français contre-attaquèrent et repoussèrent les Anglais.

Les Anglais, quant à eux, hésitaient encore entre, d'une part, s'accrocher au terrain et attaquer, ou, d'autre part, rembarquer. Les Rochelais arrivèrent à les persuader de combattre et de donner un assaut général à la citadelle de Saint-Martin.

Le samedi 6 novembre à l'aube, 4 coups de canon donnèrent le signal de l'assaut: 5.000 Anglais s'élancèrent en même temps, surtout sur deux points :

♦**1]** l'un du côté de l'agglomération de Saint-Martin, au bord de la mer: 50 échelles se dressèrent contre la falaise. En peu de temps, les Anglais atteignirent le revers du fossé, devant le *Bastion de Toiras*. Mais les mousquetaires français se ressaisirent, contre-attaquèrent et rejetèrent les Anglais et leurs échelles.

♦**2]** l'autre attaque fut dirigée contre le *Bastion d'Antioche*. Cet ouvrage était mieux revêtu que l'autre, mais son fossé restait peu profond. 1.000 ou 1.200 Anglais s'emparèrent de la contrescarpe et du fossé. Les défenseurs français les en délogèrent à coups de mousquets, de pierres, et les poursuivirent jusque dans leurs propres tranchées. Le combat dura deux interminables heures sanglantes. Les Anglais laissèrent plus de 300 cadavres dans le *no man's land*, cinquante prisonniers et toutes leurs échelles qu'ils ne prirent pas le temps de remporter dans leur retraite précipitée. Ils eurent en outre 200 blessés graves. Les Français ne perdi-

[12]Sous le commandement du comte de Schomberg.

rent, durant cette dernière attaque, que 23 tués.

Le lendemain, un dimanche, les Anglais jetèrent leurs 300 derniers tués dans une fosse commune et répandirent de la terre par-dessus. Puis ils se préparèrent à évacuer l'île. Ils ne partirent pourtant pas ce dimanche car les Rochelais les prièrent encore de patienter 24 heures pour leur donner le temps d'emporter à La Rochelle tout le blé de l'île de Ré. La retraite fut donc remise au lundi. Or, ce délai accordé par bonté d'âme aux Huguenots rochelais allait entraîner pour Buckingham et ses troupes de lourdes conséquences, car, dans la nuit du dimanche au lundi, 4.000 Français débarquèrent et ce retard de 24 heures allait leur faire subir une véritable hécatombe humaine à l'île de Loix[13].

Pertes ♦**Les Français** perdirent 800 hommes tués ou morts de maladie au cours du siège. Les pertes anglaises furent à peu près similaires, quoique non chiffrées avec précision.

Conséquence de cette défaite anglaise: En conséquence du fait que les Huguenots rochelais pactisèrent et collaborèrent avec l'ennemi, une armée française se dirigea vers La Rochelle pour l'assiéger.

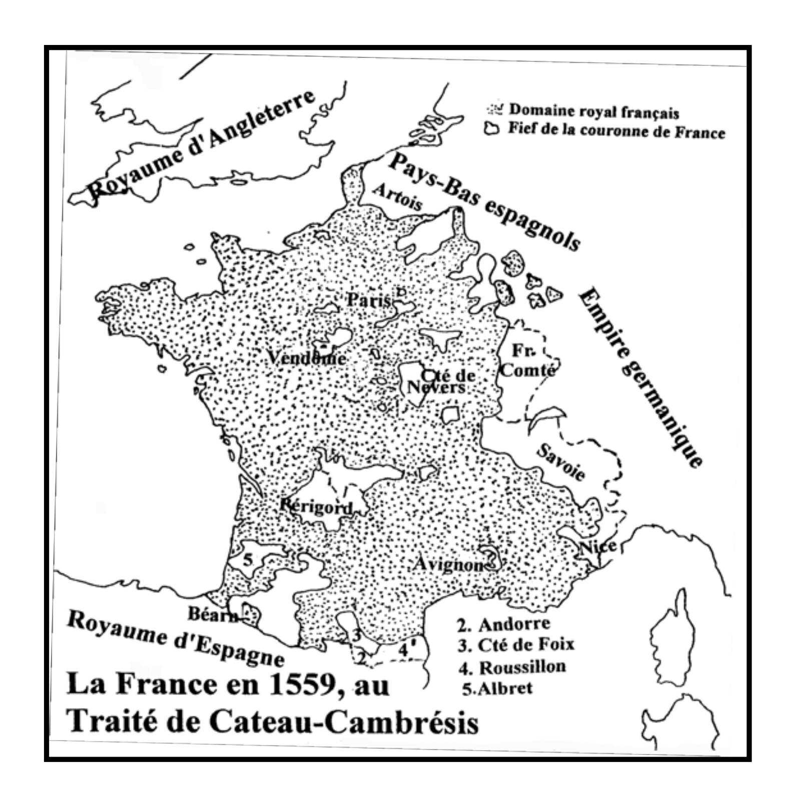


[13]Voir **Île-de-Loix**, bataille du 8 novembre 1627

Île-de-Loix. *Bataille de l'*

Date de l'action: 8 novembre 1627.

Localisation: Dans l'île de Ré. Coordonnées géographiques: 46° 12' de latitude Nord, et 01° 25' de longitude Ouest.



Conflit: Les Guerres de Religions sont terminées mais des conflits persistent. Guerre de Trente Ans, 1618-1648.

Contexte: Après avoir échoué devant la forteresse de St-Martin-de-l'île-de-Ré, l'armée anglaise se préparait à rembarquer. Mais l'armée française s'y opposa.

Chefs en présence ♦**Anglais**: le duc de Buckingham. ♦**Français**: le maréchal français de Schomberg[1]; Jean Toi-

[1]Il y eut plusieurs maréchaux de Schomberg. Celui-ci était **Henri de Schomberg**, né à Paris en 1575, mort à Bordeaux en 1632. Outre sa victoire sur les Anglais dans l'île de Ré, il gagna sur Montmorency la bataille de Castelnaudary. Deux familles Schomberg s'établirent en France. La première, issue de Gaspard de Schömberg, capitaine et homme d'État français, né en Saxe et mort à Paris [1540-1599]. Nous venons de parler de son fils Henri. La deuxième famille fut issue d'Armand-Frédéric, duc de Schömberg, général du XVIIe Siècle, né à Heidel-

ras.

Effectifs engagés ♦**Armée anglaise**, 8.500 hommes, dont environ 1.500 étaient malades. Il restait donc 7.000 hommes valides, dont plus de 1.000 Huguenots, sans compter 10.000 marins embarqués et l'artillerie de la flotte. ♦**Français**: 4.000 fantassins et 200 cavaliers de Schomberg, 1.800 soldats de la garnison de La Prée, et 600 hommes venus de Saint-Martin avec Toiras, donc au total 6.800 hommes.

Stratégie ou tactique: L'île de Ré fait 7 lieues de longueur. Elle s'étrangle à *l'isthme de Martray* au point de devenir presque un chemin entre deux mers. Aujourd'hui la petite île de Loix est une presqu'île, mais à l'époque, c'était une île. Une erreur tactique de Buckingham durant la retraite provoqua l'hécatombe.

Résumé de l'action: Dans la nuit du 7 au 8, 4.000 fantassins et 200 cavaliers français débarquèrent près du *Fort-de-[La]-Prée*. Immédiatement, les Anglais levèrent le siège de la forteresse de Saint-Martin pour aller rembarquer. Le maréchal de Schomberg prit les 1.800 hommes du Fort-de-[La]-Prée et se mit à marche forcée à la poursuite des Anglais afin de perturber leur rembarquement.

Buckingham avait d'abord appris l'arrivée de ces unités françaises, mais, ne croyant avoir affaire qu'aux 1.820 hommes du fort de La Prée, il avait fait prendre à ses troupes leurs dispositions de combat en rangeant en bataille ses 7.000 hommes valides, au lieu de hâter le rembarquement sous les canons de la flotte. Puis, voyant grossir les régiments français, il comprit que des renforts français avaient débarqué et les Anglais reprirent immédiatement leur retraite en direction du secteur de rembarquement, l'Île-de-Loix. La poursuite reprit. Dans sa précipitation, l'armée anglaise abandonna presque tout son ravitaillement et de nombreux blessés et malades. En toute hâte, elle traversa *La Couarde* et s'engagea sur une chaussée étroite en remblai [causeway], large d'à peine 6 mètres et bordée d'un côté par de grands fossés pleins d'eau et de l'autre par des marais

berg en Allemagne en 1615 et mort à La Boyne (Irlande) en 1690. Il combattit pour la France de 1650 jusqu'à la Révocation de l'Édit de Nantes, puis passa dans l'armée de *l'Internationale Protestante* de Guillaume III [d'Orange] d'Angleterre.

salants. Elle aboutissait à un pont de bois de 40 pas[2] où 6 chevaux pouvaient défiler de front. Ce pont permettait d'accéder à l'Île-de-Loix. Buckingham fit fortifier le pont du côté de l'Île-de-Loix mais non du côté de l'île de Ré elle-même.

Schomberg attendit que l'armée anglaise fût largement engagée sur le pont, puis lança l'armée française à l'assaut, l'épée au poing. Les cavaliers français s'élancèrent à toute bride. L'Infanterie suivit. Ce fut alors une effroyable panique dans les rangs anglais. Tout le monde cherchait à franchir le pont en même temps. La cohue se pressait partout, sur le pont, sur la chaussée, entre les marais salants. Les soldats anglais n'obéissaient plus aux officiers qui hurlaient des orders *La Cavalerie anglaise se perdit toute entière dans le marais.* Son commandant, Lord Mountjoy fut capturé. Les Français firent un effroyable carnage.

Bientôt, Schomberg, pris de pitié,[3] ordonna de cesser le massacre inutile. Le soir, des officiers anglais firent brûler le pont entre les deux îles.

Dans la nuit et jusqu'à l'aube, les Anglais rembarquèrent en catastrophe, en grand désordre, sans tenir compte de l'ordre des régiments et en abandonnant les approvisionnements de sel qui auraient payé les dépenses de l'expédition.

Buckingham resta fort courageusement le dernier à terre. Avant de partir, il ordonna de libérer tous les prisonniers français que les Anglais avaient pris tout au long du siège de Saint-Martin. Il fit ce geste non seulement parce qu'il craignait de ne pouvoir les embarquer, mais aussi pour montrer aux Français sa reconnaissance d'avoir cessé le massacre de ses troupes lors du rembarquement.

Pertes ♦**Anglais**: 2.000 tués dont 5 colonels, 4 lieutenants-colonels et 29 capitaines. Ils perdirent 44 drapeaux, 4 canons et toute la Cavalerie. ♦Les **pertes françaises** furent de quelques dizaines seulement.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette défaite transforma un échec en désastre, car dans cette bataille périt "*la fleur de la noblesse anglaise*". Le 22 novembre, l'armée

[2]Environ 15 mètres.
[3]Sentiment fort rare chez un commandant en chef, en ces temps de guerre religieuse.

anglaise, totalement découragée, était de retour à Portsmouth.

"Since England was England it never received so dishonourable a blow[4]" En France, La Rochelle finit par capituler, et, en Angleterre, cette défaite aiguisa les armes des opposants du duc de Buckingham. Même si ces mêmes opposants avaient tout fait pour faire échouer le prince anglais. Charles Ier d'Angleterre exacerba aussi l'opposition parlementaire qui précéda la grande Guerre Civile de 1629 à 1640, le Parlement de Londres ne fut pas convoqué, cas exceptionnel dans l'Histoire d'Angleterre.



[4]"Depuis que l'Angleterre existe, elle n'a jamais été éclaboussée par un tel déshonneur." [Lettres de Stafford].

La Rochelle. *Siège de*

Date : mai 1628.

Localisation: Port français de l'Atlantique ; 46°10'Nord, 01°10'Ouest.

Conflit: Guerre de Trente Ans [1618-1648]. Guerre civile en France. Les Guerres de Religions étaient terminées mais des conflits politico-religieux persistaient en France, avec l'appui de l'Angleterre. Charles Ier d'Angleterre avait déclaré la guerre à la France en 1627 pour soutenir la révolte des Huguenots de La Rochelle.

Contexte: Par l'Édit de Nantes [13 avril 1598] les protestants français avaient conservé des places fortes, ainsi que la liberté de culte partout sauf à Paris. La Rochelle était ainsi devenue une ville autonome, jouissant d'avantages fiscaux considérables. Mais, comme la ville refusait l'autorité des sénéchaux royaux, l'administration royale commença à fortifier des places comme Saint-Martin-de-Ré et à y installer des garnisons françaises afin d'imposer les taxes royales et de surveiller la ville. Le roi d'Angleterre, Charles Ier,[1] se considérait comme le protecteur des Huguenots français. Il décida de créer un point d'appui anglais à proximité de La Rochelle en occupant l'île de Ré.

Une tentative de siège de la forteresse de Saint-Martin-de-l'Île-de-Ré, en 1627, provoqua l'intervention en leur faveur des Rochelais. En conséquence de cette prise de position en faveur d'une puissance étrangère, le long et terrible siège de La Rochelle fut entrepris par l'armée française. Une grosse flotte anglo-huguenote de secours arriva le 11 mai 1628, mais une puissante digue avait été construite par le cardinal de Richelieu afin d'empêcher tout secours étranger.

Chefs en présence ♦La **flotte anglo-huguenote** était commandée par le comte William Fielding de Denbigh, et aussi par le vice-amiral Palmer. ♦La **flotte française** de blocus était sous les ordres de Valençay. Louis XIII commandait d'abord l'armée française assiégeante; puis, après février 1628, le cardinal de Richelieu.[2]

Effectifs engagés **♦La flotte anglo-huguenote** comptait

[1] 1625-1649, qui fut renversé et décapité par Cromwell.
[2] Louis XIII revint le 17 avril.

environ 60 navires. La garnison huguenote de La Rochelle n'obtint qu'un renfort anglais de... 80 soldats! ♦**La flotte française de blocus** se composait de 28 grands vaisseaux, 18 *hirondelles*[3], 3 brigantins et 16 chaloupes, sans compter les bâtiments de garde près de la digue de La Rochelle.

Stratégie ou tactique ♦Avant de partir, Denbigh laissa ses ingénieurs essayer une invention nouvelle: des *pétards flottants* destinés à faire sauter une partie de la digue de blocus. Mais l'un des engins explosa trop tôt, tuant 8 Anglais dont un capitaine. La Rochelle fut bloquée par une œuvre de titans. Sur 20 km de distance, des forts, des redoutes, des redans, des batteries, des lignes de circonvallation et de contrevallation, formaient un réseau impénétrable. Du côté maritime, après plusieurs tentatives infructueuses, la digue fut construite. Les 58 vaisseaux de l'estacade, défendus par le Régiment de La Rochefoucauld d'Estissac étaient pourvus d'espars pour écarter les brûlots et de grappins pour accrocher les vaisseaux. Pour briser le choc des escadres de secours, Richelieu avait formé un triangle de vaisseaux enchaînés dont les extrémités de la base partaient des bouts de la digue, et le sommet pointait vers le large. D'autres navires portaient des batteries flottantes du côté intérieur de la digue. Cet ensemble de navires enchaînés occupait environ 250 vaisseaux. Plus de 6.000 marins les défendaient. Or, fait à peine croyable, le 22 mars au soir, la patache du capitaine huguenot Jean David tenta une percée désespérée et réussit. Ce haut-fait fut considéré comme un miracle par les Huguenots. Le refus de combattre de Denbigh était sans aucun doute motivé par le désir de l'aristocrate anglais de saboter le prestige du roi Charles Ier qui se trouva, effectivement, sanctionné par le Parlement.

Résumé de l'action: Le 11 mai surgit une flotte anglo-huguenote avec le désir apparent d'attaquer, mais une batterie côtière française de 9 pièces au *Chef-de-Baye* foudroya le navire de tête. À la Pointe-de-Coureilles, une autre batterie côtière de 14 pièces ouvrit le feu. La flotte anglo-huguenote d'une soixantaine de voiles battit en retraite, après un violent échange d'artillerie. Les navires huguenots

---

[3]Une **hirondelle** était une petite embarcation de rivière, autrefois à une seule voile et aujourd'hui à moteur. Le nom lui venait de la forme de la voile en aile d'hirondelle.

du port de La Rochelle se préparaient à attaquer les Royaux à revers, mais Denbigh refusa de se mettre en mouvement. Les protestants français implorèrent Denbigh de lancer au moins une attaque de diversion, mais il refusa encore, prétextant n'avoir pour mission que d'escorter le convoi de ravitaillement, qui, d'ailleurs, ne fut pas livré.

Le jeudi 18 mai, dans l'après-midi, la flotte anglaise appareilla, s'approcha de la côte, à portée de canon, et se contenta de lâcher quelques bordées inutiles avant de disparaître au-delà de l'horizon.

Furieux de cette retraite, les capitaines huguenots qui étaient à bord de la flotte anglaise envoyèrent l'un d'eux, Gobert, implorer le roi d'Angleterre d'ordonner à sa flotte de faire faire demi-tour. Charles Ier, honteux, signa l'ordre pour la Royal Navy de faire demi-tour et de reprendre l'offensive. Il dépêcha des frégates pour avertir ses divisions. Mais, sûr de l'appui du Parlement, en cette période de guerre civile, Denbigh refusa d'obéir, prétextant que ses navires étaient trop dispersés. Il alla mouiller le 7 juin dans le Solent, entre Portsmouth et l'île de Wight.

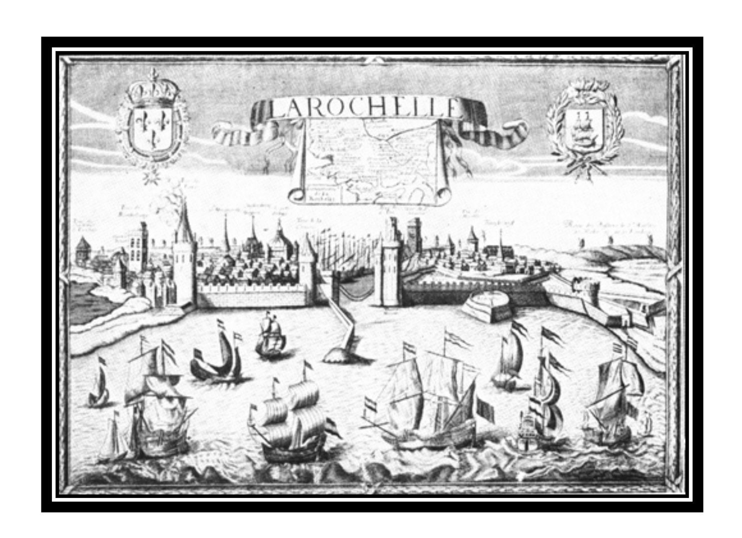
Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le convoi de vivres n'ayant pas été livré aux assiégés, la famine commença à faire des ravages au sein de la population de La Rochelle; surtout parmi les plus pauvres.

En Angleterre, cet échec, provoqué en sous-main par les Têtes-Rondes, les Cromwelliens, entraîna une perte de pouvoir du roi d'Angleterre qui dut se résigner à sanctionner *la Pétition des Droits*[4].



[4]Qui permettait en principe à l'un de ses sujets d'intenter des poursuites judiciaires à **la Couronne**. Ce droit ne fut aboli en Angleterre qu'après la Deuxième Guerre Mondiale [1947]. Au Canada, **la Charte des Droits et Libertés** permet à tout citoyen de poursuivre l'État,... avec l'aide financière de ce même État. Aussi les Canadiens ne s'en privent pas et la contestation de toute loi est devenue l'un des grands **sports** canadiens à côté du hockey sur glace. En France, toute contestation de l'État, considéré comme l'émanation du Peuple, doit passer par le Conseil d'État, et l'engorgement des multiples dossiers permet de décourager le citoyen qui doit attendre des années avant que sa cause ne soit prise en considération.


LA ROCHELLE

***Cherbourg**. Combat naval de*

Date de l'action : 21 juin 1628.

Localisation : Port français de la Manche, à 110 km au N.-O. de Caen ; 49° 39' Nord, 01° 39' Ouest.

Conflit : Guerre de Trente Ans [1618-1648]. Guerre civile en France. Les Guerres de Religions sont terminées mais des conflits politico-religieux persistent en France, avec l'appui de l'Angleterre qui a déclaré la guerre à la France en 1627 pour soutenir la révolte huguenote de La Rochelle.

Contexte : Après son échec devant La Rochelle, la flotte anglaise, comprenant une soixantaine de navires, rentra en Angleterre. Le comte William Fielding de Denbigh et le vice-amiral Palmer la commandaient.

Chefs en présence ♦**Marine Royale** : François Le Tellier de La Luthumière

Effectifs engagés ♦**Royal navy** : 7 navires de guerre.

Stratégie ou tactique : Canonnade d'abord, puis abordage et combat au corps à corps.

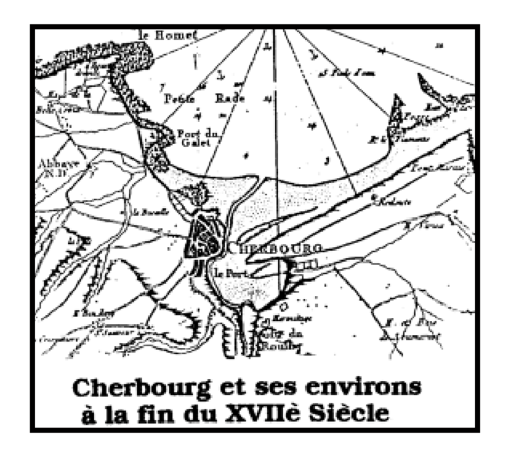
Résumé de l'action : La flotte anglaise avait quitté La Rochelle le 18 mai 1628. Quelques semaines plus tard, l'une de ses divisions tomba sur une division française commandée par le gouverneur de Cherbourg: Le Tellier de La Luthumière. Des 7 navires de guerre de la Royal Navy, 3 furent coulés après un violent combat et les autres capturés par les Français. Aucun autre détail n'est connu sur ce combat, sinon que ce fut une canonnade suivie d'un abordage.

Pertes ♦Les Anglais perdirent une division navale entière: 3 navires coulés et 4 capturés. ♦Les pertes françaises ne sont pas connues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le reste du convoi de Denbigh se disloqua afin d'échapper aux Français.



Sources et lectures : ♦Les Ports militaires de la France : notices historiques et descriptives Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort, Toulon..., M. de Bon, M. Eymin, M. Doneaud, M. J. Hébert, Editions Challamel ainé ; A. Bertrand, Paris, date manquante. ♦Edmond Thin, Cherbourg, bastion maritime du Cotentin, Condé-sur-Noireau, Corlet, 1990. ♦Lecoeur, Maurice, Cherbourg au fil du temps, Isoète, Cherbourg, 2001. ♦Demangeon, Alain., Les Vaisseaux et les villes : l'arsenal de Cherbourg, P. Mardaga, Bruxelles, Liège.



Cherbourg et ses environs à la fin du XVIIè Siècle

Chef-de-Baye. *Bataille navale de*

Autre nom : Siège de La Rochelle.

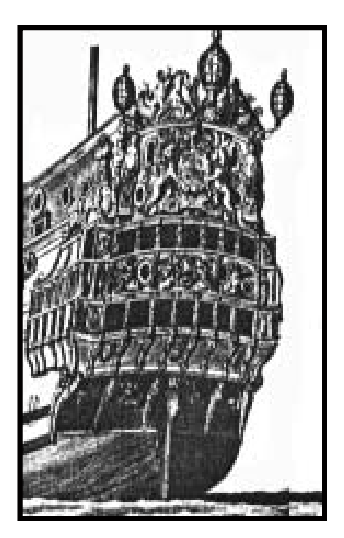
Date de l'action : 28 septembre - 25 octobre 1628.

Conflit : Guerre de Trente Ans [1618-1648]. Guerre civile en France. Les Guerres de Religions sont terminées depuis l'Édit de Nantes, mais des conflits politico-religieux persistent en France, avec l'appui de l'Angleterre qui a déclaré la guerre à la France en 1627.

Contexte : Une tentative de siège de la forteresse de Saint-Martin-de-l'Île-de-Ré, en 1627, provoqua l'intervention en leur faveur des Rochelais; en conséquence, le long et terrible siège de La Rochelle fut entrepris par l'armée royale de France. Une flotte anglo-huguenote de secours arriva le 11 mai 1628, mais une digue avait été construite par le cardinal de Richelieu afin d'empêcher tout secours étranger.

Chefs ♦Royal Navy : Lord Morton, Montjoy et l'amiral Robert Lindsey.

Effectifs ♦Royal Navy : au total 150 navires, des brûlots, des pétards flottants, trois vaisseaux-mines, portant chacun 1 000 livres de poudre pour faire sauter les estacades et renverser la digue de Richelieu; le tout avec un Corps de débarquement de 11 bataillons d'Infanterie anglaise : 6 000 soldats



Poupe d'un vaisseau de 2e classe (1670)

Stratégie ou tactique : Les Anglais avaient des bateaux-mines chargés de poudre et de pierre, destinés à faire sauter la digue; des brûlots pour incendier la flotte française de blocus. Ils essayèrent aussi des pétards de fer blanc montés sur de petits radeaux de bois. Un ressort devait provoquer l'explosion dès l'abordage d'un navire, mais ils furent tous ramassés, inoffensifs, par les Français. Un seul explosa... sans mal. À noter aussi l'écran de fumée anglais créé par mise à feu de bateaux de fumier! Il faut

signaler que la méfiance régnait entre officiers anglais; les uns accusant les autres de lâcheté et de vouloir éviter les dangers de la bataille. Ces conflits internes semblent l'une des conséquences de leur désastreuse retraite de l'île de Ré et l'une des causes de ce nouvel échec. Par peur du favoritisme, personne ne voulut s'approcher, et, en conséquence, ... les salves de la Royal Navy ne purent atteindre les Français.

Construite à l'extrémité d'un chenal orienté du sud-ouest au nord-est, d'une largeur moyenne de 1 500 mètres et de plus d'une lieue de longueur, la place de La Rochelle pouvait être ravitaillée et secourue par mer. La première enceinte, garnie de tours semi-circulaires, de donjons crénelés, de 5 portes bien remparées, était entourée d'un large fossé alimenté par la mer, flanqué de bastions à oreillons et de ravelins, entourés eux-mêmes de fossés; le tout protégé de glacis et de chemins couverts. La ville du Moyen-Âge [tours semi-circulaires et courtines] et de la Renaissance ainsi que le port de guerre y étaient enserrés. La muraille s'appuyait au chenal, sur un front de 1 200 mètres; au milieu, s'ouvrait la Porte de Mer, barrée par une chaîne de fer et flanquée de deux grosses tours. Deux fortins bastionnés couvraient, à l'est, la porte Saint-Nicolas, à l'ouest la porte des Deux-Moulins. L'enceinte était un trapèze de 4 km, dont le côté Est se creusait en courtine. En avant de cette courtine, et sur une longueur de 1 300 mètres, un front bastionné formait, entre les portes Saint-Nicolas et de Congne, une seconde enceinte qui couvrait la ville neuve, en ménageant de vastes places d'armes pour le rassemblement et les exercices des 30 000 bourgeois, soldats ou matelots, prêts à mourir pour leur religion et leur indépendance. Le promontoire de Chef-de-Baie donnait accès au chenal, au sud-ouest, et à la haute mer. La Pointe de Coureuil[1] lui faisait face à l'extrémité de l'autre rive.

Résumé de l'action : Le 28 septembre, la flotte anglaise de Secours arriva enfin en vue de la ville dans laquelle la population mourait d'inanition. La Royal Navy débouchait du Pertuis Breton et du Pertuis d'Antioche. Toutes les cloches de La Rochelle carillonnaient la joie du peuple.

[1]Aujourd'hui **Pointe des Minimes**, à cause du couvent qui y fut construit après le siège.

Au total, 150 navires de guerre anglais cernaient, le 1er octobre, l'escadre française de blocus en un vaste cercle de Coureuil [ou Coureilles] à Chef-de-Baye. De part et d'autre, la nuit se passa en préparatifs fébriles pour la bataille.

Des volontaires français arrivaient de toutes parts. Quand le roi de France voulut envoyer un courrier à Paris, il fut obligé d'envoyer un de ses aumôniers, *car personne ne voulait manquer l'action.* Des carrosses de dames arrivaient pour assister au spectacle grandiose de la bataille.[2] Les soldats français affectés à la garde des vaisseaux reprenaient leur place à bord. Pour parer à une tentative de débarquement anglais, toutes les troupes avaient pris position sur la côte : à *Chef-de-Baye,* avec le roi, à *Coureuil* avec le duc d'Angoulème et le maréchal de Schomberg. La Cavalerie de La Trémoïlle et du comte d'Alais, était prête partout à soutenir l'Infanterie. Tous les acteurs étaient en place; les spectateurs et les metteurs en scène aussi; la tragédie pouvait commencer.

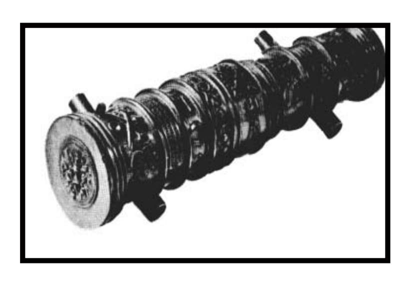
Le 1er octobre à l'aube, toute la flotte anglo-huguenote fit entendre une bordée générale. Les batteries terrestres leur répondirent par une salve. Vers midi, avec la marée montante, Lindsey avait fait le projet de charger. Mais le calme plat le cloua de nouveau sur place, ce jour-là et le lendemain aussi.

Plan de Lindsey : Ce plan offensif partait du principe qu'on ne pouvait pas s'attaquer à la digue avant d'avoir vaincu la flotte française qui la couvrait. Il préconisait donc que des unités anglaises à faible tirant d'eau commencent le combat en immobilisant l'escadre française stationnée à Chef-de-Baye. Puis des brûlots seraient dirigés vers cette escadre [française]. Un vaisseau de guerre attaquerait la Pointe de Coureuil, et un autre la pointe de Chef-de-Baye afin de tenir occupées les batteries côtières françaises. Toutes les autres unités de la Royal Navy *devaient demeurer en réserve tactique*. Mais cette dernière décision provoqua des murmures de la part des officiers qui devaient participer à l'action: les capitaines anglais exigeaient que personne ne restât à l'arrière. Pas de

---

[1]On revenait à l'ambiance des **Jeux de Rome**. Mais ce n'était plus pour voir des chrétiens tués par des lions mais plutôt des chrétiens qui s'entretuaient au nom de Jésus-Christ!

favoritisme; tout le monde à la même distance des Français. Les temps avaient bien changé depuis la Guerre de Cent Ans, époque durant laquelle les rois de France ne pouvaient constituer de *réserve tactique*, car rester en arrière constituait une lâcheté grave. Aujourd'hui, tout le monde voulait y rester.



Canon de siège allemand (début du XVIe siècle)

Le 3 octobre donc à l'aube, les Anglais virèrent vers l'île d'Aix puis se portèrent sur l'escadre française déployée en bataille le long du promontoire de Chef-de-Baye. À cause de la querelle qui avait éclaté durant le Conseil de Guerre, au cours duquel on l'avait taxé de favoritisme vis-à-vis de ceux qu'il voulait garder en réserve au début du combat, Lindsey décida de se laver de tout soupçon et de donner l'exemple. À bord du SAINT-GEORGE, il navigua en tête jusqu'à ce que son tirant d'eau soit insuffisant et qu'il soit obligé d'immobiliser son bâtiment. La canonnade commença. *C'est alors que les vaisseaux plus petits s'arrêtèrent eux-aussi et refusèrent d'aller plus loin, si bien que, tirant de trop loin, ils gaspillèrent leurs munitions!* Au-dessus, la grande batterie d'artillerie de Chef-de-Baye [40 pièces], commandée par le roi de France en personne, se mit à écraser la flotte anglaise sous un déluge de fer. Bientôt elle fut contrainte de retraiter.

Plusieurs unités de l'armée française s'étaient rangées en bataille en prévision d'un débarquement anglais à Chef-de-Baye comme à Coureuil. L'Infanterie s'était formée en carrés hérissés, au centre, d'une forêt de piques. Les cavaliers en pelotons serrés. Les tambours battaient. Entre les deux flottes, des brûlots anglais mal dirigés brûlaient inutilement. Des chaloupes françaises allèrent les remorquer jusqu'à la côte. Plusieurs navires anglais subirent des avaries, l'un même fut désemparé.

Le 4 octobre le combat recommença. Mais, malgré les admonestations de l'amiral anglais, qui avait menacé de

mort ses capitaines récalcitrants, ses navires tirèrent tous sans exception dans l'eau, étant trop loin des côtes. Les Anglais envoyèrent dans le vent sept bateaux de fumier en feu qui dégagèrent un formidable écran de fumée; mais — plus soucieux de justice distributive que de discipline— ils ne profitèrent pas de l'écran pour attaquer!

Les jours suivants le mauvais temps obligea la flotte de la Royal Navy à prendre le large. Lindsey ouvrit même des négociations avec le roi de France qui aboutirent à une longue trêve. Puis, dans la nuit du 21 octobre, les vents étant favorables, 4 brûlots lancés par les Français à travers l'escadre de la Royal Navy obligèrent plusieurs navires à décrocher en coupant leurs câbles.

Le 25 octobre, au désespoir des Huguenots qui mouraient de faim, l'escadre anglaise appareilla pour l'Angleterre sans avoir véritablement ébréché le blocus dess Français. Dans leur décrochage, ils abandonnèrent quelques flûtes[3].

Pertes ♦**Les Français** n'eurent qu'une cinquantaine de tués; ♦**La Royal Navy :** probablement un plus grand nombre à cause du bombardement par la grande batterie royale de Chef-de-Baye. Lord Lindsey perdit 20 vaisseaux dans les combats des 3 et 4 octobre. ♦Des 5 ou 600 soldats anglais laissés par Buckingham dans la ville de La Rochelle après ce nouveau décrochage des Anglais, il ne restait lors de la capitulation que 62 soldats squelettiques mais vivants. Ces 62 hommes furent rapatriés en Angleterre par la Marine Royale.

Conséquence de cet échec anglais : Espoirs déçus pour les Calvinistes français qui avaient été entraînés dans la rébellion par l'initiative des Anglais[4]. La ville capitula le 28 octobre. Sur une population rochelaise de 28 000 habitants, 23 000, qui ne reçurent pas leur juste part de vivres, moururent de faim ou de la guerre. Louis XIII accorda l'amnistie aux 5 000 survivants, qui, au fond, avaient été privilégiés en ayant accès jusqu'à la fin aux vivres qui restaient.

---

[1]**Flûte**, nf, du néerlandais Fluit. Bâtiment de guerre utilisé comme transport logistique. Pour cela, la plus grande partie de l'artillerie était débarquée -au moins les batteries basses- et les sabords inférieurs condamnés afin de pouvoir augmenter la charge utile.

[2]Voir Saint-Martin, 1627, supra.

En Angleterre, cet échec, provoqué par le sabotage des *Têtes Rondes*, entraîna une perte de pouvoir du roi qui dut se résigner à sanctionner *la Pétition des Droits.* Le conflit entre Charles Ier et le Parlement durait depuis fort longtemps. Son premier parlement avait refusé de voter les fonds pour faire la guerre; il l'avait dissous. Le favori du roi, le duc de Buckingham, décida donc de financer lui-même les opérations militaires contre l'Espagne.

Le dernier Parlement, convoqué par le roi pour financer la guerre, se contenta de demander la révocation du favori détesté, avant d'être dissous à son tour.

En 1628, le troisième Parlement rédigea la *Pétition des Droits* qui exigeait **[1]** que le roi ne lève aucun impôt sans l'aval du Parlement, **[2]** qu'il n'emprisonne pas les citoyens sans en donner la raison, **[3]** qu'il ne loge plus les soldats chez les particuliers [par *billets de logement* permanents], et **[4]** qu'il n'utilise plus *la Loi martiale* contre les civils.

Charles Ier signa enfin et put ainsi recevoir ses crédits pour financer la guerre “religieuse” contre l'Espagne et la France.[5]

CUIRASSES; de gauche à droite: grecque, romaine, gauloise, en 1580, en 1650, au début du XXe siècle.



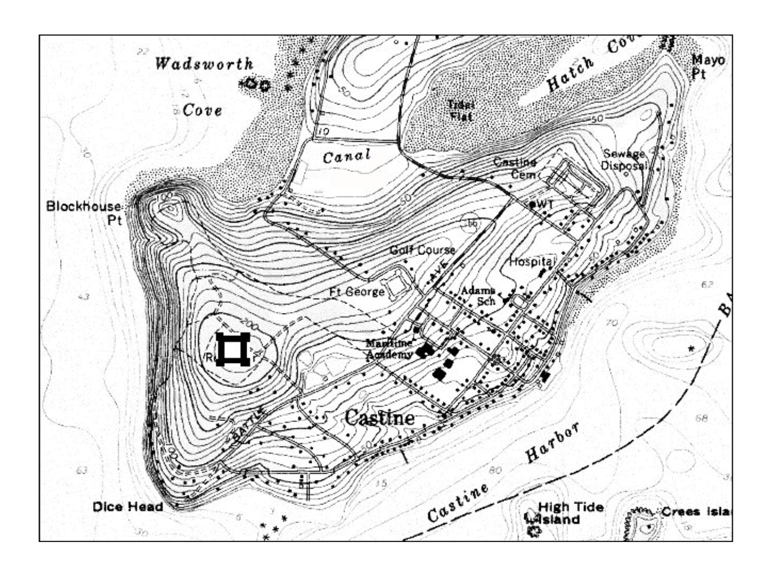
[1]Quant à Buckingham, il fut tout simplement assassiné par des jaloux; ce fut un officier de la Royal Navy qui se prêta à l'exécution de ce crime.

Fort-Pentagoët. *Siège du*

Date de l'action : 1629

Localisation : Acadie ou Nouvelle-Guyenne[1]. Aujourd'hui, le site de ce fort se situe dans la ville et la péninsule de Castine (Maine)[2]. Coordonnées géographiques : 44° 23 '19" de latitude Nord et 68° 47' 76" de longitude Ouest. Les ruines du fort se devinent sous le gazon, à deux pâtés de maisons à l'est de l'actuel Fort-Madison. Il était aussi connu sous le nom de Fort-Penobscot, du nom de la baie.

Conflit : Guerre de Trente Ans en Europe, 1618-1648. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix.



Carte topographique de la ville de Castine [Maine, USA] avec, en superposition, le Fort-Pentagoët au sommet de la péninsule où se trouve aujourd'hui le château d'eau de la ville. Collection privée de l'auteur.

Contexte : Avec 300 soldats répartis sur L'ESPÉRANCE-EN-DIEU, La SALAMANDRE et La LIONNE, vaisseaux de la Marine Royale, et L'ASSOMPTION, Isaac de Razilly prit sur lui de déloger les Anglais du fort qu'ils occupaient[3] de l'autre côté de la Baie-Française[4] par rapport à Port-

[1]Car la région se trouve à la latitude de la **Bordeaux** et Razilly voulait en faire la Nouvelle Guyenne.

[2]Le nom de Castine vient du baron Jean-Vincent d'Abbadie de Saint-Castin qui était tout jeune lieutenant à Fort-Pentagoët lorsque le fort fut mis à mal en 1674. À son retour de France, le baron épousa Mathilde, fille du sagamore [sous-sachem] local Madockaouando. Il reconstruisit le fort Pentagoet.

[3]À Pentagoët.

[4]Rebaptisée par les Anglais *Baie de Fundy*. Selon *l'Encyclopédie canadienne*, le nom Fundy vient d'une

Royal.

Chefs en présence ♦**Français** : le capitaine de navire Charles de Menou d'Aulnay. ♦**Anglais** : gouverneur Thomas Willet, un Huguenot passé au service de l'Angleterre.

Effectifs engagés ♦**Français** : 300 soldats.

Stratégie ou tactique : Le blocus du fort et quelques coups de feu induisirent les Anglais à capituler. ***Résumé de l'action*** : Razilly envoya donc L'ESPÉRANCE-EN-DIEU et les marins de Menou d'Aulnay. Bientôt, le gouverneur anglais Willet capitula.

Pertes ♦Le fort Pentagoët fut pris par les Français.

Conséquence de cette défaite anglaise : Razilly signifia au gouverneur du Massachusets qu'il était désormais interdit aux Anglais de franchir la Pemaquid.

SOURCES & LECTURES ◆Andrew Hill Clark, *Acadia: The Geography of Early Nova Scotia to 1760,* University of Wisconsin Press, Madison, 1968. ◆William D. Le Sueur, *Count Frontenac*, Mirancy & Co., Ltd., Toronto, 1911. ◆Montague Chamberlain, *A French Account of the Raid Upon the New England Frontier in 1694*, Acadiensis II, octobre, 1902. P.251. ◆John Clarence Webster, *Acadia at the end of the Seventeenth Century: Letters, Journals and Memoirs of Joseph Robineau de Villebon, Commandant in Acadia, 1690-1700 and other contemporary documents*, Monographic Series n° 1, The New Brunswick Museum, Saint-Jean, 1934. p.193.◆Jacques Thuillier, 1648, *Paix de Westphalie*, *l'art entre la guerre et la paix*, actes du colloque organisé par le Westfälisches Landesmuseum le 19 novembre 1998 à Münster et à Osnabrück, et le Service culturel du musée du Louvre les 20 et 21 novembre 1998 à Paris, Musée du Louvre, Paris, & Westfälisches Landesmuseum, Klincksieck, Münster, 2000, Imprimerie F. Paillart, Abbeville.

corruption de "**fendu**", la côte étant fendue par cette baie.

Fort-Charles. Siège de

Date de l'action : 1629.

Localisation : Situé dans l'île de Saint-Christophe [Antilles]. Coordonnées géographiques de l'île: 17° 20' de latitude Nord, et 62° 45' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Trente Ans dans les Antilles; Mer des Caraïbes.

Contexte : À Saint-Christophe, les Français avaient installé un petit poste qui devint colonie. Deux forts avec quelques soldats défendaient les établissements français. En fait, l'île était peuplée de colons français et de colons anglais. Face aux Indiens Caraïbes, les colons des deux origines restaient unis. Mais ce ne fut plus le cas dès que le nationalisme entra en ligne de compte. La guerre éclata entre la France et l'Angleterre. Les Anglais plus nombreux empiétèrent aussitôt sur le territoire français.

Isaac de Razilly envoya immédiatement une escadre au Maroc pour y racheter des esclaves français aux Barbaresques afin d'en faire des colons,[1] tandis qu'une autre escadre, celle de Cahuzac, quittait le Havre, le 5 juin 1629, en direction de Saint-Christophe. Le 27, au large de l'île de Palma, Cahuzac fit la rencontre de deux vaisseaux[2] qui, courageusement, attendirent les Français malgré leur infériorité numérique. L'un d'eux ouvrit le feu mais fut aussitôt bordé par le vice-amiral Jacques Leroy-Dumé; l'équipage anglais demanda quartier et mis bas les armes tandis que l'autre navire, le Hambourgeois plus avisé, se sauva, abandonnant l'Anglais à son sort. Le 21 juillet, l'escadre française relâcha à La Barbade. Cahuzac arriva à Saint-Christophe le 28.

Chefs en présence ♦**Anglais** : gouverneur Warner. ♦**Français** : gouverneur Cahuzac.

Effectifs engagés ♦**Français** : avec 6 vaisseaux de ligne et 4 navires légers, Le TROIS-ROIS de Cahuzac, général de la flotte, L'INTENDANT de Dumé, vice-amiral, Le NOTRE-DAME,[3] capitaine de La Petitière, Le DAUPHIN, capitaine

---

[1]Cela montre à quel point il était difficile de peupler les colonies françaises à partir de populations françaises; et ceci pour maintes raisons; entre autres: —*incurie de l'aristocratie française qui dirigeait le pays, —interdiction d'accueillir des Huguenots qui devaient s'installer à l'étranger; à titre d'exemple disons que 200.000 Huguenots quittèrent la France alors que 10.000 "catholiques" français seulement peuplèrent la Nouvelle-France, en tout et pour tout! L'Amérique du Nord tout entière parlerait français aujourd'hui avec un tel apport. —peur imaginaire des rois de France de dépeupler leur pays au profit des colonies...*

[2]Anglais et hambourgeois. La **Ligue hanséatique** et les **Cinque Ports**, sur le déclin, coopéraient encore.

[3]La SAINT-MARIE selon d'autres.

de La Morinière, L'AIGLE, capitaine Des Lombards, La CARDINALE, capitaine d'Assise, La SAINTE-ANNE, capitaine Hervé; la barque de Pontpierre, La galiote CERF-VOLANT de Giron.

Stratégie ou tactique : Les Français, peu désireux de quitter les douceurs de leur gras pays, avaient des colonies mais peu de colons; aussi était-il parfois nécessaire d'user d'expédients pour peupler les territoires conquis: rachats d'esclaves français aux pirates barbaresques, envoi de clochards, de condamnés, de prostituées...

Résumé de l'action: À Saint-Christophe, donc, les Anglais avaient officiellement pris possession des Îles-Sous-le-Vent au détriment des colons français, le 2 août 1629. Ils avaient imposé à Urbain de Roissey et aux colons français, moins nombreux, une véritable capitulation.

Cahuzac *pria* l'Anglais Warner de rétablir toutes choses au *statu quo ante.* Il ne reçut aucune réponse. Alors il se porta le 2 août contre le Fort-Charles situé à trois lieues de là. Le fort anglais avait 31 pièces d'artillerie ainsi que les batteries de 5 vaisseaux en rade. Tous ces canons ouvrirent le feu sur 5 des vaisseaux de ligne français: Les TROIS-ROIS [amiral], L'INTENDANT, battant pavillon vice-amiral, L'AIGLE, Le DAUPHIN, La NOTRE-DAME et la barque de Pontpierre. Le combat au canon fut acharné. Pontpierre[1] y perdit la vie.

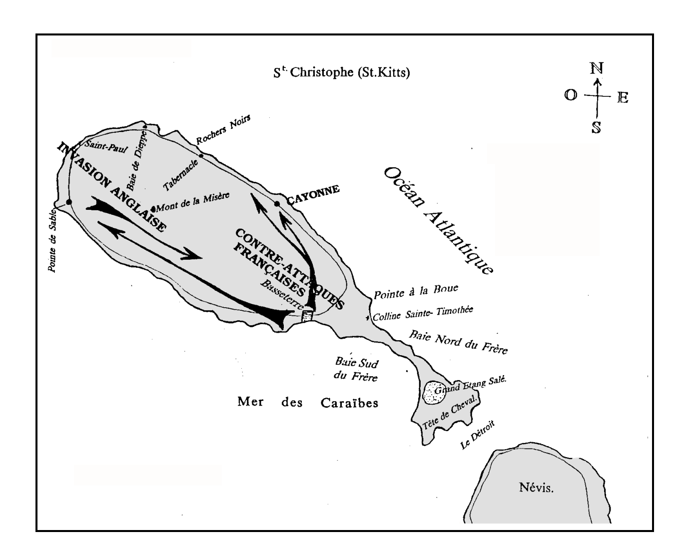
Après cette bataille mémorable, 4 des 5 navires anglais tombèrent entre les mains des Français. Un seul échappa. Le lendemain, le gouverneur anglais Warner signa la paix en annulant les restrictions contre les colons français.

Pertes **♦Français** : Le DAUPHIN perdit 29 hommes; Les TROIS-ROIS eurent 4 tués; L'INTENDANT 10 tués. **♦Les Anglais** perdirent 4 navires avec leur équipage.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les colons français retrouvèrent leur liberté d'action dans l'île. Les colons des deux nations refirent la paix et coopérèrent face aux Espagnols. Le 8 septembre, une grosse flotte espagnole de 53 navires arriva et délogea Cahuzac de l'île. Les colons anglais [800 hommes] et français [150 hommes] résistèrent; en vain.

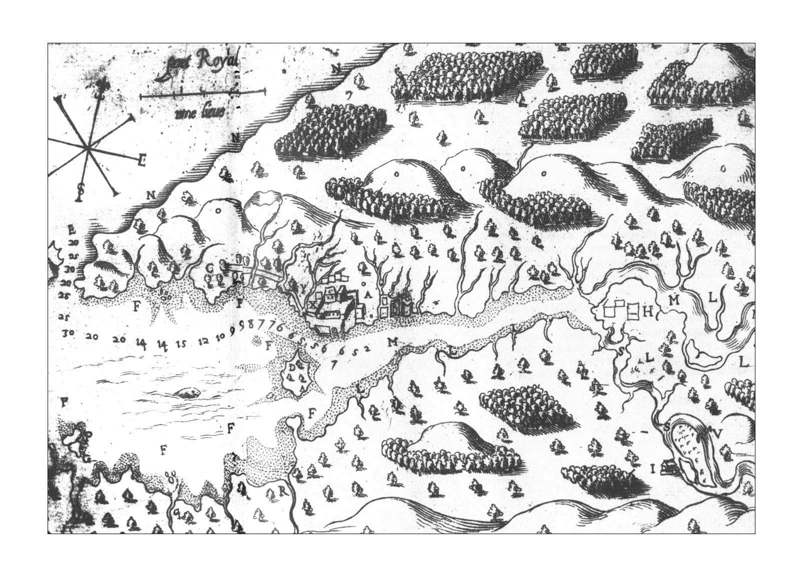
[1]Auguste La Héricy de La Morinière-Pontpierre.

SOURCES & LECTURES ♦Sir. Thomas Reginald Saint-Johnston, K.C.M.G., *The French invasions of St. Kitts-Nevis,* Leeward Islands Government Printing Office, Antigua, 1931. ◆Paul Butel, *Les Caraïbes au temps des flibustiers, XVIe-XVIIe siècles*, Aubier Montaigne, Paris, 1982. ◆*Explorations, colonisations, indépendances,* Société française d'histoire d'outre-mer, Paris, 1988. ◆*Acts of Assembly, passed in the Island of Nevis, from 1664 to 1739, inclusive*, Londres, 1740. ◆Deborah Lellouch, *Nevis queen of the Caribbean*, B.T.P., Paris, 1994. ◆James Rees

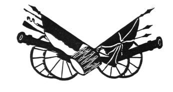


Jones, *The Anglo-Dutch wars of the seventeenth century*, Longman, Londres. ◆Jacques Adélaïde-Merlande, *La Grande encyclopédie de la Caraïbe,* 6, *Histoire des Antilles*, Sanoli, 1990. ◆Louis XIV, roi de France, Acte royal du 25 juin 1689, au château de Marly, *Ordonnance portant déclaration de guerre à l'usurpateur du trône d'Angleterre*, Imprimerie de D. Thierry, Paris, 1689





Port Royal d'Acadie, dessiné par Champlain. White Rock Public Library.



Fort-Pentagoët*. Siège du*

Date de l'action : 1629

Localisation : Acadie[1] ou Nouvelle-Guyenne, lire les renseignements du chapitre précédent.

Conflit : Guerre de Trente Ans, 1618-1648. Les Français et les Anglais se trouvaient officiellement en paix.

Contexte : Tandis que l'Europe se battait, l'Amérique du Nord était la proie d'un conflit colonial.

Stratégie coloniale en Amérique du Nord : L'Acadie française était désespérément vide d'habitants français alors que la Nouvelle-Angleterre se peuplait rapidement de réfugiés anglais en provenance de Grande-Bretagne où régnait l'intolérance religieuse [*Test Act*]. Et si, en France, la même intolérance rendait la vie des Protestants fort difficile, ils n'avaient pas, en principe, l'autorisation de s'établir en Nouvelle-France. Aussi Isaac de Razilly demanda à la cour de France que les 2 000 pêcheurs terreneuviers des ports français du Ponant aient ordre de transporter aux frais des villes les mendiants valides, et la Nouvelle-France en quelques années se peuplerait. Mais son appel se perdit dans l'inconscience royale. Des empires gigantesques se jouaient sur des combats disputés par quelques poignées d'hommes.

Résumé de l'action : Comme le Fort-Pentagoët venait d'être pris aux Anglais par les Français en 1629, l'ex-gouverneur du Fort-Pentagoët, le Huguenot Thomas Willet, et 200 soldats anglais appuyés par deux vaisseaux de guerre, attaquèrent le fort quelque temps après, mais leurs efforts [canonnade et assauts] se brisèrent contre l'héroïque résistance de la petite garnison de 22 hommes.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le fort resta aux Français.



[1]Aujourd'hui intégrée au Canada, mais à l'époque, colonie indépendante, directement rattachée à la France, bien que l'Acadie faisait officiellement partie de la Nouvelle-France. Le drapeau national des Acadiens est aujourd'hui le tricolore français agrémenté d'une étoile d'or.

SOURCES & LECTURES ◆Andrew Hill Clark, *Acadia: The Geography of Early Nova Scotia to 1760,* University of Wisconsin Press, Madison, 1968. ◆William D. Le Sueur, *Count Frontenac*, Mirancy & Co., Ltd., Toronto, 1911. ◆Montague Chamberlain, *A French Account of the Raid Upon the New England Frontier in 1694*, Acadiensis II, octobre, 1902. P.251. ◆John Clarence Webster, *Acadia at the end of the Seventeenth Century: Letters, Journals and Memoirs of Joseph Robineau de Villebon, Commandant in Acadia, 1690-1700 and other contemporary documents*, Monographic Series n° 1, The New Brunswick Museum, Saint-Jean, 1934. p.193.◆Jacques Thuillier, 1648, *Paix de Westphalie*, *l'art entre la guerre et la paix*, actes du colloque organisé par le Westfälisches Landesmuseum le 19 novembre 1998 à Münster et à Osnabrück, et le Service culturel du musée du Louvre les 20 et 21 novembre 1998 à Paris, Musée du Louvre, Paris, & Westfälisches Landesmuseum, Klincksieck, Münster, 2000, Imprimerie F. Paillart, Abbeville.



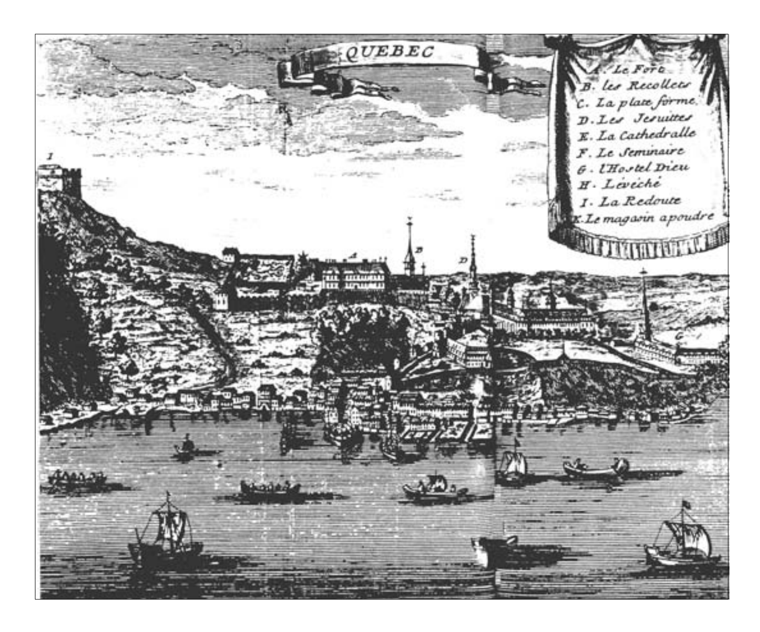
***Québec**. Siège de*

Date de l'action: 19 juillet 1629.

Localisation: Ancienne capitale de la Nouvelle-France, puis capitale du Canada; aujourd'hui capitale d'une province canadienne. 46°49'Nord, 71°14'Ouest.

Conflit: Guerre de Trente Ans, 1618-1648. Charles Ier d'Angleterre a déclaré la guerre à la France en 1627 pour soutenir l'insurrection protestante de La Rochelle. La France et l'Angleterre étaient alors en paix.

Contexte: Au moment de la reddition de Québec, la France et l'Angleterre avaient signé la paix, mais la nouvelle n'en était pas encore parvenue en Amérique.



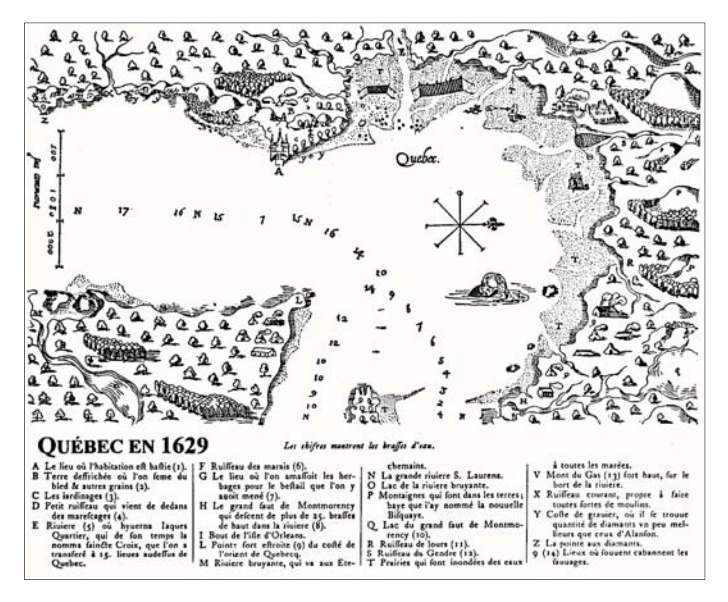
Québec, capitale de la Nouvelle-France, au XVIIe siècle. Archives de l'Université Laval.

Depuis 1618, faisait rage la Guerre de Trente Ans qui était une guerre de religions.

En 1555, par la Paix d'Augsbourg, l'empereur Charles Quint[1] du Saint-Empire romain germanique accordait aux princes de son empire le droit de déterminer la religion[2] de leurs sujets. Mais la liberté, sans équivalent

[1]Ou Charles V.
[2]Catholique ou luthérienne mais non pas calviniste qui ne fut pas reconnue tout de suite.

de contrainte et d'obligation de respecter les autres, prouva qu'elle n'était qu'un horrible mal. La Guerre civile de religion appelée ici Guerre de Trente Ans commença ainsi, en 1618, par une lutte de pouvoir entre les protestants et les catholiques allemands. Ce fut aussi une guerre des princes contre leur empereur; ainsi qu'une guerre internationale dans laquelle les Français s'attaquèrent aux Habsbourg; les Espagnols, quant à eux, tentèrent obstinément de reprendre



Québec durant la première moitié du XVIIe siècle.
Université de Montréal.

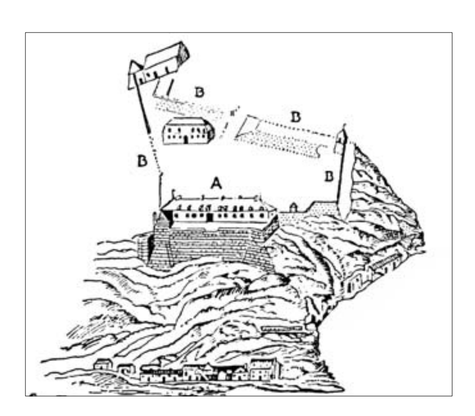
les Pays-Bas et les Scandinaves de se tailler une part d'Europe continentale. Certains pays changèrent de camp; d'autres nations encouragèrent en sous-main et distribuèrent de l'or, nerf de la guerre. Les participants les plus actifs furent: l'Allemagne, l'Espagne, la France, la Bohème, le Danemark et la Suède. Quant à l'Angleterre, la Pologne, l'Écosse, et la Transylvanie, elles fournirent des troupes mercenaires —mercenaires qui comptaient aussi des Grecs, des Turcs, des Italiens et des Hollandais, pour ne citer que ceux-là. L'Europe grisée par l'opium des peuples, la religion mal comprise, perdait la tête. De plus, pour

C'était bien sûr l'inexpiable et cruelle époque de la Réforme en Europe.

corser ce pitoyable panorama religieux, les Français se battaient du côté des protestants, contre les Habsbourgs. En fait, les généraux et officiers se souciaient fort peu de religion, ils tentaient d'effectuer une glorieuse carrière, les soldats de piller, de violer et de tuer; et les civils de survivre à cette folie meurtrière qui se déchaînait au nom de leur Dieu, Jésus-Christ, dont le leitmotiv personnel se résumait à... «s'aimer les uns, les autres!»

Les Habsbourgs eux-mêmes s'étaient divisés, depuis 1556, quand l'empereur Charles Quint, soucieux de Justice distributive, avait accordé l'Espagne et son empire mondial à son fils, et l'Empire germanique européen[1] à son frère. Cette bonne intention allait provoquer l'hécatombe. En 1619, l'empereur Ferdinand II de Habsbourg cumulait aussi la charge de roi de Bohème. La Noblesse bohémienne le déposa[2] car il était catholique, et élit à sa place un roi protestant.[3] L'empereur envoya aussitôt une armée en Bohème pour rétablir son pouvoir menacé.

De plus, pour consolider le catholicisme en Allemagne, l'Empereur Ferdinand II crut devoir promulguer l'Édit de Restitution[4]. Par cet édit, les propriétés confisquées à l'Église catholique dans les années qui avaient suivi 1552 devaient lui être rendues. L'application de l'édit rencontra quelque résistance mais l'armée impériale en força l'exécution à coups de triques et de mousquets. Aussitôt, le roi de Suède, se faisant le champion des protestants, envahit l'Allemagne, avec



Québec par Franquelin, 1683

---

[1]Le Saint-Empire romain germanique.
[2]Comme roi de Bohème.
[3]Et le chassa.
[1]Similaire à la loi de compensation des Émigrés en France au retour de la monarchie émigrée, au XIXe siècle.

l'appui secret de la Noblesse de France qui, quoique catholique, voulait affaiblir les Habsbourgs. Voyant que, par sa faute, la conflagration devenait générale, l'empereur d'Allemagne rétrograda et offrit d'abroger l'Édit de Restitution si l'ensemble des confessions religieuses acceptaient de faire front commun contre les Suédois. Il reçut l'appui de toutes les confessions religieuses d'Allemagne. Cette guerre ubuesque pourrait donc se définir comme «celle des catholiques et protestants allemands alliés avec un empereur catholique contre un Suédois protestant allié d'un Français catholique[1].» Les Habsbourgs catholiques d'Espagne, d'abord en faveur des Habsbourgs allemands, s'étaient eux-même tournés contre ces Habsbourgs multiconfessionnels d'Allemagne qui s'opposaient à l'utilisation par l'Espagne du territoire allemand pour attaquer les rebelles hollandais. Toute cette soldatesque, brandissant l'épée d'une main et la croix de l'autre, fit que la terre allemande fut durant trente interminables années le théâtre de massacres, de viols, d'incendies, de saccages, de famines, de maladies et de destruction systématique. La moitié de la population allemande mourut de mort violente. Quand l'empereur d'Allemagne Ferdinand II expira enfin, en 1637, au terme de son déplorable règne, ses villes étaient en ruine, ses villages abandonnés, champs en friche et routes couvertes d'herbe. Ce fut un retour net à la barbarie, à l'anthropophagie même. Le nouvel empereur Ferdinand III ouvrit immédiatement les négociations de paix. La conférence s'établit en Westphalie en décembre 1644 en présence de diplomates d'Espagne, de France, de l'Empire allemand, de Suède, de Hollande et de plusieurs états italiens dont le Vatican. Ils discutèrent durant près de 4 ans, confortablement installés, puis signèrent enfin la Paix de Westphalie[2] qui régla la source du mal: le problème

[2]Selon la formule, qui serait amusante si elle n'était pas horrible avant tout, d'Édith SIMON, **The Reformation**, Time Incorporated, New York, 1966.

[1]En fait, les belligérants étaient si nombreux, leurs intérêts si divers, qu'il fut impossible de conclure un seul traité. En 1644, on décida que la France et l'Empereur négocieraient à Munster, l'Empereur et la Suède à Osnabrück; les Traités de Westphalie ne furent définitivement établis qu'en 1648. En voici les clauses: la tolérance était étendue aux Calvinistes. Les princes protestants gardaient les terres catholiques qu'ils s'étaient appropriées avant 1624, sans égard à l'Édit de Restitution. Les princes obtenaient le droit de traiter entre eux et de conclure des alliances individuelles pourvu qu'elles ne soient pas dirigées contre

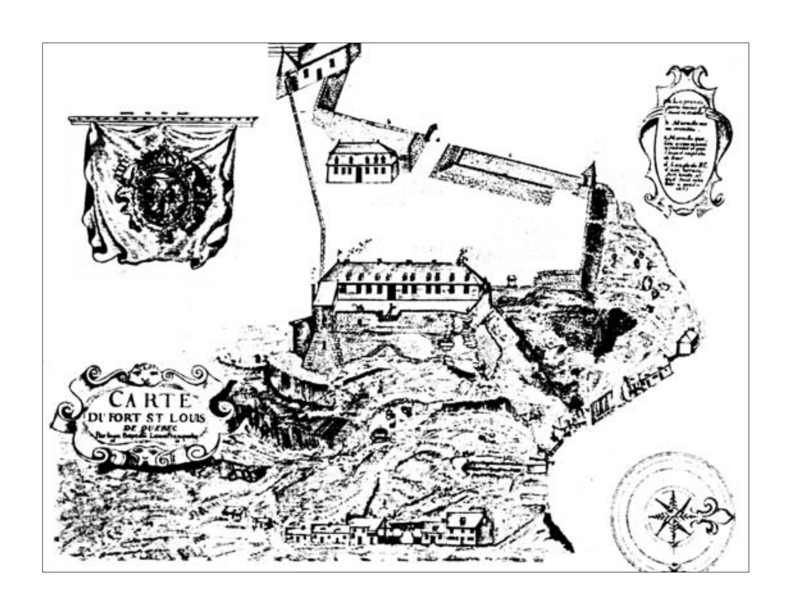
religieux, retraça la carte d'Europe et les rapports diplomatiques internationaux. L'Empereur du Saint-Empire romain germanique perdit encore plus de pouvoir au profit des princes locaux. Il se vit interdire de légiférer, de lever des impôts, de déclarer la guerre ou de négocier des traités sans le consentement effectif des états constitutifs de son empire. Devant cet affaiblissement, les frontières de l'Empire allemand se fractionnèrent, se balkanisèrent: la République des Provinces Unies et la Confédération helvétique furent formellement reconnues. Une partie de la vallée du Rhin fut annexée par la France, les bouches du Rhin par les Pays-Bas; certaines régions baltes allèrent à la Suède. Privée de ses voies d'eau, l'Allemagne perdit sa prééminence commerciale, et, de ce fait, politique. Ce pays qui avait perdu une partie de sa force par une certaine décentralisation après sa défaite de Bouvine en 1214, allait encore être retardé par la Guerre de Trente Ans. Il ne réussit à recouvrer toute sa redoutable et belliqueuse puissance que par sa réunification en 1870, et l'Europe se mit alors à trembler durant un siècle, jusqu'à ce que l'Allemagne soit solidement harnachée et neutralisée dans le carcan parlementaire et administratif de l'Union Européenne, laquelle muselait aussi les autres enfants terribles de l'Europe: la France et l'Angleterre.

Au moment de ce siège de Québec, donc, la France et l'Angleterre avaient signé la paix, mais la nouvelle n'en était pas encore parvenue en Amérique.

Chefs en présence **♦Anglo-huguenots**: Le vice-amiral Thomas Kirke, Huguenot français émigré en Angleterre[1], *conduit par le contre-amiral* Jacques Michel ancien pilote

l'Empereur. Du moins leur indépendance se trouvait-elle formellement sauvegardée. La Suède recevait certains territoires en Allemagne du Nord et avait ainsi trois voix à la Diète germanique. La France se voyait confirmer la possession de Metz, Toul et Verdun, obtenait certains droits en Alsace, mais Strasbourg restait encore à l'Empire. On reconnaissait l'indépendance de la Hollande et de la Suisse.

[1]Les **Kirke** étaient des Huguenots français, fils d'un immigrant écossais [protestant] marié à Dieppe; il avait épousé une Dieppoise elle-même protestante. Plusieurs enfants étaient nés de cette union: **David** [né à Dieppe vers 1597 et mort à Londres en1654], **Louis** [né à Dieppe vers 1599 et mort en 1683], **Thomas** [né à Dieppe et mort après 1641], **Jean** et **Jacques**, nés aussi à Dieppe. La famille avait émigré en Angleterre au moment du siège de La Rochelle et s'était mise au service de leur pays d'adoption. David et Louis furent anoblis pour leur services à la Couronne britannique. D'ailleurs, selon Champlain lui-même, les Kirke Étaient restés très français: «Louis Kirke était très courtois, tenant toujours du naturel français et d'aimer la nation..» Les Kirke s'étaient mis au service de l'Angleterre comme des centaines de milliers d'autres Huguenots français.



Carte du fort Saint-Louis de Québec à cette époque.

qui avait déserté l'année précédente, vint recevoir la reddition de Champlain. David Kirke, son frère, resta à Tadoussac. ♦**Français**: Samuel de Champlain commandait à Québec.

Effectifs engagés ♦**Escadre anglo-huguenote**: 5 vaisseaux étaient restés à Tadoussac, tandis que le flibot[1] de 10 canons et les 2 pataches remontèrent vers Québec avec 200 hommes. La division sous pavillon anglais était en fait composée de navires huguenots-français accompagnés deJacques Michel, passé, lui-aussi, dans le camp anglais l'année précédente; comme les Kirke. ♦***Français****:* À cause de la famine qui sévissait durement, Champlain avait envoyé sa petite garnison vivre au sein des tribus indiennes avoisinantes. Québec n'avait donc **aucun** soldat.

Stratégie ou tactique : Il n'y eut aucun combat. D'un point de vue stratégique, il semble inconcevable que la capitale de la Nouvelle-France[2] ait pu rester sans la moindre

---

[1]**Flibot** n.m. de l'anglais fly-boat, bateau-mouche. Bateau hollandais plat, renflé, à deux mâts, ne dépassant pas 100 tonneaux. Les pataches étaient de petits bateaux de guerre chargés de surveiller les côtes.

[2]Si l'on fait abstraction de la Louisiane, la **Nouvelle-France** comprenait le Canada et l'Acadie, deux colonies tout à fait indépendantes l'une de l'autre. Québec est habituellement appelée *la capitale de la Nouvelle-France*, mais en réalité, cette ville n'était que la capitale du Canada puisque, en dépit d'une certaine collaboration, l'Acadie [capitale **Port-Royal**]

garnison. C'était pourtant le cas. Ironie du sort, au moment de cette prise, la France et l'Angleterre avaient signé la paix mutuelle. Mais ni les frères Kirke ni Champlain, ni Jacques Michel ne le savaient. Québec n'était pas encore une ville, mais un hameau de 5 maisons ***gardées***[1] par le Fort Saint-Louis, sans garnison à ce moment-là. La population en était réduite à manger des racines.

Sur les champs de bataille européens, la tactique militaire ne changeait qu'insensiblement. Jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, l'Infanterie, armée de *piques* et de *mousquets*, fut remarquable par la lenteur de son tir. Pour l'accélérer, l'Infanterie se mit *en ligne*[2] sur cinq ou six rangs, chacun tirant à tour de rôle et rechargeant pendant que les rangs suivants rechargeaient. La densité du feu[3] provoquait des hécatombes de morts dans les armées en lignes qui se fusillaient à bout portant.

Le facteur feu induisit donc les formations linéaires et provoqua la disparition provisoire des carrés[4] et des rectangles [colonnes] imités des légions romaines. Les énormes pertes de ces batailles en ligne pouvant entraîner la perte de la campagne ou de la guerre, les stratèges devinrent extrêmement prudents, ne voulant engager l'ennemi dans une bataille générale qu'avec une certaine certitude de succès[5] Comme précisé plus haut, la tactique du champ de

---

dépendait directement de Paris.

[1]Celle des Hébert, des Couillard, des Recollets, des Jésuites et **l'habitation** de Samuel de Champlain.

[2]Pour permettre à un plus grand nombre de *mousquetaires* de tirer en même temps.

[3]Même si les mousquets ne portaient, avec efficacité, qu'à une centaine de mètres.

[4]"Chaque carré était formé, selon un auteur allemand, comme rapporté par Fernand Schneider [**Histoire des Doctrines militaires**, l'auteur allemand est C. Forer, dans son œuvre *Gustave-Adolphe*], de la manière suivante: au centre se trouvait d'abord un grand carré de piquiers composé de 25 petits carrés, 5 carrés de front sur 5 carrés de profondeur, composés de 100 piquiers, soit 10 hommes de côté, ce qui faisait, pour le grand carré, 50 hommes de front sur 50 de profondeur, en tout 2.500 piquiers. Ce carré de **piquiers** était entouré de 24 petits carrés, composés chacun de 100 mousquetaires, soit 10 hommes de côté ou, en tout, 2.400 mousquetaires. En définitive, on obtenait un énorme carré de 70 hommes de front sur 70 de profondeur. Cent autres mousquetaires formaient... 4 petits carrés... flanquant les 4 coins du grand carré. Le tout comptait 5.000 hommes, moitié piquiers et moitié mousquetaires."

[5]Il est essentiel de parler aussi de l'évolution de la tactique et de la stratégie européenne due au roi de Suède **Gustave- Adolphe**. Ce dernier avait créé une armée nationale, alors que les autres armées européennes, et spécialement, l'armée impériale du Saint-Empire romain germanique, étaient formées en grande partie de mercenaires. L'armée nationale suédoise, de 12.500 fantassins et de 200 chevaux, put ensuite absorber sans perturbation des volontaires étrangers. Gustave-Adolphe créa un *uniforme par régiment*, véritable nouveauté, un armement allégé, avec introduction de la *cartouche* [sachet de poudre; le mousquetaire la déchirait entre ses dents, vidait la poudre dans le canon du mousquet, introduisait la balle, la pointe vers le haut, puis une partie du papier de l'étui, en guise de bourre]. Gustave-Adolphe supprima la cuirasse sauf dans une partie de la Cavalerie et dota le cavalier d'arme blanche **et** d'arme à feu.

bataille était une succession de trois phases: ***1)** préparation d'artillerie,* ***2)** avance de l'une des deux armées devancée par ses canons [“à la suédoise”*], avec sa cavalerie sur chaque flanc, **3)** attaque frontale ou latérale [de flanc] de la cavalerie, quelquefois conjointement avec l'Infanterie[1]. ***Résumé de l'action***: Vers 10h00 le 19 juillet, une division huguenote sous pavillon anglais, composée d'un flibot de 10 canons, 2 pataches, et 200 hommes commandés par le vice-amiral Thomas Kirke et son second le contre-amiral huguenot Jacques Michel, arriva devant Québec. Le 19 juillet, une chaloupe apporta un ultimatum à Champlain. Du côté français il n'y avait pas de troupe à cause de la famine. Les soldats étaient partis dans toutes les directions pour vivre sur le pays. Seuls les missionnaires, les femmes et les enfants étaient restés. De plus, les militaires avaient emporté la poudre [!], ne laissant que 40 livres pour les 14 pièces d'artillerie du Fort Saint-Louis. Aussi, le 20 juillet, Québec capitula.

Pertes ♦Aucune perte. Il n'y eut pas de combat. Quatre Français de Québec, probablement des Huguenots inavoués[2], se mirent au service de l’escadre anglo-

---

Il multiplia et renforça **l'artillerie** [jusqu'à 300 pièces dans son armée]: attribua un canon *à chaque bataillon,* et un canon léger [de moins de 100 kg, pouvant être traîné et servi par deux hommes] *à chaque régiment d'Infanterie.* Il augmenta la proportion de mousquetaires par rapport aux piquiers [*par compagnie,* deux pelotons de mousquetaires aux ailes et un peloton de piquiers au centre]. Il simplifia la Cavalerie, ne gardant que les Dragons et les Cuirassiers. *Tactiquement parlant*, il rechercha la bataille et l'offensive, améliora l'efficacité de ses lignes logistiques, utilisa grandement la *manœuvre*, le feu de sa *nombreuse artillerie*, et les chocs des *attaques de Cavalerie* sur les flancs pour emporter la décision. En gardant une solide *réserve tactique*, il était capable d'emporter la décision.

[1]Il est essentiel de parler aussi de l'évolution de la tactique et de la stratégie européenne due au roi de Suède **Gustave- Adolphe**. Ce dernier avait créé une armée nationale, alors que les autres armées européennes, et spécialement, l'armée impériale du Saint-Empire romain germanique, étaient formées en grande partie de mercenaires. L'armée nationale suédoise, de 12.500 fantassins et de 200 chevaux, put ensuite absorber sans perturbation des volontaires étrangers. Gustave-Adolphe créa un *uniforme par régiment*, véritable nouveauté, un armement allégé, avec introduction de la *cartouche* [sachet de poudre; le mousquetaire la déchirait entre ses dents, vidait la poudre dans le canon du mousquet, introduisait la balle, la pointe vers le haut, puis une partie du papier de l'étui, en guise de bourre]. Gustave-Adolphe supprima la cuirasse sauf dans une partie de la Cavalerie et dota le cavalier d'arme blanche **et** d'arme à feu. Il multiplia et renforça **l'artillerie** [jusqu'à 300 pièces dans son armée]: attribua un canon *à chaque bataillon,* et un canon léger [de moins de 100 kg, pouvant être traîné et servi par deux hommes] *à chaque régiment d'Infanterie.* Il augmenta la proportion de mousquetaires par rapport aux piquiers [*par compagnie,* deux pelotons de mousquetaires aux ailes et un peloton de piquiers au centre]. Il simplifia la Cavalerie, ne gardant que les Dragons et les Cuirassiers. *Tactiquement parlant*, il rechercha la bataille et l'offensive, améliora l'efficacité de ses lignes logistiques, utilisa grandement la *manœuvre*, le feu de sa *nombreuse artillerie*, et les chocs des *attaques de Cavalerie* sur les flancs pour emporter la décision. En gardant une solide *réserve tactique*, il était capable d'emporter la décision.

2Les habitants avaient remarqué qu’ils *mangeaient de la viande le vendredi* jour d’abstinence pour les catholiques!

huguenote, comme le pilote Jacques Michel l'avait fait l'année précédente, et qui avait été promu contre-amiral.

Conséquence de cette défaite française : Québec fut rendue à la France le 13 juillet 1632, car, au moment de la reddition, sans qu'on le sut, la paix avait déjà été signée en Europe [Traité de Suse]. Thomas Kirke remit donc la place à Emery de Caen puis embarqua la garnison huguenote sur deux navires ancrés en rade.

SOURCES & LECTURES ◆Edwin Asa Dix, *Champlain, the Founder of New France*, Publication D. Appleton & Co., New York, 1903. ◆Stanislas Drapeau, *Le Journal de Québec et le Tombeau de Champlain*, Québec, 1867. ♦Henri Sacchi, *La guerre de Trente Ans*, L'Harmattan, Paris, 1991. ◆Jean Hamelin, *Québec 1626, un comptoir au bord du Saint-Laurent*, Edisem, Saint-Hyacinthe, 1989. ◆Francis Parkman, *Les pionniers français dans l'Amérique du Nord, Floride, Canada*, Editions Didier, Paris,1874. ◆Etienne Charavay, Documents inédits sur Samuel de Champlain, fondateur de Québec, J. Charavay Ainé, Paris, 1875. ◆Samuel de Champlain, *Oeuvres de Champlain*, Université Laval par C.-H. Laverdière, Ouébec. 1870.



Champlain, prisonnier des Huguenots français pro-Anglais, quitte Québec.



Tadoussac. *Combat naval de*

Date de l'action : 25 juillet 1629.

Localisation : Estuaire du Saint-Laurent, Canada. Le combat se déroula assez loin de Tadoussac, dans la direction de Québec au large de La Malbaie.

Conflit : Guerre de Trente Ans, 1618-1648. La France et l'Angleterre étaient en paix.

Contexte : Au moment de la reddition de Québec, et donc de ce combat naval, la France et l'Angleterre étaient en paix, mais la nouvelle n'était pas encore parvenue en Amérique. Québec, dépourvue de garnison, venait de tomber entre les mains de l'Angleterre. Samuel de Champlain demanda alors aux Kirke et à Jacques Michel l'autorisation de quitter Québec pour retourner en Europe. Champlain, prisonnier, était à bord du vaisseau en compagnie de deux jeunes Amérindiennes prénommées *Espérance* et *Charité* qu'il voulait ramener en France[1].

Chefs en présence ♦**Français** : Emery, neveu de Samuel de Champlain. ♦**Anglo-huguenot** : Thomas Kirke, vice-amiral pour l'Angleterre.

Effectifs engagés ♦Un vaisseau de guerre sous pavillon anglais contre un navire de commerce français.

Stratégie ou tactique : Alors que les Huguenots pro-anglais se trouvaient en mauvaise posture après l'abordage, Kirke utilisa les bons offices et l'autorité de Champlain, son prisonnier, pour faire capituler indûment son neveu.

Résumé de l'action : Le 24 juillet, le navire huguenot qui emmenait Samuel de Champlain en captivité mit à la voile. Le 25, la vigie aperçut un vaisseau français qui suivait la côte Nord. Ce navire appartenait au Sieur de Caen, et était commandé par Emery, le cousin de ce dernier. Lépinay était son lieutenant. Le Français venait à Québec pour y prendre livraison de peaux de castor et, d'une façon générale, pour faire du commerce. Thomas Kirke ordonna d'approcher du bateau d'Emery pour *le saluer* de quelques bordées[2] qui lui furent aussitôt renvoyées. Une trentaine de coups en tout sans résultats notables. Un boulet emporta la tête d'un

---

[1]Le saint homme voulait sans doute continuer de pratiquer dans la mère-patrie ces deux vertus théologales. Mais, à son grand regret, David Kirke, influencé par un autre Huguenot nommé Nicolas Marsolet, lui fit laisser les deux jeunes filles au Canada.

[2]Pour lui tirer quelques boulets au passage.

Huguenot. Emery envoya quelques bordées pour décourager Kirke et continuer son chemin, mais ce dernier voulait en venir aux mains.

Voyant venir le combat, Kirke fit descendre Champlain dans le tillac, ordonna de clouer le panneau et mit ses marins en bataille pour l'abordage. Les Français avaient fait de même. Kirke aborda assez mal le vaisseau français entre le beaupré et le mât avant. Dès l'abordage, les boulets de canons et de grosses pierres commencèrent à voler ainsi que tout ce qui tombait sous la main des combattants, car aucun des équipages ne pouvait passer à bord du navire ennemi excepté par le beaupré du navire de Kirke, du fait que son navire avait abordé de face. Une branche de l'ancre des Kirke s'était coincée par hasard dans les membrures du vaisseau français, et il était impossible de rompre cette étreinte de mort pour refaire un abordage satisfaisant. Dans ce cas un seul homme bien armé et déterminé pouvait facilement empêcher l'assaut. Comme, après un moment de combat, il apparaissait que les marins huguenots étaient en mauvaise posture, une partie de l'équipage se réfugia à l'arrière du navire et Kirke dut se précipiter sur eux pour les faire remonter au combat à grands coups de plat d'épée. Puis, il fit extraire Champlain de l'entrepont afin qu'il aille persuader Emery de se rendre. Utilisa-t-il la menace de mort? Champlain accepta de se plier —*par faiblesse* — à la demande de Kirke et Emery de Caen fit déposer les armes à son équipage. Les deux pataches huguenotes sous pavillon anglais arrivèrent aussitôt pour aider à démêler les voilures des deux vaisseaux.

Conséquence de cette défaite française : Le vaisseau français fut pris. Ce fut à l'occasion de cette première occupation de Québec, capitale de la Nouvelle-France, par les Anglais —puisque c'était au nom de l'Angleterre et sous pavillon britannique que les Kirke, ces Huguenots français, avait pris Québec—, que le premier esclave africain pénétra au Canada. Les Kirke avaient amené avec eux un esclave qu'ils vendirent à Olivier Le Baillif lequel le céda à Guillaume Couillard[1]. Il fut appelé Olivier Le Jeune.

---

[1]La famille Couillard est donc la première au Canada à avoir possédé un esclave africain.

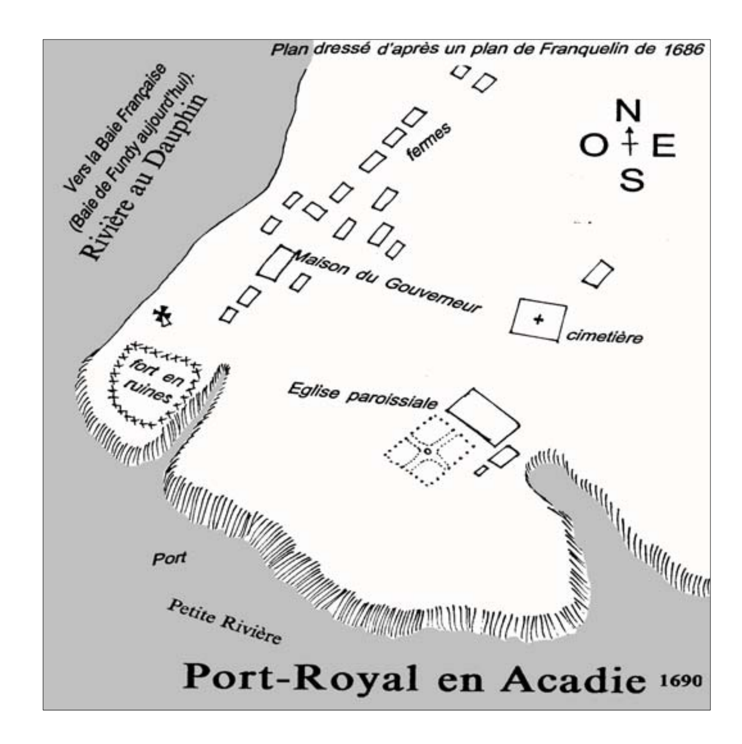
Port-Royal. *Prise de*

Date de l'action : 1629.

Localisation : Acadie, aujourd'hui Nouvelle-Écosse, Canada.

Conflit : Guerre de Trente Ans, 1618-1648.

Contexte : Port-Royal était la capitale de l'Acadie, colonie



plus exposée aux coups de la Nouvelle-Angleterre que le Canada, à cause de sa situation géographique. 44° 45' Nord, 65° 31' Ouest.

Chefs en présence ♦**Anglais** : James Stewart Ochiltrie

Effectifs engagés ♦**Anglais** : deux navires de guerre.

Résumé de l'action : James Stewart Ochiltrie, avec 2 gros navires de guerre, occupa Port Royal en Acadie. Puis, ce lord s'installa à Port-aux-Baleines[1] en juin. Port-Royal fut rendu à la France par le capitaine Forster et le lieutenant Alexander. Ce fut Isaac de Razilly à bord du vaisseau

[1]Dans l'Île du Cap-Breton.

L'ESPÉRANCE-EN-DIEU accompagné de deux autres navires et de 300 soldats, qui en prit possession au non du roi de France.

Conséquence de cette défaite française : Pour faire taire les protestations d'Alexander[2], Charles Ier d'Angleterre lui donna le rang de vicomte Sterling.

SOURCES & LECTURES ◆ Marjorie Anne MacDonald, *Fortune and La Tour, the civil war in Acadia*, Methuen, Toronto, New York, Londres, 1983. ◆Robert Sauvageau, *Acadie, la guerre de cent ans des Français d'Amérique aux Maritimes et en Louisiane, 1670-1769*, Berger-Levrault, Paris, 1987. ◆Gérard Boutet, *Journal d'Acadie, de la vieille France au Nouveau Monde*, Publication M. Fontaine, Poitiers, 2000. ◆Robert Sauvageau, *Acadie, la guerre de cent ans des Français d'Amérique aux Maritimes et en Louisiane, 1670-1769*, Berger-Levrault, Paris, 1987. ◆Émile Ducharlet, *Samuel de Champlain 1570-1635, hommage au fondateur de Québec*, textes choisis de Samuel de Champlain, Société littéraire des P.T.T. [Section Essonne], Evry, France, 1990. ◆Naomi Elizabeth Saundaus Griffiths, *The contexts of Acadian history, 1686-1784*, McGill-Queen's University Press, Montréal, Kingston, Londres, 1992.



[2]Protestations qu'appuyait le Parlement d'Écosse.

L'Anse-aux-Papillons. *Combat naval de*

Date de l'action : 1629.

Localisation : Île de Saint-Christophe [St-Kitts]; 17°20'Nord, 62°45'Ouest.

Conflit : Guerre de Trente Ans dans les Antilles; 1618-1648.

Contexte : Le 8 septembre 1629, une flotte espagnole attaqua les établissements anglo-français de l'île de Saint-Christophe. Le 18 septembre, les Espagnols s'en emparèrent et déportèrent 120 Français et 600 Anglais. Le Français Giron débarqua, quelque temps après, à Saint-Christophe dans *L'Anse-aux-Papillons* et y trouva des Anglais, qui s'étaient réfugiés dans les bois pendant l'attaque espagnole, et qui, par la suite, avaient pris la place et les biens des colons français.

Chefs en présence ♦**Français** : le capitaine Giron.

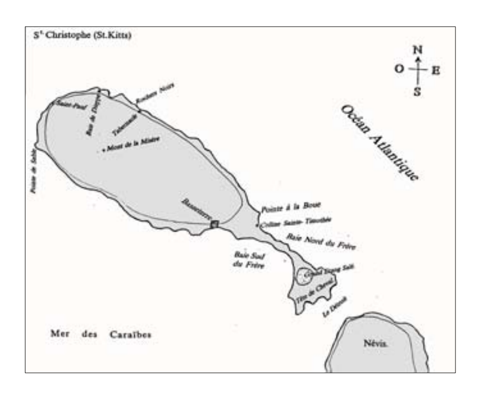
Effectifs engagés ♦2 ou 300 hommes.

Tactique : Attaque au canon et à l'abordage.

Résumé de l'action : Les Anglais refusant de rendre à Giron les terres des Français, ces derniers attaquèrent trois de leurs vaisseaux, en enlevèrent deux à l'abordage, jurant que si le 3e tirait un seul coup de canon, ils le couleraient.

Pertes ♦Les Anglais perdirent trois vaisseaux. Les pertes humaines sont inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Ainsi Giron put renvoyer 350 colons français dans leurs terres.



Port-à-la-Baleine. *Siège de*

Date de l'action : 8 septembre 1629.

Localisation : Ancien nom de Louisbourg, dans l'Île Royale, aujourd'hui appelée Île du Cap-Breton, Nouvelle-Écosse, Canada.

Conflit : Guerre de Trente Ans en Nouvelle-Écosse; 1618-1648.

Contexte : Les rivalités coloniales étaient acharnées en Acadie, colonie française située à l'Est de l'Amérique du Nord, en Nouvelle-France dont faisait aussi partie le Canada. Stuart ou Stewart James, de Killeith, [1582-1659], 4e Lord Ochiltrie fut le fondateur d'une colonie éphémère en territoire français, au Port de la Baleine, dans l'île du Cap-Breton. Il était le fils du capitaine James Stewart, de Bothwellmuir, comte usurpateur d'Arran, et de Lady Elizabeth Stuart, fille aînée de John, quatrième comte d'Atholl. En 1615 il devint quatrième baron Ochiltrie. Il se tourna alors vers les activités coloniales. En 1629, Charles Ier autorisa l'emprunt de £500 afin de financer une expédition organisée par Ochiltrie afin d'établir une colonie dans l'île française [acadienne] du Cap-Breton. Le 1er juillet l'expédition atteignit Port-à-la-Baleine, non loin du Havre-aux-Anglais, où fut, au siècle suivant, construit la fameuse forteresse de Louisbourg. C'est là qu'Ochiltrie et une soixantaine d'Écossais, dont le capitaine Constance Ferrar, commença à s'établir et il bâtit un petit fort qu'il nomma «Rosemar» appelé aussi Fort-Ochiltrie.

Chefs en présence ♦**Français** : capitaine Daniel. ♦**Anglais** : James Stuart Ochiltrie.

Effectifs engagés ♦**Français** : 54 hommes. ♦**Anglais** : 61 hommes.

Stratégie ou tactique : Le fort était construit sur un isthme rocheux, donc entouré sur deux côtés par l'eau. Mais les Français apprirent cette invasion, et quelques semaines plus tard, le capitaine Charles Daniel, de Dieppe, membre de la Compagnie des Cent-Associés, venu de France pour relever Champlain à Québec , fit escale dans la région et entendit parler de cette colonie anglo-écossaise naissante.

Résumé de l'action : Daniel décida de s'en rendre maître. Il fit prendre le mousquet à 53 terreneviers[1], les entraîna au métier de soldat, et, le 8 septembre 1629, avec 6 chaloupes et des échelles, il attaqua Port-aux-Baleines. Des chiens féroces gardaient la forteresse. Tandis que le lieutenant Le Tourneur mitraillait le fort de balles et de grenades pour tenir la garnison en haleine , Daniel s'élança à l'assaut de la porte et réussit à l'enfoncer. Derrière, se tenait James Stuart Ochiltrie, pistolet au poing, avec 60 soldats armés de piques et de mousquets. Après un violent combat, les Anglo-écossais capitulèrent et le fort resta aux mains des Français. Les colons anglais furent faits prisonniers et transportés d'abord à Cibou (Sainte-Anne), dans l'île du Cap-Breton. Certains furent laissés à terre près de Falmouth, mais 17 d'entre eux furent emmenés en France comme prisonniers de guerre, le 5 novembre, lorsque Daniel repartit pour la métropole.

Libéré par le Conseil de la Marine, Ochiltrie adressa en 1630 une supplique à Charles Ier d'Angleterre, pour réclamer des indemnisations pour ses pertes.

Pertes ♦Les Anglais perdirent 61 hommes, tués ou prisonniers. ♦Les pertes françaises sont inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les dépouilles du Fort-Rosemar ou Ochiltrie, forge, moulins à bras, outils, servirent à meubler un nouveau fort que Daniel construisit à 25 lieues de là pour assurer les communications entre l'Acadie et le Canada. Le Fort Sainte-Anne, dans l'Île-Royale, commanda de ses huit pièces et des 40 mousquets du capitaine Gaulde les passes du Grand Cibou [ou Chibou], "fjord" capable d'abriter 3.000 navires.

SOURCES & LECTURES ◆Joseph Bain, FSA. *The Stirlings of Craigbernard and Glorat, Representatives of the house of Cadder and the Earls of Bothwell, and notices of their Cadets; some leaves of Lennox history*, Scottish Historical Society, Edimbourg, Écosse, 1883. ◆Thomas Willing Stirling, *The Stirlings of Cadder and Drumpellier, an account of The Original Family of That Name and of The Family of the Stirlings of Drumpellier,* W.C. Hernerson & Son, Ltd., University Press, St. Andrews, Écosse, 1933.◆Louis Audiat, *Samuel de Champlain de Brouage, fondateur de Québec, 1567-1635*, L.Montreuil Libraire, Saintes, 1893. ◆G. Pagès, *La guerre de trente ans, 1618-1648*, Payot, Paris, 1972. ◆Georges Livet, La Guerre de Trente Ans, Presses universitaires de France, Paris, 1983. ◆Joan Anderson, *Pioneer settlers of New France*, Dutton, New York, 1990.

[1]Les **terreneviers** ou **terre-neuviers** ou **terre-neuvas** [ce dernier mot est invariable] étaient des pêcheurs du Grand-Banc de Terre-Neuve lorsque cette région était la plus poissonneuse du monde [jusqu'en 1985]. Les **Terre-Neuviens** sont les habitants de Terre-Neuve.



Infanterie française de gauche à droite: arbalétrier, archer, vougier (1400); piquier et deux lansquenets (1450). in Larousse Universel en 2 volumes —Vol.1— Archives Larousse



La Tortue. *Prise de l'île de*

Date de l'action : 31 août 1640. ***Localisation*** : Îlot des Antilles situé à quelques kilomètres au nord d'Haïti, en Mer des Caraïbes, par 20°04' de Latitude Nord et 72°49' de Longitude Ouest[1]. Petite île ovale, repaire de corsaires et même de pirates.

Conflit : Hostilité chronique entre les trois nations [Français, Anglais, Espagnols], pourtant officiellement en paix, dans les Antilles. Guerre de Trente Ans en Europe, 1618-1648.

Contexte : Au printemps 1640, un Huguenot français nommé Le Vasseur, ancien capitaine de la Marine Royale, eut vent de la rumeur selon laquelle la population française de l'île de la Tortue était hostile au capitaine anglais Willis qui avait repris l'île aux Espagnols, en 1639, avec une centaine de compagnons anglais. Désormais *commandant en chef,* Willis était vite devenu tyrannique. Le Vasseur décida de profiter de son impopularité pour s'emparer de l'île.

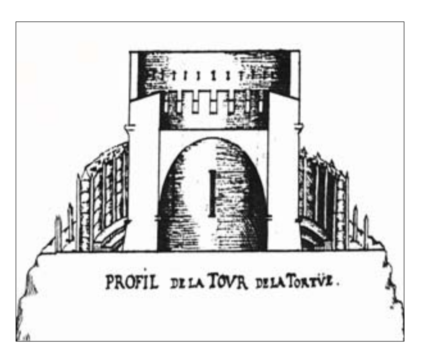


Schéma de la Tour de l'île de la Tortue, au large de Saint-Domingue ou Haïti. Archives de Port-au-Prince.

Chefs en présence ♦**Français** : Le Vasseur. ♦**Anglais** : capitaine Willis.

Effectifs engagés ♦**Français** : 100 hommes déterminés dont 49 Huguenots. ♦**Anglais** : une centaine d'hommes.

Stratégie ou tactique : Coup de commando avec des hommes bien entraînés au combat.

Résumé de l'action : Étant en paix avec l'Angleterre, il fallait agir vite. Le Vasseur se glissa dans l'Islet Margot, à 5 lieues de La Tortue, sur le flanc d'Hispaniola. Il resta là 3

[1] L'île de la Tortue, de 303 km^2, presque déserte aujourd'hui, comptait encore 10 000 habitants au début du XXe Siècle. Son chef-lieu était Basseterre, appelé aussi **Cayenne**. L'île, jadis couverte de forêt vierge, est aujourd'hui désertique.

mois, *peaufinant* son coup. Il sélectionna un commando de 49 Huguenots capables de participer au "coup de main". Au total 100 hommes. Puis, au lieu de frapper par surprise, il rechercha un prétexte légal et envoya un message à Willis, "*pour lui demander raison des violences commises contre les Français*".[1] Dans sa réponse, Willis le prit de haut: *"Auriez-vous 3.000 hommes que je ne vous craindrais pas.*" Le 31 août, le Vasseur attaqua avec 100 hommes dont, en tête, les 49 commandos huguenots, et s'empara de l'île. Les Anglais déposèrent les armes après un simulacre de combat.
Pertes ♦Les Anglais perdirent leurs 100 hommes, tués ou prisonniers.
Conséquence de cette défaite anglaise : Cette attaque était une entreprise privée. L'Angleterre n'avait pas officiellement pris le contrôle de l'île.

SOURCES & LECTURES ◆Frantz Funck-Brentano, *L'Île de la Tortue*, J. Tallandier, Paris, 1979.♦*Histoire des Antilles et des colonies françaises, espagnoles, anglaises, danoises et suédoises*, Paris1849. ◆Jan Rogozińnski, *A brief history of the Caribbean, from the Arawak and the Carib to the present*, Facts on file, New York, 1999. ◆Jack Brierley Watson, *The West Indian heritage, a history of the West Indies*, J. Murray, Londres, 1979. ◆Pierre Pluchon, *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Privat, Toulouse, 1982. ◆Justin-Chrysostome Dorsainvil, *Manuel d'histoire d'Haïti*, Procure des Frères de l'Instruction chrétienne, Port-au-Prince, 1925.



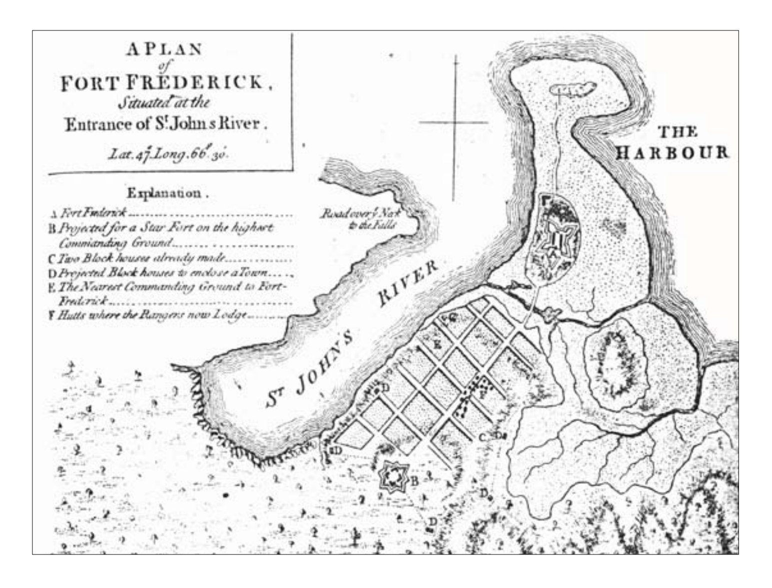
[1]Lettre de Le Vasseur à Willis.

Fort-Saint-Jean*. Siège et bataille de*

Autre nom : Fort-La-Tour, fondé en 1630 par le gouverneur français du Nord de l'Acadie, Charles de La Tour.

Date de l'action : 6 août 1643.

Localisation : *Fort-La-Tour* ou *Saint-Jean* fut rebaptisé en 1758 *Fort-Frederick* sous le régime anglais. Le Fort-La-Tour fut construit sur un site dont Samuel de Champlain avait appelé la rivière *La Saint-Jean*, car il avait visité le secteur le 24 juin 1604, le jour de la Saint-Jean. La ville



Fort Saint-Frédéric, à l'Est, et projet de fort en étoile, au Sud. Archives du Nouveau-Brunswick.

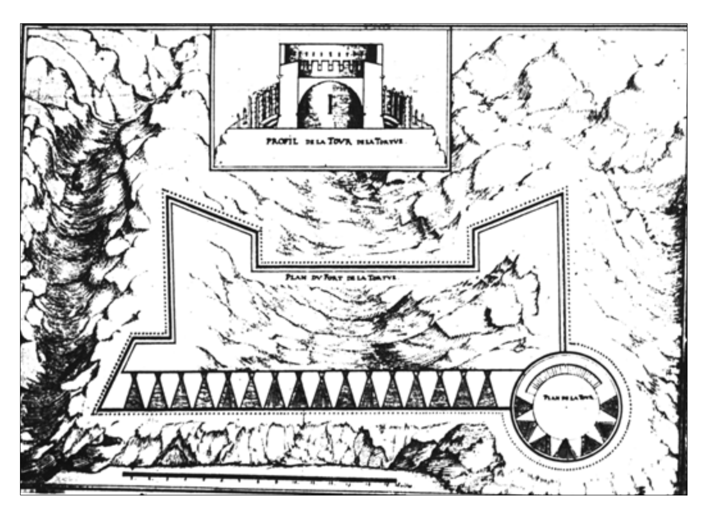
actuelle de St-John est la plus grande du Nouveau-Brunswick. Coordonnées géographiques approximatives: 45° 16' de latitude Nord, et 66° 03' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Trente Ans en Amérique, 1618-1648. Guerre civile entre Cromwell et le roi Charles I en Angleterre [1642-1649]

Contexte : Port-Royal, capitale de l'Acadie française, étant tombée entre les mains des Anglais, la *Compagnie des Cent-Associés*[1] fit construire le Fort-Saint-Jean à 14 lieues

[1]La **Compagnie des Cent-Associés**, appelée aussi *Compagnie de la Nouvelle-France*, venait

au N.-N.-O. de Port-Royal[1], et Fort-Saint-Louis au Cap-de-Sable, au sud. Claude de La Tour [père] commanda ce poste le premier; Charles de La Tour [fils] le second, avec le titre de lieutenant-général en Acadie.



Plan du fort dans l'île de la Tortue de Saint-Domingue. Archives municipales de Port-au-Prince.

Dans cette guerre plus ou moins civile, la question de religion se greffa sur un conflit de personnalité.

Chefs et effectifs en présence ♦**Français** : Charles de Menou d'Aulnay de Charnisay: 500 hommes, 3 vaisseaux et 3 pataches. ♦**Anglo-huguenots** : Charles de La Tour avec 140 Huguenots, 4 navires de guerre de 4 à 14 canons, totalisant 38 pièces; cela s'ajoutait aux équipages renforcés de 68 soldats anglais afin de forcer le blocus du Fort-Saint-

---

d'être fondée en 1627, pour développer la colonisation de l'Acadie et celle du Canada, colonies distinctes qui formaient la Nouvelle-France. On peut difficilement prétendre que cette compagnie s'acquitta de sa mission, quand on sait qu'à la Cession, en 1763, le Canada n'avait reçu que 10.000 colons, en tout et pour tout, et totalisait, de ce fait, 60.000 habitants, grâce à une forte natalité, tandis que la Nouvelle-Angleterre voisine atteignait 1.300.000 habitants. Stratégiquement parlant, cette différence démographique condamnait irrémédiablement la Nouvelle-France à disparaître. Qui a dit que les Français se résolvaient difficilement à quitter leur douce France? Trois siècles et demi après, une association canadienne porte encore le nom de Compagnie des Cent-Associés. "Créée par l'Association canadienne d'Éducation de langue française (l'ACELF) en 1979, *La Compagnie des Cent-Associés francophones* rend hommage à ceux et à celles qui témoignent des plus hautes vertus civiques et qui ont contribué d'une manière exceptionnelle au développement de la culture et de la langue française, à la promotion et à l'enrichissement de la vie en français au Canada et à l'étranger". [Bulletin de la Compagnie].

[1]Sur l'autre rive de la **Baie-Française** aujourd'hui *Baie de Fundy*.

Jean avec Le CLÉMENT

Tactique ♦Par ambition personnelle Latour collabora avec les Anglais. Le siège proprement dit se résuma à un bombardement d'artillerie et au pillage des abords.

Résumé de l'action : Dans les années 1630, Charles de La Tour, gouverneur d'Acadie établi à l'embouchure de la rivière Saint-Jean. Fort Sainte Marie (appelé aussi Fort LaTour) fut établi en 1631 dans ce qui est aujourd'hui Portland Point par Charles de La Tour, à peu près en même temps que Plymouth dans l'état de New York, and Boston. C'était un point stratégique pour le commerce de la fourrure de Nouvelle-France.

Résumé de l'action : Charles de La Tour et Charles de Menou d'Aulnay de Charnisay étaient tous deux lieutenants-généraux auto-proclamés en Acadie [Nouvelle-Guyenne]. Comme ils se faisaient concurrence, Richelieu traça une ligne de démarcation qui passait par le milieu de la Baie-Française [Baie de Fundy]: le nord avec Fort-Saint-Jean était gouverné par La Tour, et le sud relevait de Charles de Menou d'Aulnay de Charnisay qui contrôlait les forts de La Hève, Port-Royal et Pentagouët. Mais, très loin d'obtempérer, La Tour souleva les Indiens Souriquois et prêcha la révolte. Finalement Richelieu destitua La Tour en 1642[1], mais ce dernier s'enferma dans son Fort Saint-Jean que Menou décida de venir assiéger.

En 1643, 140 Huguenots de La Rochelle tentèrent de renforcer La Tour, mais ils ne purent pénétrer dans le Fort-Saint-Jean assiégé par Menou. La Tour réussit pourtant à en sortir, et, avec les Huguenots, gagna Boston en juin 1643 afin de ramener des renforts anglais et surtout des vivres.

Menou décida alors d'accélérer le siège en déclenchant des assauts, car il apprit que le retour de La Tour avec du ravitaillement et des troupes bostoniennes allait le forcer à lever le siège. L'épouse de Charles de La Tour, Dame Françoise Marie de La Tour, considérée aujourd'hui comme la première héroïne d'Acadie et du Canada, défendit bravement le fort contre une violente et longue attaque de Charnisay qui dura 4 jours. Le cinquième

[1]Pour *protestantisme affiché.*

jour, un dimanche de Paques, alors que les défenseurs étaient en prière.à la messe, Menou réussit à acheter l'unique sentinelle qui laissa entrer les hommes de Menou. Enfermée dans la chapelle, Madame de LaTour capitula à condition que ses soldats soient épargnés. Mais Charnisay, dit-on, viola sa promesse et les pendit tous à l'exception de la sentinelle, devant les yeux de Madame de La Tour la corde au cou. Elle mourut en moins de trois semaines, le cœur brisé, disent certains, par empoisonnement, prétendent certains autres. Le squelette d'une femme aux cheveux longs fut d'ailleurs déterré lors de l'excavation de ce site historique national.

Winthrop, gouverneur du Massachusets donna à La Tour 4 navires de guerre de 4 à 14 canons, totalisant 38 pièces, avec des équipages renforcés par un détachement de 68 soldats anglais, afin de forcer le blocus du Fort-Saint-Jean en compagnie du CLÉMENT, navire qui avait emmené La Tour à Boston.

Menou avait, pour sa part, 500 hommes, 3 vaisseaux et 3 pataches. Le 6 août 1643, l'escadre anglo-huguenote attaqua les Français retranchés dans le Fort Saint-Jean. Mais l'attaque échoua car les Anglais d'Hawkins ne réussirent qu'à brûler un moulin et à tuer une dizaine d'hommes.

Le combat fit donc une vingtaine de tués en tout, puis les Anglo-huguenots battirent en retraite.

Pertes ♦Une dizaine de tués de part et d'autre. La prise du Fort Saint-Jean fut la dernière action hostile de la Guerre de Trente Ans entre la France et l'Angleterre. Même si ces deux pays étaient restés officiellement en paix. Les pertes humaines de l'ensemble de cette guerre [1618-1648] atteignent 180.000 soldats en tout, en faisant abstraction des pertes civiles qui furent plus nombreuses encore[1]. Il faut ajouter à ce chiffre au moins l'équivalent pour les pertes par maladie. C'est donc de 600.000 morts environ que ceux qui ont déclenché la Guerre de Trente Ans sont responsables. Pour définir le nombre de blessés et handicapés, il faut multiplier ce nombre par cinq, soit 3.000.000.

---

[1]Chiffres tirés de URLANIS, B., **Wars and Population**, Progress Publishers, Moscou, 1971, p.45.

Conséquence de cet échec anglo-huguenot : Le Corps Expéditionnaire anglo-huguenot retraita vers Boston.

Peu après, Charnisay mourut par noyade en faisant du canot dans la région. Il ne fut jamais prouvé que Charles de La Tour était à l'origine de cet "accident". Toujours est-il que ce dernier revint alors en Acadie et prit la place de Menou d'Aulnay de Charnisay comme Gouverneur français d'Acadie. D'abord inconsolable, Jeanne de Mottin, l'épouse de Menou d'Aulnay de Charnisay, trouva sécurité et consolation en épousant le nouveau gouverneur. Et n'en déplaise aux grincheux et aux jaloux, les nouveaux mariés jouirent d'un long et heureux mariage.



Le Saint-Empire romain germanique désigne une partie de *l'Empire d'Occident*, fondé par Charlemagne en 800. Après sa mort, le terme prit l'acception plus restreinte qu'il a gardée; le Saint-Empire, organisé en 962 par Othon [Otto], comprit seulement l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie. Du XIe au XIIIe siècle, les empereurs d'Allemagne et les papes se disputèrent la suprématie du Saint-Empire. Ces luttes de la Papauté et du

Saint-Empire, appelées parfois *querelles des Investitures* et *querelle du Sacerdoce et de l'Empire*, se terminèrent par la soumission de l'empereur Henri IV au pape Grégoire VII, à Canossa. Les traités de Westphalie (1648) ruinèrent la constitution du Saint-Empire. Celui-ci continua cependant d'exister au profit des empereurs d'Autriche, jusqu'en 1806, année où Napoléon supprima définitivement le Saint-Empire. La Réforme protestante compliqua l'entente à l'intérieur de cet empire (Guerre de Trente Ans). [Les coordonnées sont établies à partir du méridien de Paris]

SOURCES & LECTURES ◆John Russell Harper, *Portland Point, crossroads of New Brunswick history, preliminary report of the 1955 excavation*, Musée du Nouveau Brunswick, 1956. ◆Mary Lou Reiman, *The lady of Fort La Tour,* Greater Saint John Literacy Council, Saint-Jean, NB, 1988. ◆James Hannay, *The heroine of Acadia, the romantic story of the life of Frances Marie Jacqueline, wife of Sieur de La Tour, and her heroice* [sic] *defence of Fort LaTour, at the mouth of the River St. John in the year 1645*, J.A. Bowes, Saint-Jean, NB, 1910. ◆M.A. MacDonald, Fortune and La Tour, The Civil War in Acadia, Nimbus, Halifax, 2000.

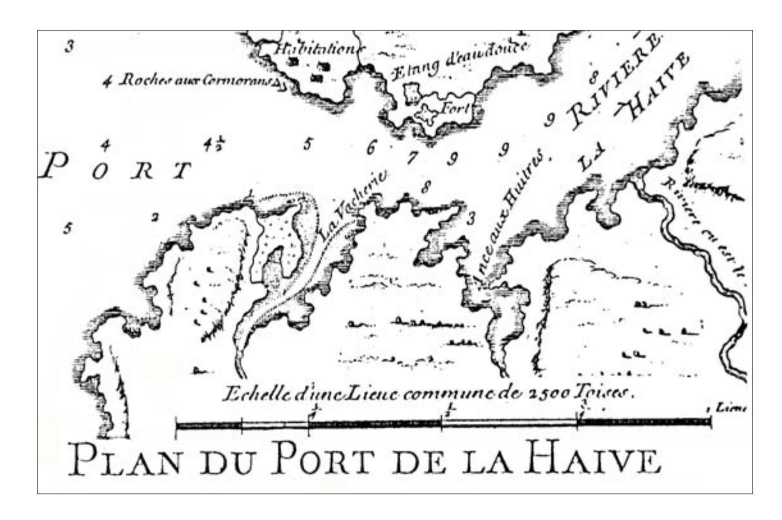


Fort de La-Hève. *Siège du*

Date de l'action : août 1654.

Localisation : Autrefois La Haive, La Have ou La Hève. Aujourd'hui La Heve. Acadie ou Nouvelle Guyenne. Coordonnées géographiques : 44° 14' de latitude Nord, et 64° 20' de longitude Ouest[1].

Conflit : En France, c'était la guerre civile: la Fronde. La

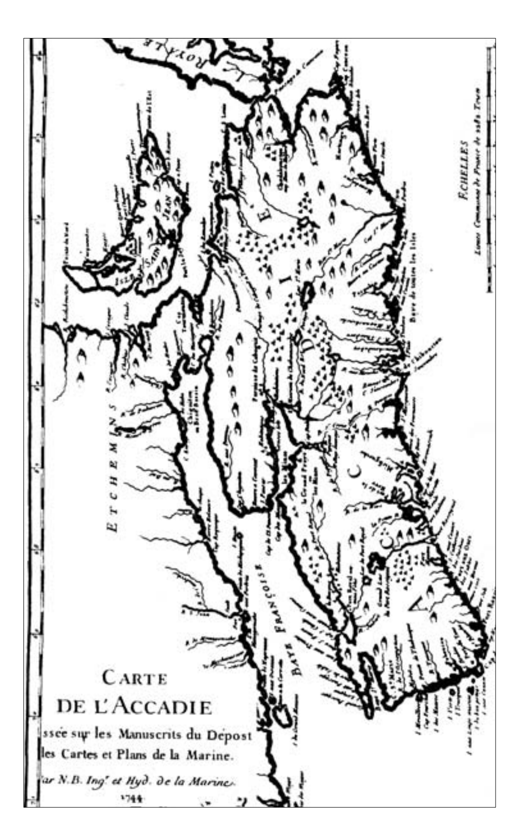


Guerre de Trente Ans s'était terminée en 1648 par la Paix de Westphalie. Seule l'Espagne, qui avait refusé d'être incluse dans ce traité, continuait la guerre contre la France.

Contexte : Partout en Europe et en Amérique du Nord, les esprits étaient antagonisés par des rivalités politico-religieuses. L'Écosse ne faisait pas exception. Dans ce pays, convoité par l'Angleterre, la situation était complexe entre le Roi[2] et le Covenant[3]. Charles Ier d'Écosse était ─dans ses premières années─ aimé par la grande majorité du peuple écossais. Mais ce dernier accordait trop de place au clergé d'Angleterre dans le gouvernement du royaume. Ainsi, l'archevêque Laud essaya de forcer l'Église d'Écosse

[1]Le fort avait été nommé d'après un cours d'eau local, lequel avait pris son nom du Cap La Hève, à l'embouchure de la Seine.
[2]Charles Ier
[3]L'Alliance des seigneurs presbytériens d'Écosse.

à adopter la liturgie de l'Église anglicane[1]. Tout cela amena les Presbytériens d'Écosse à s'unir par serment afin d'éradiquer l'influence du prélat anglican. Ce fut le National Covenant[2] qui comprenait des Écossais nantis aussi bien que certains de modeste condition. Parmi les signataires se trouvait James Graham, le Grand Marquis de Montrose; ...un catholique. «En 1639, à la tête des forces du Covenant, il s'empara de la ville d'Aberdeen, qu'il força à accepter l'Alliance. Lord Aboyne fut envoyé contre lui l'année suivante, Montrose le défit totalement à la Bataille du Pont de Dee.[3] En 1640, il commandait deux régiments dans l'armée qui envahit l'Angleterre. À la tête de l'avant-garde de cavalerie qui franchissait la Tweed,[4] il mit pied à terre, traversa la rivière à gué et contribua à la victoire de Newburn, le 28 août 1640. En 1644, il dirigeait



[1]Car si l'Angleterre avait aidé l'Église [presbytérienne] d'Écosse à détruire l'Église catholique écossaise et plus particulièrement celle des Highlands, cette dernière ne fut pas plus tôt neutralisée que l'Église d'Angleterre tenta de faire interdire l'Église presbytérienne d'Écosse afin d'imposer l'église anglicane d'Angleterre.
[2]L'Alliance Nationale.
[3]*Bridge of Dee.*
[4]Fleuve frontalier entre l'Écosse et l'Angleterre se déversant dans la Mer du Nord.

les forces du Roi, et fut par conséquent excommunié par l'Assemblée générale du Kirk[1]. En mai 1644, il fut élevé à la dignité de marquis, mit en déroute la garnison parlementaire à Morpeth, et fit entrer des vivres dans Newcastle. Lors de la défaite du prince Rupert à la bataille de Marston Moor, il laissa[2] ses hommes avec ce général et retourna en Écosse pour y recruter de nouvelles troupes pour le Roi. Déguisé en valet, avec deux accompagnateurs seulement, Montrose arriva dans le district de Strathearn où il poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il apprenne l'approche de 1.500 Irlandais, qui, après avoir ravagé l'extrême nord du comté d'Argyll, avaient franchi la longue chaîne de Lochaber et de Badenoch. En descendant vers Atholl, en août 1644, ses partisans furent surpris de voir soudainement apparaître leur général, Montrose, affublé en montagnard, avec un seul suivant, mais son nom seul suffit à accroître son armée à 3.000 hommes. Il attaqua une armée de l'Alliance de plus de 6.000 fantassins et cavaliers à la bataille de Tippermuir, dans le comté de Perth, la mit en déroute complète, s'empara de son artillerie et de ses bagages, sans perdre un seul homme[3]. Perth capitula immédiatement, mais à l'approche d'Argyle, Montrose abandonna la place forte et marcha vers le nord. Il battit les Covenanters commandés par Lord Lewis Gordon à la bataille du Pont de Dee, et continua la poursuite jusqu'aux portes d'Aberdeen où les vainqueurs s'introduisirent aux talons des vaincus. Comme Argyle approchait avec des forces supérieures, Montrose retraita vers le nord, dans l'espoir d'y être renforcé par le clan Gordon. Mais en cela il fut déçu. Alors, trouvant les rives de la Spey gardées, il battit en retraite par la montagne vers Badenoch, après avoir enseveli son artillerie dans un marécage. Il descendit ensuite vers Atholl et Angus, poursuivi par Argyle, puis soudain, par une contremarche subite, repassa la chaîne des Grampians et retourna tenter d'entraîner le clan des Gordon dans l'insurrection armée. À Fyvie, il fut presque surpris par Argyle, mais réussit jusqu'à la tombée de la nuit à se maintenir dans sa position avantageusement choisie, en

[1]De l'Église presbytérienne d'Écosse; il avait changé de camp.
[2]On pourrait insinuer *abandonna*.
[3]Par embuscade.

dépit des attaques réitérées d'une armée numériquement supérieure. Cela fait, il mit l'obscurité à profit pour avancer à marche forcée vers le district de Badenoch, pénétra dans le comté d'Argyll qu'il ravagea par le fer et par le feu, tandis qu'une sentence de confiscation était votée contre lui au Parlement.

Exaspéré par les dévastations infligées à ses serfs[1], Argyle se mit en marche pour intercepter Montrose, lequel, sans attendre d'être attaqué, tomba comme la foudre sur l'armée des Covenanters à Inverlochy, dans le district de Lochaber, le 2 février 1645, et la mit en totale déroute. Plus de 1.500 Campbell périrent dans la bataille d'Inverlochy, tandis que Montrose ne perdait que quatre ou cinq hommes. Il entra alors dans le Moray où il fut enfin joint par les prudents Gordon et les Grant. Les trois clans marchèrent ensemble vers le sud, prenant Dundee d'assaut; mais attaqué par les forces supérieures des généraux Baillie et Hurry, Montrose recommença à amorcer une retraite. Baillie et Hurry divisèrent leurs forces pour prévenir son retour vers le nord, alors par un mouvement magistral, Montrose se glissa entre leurs divisions et regagna les collines. Il battit en détail, séparément, le général Hurry à la bataille d'Aldern, près de Nairn, le 4 mai 1645; 2.000 Covenanters mordirent la poussière. Après cette victoire initiale, Montrose se jeta sur le général Baillie et lui infligea une cuisante défaite au cours de la bataille d'Alford.[2] Ses victoires attiraient toujours plus de renforts de partout; de ce fait, il marcha vers le sud à la tête de 6.000 hommes. À la bataille de Kilsyth, il confronta de nouveau les Covenanters, et les écrasa dans un véritable bain de sang. Édimbourg et Glasgow se soumirent alors à son autorité.» Malheureusement, Montrose, désormais incapable de modérer ses ambitions, se prépara à envahir l'Angleterre. Le pouvoir et le succès grisent autant que le vin de Bordeaux quand ils sont trop rapides. Montrose perdait pied

[1]Car les revenus qu'il pourrait en tirer en seraient d'autant plus affectés et restreints. C'était la cause des dévastations que les seigneurs s'infligeaient entre eux quand ils voulaient appauvrir un ennemi; l'argent reste le nerf de la guerre. Et puis, comme disait Louis Blanc dans son *Organisation du Travail*, «C'est avec les pauvres que les riches font la guerre.»

[2]*Battre séparément des ennemis, numériquement supérieurs lorsqu'ils sont groupés,* fut la tactique même du dernier des frères Horace contre les trois Curiace, mais aussi celle de Nelson à Trafalgar.

avec la réalité. Le 13 septembre 1646, enfin, le sort capricieux lui fut contraire. Il fut surpris et totalement défait à la bataille de Philiphaugh par le général Leslie. Son armée[1] fut dispersée.

«En 1650, après une assez longue éclipse, le marquis de Montrose se trouva de nouveau au commandement d'une armée dans les Highlands catholiques, mais le moral ─si important au combat─ n'y était plus; il fut défait à la bataille d'Invercharron. Il tenta en toute hâte de se déguiser en simple soldat, et, à la nage à travers la Kyle, s'enfuit jusqu'à Assynt où il fut arrêté et livré au général Leslie.» ...

Condamné à mort, il déclara qu'il ressentait une fierté plus profonde de savoir que sa tête serait fixée au mur de la prison, plutôt que de voir son portrait placé dans la chambre à coucher du roi, et que «loin d'être troublé de ce que mes membres soient envoyés dans vos villes principales,[2] je souhaite avoir assez de chair pour que mon corps pût être dispersé à travers la Chrétienté tout entière afin de témoigner que je meurs pour mon attachement à mon Roi.»[3] «...Le Grand Marquis apparut le lendemain 21 mai sur l'échafaud dans un riche vêtement, arborant un air serein et indompté.[4] Il s'adressa au peuple pour critiquer sa mort non amnistiée par le Kirk.[5] "Il marcha le long de la rue, écrivit un témoin, avec une apparence si extraordinaire, et dans sa contenance tant de beauté, de majesté et de gravité, qu'il étonna tous ceux qui le virent. Et nombre de ses ennemis le reconnurent comme étant le personnage le plus brave du monde, portant en lui un courage qui honorait toute la foule; il ressemblait plus à un monarque qu'à un pair." *Ainsi périt, à l'âge de 38 ans le marquis de*

---

[1]Catholique.

[2]Coutume biblique destinée à avertir les autres populations et à soulever l'ire ou la peur. Voir dans la Bible**,** *Le Crimes des gens de Gibéa et la guerre contre Benjamin***,** dans le *Livre des Juges,* de **19** 1 à **19** 30: «*Arrivé à la maison, il prit son couteau et, saisissant sa concubine, il la découpa, membre par membre, en douze morceaux, puis il les envoya dans tout le territoire d'Israël.*»

[3]Le Roi du Ciel, bien entendu; il grava sur les vitres de sa prison, avec le diamant de sa bague:

"Scatter my ashes, strew them thro' the air,
"Lord, since, Thou knowest where all these atoms are,
"I'm hopeful Thou'lt recover once my dust
"And confident Thou'lt raise me with the just.

[4]D'aucuns disaient *arrogant*.

[5]L'Église presbytérienne d'Écosse, adepte de Calvin.

Montrose...»[1]

En Acadie française, colonie nord-américaine faisant partie de la Nouvelle-France, et future Nouvelle-Écosse où allaient se déverser les populations chassées d'Écosse par les persécutions anglo-protestantes, une guerre plus ou moins privée faisait rage entre le huguenot français Charles de La Tour qui avait fait appel aux Anglais, et le catholique Charles de Menou d'Aulnay, tous deux lieutenants généraux en Acadie. En 1642, Richelieu avait destitué La Tour qui s'était allié aux Anglais.

Chefs en présence ♦**Français** : capitaine Guilbault. ♦**Anglais** : Le major Sedwick et l'ex-gouverneur Charles de La-Tour.

Effectifs engagés ♦quelques dizaines d'hommes de part et d'autre.

Tactique et stratégie : Bombardement puis escalade. Par négligence, la France perdait un territoire stratégique des plus importants. Entre l'île aux Framboises et le Cap Doré, un chenal étroit débouchait sur un magnifique bassin. Au fond fut construit le Fort de La-Hève, sur une pointe triangulaire qu'un mince ligament rattachait au continent.[2] Le Fort de La-Hève ou Fort Sainte-Marie-de-Grâce avait été construit par le Français Isaac de Razilly, à partir du 8 septembre 1632, date à laquelle il avait débarqué en Acadie sur ce site. Razilly mourut en novembre 1635. Il fut enterré dans le fort qu'il avait construit. Charles de Menou d'Aulnay le remplaça.

Résumé de l'action : Après la prise de Port-Royal, le Fort La-Hève fut enlevé par escalade après canonnade, par les Anglo-huguenots, malgré la vigoureuse défense de Guilbault. L'Acadie était devenue la Nouvelle-Écosse et le Huguenot traître, La Tour, qui avait appelé les Anglais à son aide, reçut de Cromwell, le 9 août 1656, ses lettres d'investiture au poste de gouverneur de l'Acadie.

Pertes ♦inconnues.

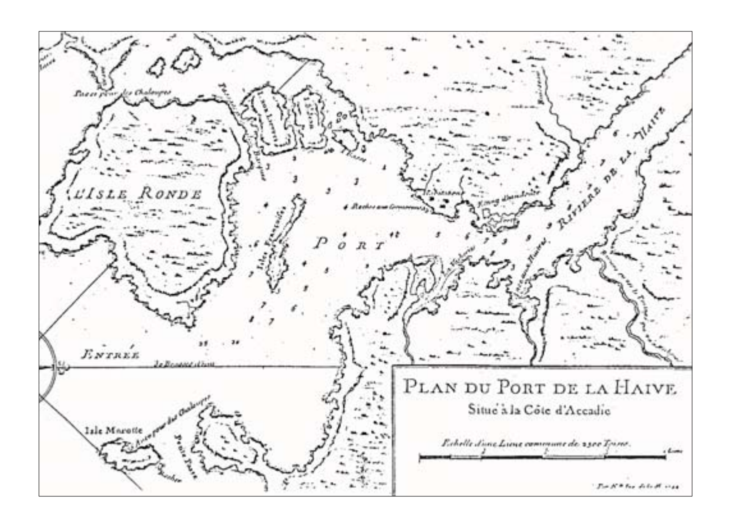
---

[1]BLUNDELL, Odo, **The Catholic Highlands of Scotland**, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 The Central Highlands, chapitre sur le district de Lochaber, pages 151 et suiv. Bibliothèque du Vatican.

[2]La carte ne montre pas ces détails décrits par un chroniqueur. Le secteur du fort a été grossi dans la figure précédente.

Conséquence de cette défaite française : Petit à petit, l'immense empire français d'Amérique du Nord s'effritait par l'incompétence de la cour de France qui n'envoyait ni troupes ni colons.

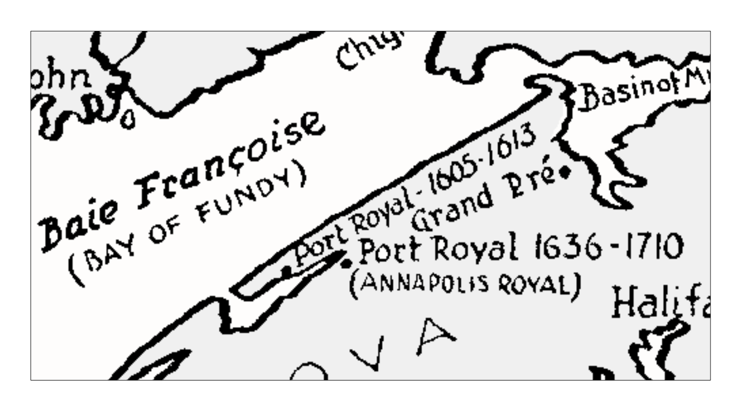
SOURCES & LECTURES ◆Joan Dawson, Le fondateur de LaHève, Isaac de Razilly, 1587-1635, Lunenburg County Historical Society, La Have, N.-É., 1982. ◆Ruth E. Kaulback, *Historic saga of Lehève,* LaHave, 1970. ◆Gérard Boutet, *Journal d'Acadie, de la vieille France au Nouveau Monde*, Publication M. Fontaine, Poitiers, 2000. ◆Robert Sauvageau, *Acadie, la guerre de cent ans des Français d'Amérique aux Maritimes et en Louisiane, 1670-1769*, Berger-Levrault, Paris, 1987. ◆*Olden days on the LaHave River*, Petite Riviere Pub. Lunenburg County, N.S., 2001.



***Port-Royal**. Siège de*

Date de l'action : 16 août 1654.

Localisation : Port-Royal était la capitale de l'Acadie, colonie de Nouvelle-France fort exposée aux coups de la Nouvelle-Angleterre. 44°45'Nord, 65°31'Ouest. À ne pas confondre, bien sûr, avec le Port-Royal-des-Champs des Jansénistes.



Conflit : La Guerre de Trente Ans s'était terminée en 1648 par la Paix de Westphalie, laissant une Allemagne dévastée aux villages abandonnés. Le roi de Prusse repeupla la région de Berlin de Huguenots français expatriés. Seule l'Espagne, qui avait refusé d'être incluse dans ce traité, continuait la guerre contre la France. En Amérique se poursuivaient des rivalités coloniales entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre.

Contexte : Charles de La Tour et Charles de Menou d'Aulnay avaient d'abord été tous deux lieutenants-généraux en Acadie [Nouvelle Guyenne], contrairement au dicton qui affirme qu'il vaut mieux **un** chef médiocre pour la même entreprise que **deux** chefs géniaux. Finalement, en 1642 Richelieu avait destitué le Huguenot La Tour. De ce fait, un conflit armé avait éclaté entre les deux protagonistes; le Huguenot La Tour avait demandé l'aide des Anglais de Nouvelle-Angleterre, sans se douter que les Anglais se substitueraient à lui[1].

---

[1]C'est l'époque précise où des Français faisaient entrer en Amérique du Nord les tout premiers juifs. Le 7 septembre 1654, le vaisseau français SAINT-CHARLES débarquait à La Nouvelle-Amsterdam [ancien nom de New-York] un groupe de 23 juifs sépharades en

Onze ans plus tard, une autre expédition anglaise vint mettre le siège devant Port-Royal.

Chefs en présence ♦Emmanuel Le Borgne, gouverneur militaire du fort. ♦Major Sedwick à la tête des Anglo-huguenots.

Effectifs engagés ♦insignifiants de part et d'autre; mais les territoires impliqués étaient immenses et de valeur stratégique tout à fait capitale.

Stratégie ou tactique : Le manque de détermination de Le Borgne fit qu'il capitula après un bref siège et quelques coups de canons. À cause de la négligence du roi de France qui n'avait su mettre des garnisons suffisantes, l'Acadie devint la Nouvelle-Écosse, et la Nouvelle-France perdit tout son garde-flanc gauche face à la Nouvelle-Angleterre.

Résumé de l'action : Le Huguenot La Tour avait appelé les Anglais du Massachusets à son aide contre son compatriote Emmanuel Le Borgne. Port-Royal, défendu par Le Borgne et 150 hommes, se rendit le 16 août 1654 au major Sedgwick.

Pertes ♦inconnues.

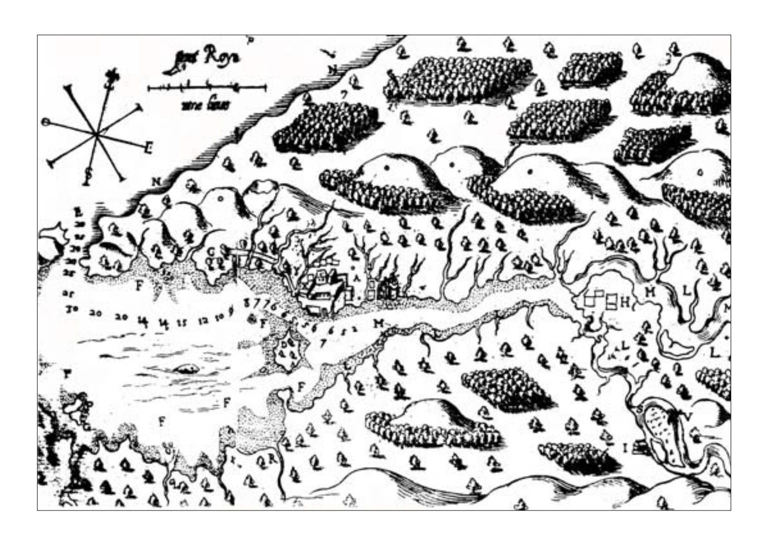
Conséquence de cette défaite française : La capitale historique de l'Acadie française passait définitivement entre les mains des Anglo-huguenots qui allaient s'efforcer d'effacer toute trace onomastique des Acadiens.



---

provenance de Récifé au Brésil où leur communauté comptait 5.000 personnes. Les Portugais venaient de s'emparer en janvier de la même année de cette région [Récifé] colonisée jusque-là par les Hollandais, et avaient décidé d'en expulser les juifs dans les trois mois. Jacob Barsimon, juif de Récifé, avait donc procédé à un voyage précurseur à La Nouvelle-Amsterdam pour étudier les possibilités d'établissement de ses coreligionnaires dans cette colonie néerlandaise. Quant au capitaine français du SAINT-CHARLES qui effectua le transfert, il dut intenter des poursuites judiciaires aux 23 juifs pour se faire rembourser les frais de voayage (1.600 florins). Le paradoxe était que, au même moment, seuls les *catholiques de bonnes mœurs* étaient admis à immigrer au Canada. Les mœurs étant ce qu'elles étaient —et pour plusieurs autres raisons—, 10.000 Français seulement étaient venus s'établir dans cette colonie, un siècle plus tard. Grâce à leur forte natalité, les Canadiens atteindront le nombre de 60.000, tant bien que mal, en 1763. Ce fut la cause essentielle de la chute de la Nouvelle-France, face aux Anglais de Nouvelle-Angleterre qui admettaient toutes les religions [sauf, plus ou moins, le catholicisme qui ne fut admis qu'en mars 1634 sous l'impulsion de Jacques Ier Stuart], et qui, grâce à la virulente intolérance religieuse dans leur Métropole [Test Act], compteront 1.300.000 habitants en 1763 pour faire face aux 60.000 Français.

Carte dressée par Samuel de Champlain. Elle montre le port de Port-Royal et ses environs. Les lettres représentent les principaux lieux de la colonie. A. Port-Royal. B.Le jardin de Champlain. l. Le moulin à eau. I.Des champs inondés aux marées hautes.





SOURCES & LECTURES ◆Lucien Campeau, La première mission des Jésuites en Nouvelle-France, 1611-1613 et les commencements du Collège du Québec 1626-1670, Editions Bellarmin, Montréal, 1972. ◆Virginia Clark, *Settlers of Nova Scotia,* National Historic Sites Service, Dept. of Indian Affairs and Northern Development, Ottawa, 1971. ◆*Donjons et forteresses*, la revue d'histoire internationale de l'architecturedéfensive, Éditions scientifiques internationales, Paris, 1982. ◆Robert Le Blant, *L'avitaillement du Port-Royal d'Acadie par Charles de Biencourt et les marchands Rochelais 1615-1618*, sans nom d'éditeur, Paris, sans date.

Fort La Hève. *Siège du*

Date de l'action : mai 1658.

Localisation : Acadie ou Nouvelle-Écosse, aujourd'hui *La Hève* ou *La Haive* en Nouvelle-Écosse; 44° 14'Nord, 64° 20'Ouest. Homonyme du cap situé à l'embouchure de la Seine, France[1].

Conflit : En France, c'était la guerre civile: la Fronde. La Guerre de Trente Ans s'était terminée en 1648 par la Paix de Wesphalie. Seule l'Espagne, qui avait refusé d'être incluse dans ce traité, restait en guerre avec la France. En Angleterre avait fait rage la Guerre Civile entre Charles Ier et Cromwell.

Contexte : L'Acadie orientale était entre les mains des Anglais, une tentative fut faite par les Français pour la récupérer, mais avec des effectifs trop restreints.

Chefs en présence ♦**Anglais** : gouverneur Ralph Wolseley. ♦**Français** : Alexandre Le Borgne.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : une centaine de soldats. ♦**Français** : une trentaine d'hommes.

Stratégie ou tactique : Un simple fort de bois construit dans une presqu'île reliée au continent par un isthme étroit. Mettant à profit la surprise, le commando français s'empara du fort pendant que la plus grande partie de la garnison était absente. Mais ces effectifs étaient trop faibles pour résister à un siège. Une solide garnison aurait dû prendre la relève du commando afin de tenir le fort.

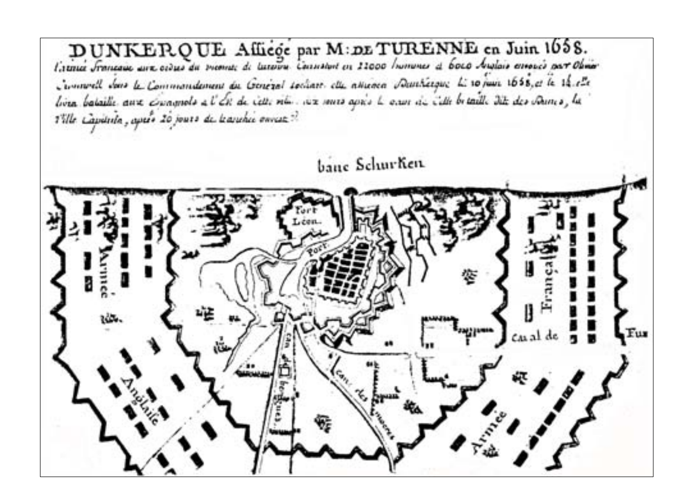
Résumé de l'action : En mai 1658, Alexandre Le Borgne à la tête d'une trentaine d'hommes enleva le fort de La Hève dont le gouverneur, Ralph Wolseley s'était absenté. Ce dernier revint en hâte, donna l'assaut au fort, fut tué avec 9 de ses officiers et soldats avant que le commando de Le Borgne n'accepte de capituler.

Pertes ♦Les **Anglais** subirent une dizaine de tués. ♦Les pertes des **Français** sont inconnues.

Conséquence de cette défaite française : Le secteur oriental de l'Acadie resta entre les mains des Anglais.

---

[1]C'était en souvenir de ce cap que le nom avait été attribué au cours d'eau d'Acadie, lequel avait été assimilé au *Fort Sainte-Marie-de-Grâce*, érigé à son embouchure.



SOURCES & LECTURES ◆Joan Dawson, Le fondateur de LaHève, Isaac de Razilly, 1587-1635, Lunenburg County Historical Society, La Have, N.-É., 1982. ◆Ruth E. Kaulback, *Historic saga of Lehève,* LaHave, 1970. ◆Gérard Boutet, *Journal d'Acadie, de la vieille France au Nouveau Monde*, Publication M. Fontaine, Poitiers, 2000. ◆Robert Sauvageau, *Acadie, la guerre de cent ans des Français d'Amérique aux Maritimes et en Louisiane, 1670-1769*, Berger-Levrault, Paris, 1987. ◆*Olden days on the LaHave River*, Petite Riviere Pub. Lunenburg County, N.S., 2001.

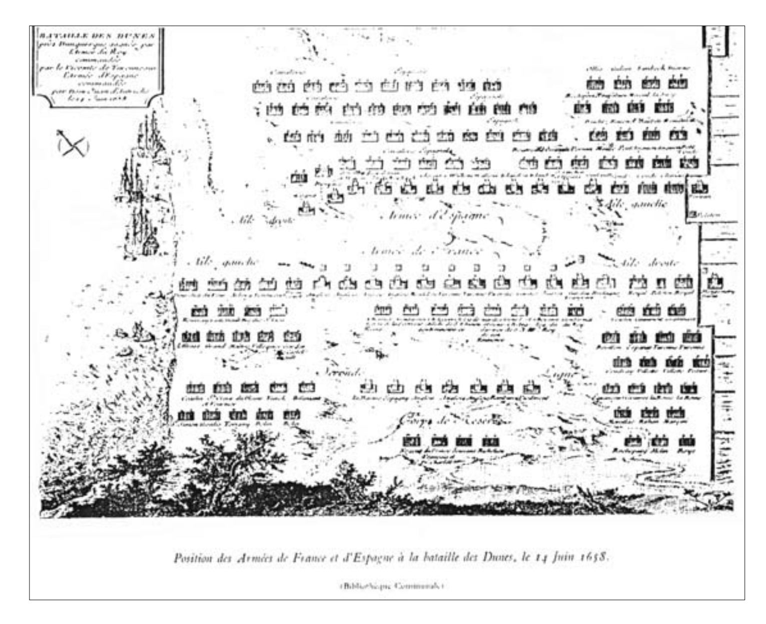


Dunes. *Bataille des*

Date de l'action : 3 juin 1658.

Localisation : à environ 5 km à l'Est de Dunkerque, entre le canal Furnes-Bruges et la mer. Coordonnées géographiques : 51° 05' de latitude Nord, et 02° 24' de longitude Est.

Conflit : Campagne des Flandres entre Français et Espagnols. En Angleterre, Guerre Civile entre Cromwell et Charles I[1].



Position des Armées de France et d'Espagne à la bataille des Dunes, le 14 Juin 1658.

(Bibliothèque Communale)

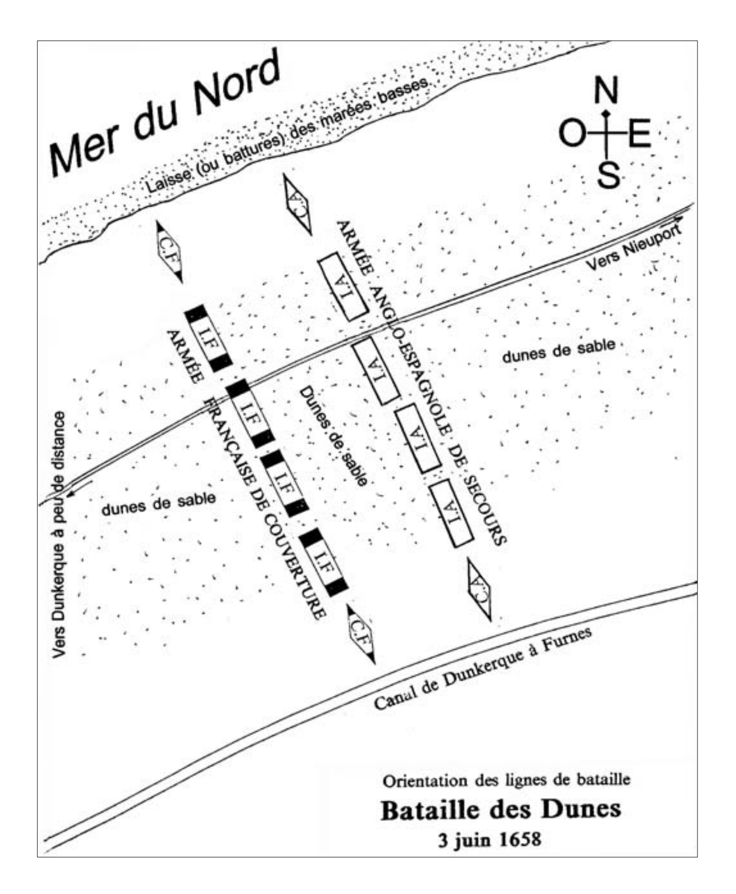
Contexte : Paradoxalement, au cours de cette bataille, les Français et les Anglais étaient alliés contre l'Espagne, car Cromwell avait fourni un contingent de 6.000 hommes à la France *à condition qu'il reçoive Dunkerque* dès que ce port serait pris à l'Espagne[2]. Par contre, au cours de la bataille des Dunes qui livra Dunkerque aux Franco-anglais, *un autre contingent anglais se trouvait dans les rangs de l'armée espagnole.* En effet, les duc d'York et de Gloucester, fils de Charles I[er] d'Angleterre, étaient réfugiés en France, à Saint-Germain, avec leur mère Henriette. Quand Mazarin

---

[1]Autrement dit entre les **Cavaliers** royaux et les **Têtes Rondes** cromwelliennes.

[2]Au sein de ce contingent combattait l'illustre John Churchill, futur duc de Marlborough et ancêtre du duc de Wellington et de Sir Winston Churchill.

voulut s'allier avec Cromwell contre l'Espagne, il[1] leur fit sentir que leur présence en France gênait les relations diplomatiques franco-anglaises. Ils partirent donc faire campagne dans les rangs de l'armée espagnole



Orientation des lignes de bataille
Bataille des Dunes
3 juin 1658

Chefs en présence **♦Armée française**: maréchal de Turenne. **♦Armée espagnole**: don Juan d'Autriche, le duc de Gloucester et le duc d'York; le prince français de Condé, qui se trouvait alors au service de l'Espagne. Les choix politico-religieux jetaient la confusion dans la carte des nationalités.[2]

---

[1]Mazarin.
[2]Pour l'Angleterre, le choix avait été affairiste puisqu'elle recevait un pot de vin royal (la forteresse de Dunkerque) pour abandonner son allié espagnol. Un autre pot-de-vin fut accepté par l'Angleterre à la fin de la Guerre de Succession d'Espagne afin qu'elle abandonnât en pleine guerre ses alliés qui durent poursuivre le combat seuls. Rappelons qu'après la prise de

Effectifs engagés ♦**Armée franco-anglaise** : 9.000 fantassins et 6.000 cavaliers, incluant 6 régiments anglais de fantassins *"cromwelliens"*. Total: 15.000 hommes. ♦**Armée anglo-espagnole** : 6.000 fantassins et 8.000 cavaliers, dont 2.000 Anglais *"royalistes"*. Total: 14.000 hommes.

Stratégie ou tactique : Le champ de bataille se situait en grande partie dans les dunes de sable, entre le canal de Furnes et la mer, en travers du chemin de Nieuport. Turenne avait établi le siège devant Dunkerque le 27 mai, afin de payer les services de l'Angleterre qui avait exigé ce *"cadeau" pour changer de camp en abandonnant en pleine guerre son allié espagnol*. Le 2 juin, Don Juan d'Autriche, Condé, le marquis de Caraçena et James, duc d'York, arrivèrent pour secourir la ville. Les lignes anglo-espagnoles étaient fortement retranchées dans les dunes. Pourtant, lorsque la Cavalerie française attaqua, les lignes anglo-espagnoles commencèrent à flancher,[1] les anglo-espagnols furent bientôt en pleine retraite. Napoléon considérait cette bataille comme l'action la plus brillante de

L'Écluse par sa flotte, Henri VII d'Angleterre avait débarqué une puissante armée pour attaquer Boulogne défendue par le Bâtard de Cardonne. Mais la campagne anglaise n'avait duré que 3 semaines, car Henri VII s'était laissé tenter par un bakchich de Charles VIII de France: 745.000 écus. Il avait donc repassé la Manche, abandonnant son allié Maximilien d'Autriche, lequel, en désespoir de cause et furieux, avait dû signer avec la France le Traité de Senlis, le 29 mai 1493.

[1]Quoique à l'extrême gauche Condé tint bon.

Turenne.

Résumé de l'action : Le 14 juin 1658, à 5 heures, par une belle matinée ensoleillée, Turenne donna l'ordre de se mettre en mouvement. L'armée, rangée sur deux lignes, occupait toute la largeur du secteur compris entre la mer et le canal de Furnes. Elle avança puis marqua le pas à 08h00 au pied de deux hautes dunes qui lui masquaient l'armée alliée.

Condé, averti du mouvement *en avant* des troupes françaises, poussa une pointe dans cette direction. Il connaissait parfaitement bien ce terrain qu'il avait occupé lui-même en 1646 et savait quel adversaire redoutable il avait devant lui. Il identifia aussitôt le péril et retourna dans son camp pour prendre ses dispositions de combat. Rencontrant le duc de Gloucester,[1] il lui demanda s'il s'était jamais trouvé impliqué dans une bataille. York répondit par la négative; alors le prince lui lança: "*Dans une demi-heure vous verrez comment nous en perdons une!*"

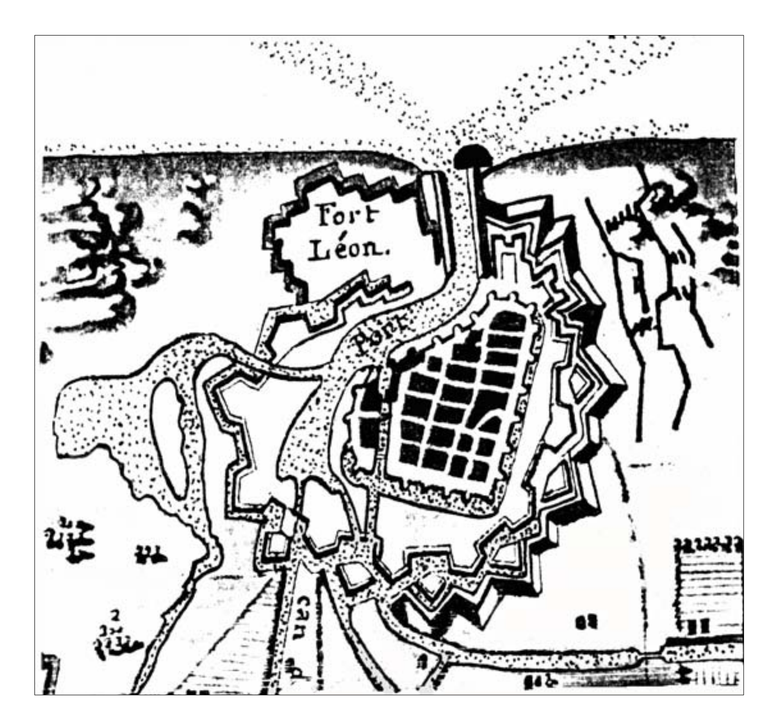
Don Juan et Condé répartirent leurs troupes sur plusieurs lignes, face aux Français. Les armées n'étaient plus distantes que de quelques centaines de pas lorsque Turenne détacha des Gardes Françaises afin de lancer l'attaque. Il ordonna d'amorcer le combat par l'aile gauche.

L'Infanterie cromwellienne de Lockhart attaqua immédiatement les Hispano-anglais. Elle s'arrêta au pied des dunes pour reprendre son souffle tout en tirant. Puis, avec un grand cri, elle s'élança à l'assaut de la haute dune, et, en combattant au corps à corps, atteignit le sommet. Les Hispano-anglais se battirent d'abord avec courage, puis commencèrent à fléchir. Le duc d'York jeta alors sa Cavalerie sur les Anglais qui reculèrent. La Cavalerie française s'élança pour appuyer les Anglais qui se raffermirent. Les Anglo-espagnols du duc d'York contre-attaquèrent mais sans pouvoir refouler les franco-cromwelliens. Castelnau chargea ensuite durement le flanc droit des Anglo-espagnols. L'engagement gagna le Centre tandis que, sous l'attaque virulente des Français, l'aile droite des Espagnols commençait à reculer.

---

[1]Écrivit le duc d'York dans ses **Mémoires**. Condé partait battu. Dangereuse attitude d'esprit qui entraîne la réalisation de la prophésie.

Condé qui s'était posté dans les dunes près du *Chemin de Furnes*[1] à la tête de deux escadrons frais, fonça sur les Français avec impétuosité. L'Infanterie française



1*Siège de Dunkerque et de Fort Leon*

reçut, piques horizontales, ce choc terrible.

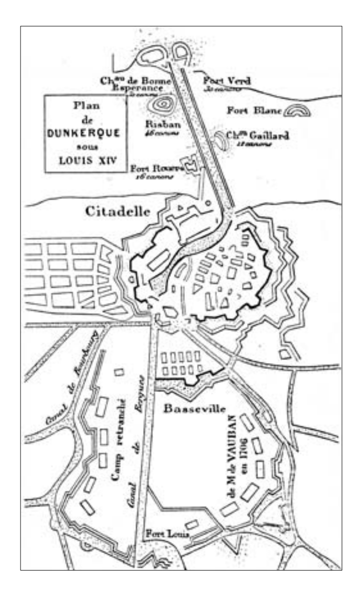
Dans la mêlée qui s'ensuivit, Condé courut par deux fois le danger d'être fait prisonnier. Ralliant ses cavaliers, il se dirigea vers Zuydcoote par les prairies. Il y retrouva don Juan et le duc d'York, qui, comme lui, avaient dû battre précipitamment en retraite. Au Centre, le colonel anglais Grace constata le désordre sur les flancs et commença à rétrograder vers le Canal de Furnes; il évita tout combat et ne perdit pas un seul homme. Ce mouvement individuel de fuite des Anglais, aggrava la situation déjà précaire des Alliés.[2] La retraite générale de l'armée anglo-

[1]Veurnesrtraete.

[2]Le même mouvement de décrochage, sans ordre du commandant en chef, allait se reproduire durant l'offensive allemande sur la France, en 1940, lorsque le BEF [British Expeditionary

espagnole commença et se poursuivit jusqu'à Zuydcoote. Les fuyards gagnèrent Furnes, Nieuport et Dixmude.[1]

Pendant ce temps, Turenne n'ayant laissé qu'un faible contingent de Cavalerie pour garder son camp et ses bagages, le marquis de Lède en avait profité pour envoyer cinq escadrons de Cavalerie qui s'en étaient emparé. Le duc de Richelieu les chargea et les rejeta sur la contrescarpe.



À midi la bataille était terminée. La prophétie de Condé s'était réalisée.[2]

Pertes ♦**Franco-anglais** : 400 tués et blessés. ♦**Anglo-espagnols** : 1.000 tués et 5.000 prisonniers. D'après les mémoires mêmes de Turenne, l'armée anglo-espagnole avait éprouvé de grosses pertes: mille morts, quatre mille prisonniers dont cinq cents officiers. L'armée franco-anglaise n'avait perdu que cinq cents hommes. *De nombreux prisonniers irlandais des contingents britanniques de l'armée espagnole s'engagèrent dans l'armée française.*

Conséquence de cette défaite anglo-espagnole : Le gouverneur espagnol de Dunkerque, le marquis de Lède, fut alors sommé par Turenne de capituler. Mais, sachant que la ville allait être remise aux Anglais, Lède répondit qu'il préférait mourir plutôt que de voir sa ville tomber entre leurs

Force] décrocha sans ordre et retraita vers Dunkerque pour y rembarquer en abandonnant tout son armement sur les plages. Les pertes anglaises en tués, au cours de cette campagne de 1940 s'élevaient à 1% des effectifs engagés [soit 3.000 tués sur 300.000 hommes], et celles des Français à 3%, soit 90.000 tués sur 2.500.000.

[1]Selon **Clausewitz**, pour limiter les effets destructeurs de la poursuite après la défaite, le commandant en chef doit prévoir «*une forte arrière-garde, composée des meilleures troupes, commandée par le meilleur de nos généraux et soutenue aux moments critiques par l'armée toute entière, l'utilisation soigneuse du terrain, de fortes embuscades chaque fois que la hardiesse de l'avant-garde adverse et le terrain en offrent l'occasion...*» [De la Guerre, chap XIII, p.296]. Mais rien de cela ne fut fait par l'armée en déroute.

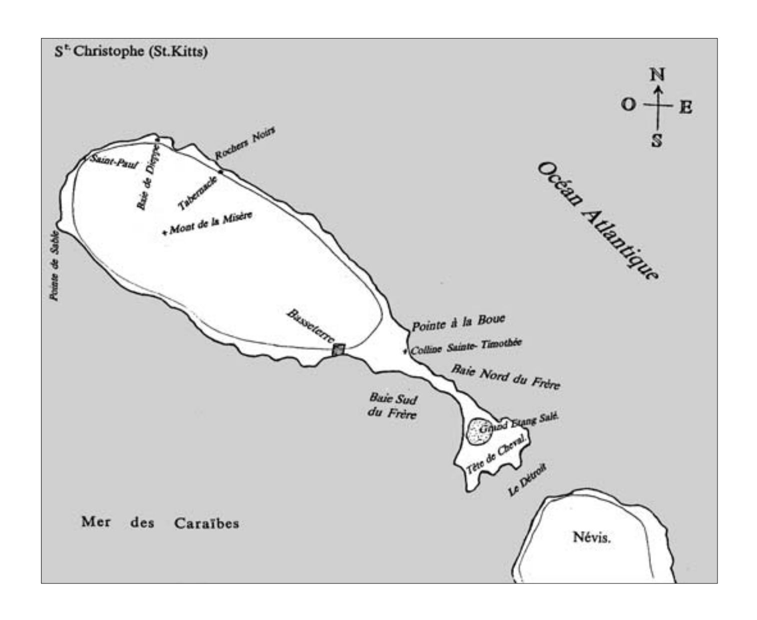
[2]Il avait joué perdant sa partie d'échecs; un jeu qui avait ôté la vie à plus de 1.000 hommes. Tant il est vrai que «l'ambitieux n'est jamais avare du sang des hommes.»

mains [entre les mains d'un protestant]. Le siège continua donc. Ce ne fut que le 25 juin que Louis XIV entra dans la ville, et la ville fut bientôt remise aux Anglais comme prime de leur abandon du camp allié.

Après avoir entraîné la chute de *Dunkerque*, la bataille des Dunes amena la prise par les Français de *Bergues* le 1er juillet, de *Furnes* le 3, de *Dixmude* le 6 juillet et d'*Oudenarde*. Dunkerque resta anglaise pendant quatre ans.

SOURCES & LECTURES ◆Éric Lefèvre, Dunkerque, la bataille des dunes, Charles Lavauzelle, Paris, 1981. ◆Lieutenant-colonel Jules Bourelly, Cromwell et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre, la bataille des Dunes, Perrin, Paris, 1886. ◆Geoffroy Parker, The army of Flanders and the Spanish road, 1567-1659, the logistics of Spanish victory and defeat in the Low Countries' wars, Cambridge University Press, Cambridge, New York, Port Chester, 1990. ◆Robert A. Stradling, *Europe and the decline of Spain, a study of the Spanish system, 1580-1720*, Allen & Unwin, Londres & Boston,1981. ◆Roger Hainsworth & Christine Churches, *The Anglo-Dutch naval wars, 1652-1674*, Stroud Sutton GB, 1998. ◆Robert A. Stradling, *The Armada of Flanders, Spanish maritime policy and European war, 1568.1668*, Cambridge university press, Cambridge, 1992.





SOURCES & LECTURES POUR CABESTERRE ♦*Historic heritage of St. Kitts, Nevis, Anguilla*, Kathleen D. Manchester, Port of Spain, 1971. ◆Hilary Frederick*, The Caribs and their colonizers. the problem of land*, 35 Ludgate Hill, Londres, 1982. ◆James Grant, *British Battles on land and sea*, 4 volumes, Londres, 1884. ◆Frank Kitson, *Prince Rupert, admiral and general-at-sea,* Constable, Londres, 1998. ◆Roger Hainsworth & Christine Churches, *The Anglo-Dutch naval wars, 1652-1674*, Sutton, Stroud, GB, 1998. ♦ Paul Butel, *Histoire des Antilles françaises, XVIIe-XXe siècle*, Perrin, Paris, 2002. ◆Albert Chambon, *Les Noirs, leur longue marche*, PubliSud, Paris, 1999.

***Cabesterre**. Bataille de*

Date de l'action : avril 1666.

Localisation : Île de Saint-Christophe. La *Cabesterre* ou *Capesterre* est la partie Est de la côte des Petites Antilles[1]. *La côte Ouest, sous le vent*, s'appelle la *Basse-Terre*. Coordonnées géographiques moyennes de l'île: 17° 20' de latitude Nord, et 62° 45' de longitude Ouest.

Conflit : Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Hostilités coloniales, c'est à dire *commerciales*.

Contexte : Les hostilités avec l'Angleterre ayant repris, la *Compagnie française des Indes Occidentales* espéra qu'une entente tacite maintiendrait la neutralité et la paix aux Antilles. Mais il n'en fut rien.

Chefs en présence ♦**Anglais** : colonel Reymes. ♦**Français** : commandeur de Sales.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 2.500 hommes. ♦**Français** : inconnus.

Stratégie ou tactique : Assaut direct sur les positions retranchées.

Résumé de l'action : À Cabesterre, le colonel anglais Reymes fut défait par les Français. Avec des contingents venus de Névis et de Saint-Eustache, 2.500 hommes, Watts[2] chercha à déloger les Français de leur partie de l'île de Saint-Christophe. Le gouverneur français, le commandeur de Sales se déroba par une feinte aux troupes anglaises de Cabesterre, fondit sur celles de Cayonne, les dispersa, livra un second combat aux Cinq-Combles le 22 avril 1666 et y mourut victorieux[3].

Pertes ♦Inconnues.

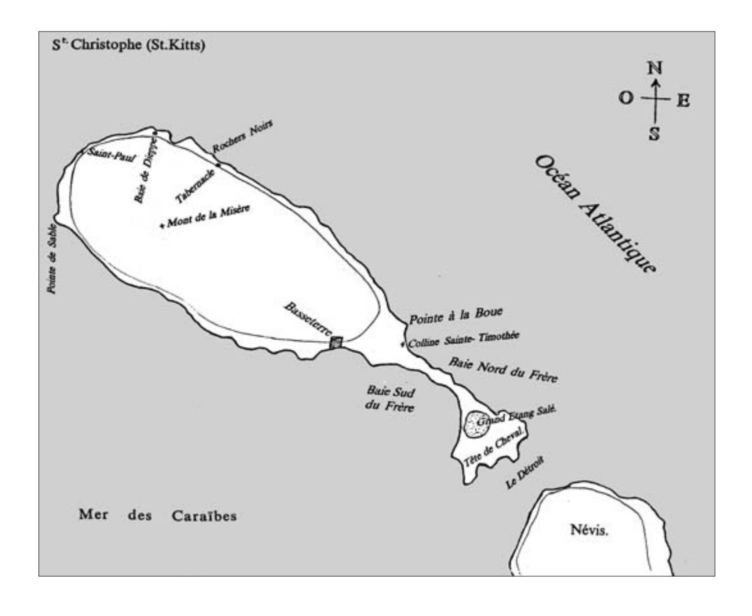
Conséquence de cette défaite anglaise : Du Vigneau put piller l'îlot anglais *d'Anguilla...*



---

[1]Généralement la plus élevée et exposée "*aux vents*" alizés.
[2]Le gouverneur anglais de l'île de Saint-Christophe.
[3]À La Cabesterre, le colonel anglais Reymes fut défait.

SOURCES & LECTURES ♦*Historic heritage of St. Kitts, Nevis, Anguilla*, Kathleen D. Manchester, Port of Spain, 1971. ◆Hilary Frederick, *The Caribs and their colonizers. the problem of land*, 35 Ludgate Hill, Londres, 1982. ◆James Grant, *British Battles on land and sea*, 4 volumes, Londres, 1884. ◆Frank Kitson, *Prince Rupert, admiral and general-at-sea,* Constable, Londres, 1998. ◆Roger Hainsworth & Christine Churches, *The Anglo-Dutch naval wars, 1652-1674*, Sutton, Stroud, GB, 1998. ♦ Paul Butel, *Histoire des Antilles françaises, XVIIe-XXe siècle*, Perrin, Paris, 2002. ◆Albert Chambon, *Les Noirs, leur longue marche*, PubliSud, Paris, 1999.



Cayonne *Bataille de*

Date de l'action : avril 1666.

Localisation : Poste situé sur la côte N.-E. de l'île de Saint-Christophe, Mer des Caraïbes. Aujourd'hui Cayon, 17°22'Nord et 62°43'Ouest.

Conflit : Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Rivalités coloniales franco-anglaises exacerbées par l'agitation religieuse.

Contexte : Les hostilités ayant repris entre les Français et les Anglais, le conflit s'étendit rapidement aux Antilles. Pendant ce temps, une immense catastrophe ─le Grand Incendie de Londres─ détruisait les deux tiers de la capitale anglaise ainsi que la célèbre cathédrale Saint-Paul. C'était l'année 1666 et certains virent, dans les trois derniers chiffres, un signe du Malin.

Chefs en présence ♦**Anglais** : gouverneur Watts. ♦**Français** : commandant de Sales.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 2.500 réguliers et coloniaux. ♦**Français** : la garnison française de Saint-Christophe comptait 900 hommes.

Stratégie ou tactique : Peu est connu sur ce combat. Les Anglais menèrent une tactique défensive et retranchée.

Résumé de l'action : Watts, gouverneur anglais de l'île de Saint-Christophe, avec des troupes anglaises venues de Névis et de Saint-Eustache[1] voulut déloger les Français de la partie sud de Saint-Christophe qu'ils occupaient. Le commandant de Sales, avec 900 hommes, fondit sur les troupes anglaises de Cayonne. Le combat fut sanglant. Il commença par un assaut que les Français lancèrent contre les Anglais retranchés. Finalement, les Anglais furent battus et retraitèrent.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette victoire contribua au renforcement de la présence française dans l'île.

---

[1]Un peu plus de 2.500 hommes.

SOURCES & LECTURES ◆Hilary Frederick, *The Caribs and their colonizers; the problem of land,* 35 Ludgate Hill, Londres, 1982. ◆James Grant, *British Battles on land and sea*, 4 volumes, Londres, 1884. ◆D. Kathleen, *Historic heritage of St. Kitts, Nevis, Anguilla*, Manchester, Port of Spain, 1971



Cinq-Combles. *Bataille des*

Date de l'action : 22 avril 1666.

Localisation : Île de Saint-Christophe ou St-Kitts, Îles-du-Vent, Antilles. Coordonnées géographiques moyennes de l'île: 17° 20' de latitude Nord, et 62° 45' de longitude Ouest.

Conflit : Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Rivalités coloniales exacerbées par l'agitation religieuse.

Contexte : Les hostilités avaient repris entre les Français et les Anglais. Le conflit s'étendit rapidement aux Antilles.

Chefs en présence ♦**Anglais** : gouverneur Watts. ♦**Français** : commandant de Sales.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 2.500 hommes. ♦**Français** : 900 hommes.

Stratégie ou tactique : Assaut direct de positions retranchées.

Résumé de l'action : Watts, gouverneur anglais de l'île de Saint-Christophe, avec 2.500 soldats anglais venus de Névis et de Saint-Eustache, tenta d'expulser les Français de la partie Sud de l'île. Le commandant de Sales attaqua aussitôt les troupes anglaises de *Cayonne* et les battit. Il les battit de nouveau le 22 avril 1666 aux *Cinq-Combles* où il fut tué. Le combat fut similaire à celui de Cayonne : les Anglais, solidement retranchés, furent assaillis par les Français qui jouèrent de rôle offensif de la bataille. Les attaques françaises furent effectuées à la baïonnette, après une légère préparation d'artillerie et de mousqueterie.

Pertes ♦le commandant de Sales fut tué.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les troupes anglaises refluèrent.

SOURCES & LECTURES ◆Hilary Frederick, *The Caribs and their colonizers; the problem of land,* 35 Ludgate Hill, Londres, 1982. ◆James Grant, *British Battles on land and sea*, 4 volumes, Londres, 1884. ♦D. Kathleen, *Historic heritage of St. Kitts, Nevis, Anguilla*, Manchester, Port of Spain, 1971

Pointe-de-Sable*. Bataille de la*

Date de l'action : fin d'avril 1666.

Localisation : Île de Saint-Christophe ou St-Kitts. Aujourd'hui Sandy Point, au N.-O.

Conflit : Hostilités coloniales. Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire.

Contexte : Les hostilités avec l'Angleterre ayant repris, la *Compagnie* française *des Indes Occidentales* espéra qu'une entente tacite maintiendrait la neutralité aux Antilles. Mais il n'en fut rien, les Anglais attaquèrent bientôt les Français.

Chefs en présence ♦**Anglais** : colonels Watts, colonel Morgan; colonel Reymes. ♦**Français** : Longvilliers de Poincy.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 1.400 hommes. ♦**Français**: 350 hommes, sans compter les Indiens Caraïbes.

Stratégie ou tactique: Assaut et combat au corps à corps. Les Anglais allaient être évincés de Saint-Christophe.

Résumé de l'action: Une dernière bataille à la Pointe-de-Sable mit aux prises les 1.400 Anglais des colonels Watts et Morgan, avec les 350 Français de Longvilliers de Poincy.[1] Les boucaniers de Morgan se firent massacrer à l'attaque du blockhaus français. Les Irlandais catholiques changèrent de camp[2]. Les Indiens Caraïbes arrivèrent au secours des Français. Finalement, le colonel Reymes capitula.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Tous les quartiers anglais de Saint-Christophe tombaient aux mains des Français. La précipitation de Watts à renverser la décision dans les Antilles fit que, d'assaillants, les Anglais passèrent sur la défensive. Cette éviction des Anglais de Saint-Christophe allait les pousser, en guise de représailles, à attaquer la Martinique et les Saintes.

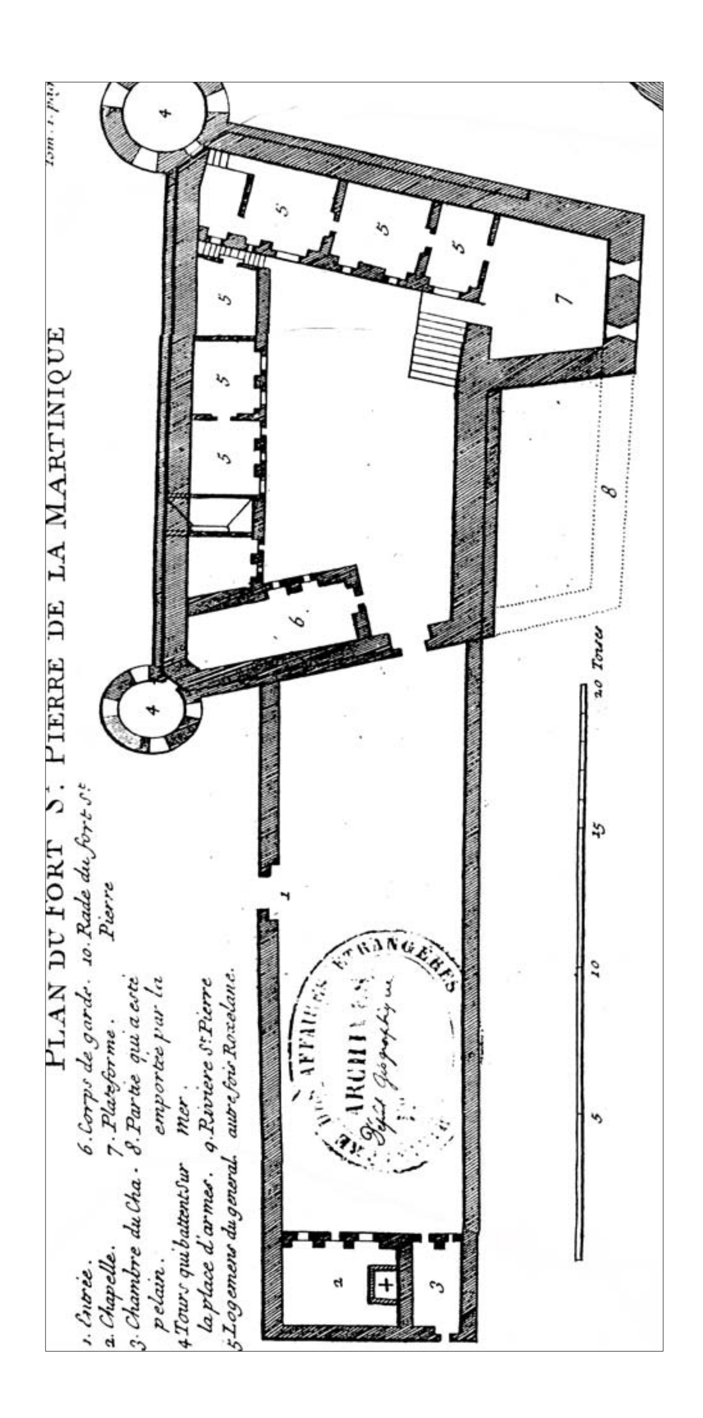
---

[1]Qui se fit tuer, de même que les deux chefs anglais.

[2]Et passèrent aux Français. Ils étaient traités avec mépris par les soldats anglo-protestants, et, de ce fait, avaient tendance à passer aux Français à la moindre occasion, dès que leurs officiers anglais se laissaient aller à quelque distraction.

SOURCES & LECTURES ◆Vincent K. Hubbard, *Swords, Ships & Sugar History of Nevis to 1900,* Londres. ◆*The soldier's guide: being an essay offer'd to all of that profession. Authoris'd by many late examples, especially in the late wars between France and Holland; containing divers observations upon several remarkable accidents, which happened in those wars*, imprimé pour Bery, Tooke et Ja. Tonson, Londres, 1686. ◆Eduard Wagner, *European weapons and warfare, 1618-1648*, Traduit de l'allemand: *Wehr, und Waffen im Dreissigjährigen Krieg*, Octopus Books, Londres, 1979. ◆*The Dominica story. A history of the island*, Lennox Honychurch, The Dominica Institute, 1984. ◆Jean-Baptiste Du Tertre, *Histoire générale des isles de St. Christophe, de la Gvadelovpe de la Martiniqve, et avtres dans l'Amériqve, où l'on verra l'establissement des colonies françoises dans ces isles; leurs guerres ciuiles & estrangeres, & tout ce qui se passe dans les voyages & retours des Indes. ... De plus, la description de tous les animaux de la mer, de l'air, & de la terre: & vn traité fort ample des mœurs des sauuages du pas*, J. Langlois & E. Langlois, Paris, 1654.




PLAN DU FORT St. PIERRE DE LA MARTINIQUE
1. Entrée.
2. Chapelle.
3. Chambre du Chapelain.
4. Tours qui battent sur la place d'armes.
5. Logemens du general.
6. Corps de garde.
7. Plateforme.
8. Partie qui a esté emportée par la mer.
9. Riviere St. Pierre autrefois Roxelane.
10. Rade du fort St. Pierre
1
2
3
4
5
6
7
8
5
10
15
20 Toises

Saint-Pierre. Siège de

Date de l'action: 31 juillet 1666.

Localisation: Ville située [14°45'Nord, 61°11'Ouest] sur la côte ouest de la Martinique, et détruite en 1902 par l'éruption de la Montagne Pelée.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Hostilités coloniales.

Contexte: Les hostilités avec l'Angleterre ayant repris, la *Compagnie* française *des Indes Occidentales* espéra qu'une entente tacite maintiendrait la neutralité dans les Antilles. Mais il n'en fut rien.

Chefs en présence ♦**Anglais**: amiral Francis Willoughby. ♦**Français**: commandant d'Elbée.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 18 vaisseaux de guerre. ♦**Français**: 3 navires de guerre.

Stratégie ou tactique: Combat d'artillerie de marine, soutenu par l'artillerie côtière, et début d'abordage.

Résumé de l'action: Francis Willoughby venait attaquer Saint-Pierre-de-La-Martinique, le 31 juillet 1666, mais dans la rade Le LYS COURONNÉ [40 canons, d'Elbée] avec La JUSTICE [32 canons][1] et Le SAINT-ANTOINE, tinrent tête aux... 18 navires de l'escadre anglaise, lesquels, après un combat au canon et un début d'abordage, battirent en retraite de façon incompréhensible.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le coup de main anglais contre Saint-Pierre de La Martinique ne put se faire. Saint-Pierre fut ainsi épargnée, les Anglais n'ayant pas escompté une résistance aussi vive et ne voulant pas risquer d'endommager leurs unités dans une opération secondaire.



[1]Une grande frégate. Le LYS était un petit vaisseau.

SOURCES & LECTURES ◆André Cabuzel Banbuck, *Histoire politique économique et sociale de la Martinique sous l'ancien régime (1635-1789),* Société de distribution et de culture, Fort-de-France, 1972.◆Histoire de la Martinique, par Armand Nicolas, Paris, L'Harmattan, 1996. ◆L'esclave en Guadeloupe et en Martinique du XVIIème au XIXème siècle. René Belenus, Pointe-à-Pitre, Jasor. 1998. May, Louis Philippe, 1905. May, Louis Philippe, 1905- Histoire économique de la Martinique (1635-1763) PUBLISHER: Paris, Riviere, 1930. ◆Richard Chenevix, *Gustavus Adolphus in Germany and other lectures on the Thirty Years'War,* K. Paul, Trench, Trubner, Londres, 1892.

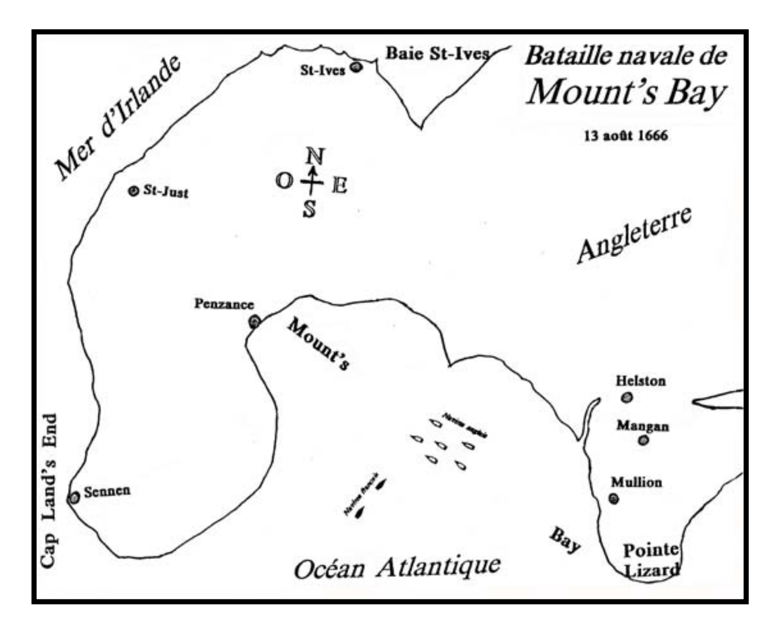
Mountsbay. *Bataille navale de*

Date de l'action: 13 août 1666.

Localisation: Baie de Mountsbay, à l'extrémité S.-O. de l'Angleterre. Coordonnées géographiques: 50° 03' de latitude Nord, et 05° 25' de longitude Ouest.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Hostilités coloniales avec l'Angleterre, en Europe, en Amérique du Nord, comme dans les Antilles.

Contexte: Le 13 août 1666, les deux frégates de Saint-Malo Le NOTRE-DAME-DU-MONT-CARMEL et Le



SAINT-LAZARE, commandées par Louis de La Barre d'Arbouville de Groslieu, attaquèrent 6 navires anglais dans la baie de Mountsbay.

Chefs en présence ♦Le Commandeur de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel[1]***: Louis de La Barre d'Arbouville de Groslieu.***

Effectifs engagés ♦**Marine Royale:** 2 frégates françaises. ♦**Royal Navy:** 6 *"unités"* anglaises, sans précision de

[1]Groslieu avait baptisé une frégate du nom de l'Ordre de chevalerie dont il était membre.

types, probablement frégates et plus petit; avant l'intervention de trois grandes frégates le lendemain.

Stratégie ou tactique: canonnades et abordages.

Résumé de l'action: Le combat fut extrêmement violent: canonnades, fusillades, terribles abordages, combats au corps à corps. À son issue, 4 vaisseaux anglais furent pris et 2 détruits. Mais le lendemain, Le NOTRE-DAME-DU-MONT-CARMEL fut, lui-même, surpris par 3 grandes frégates[2] renforcées le lendemain par deux autres. Le NOTRE-DAME-DU-MONT-CARMEL résista jour et nuit, repoussa deux fois l'abordage du PARADOX de Leonard Guy, de L'OXFORD et de leurs conserves; et n'ayant plus que 17 survivants autour de lui, couvert de blessures, le téméraire Groslieu mourut les armes à la main, face aux Anglais. Le combat dura 24 heures sans interruption.

Conséquence de ces combats dont l'un fut une victoire et l'autre une défaite, pour chacun respectivement. Groslieu fut tué ainsi que tous ses hommes. C'était la veille de la fête de Notre-Dame, le 14 août 1666[3]**.**



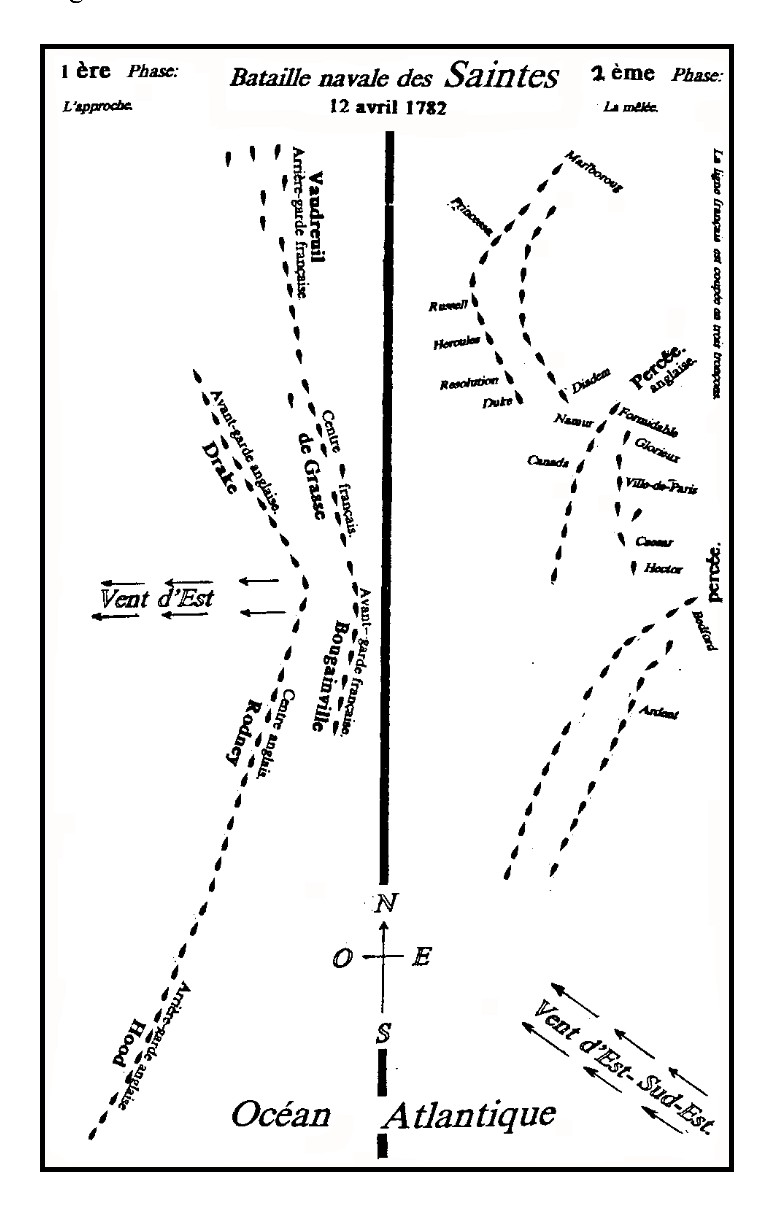
[2]Dont The PARADOX de Leonard Guy et The OXFORD.

[3]Groslieu voulait fort probablement célébrer par un *haut fait* la fête religieuse de Notre-Dame qui correspondait à celle de son Ordre de chevalerie. Il mourut sans doute heureux d'offrir sa vie en l'honneur de sa Sainte Patronne. Le christianisme n'avait pas adouci tous les mœurs!... surtout pas à cette époque de guerres religieuses.

Saintes. *Bataille des*

Date de l'action: 15 août 1666.

Localisation: Antilles. Coordonnées géographiques moyennes de l'archipel: 15° 50' de latitude Nord, et 61° 40' de longitude Ouest.



Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Rivalités coloniales avec l'Angleterre, en Europe comme dans les Antilles.

Contexte: Les hostilités avec l'Angleterre avaient repris. En représailles à leur éviction de Saint-Christophe et à leur échec devant la Martinique, les Anglais attaquèrent Les Saintes.

Lord Willougby, Gouverneur-Général des Îles anglaises résidait à La Barbade. Furieux de ce que les Anglais aient été chassés de Saint-Christophe, il résolut d'attaquer La Guadeloupe.

Chefs en présence ♦**Anglais**: Lord Francis Willoughby. ♦**Français**: capitaines Baron et Reauville. Dulion[1], qui participa aux derniers combats, deviendra un peu plus tard gouverneur de La Guadeloupe[2].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: De la flotte de Willoughby[3], se détachèrent 5 vaisseaux qui firent voile vers Les Saintes. Un capitaine écossais de Willoughby écrivit que Lord Willoughby avait 2.800 fusiliers marins dans son escadre et qu'il était allé chercher 2.000 hommes à Antigua, 1.100 à Névis et 300 ou 400 à Montserrat. Il commandait donc, au moins 6.600 fantassins. ♦**Français**: inconnus.

Stratégie ou tactique: Vains assauts contre les positions françaises et contre-attaques de ces derniers. Un ouragan se joignit aux Français pour détruire totalement l'expédition anglaise.

Résumé de l'action: Après son échec devant Saint-Pierre de La Martinique, Francis Willoughby[4], anxieux de redorer son blason terni, arriva aux Saintes le 2 août. Dans la rade étaient mouillées les frégates des capitaines Baron et Reauville.

Attaqués par les 3 frégates du vice-amiral William Hill, ces deux capitaines livrèrent une longue bataille. L'un fut fait prisonnier, l'autre, Baron, voyant qu'il allait succomber, brûla son navire, pour éviter qu'il ne tombât aux mains des Anglais, et se retrancha dans un *"fort de rochers"*

---

[1]Ou Du Lyon
[2]Ayant inscrit à son compte bien d'autres faits d'armes, il mourra en juillet 1677.
[3]18 gros vaisseaux entre autres et des milliers d'hommes.
[4]Avec 18 de ses navires.

contre lequel le seul équipage anglais de Le MARGARETH[5] perdit 60 hommes sans succès.

Vers 18h00, un violent vent du nord se leva, qui eut tôt fait de devenir tempête. L'escadre anglaise croisait dans le détroit entre La Guadeloupe et Les Saintes, quand elle fut assaillie par ce terrible ouragan. Les vents soufflèrent du nord pendant six heures, puis, après quinze minutes d'hésitation, virèrent soudain à l'E.-S.-E. et poussèrent l'escadre entière sur les côtes rocheuses de La Guadeloupe où les vaisseaux s'éventrèrent et les marins se perdirent. Les quelques vaisseaux qui se trouvaient dans le port des Saintes furent eux-mêmes mis à mal. Une seule petite frégate de 22 canons fut seule rescapée et parvint à bon port. La tempête dura des heures. Les vaisseaux ancrés dans la rade de Terre-de-Haut furent drossés à la côte comme tous ceux de la flotte anglaise dont on retrouva les restes jusque sur les rivages de La Guadeloupe.

Quant aux 450 marins anglais du vice-amiral Hill restés à terre, ils furent contre-attaqués par Dulion et ses miliciens français de La Guadeloupe, de même que par les terribles Indiens Caraïbes de La Dominique venus appuyer les Français; le tout sous les ordres de Desmeuriers. Dulion débarqua aux Saintes le 15 août et obligea les Anglais débarqués à se rendre. Ils finirent par capituler le 16 août 1666.

Le neveu de Lord Francis Willoughby, Henry Willoughby, arriva d'Antigua au secours des troupes de Hill avec 6 navires dont un de 12 canons. D'Elbée l'attaqua avec Le LYS COURONNÉ [40 canons], Le SAINT-CHRISTOPHE, Le CONCORDE et Le SAINT-ANTOINE, aux équipages renforcés de 400 miliciens. Finalement, après un violent combat à l'abordage, les Français s'emparèrent de 230 hommes sur 300 et de trois navires sur six.

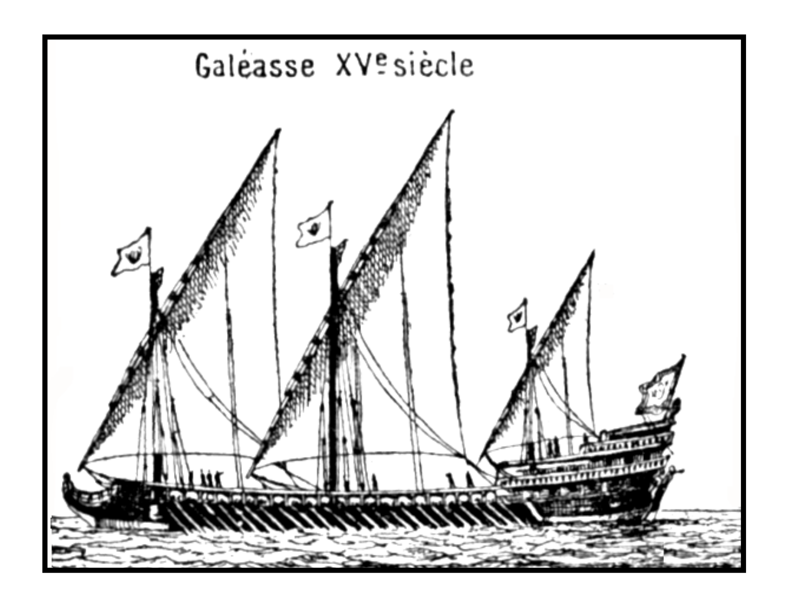
Pertes ♦Selon les Français, les Anglais perdirent l'amiral Lord Francis Willougby, 8.000 hommes et 17 navires, si l'on tient compte des pertes infligées par l'ouragan. Cela semble un peu exagéré du moins si l'on considère les effectifs d'origine, mais il est vrai que *les équipages n'y*

---

[5]Capitaine Edward Burd.

étaient pas comptés. Seule une petite flute de 22 canons réussit à se sauver de la tourmente. C'était une flute dématée qui gagna enfin Montserrat tandis que le brûlot du Milord atteignait Antigua.

Conséquence de cette défaite anglaise: Pour fêter cette victoire sur les Anglais, Dulion demanda aux pères Jacobins de chanter un *Te Deum.* Ce fut le premier *"15 août"* de l'histoire des Saintes car cette date est devenue jour de la fête patronale de Terre-de-Haut. Le malheur des uns inspire aux autres le bonheur.



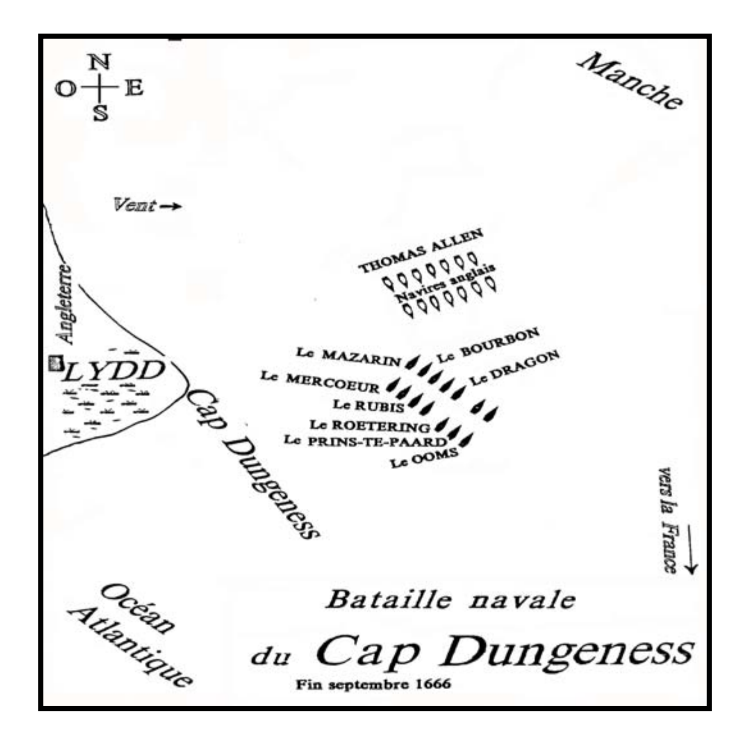


***Cap Dungeness**. Bataille navale du*

Date de l'action: fin septembre 1666.

Localisation: Au large du Cap Dungeness; 50° 55' Nord, 00° 58' Est. Angleterre.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Hostilités coloniales avec l'Angleterre, en Europe comme dans les Antilles.



Chefs en présence ♦**Anglais**: amiral Thomas Allen. ♦**Français**: capitaine comte Louis de La Roche-Saint-André [Le RUBIS]; capitaine Rabesnières-Treillebois [Le BOURBON].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 25 vaisseaux. ♦**Français**: 14 vaisseaux franco-hollandais.

Tactique: Combat au canon. Les Anglais, plus nombreux, pouvaient encercler les Français ou les attaquer en tenailles, par les deux bords.

Résumé: L'arrière-garde de la flotte française était composée de 14 navires, dont la petite division hollandaise

qui suivait depuis Toulon. Par gros temps cette escadre vint donner de la tête sur une forte escadre anglaise au Cap Dungeness. L'amiral anglais, Thomas Allen, les chargea. Le BOURBON [Rabesnières-Treillebois] et Le MAZARIN [Villepars], après un violent combat contre six navires anglais[1], réussirent, en mauvais état, à décrocher, à fausser compagnie aux Anglais, et à regagner le Havre. Ils y furent rejoints par Le MERCŒUR [Thurelle] et Le PRINS TE PAARD[2] dont les 2 compatriotes L'OOMS et Le ROETERING avaient dû se jeter à la côte. Entouré par 3 vaisseaux anglais, Le DRAGON [Préaux-Mercey] en avait démâté deux puis avait réussi à décrocher pour gagner Dieppe. Le TRIOMPHE s'en tira fort bien aussi. Les Anglais ne capturèrent que Le RUBIS[3]. Ce dernier tint tête durant 7 heures à 9 vaisseaux anglais, et abattit de nombreux marins ennemis dont une quarantaine au seul navire du capitaine Digby. Ayant, lui-même, 116 hommes hors de combat, son capitaine, le comte Louis de La Roche-Saint-André finit par se rendre, pour épargner du massacre final les survivants.

Pertes ♦importantes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite franco-hollandaise: Cette belle conduite valut au comte de La Roche-Saint-André sa libération immédiate et son rapatriement par le roi d'Angleterre; de la part du duc d'York, une épée, et, de Louis XIV, le collier des Ordres avec le commandement d'une escadre le 27 août 1667. Les autres prisonniers français furent également choyés en Angleterre par le chevalier Carteret[4], Jerséyen ou Gascon devenu Commissaire Général de la Royal Navy.

---

[1]Contre lesquels Rabesnières tira plus de 1.100 coups à double charge.

[2]Du Hollandais **Verburg.**

[3]Un petit vaisseau de ligne de 50 canons.

[4]*Jerséyen* selon l'Encyplopaedia Britannica. Sir George Carteret, né vers 1610 dans l'île de Jersey [**"probablement**", selon l'Encyplopaedia Britannica], archipel anglo-normand, d'autres pensent en Gascogne. Il devint propriétaire colonial du New Jersey. D'ailleurs, aujourd'hui, un bourg de 20.000 habitants du comté de Middlesex, dans le nord-est de l'Etat américain du New Jersey, porte son nom. Sir George devint officier de la Royal Navy, puis lieutenant-gouverneur de Jersey. Il transforma cette île en forteresse royaliste durant la Guerre Civile anglaise. Il prit fait et cause pour les Stuart, et, de ce fait, fut nommé chevalier puis baronnet. Après la prise de l'île, en 1651, par les Parlementaires [Têtes Rondes], il se réfugia en France puis retourna en Angleterre à la Restauration (1660) pour devenir un puissant homme politique. En 1667, il abandonna son poste de Commissaire Général de la Royal Navy lorsque le Parlement l'accusa de laxisme dans la gestion du budget naval. En 1664, il reçut en toute propriété la moitié du New-Jersey.

Antigua*. Attaque sur*

Date de l'action: du 4 au 10 novembre 1666.

Localisation: Île des Antilles. Coordonnées géographiques: 17° 03' de latitude Nord, et 61° 48' de longitude Ouest.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande. Hostilités avec l'Angleterre, en Europe comme dans les Antilles.

Contexte: Le 25 octobre 1666, l'amiral Lefebvre de La Barre mit à la voile, avec 7 petits vaisseaux de commerce armés transportant 166 canons. Il était accompagné par le gouverneur de la Martinique, le gouverneur de la Guadeloupe, l'Intendant de la Compagnie Française des Indes Occidentales, et par 130 hommes du Régiment de Poitiers, renforcés de deux compagnies d'Infanterie, outre les marins. Concentrée à la Guadeloupe, l'expédition tint un Conseil de Guerre qui décida de faire voile vers St-Kitt's[1]. Le Conseil prit aussi la décision, afin de faire d'une pierre deux coups, de s'approcher d'Antigua afin de reconnaître l'île et ainsi de s'assurer s'il serait prudent de l'attaquer avant de continuer vers Saint-Christophe.



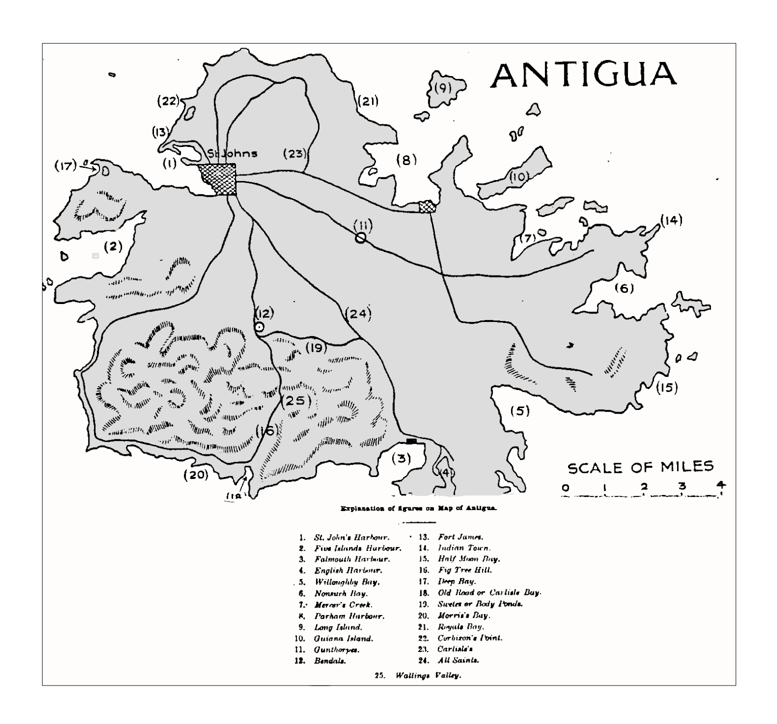
L'île de Saint-Christophe au moment des attaques anglaises et de la riposte de Sales.

Chefs en présence ♦**Escadre française**: Lefebvre de La Barre était le commandant en chef, de Clodoré était gouverneur de La Martinique, Dulion gouverneur de La Guadeloupe, Chambre agent de la Compagnie, le capitaine d'Orvillier commandait les 130 soldats du Régiment du Poitou et deux compagnies d'Infanterie de Marine [coloniale].

Effectifs engagés ♦Le FLORISSANT [navire-amiral, 28

[1]L'île de Saint-Christophe, pour les Anglais.

canons]; Le LYS [40 canons], La JUSTICE [32 canons], Le SAINT-SÉBASTIEN [26 canons], La VIERGE [18 canons], La BERGÈRE [8 canons], L'AFRICAINE [14 canons].



Stratégie ou tactique: L'attaque sur Antigua n'était d'abord qu'une diversion pour l'État-Major français. Mais la mauvaise qualité du commandement anglais[2] fit que les Français s'emparèrent de l'île sans trop savoir quoi en faire par la suite. De ce fait, ils laissèrent cette colonie sans aucune garnison française. À peine étaient-ils repartis, que l'île fut envahie par une importante troupe d'Indiens Caraïbes venant des îles de Saint-Vincent et de La Dominique. Ces Indiens voulaient régler de vieux comptes. Ils massacrèrent de nombreux planteurs anglais, pillèrent et violèrent les femmes. Cette attaque française servit de leçon aux Anglais: après cette occupation qui dura de 1666 à 1667, ils construisirent 40 forts autour de cette minuscule

[2]Au cours de la seconde attaque, deux coups de mousquet seulement furent tirés!

île[3].

Résumé de l'action: L'expédition française quitta La Guadeloupe le 2 novembre, fit voile sur Antigua sous pavillon anglais afin de tromper l'ennemi. En atteignant Antigua, les Français essayèrent d'entrer dans le port de St-John's. Mais les vents contraires les obligèrent à se diriger vers la Baie des Cinq-Îles, à l'Ouest, défendue, à cette époque, par deux forts. Le plus petit des deux, qui semble n'avoir été qu'une butte artificielle fortifiée[4], *comprenait 6 canons.*

La garnison du petit fort commença à ressentir des soupçons sur la nationalité des arrivants en voyant les Français sonder la passe avec grande précaution. Le commandant du fort donna immédiatement l'ordre de tirer de toutes ses pièces sur les Français. Le SAINT-CHRISTOPHE[5] et La VIERGE [18 canons] ripostèrent alors et réduisirent le fort et la rade des Cinq-Îles[6]. Le FLORISSANT [28 canons; battant pavillon de La Barre] et La JUSTICE [32 canons] attaquèrent et neutralisèrent une demi-lune. Le grand fort en pierres de taille se situait à l'endroit où plus tard furent installées les batteries de Goat's Hill[7]. Il portait 8 canons. Les navires français arrivèrent devant ce fort, jetèrent l'ancre à portée de pistolet et ouvrirent un feu d'enfer qui força les artilleurs anglais à abandonner leurs canons pour aller se mettre hors de portée. Dans leur précipitation, ils abandonnèrent le drapeau au mât. La compagnie de débarquement d'Orvilliers coupa la retraite aux fuyards. Les Français allèrent aussi prendre possession des deux forts abandonnés dont ils vidèrent les magasins d'habillement!

Le lendemain, vers 04h00 du matin, Clodoré débarqua avec 200 hommes sur la plage. Guidé par Baston, un Français qui s'était récemment exilé de cette île d'Antigua, il se mit en marche vers le fort-résidence du gouverneur anglais, le colonel Carden. Ce fort était situé à deux kilomètres de la côte. Sa garnison combattit un

---

[3]Entre 1672 et 1800.
[4]Fortifiée par une redoute ou une casemate.
[5]Anciennement nommé SAINT-SÉBASTIEN; 26 canons.
[6]C'était le 4 novembre.
[7]Renseignements fournis par les *Services Historiques d'Antigua*.

moment puis se rendit. Le colonel Carden, le colonel Monk et 30 autres officiers anglais furent faits prisonniers et la résidence brûlée. Le gouverneur anglais fut emmené sur le navire-amiral français.

Le 4 novembre, 240 Français débarquèrent de nouveau à l'aube, en deux compagnies, et, guidés par Baston, atteignirent une grande maison située sur une colline.

Là, ils envoyèrent un trompette sommer les occupants de se rendre[8], parmi lesquels se trouvait Madame Carden, femme du gouverneur. Le trompette transportait une lettre du colonel Carden, qui signifiait qu'il avait été très bien traité par les Français et qu'il leur conseillait de ne pas attendre jusqu'à la dernière extrémité pour capituler.

Mais le commandant en chef de cette maison-forte refusa en termes polis de rendre son épée sans combat. Ce qui était tout à son honneur, vu, bien entendu, sous l'angle d'un soldat.

Lorsqu'il reçut la réponse, le commandant français fit préparer un assaut pour s'en emparer de vive force. La première tentative, lancée par le détachement du Régiment de Poitiers et le sieur d'Orvillier, se heurta à une résistance farouche et retraita en désordre. Ce que voyant, Clodoré se précipita pour rallier une trentaine d'hommes et quelques officiers, et se lanca dans un nouvel assaut qui emporta la position. La porte fut enfoncée.

Sur ces entrefaites, un bataillon anglais de 400 hommes apparut sur une colline située immédiatement derrière la maison-forte. Clodoré regroupa ses forces en deux unités; l'une tâcha de résister aux Anglais tandis que l'autre [commandée par d'Orvilliers] occupa à la pointe du fusil la totalité de la maison-forte. D'Orvilliers entra dans une pièce et trouva le colonel anglais Quest[9] *"assis dans un fauteuil, avec une paire de pistolets dans les mains"* et entouré de quelques soldats anglais. Le colonel Quest "voulait demander quartier", mais un soldat français se méprit en apercevant les pistolets et lui traversa le corps d'une balle. Les soldats qui entouraient l'officier anglais

[8]Les sommations pouvaient être transmises à la voix, au tambour ou à la trompette.
[9]Qui avait pris le commandement de l'île après la capture du gouverneur Carden.

réagirent trop vivement, et, de ce fait, furent tous tués.

Dès que Clodoré sut qu'il y avait des morts, il fit cesser le feu, ce qui sauva la vie d'environ 50 autres soldats anglais qui s'étaient cachés ou retranchés dans une autre partie de la maison. Les Français brûlèrent le bâtiment et plusieurs autres du voisinage. Une cinquantaine d'Anglais avaient ainsi perdu la vie.

Les Français emmenèrent la cinquantaine de prisonniers vers les vaisseaux pour les embarquer à destination de Saint-Christophe avec les blessés français, parmi lesquels était Baston, l'instigateur et guide de l'attaque[10]. Le colonel Quest, mortellement blessé, fut transporté vers les vaisseaux français et vers Saint-Christophe où il mourut. Les prisonniers partis, les Français tinrent un autre Conseil de Guerre qui décida d'envoyer un trompette sommer les habitant de se rendre à défaut de quoi leurs biens seraient brûlés. Il fut secrètement décidé que, si les habitants anglais refusaient de se rendre, l'escadre française partirait immédiatement vers Saint-Christophe sans brûler l'île, ce qui d'ailleurs était au-dessus de ses moyens. Mais, contre toute attente, les Anglais acceptèrent de négocier une capitulation. La frégate française Les ARMES-D'ANGLETERRE[11] fut désignée comme lieu de négociation.

Le 10 novembre 1666, Clodoré et Chambre furent rejoints par des officiers supérieurs anglais [colonel Buckley, Capitaine Winthorp...] afin de signer la capitulation générale. Tout, armes, munitions, forts, batteries, devait être livré aux Français. Les Anglais étaient autorisés à garder leurs biens personnels et leurs propriétés, à pratiquer leur religion[12], et le colonel Carden devait être libéré. La capitulation fut signée le 10 novembre.

Or, le 12, le colonel Buckley vint voir les Français pour leur annoncer que 900 soldats anglais venaient d'arriver de La Barbade, ce qui, dit-il, ne les empêchait pas *«de se plier aux termes du traité, mais... si les Français voulaient bien se prêter aux aléas d'une bataille, les soldats*

---

[10]Il mourut plus tard des suites de ses blessures.
[11]Une prise anglaise.
[12]Excepté dans le voisinage immédiat de la résidence du nouveau gouverneur français.

anglais de l'île, qui, eux, avaient capitulé, n'interfèreraient pas.» Devant cette étrange proposition énoncée par un soldat anglais qui était censé avoir capitulé, les officiers français décidèrent de garder Buckley comme otage, mais Clodoré s'y opposa car cet Anglais était venu sous pavillon parlementaire[13]. Il fut donc autorisé à débarquer des "ARMES-D'ANGLETERRE", mais à terre, le commandant en chef des troupes de terre, Giraud, le fit mettre en état d'arrestation et interner à bord du navire-amiral français.

L'escadre française mit à la voile vers Saint-Christophe et arriva le 15 novembre devant cette île. Après quelques jours à Saint-Christophe, Clodoré fit voile vers La Martinique, puis accompagné d'une escadre de 6 frégates, revint à Antigua. Il y arriva le 30 novembre et trouva tout changé. Le colonel Daniel Fitche était devenu gouverneur anglais d'Antigua à la place du colonel Carden, et l'île avait été renforcée par des troupes de La Barbade. Monsieur de Clodoré envoya aussitôt un trompette au colonel Carden pour exiger qu'il se plie aux termes du Traité de Capitulation et que les habitants capitulent aussi. Comme Carden voulait obtempérer et se soumettre aux Français selon la parole donnée, il fut arrêté et emprisonné par le colonel anglais Fitche. Le commandant français le fit libérer par la force et Carden embarqua sur les navires français où il informa les Français de la présence de Fitche et de ses troupes à *Pope's Head*. Clodoré fit lever l'ancre et fit voile à destination de Pope's Head la nuit même. Le matin, Fitche fit envoyer un message à Clodoré[14] l'informant *qu'il ne voulait plus se plier aux clauses du Traité de Capitulation.*

Le commandant français fit immédiatement débarquer des Troupes de la Marine. Mais à peine eurent-elles mis pied à terre qu'elles virent s'avancer une troupe de soldats anglais brandissant un drapeau blanc. Les Anglais proposèrent de renoncer à toute propriété sur l'île à condition que le gouverneur Fitche fut inclus dans le traité de paix. Pour toute réponse, Clodoré fit avancer sa ligne de bataille. Il se passa alors un fait rare dans les annales

---

[13]Ce qui était absurde puisque Buckley était prisonnier de guerre. Giraud fut plus avisé que Clodoré.
[14]Désormais ancré devant **Pope's Head**.

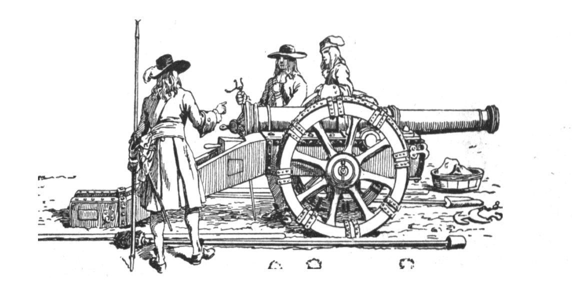
militaires des deux nations. Alors que les Français, en ligne, approchaient des 900 soldats anglais, en ligne de bataille eux-aussi, ces derniers ne tirèrent que deux coups de fusil[15]. Ce fut le seul sang versé durant cette "*bataille*", car, à la vue de la troupe de débarquement des Français munie de quatre canons, le colonel Fitche avait lui-même pris la fuite dans une embarcation avec le colonel Warner et quelques hommes. En partant, il avait simplement lancé à ses propres troupes qu'il abandonnait sur place, ces quelques mots: "*Que Dieu me garde et vous vienne en aide aussi!*" Ce qui n'était pour eux qu'une mince consolation.

Pertes ♦L'île fut ensuite totalement pillée par les Français. Des 800 esclaves qui travaillaient dans les plantations anglaises de l'île, les Français en emmenèrent 500. Les planteurs anglais réussirent à cacher les autres.

Conséquence de cette défaite anglaise: Antigua resta quelques mois colonie française, quoique sans aucune utilité pour la France. L'année suivante, au Traité de Bréda, Louis XIV l'échangea avec l'Angleterre contre quelques avantages ailleurs.

SOURCES & LECTURES ◆Y. Attema, *St. Eustatius, a short history of the island and its monuments*, Walburg Pers, Zutphen, 1976. ◆Johannes Hartog, History of St. Eustatius, De Witt Stores N.V., 1976. ♦Histoire des Antilles, Jacques Adelaïde-Merlande, in La grande encyclopédie de la Caraïbe, Sanoli, 1990. ◆Michel Devèze, *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes, de 1492 à 1789*, SEDES, Paris, 1977. ◆Antopine Gisler, L'esclavage aux Antilles françaises (XVIIe-XIXe siècle), contribution au problème de l'esclavage, Karthala, Paris, 1981.

[15]Dont l'un des deux blessa... un soldat anglais[!]



Artilleurs et pièce d'artillerie de Louis XIV

***Saint-Eustache**. Siège de*

Date de l'action: novembre ou décembre 1666.

Localisation: île des Antilles [17°30'Nord, 62°59'Ouest] appelée *Sint Eustatius* en néerlandais; elle est située à une vingtaine de kilomètres au N.-O. de l'île de Saint-Christophe.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidaient la Hollande. Hostilités coloniales avec l'Angleterre, en Europe comme dans les Antilles.

Contexte: Au début de mai 1666, Lord Willoughby envoya son neveu —le lieutenant-général Henry Willoughby avec 800 hommes— renforcer le colonel William Watts à Saint-Christophe. En chemin, il apprit que les Français venaient de s'emparer de St-Kitts [Saint-Christophe], aussi Willoughby débarqua-t-il ses troupes à Névis et Antigua. Là, il attendit de nouveaux ordres de son oncle.

Chefs en présence ♦Lefebvre de La Barre commandait l'ensemble des forces françaises.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique: Attaque contre le fort qui couvrait l'île. Après la conquête de St-Kitts, les Français voulurent, dans un but stratégique, se débarrasser des habitants. 8.000 Caucasiens[1] furent obligés de quitter l'île.[2] Les Anglais furent déportés vers Névis, Montserrat, Antigua, la Jamaïque, la Virginie, les Bermudes et Saint-Domingue. Les Irlandais, à leur demande, furent envoyés vers des colonies françaises: Saint-Barthélémy, La Martinique et La Guadeloupe. Ils demandèrent à prêter serment d'allégeance à la France.

Résumé de l'action: L'escadre française de La Barre, Le

---

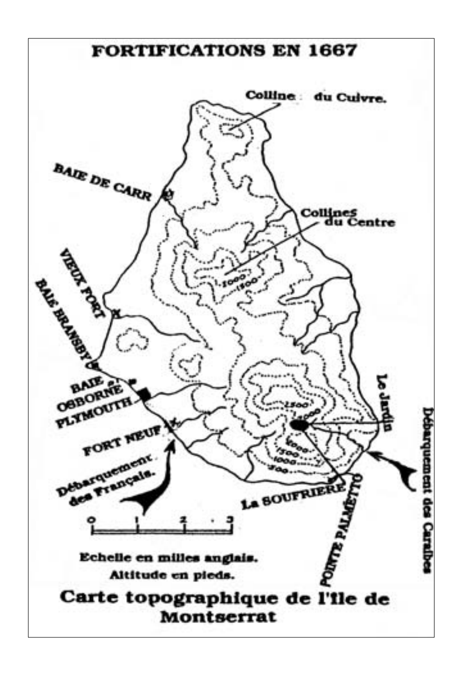
[1]C'est à dire, bien entendu, des Blancs, par opposition aux Indiens et aux esclaves africains.

[2]Ce **nettoyage ethnique**, qui faisait suite à plusieurs tentatives des populations anglaises de l'île d'expulser les populations françaises numériquement moins importantes, peut être comparé à la *Déportation des Acadiens* qui eut lieu moins d'un siècle plus tard en Nouvelle-France. Pourtant il fut exécuté en tenant compte des familles, contrairement aux Acadiens dont les familles furent dispersées au hasard des arrestations et des destinations dans l'une des Treize Colonies américaines, dans les Antilles ou en Angleterre. De plus, la Déportation des Acadiens ne fut pas exécutée en représailles d'une tentative française d'expulser les Anglais, mais plutôt par le refus des Acadiens de prêter serment d'allégeance au roi d'Angleterre.

SAINT-CHRISTOPHE[3], La VIERGE [18 canons], Le FLORISSANT [28 canons] [La Barre], La JUSTICE [32 canons], s'emparèrent de Saint-Eustache en novembre ou décembre 1666. Après le débarquement, effectué sous la protection des canons de la Marine Royale, ils s'emparèrent par assaut d'un fort de protection, et l'île capitula.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: 80 Français y furent laissés en garnison, ce qui était fort insuffisant.



SOURCES & LECTURES ◆Y. Attema, *St. Eustatius, a short history of the island and its monuments*, Walburg Pers, Zutphen, 1976. ◆Johannes Hartog, History of St. Eustatius, De Witt Stores N.V., 1976. ♦*Histoire des Antilles, Jacques Adelaïde-Merlande*, in La grande encyclopédie de la Caraïbe, Sanoli, 1990. ◆Michel Devèze, *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes, de 1492 à 1789*, SEDES, Paris, 1977. ◆Antopine Gisler, *L'esclavage aux Antilles françaises (XVIIe-XIXe siècle), contribution au problème de l'esclavage*, Karthala, Paris, 1981.

[3]Ou SAINT-SEBASTIEN, 26 canons.

Tobago. *Attaque sur*

Date de l'action: décembre 1666.

Localisation: Île des Antilles située au N.-E. de Trinidad par 11°15' de Latitude Nord et 60°40' de Longitude Ouest.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à vaincre. Rivalités coloniales avec l'Angleterre, en Europe comme dans les Antilles.

Contexte: Les hostilités avec l'Angleterre ayant repris, la Compagnie française des Indes Occidentales espéra qu'une entente tacite maintiendrait la neutralité aux Antilles. Mais il n'en fut rien.

Le 25 octobre 1666, l'amiral Lefebvre de La Barre mit à la voile, avec 7 petits vaisseaux de guerre transportant 166 canons. Il était accompagné par le gouverneur de la Martinique, le gouverneur de la Guadeloupe, l'Intendant de la Compagnie Française des Indes Occidentales, et par 130 hommes du Régiment de Poitiers, renforcés de deux compagnies d'Infanterie, outre les marins. Concentrée à La Guadeloupe, l'expédition tint un Conseil de Guerre qui décida de faire voile vers St-Kitt's [Saint-Christophe][1].

Chefs en présence ♦**Escadre française**: Lefebvre de La Barre était le commandant en chef, de Clodoré était gouverneur de la Martinique, du Lion gouverneur de la Guadeloupe, de Chambre agent de la Compagnie, le capitaine d'Orvillier commandait les 130 soldats du Régiment du Poitou et deux compagnies d'Infanterie de Marine [coloniale].

Effectifs engagés ♦Des *vaisseaux marchands* armés: Le FLORISSANT [navire-amiral, 28 canons]; Le LYS [40 canons], La JUSTICE [32 canons], Le SAINT-SÉBASTIEN [26 canons], La VIERGE [18 canons], La BERGÈRE [8 canons], L'AFRICAINE [14 canons].

Stratégie ou tactique: Bombardement des défenses, d'abord, puis débarquement et assaut sur de petits postes retranchés.

Résumé de l'action: Lefebvre de La Barre réduisit Tobago

[1]Le Conseil décida en même temps de s'approcher d'Antigua afin de reconnaître l'île et de s'assurer s'il serait prudent de l'attaquer avant de continuer vers Saint-Christophe.

avec la petite flotte de la *Compagnie des Indes Occidentales.* Il attaqua séparément les ouvrages de défense, d'abord par un lourd bombardement préparatoire. Ensuite, les garnisons durent faire face à des assauts acharnés, effectués par des compagnies d'Infanterie Légère.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le gouverneur français de Tobago expulsa les Anglais de cette île.

SOURCES & LECTURES ◆Jean d'Estrées, maréchal de France, *A true relation of the late action between the French and Dutch at Tobago ... giving an account of ... the assault made by the Count d'Estrées, both by sea and land, for the gaining of the said place ...* Londres, 1677. ◆Alexandre Olivier Exmelin, *Histoire des frères de la côte, flibustiers et boucaniers des Antilles*, J'ai lu l'histoire, Paris, 1984. ◆Pierre Pluchon, *Histoire des Antilles et de la Guyane,* Privat, Toulouse, 1982.


Cotre.

Montserrat. *Attaque sur*

Date de l'action: février 1667.

Localisation: Île des Antilles; 16°45'Nord, 62°12'Ouest.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Hostilités coloniales avec l'Angleterre, en Europe comme dans les Antilles. Rivalités coloniales.

Contexte: Les hostilités avec l'Angleterre avaient repris. En représailles à leur expulsion de Saint-Christophe, les Anglais tentèrent de s'emparer de La Martinique et des Saintes. Les Français ripostèrent en attaquant Montserrat.

Chefs en présence ♦**Français**: Lefebvre de La Barre. ♦**Anglais**: inconnus.

Stratégie ou tactique: Certaines îles possédaient un *"nid d'aigle"*[1], refuge de montagne où la garnison pouvait en principe se retirer et résister plus efficacement en attendant des secours navals. Le Vieux-Fort de Montserrat, à l'embouchure de la rivière Briskets [ou Rivière Belham] protégeait le premier établissement blanc connu sous le nom de Vieille-Route. Ce fort en palissade fut commencé en 1632. Presque toutes les plages de la côte Ouest de l'île, à partir de la Baie Carrs jusqu'à la Pointe Palmetto,[2] étaient couvertes de retranchements qui avaient été commencés en 1630 pour résister aux attaques indiennes. Entre 1640 et 1660, des redoutes pour batteries côtières avaient été construites à la Baie Carrs, à la Baie Osborne, à la Baie Bransby[3] et à la Pointe Palmetto. Le Fort-Neuf à l'embouchure de Aymers Ghaut, à Kinsale, protégeait le secteur. Il fut sans doute construit dans les années 1650[4].

Résumé de l'action: Montserrat fut pris d'assaut, après une bonne préparation d'artillerie, par La Barre et son escadre, Le SAINT-CHRISTOPHE, La VIERGE [18 canons], Le FLORISSANT [28 canons; pavillon de La Barre], et La JUSTICE [32 canons], le 10 février 1667. *Là aussi, les colons irlandais demandèrent à prêter serment d'allégeance à la France.*

---

[1]Celui-ci s'appelait: **Le Jardin**.
[2]Aujourd'hui **Shoe Rock**.
[3]Baie des Renards aujourd'hui.
[4]Données fournies par les Services Historiques de l'île de Montserrat.

Lorsque cette expédition de 1667 sur Montserrat se fit, les Indiens Caraïbes en profitèrent pour attaquer l'île et régler des comptes anciens: 500 Indiens se lancèrent sur le sentier de la guerre. Les Caraïbes brûlèrent les plantations et les granges, démolirent le fort et en massacrèrent la garnison anglaise. 2.000 colons Irlandais passèrent aux Français et demandèrent à faire acte d'allégeance à la France. Un Irlandais conduisit les Français au "*Jardin*", nid d'aigle de montagne où les planteurs anglais s'étaient réfugiés avec leur famille. Les Français les forcèrent à capituler.[5] Les planteurs anglais furent déportés à la Jamaïque.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les Français gardèrent Montserrat durant quatre mois. Après quoi l'île fut rendue aux Anglais conformément aux clauses du *Traité de Bréda*, en juillet 1667.

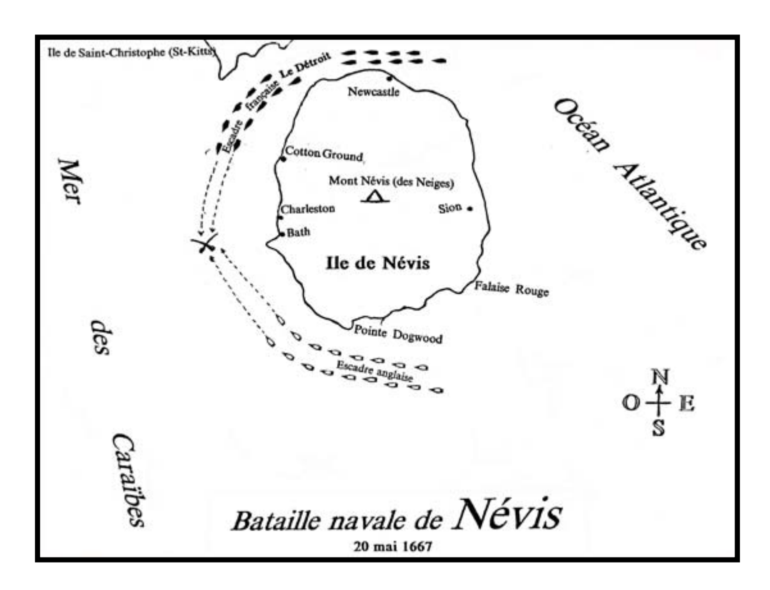
SOURCES & LECTURES ◆Colonel Malenfant *Des colonies, et particulièrement de celle de Saint-Dominque : mémoire historique et politique, on l'on trouvera: 1. Un exposé impartial des cuses et un Précis historique des guerres civiles qui ont rendu cette dernière colonie indépendante; 2. Des Considérations sur les moyen de la rattacher à la métropole, d'y ramener une paix durable, d'en rétablir et accroître la prospérité,* sans données de publication, Paris, 1814. ◆Acte Royal de Louis XIV, roi de France, du 30 mars 1647, *Ordonnance... contre les officiers et soldats qui abandonnent les troupes d'infanterie angloises, escossoises et irlandoises, estant à la solde de S. M., avec défenses de les laisser sortir du Royaume sans congé*, Sans nom de publication, au sujet des déserteurs anglais durant la Guerre de Trente Ans. ◆Robert Monro, *Monro, his expedition with the Worthy Scots Regiment called Mac-Keys,* publié par William S. Brockington, Jr., Praeger, Wesport Connecticut, 1999.◆Histoire de la Guadeloupe sous l'ancien régime, 1635-1789, Maurice Satineau, Paris, 1928. ◆Les Saintes, dépendances de la Guadeloupe. Recueil de notes et observations générales, Félix Breta, Paris, 1939.

[5]Le Jardin était un refuge fortifié construit sur le mont de La Soufrière vers les années 1650, pour répondre à la menace des Indiens Caraïbes. Les habitants s'y réfugièrent durant les raids caraïbes des années 1650 et aussi lorsque les Français attaquèrent l'île. La localisation précise du "**Jardin**" n'est plus connue aujourd'hui. Le secteur où il se trouvait était "très escarpé et dangereux, et il n'y avait aucun sentier".

Névis. *Bataille navale de l'île de*

Date de l'action: 20 mai 1667.

Localisation: Île des Antilles située à 5 km au S.-E. de l'île de Saint-Christophe; 17°10'Nord, 62°34'Ouest. Cette île fut,



selon certains, nommée d'après le point culminant d'Écosse [Ben Nevis en celte, 1343 m, 56°48'Nord et 04°59'Ouest] situé au bord du Loch Lochy, prolongement du Loch Ness. Le mont est contourné par la petite rivière Névis. Selon d'autres sources plus sérieuses, le nom dériverait de la description que Christophe Colomb fit de la montagne de Névis couronnée de nuages blancs similaires à de la neige [*las nieves*, en espagnol], en 1643, lorsqu'il découvrit l'île. Le nom Nieves fut attribué à la montagne, le Mont Névis, 985 mètres, puis à l'île elle-même.

Conflit: *Deuxième Guerre anglo-hollandaise* [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Rivalités coloniales franco-anglaises. Cette guerre fut terminée par le Traité de Bréda 1667]. *Guerre de Dévolution* de la France contre l'Espagne [1667-1668].[1]

---

[1]En matière de succession, **la dévolution** est la transmission par héritage d'un bien propre de la ligne paternelle à la ligne maternelle, ou *vice versa*. C'était aussi un droit qui, dans certains pays, donnait la succession à une fille d'un premier

Cette guerre fut entreprise par Louis XIV à la mort de Philippe IV d'Espagne. Louis XIV réclamait les Pays-Bas au nom de sa femme Marie Thérèse. Sans attendre la fin des négociations[2] entre la France et le nouveau roi d'Espagne, Charles II, né du second mariage de Philippe IV, Louis XIV envahit la Flandre. La campagne fut rapidement conduite. Les grandes villes de Flandre tombèrent aux mains de Turenne, et Condé fit en quinze jours la conquête de la Franche-Comté qui appartenait à l'Espagne. Effrayée par la rapidité de ces victoires, la Hollande s'empressa de conclure avec la Suède et l'Angleterre[3] de Charles II Stuart[4] *la Triple Alliance*. Devant ce danger de coalition Louis XIV dut arrêter la marche de ses armées. *La Paix d'Aix-la-Chapelle*[5] donna la Flandre à la France. Cette guerre fut appelée *Guerre de Dévolution* parce qu'elle fut entreprise pour faire valoir le droit en vertu duquel une partie, d'origine bourguignonne, de la succession de Philippe IV devait être **dévolue** à Marie-Thérèse, fille issue de son premier mariage.

Contexte: Le 31 juillet 1667 fut signé le *Traité de Bréda*[6] entre la France, l'Angleterre, la république néerlandaise et le Danemark. Il mit fin à la Deuxième Guerre anglo-

---

mariage, de préférence à un fils né d'un second lit.

[2]Ces négociations portaient sur la dot de Marie-Thérèse. Cette dernière avait renoncé à une partie de l'héritage espagnol à condition du paiement de sa dot; or cette dot [considérable, on peut s'en douter] restait impayée. La renonciation devenait donc caduque. C'était un *casu belli* et l'occasion pour les Français de bloquer la charnière de Habsbourg, et d'empêcher cette dynastie de reconstituer l'Empire de Charles Quint qui, auparavant, encerclait et étouffait la France. Les pots-de-vin royaux des Français retinrent un moment le roi d'Angleterre Charles II hors de la Triple Alliance, mais son opinion publique le força à l'action contre les Français.

[3]Avec qui elle était en guerre jusque-là

[4]Charles Stuart, né à Londres en 1630, cumulait les couronnes de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande [à partir de 1660], et, depuis la Guerre de Cent Ans, la couronne... de France, à laquelle les Anglais ne renoncèrent qu'à la signature de la Paix d'Amiens [1802]. Charles II d'Angleterre était le fils de Charles Ier et d'Henriette de France. Rappelé sur le trône par le général Monk en 1660, il blessa le patriotisme anglais en se laissant acheter par les subsides des Français [de 1664 à 1667] afin de s'allier contre la Hollande, et **surtout** en pratiquant la tolérance envers les catholiques. Aussi dut-il affronter l'opposition du Parlement de Londres, hostile aux catholiques et à son frère [le futur Jacques II] contre lequel le Parlement tenta d'imposer le *Bill d'Exclusion* [en 1681], ce qui entraîna la dissolution de l'Assemblée.

[5]En 1668; à ne pas confondre avec l'autre Paix d'Aix-la-Chapelle qui mit fin en 1748 à la Guerre de Succession d'Autriche

[6]Ville du Nord-Brabant où fut signé le traité.

hollandaise [1665-1667] entre les Anglais d'une part, et les Hollandais de l'autre [aidés par les Français et les Danois]. Les Anglais, vaincus, se voyaient obligés à ne pas appliquer *l'Acte de Navigation*[7] aux Pays-Bas; ou tout au moins ces derniers pouvaient-ils utiliser des vaisseaux hollandais pour transporter vers l'Angleterre de la marchandise venant du Rhin. Par contre, l'Angleterre vaincue se voyait refuser une part dans le lucratif commerce des épices qu'elle revendiquait. En contrepartie, ce pays gardait *la Nouvelle-Hollande*[8] et quelques postes africains pris aux Hollandais. Elle recouvrait en outre *Monserrat, Antigua* et *Saint-Christophe* [pris par les Français]. La Hollande pour sa part conservait *le Surinam* et, en Orient, *Poulo Run*. La France gardait la *Guyane française* et récupérait *l'Acadie*.

Chefs en présence ♦Antoine Lefebvre de La Barre, Abraham Crynssen.

Effectifs engagés ♦**Royal Navy**: 17 vaisseaux anglais dont une dizaine de guerre. ♦**L'escadre française** de la Compagnie Française des Indes Occidentales comptait 19 navires de commerce renforcés de 1.200 volontaires; elle fut scindée en deux divisions.

Stratégie ou tactique: La surprise initiale ayant fait long feu, le combat s'engagea au canon contre la première division française numériquement inférieure; mais les Anglais décrochèrent dès que la deuxième division intervint pour rétablir l'égalité numérique. Stratégiquement parlant, cette victoire ouvrit aux Français la voie des Antilles anglaises.

Résumé de l'action: Les deux divisions françaises, en 2 colonnes, pénétrèrent dans la baie de Névis pour y surprendre la flotte anglaise[9]. La flotte anglaise, sur ses gardes, comprenait de plus gros calibres d'artillerie, L'EAST-INDIA, Le JOHN-THOMAS, Le QUAKERS de 40 à 42 canons. Au total 17 navires[10] débordaient de la pointe O.S.O. de l'île de Névis, dès que parurent les deux

---

[7]L'Acte de Navigation avait été voté sous le protectorat de Cromwell en 1651. Il édictait en faveur de la marine marchande anglaise un régime protectionniste et même prohibitif.

[8]Régions actuelles des États de New York et du New Jersey

[9]Selon un ordre exprès de Louis XIV d'attaquer Névis.

[10]Dont une dizaine de guerre

colonnes françaises à l'aube du 20 mai.

PREMIÈRE DIVISION	**canons**	Antoine Lefebvre de La Barre; Abraham Crynssen
Le LYS COURONNÉ	38	capitaine d'Elbée, navire-amiral
La JUSTICE	32	C^{ne} Jacques Gauvin, pav. Clodoré
La CONCORDE		contre-amiral Dulion, C^{ne} Jamain
Le FLORISSANT	30	capitaine La Jaunaye
Les ARMES-D'ANGLETERRE	24	capitaine Bourdet
Le SAINT-CHRISTOPHE	26	capitaine Séguin
L'HARMONIE	32	capitaine Pingault
La NOTRE-DAME	10+12 pierriers	capitaine Du Vigneau
Le MARSOUIN, flute	18	capitaine Sanson
Le CHER-AMY	brûlot	capitaine Lescouble
DEUXIÈME		**DIVISION**
Le ZÉLANDIA	32	amiral Ab. Crynssen
2 vaisseaux [noms inconnus]	26 & 28	vice-amiral et contre-amiral hollandais
Le LÉVRIER hollandais	22	capitaine Daniel Pitre
Le SAINT-JEAN	34	capitaine Chevalier
L'HERCULE	26	capitaine Garnier
L'HIRONDELLE	14	capitaine Mallet
Le SOUCY	brûlot	capitaine Ferrand
Le MERCIER	24	capitaine Tadourneau

La Barre s'enfonça dans la ligne anglaise pour la couper en deux. La JUSTICE et Le SAINT-CHRISTOPHE se contentèrent de canonner. Le LYS COURONNÉ fut isolé car Le FLORISSANT et Les ARMES-D'ANGLETERRE

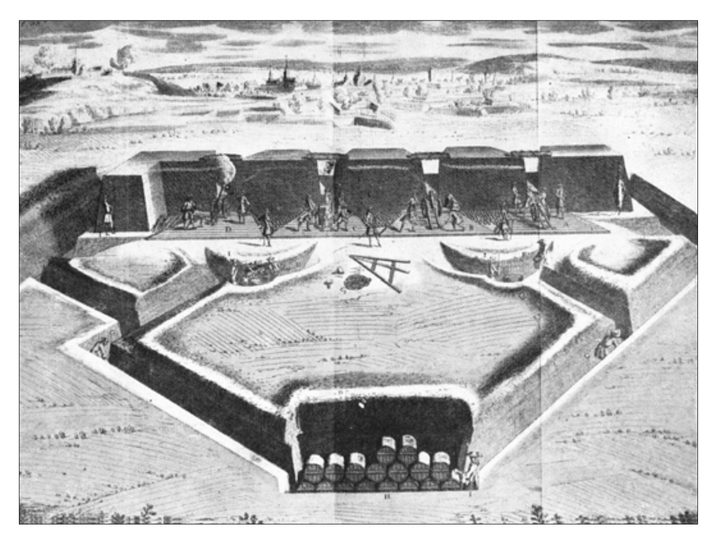
n'avaient pu prendre le vent pour le suivre; quant à l'arrière-garde, elle était immobilisée par l'accident du CONCORDE où un *pot à feu* avait éclaté et incendié le navire. Le navire amiral français, Le LYS COURONNÉ [38 canons] luttait contre 6 navires anglais de 48 à 52 canons. Lorsque la IIe division française, qui incluait les 3 vaisseaux hollandais d'Abraham Crynssen, arriva à la rescousse à pleines voiles, les Anglais rompirent le combat pour éviter l'abordage et se mirent sous la protection des forts de l'île de Névis où ils étaient aussi protégés par deux brûlots. L'un de ces brûlots empêcha l'abordage du Hollandais Crynssen contre l'amiral anglais.

Pertes **♦Les Anglais** perdirent 144 tués et 28 blessés, en incluant l'équipage d'un navire [une centaine d'hommes] qui avait sauté. **♦Les Français** totalisèrent environ 30 blessés et tués et les Hollandais autant.

Conséquence de cette défaite anglaise: Si l'abandon du champ de bataille est la reconnaissance de la défaite, ce furent les Français qui furent les vainqueurs. Cette victoire permit aux Français d'attaquer les colonies anglaises des Antilles sans trop se soucier de la Royal Navy.



Service d'une batterie de siège au XVIIIe siècle



Saint-Christophe. *Bataille de*

Date de l'action: 17 juin 1667.

Localisation: Île des Caraïbes située à 170 km au N-O de La Guadeloupe. Coordonnées géographiques: 17° 20' de latitude Nord, et 62° 45' de longitude Ouest.

Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667] terminée par le Traité de Paix de Bréda [1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire. Rivalités coloniales franco-anglaises.

Contexte: Le 10 août 1665, moyennant 500.000 livres, l'Ordre de Malte céda les îles de Saint-Christophe, Sainte-Croix, Saint-Martin, et Saint-Barthélémy à la France. Les gouverneurs de cet Ordre militaire dans chaque île furent confirmés à leur poste.

Chefs en présence ♦Le chevalier de Saint-Laurent; le maréchal de Saint-Léon.

Effectifs engagés ♦3.500 soldats anglais, sans compter la flotte. ♦un millier de Français.

Stratégie ou tactique: La surprise fut l'élément qui devait faire réussir ce coup de main. Mais les mouvements trop lents des Anglais permirent aux Français de se ressaisir et de vaincre.

Résumé de l'action: Profitant de ce que la flotte française de La Barre était à la Martinique, les Anglais crurent l'île de Saint-Christophe sans défense et décidèrent de l'attaquer. Le 17 juin, survint la flotte anglaise de 17 navires avec une artillerie de gros calibre, L'EAST-INDIA, Le JOHN-THOMAS, Le QUAKERS [de 40 à 42 canons]. Au total 17 navires[11], renforcés par 4 navires de ligne,[12] Le JERSEY [64 canons], capitaine Carteret, Le NEWCASTLE [64 canons], Le CASTLE [40 canons], et Le NORWICH [40 canons], transportant un régiment d'Infanterie métropolitaine. Au total, 3.500 hommes débarquèrent à l'embouchure de la rivière Pélan, appuyés par les batteries de la Royal Navy. Mais il restait des troupes françaises dans l'île: le chevalier de Saint-Laurent, le maréchal de Saint-Léon, et des compagnies de l'armée, sans compter les colons de l'île.

[11]Dont une dizaine armés en guerre.
[12]De la Royal Navy.

Ils contre-attaquèrent l'armée anglaise dans de longs et violents assauts au corps à corps. À l'issue de ces combats à la baïonnette, au sabre et au poignard, les Anglais refluèrent en désordre vers les vaisseaux en laissant 1.350 hommes sur le champ de bataille. Le lieutenant général Henry Willoughby fit redoubler ses batteries pour couvrir le rembarquement, mais la panique fut si irrésistible que cela n'aboutit qu'au massacre ou à la noyade de plus de la moitié des troupes anglaises.[1]

Pertes ♦Énormes, proportionnellement. Les Anglais perdirent environ 2.000 hommes. ♦Les pertes françaises sont inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Ce massacre provoqua des réajustements dans le Commandement anglais.

SOURCES & LECTURES ♦Sir. Thomas Reginald Saint-Johnston, K.C.M.G., *The French invasions of St. Kitts-Nevis*, Leeward Islands Government Printing Office, Antigua, 1931. ◆Paul Butel, *Les Caraïbes au temps des flibustiers, XVIe-XVIIe siècles*, Aubier Montaigne, Paris, 1982. ◆*Explorations, colonisations, indépendances*, Société française d'histoire d'outre-mer, Paris, 1988. ◆Acts of Assembly, passed in the Island of Nevis, from 1664, to 1739, inclusive, Londres, 1740.

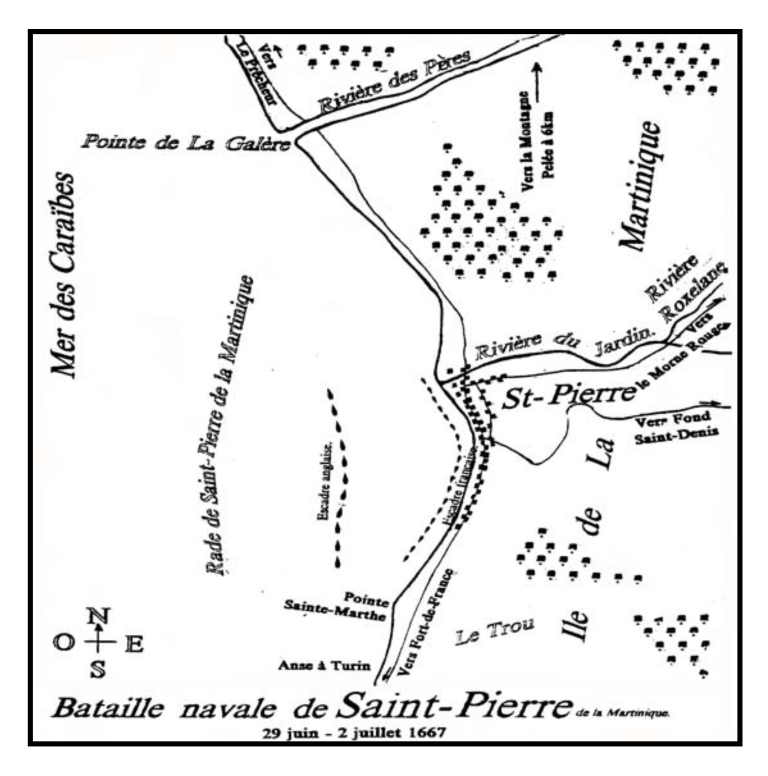


[1]Selon tous les théoriciens militaires, les paniques entraînent le massacre des troupes qui s'y abandonnent.

Saint-Pierre. *Bataille navale de*

Date de l'action: 29 juin - 7 juillet 1667.

Localisation: Ville de La Martinique. Coordonnées géographiques: 14° 45' de latitude Nord, et 61° 11' de longitude Ouest.



Conflit: Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667]. La France et le Danemark aidèrent la Hollande à remporter la victoire[2]. Rivalités coloniales franco-anglaises. Guerre de Dévolution [1667-1668].

Contexte: Cette guerre [de Dévolution] fut entreprise par Louis XIV à la mort de Philippe IV d'Espagne. Louis XIV réclamait les Pays-Bas au nom de sa femme Marie Thérèse. Sans attendre la fin des négociations entre la France et le nouveau roi d'Espagne, Charles II, né du second mariage de Philippe IV, Louis XIV envahit la Flandre. La campagne

[2]Qui se termina par le Traité de paix de Bréda le 31 juillet 1667.

fut rapidement conduite. Les grandes villes de Flandre tombèrent aux mains de Turenne, et Condé fit en quinze jours la conquête de la Franche-Comté qui, jusque-là, appartenait à l'Espagne. Effrayée par la rapidité de ces victoires, la Hollande s'empressa de conclure avec la Suède et l'Angleterre[3] la Triple Alliance, et devant ce danger de coalition Louis XIV dut arrêter la marche de ses armées. La Paix d'Aix-la-Chapelle[4] donna la Flandre à la France. Cette guerre fut appelée Guerre de Dévolution parce qu'elle fut entreprise pour faire valoir le droit en vertu duquel une partie, d'origine bourguignonne,[5] de la succession de Philippe IV devait être dévolue à Marie-Thérèse, fille issue de son premier mariage.

Lefebvre de La Barre attendait des renforts à La Martinique. Mais rien n'arrivait et il ne restait alors à La Barre que des vaisseaux marchands de la Compagnie des Indes. Le commodore John Harman apprit ces détails par un blibustier et arriva aussitôt avec 9 vaisseaux, un caiche et un brûlot.

Chefs en présence ♦**Royal Navy**: commodore John Harman. ♦**Compagnie des Indes Occidentales** [la C.I.O. française]: Héliot Saint-Germain; Clodoré...

Effectifs engagés ♦**Royal Navy**: 9 vaisseaux de guerre, un *caiche*[6] **et un brûlot.** ♦**C.I.O.**: 19 marchands et 14 barques.

Stratégie ou tactique ♦Les vaisseaux de commerce de la C.I.O., quoique armés, ne pouvaient pas rivaliser de puissance avec les navires de guerre, ni en nombre de canons, ni en puissance de calibre; à tel point que *les Anglais bombardaient les Français avec des canons à longue portée qui ne permettaient pas aux vaisseaux marchands français d'atteindre leurs ennemis.*

Résumé de l'action: Le 29 juin 1667, 19 transports français de commerce et 14 barques se trouvaient rangés le long de la côte. À l'apparition de la flotte anglaise, 300 civils embarquèrent pour renforcer les équipages français. Clodoré était posté à la Batterie Saint-Sébastien et Héliot

[2]Avec qui elle était en guerre jusque-là.
[3]En 1668; à ne pas confondre avec l'autre Paix d'Aix-la-Chapelle qui mit fin en 1748 à la Guerre de Succession d'Autriche
[4]Ce fut d'ailleurs la raison pour laquelle Louis XIV s'empara de la France-Comté (bourguignonne)
[5]**Caiche** n,m, petit bâtiment à un pont, mâté comme un yacht.

Saint-Germain à la Batterie Saint-Robert à l'extrémité du mouillage. Partout des tranchées mettaient les soldats français à couvert des denses bordées anglaises. Malgré la supériorité de ses navires de guerre[7], John Harman ne tenta pas de débarquement. Le plus fort des navires [marchands] français [Le LYS COURONNÉ] n'avait que 38 canons.

Trois fois, le 29 juin, le 2 et le 4 juillet, l'escadre anglaise défila à portée des batteries françaises des vaisseaux de transport. Le bombardement commença à faire dangereusement baisser le niveau des stocks de boulets dans les soutes des transports de la Compagnie des Indes Occidentales française, et La Barre dut faire ménager les coups. Les Anglais, ayant des navires de guerre, possédaient des soutes à boulets prèsque inépuisables.

Le 6 juillet, Harman lança une attaque décisive sur les transports français. Un brûlot anglais incendia Le LYS COURONNÉ, provoquant une panique au sein de son équipage qui se réfugia à terre au lieu de lutter contre l'incendie.[8] Les marins du SAINT-JEAN firent de même. L'incendie se propagea au MERCIER et au LION-D'OR dont les cargaisons, qui n'avaient pas été débarquées par manque de temps, valaient des fortunes. Toute la ligne de transports aurait brûlé sans l'énergie du capitaine La Jaunaye. Finalement, pour éviter à toutes ces riches cargaisons de tomber aux mains des Anglais, La Barre ordonna de les saborder dès que leur réserve de boulets serait épuisée.

Les 19 navires français de haut-bord et 14 barques étaient adossées à la ville de Saint-Pierre. Les pièces à longue portée du LION, du CROWN et de L'ESPERANCE [68, 54 et 48 canons], écrasèrent de leur feu la petite escadrille française sans qu'elle pût atteindre ses adversaires dans sa riposte. Ce fut un désastre pour les Français.

Conséquence de cette défaite française: Les Français subirent de fortes pertes, humaines et marchandes.

---

[6]De 68 canons, 54 et 48, The LION, The ESPERANCE, The CROWN, The DOVER.

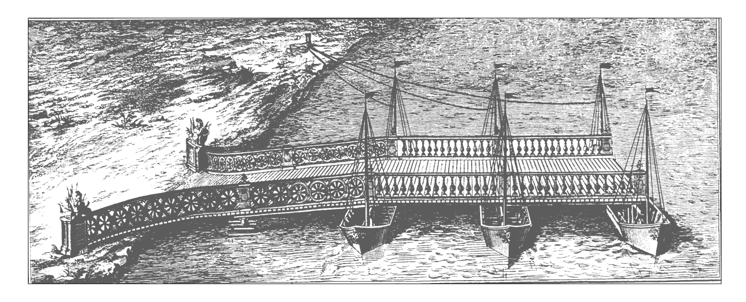
[7]Quoique moins importantes que celles des vaisseaux de guerre, les poudrières des navires de commerce représentaient tout de même un grand danger, dans la mesure où une explosion pouvait volatiliser le navire et l'équipage, lequel était par ailleurs moins discipliné qu'un équipage militaire.

Cayenne. *Attaque de*

Date de l'action: 22 septembre 1667.

Localisation: Guyane, Amérique du Sud. Coordonnées géographiques: 04° 56' de latitude Nord, et 52° 20' de longitude Ouest.

Conflit: La Deuxième Guerre anglo-hollandaise [1665-1667] était officiellement terminée [Traité de Bréda, 31 juillet 1667] mais la nouvelle n'était pas encore parvenue aux quatre coins du monde. La France et le Danemark avaient aidé la Hollande à remporter la victoire finale. Là-dessus se greffaient les éternelles rivalités coloniales franco-anglaises.



Ponton de bateaux construit par le Génie militaire (XVIIIe siècle).

Contexte: Ayant essuyé la perte de plusieurs îles des Antilles et subi des échecs devant quelques autres colonies françaises, une escadre anglaise tenta des représailles en attaquant cette colonie française excentrique.

Chefs en présence ♦**Français:** gouverneur Lefebvre de Lézy. ♦**Anglais:** contre-amiral Harman.

Effectifs engagés ♦2.500 soldats anglais. ♦quelques centaines de soldats français.

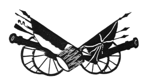
Stratégie ou tactique: Cette victoire permit au Gouvernement anglais d'avoir une monnaie d'échange lors de la restitution des colonies respectives qui fut signée au Traité de Bréda en 1667. Cette colonie française ne comprenait pas plus de 1.040 personnes, planteurs et esclaves, disséminés sur un vaste territoire.

Résumé de l'action: Onze navires anglais chargés de deux régiments arrivèrent devant Cayenne le 22 septembre 1667. Avec une petite troupe, le gouverneur Lefebvre de Lézy

essaya d'arrêter le débarquement anglais dans l'Anse de Rémire, puis il s'affola et évacua sans combat le *Fort-Louis-de-Cayenne* pour se réfugier dans la colonie hollandaise du Surinam. Le contre-amiral Harman le suivit et... le Surinam succomba à son tour!

Conséquence de cette défaite française: Le 31 juillet 1667, le Traité de Bréda avait été signé[1], dans cette ville du Brabant-Septentrional hollandais. Il prévoyait la restitution réciproque des colonies entre la France et l'Angleterre. Cela fut connu dans les Antilles le 15 octobre seulement. Ayant perdu la guerre, l'Angleterre dut rendre la Guyane et l'Acadie à la France, mais elle retrouva Montserrat, Antigua et la partie anglaise de Saint-Christophe.

SOURCES & LECTURES ♦*Histoire des Antilles et des colonies françaises, espagnoles, anglaises, danoises et suédoises*, Paris1849. ◆Jan Rogoziński, *A brief history of the Caribbean, from the Arawak and the Carib to the present,* Facts on file, New York, 1999. ◆Jack Brierley Watson, *The West Indian heritage, a history of the West*, J. Murray, Londres, 1979. ◆Pierre Pluchon, *Histoire des Antilles et de la Guyane*, Privat, Toulouse, 1982.



[1]Mettant fin à cette Deuxième Guerre de Hollande, 1665-1667.

Waterloo. Bataille de

Date de l'action: 14 août 1678.

Localisation: Le champ de bataille se situe non loin de Waterloo, Belgique; à l'abbaye de Saint-Denis. Coordonnées géographiques approximatives: 50° 43' de latitude Nord, et 04° 23' de longitude Est.

Conflit: Ce n'était pas encore la Guerre de la Ligue d'Augsbourg, qui ne commença que 10 ans plus tard [1688], mais de simples rivalités coloniales; et surtout la Guerre de Hollande qui se termina cette année-là [1678] par la Paix de Nimègue[1].

Contexte: Inquiet des succès de la France dans les Pays-Bas, le parlement d'Angleterre obligea le roi Charles II à renoncer à la grosse pension que Louis XIV lui octroyait pour lui lier les mains, et à signer avec la Hollande un traité d'alliance offensive et défensive [26 juillet 1678]. Le duc de Montmouth, qui avait fait ses premières armes dans les armées de Condé et de Turenne, se montrait impatient de se mesurer avec ses anciens alliés, les Français. Il conduisit donc au Prince d'Orange, qui n'était alors que le Stathoulder des Pays-Bas mais qui fut par la suite appelé à prendre la place de Charles II sur le trône d'Angleterre, les 103 compagnies anglaises qui avaient guerroyé si longtemps et avec gloire sous les plis du drapeau français. Orange disposait donc de 45.000 soldats de métier, hollandais, flamands, anglais et espagnols, bien armés et régulièrement payés[2].

Afin de faire lever le siège de Mons, ville assiégée par le maréchal de Luxembourg, le Prince d'Orange rassembla son armée [hollandaise] renforcée du Corps anglo-écossais du duc de Montmouth dont il envoya la division du comte d'Ossory[3] renforcer l'armée espagnole. Orange donna en outre l'ordre de lever le camp de Soignies, ville du Hainaut, en lisière d'une grande forêt dont

---

[1]En 1678, la Paix de Nimègue mit fin à la guerre de Hollande qui impliquait une coalition contre la France incluant la Hollande, l'Espagne, la Suède et l'Empire [germanique]. L'Angleterre profitait de ce que la France avait les mains liées en Europe pour tenter de s'emparer de ses colonies d'outre-mer.

[2]Détail capital à cette époque, à cause de son impact sur la combativité des troupes étrangères.

[3]Composée de 6 régiments d'Infanterie de Ligne, aux effectifs globaux de 7 ou 8.000 hommes.

l'extrémité Sud touchait au champ de bataille de Waterloo, lequel, 137 ans plus tard, deviendra si cher au cœur des Hollandais, des Anglais et des Allemands qui y vaincront Napoléon. L'armée d'Orange traversa Roches, et se déploya en bataille afin de secourir Mons.

Chefs en présence ♦Français: le maréchal de Luxembourg; Villeroy. ♦Anglo-alliés: le prince Guillaume d'Orange, Stathoulder des Pays-Bas.

Effectifs engagés ♦**Français**: 13 régiments d'Infanterie furent engagés dans cette bataille; soit 25.000 hommes. ♦**Anglo-alliés**: 45.000 soldats dont 103 compagnies anglaises [environ 15.000 hommes].

Stratégie ou tactique: Les Français avaient adossé leur aile droite à l'abbaye de Saint-Denis, tandis que leur gauche s'appuyait à un point que le London Gazette appelait “Mamoy-St-Pierre”. Les uniformes blancs des 25.000 soldats français faisaient face aux 45.000 uniformes alliés en colonnes, jaunes des Hollandais, et rouge et noir des Anglais. Il y avait de la beauté dans l’horreur[4].

Averti de la signature de la paix[5], le prince d'Orange voulut tenter une dernière fois les aléas d'une bataille, par goût du jeu, sachant que la signature de la paix [de Nimègue] lui éviterait les conséquences d'une défaite et qu'une victoire renforcerait son prestige personnel. Orange, qui bénéficiait d’une trahison, croyait la victoire assurée... pour lui.

Résumé de l'action: Le 14 août au matin, le chevalier d'Estrades arriva de Nimègue... Il apportait au maréchal de Luxembourg une dépêche lui notifiant que la paix avait été signée le 11 à minuit, entre la France et la Hollande. À midi, Villeroy, lieutenant-général de jour, rendit compte au maréchal que le prince d'Orange avait levé son camp de

[4]Les couleurs voyantes n’étaient pas essentiellement destinées au panache et à la beauté du spectacle [n’oublions pas que des dames de la Cour venaient parfois assister aux batailles, comme les Romains aux combats de gladiateurs], mais aussi —ou plutôt— à reconnaître les troupes amies et alliées et à les distinguer de celles de l’ennemi dans l’épaisse fumée dégagée sur le champs de bataille par l’artillerie des antagonistes. En dépit de ces couleurs fort voyantes, on peut estimer que les pertes par *friendly fire* étaient équivalentes à ce qu’elles sont aujourd’hui: entre 1/4 et 1/3 des pertes totales. [friendly fire = bavure ou tir accidentel contre ses propres troupes]

[5]Elle avait été signée mais la nouvelle n'était pas encore connue du grand public.

Soignies et que l'avant-garde alliée attaquait le poste avancé de Thieusies... C'était à n'y rien comprendre... Les Français se préparèrent au combat.

Contrairement à ce que croyait Luxembourg, l'attaque du ravin de Saint-Denis n'était pas une feinte; c'était bien là que le prince d'Orange portait son principal effort, et la faute tactique qu'il commettait, en lançant 30.000 hommes dans un étroit couloir d'où il était impossible de déboucher, faillit lui donner la victoire qu'il attendait d'une trahison. L'abbaye était séparée de l'aile droite française par des bois, où se glissèrent des Dragons et des éclaireurs d'Infanterie, bientôt soutenus par 10 bataillons qui s'établirent sur la hauteur opposée à la position française.

Les 5 bataillons français de Feuquières firent tous leurs efforts pour disputer le terrain, mais ils durent bientôt céder au nombre et abandonner non seulement l'abbaye mais toutes les maisons qui se trouvaient sur la rive gauche du cours d'eau. La difficulté pour les Alliés était de franchir le défilé et le cours d'eau lui-même. Villeroy avait rappelé à lui les 2.000 mousquetaires du piquet de jour. À peine arrivés, ils furent suivis des régiments du Dauphin, de Lyonnais, de Royal-Roussillon et de quelques pièces légères; à tel point que l'escarmouche devint si rude qu'on ne vit jamais de combat plus acharné.

De deux à six heures, la furie d'un feu ininterrompu et dense ne donna à aucun des deux antagonistes le moindre avantage, et, sans qu'on en vint à la mêlée générale, il y eut beaucoup de gens tués de part et d'autre... Se rendant compte qu'il s'opiniâtrait inutilement à forcer le passage du défilé de Saint-Denis, le prince d'Orange en fit rechercher d'autres en remontant le ruisseau. Il n'en trouva pas de plus praticable que celui du Moulin du Casteau, à un quart de lieue de l'abbaye. Il y fit marcher l'Infanterie de son aile droite comprenant les Anglais de Montmouth, et les meilleurs régiments hollandais. "Ces gens-là s'avançaient avec beaucoup de fierté, et leur première attaque se fit au moulin défendu par les 400 Dragons de Fimarcon."[6]

Au bruit du combat, Luxembourg comprit qu'il était

---

[6]Hardÿ de Périni, *Batailles Françaises*, Paris.

attaqué de front et qu'il n'y avait du côté de Montal que démonstration sans importance. Il se hâta de ramener la deuxième ligne au secours de Villeroy, et marcha en personne au Moulin de Casteau à la tête des Régiments du Roi et de la Reine[7] et d'un bataillon du Régiment de Navarre "qui arrêtèrent l'impétuosité de l'ennemi". À six heures, 7 ou 8 bataillons français accoururent. Tous firent irruption dans le ravin pour envelopper et reprendre le village de Casteau, dont l'église et les maisons s'étageaient sur le flanc du coteau[8].

Guillaume retrancha son Infanterie anglaise et hollandaise sur la position conquise; il étagea dans le vieux château 30 pièces d'artillerie qui en battaient les approches... Les Gardes-françaises s'engagèrent dans le couloir broussailleux et resserré qui conduisait à Casteau. Les soldats se déployèrent, attaquèrent, et durent prendre les haies et les buissons un par un. Un bataillon du Lyonnais et les Gardes-suisses, immobiles depuis quatre heures, les suivirent. Ils gravirent la côte de Casteau et gagnèrent du terrain. À la droite du village, une cinquantaine de Suisses et de Grenadiers français surgirent tout à coup au plus épais de la masse alliée. Ils furent bientôt suivis d'une troupe semblable. Ces éclaireurs se regroupèrent; ils avaient à leur droite l'église, à leur gauche une grosse haie «farcie d'Infanterie hollandaise», et, à 80 pas, toute la réserve du prince d'Orange. Alsace accourut en appui, bientôt suivi du Régiment du Roi et d'un escadron de Tilladet. Le maréchal de camp de Maulévrier les forma en colonne d'attaque, et, au cri de «Vive le Roi!», se jeta sur la grosse haie.

Cet exemple électrisa les Gardes-françaises qui se ruèrent sur les Anglais et sur les Gardes du prince d'Orange. La haie et l'église furent prises à l'issue d'un très violent corps à corps, et les canons se retournèrent contre les fuyards. Deux escadrons anglais conduits par le duc de Montmouth arrivèrent pour se porter en appui. Esclainvilliers les chargea et les dispersa, puis il poussa jusqu'au prince d'Orange qui reculait lentement, entouré de

[7]Formant une brigade d'Infanterie.
[8]De la rive droite.

ses aides de camp. Esclainvilliers saisit la bride du cheval du prince d'Orange, et, braquant sur lui son pistolet: «Rendez-vous! lui cria-t-il, ou je vous tue!» Mais le Français fut entouré et criblé de coups mortels par les aides de camp du prince.

Le château lui-même, défendu par un régiment de Huguenots français réfugiés en Hollande[9], tint bon et décima les Français par ses feux d'artillerie et de mousqueterie. Ce que voyant, Guillaume d'Orange appela



Guillaume III d'Orange, regardant ses troupes dévaster l'Irlande

sa réserve tactique pour reprendre le village, l'église surtout. Les deux généraux, l'épée à la main, à 100 pas l'un de l'autre, firent des prodiges; Luxembourg fut atteint plusieurs fois par des balles qui ne lui infligèrent que de légères contusions.

Vers 15h00, quelques bataillons hollandais du comte Waldeck s'élancèrent à l'assaut de l'abbaye. Cette attaque fut secondée par des régiments de l'aile gauche alliée. Les bois furent bientôt grouillants d'hommes et pleins de bruit et de fumée. Une batterie d'artillerie pilonna l'abbaye de Saint-Denis. Couverts par ce tir d'artillerie, les Dragons confédérés, démontés, s'élancèrent à la baïonnette

[9]Et commandés par l'ancien lieutenant-colonel du Régiment d'Auvergne Monsieur de **La Roqueservière**.

à l'assaut du cloître, tandis que les Hollandais du général Delnick et les Anglais de l'adjudant-général Colyear [Collier] attaquaient le corps principal de l'abbaye. Finalement, les Confédérés restèrent maîtres du bâtiment.

Partout ailleurs, l'avantage resta aux Français. Sur ordre de Guillaume, les Anglais et les Hollandais évacuèrent le village et le ravin du Casteau, en s'arrêtant à chaque obstacle pour contenir la poursuite. Des Dragons espagnols reprirent l'église; ils y tinrent jusqu'à la nuit.

Les défenseurs huguenots du château savaient qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre des Français.[10] Aussi ils n'en demandèrent pas. Leurs canons tirèrent à bout portant et firent de larges trouées dans le Régiment du Roi qui les enveloppait. Les Français trouvèrent une porte et l'enfoncèrent pour pénétrer dans la cour intérieure. Roqueservière rallia ses protestants; ils défendirent chaque recoin, chaque porte, chaque fenêtre, jusqu'à ce que la mort mette fin à leur résistance, aussi admirable que désespérée. Le marquis d'Uxelles[11] fit mettre le feu aux communs où 400 Huguenots périrent dans les flammes.

Le jour baissait. La nuit mit fin au massacre du Casteau. La "boutade" du prince d'Orange —comme ces messieurs des États de Hollande appelèrent plaisamment cette bataille après la signature de la paix— coûta la vie à 5.000 hommes de sa propre armée [Hollandais, Anglais, Espagnols, Huguenots...]

Guillaume d'Orange démontra une braverie peu commune. Il mena l'attaque, épée à la main. Il faillit même être fait prisonnier par l'officier français dont nous avons parlé.

La nuit mit fin aux combats, les Français occupèrent tout le champ de bataille à l'exception de l'abbaye.

Pertes ♦Anglo-alliés: 5.000 hommes. ♦Français: Au total, dans l'Infanterie française, 220 officiers et 3.231 sergents ou soldats furent mis hors de combat; soit 1 officier pour 14 ou 15 hommes de troupe, et une perte de 3.451 hommes pour 24.000 combattants, c'est à dire plus d'un homme sur

[10]Qui les considéraient comme des traîtres, et qui, de ce fait, avaient ordre de les passer au fil de l'épée sur le champ de bataille même.
[11]Qui commandait le Régiment du Roi.

sept en quatre heures de combat. Bien que le nombre de morts et de blessés ne soit pas le seul critère de la valeur d'un régiment et qu'il faille tenir compte du feu d'artillerie qui renverse des rangs entiers avant qu'on en soit venu aux mains, il est intéressant de classer en fonction de leurs pertes les 13 régiments d'élite [français] qui furent engagés dans cette bataille:

Gardes-françaises, 688 tués ou blessés dont 36 officiers	soit 5,23% des effectifs
Régiment du Roi, 389 dont 28	soit 7,2%
Régiment de Feuquières, 334 dont 18	soit 5,38%
Régiment du Dauphin, 313 dont 29	soit 9,26%
Gardes-suisses, 274 dont 10	soit 3,64%
Régiment de Navarre, 241 dont 33	soit 13,69%
Régiment de la Reine, 209 dont 17	soit 8,13%
Régiment du Lyonnais, 203 dont 14	soit 6,89%
Régiment d'Alsace, 191 dont 15	soit 7,85%
Régiment de Stuppa, 117 dont 4	soit 3,41%
Régiment de Pfiffer, 109 dont 4	soit 3,66%
Régiment Royal-Roussillon, 96 dont 12	soit 12,5%
Fusiliers du Roi, 58 dont 3	soit 5,17%[12]

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: La Paix de Nimègue avait été signée à minuit le soir du 11 août, trois jours avant la bataille. "Et malheureusement pour l'honneur de Guillaume d'Orange et son désir de passer pour humanitaire[13], il fut soupçonné d'avoir dirigé cette bataille avec le traité de paix dans la poche."[14]

---

[12]À noter que le total est légèrement différent du total énoncé plus haut. On peut aussi remarquer avec intérêt que c'étaient les officiers des régiments mercenaires allemands et suisses qui s'exposaient le moins à la mort par rapport à leurs effectifs [3,41%; 3,64% et 3,66%] et que les officiers des régiments d'Infanterie du Sud de la France [Royal-Roussillon et Navarre] s'exposaient plus [13,69 % et 12,5 %] que ceux d'ailleurs.

[13]Au sujet de son souci pour sa réputation, voir la rubrique **Contexte** dans *Bataille de Steinkerque*.

[14]Écrivit le général anglais Napier. Sir William Francis Patrick Napier, 1785-1860; général et historien. Il combattit durant la Guerre Péninsulaire [c'est à dire en Espagne et au Portugal]. Il écrivit son *History of the War in the Peninsula*, 6 volumes basés sur son expérience et sur les notes du duc de Wellington, de même que sur celles du maréchal français Soult [Nicolas, Jean-de-Dieu]. Il écrivit aussi plusieurs autres œuvres d'Histoire militaire qui, selon l'Encyclopædia Britannica, furent accusées d'inexactitudes et de manque d'objectivité. En l'an 2000, soit près d'un siècle après sa mort, une campagne des Travaillistes anglais tenta de faire enlever et envoyer aux oubliettes la statue de Napier qui orne Trafalgar Square.

Fort-Monsoni. *Siège de*

Autres noms: Fort-Monsipi, Fort-Saint-Louis, Fort-Hayes, et enfin Moose Factory.

Date de l'action: 21 juin 1686.

Localisation: Sur la Baie de James, aujourd'hui Moose Factory. Coordonnées géographiques: 51° 16' de latitude Nord, et 80° 40' de longitude Ouest.

Conflit: Rivalités coloniales franco-anglaises.

Contexte: Le 30 mars 1686, un *commando* français se mit en marche à partir de Montréal, et suivit successivement la Rivière des Outtaouais, le lac Témiscamingue, les rivières Blanche, Windigo et Kanasula, puis l'Abitibi jusqu'au Lac Abitibi. Le chevalier de Troyes et ses hommes, avec un gros stock de vivres, de munitions et de traîneaux, voyageaient dans 35 canots. Sur les rives de ce Lac Abitibi, les Français construisirent un poste dans les premiers jours de juin; après quoi ils descendirent la rivière Monsoni jusqu'au pied du Fort-Monsoni. Les portages se succédaient sans cesse à cause des nombreux rapides et des chutes fréquentes. Tout le monde était exténué; la mutinerie menaçait chez les Français, puis tout se calma. Les deux guides indiens s'étaient esquivés juste avant d'arriver à la rivière Monsoni

Chefs en présence ♦Le raid était commandé par le chevalier de Troyes, avec Le Moyne d'Iberville, un Français né au Canada, lieutenant du chevalier de Troyes. Son frère Le Moyne de Sainte-Hélène.

Effectifs engagés ♦le *commando* français comprenait 100 hommes[15].

Stratégie ou tactique: Surprise d'abord, puis attaques du fort par trois de ses façades afin de diviser la garnison. Le territoire parcouru, de type précambrien est formé de reliefs arrondis[16], boisés, coupés par une multitude de cours d'eau, de marécages et de portages. C'est *le Bouclier Canadien* dont la surface totale couvrirait près de 5 millions de km^2, soit la moitié de l'Europe.

Le Fort-Monsoni était un ouvrage construit de solides rondins, entouré d'une forte palissade de 5,5 mètres

---

[15]30 Réguliers métropolitains et 70 coureurs de bois canadiens et Indiens.

[16]Travaillés par des glaciers continentaux au début de l'ère quaternaire.

de haut, flanqué de 4 bastions et bien garni d'artillerie [14 canons]. La place comprenait aussi une redoute puissante. L'entrée principale du fort, face à la rivière Monsoni, était fermée par une porte de 15 cm d'épaisseur, renforcée de solides barres de fer.

Résumé de l'action: Le 18 juin, la troupe arriva à proximité du Fort-Monsoni. Le voyage avait duré 85 jours. Le lendemain, d'Iberville partit en reconnaissance avec Sainte-Hélène [son frère] et un autre homme. Ils poussèrent l'audace jusqu'à venir sonder, avec la baguette de leur fusil, les canons du fort qu'ils trouvèrent non chargés. Ils retournèrent ensuite à leur bivouac.

Le 21, avec les renseignements complémentaires de deux Indiens, la troupe se mit en marche et accéda à une île située à 3 ou 4 kilomètres du fort. De Troyes envoya tout de suite d'Iberville, Sainte-Hélène et 18 hommes attaquer la façade gauche, pendant qu'il chargeait un nommé Laliberté d'exécuter une diversion sur la droite. Pour sa part, il se réserva une attaque frontale avec le reste de son commando divisé en 3 petites sections. Les attaques de Laliberté et de Sainte-Hélène furent donc synchronisées et combinées avec la troisième. Sainte-Hélène franchit les fortifications par escalade, l'épée à la main, suivi d'Iberville, de Maricourt et d'une poignée d'hommes déterminés.

En même temps, la porte principale, martelée par un bélier, céda sous les coups. Les soldats métropolitains s'engouffrèrent dans le fort en dirigeant un feu nourri vers les meurtrières et embrasures de la redoute-casemate, unique foyer de résistance.

La résistance fut brève; les Anglais demandèrent bientôt à négocier une capitulation. Les Réguliers métropolitains cessèrent le feu mais les coureurs de bois canadiens, emportés par l'enthousiasme, s'élancèrent en hurlant, ne pensant qu'à jouer du couteau et de la hache. De Troyes eut beaucoup de mal à les arrêter.

Le calme était à peine rétabli que les Anglais, soudain craintifs à l'idée d'être peut-être massacrés par les Canadiens qui semblaient moins disciplinés que les Réguliers,[17] renvoyèrent les parlementaires français. Un

---

[17]Il existait aussi des **Troupes réglées** canadiennes, les Troupes dites *de la Marine*, plus tard

Anglais commença même à pointer un canon sur les assiégeants. Il fut abattu d'un seul coup de feu.

L'attaque reprit, redoublant de violence. Le bélier enfonça la porte du blockhaus, sans toutefois l'arracher. Aussitôt, d'Iberville s'y jeta, l'épée d'une main et le fusil de l'autre. Un soldat anglais se précipita et referma la porte qui tenait encore à ses gongs, empêchant les autres soldats du commando de suivre d'Iberville. Resté dangereusement seul, ce dernier blessa avec son fusil quelques Anglais qui l'attaquaient.

Cependant, un autre coup de bélier mieux ajusté enfonça entièrement la porte. Les Français se précipitèrent à l'assaut et bientôt le fort fut pris.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les Français trouvèrent fort peu de vivres dans le fort, mais cette capture leur permettait de faire la traite avec les Indiens qui se présentèrent en grand nombre, dès que la nouvelle eut atteint les villages amérindiens et inuits.

SOURCES & LECTURES ◆Albert Krebs, *Quand Le Moyne d'Iberville explorait le Mississipi*, article extrait du "Monde français", mars 1949. ◆Pierre Daviault, *La Grande aventure de le Moyne d'Iberville*, Editions de l'A.C.F., Montréal, pas de date. ◆J.M. Valois, *Histoire du Chevalier d'Iberville, 1663-1706,* Montréal, 1890. ◆Pascal Porvin, *Le Chevalier des Mers: Pierre Lemoyne D'Iverville*, Québec, l'Action Catholique, 1934. ◆Guy Frégault, *Iberville le conquérant*, Montréal, Société des éditions Pascal, 1944.

appelées *Coloniales*. Ces troupes réglées étaient, bien entendu, aussi disciplinées que les effectifs métropolitains. En fait les miliciens canadiens et les coureurs de bois étaient excellents pour les combats en forêt ou de nuit; et les troupes réglées n'avaient pas d'égales pour tenir la ligne de bataille en rase campagne.

***Fort-Rupert**. Siège du*

Autre nom: Fort-Saint-Charles.

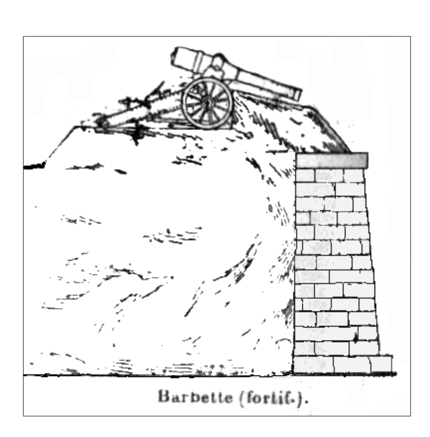
Date de l'action: 3 juillet 1686.

Localisation: Baie d'Hudson, Canada.

Conflit: Rivalités économiques et coloniales entre les deux puissances.

Contexte: Un commando français commandé par le chevalier de Troyes avait envahi la Baie d'Hudson et de James, jusque-là chasse-gardée des Anglais.

Chefs en présence ♦**Français**: Le raid était commandé par le chevalier de Troyes, avec Le Moyne d'Iberville, un "pied-noir" français[1], lieutenant de Troyes. Le Moyne de Sainte-Hélène, frère de d'Iberville. ♦**Anglais**: le commandant général de la Baie de James pour l'Angleterre était nommé Bridgar



Barbette: plateforme d'artillerie destinée à surélever la pièce qui peut ainsi entrer en action en tir tendu par dessus la muraille ou le parapet.

Effectifs engagés ♦**Français**: 60 Réguliers métropolitains et Canadiens ou Indiens. ♦**Garnison anglaise**: 15 hommes.

Stratégie ou tactique: Surprise d'abord, puis attaques combinées sur toutes les faces du fort afin de diviser la garnison.[2] Fort-Rupert était construit sur le même plan que le Fort-Monsoni; bien qu'il ait moins d'artillerie.

Résumé de l'action: Après s'être emparé du Fort-Monsoni, il restait encore deux forts anglais dans la Baie de James,

---

[1]Donc né au Canada.

[2]Jomini énumère aux pages 216 et 217 quelques-unes des différentes tactiques qui furent utilisées pour réaliser un coup de main: «Des postes ont été pris en remplissant des fossés de fascines, parfois de sacs de laine; du fumier a été utilisé dans le même but. Des échelles sont généralement nécessaires; elles devraient être toujours tenues prêtes. Des grappins à main ont aussi été utilisés et fixés aux souliers des soldats, afin de les aider à escalader les hauteurs rocheuses qui commandaient les retranchements. Une entrée fut pratiquée par les égouts de Crémone par le prince Eugène. En lisant de tels faits, nous devons en tirer non pas des règles mais des indices, car ce qui a été fait peut être refait.» [Baron de Jomini, *L'Art de la Guerre*, chapitre IV, Art.XXXV.

dont le Fort-Rupert. Troyes laissa 40 hommes en garnison au Fort-Monsoni, et, avec 60 hommes, se mit en marche le 25 juin vers Fort-Rupert. Le 1er juillet, Sainte-Hélène alla reconnaître les abords de cette place-forte. Le lendemain, il apprit à Troyes que les Anglais ne montaient aucune garde.

Un navire était ancré devant le fort à moins d'une portée de mousquet du rivage. Troyes décida de s'emparer aussi du navire pour transporter l'artillerie qui serait nécessaire plus tard afin d'assiéger le puissant Fort-Albany. De son côté, le Fort-Rupert avait une garnison de 15 hommes.

De Troyes décida d'attaquer lui-même le fort tandis que, simultanément, d'Iberville attaquerait le navire qui risquait de lever l'ancre et de disparaître à la moindre alerte derrière un iceberg ou au-delà de la ligne bleue pâle de l'horizon. Le 3 juillet à l'aube, les 2 attaques synchronisées furent lancées. Sainte-Hélène força l'entrée du fort suivi de Troyes et du reste du commando. Les Français *nettoyèrent*[3] la place à la grenade.

Pendant ce temps, d'Iberville mena sa mission. À la tête de 13 hommes, il dirigea ses 2 canots directement sur le vaisseau anglais à l'ancre. Un petit détachement embusqué sur le rivage en appui-feu avait pour mission de le couvrir si nécessaire de son tir. Sur le pont, *le matelot anglais de quart dormait* au lieu de monter la garde, enveloppé dans sa couverture qui devint son linceul. Il se réveilla en sursaut; un Français l'abattit d'une balle entre les deux yeux. À la détonation, un membre de l'équipage surgit et se jeta sur d'Iberville qui lui fendit le crâne d'un coup de sabre[4].

Les autres soldats français défoncèrent le pont dans le but d'effectuer un tir de neutralisation dans l'entrepont, dortoir où dormaient les matelots anglais. Réveillés en sursaut et pris de panique, ces derniers demandèrent immédiatement quartier.

Parmi les prisonniers, se trouvaient le commandant général de la Baie de James: Bridgar, et le capitaine Outlaw dont le navire avait sombré dans les eaux glaciales de la Baie de James, l'automne précédent.

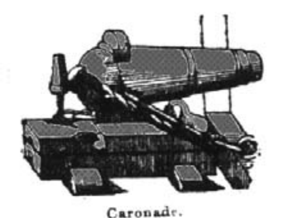
Pertes ♦5 Anglais tués ou blessés; un énorme butin.

---

[3]C'est à dire *réduisirent la résistance*.
[4]Ou **de hache**, plus probablement.

Conséquence de cette défaite anglaise: Dans le fort, les Français trouvèrent de grosses quantités d'objets de valeur et 5 canons. Le tout fut chargé sur le navire anglais capturé. Ensuite, ils détruisirent le poste, sauf... la cuisine. Tout le monde reprit alors le chemin du Fort-Monsoni, certains en bateau, d'autres par la terre et en canot. Le retour dura du 9 au 17 juillet. Puis Troyes prépara l'attaque de Fort-Albany.

SOURCES & LECTURES ◆Eugène Achard, *Le corsaire de la baie d'Hudson*, Librairie générale canadienne, Montréal, Librairie d'action catholique, Québec, 1941. ◆Guy Frégault, *Iberville le Conquérant*, Société des Editions Pascal, Montréal, 1944. ◆Charles Bert Reed, *The first great Canadian, the story of Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville*, Books for Libraries Press, Freeport, N.Y., 1972. ◆Louis Le Jeune, *Le Chevalier Pierre Le Moyne, Sieur d'Iberville*, Les Editions de l'Université d'Ottawa, Ottawa,1937.

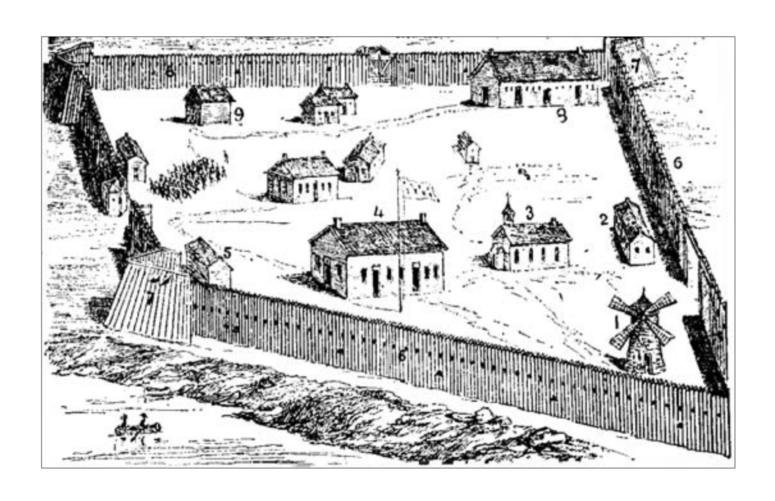


Caronade.

***Fort-Albany**. Siège de*[5]

Date de l'action: 25 - 26 juillet 1686.

Localisation: Baie de James, Canada. Coordonnées géographiques: 52° 15' Nord; 81° 37' Ouest. Fort-Albany était le Fort-Sainte-Anne des Français.



Fort seigneurial français de Nouvelle-France (1671) Coll. Privée.

Conflit: Ce n'était pas encore *la Guerre de la Ligue d'Augsbourg* qui ne commença qu'en 1688, mais plutôt des rivalités économiques et coloniales.

Contexte: Commando français dans la Baie d'Hudson. Revenu au Fort-Monsoni après avoir détruit le Fort-Rupert, Troyes prépara l'attaque du Fort-Albany, le plus puissant fort anglais de la Baie d'Hudson.

Chefs en présence ♦**Français**: Le raid était commandé par le chevalier de Troyes, avec son lieutenant Le Moyne d'Iberville. Le frère de ce dernier Le Moyne de Sainte-Hélène.

Effectifs engagés ♦**Français**: une cinquantaine de Réguliers métropolitains, de Canadiens ou d'Indiens. ♦**Garnison anglaise**: 15 hommes.

Stratégie ou tactique: Surprise d'abord, puis attaque par

[5]Appelé aussi **Fort-Quichichouane, Fort-Albany**; ou **Fort-Sainte-Anne** à partir du 26 juillet 1686.

tous les côtés du fort afin de diviser la garnison. Le fort était flanqué de quatre solides bastions, armés globalement de 43 canons. L'ensemble du commerce anglais des pelleteries de la Baie d'Hudson dépendait de ce fort.

Résumé de l'action: Pour attaquer Fort-Albany, de Troyes installa deux gros canons sur le navire pris aux Anglais, fit provision de boulets, et, pour plus de sûreté, emporta les moules pour en fondre.

Outre ces 2 canons, le navire en transportait au moins 6 autres —puisque les Français formèrent une batterie de 8 canons devant Albany. La troupe se mit en marche à pied, et d'Iberville en bateau, sous pavillon anglais pour donner le change. Arrivé le premier, par la terre, de Troyes établit son camp dans une île très rapprochée du fort, bien qu'à couvert des batteries anglaises. Le commandant français envoya Le Moyne de Sainte-Hélène en reconnaissance, à la suite de quoi il fit *délivrer une sommation* au gouverneur qui répondit évasivement. De Troyes ordonna donc de préparer le terrassement de la batterie en attendant le navire retardé sans doute par des vents contraires.

Les Anglais n'inquiétèrent pas le moins du monde les sapeurs français *"comme si ces derniers étaient à la solde des premiers"*. Mais le navire n'arrivait pas. La famine commençait à se faire sentir chez les Français. Enfin, il se montra, et, le 25 juillet, une batterie de 8 pièces fut prête à ouvrir le feu.

De Troyes attendit la tombée de la nuit pour déclencher le pilonnage d'artillerie afin d'augmenter *l'effet psychologique* du bombardement. La nuit, les esprits sont plus vulnérables. Il fit particulièrement viser les appartements du gouverneur anglais occupé à dîner tranquillement avec son épouse. Les Anglais ne tentèrent aucune sortie pour détruire la batterie. Le lendemain, le pilonnage recommença. En moins d'une heure, 140 projectiles écrasèrent le fort. Au cours d'une accalmie, les Français lancèrent des *"Vive le roi! Vive le roi!"*, afin de faire croire à un assaut. L'effet fut immédiat. Les Anglais demandèrent à parlementer. Les pourparlers de capitulation furent brefs. De Troyes exigea la reddition immédiate. Les Anglais capitulèrent.

Le fort fut remis aux Français et le gouverneur fut

autorisé à conserver ses effets personnels. Les occupants devaient être transportés à l'île Charlton, et, de là, en Angleterre, soit par le navire pris aux Anglais, soit par un autre navire anglais que l'on attendait incessamment. En dépit de son insistance, la garnison n'obtint pas les Honneurs de la Guerre. D'Iberville et Sainte-Hélène, accompagnés de 50 hommes, entrèrent tambour battant dans le fort; puis ils commencèrent la démolition de certaines installations des fortifications. Les prisonniers anglais furent utilisés comme main d'œuvre dans ce but.

Ensuite d'Iberville embarqua 20 hommes sur le navire et débarqua dans l'île Charlton où les Anglais avaient construit un autre fort et des entrepôts à fourrures. Il prit officiellement possession de l'île au nom du roi de France.

Pertes ♦La Baie d'Hudson était perdue pour les Anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le 19 août 1686, le chevalier de Troyes quitta la Baie de James où il laissa une garnison de 40 hommes avec d'Iberville au Fort Monsoni.

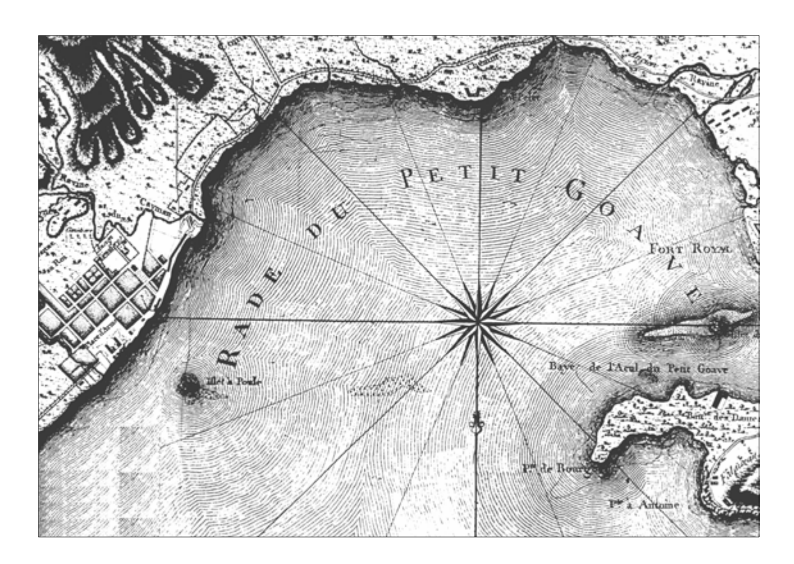
Cette expédition fit perdre aux Anglais: 3 forts et un établissement d'entreposage, 3 vaisseaux ou voiliers avec leurs effets, provisions et munitions, 50.000 peaux de castor, 50 prisonniers anglais sans compter les autres déjà emmenés prisonniers ou tués.

SOURCES & LECTURES ◆Maximilien Bibaud, *Les Machabées canadiens*, Cérat & Bourguignon, Montréal, 1859. ◆*D'Iberville, ou Le Jean-Bart canadien et la baie d'Hudson*, Bibliothèque paroissiale, Montréal, 1868. ◆Adam Charles Gustave Desmazures, *Histoire du chevalier d'Iberville, 1663-1706*, J.M. Valois, Montréal, 1890. ◆Frédéric de Kastner, *Pierre Dollard des Ormeaux; Pierre Lemoyne d'Iberville; Les frères d'Iberbille; Marie Madeleine de Verchères*, sans nom d'éditeur, Québec, 1902.

Le Petit-Goâve. Attaque contre

Date de l'action: 23 juin 1687.

Localisation: Ville située à une quarantaine de kilomètres à l'Ouest de Port-au-Prince, Hispaniola ou Saint-Domingue, au-



jourd'hui Haïti. Coordonnées géographiques: 18° 26' de latitude Nord, et 72° 52' de longitude Ouest.

Contexte: Au début de l'année, une escadre française commandée par l'amiral de Pointis[1] fit route vers les Indes Occidentales [les Antilles] afin d'y attaquer les établissements espagnols. Le 3 avril, cette escadre, à laquelle se joignit un important contingent de 1.500 boucaniers[2] venant de l'île de La Tortue et de Saint-Domingue, attaqua la ville espagnole de Cartagène située sur le Golfe du Mexique. Le 24, la ville fut prise d'assaut. Après avoir pillé l'agglomération et ruiné les fortifications, Pointis apprit qu'une escadre anglaise, commandée par l'amiral John Neville, le recherchait afin de s'approprier le butin pris aux Espagnols; aussi de Pointis se dirigea-t-il vers le détroit des Bahamas afin d'y ren-

[1]Jean-Bernard Desjeans, baron de Pointis [1645-1707], marin français. Il se distingua sous les ordres de Duquesne à Tripoli, Alger, Gênes, à l'île de Wight, au Cap Fréhel. Il prit Cartagène en 1697.

[2]Le mot boucanier vient de **boucan**, n.m., viande séchée à la fumée que mangeaient les Indiens Caraïbes. Le processus métonymique est complexe. Le mot provient du vocable caraïbe *boucacoui, frapper d'une flèche,* et, par extension *gibier*, puis *viande séchée à la fumée* que mangeaient les Caraïbes, et enfin le *gril de bois* et la *cabane* qui servaient à cette opération. En patois québécois, la boucane signifie encore la *fumée* et **boucaner** *fumer*. Les **boucaniers** étaient des *chasseurs* qui fumaient la viande afin d'en prolonger la conservation. Ces viandes étaient destinées aux *pirates* de Saint-Domingue qui furent aussi appelés boucaniers.

contrer l'Anglais.

Le 3 mai, l'amiral John Neville jetait l'ancre à Antigua où il apprit du gouverneur et capitaine-général des Îles-Sous-le-Vent que les Français allaient attaquer Santo-Domingo et, dans ce but, venaient de construire une route stratégique à travers les bois à partir du Petit-Goâve, en vue de faciliter cette opération.[3] Un Conseil de Guerre des Anglais et des Hollandais décida que les navires opèreraient leur ralliement à Puente-de-La-Guarda.

Le 27, l'amiral Neville aperçut 10 voiles et leur donna la chasse. Le WARWICK, plus rapide, réussit à en rejoindre un, mais, après un violent combat, le vaisseau anglais fut obligé de décrocher et de laisser s'éloigner le Français. C'était précisément l'escadre de Pointis chargée jusqu'aux écoutilles d'un butin énorme ramassé à Cartagène. Lorsque l'escadre anglaise s'approcha,[4] elle allégea ses voiles et se mit en ligne de bataille.

Les Français ouvrirent immédiatement le feu sur la ligne anglaise; particulièrement sur Le BRISTOL. Voyant la détermination de Pointis, les Anglais, quoique bien supérieurs en nombre, n'abordèrent pas. Alors l'escadre française, encombrée de butin, continua sa route suivie de loin durant deux jours et deux nuits entiers par l'escadre anglaise qui ne pouvait se résoudre de gaieté de cœur à abandonner de telles richesses.

À certains moments, les Français se laissaient gagner de vitesse, mais les Anglais se contentaient de les canonner de loin. Alors, les Anglais abandonnèrent la "poursuite".

L'évêque anglais Burnet se demanda par la suite pourquoi l'amiral anglais, qui avait une escadre numériquement supérieure, avait laissé prendre le large à de si grandes richesses. Neville se dirigea ensuite vers Cartagène où il fut renforcé par les six vaisseaux du contre-amiral Meese. De là, il retourna à Hispaniola [où il arriva le 19], laissant à Meese le soin de détruire le village du Petit-Goâve, selon les ordres du gouverneur de la Jamaïque Sir William Beeston, qui avait déclaré que "ce serait fort utile pour la Couronne britannique".(Sic!)

Chefs en présence ♦Anglais: colonel Kirkby; contre-amiral Meeze. ♦Français: inconnus.

Effectifs engagés ♦Français: une dizaine d'hommes. ♦Anglais: 900 soldats et marins.

Stratégie ou tactique: La surprise fut l'élément essentiel de ce succès anglais. Les raisons de cette destruction furent, bien sûr, d'ordre économique, puisque cette région fort riche concurrençait directement la production agricole de La Jamaïque. De fertiles et

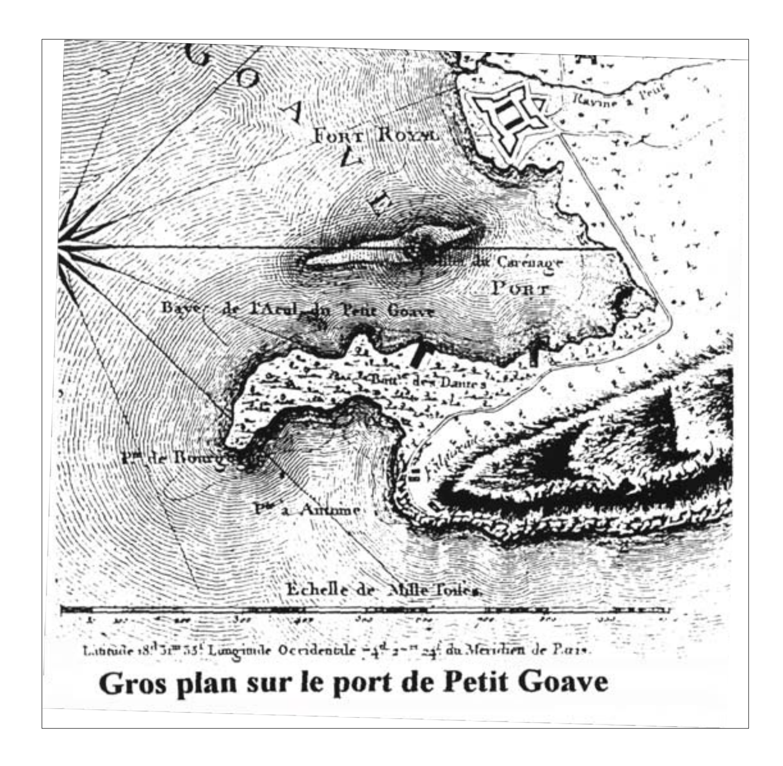
---

[3]Comme précisé plus haut, cette île, aujourd'hui presque désertifiée, était alors coiffée de forêt tropicale.

[4]Avec entre autres Le BRISTOL, Le TRIDENT, Le GOSPORT et Le NEWCASTLE.

luxuriantes plantations de sucre, de café, d'indigo et de coton couvraient la région.

Résumé de l'action: Le 22 juin, le contre-amiral Meeze arriva en vue du Petit-Goâve[5] avec neuf vaisseaux anglais. Le matin suivant, avant le lever du jour, 900 soldats anglais débarquèrent, sous le commandement du colonel Kirkby, et marchèrent directement sur la ville. Les marins étaient armés de couteaux, de pis-



Gros plan sur le port de Petit Goave

tolets et de piques d'abordage. La troupe anglaise pénétra silencieusement dans la ville, tua les sentinelles françaises qu'elle trouva sur son passage; le poste de garde fut entouré, surpris et désarmé.

Une centaine d'hommes s'élança ensuite en poussant des cris afin de s'emparer de deux batteries de quatre canons chacune, et les retourna contre la ville que la population, enfin réveillée, commença à quitter en toute hâte. Dès le lever du soleil, les marins se répandirent dans la ville, pillant chaque maison en détail, chaque pièce et chaque coffre. "La petite ville devint la scène d'un

[5] Le port du Petit-Goâve était très sûr contre le mauvais temps.

pillage universel,[6] et comme beaucoup de soldats anglais commençaient à s'enivrer avec le vin et le rhum trouvés dans les magasins, leur commandant se mit à craindre que les Français ne revinssent en force et ne l'attaquassent, pendant que ses hommes étaient dans cet état. Il ordonna alors de mettre le feu aux différents quartiers plus tôt que prévu. Tout fut brûlé et ruiné, privant ainsi de nombreux officiers et hommes de troupe de leur part de butin, car tout ce qui put être récupéré ne fut que quelques Noirs; quoique quatre mules chargées d'or et d'argent de l'Île de Cendre fussent arrivées au Petit-Goâve à peine quelques jours auparavant."

Ainsi se termina la destruction de cette petite ville, sans combat.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite française: La ville fut reconstruite par les Français. À la mi-juillet 1687, l'amiral anglais Sir John Neville prit le chemin de l'Angleterre, mais une épidémie se déclara dans ses équipages. Ces hommes moururent par dizaines. L'amiral Meese, lui-même, mourut et Neville le suivit le 27 juillet sur le Toboggan de l'Éternité.[7] Le seul capitaine qui survécut à cette épidémie, le capitaine Thomas Dilkes, ramena l'escadre en Angleterre où elle jeta l'ancre le 24 octobre dans un état lamentable.

L'amiral français Pointis, qui, pour sa part, avait fait voile vers le Grand-Banc de Terre-Neuve, entra dans la Baie Conception, large et magnifique baie de 80 km de profondeur, dominée par de grandioses montagnes. Or, non loin de là, mouillait l'escadre anglaise du commodore Norris.[8] Norris, qui voulait livrer bataille aux Français, convoqua un Conseil de Guerre, mais la majorité de ses officiers s'y opposa. L'escadre française put donc continuer son long périple vers la France sans être autrement inquiété par l'Anglais. Pourtant, un peu plus loin, le 14 août, l'amiral Pointis rencontra l'escadre du capitaine Harlow. Un long combat fut livré, qui fut interrompu par la nuit.

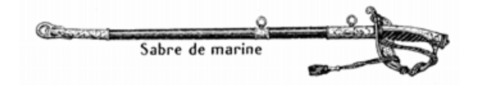
Le lendemain, l'escadre française, lourdement chargée de butin et en fort mauvais état après tant de mois en mer, continua sa route vers Brest, suivie de loin par l'escadre anglaise qui ne renouvela pas le combat. "Que ces vaisseaux français, qui était en mauvais état[9], n'aient pu être «rattrapés» par l'escadre anglaise composée de navires tout neufs, constitua un mystère que le

---

[6]Écrivit l'historien anglais Grant, voir in fine.
[7]Les corps étaient précipités dans l'Océan à l'aide d'une planche qui servait à éloigner les corps de la coque du navire
[8]Qui devint plus tard l'amiral Sir John Norris.
[9]Grant, ibid

peuple anglais ne put s'expliquer."

SOURCES & LECTURES ◆Pierre-François-Xavier de Charlevoix, *Histoire de l'isle espagnole ou de S. Domingue, écrite particulierement sur des memoires manuscrits du P. Jean-Baptiste Le Pers, jésuite, missionnaire à Saint-Domingue, & sur les pièces originales qui se conservent au Dépôt de la Marine*, Chez François L'Honoré, Amsterdam, 1733. ◆ Jean Pierre Deslіannes, *Précis pour Jean Pierre Deslіannes, habitant au Massacre, quartier du Petit-Goave, demandeur en opposition à l'exécution de l'arrêt de la cour, en date du 21 janvier 1789, au principal intimé en appel d'ordonnance du juge du Petit-Goave du 10 octobre 1788 contre le sieur Grenier, etc.,* Port au Prince, [1789.◆ Charles Malo, *Histoire de l'île de Saint-Domingue, depuis l'époque de sa découverte par Christophe Colombe jusqu'à l'année 1818*, Delaunay, Paris, 1819.



.



Gros plan sur la ville de Petit Goave

Pennibom. *Bataille de*

Date de l'action: 21 avril 1688. ***Localisation***: Village situé à 1,5 km de Derry, du côté de Cullmore, à 3 km du fort de Cullmore et à 5 km de St-Johnstown; Irlande du Nord. Aujourd'hui l'emplacement est absorbé par l'agglomération de Derry rebaptisée Londonderry par les Anglais. Coordonnées géographiques: 55° 00' de latitude Nord, et 07° 18' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre.

Contexte: La Révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France de Louis XIV d'une coalition, "*la Ligue d'Augsbourg*", qui incluait plusieurs pays protestants [la Hollande, le Saint-Empire romain germanique, la Suède] et la revancharde Espagne, désireuse de venger les désastreuses Paix des Pyrénées et de Nimègue.

En Angleterre, faisait toujours rage la guerre civile [politico-religieuse]. Contre leur propre roi Jacques II [catholique], les Anglais firent appel à sa fille Marie convertie au protestantisme, et à l'époux de celle-ci, Guillaume III d'Orange, stathouder de Hollande. Quoique issu d'une famille originaire d'Orange [Provence], ce nouveau roi d'Angleterre montrait des sentiments viscéralement anti-français et anti-catholiques, à tel point que l'idéologie "orangiste" désigne encore l'extrémisme W.A.S.P.[1] Guillaume d'Orange débarqua en Angleterre, cela provoqua la fuite de Jacques II. Le comte de Tirconel, vice-roi d'Irlande, rejetait le prince d'Orange, protestant, aussi le roi Jacques II résolut-il d'aller le rejoindre en emmenant avec lui des officiers français, et en particulier le lieutenant-général de Rosen, pour commander l'armée de Tirconel, le lieutenant-général de Maumont, les maréchaux Pusignan et Léry, le major-général Boisselot, et le maréchal-des-logis de Cavalerie Lestrade. L'intolérance religieuse était à son comble depuis près de deux siècles déjà en Angleterre. Le tableau suivant donne une idée plus précise de la réalité:

---

[1]Abréviation de "*blanc* [white], *anglo-saxon et protestant*."

Persécutions religieuses du peuple anglais aux XVIe et XVIIe siècles			
Roi	**Règne**	**Religion du souverain**	**Persécutions**
Henry VIII	1509-1547	anglican	persécuta les catholiques comme papistes et les protestants comme hérétiques
Édouard VI	1547-1553	anglican	persécuta les catholiques
Marie	1553-1558	catholique	persécuta les anglicans
Élisabeth 1ère	1558-1603	anglicane	persécuta les catholiques
Jacques 1er Stuart	1603-1625	anglican	persécuta les catholiques et les puritains
Charles 1er	1625-1648	anglican	persécuta les catholiques et les puritains
Cromwell (République)	1648-1658	puritain	persécuta les catholiques; son fils abdiqua en 1659
Charles II Stuart	1660-1685	protestant mais tolérant	accorda les droits civils aux catholiques mais le Parlement les annula (Test Act, qui resta en vigueur jusqu'au XIXe siècle)
Jacques II Stuart	1685-1688	catholique	catholicisme obligatoire
Guillaume III d'Orange	1688-1702	protestant	persécuta les catholiques; liberté de culte pour les sectes protestantes seulement

Chefs en présence ♦**Franco-anglais**: Le général Maumont et le colonel Hamilton commandaient les Anglais catholiques, partisans de Jacques II. Hamilton fut mis sous les ordres des Français. Était présent, mais sans titre de commandement, le comte de Berwick, fils naturel du duc d'York[2] et d'Arabella Churchill, sœur de Marlborough. Berwick se fit naturaliser Français en 1702.[3] ♦***Anglo-orangiste***: général Adam Murray.

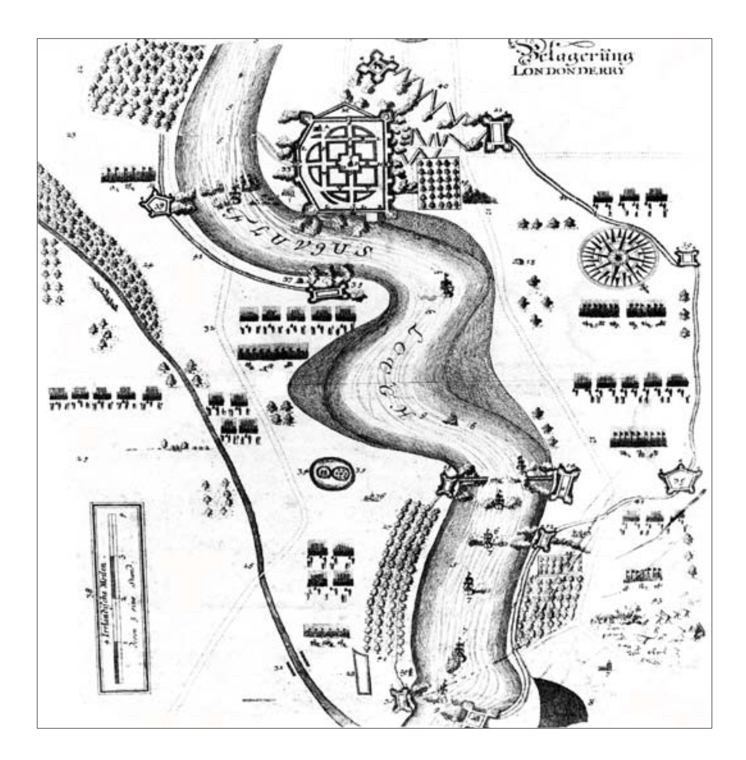
Effectifs engagés ♦**Anglais**: 1.800 hommes environ, cavaliers et fantassins. ♦**Français**: 280 cavaliers.

Stratégie ou tactique: Une charge de la Cavalerie française eut sur les Orangistes un effet de choc suffisant pour provoquer une panique et une retraite. La Cavalerie orangiste

[2]Qui était devenu le roi Jacques II.
[3]Lorsque tout espoir de conserver ses domaines anglais fut définitivement perdu.

s'était déployée à la droite des fantassins orangistes sur *l'estran*.[4] Les troupes orangistes étaient de véritables brigades internationales du Protestantisme.

Résumé de l'action: Le 17 mars 1688, une flotte française de 30 vaisseaux de guerre, commandée par Gabaret, débarqua le roi d'Angleterre Jacques II à Kinsale en Irlande. Le Nord de l'Irlande était orangiste [protestant]. Durant la 2e quinzaine d'avril, Maumont et Hamilton assiégèrent Derry défendue par les Orangistes. Ces derniers s'avancèrent



Siège de Londonderry

avec 400 fantassins et 790 cavaliers et Dragons pour bloquer la ville en attendant le matériel de siège. Ils prirent leurs quartiers près du fort de Cullmore, en aval de la ville, sur la même rivière. Le commandant anglais de ce fort capitula immédiatement, quoique les assaillants n'aient pas eu de quoi le forcer à déposer les armes.

Le brigadier Wauchop stationnait de l'autre côté de

[4]Plage semi-boueuse ou "laisse", découverte à marée basse, appelée "battures" au Canada.

la rivière, vis-à-vis de Derry, avec 2 bataillons, quelques cavaliers et quelques pièces d'artillerie de campagne. Ramsey, qui était du côté de Saint-Johnstown avec 4 bataillons, reçut l'ordre d'envoyer 200 fantassins, sous les ordres du colonel Hamilton, occuper le village de Pennibom.

Les Orangistes de Derry, qui virent passer cette troupe en vue de la ville, effectuèrent une sortie pour l'attaquer, avec 1.500 fantassins et 300 chevaux. Le colonel Hamilton se retrancha aussitôt dans des haies et des maisons de Pennibom, et envoya quérir des renforts. Comme la Cavalerie était au fourrage, il ne resta que 40 cavaliers pour s'élancer en renfort à Pennibom.

Un rapide coup d'œil au tableau montre que pour rester dans la légalité, il ne fallait pas avoir peur de changer de religion.

Quand les 40 *Dragons*[5] revinrent, ils trouvèrent l'Infanterie orangiste en bataille en face de l'Infanterie française. Les 40 Dragons renforcèrent les 40 cavaliers, et ainsi les 80 cavaliers franco-anglais chargèrent la Cavalerie orangiste, la culbutèrent et la poursuivirent le long de l'estran, fort près de la place. L'Infanterie orangiste, voyant cette déroute, se retira elle-aussi sous les coups de fusils des Franco-alliés.

Pertes ♦Le général français Maumont fut tué durant la charge avec 6 ou 7 cavaliers et Dragons, mais la plupart furent blessés par le tir de l'Infanterie orangiste. ♦Les pertes de ces derniers ne sont pas connues avec précision.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le blocus des Orangistes de Londonderry pouvait continuer, il n'avait pu être forcé.

SOURCES & LECTURES ◆Cecil Kilpatrick, William of Orange, a dedicated life, 1650-1702, Education Committee of the Grand Orange Lodge of Ireland, Dublin, 1998. ◆Rex Cathcart, *William III & Ireland*, Easson, Dublin, 1990. ◆Thomas Crofton Croker, *The historical songs of Ireland, illustrative of the revolutionary struggle between James II and William III,* The Percy society, Londres, 1841. ◆Benjamin Wadsworth, *King William lamented in America, or, A sermon occasion'd by the very sorrowful tidings, of the death of William III. King of England, Scotland, France & Ireland, Defender of the Faith*, sermon du 4 juin 1702 à Boston, B Green, & J. Allen, Noston, 1702.

[5]Troupes à cheval pouvant, au besoin, être utilisées comme Infanterie. Ces 40 Dragons étaient ceux partis "au fourrage."

Pennibom. *Bataille de*

Date de l'action: 25 avril 1688.

Localisation: Village situé à 1,5 km de Derry; Irlande du Nord. 55°00' Nord; 07°18'Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre. Guerre entre l'Angleterre et l'Irlande.

Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France de Louis XIV de la Ligue d'Augsbourg.

En Angleterre, faisait aussi rage la guerre religieuse. Partout les catholiques étaient pourchassés, massacrés et, dans le meilleur cas, traités en citoyens de catégorie inférieure. Cette atmosphère allait se perpétuer jusqu'aux temps modernes grâce à des lois discriminatoire [Test Act]. À travers l'Angleterre et l'Écosse, des *lillibulleros*[1] injuriaient les catholiques et préparaient la déposition du roi jacques II. En Irlande, où la population était entièrement catholique, c'était pire encore; le lieutenant-général de Rosen commandait l'armée sous Tirconel, de même que le lieutenant-général de Maumont,[2] les maréchaux Pusignan et Léry, le major-général Boisselot, et le maréchal-des-logis de Cavalerie Lestrade.

Chefs en présence ♦**Français**: Le colonel Hamilton devint le subalterne des officiers français, le maréchal français de Pusignan, le général de Pointis, le comte de Berwick. ♦**Anglais**: inconnus.

Effectifs engagés ♦**Français**: 500 fantassins durant la

---

[1]Petites chansons vexatoires qui étaient enseignées aux enfants. Selon la terrible législation anti-catholique du Test Act, les catholiques [en Irlande et ailleurs sur le territoire anglais] ne pouvaient posséder une arme ou un cheval d'une valeur supérieure à 5£; les carrières militaires [d'officiers seulement, car ils étaient tenus de servir comme sans-grades], les carrières administratives et industrielles leur étaient interdites; ils n'étaient ni éligibles ni électeurs; ils ne pouvaient exercer la moindre profession libérale, à l'exception de la médecine; ils ne pouvaient acquérir la moindre parcelle de terre de leur propre pays, d'hériter ou de défendre leur bien contre un parent qui aurait eu la bonne idée de se convertir au protestantisme pour les déposséder. En revanche, ils jetaient la suspicion sur toute leur parentèle, s'exposaient à être présumés coupables de tous les délits commis dans le voisinage. Ils n'en étaient pas moins assujettis à l'impôt, aux charges d'entretien de la Milice, au service militaire [ils étaient mis en première ligne] et au paiement de la dîme à l'Église... protestante. Le sort des catholiques d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse était bien pire que celui des protestants français soumis aux tracasseries parisiennes, même en incluant les horribles dragonnades [voir ce mot]. Jusqu'au milieu du XXe siècle, et en dépit de l'abolition du Test Act [qui avait eu lieu vers la fin du XIXe siècle], la plupart des universités d'Angleterre refusaient les étudiants catholiques, par simple tradition.

[2]Qui fut tué au cours de la première bataille de Pennibom.

journée et 1.800 hommes supplémentaires le soir. ♦**Anglais**: 7.500 hommes.

Stratégie ou tactique: Ce combat avait pour objet de débloquer Derry [Londonderry] assiégée par les Franco-alliés. Durant la première partie de la bataille, les Franco-alliés, numériquement inférieurs, gardèrent des positions défensives et les Orangistes offensives. Dans la soirée les rôles furent inversés.

Résumé de l'action: Après la première bataille de Pennibom, l'Infanterie de ce poste fut renforcée pour atteindre 500 fantassins.

Le 25, les 7.500 soldats orangistes sortirent de Derry et les attaquèrent. Le combat dura toute la journée, et, “à la brunante” [à la tombée de la nuit], les Franco-alliés avaient été chassés de toutes les haies et réduits jusqu'aux dernières maisons du village. La défaite était proche.

Toutefois, vers 19h00, Ramsey arriva au secours des Franco-irlandais avec 4 bataillons français [1.800 hommes]. Ces derniers amorcèrent d'abord l’attaque les rebelles orangistes par derrière. Les Orangistes refluèrent en désordre jusqu'à la ville. L'action fut longue mais les pertes faibles: Pusignan, maréchal de France, y fut mortellement blessé. Pointis brigadier-général y fut blessé aussi, de même que Berwick.[3]

Pertes ♦Les pertes furent relativement lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise: Pour la deuxième fois en une semaine, le blocus de Londonderry ne put être forcé par les Orangistes.

SOURCES & LECTURES ◆Derrick R. Johnson, *William of Orange’s expedition to England, 1688*, Devon Books, Londres, 1988. ◆Lucile Pinkham, William III and the respectable revolution; the part played by William of Orange in the Revolution of 1688, Archon Books, Hamden, Connecticut, 1969. ◆Hugh Speke, *Some memoirs of the most remarkable passages and transactions on the late happy revolution in 1688, before and after, the landing of the then Prince of Orange, afterwards our most glorious King William, the deliverer and preserver of Great-Britain and Ireland. And from thence continued on with the greatest success against the French King, by the good conduct, wise and prudent management of our most gracious Queen Anne, whom God long preserve and defend. With some advice to the Roman Catholicks of Ireland, annexed hereunto; by way of answer to a pamphlet or libel*, publié à Londres en 1713. ◆Samuel Johnson, *An argument proving, that the abrogation of King James by the people of England from the regal throne, and the promotion of the Prince of Orange, one of the royal family, to the throne of the kingdom in his stead, was according to the constitution of the English government, and prescribed by it*, publié par l’auteur, Londres, 1692.

[3]À ce moment-là, *être à la tête de ses troupes* n'était pas une simple figure de rhétorique pour les officiers supérieurs et généraux.

Fort-Sainte-Anne*. Siège de*

Autres noms: Fort-Albany, Fort-Quichichouane.

Date de l'action: du 21 septembre 1688 à juin 1689.

Localisation: Baie d'Hudson, Canada. Coordonnées géographiques: 52° 15' de latitude Nord, et 81° 37' de longitude Ouest.

Conflit: Prolongement en Amérique du Nord de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg [Campagne d'hiver 1688-1689]. Guerre civile de religions en Angleterre.

Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685], qui avait accordé la liberté de culte aux protestants, entraîna la formation contre la France de Louis XIV d'une coalition politico-religieuse: "la Ligue d'Augsbourg". En France, en Angleterre et en Irlande faisait rage une terrible guerre religieuse.

Le 21 septembre, d'Iberville arriva à l'embouchure de la rivière Sainte-Anne[1] et s'approcha du Fort Sainte-Anne pour y embarquer des peaux de castor. Au moment où il se préparait à en repartir, il aperçut 2 navires anglais, Le HAMPSHIRE et Le NORTH-WEST-FOX, l'un de 24 canons, l'autre de 10.

Chefs en présence ♦**Français**: Pierre Le Moyne d'Iberville, gentilhomme et corsaire canadien. ♦**Anglais**: noms inconnus.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 85 hommes. ♦**Français**: 16 hommes.

Stratégie ou tactique: Par des tirs de harcèlement, les Français empêchaient les Anglais de se ravitailler en vivres frais, de telle sorte que le scorbut leur tua 25 hommes.

Résumé de l'action: Voyant arriver ces deux vaisseaux anglais plus gros que le sien, Le Moyne d'Iberville remonta vers l'amont avec sa grosse barque et fit enlever les balises du fleuve pour empêcher les Anglais, plus gros, de le suivre sans s'échouer. L'opération réussit sous le feu continuel des Anglais qui remplacèrent les balises par des barils.

Les Anglais étaient au total 85 combattants et les Français 16. Quand les Anglais eurent rebalisé le chenal, les Français[2] se mirent à les harceler durant deux jours en de

---

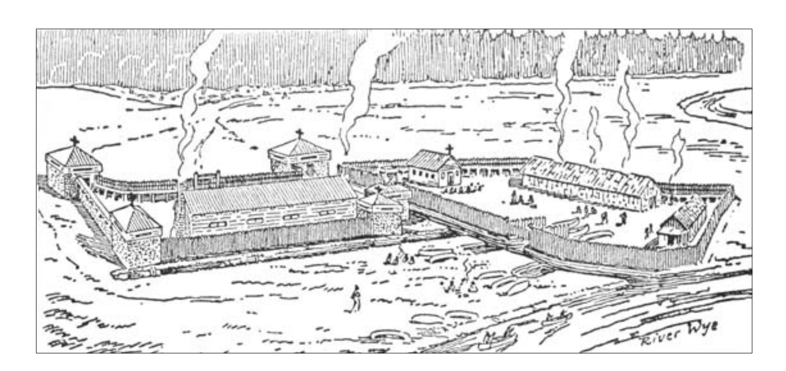
[1]Dans la Baie d'Hudson.
[2]Tous originaires du Canada.

continuelles escarmouches. Finalement, les Anglais se résolurent à la seule solution possible, remonter le fleuve afin d'en débusquer les francs-tireurs français.

Pour limiter leurs pertes humaines, ils décidèrent de remonter en bateau, mais, comme l'avait escompté d'Iberville, les deux navires anglais s'échouèrent. Si les Français avaient eu le moindre canon sur leur barque, ils auraient pu les contraindre à se rendre.

Enfin, à la marée suivante, le plus petit des deux navires anglais se releva et poussa plus avant vers l'amont, flanqué de deux canots qui sondaient sans cesse le chenal. Les Anglais finirent par mettre pied à terre pour se retrancher dans une tête de pont.

Fort Sainte-Marie (1639), fort français en Ontario [dessin de Jeffery]. Coll. priv.



La nuit suivante, après minuit, Maricourt, frère de Le Moyne d'Iberville, et deux Français, essayèrent de faire des prisonniers mais ne réussirent qu'à tuer inutilement un Anglais. Cette situation d'assiégés dura 15 jours pour les Anglais; ils parvinrent enfin à décharger leur navire à l'endroit où leur homme avait été tué. Leur plus grand navire, enfin allégé, remonta le fleuve. Le déchargement s'était effectué sous le feu des 14 Français encore valides. Maricourt fut blessé.

Les Anglais étaient ainsi établis à 2 km du Fort Sainte-Anne, mais, restaient assiégés. Alors que les Français se permettaient d'aller à la chasse, les Anglais étaient pratiquement bloqués dans leurs retranchements.

Le 10 octobre, Martigny[3] fut envoyé à Montréal[4] où il arriva au milieu de juin de l'année suivante après avoir atteint le lac Supérieur.

Après le départ de Martigny, d'Iberville changea de tactique. Il se rendait compte que, s'il continuait de harceler les Anglais, ces derniers iraient passer l'hiver dans l'île Charlton où les Français n'avaient que 6 hommes pour garder un important stock de vivres. Il fit donc cesser les tirs de harcèlement jusqu'à ce que les vaisseaux anglais fussent immobilisés par les glaces. Alors le harcèlement reprit.

Bientôt, les Anglais furent contraints de négocier avec les Français. Ils voulaient obtenir l'autorisation d'aller à la chasse afin de lutter contre le scorbut. D'Iberville refusa afin de les forcer à capituler.

Le lendemain, une troupe d'Anglais passa outre et partit pour la chasse. Tandis que la plupart des Français restaient en position de blocus, cinq d'entre eux suivirent les chasseurs et les firent prisonniers. Prévoyant que d'autres iraient à leur recherche, d'Iberville envoya une autre patrouille de huit hommes qui tendit une embuscade et attaqua par surprise, le lendemain, le détachement anglais de secours de 10 hommes. Ces derniers furent rapidement mis en fuite et se réfugièrent dans leurs retranchements.

Devant ces échecs successifs, les Anglais demandèrent à parlementer pour gagner du temps. Ils acceptèrent de vendre aux Français toutes leurs marchandises et s'engagèrent à ne pas s'approcher du Fort Sainte-Anne. Ils paraissaient totalement prêts à coopérer avec les Français, mais des Irlandais, qui se trouvaient parmi les Anglais, avertirent secrètement les Français que tout cela n'était qu'une ruse destinée à gagner du temps jusqu'au dégel qui rendrait toute liberté d'action à leurs vaisseaux. À ce moment, ayant retrouvé la puissance de feu de leur artillerie embarquée, ils attaqueraient avec grand avantage. Ils ajoutèrent en outre que les Anglais avaient dissimulé de la marchandise.

Furieux, d'Iberville prit alors 13 hommes avec lui

[3]Un cousin d'Iberville.
[4]Avec des stocks de fourrures pris aux Anglais.

et se précipita dans le camp anglais. Montrant un grand repentir, ces derniers offrirent d'autres marchandises en jurant que cette fois il ne leur restait rien. Comme garantie, ils livrèrent en otage de valeur, "le capitaine Abraham". Mais, minutieusement interrogé par les Français, ce dernier avoua, quelque temps après, n'être qu'un forban capturé par les équipages anglais.

Hors de lui, de s'être encore fait jouer par ses ennemis, d'Iberville décida de reprendre les actions de harcèlement. Il attira 4 Anglais dans un guet-apens, et, le lendemain, avec 13 hommes, en captura 17 autres. Puis, apprenant qu'une épidémie sévissait chez eux, d'Iberville fit enlever leur chirurgien. Le même jour, il somma les Anglais de se rendre. Ils étaient encore plus de 40 et refusèrent.

Le lendemain, Maricourt prit 13 hommes et alla harceler les retranchements anglais. Enfin, d'Iberville envoya une seconde sommation, menaçant, par ruse, de massacrer tous les Anglais s'ils refusaient. Le jour suivant, les Anglais signèrent la capitulation sans avoir pu obtenir les Honneurs de la Guerre. D'Iberville garda 10 hommes comme domestiques et renvoya les autres sur parole en Angleterre.

Pertes ♦Les Anglais eurent 3 tués par embuscade et 25 morts du scorbut. Ils perdirent en outre 2 navires et tout leur équipement, vivres et matériel. D'Iberville rendit le petit navire aux Anglais qu'il renvoya en Angleterre sur parole.

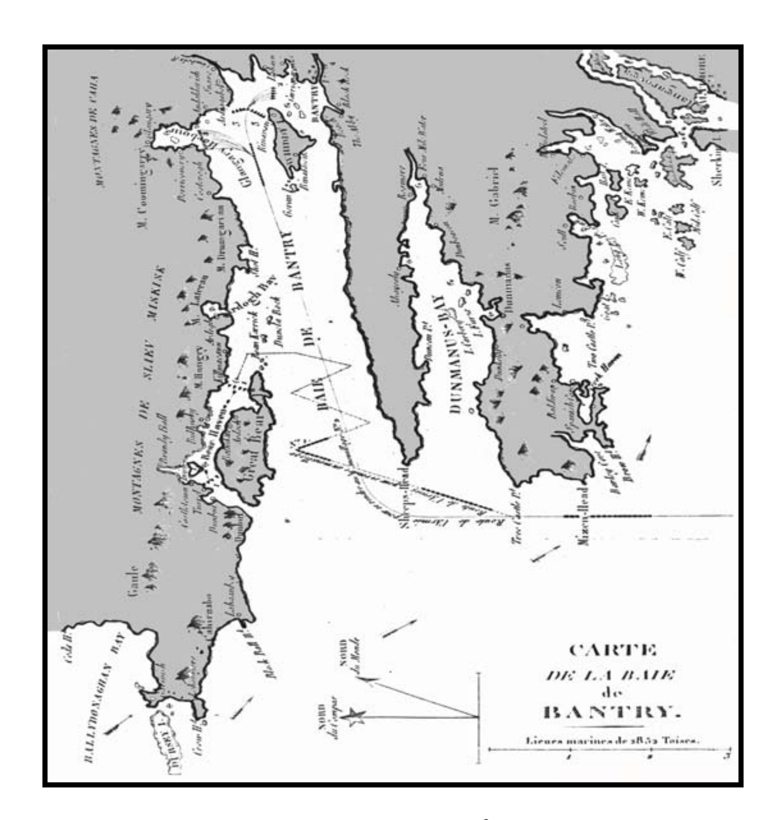
Conséquence de cette défaite anglaise: Outre le butin considérable que récupérèrent les Français, toute la Baie de James était française. Seul le Fort-Nelson restait encore entre les mains des Anglais.

SOURCES & LECTURES ◆François Daniel, *D'Iberville ou Le Jean-Bart canadien et la baie d'Hudson*, Bibliothèque paroissiale, Montréal, 1868.◆Nellis Maynard Crouse, *Lemoyne d'Iberville, soldier of New France*, Kennikat Press, Port Washington, N.Y, 1972. ◆Rousseau, Edmond, *Les exploits d'Iberville, sans données de publication*, Québec, 1888. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne D'Iverville*, l'Action Catholique, Québec, 1934. ◆Jean Beaudoin, *Journal d'une expédition de d'Iberville*, Imprimerie de l'Eure, Evreux, 1900.

Baie de Bantry. *Bataille navale de la*

Date de l'action: 11 mai 1689.

Localisation: Fjord d'origine glaciaire situé à l'extrémité S.-O. de l'Irlande. Coordonnées géographiques: 51° 38' de latitude Nord, et 09° 48' de longitude Ouest. À quelques kilomètres à l'Ouest de la Baie de Bantry, non loin de la mer, se trouve un tout petit village au nom trop long:



Ballinascarthy. En cette fin du XVIIe siècle, des métayers extrêmement pauvres tâchaient de survivre de leur travail exténuant dans ce petit village comme dans tous les autres de cette île, et qui suffisait à peine à payer un affermage exorbitant au riche propriétaire anglo-protestant qui venait d'être imposé dans la région par Guillaume III d'Angleterre. L'un de ces pauvres s'appelait Ford, et un descendant de cette famille allait émigrer en Amérique et engendrer Henry Ford et son Modèle T. L'Amérique se révélerait un terreau beaucoup plus fécond pour ce peuple opprimé.

Conflit: Guerre religieuse de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre. Guerre entre l'Angleterre et l'Irlande.
Contexte: La révocation de l'Edit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France de Louis XIV d'une coalition, "la Ligue d'Augsbourg", qui incluait plusieurs pays protestants [la Hollande, l'Empire d'Allemagne, la Suède] et l'Espagne désireuse de venger les désastreuses Paix des Pyrénées et de Nimègue. En Angleterre, faisait rage une guerre de religions.

Le 17 avril, Herbert était à Cork en Irlande avec son escadre. Le 29 avril, il découvrit l'escadre française au large de Kinsale. Il n'osa pas les attaquer, et, le lendemain, les Français avaient disparu. Il les retrouva dans la Baie de Bantry, dans le comté de Cork, dominée par les monts Berehaven. Il resta assez loin à les surveiller jusqu'au matin, puis s'approcha après avoir reçu des renforts. L'escadre française de Châteaurenault venait, en ce 9 mai 1689, de débarquer 6.000 hommes pour aider le souverain anglais déchu. Quoique la guerre ne soit pas encore déclarée entre la France et l'Angleterre, le capitaine anglais Ashby fit ouvrir le feu. Les Français ripostèrent immédiatement.
Chefs en présence ♦**Français**: François Louis Rousselet, comte puis marquis de Châteaurenault [1637-1716]. ♦**Anglais**: vice-amiral d'Angleterre Arthur Herbert, plus tard comte de Torrington.
Effectifs engagés ♦**Escadre anglaise**: 27 navires dont 19 vaisseaux de ligne. ♦**Français**: Châteaurenault avait 24 vaisseaux et débarqua 6.000 hommes à Bantry.
Stratégie ou tactique: La Baie de Bantry est une sorte de profond "fjord", orienté Est-Ouest, et ouvert à l'Ouest. Voir la carte. L'escadre française comptait pour la première fois des *vaisseaux-bombes* inventés en 1681 par un Français nommé Renaud. Le premier, il construisit des ketchs, voiliers à deux mâts, armés de lance-bombes. Cinq ans plus tard, le premier lance-bombes anglais fut construit à Chatham. Voici comment l'amiral Castex résuma la manœuvre de Bantry Bay: «Herbert avec 19 vaisseaux s'approchait et louvoyait pour serrer la terre. Châteaurenault appareilla le 11 au matin pour se porter à sa rencontre et engagea la lutte tout en restant près de la côte pour couvrir

ses transports... Herbert, ne pouvant entamer les Français, prit le parti de se retirer à Spithead. Châteaurenault ne le poursuivit pas sur le moment, préférant rester près de son convoi. Il le tenta ensuite, mais il ne parvint pas à rejoindre l'ennemi et il revint à Brest le 18 mai. Tout s'était heureusement accompli. L'escadre française et son convoi avaient pu arriver sur les côtes d'Irlande sans rencontrer à la mer l'escadre anglaise, et le combat de Bantry avait tourné en notre faveur[1]».

Résumé de l'action: À l'approche de la flotte anglaise, à l'aube du 1er mai, l'escadre française qui était mouillée, leva l'ancre, cargua ses voiles, afin de faire face aux Anglais, et se mit immédiatement en ligne de bataille, Gabaret à l'avant-garde, Châteaurenault au centre et Forant à l'arrière-garde.

Les Anglais ne bougeant plus, les Français se laissèrent porter sur leur ligne, et le vaisseau qui commandait l'avant-garde française hissa la flamme de combat. Le capitaine Ashby ouvrit le feu; Châteaurenault riposta aussitôt. Son propre navire s'attaqua au DEFIANCE anglais. Canonnade et mousqueterie. Le navire amiral anglais était The ELIZABETH. Il portait la marque de l'amiral Herbert.

	MARINE	**ROYALE**
NOM	**Position**	**Commandant**
1. L'ENTREPRENANT	Corps de bataille	capitaine de Beaujeu
2. L'ARDENT	Corps de bataille	**Châteaurenault**
3. Le DUC	Avant-garde	Colbert de Saint-Mars
4. L'OISEAU	Arrière-garde	Duquesne-Guiton
5. Le LÉGER	Avant-garde	Forbin
6. Le FAUCON	Corps de bataille	Hervault
7. L'ARROGANT	Corps de bataille	La Harteloire

[1]«Théories stratégiques», amiral Castex Raoul, Société d'Édition géographique, maritime et coloniale, Paris, 1929. Ch.II, p.155

8. L'EXCELLENT	Arrière-garde	La Vigerie-Treillebois
9. Le VERMANDOIS	Avant-garde	Machault
10. L'APOLLON	Arrière-garde	Montortié
11. Le NEPTUNE	Arrière-garde	de Pallières
12. Le CAPABLE	Corps de bataille	Bellefontaine
13. Le DIAMANT	Corps de bataille	Coëtlogon
14. Le FURIEUX	Corps de bataille	Desnos
15. Le COURAGEUX	Arrière-garde	**Job Forant**
16. Le SAINT-MICHEL	Avant-garde	**Gabaret**
17. Le FRANÇAIS	Avant-garde	Panetier
18. L'ARC-EN-CIEL	Arrière-garde	Perrinet
19. Le FENDANT	Avant-garde	de Réals
20. Le FORT	Avant-garde	Rosmadec
21. L'EMPORTÉ	Arrière-garde	Roussel
22. Le MODÉRÉ	Corps de bataille	Sainte-Hermine
23. Le PRÉCIEUX	Avant-garde	de Salempart
24. Le SAGE	Arrière-garde	Vaudricourt

Après un long et violent combat qui dura une bonne partie de la journée [5 heures], l'amiral anglais donna l'ordre de retraite. The ELIZABETH et plusieurs autres navires anglais avaient souffert de gros dommages. Moins de la moitié des unités anglaises se trouvaient en état de reprendre le combat. Les pertes humaines étaient moyennes des deux côtés. L'escadre anglaise battit alors en retraite et disparut derrière l'horizon, laissant les Français en pleine possession de la Baie de Bantry.

Pertes ♦**Français**: 40 tués et 93 blessés. ♦**Anglais**: 94 tués, 300 blessés et deux vaisseaux complètement désemparés.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'escadre anglaise se rendit à Spithead[2] pour y réparer ses avaries.

[2]Détroit situé entre Portsmouth et l'île de Wight.

En fait, si les Français revendiquèrent la victoire pour être restés maîtres du champ de bataille, Guillaume d'Orange leur en ôta partiellement le plaisir en refusant de jouer lui-même le vaincu, car, pour ne pas perdre la face, l'amiral anglais annonça à son arrivée à Portsmouth[3] qu'il avait repoussé l'escadre française. Pour donner plus de crédibilité à la *victoire*, la Chambre des Communes de Londres vota immédiatement des *remerciements* à Herbert. Le roi Guillaume poussa la ruse jusqu'à effectuer un voyage spécial à Portsmouth pour aller dîner avec l'amiral à bord de L'ELIZABETH. De plus, il accorda des lettres de noblesse aux trois chefs anglais: Herbert fut nommé comte de Torrington et pair d'Angleterre, Ashby et Schovell furent armés chevaliers. À Dublin par contre, un *Te Deum* fut chanté dans les églises catholiques pour célébrer cette défaite anglaise.

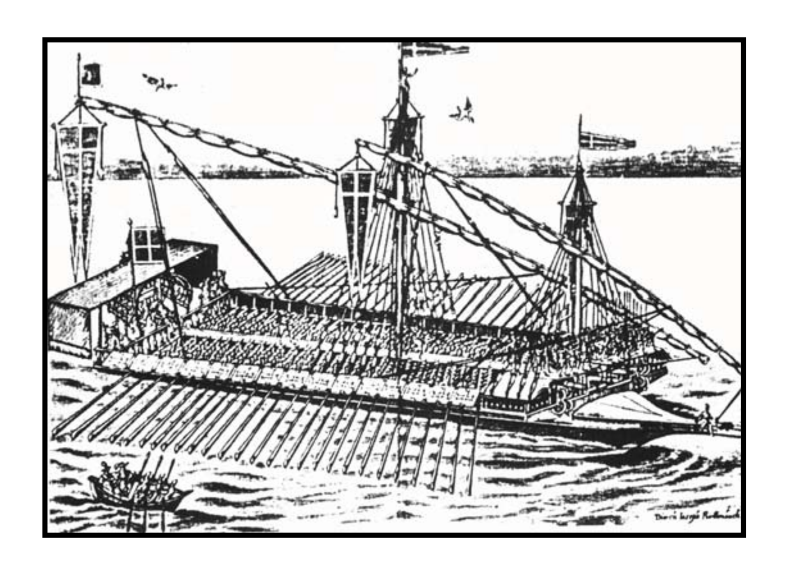
Tout le monde était, au fond, fort satisfait de cette bataille. Sauf, bien entendu, ceux qui en avaient souffert directement, les blessés et les familles des tués des deux nations[4].



---

[3]Et sans aucun doute avec l'accord du roi d'Angleterre.

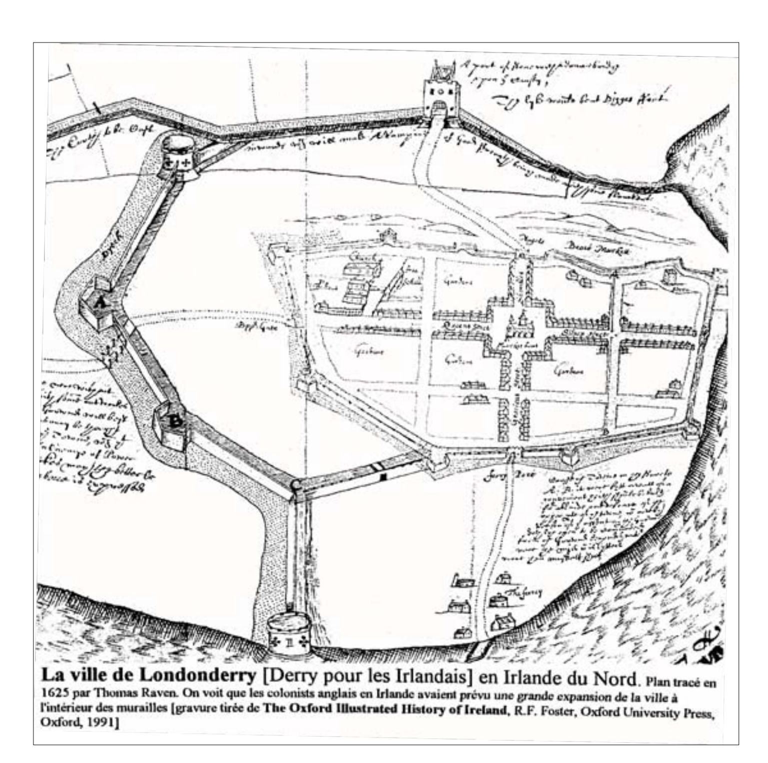
[4]Pourtant, l'amiral Castex critiqua plutôt sévèrement la conduite prudente de Châteaurenault: «La mission première étant accomplie, l'objectif principal, la flotte ennemie, reprenait ses droits. L'amiral français pouvait avec 24 vaisseaux contre 19, remporter une victoire décisive. À 17h00 cependant, il rompait le combat, bien que l'ennemi fut déjà mal en point, pour se rapprocher de Bantry et protéger son convoi, qui était à ce moment vide de troupes et qui ne risquait absolument rien. Et autant on peut admettre une dérogation momentanée aux principes avant la bataille, autant on doit condamner la conduite de Châteaurenault dans les circonstances ultérieures, conduite qui étonna passablement les témoins oculaires.» ibid.



Grande galère*. Coll. priv.*

Derry. *Siège de*

Date de l'action: 20 avril - 1er août 1689.
Localisation: Londonderry, Irlande du Nord.
Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre.
Contexte: La Révocation de l'Édit de Nantes [1685] avait entraîné la formation contre Louis XIV d'une coalition, *"la Ligue d'Augsbourg"*. En Angleterre, faisait déjà rage la



La ville de Londonderry [Derry pour les Irlandais] en Irlande du Nord. Plan tracé en 1625 par Thomas Raven. On voit que les colonists anglais en Irlande avaient prévu une grande expansion de la ville à l'intérieur des murailles [gravure tirée de **The Oxford Illustrated History of Ireland**, R.F. Foster, Oxford University Press, Oxford, 1991]

guerre civile et religieuse. À l'exception de [London]Derry et d'Enniskillen, toute l'Irlande s'était déclarée en faveur du roi d'Angleterre catholique Jacques II. Derry avait donc fermé ses portes devant Lord Amtrim et de nombreux anglo-protestants y avaient cherché refuge. Le gouverneur Lundy, partisan secret de Jacques II, était prêt à ouvrir la ville aux Français et au roi d'Angleterre catholique. Le roi Jacques II pensait donc s'emparer sans mal de ce port devant lequel son armée franco-irlandaise arriva, le 20 avril 1689.

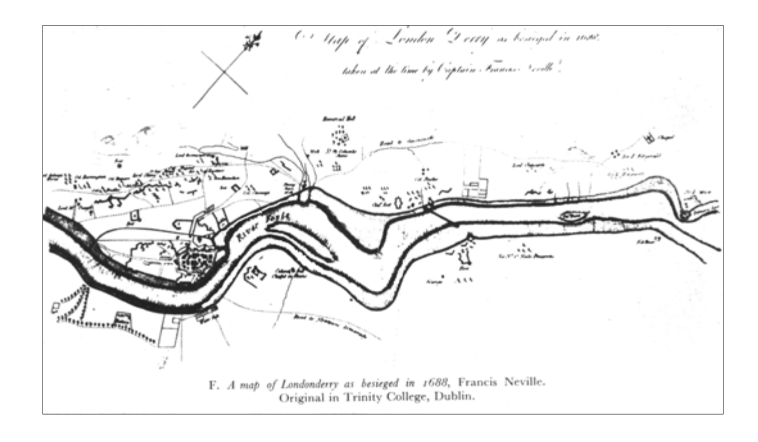
Deux des généraux français, qui accompagnaient le roi d'Angleterre en Irlande, s'appelaient Conrad de Rosen, comte de Bolvieller, et Maumont, [tué durant la première bataille de Pennibom]. Ils avaient été placés au commandement de l'armée "jacobite." Le colonel Hamilton, Anglais installé en Irlande depuis longtemps,[1] devint leur subalterne. Cela, d'ailleurs, ne manqua pas de créer des tensions.

Chefs en présence ♦**Franco-anglo-irlandais** [Jacobites]: Roi d'Angleterre Jacques II. Le lieutenant-général Conrad de Rosen qui devint maréchal de France en 1703. Le colonel Richard Hamilton, colon anglais [mais catholique] d'Irlande. ♦**Anglais orangistes**: Robert Lundy, gouverneur de la ville. Mais il s'enfuit et fut remplacé par des protestants: le major Baker, George Walker, et Adam Murray.

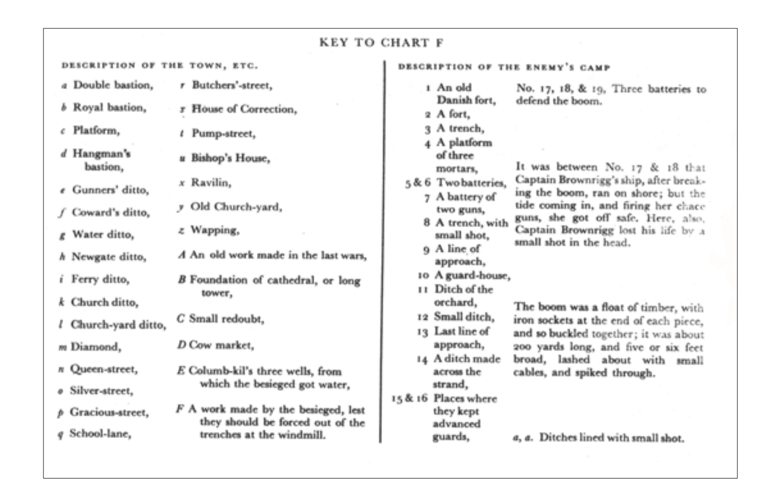
---

[1]Les *pieds-noirs* du XVII[e] siècle. L'oppression de l'Angleterre en Irlande ne date pas d'hier. En 1541, par un acte du Parlement, Henri d'Angleterre devenait *Roi d'Irlande* et abandonnait son titre de **Seigneur d'Irlande**. Édouard VI continua la politique de son père qui consistait à combattre la religion catholique dans ce pays... Après l'intermède catholique de Marie, Elisabeth imposa un clergé protestant [à la population catholique d'Irlande], et son règne fut marqué par une série d'insurrections sanglantes qui se termina par l'aliénation et l'occupation de toute l'île. Les terres furent confisquées et distribuées à des nobles anglais qui attribuaient des concessions de leurs "estates" à des "colons protestants" venus d'Angleterre. "*L'injustice de ce système et le fait que les Catholiques étaient exclus de toute charge publique, amenèrent en 1641 une autre tentative pour secouer le joug anglais. De grandes atrocités furent commises. En 1641, Cromwell fut nommé lieutenant de l'île, et, avec une énergie et une cruauté sans égales, il mit l'île à genoux en 9 mois seulement. Puis ce fut Jacques II le catholique et enfin la réaction protestante de la noblesse anglaise qui fit monter Guillaume d'Orange sur le trône afin d'en chasser leur roi [Jacques II]. Cette guerre de religion se termina par le Traité de Limerick qui promettait de laisser aux catholiques d'Irlande* l'exercice de leur religion. Mais ces promesses ne furent pas tenues par les Anglais." tiré de *The New Educator Encyclopedia* de James Laughlin Hugues, P.D. Palmer & Co., Toronto, 1934, pp.1833-1834. Par un décret du parlement de Londres passé peu après, des centaines de milliers d'hectares de terre irlandaise furent confisqués et attribués aux protestants anglais. "De cruelles lois pénales furent passées contre ceux qui confessaient la religion catholique; les dignitaires de cette religion furent exilés et tout catholique fut déclaré interdit d'exercer toute charge publique, d'acquérir des terres, ou même, [comme en Afrique du Sud aux plus durs moments de l'apartheid] d'épouser un protestant." ibid. Tous ces excès inhumains amenèrent de nombreuses insurrections. Puis en 1778, les lois devinrent plus tolérantes car l'Angleterre faisait face aux *Insurgents* américains et aux Français, et Londres ne voulait pas que les Irlandais se joignent à eux. Aussi les catholiques irlandais obtinrent le droit d'acheter des terres dans leur île, de construire des écoles et d'exercer leur religion sous certaines conditions. Au Canada français il en fut de même, les lois répressives furent adoucies pour les mêmes raisons, les Anglais ayant besoin de combattants pour arrêter les invasions américaines dans leur nouvelle colonie canadienne. Puis, le danger américain passé, la dure répression s'abattit encore sur l'Irlande [et sur le Canada]. Le gouvernement britannique décida de fondre les Parlements d'Irlande et d'Angleterre. Ce fut l'acte d'Union [1800]. Puis de nouvelles lois oppressives interdirent une fois encore la possession de terre irlandaise aux Irlandais, devenus des locataires dans leur propre pays. Enfin arriva la grande famine et la grande épidémie de choléra de 1845-1846 qui montra aux Irlandais qu'ils n'avaient décidément rien à attendre de meilleur de Londres. En effet l'Angleterre les laissa délibérément mourir de faim, refusant toute aide. Même les "seigneurs anglais" d'Irlande se désintéressèrent de leurs administrés. Ils expulsèrent leurs locataires irlandais qui ne pouvaient pas payer leurs loyers en cette période de famine. Au fond, des trois pays celtes d'Europe, la Bretagne, l'Écosse et l'Irlande, seule la première eut une existence paisible et accepta, de ce fait, de se fondre dans le peuple français.

Effectifs engagés ♦**Anglais** [Orangistes]: la garnison comp-



F. *A map of Londonderry as besieged in 1688*, Francis Neville. Original in Trinity College, Dublin.



KEY TO CHART F

DESCRIPTION OF THE TOWN, ETC.

a Double bastion,
b Royal bastion,
c Platform,
d Hangman's bastion,
e Gunners' ditto,
f Coward's ditto,
g Water ditto,
h Newgate ditto,
i Ferry ditto,
k Church ditto,
l Church-yard ditto,
m Diamond,
n Queen-street,
o Silver-street,
p Gracious-street,
q School-lane,
r Butchers'-street,
s House of Correction,
t Pump-street,
u Bishop's House,
x Ravilin,
y Old Church-yard,
z Wapping,
A An old work made in the last wars,
B Foundation of cathedral, or long tower,
C Small redoubt,
D Cow market,
E Columb-kil's three wells, from which the besieged got water,
F A work made by the besieged, lest they should be forced out of the trenches at the windmill.

DESCRIPTION OF THE ENEMY'S CAMP

1 An old Danish fort,
2 A fort,
3 A trench,
4 A platform of three mortars,
5 & 6 Two batteries,
7 A battery of two guns,
8 A trench, with small shot,
9 A line of approach,
10 A guard-house,
11 Ditch of the orchard,
12 Small ditch,
13 Last line of approach,
14 A ditch made across the strand,
15 & 16 Places where they kept advanced guards,

No. 17, 18, & 19, Three batteries to defend the boom.

It was between No. 17 & 18 that Captain Brownrigg's ship, after breaking the boom, ran on shore; but the tide coming in, and firing her chace guns, she got off safe. Here, also, Captain Brownrigg lost his life by a small shot in the head.

The boom was a float of timber, with iron sockets at the end of each piece, and so buckled together; it was about 200 yards long, and five or six feet broad, lashed about with small cables, and spiked through.

a, a. Ditches lined with small shot.

tait 7.000 soldats[2], mais la population aida à la défense.

Stratégie ou tactique: Derry qui allait être la scène de tant d'horreurs[3] était bellement située sur une colline ovale appelée l'Île de Derry, presque totalement isolée par une majestueuse boucle de La Foyle. Un nouveau faubourg appelé

[2]Les effectifs exacts sont impossibles à fixer car les pertes des combats précédents, l'arrivée de renforts et de réfugiés protestants et la participation de la population ne sont pas connues avec précision.

[3]Durant des siècles d'ailleurs puisque en cette fin de XX[e] siècle le conflit politico-religieux perdure, en dépit de perspectives plus favorables.

le Waterside[4] s'étendait sur la rive opposée du fleuve. La vieille ville s'élevait progressivement pour culminer au sommet de la flèche de sa cathédrale. La Foyle s'élargissait dès qu'elle avait traversé la ville en un estuaire appelé Lough Foyle.

Les fortifications de Derry, qui avaient été érigées à partir de 1609, consistaient en un simple mur souvent tapissé de mousse et d'herbe. Il n'y avait même pas de fossé devant les portes. Les ponts-levis avaient été négligés depuis longtemps et les défenses étaient dominées et commandées par des collines de tous côtés; elles n'avaient d'ailleurs été construites que pour tenir à l'écart des colonisateurs anglais et écossais les turbulents paysans irlandais frustrés par les privilèges intolérables des nouveaux venus. Le stock tactique de vivres et de munitions manquait de consistance d'autant plus que la population s'était multipliée par 8 sous l'affluence de colons *pieds-noirs* protestants réfugiés dans ces murs, en provenance de l'Irlande tout entière.

Le siège commença par un intense pilonnage destiné à créer des brèches dans les remparts. La garnison tenta de détruire les batteries par des sorties-surprise et mura chaque brèche au fur et à mesure. Trop peu nombreux pour des assauts combinés, sur plusieurs côtés, les Franco-irlandais tentèrent alors avec succès d'affamer la ville et bloquèrent La Foyle afin d'empêcher les secours maritimes. La population entière, fanatisée, aurait certainement fini par périr de faim[5] si les secours n'avaient finalement réussi à percer le blocus.

Résumé de l'action: À l'arrivée de deux régiments anglais destinés à renforcer la garnison, Robert Lundy[6] persuada les colonels de rembarquer sous prétexte que la défense était impossible à assurer et que cela ne ferait qu'un plus grand nombre de prisonniers qui tomberaient entre les mains des Français. Le soir du 17 avril, les portes de la ville furent mystérieusement trouvées ouvertes et les clés avaient dispa-

---

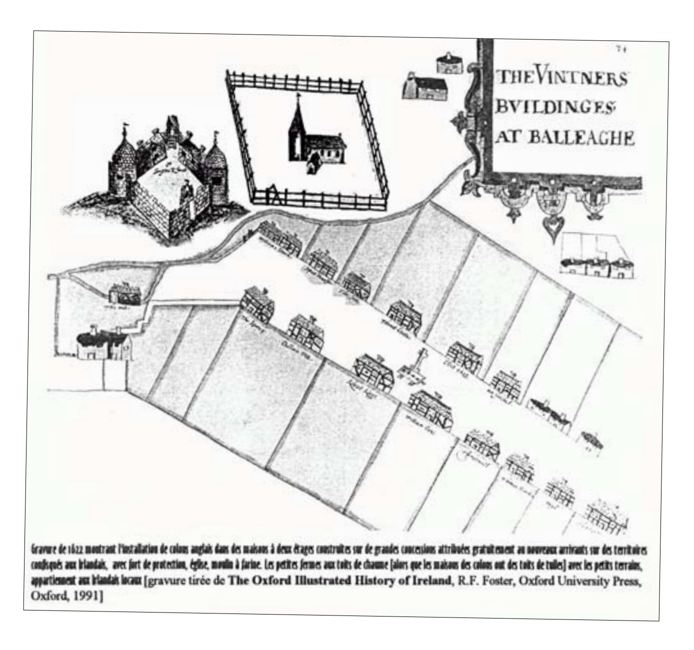
[4]Le Bordeleau.

[5]Comme la population de La Rochelle lors du Grand Siège. Il est vrai que l'inégale répartition des vivres fait que seul le petit peuple meurt; les dirigeants politiques et militaires s'arrangent pour obtenir des rations plus consistantes. Leur souci essentiel est d'ailleurs de ne pas rester trop gras alors que le peuple meurt autour d'eux. Mais ils se disent que c'est pour le bien de tous et pour la gloire de Dieu.

[6]Secrètement favorable aux Jacobites et aux Français.

ru, alors que les Français n'étaient qu'à 6 km de là. La garde fut immédiatement doublée et le mot de passe
changé. Lundy, qui commençait à paraître suspect, ne fut pas obéi lorsqu'il donna l'ordre *de ne pas tirer* sur les troupes françaises de Jacques II. La population anglo-

1Colonie anglo-protestante de Balleache, en Irlande du Nord. Sur cette gravure de 1622, on peut voir les belles maisons à plusieurs étages et les grandes propriétés concédées aux colons anglo-protestants venus coloniser la catholique Irlande. Les terrains avaient été au préalable confisqués aux Irlandais catholiques dont on voit encore quelques huttes en haut et à droite. Un grand terrain était réservé à l'église anglicane et un fortin permettait aux protestants de trouver asile en cas de soulèvement des populations locales victimes de ce nettoyage ethnique.



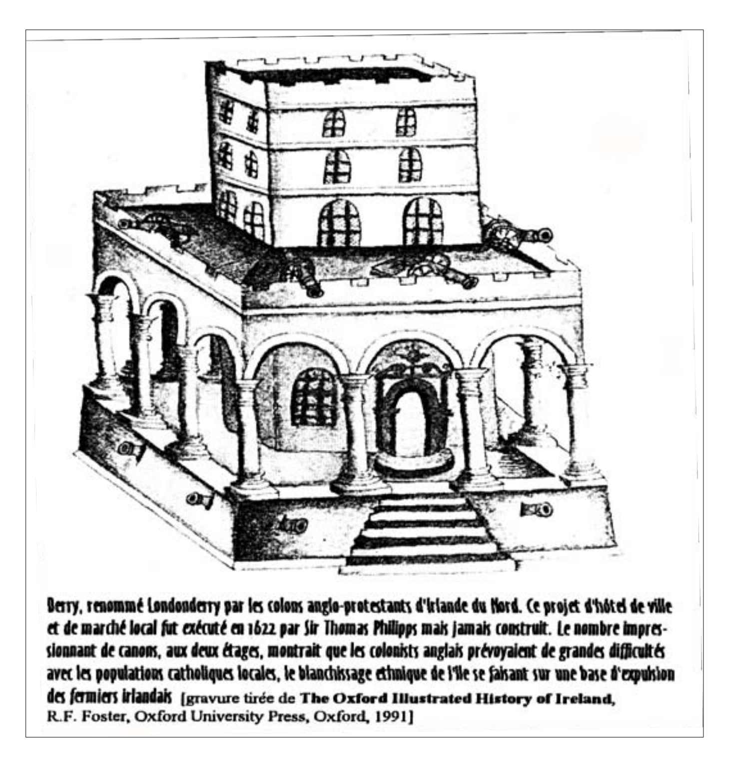
Gravure de 1622 montrant l'installation de colons anglais dans des maisons à deux étages construites sur de grandes concessions attribuées gratuitement au nouveaux arrivants sur des territoires confisqués aux Irlandais, avec fort de protection, église, moulin à farine. Les petites fermes aux toits de chaume [alors que les maisons des colons ont des toits de tuiles] avec les petits terrains, appartiennent aux Irlandais locaux [gravure tirée de **The Oxford Illustrated History of Ireland**, R.F. Foster, Oxford University Press, Oxford, 1991]

protestante se précipita sur les murs pour défendre la ville. Et le roi Jacques II, qui croyait trouver les portes ouvertes, fut reçu à coups de canons. Lundy s'enfuit déguisé en portefaix, fort heureux de s'en tirer à si bon compte.

Les combattants protestants étaient au nombre approximatif de 7.000, très motivés par un profond fanatisme.[7] Les hommes furent divisés en 8 régiments encadrés par des officiers. Chaque homme reçut un poste et une mission, et commença à fabriquer des munitions pour ses

[7]Partagé d'ailleurs par les catholiques. Époque sans nuances.

propres armes. 26 pasteurs protestants, véritables *commissaires-politiques* avant l'heure, furent chargés de fouetter le



Derry, renommé Londonderry par les colons anglo-protestants d'Irlande du Nord. Ce projet d'hôtel de ville et de marché local fut exécuté en 1622 par Sir Thomas Philipps mais jamais construit. Le nombre impressionnant de canons, aux deux étages, montrait que les colonists anglais prévoyaient de grandes difficultés avec les populations catholiques locales, le blanchissage ethnique de l'île se faisant sur une base d'expulsion des fermiers irlandais [gravure tirée de **The Oxford Illustrated History of Ireland**, R.F. Foster, Oxford University Press, Oxford, 1991]

courage et la détermination des soldats protestants et de châtier, au nom de Dieu, tout défaitisme éventuel. De l'artillerie fut montée dans le clocher de la vieille cathédrale.

Le roi Jacques II attendit 24 heures, et, le lendemain, il offrit une amnistie générale à tous ses sujets protestants qui déposeraient les armes, et à Murray lui-même un poste de colonel dans son armée et une somme de 1.000 livres. Murray refusa. Déçu de la tournure que prenaient les événements,[8] le roi décida alors de repartir en laissant la direction du siège à Maumont,[9] Hamilton fut commandant en second, et le brigadier Pusignan en troisième.

Les batteries de brèche commencèrent rapidement le pilonnage des défenses. Des incendies se déclarèrent un

---

[8]Il avait d'abord cru la ville ouverte.
[9]Qui fut en fait tué le lendemain.

peu partout. Les rues furent vite encombrées de gravats et de cadavres. Le 21 avril, une saillie fut exécutée sous le commandement d'Adam Murray et un combat se déroula, acharné. L'historien militaire anglais Grant précisa: "*On devrait garder présent à l'esprit que les défenseurs de Londonderry, étant des coloniaux, étaient de races mélangées; ils possédaient dans leurs veines plus de sang obstiné et têtu des Saxons et des Écossais. Ils étaient de ce fait très différents du caractère des Celtes qui leurs faisaient face.*"[10]

Murray eut un cheval tué sous lui; il fut entouré. Il ne dut la vie sauve qu'à l'arrivée de secours et les Anglais n'eurent que le temps de se réfugier dans les murs, poursuivis par les Franco-irlandais.

Mai et juin s'écoulèrent. Un assaut fut enfin tenté contre la *Colline du Moulin-à-Vent* près de la porte Sud. Les unités irlandaises s'élancèrent à l'assaut, conduites par le capitaine Butler, mais trouvèrent la population entière sur trois rangs au sommet des murs. Le premier rang tirait et les autres chargeaient. Quelques-uns seulement, parmi les plus chanceux, réussirent à atteindre le sommet des brèches, mais ce fut pour y être transpercés par des baïonnettes. Plusieurs centaines d'hommes furent tués durant l'assaut, heureux de mourir pour Dieu, qui ne savait plus à qui accorder la victoire.[11]

Les Franco-irlandais essayèrent alors d'affamer les assiégés. Les lignes de contrevallation furent soigneusement colmatées et solidement étanchéifiées. Au Sud, s'alignèrent les tentes de l'Infanterie de Butler, de O'Neil, de Lord Sloane et de Lord Gormanstown. Pour obstruer la rivière, les Français coulèrent plusieurs bateaux remplis de pierres; une rangée de pieux fut enfoncée au fond de son lit. De grosses poutres attachées ensemble formèrent une estacade de plus de 400 mètres de long, solidement fixée aux deux extrémités par des chaînes de 30 cm de diamètre.

Pendant ce temps, les protestants dépêchaient des renforts d'Angleterre pour soutenir leurs colons contre les

---

[10]La culture de Grant comporte des lacunes. Il semble bizarrement ignorer que les Écossais étaient aussi des Celtes, comme les Irlandais, les Gallois et les Bretons.

[11]Et qui devait être probablement outré de voir que les hommes s'entre-égorgeaient en son nom.

Irlandais. Le 16 mai, un convoi de transports escortés par trois vaisseaux[12] quitta Liverpool sous le commandement du colonel Piercy Kirk. Trois autres vaisseaux de l'escorte, commandés par l'amiral Sir George Rooke, recherchaient quelques navires français qui s'étaient emparés de deux vaisseaux de guerre anglais au large de Carrickfergus après un violent combat. Des vents contraires ne permirent à Kirk d'arriver devant Derry que le 15 juin. À ce moment-là *"la détresse des assiégés était immense, car, le 8 juin, ils avaient commencé à manger les chevaux"* [Sic!]. On n'en était toutefois pas encore aux rats...

Mais l'hystérie collective qui s'empara des assiégés, en voyant surgir la flotte anglaise, fut suivie par le doute puis par un grand découragement. En effet, Kirk restait inactif au large de l'estacade qui lui barrait la route, dans l'estuaire de La Foyle. La famine devenait grande et la réserve de boulets s'épuisait. Pour corser les malheurs, une épidémie commençait à se répandre insidieusement dans la ville.

Les assiégeants, commandés maintenant par l'Allemand Conrad de Rosen, maréchal de France, creusèrent une mine qui tua du monde mais n'entraîna pas la capitulation. La colère de Rosen devint légendaire. Habitué à une guerre presque scientifique, il ne pouvait plus supporter d'être conseillé, ou, à plus forte raison, contredit par tous ces *"généraux" irlandais de guérilla.* Il menaça la population récalcitrante d'extermination, et, le 2 juillet, fit amener des prisonniers devant des potences dressées sous les murs de la ville.[13] Alors, les Protestants menacèrent de pendre les prisonniers irlandais et français qu'ils avaient, et Rosen n'osa pas exécuter sa menace. Accusé d'être un *"Moscovite barbare"* [Sic!] Rosen fut rappelé à Dublin et Richard Hamilton prit la direction des opérations du siège.

Pendant ce temps, le siège continuait et la population anglaise et écossaise de la ville mourait rapidement. Dès qu'une brèche édentait un mur, la population la colmatait sans délai. La garnison n'avait plus que 9 chevaux et la population commençait à pourchasser les rats affolés afin

---

[12]The DARMOUTH, The BONAVENTURE et The SWALLOW.
[13]Renforçant ainsi le *jusqu'au-boutisme* des Orangistes anglais.

de se nourrir. Mais le fanatisme restait tel, que, comme à La Rochelle, les dirigeants [suffisamment nourris, eux] se montraient *jusqu'au-boutistes* intraitables et préféraient voir mourir tous leurs coreligionnaires plutôt que de capituler.

Kirk reçut enfin l'ordre exprès de défoncer l'estacade. Deux transports furent désignés pour exécuter la mission. Le 28 juillet au soir, les deux vaisseaux, suivis d'une frégate, s'élancèrent dans La Foyle. Le choc se produisit et l'étrave du MOUNTJOY ouvrit le passage. Le navire passa mais, un peu plus loin, resta enlisé dans la vase tandis que Le PHŒNIX franchissait le barrage à sa suite. Le soir même les transports anglais s'amarraient en foule aux quais de la ville en délire.

Voyant que la ville était maintenant ravitaillée, Hamilton décida de lever le siège. Ainsi, le 1er août 1689, après 105 jours de siège, se termina le siège de Londonderry.

Pertes ♦**Franco-irlandais**: 3 ou 4.000 hommes. ♦**Anglo-orangistes**: La garnison perdit 3 ou 4.000 hommes, et les pertes de la population furent énormes, probablement 5 ou 6.000 hommes, femmes et enfants.

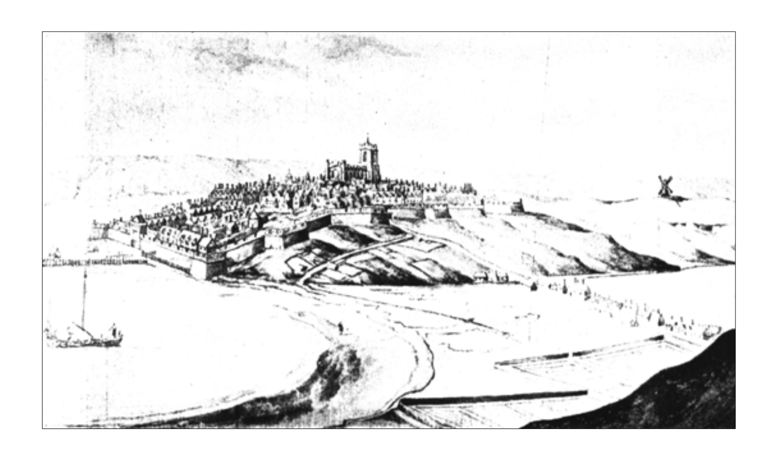
Conséquence de cette défaite franco-irlandaise: Londonderry resta un point d'appui protestant en Irlande. Et la colonisation anglaise de l'Irlande put se poursuivre, cruelle, de même que celle de l'Écosse. Londres accorda même des concessions agricoles aux milliers de protestants écossais qui acceptaient d'aller s'établir en Irlande. Ainsi, faisant d'une pierre deux coups, l'Écosse se vidait et l'Irlande se protestantisait ou du moins se couvrait de *points d'appui* protestants. La classe dirigeante des propriétaires terriens était rapidement remplacée par des immigrants anglo-protestants[14]. De plus, l'économie irlandaise fut détruite par *le Woollen Act* [1699] qui interdisait aux éleveurs irlandais de concurrencer les éleveurs anglais[15].

---

[14]«The social revolution seems to have been much more complete and rapid in Irland, producing a landowning class with little in the way of personal links with the mass of the population in many areas, in fact often estranged from it by religious differences... The limitation of [land] leases to Catholics of only 31 years duration has been considered discouraging to development, while it lasted.» [T.M. Devine & David Dickson, **Ireland and Scotland 1600-1850, Parallels and Contrasts in Economic and Social Development**, John Donald Publishers Ltd., Edinburgh, 1983; pp.6 et 9]

[15]«The Woollen Act was a more serious matter. Irish sheep produced good wool, and the cloth from it was capable of competing with English, particularly in the 1690s when Irish land

Derry. La ville est juchée sur une colline entourée de 1,6km de muraille. Derry vient du gaélique *doire* qui signifie *bosquet de chênes*. La ville fut brûlée sept fois par les Norvégiens avant 1200. Puis elle fut donnée au Franco-normand Richard de Bourg. En 1613, Derry fut octroyée à la Cité de Londres pour parrainer la colonisation du secteur par des Londoniens anglo-protestants. Ces derniers changèrent le nom de Derry en Londonderry.



SOURCES & LECTURES ♦Joseph A. Murphy, *The French are in the bay: The expedition to Bantry Bay, 1796*, Mercier Press, Cork, Dublin, 1997. ♦Jakez Cornou, Bruno Jonin, *L'Odyssée du vaisseau "Droits de l'homme" et l'expédition d'Irlande de 1796*, Dufa, Quimper, 1988. ◆Michael J. Carroll, *Wolfe Tone & the French invasion of 1796, a brief history of events,* Londres. ♦P. Brendan Bradley, *Bantry Bay Ireland in the days of Napoleon and Wolfe Tone,* Williams & Norgate, Bantry, 1931. ◆Brendan Clifford (Introduction), *Jacobite narrative of the war in Ireland, 1688-1691, Derry and the Boyne, a contemporary Catholic account of the Siege of Derry, the Battle of the Boyne, and the general condition of Ireland in the Jacobite war,* Belfast Historical & Educational Society, Belfast, 1990.

values were low. Prohibition of this export prevented this... In the same way that the actions of the British Parliament constrained the American colonies in the eighteenth century, by banning industries once they had successfully surmounted initial difficulties, and so prevented industrial development, the Woollen Act made it clear to the Irish that they would not gain by deloping industries which competed with the English.» [ibid.] La même politique fut plus tard appliquée à l'industrie textile de l'empire des Indes, ruinant la population au profit de la métropole.

Walcourt. *Siège de*

Date de l'action: 25 août 1689.

Localisation: Flandres. Commune de Belgique[1], sur L'Eau-d'Heure. La ville est située à 40 km à l'Est de Maubeuge. Coordonnées géographiques: 50°15'Nord; 04°25'Est.

Conflit ♦Guerre politico-religieuse de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre. Guerre entre l'Angleterre et l'Irlande.

Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France d'une coalition "la Ligue d'Augsbourg".

Le 17 août, le QG français se trouvait à *Estiennes-au-Val*. Le QG allié à Fontaine-L'Evêque. Le soir, les Français arrivaient à *Merbes-Le-Château*. Le 22 au matin, l'armée alliée allait de *Ham-sur-Heure* à *Thy-le-Château, Pry* et *Walcourt*. Les Français, dans la nuit du 24 au 25 août, effectuèrent une marche forcée pour atteindre *Boussu* aux premières lueurs de l'aube. Les deux armées se trouvèrent désormais à quelques kilomètres seulement l'une de l'autre. Chaque adversaire connaissait exactement les positions de l'autre.

Chefs en présence ♦L'**armée française** était commandée par le maréchal d'Humières. ♦Les **armées alliées**, hollandaises, anglaises et allemandes, par le duc de Marlborough.

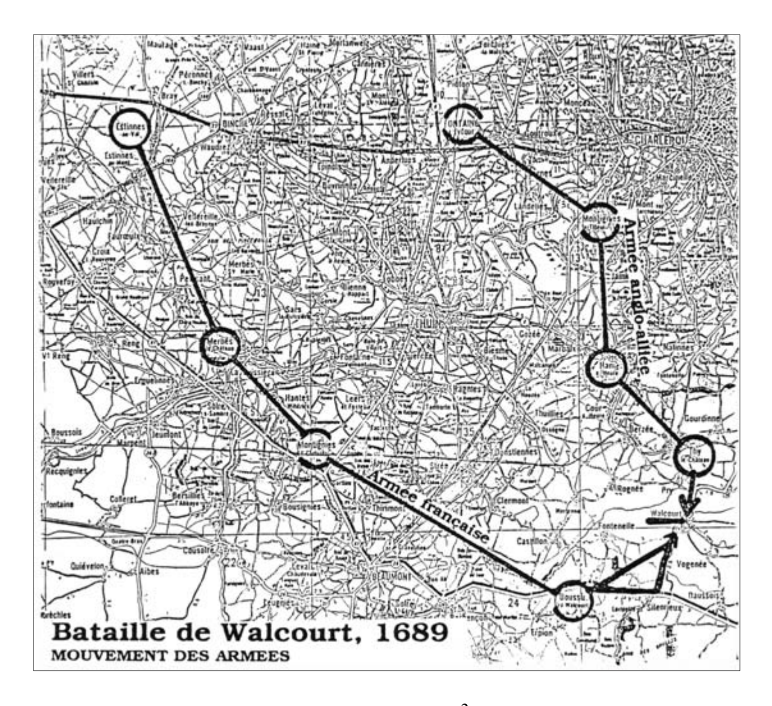
Stratégie ou tactique: La bataille se déroula sous les murs et dans les environs de Walcourt. La campagne de 1689 avait commencé par *l'incendie méthodique et implacable du Palatinat; tactique démente qui fut loin d'accroître la gloire des armées françaises et surtout de Louis XIV.* Les généraux français reçurent l'ordre de tout réduire en cendres dans le but de créer un désert devant les armées allemandes trop nombreuses.[2]

---

[1]Dans la Province de Namur, arrondissement de Philippeville.

[2]La terre-brûlée se pratique presque toujours chez les autres, les Anglais au Portugal et au Québec, les Français en Allemagne [Palatinat] ou au Nord de l'Angleterre [Guillaume le Conquérant, afin d'interdire les incursions à partir de l'Écosse]; les Russes la pratiquèrent chez eux [contre les Français] et Vercingétorix en Gaule [contre les Romains].

Les Français brûlèrent en février Heidelberg, en mars *Manheim*, en mai *Oppenheim* et *Worms*, en juin *Spire* et *Springen*. Aux abords des villes détruites, pas un village, pas un château, pas une ferme ne fut épargnée. *«L'Europe en eut horreur»* écrivit Voltaire. Il est surprenant de constater que toutes ces horreurs ne se seraient pas produites si l'Europe avait connu la modération du grand



Bataille de Walcourt, 1689
MOUVEMENT DES ARMEES

théoricien militaire chinois Sun Tzu[3] dont la première règle de Stratégie offensive était: "Généralement, dans la guerre, la meilleure politique est de prendre le pays [ennemi] *intact*". Et *Il Ch'uan*, commentateur d'un autre grand théoricien chinois [Wou Tch'i] préconisait de *ne pas encourager le meurtre* lors des offensives en territoire ennemi. "Bon nombre de dommages infligés à la civilisation lors des guerres mondiales de ce siècle [le XXe] auraient pu lui être épargnés si, à l'influence des tomes monumentaux de Clausewitz intitulés “De la Guerre”...

[3]Qui ne fut traduit dans une langue européenne [le français en l'occurrence] qu’un siècle plus tard, peu avant la Révolution française, par un missionnaire.

s'était mêlée, en la tempérant, la connaissance de l'essai de Sun Tzu contrastant avec la tendance de Clausewitz à mettre en relief l'idéal rationnel et "absolu", sur lesquels ses disciples ont achoppé en développant la théorie et la pratique de la "guerre totale" au-delà de toutes les limites du bon sens[4]. ″ Bien sûr, à Walcourt, en cette fin de XVIIe Siècle, il n'était pas question d'influence de Clausewitz qui vécut un siècle plus tard, au moment de l'apparition des écrits de Sun Tzu en Europe; mais la tendance en était encore aux cruautés presque gratuites.

Résumé de l'action: Dans la matinée, des fourrageurs anglais vinrent couper l'herbe entre Silenrieux et Boussu-lez-Walcourt, à deux pas des Français; comme pour les provoquer. Aussitôt, quelques escadrons totalisant 2 ou 300 cavaliers français, quoique fatigués par leur marche de nuit, chargèrent les cavaliers alliés, environ 500, rangés sur une butte. Avant même que le combat ne commençât, les alliés décrochèrent et refluèrent en désordre vers Gerlimpont, au Sud-Ouest de Walcourt. C'était un piège. Ces escadrons français, lancés à bride abattue à leur poursuite, se retrouvèrent bientôt dans une embuscade tendue par environ 750 cavaliers alliés auxquels se joignirent les 500 faux *fuyards*.

À peine le combat eût-il commencé[5] que les 1.250 alliés, bizarrement, décrochèrent à leur tour devant les 2 ou 300 Français et se réfugièrent en grand désordre à Walcourt où ils pénétrèrent.

Le duc de Choiseul, qui avait mené l'assaut français et qui se rendait compte qu'il ne pouvait pénétrer avec une poignée d'hommes dans la ville sans risquer la destruction totale de son unité, envoya un message au maréchal d'Humières, lui demandant d'accourir au plus vite avec des renforts pour participer à la prise de Walcourt.

Peu après, des régiments d'Infanterie française arrivèrent en renfort et l'attaque put reprendre contre la ville. Mais les Français se rendirent alors compte que la ville, qui était censée avoir des murailles en ruines, selon

---

[4]Tiré de *B.H. Liddell Hart* in avant-propos de *L'Art de la Guerre*, Flammarion, Paris 1972. p.5 La traduction n'est pas de l'auteur de cette encyclopédie.
[5]Une dizaine de cavaliers français avaient déjà été tués.

des renseignements erronés[6], était en fait parfaitement fortifiée. Le moulin sur L'Eau-d'Heure avait lui-même été aménagé en bastion.

De ce fait, les soldats français furent reçus sous un déluge de projectiles en provenance des meurtrières et des embrasures. L'artillerie alliée, quant à elle, en position à l’extérieur de la ville, tirait sans discontinuer sur les fantassins français.

Deux canons français, postés sur la rive gauche de L'Eau-d'Heure, prirent d'abord pour cible l'église de Walcourt qui était hérissée d’armes, mais sans parvenir à l'atteindre à cause de la hauteur des maisons. Après cette inutile préparation d'artillerie, les troupes françaises franchirent le pont au pas de charge sous une grêle de balles et de boulets. Elles se ruèrent à découvert jusqu'à l'enceinte de Walcourt croyant y découvrir les brèches annoncées. Aucune brèche à cet endroit! D'autres troupes françaises passèrent l'Eau-d'Heure à gué afin d'investir Walcourt par plusieurs côtés, mais sans pouvoir s'emparer des murailles.

Pendant plus de trois longues heures d'enfer, les vagues françaises vinrent se briser contre les fortifications granitiques de Walcourt pour être refoulées avec de lourdes pertes. Les Français parvinrent malgré tout à s'emparer des portes de la ville et à les incendier; mais, derrière, ne parut aucun passage. Des tonnes de fumier et de terre avaient été amoncelées pour obstruer ces voies d’accès.

Au bout de trois heures d'assauts incessants, les Français épuisés furent alors assaillis à leur tour par les troupes des Pays-Bas qui cherchèrent à les prendre à revers. Sans cesse de nouvelles troupes alliées pressaient les Français de toutes parts.

Le maréchal d'Humières comprit alors qu'il lui serait impossible de prendre Walcourt et qu'il courait à la destruction de son armée s'il s'obstinait à s'acharner à découvert contre des alliés bien protégés derrière leurs meurtrières. Il donna l'ordre de cesser le feu et de revenir sur les positions initiales de Boussu.

Pertes ♦Les pertes des **Français** furent extrêmement lourdes; ils perdirent 400 tués et 1.000 blessés ou même

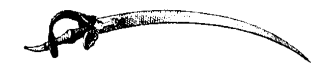
[6]C'était ce qui avait décidé Humières à attaquer.

plus. ♦Les **Anglo-alliés** ne subirent que des pertes plus légères de 300 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite française: Walcourt fut un siège inutile parmi tant d'autres. La possession de cette ville était si peu importante que les alliés l'abandonnèrent dans la nuit du 28 au 29 pour retraiter vers Gerpinnes. Afin de ne pas donner l'éveil aux Français et de pouvoir décrocher sans être poursuivis, ils abandonnèrent la ville sans l'incendier, au grand soulagement de la population civile.

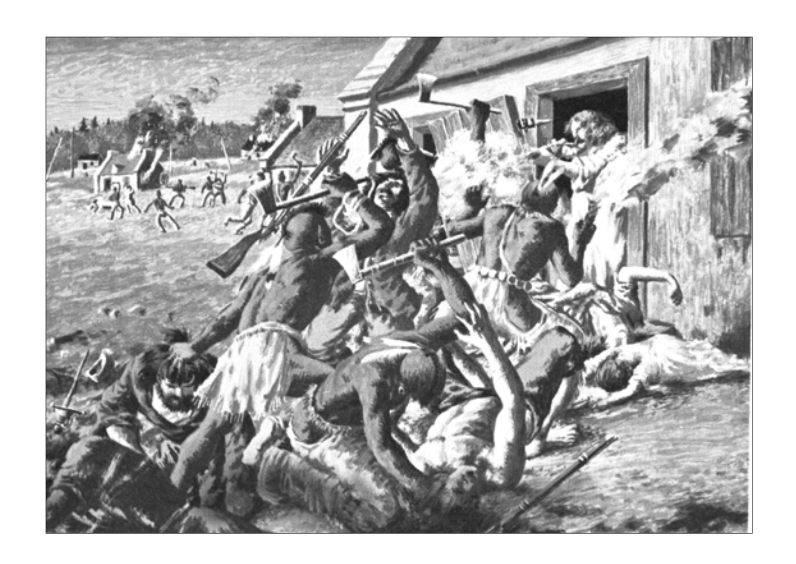
Le 1er septembre, l'armée française se dirigea sur Gerpinnes où stationnait l'armée anglo-alliée. Humières voulait-il faire payer à Waldeck son échec de Walcourt? Mais, en apprenant l'arrivée des Français, Waldeck commença immédiatement son retrait, et l'avant-garde française atteignit Gerpinnes quelques minutes seulement après le départ des derniers éléments de l'arrière-garde anglo-alliée.

SOURCES & LECTURES ◆Arnould Froment, *Walcourt et son passé, Histoire, toponymie*, Charleroi, Bruxelles, 1958. ◆Richard KANE, *Campaigns of King William and the Duke of Marlborough, with remarks on the stratagems by which every battle was won or lost from 1689 to 1712*, Londres, 1747. Dwyryd Wyn Jones, *War and economy in the age of William III and Marlborough*, Basil Blackwell, Oxford, 1988. ◆G. Braun et F. Hohenbergius, *Walcourt*, in Civitates Orbis Terrarum, livre 3. No. 27. Walcourt 1657.



Sabre indien

.



Massacre de Lachine, village français de Nouvelle-France, par les Iroquois. Coll. privée.



Schenectady. *Coup de main sur*[1]

Date de l'action: 18 février 1690.

Localisation: État de New-York, États-Unis d'Amérique. Coordonnées géographiques: 42° 47' de latitude Nord, et 73° 53' de longitude Ouest.

Conflit ♦Guerre de la Ligue d'Augsbourg, prolongements en Amérique. ♦Guerre civile de religions en Angleterre [Guerre Jacobite entre Jacques II d'Angleterre et Guillaume III d'Orange, de 1688 à 1691]. ♦Guerre entre l'Angleterre et l'Irlande.

Contexte: La "Ligue d'Augsbourg" impliquait plusieurs pays protestants [la Hollande, l'Empire allemand, la Suède] et l'Espagne désireuse de venger les désastreuses paix des Pyrénées et de Nimègue.

En Amérique, où faisait rage la guerre entre les Français et les Anglais, un raid iroquois contre le village français de *Lachine* [Canada] fut lancé le 5 août 1689. Les Iroquois, alliés des Anglais, torturèrent et tuèrent 200 hommes, femmes et enfants et firent 125 prisonniers. Le Gouverneur français de Nouvelle France, le comte de Frontenac, décida donc de riposter en frappant la tête [les Anglais] et non pas la main. La guerre était déclarée depuis le 7 mai entre la France et l'Angleterre. Voici un récit de l'attaque iroquoise contre le petit village de Lachine :

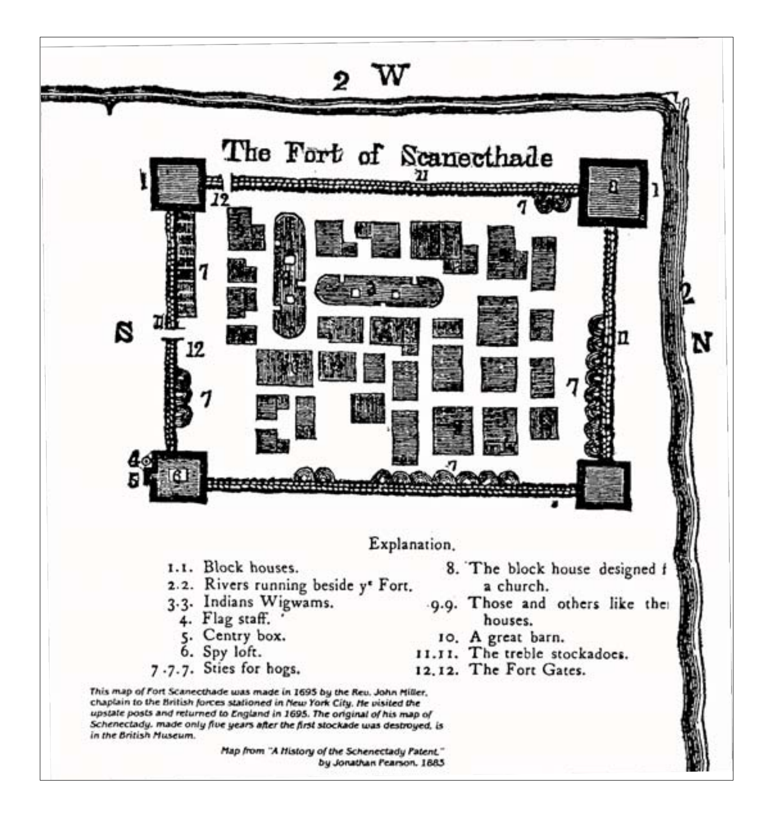
"En cette nuit du 4 août 1689, les soixante-dix-sept maisons de bois du petit village de Lachine dormaient frileusement sous la pluie battante. L'orage se déchaînait sans trêve depuis plusieurs heures.

Les masures de rondins se tassaient dans les replis du terrain et sous les arbres. Elles semblaient vouloir se protéger contre les violentes rafales de vent qui balayaient en hurlant la Vallée du Saint-Laurent. A chaque roulement de tonnerre, les trois-cent-soixante-quinze habitants s'enfonçaient un peu plus sous l'illusoire protection de leurs légères couvertures de laine. De temps en temps, un enfant se réveillait, éclatait en sanglots et courait se réfugier bien au chaud dans la paisible sécurité du lit maternel où il ne tardait pas à se rendormir, enfin calmé. Quelques-uns, apeu-

[1]**Corlar** ou **Curler** ou **Corlaer**, du nom de son fondateur hollandais: **Arendt van Curler**.

rés par les déchirements de l'orage et par les hurlements du vent, ébauchaient un signe de croix et marmonnaient une prière destinée à éloigner le mauvais sort et la foudre meurtrière. Puis ils replongeaient dans un demi-sommeil en se remettant entre les mains protectrices de Dieu.

Pourtant, si l'un de ces habitants avait eu l'idée saugrenue de débarrer les gros volets de bois soigneusement



This map of Fort Scanecthade was made in 1695 by the Rev. John Miller, chaplain to the British forces stationed in New York City. He visited the upstate posts and returned to England in 1695. The original of his map of Schenectady, made only five years after the first stockade was destroyed, is in the British Museum.

Map from "A History of the Schenectady Patent." by Jonathan Pearson, 1883

barricadés afin de jeter un coup d'œil dans la nuit d'encre, il aurait été glacé d'effroi en apercevant, lorsque les éclairs venaient illuminer le paysage, des centaines de silhouettes noires à genoux ou tapies contre le sol détrempé au milieu de la tourmente, immobiles comme des statues et totalement insensibles aux éléments qui se déchaînaient autour d'elles. Le paysan mal réveillé aurait peut-être aperçu, dans les yeux grand ouverts de toutes ces silhouettes le reflet meurtrier des éclairs.

Ces ombres menaçantes étaient des Iroquois, armés

jusqu'aux dents de haches de guerre, de coutelas et de mousquets qui ruisselaient de pluie. Ils attendaient le signal du massacre.

Le village français de Lachine avait été fondé vingt-deux ans plus tôt par l'explorateur Cavelier de la Salle en quête d'une route mystérieuse, celle de l'inaccessible Chine. L'établissement avait grandi, petit à petit, sur cette verdoyante Côte Sud de la vaste île de Montréal, bien protégé par plusieurs forts de bois érigés à proximité: Fort de la Présentation, Fort Rolland et Fort Rémy.

Mais pourquoi donc les Iroquois se montraient-ils si belliqueux envers les Français? C'était une longue histoire. Depuis des temps immémoriaux, les Iroquois faisaient la guerre aux Algonquins. Or, à leur arrivée, les Français prirent bien imprudemment le parti de ces derniers. De ce fait, ils se firent des Cinq Nations de la Confédération iroquoise des ennemis jurés. Les Anglais, installés dans les colonies voisines de Nouvelle-Angleterre, n'eurent qu'à encourager et à exalter cette haine pour en tirer le plus grand bénéfice économique.

La Confédération des Cinq Nations Iroquoises[2] entreprit donc une guerre de harcèlement contre les villages de Nouvelle-France, tout en évitant soigneusement les batailles rangées auxquelles les guerriers n'étaient pas accoutumés. Des groupes d'Iroquois remontaient la rivière Richelieu ou Chateauguai jusqu'au Saint-Laurent. Puis ils venaient surprendre les Français isolés, fondre comme des faucons sur les villages éloignés des forts, et massacrer les populations sans défense. Après quoi ils disparaissaient à la faveur de la nuit.

Durant l'hiver 1687, Denonville, Gouverneur de Nouvelle-France, décida de venger tous ces raids par un vaste coup de filet de représailles. Il fit convier les Iroquois à un grand "Festival de la Paix" qui devait se tenir, en juin 1687, à Fort Frontenac.[3] Mais ce n'était qu'une ruse.[4] Le

---

[2]Les Sénécas, les Cayugas, les Onondagas, les Oneidas et les Mohawks ou Mohicans.
[3]Cette ville ontarienne fut rebaptisée **Kingston** par les Anglais lorsque la Province de Québec fut amputée de sa partie occidentale pour créer l'Ontario actuel au profit des Loyalistes anglais.
[4]D'aucuns ont innocenté Denonville en prétendant que le traquenard avait été organisé à son insu par des agents anglais dans le seul but de relancer les hostilités entre les Iroquois et les Français. Cela reste une possibilité. D'ailleurs, 67 ans plus tôt, en 1623, les Anglais avaient expérimenté une souricière à peu près similaire dans le but d'exterminer les têtes pensantes de

jour du "festival", les troupes françaises arrêtèrent, dès leur arrivée, les invités indiens, hommes, femmes et enfants, et les déportèrent à Québec. Quarante guerriers iroquois, dont le chef Orcanoué, furent même envoyés à Marseille pour y servir sur les galères royales.

Deux ans plus tard, apprenant cette fourbe imposture perpétrée en son nom, le roi de France entra dans une violente colère et ordonna la libération immédiate d'Orcanoué et des galériens survivants. Ils furent immédiatement rapatriés au Canada en compagnie du nouveau gouverneur de Nouvelle-France, le Comte de Frontenac[5]. Malheureusement, ils arrivèrent trop tard, après le raid de représailles iroquois contre le paisible village de Lachine.

Durant la nuit du 4 août 1689, donc, cent cinquante canots d'écorce étaient apparus à la confluence de la rivière Chateauguai et du fleuve Saint-Laurent. Il avaient traversé à force de rame le Lac Saint-Louis, qui n'est qu'un élargissement du grand fleuve, et étaient venus accoster sur la rive sud de l'île de Montréal, au niveau du village de Lachine. A la faveur de l'obscurité et de l'orage, les 1500 guerriers avaient débarqué sans bruit afin de ne pas alerter les sentinelles du Fort de la Présentation situé à quelque distance de là. Dans le plus grand silence, les guerriers au visage peint avaient pris position autour de chaque maison de bois de la petite localité.

L'orage ne faiblissait pas. Les ombres silencieuses continuaient de surveiller dans une immobilité absolue les masses sombres des habitations sur lesquelles ils allaient se jeter au signal convenu. A l'intérieur, dormaient des fa-

---

la tribu des Pouhatans. Cette dernière —qui avait bien accueilli les Anglais, à l'origine— refusait de se laisser expulser de ses territoires de Nouvelle-Angleterre. La **London Company**, qui avait fondé la colonie virginienne, ordonna, de ce fait, l'extermination pure et simple des Pouhatans, interdisant à quiconque de négocier et, à plus forte raison, de signer la moindre paix avec eux. La guerre traîna durant une bonne décennie au cours de laquelle les crimes contre l'humanité furent perpétrés des deux côtés. «*Les Anglais savaient que Opechancanough [frère du chef qui avait si bien accueilli et approvisionné les premiers arrivants] était le leader et le stratège de l'insurrection, et ils mirent sa tête à prix. Dans leur tentative désespérée de l'éliminer, ils l'invitèrent en 1623, lui et des centaines de chefs, à une grande Conférence de la Paix. Au terme des pourparlers [forts satisfaisants car les Anglais avaient bien entendu accepté de partager le territoire], ces derniers servirent un verre de vin qu'ils avaient au préalable empoisonné et proposèrent un toast à "l'éternelle amitié". Les Indiens burent et la plupart tombèrent morts. Les soldats anglais tuèrent les autres.*» Alvin M. Josephy, jr., **5***00 Nations, An Illustrated History of North American Indians*, voir in fine

[5]Louis de Buade, comte de Frontenac (1620-1698) avait déjà été Gouverneur de Nouvelle France de 1672 à 1682. C'est pourquoi Fort Frontenac portait déjà son nom. Des courtisans jaloux avaient provoqué sa disgrâce en 1682.

milles aux noms bien français; les Chartier, Boursier, Larose, Michau, Fagueret, Lalande, Boutin, et des dizaines d'autres.

Peu avant le crépuscule, le signal fut enfin lancé dans un moment d'accalmie: "Whoup! Whoup! Whoup!" Immédiatement, la nuit s'emplit de cris de guerre. Les Iroquois se précipitèrent avec une violence inouïe contre les portes et les fenêtres des maisons de bois, et commencèrent à les défoncer à grands coups de hache. À l'intérieur, après les premiers instants de surprise, des hurlements stridents de frayeur transpercèrent les murs. Déjà des planches éclataient. Des faces grimaçantes, peintes aux couleurs de la guerre, apparaissaient à chaque éclair dans les trous qui s'agrandissaient sous les lames des haches. Quelques coups de feu explosèrent, venant de l'intérieur. Mais les armes à feu, impossibles à recharger dans l'obscurité et dans des délais aussi brefs, ne firent que retarder de quelques minutes seulement la ruée des assaillants.

De nombreuses portes et fenêtres béaient déjà. Les Indiens se précipitaient à l'intérieur, fracassant le crâne de ceux qui résistaient et empoignant solidement les autres pour les traîner dehors. Déjà le crépuscule ébauchait vaguement le contour des arbres et des toitures du village. Certaines maisons mieux armées résistaient plus efficacement. Incapables de les prendre d'assaut, les Iroquois furieux jetèrent quelques gerbes de paille contre les quatre murs et les incendièrent simultanément, attendant de pied ferme que les occupants en sortent pour les capturer vivants.

D'autres maisons réussirent non seulement à repousser l'assaut, mais à empêcher les Indiens de les incendier. Bientôt pourtant, cinquante six des soixante dix sept maisons du village brûlaient comme des bûchers après avoir été soigneusement pillées. On y voyait désormais comme en plein jour.

Les prisonniers furent regroupés au centre du village et solidement attachés. Là, les Iroquois purent, pendant l'heure qui suivit, s'adonner à un art dans lequel ils excellaient: la torture. Ils se montrèrent vraiment à la hauteur de la réputation de cruauté qui les faisait craindre non seulement des Européens mais même de leurs ennemis autoch-

tones. Les femmes enceintes furent éventrées, et les enfants qu'elles portaient, arrachés, enfilés sur des broches et placés au-dessus de feux hâtivement allumés de place en place. Sous la menace des haches, les mères durent tourner elles-mêmes les broches. D'autres tortionnaires scalpaient fébrilement les survivants. Ils incisaient avec la lame de leur couteau le front, les tempes et la nuque. Saisissant le bord du cuir chevelu, ils tiraient de toutes leurs forces afin de le décoller. Ils prenaient appui de leur genou sur l'épaule du supplicié qui hurlait de douleur, et raffermissaient leur prise au fur et à mesure que le cuir chevelu devenait libre avec un bruissement de tissus humains qui se décollent.

De-ci de-là, des captifs scalpés, boîte crânienne à nu, se tordaient de douleur en attendant que leurs bourreaux imaginent de nouveaux tourments plus raffinés.

Certains tortionnaires donnaient libre cours à leur imagination créatrice. D'autres puisaient à pleines mains dans la riche tradition iroquoise pour martyriser leurs prisonniers, hommes, femmes et enfants. Par comparaison, le viol et les violences physiques externes paraissaient anodins. Ici, un groupe de guerriers armés de couteaux s'acharnait à extraire les tendons musculaires des membres, transformant les captifs en pantins désarticulés. Tous ces tissus musculaires feraient d'excellentes "cordes" pour leurs arcs. Là, d'autres enduisaient les prisonniers, attachés à des poteaux, "d'une certaine sorte de gomme", avant de les transformer en torches vivantes. Certains autres arrachaient des morceaux de chair avec un couteau chauffé au rouge ou brûlaient les infortunés à petit feu. Des femmes étaient empalées, des enfants rôtis vivants sur la braise, et d'autres vidés de leur cerveau.

Durant la courte période de quatre vingt dix minutes que dura l'attaque, les Iroquois montrèrent une telle efficacité qu'ils trouvèrent même le temps de massacrer tout le bétail, de violer les femmes, de piller la plupart des maisons et enfin de les incendier.

Toutefois, une partie de la population de Lachine dut la vie sauve à cette hâte des Indiens de terminer leur raid dans les délais les plus brefs. Ils tenaient à battre en retraite avant l'arrivée des secours. Seules les maisons désarmées ou celles qui montrèrent peu de résistance furent

prises d'assaut. Une vingtaine de familles, suffisamment pourvues d'armes défensives, purent repousser les assaillants. La vue des atrocités commises à la lueur des incendies ne fit —on s'en doute aisément— qu'augmenter leur détermination.

Profitant de l'ombre incertaine du crépuscule, quelques rares Français terrorisés réussirent à s'enfuir et à se réfugier dans les forts avoisinants afin de donner l'alarme. Aussitôt, branlebas de combat ! Les troupes furent réveillées en toute hâte et s'armèrent. Le canon tonna afin d'alerter les autres forts. Pour plus de certitude, des estafettes furent dépêchées aux divers postes afin d'alerter l'ensemble de la garnison ainsi que la population.

Le Gouverneur Denonville donna l'ordre au Chevalier de Vaudreuil, à la tête d'un détachement de réguliers appuyés par une centaine de volontaires civils, de se porter vers le Fort Rolland afin d'en renforcer les quelques dizaines d'hommes de sa minuscule garnison. Toutefois, il précisa bien "de ne prendre aucun risque". Ordre des plus surprenants puisque adressé à des soldats professionnels dont la raison d'être était la sécurité de la colonie. Trois autres détachement firent leur jonction à Lachine même avec Vaudreuil. La vue des cadavres martyrisés déclencha une véritable hystérie de colère parmi les troupes régulières et les volontaires avides d'en découdre.

Apprenant que les mille cinq cents Iroquois, accompagnés de cent vingt captifs, avaient fait une pause à un peu plus de deux kilomètres, au-delà de la dense forêt, afin d'ingérer l'alcool volé dans les maisons, Vaudreuil refusa, conformément aux ordres pusillanimes du Gouverneur de Montréal, d'envoyer les fantassins de l'armée régulière à leur poursuite. Cette pleutrerie faillit bien déclencher une mutinerie.

Les volontaires civils, commandés par le lieutenant de Milice, Subercase, décidèrent d'attaquer seuls. Une violente altercation s'ensuivit entre les deux officiers. Finalement, Subercase fut obligé de se plier à la volonté de son supérieur hiérarchique.

Sur ces entrefaites, quelques voltigeurs ramenèrent trois prisonniers totalement ivres, trouvés endormis au pied d'un arbre. Cela ne fit que ranimer la dispute, Subercase

s'objecta à l'ordre de prudence du fait que les Iroquois, bien que beaucoup plus nombreux, pouvaient être facilement écrasés par une petite troupe déterminée, d'autant plus que l'abus d'alcool les mettait dans une position vulnérable.

Ces suppositions étaient exactes. De nombreux Iroquois avaient succombé à l'abus de boissons alcooliques, comme les officiers purent l'apprendre par la suite de la bouche d'un captif français qui réussit à leur fausser compagnie à ce moment-là. Un assaut leur aurait sans doute été fatal car, dans leur ivresse, ils avaient même négligé de poster des guetteurs aux abords.

La pusillanimité du gouverneur et le manque d'initiative de son subordonné Vaudreuil n'en étaient que plus frustrants. Après plusieurs heures de repos, les Iroquois levèrent le camp sans se heurter à la moindre opposition. Ils contournèrent la pointe de l'île de Dorval où un avant-poste français leur tua trois hommes. L'après-midi était déjà bien avancé. Les troupes métropolitaines grommelaient à mi-voix contre les ordres de non-intervention du gouverneur, et les Canadiens tout haut. Subercase réitéra sa demande de poursuite avec une compagnie de cent volontaires. Finalement, Vaudreuil plaça le capitaine Saint-Jean à la tête de la compagnie qui s'élança aussitôt dans la forêt, sans prendre la moindre précaution tant les hommes se montraient avides d'accrocher les fuyards. Mais ils tombèrent bientôt sur un fort barrage iroquois qui les cloua sur place. Durant le combat qui s'ensuivit, les volontaires aperçurent, depuis leurs positions surélevées, une petite colonne de cinquante soldats et de trente Indiens francophiles qui arrivaient de Fort Rémy afin de porter secours au détachement de Saint-Jean. De toute évidence, ils allaient tomber sur le gros des forces iroquoises et se faire tailler en pièces. L'enseigne Catalogne suggéra au capitaine Saint-Jean de rompre le combat et d'aller se joindre à eux, mais ce dernier refusa, prétextant qu'il n'avait pas ordre de progresser. Et, sous les yeux de la troupe du capitaine Saint-Jean, les quatre-vingt hommes du détachement de secours furent soudain assaillis de toutes parts et anéantis jusqu'au dernier. Presque tous se firent tuer sur place à l'exception de quelques uns qui furent faits prisonniers. Le chef de détachement, le Sieur de Rabeyre fut l'un d'eux. Après avoir été entraînés en captivité, la moitié

des prisonniers furent rôtis vivants sur de la braise[6]. Rabeyre subit le même sort. Toutefois, quelques officiers parvinrent à s'enfuir.

Le raid iroquois contre ce petit village de Nouvelle-France entraîna des conséquences importantes. Hormis les deux à trois cents hommes, femmes et enfants massacrés et les deux cents qui furent emmenés en captivité pour y subir la torture; certains furent même dévorés; l'un fut sauvé par une indienne qui le demanda comme époux[7].

Le raid sur Lachine provoqua une baisse de confiance des Indiens alliés à l'égard des Français. Ces derniers avaient réagi trop mollement.

Aussi, dès l'arrivée du nouveau gouverneur de

---

[6]Les Amérindiens qui infligeaient des tortures atroces considéraient eux-mêmes la douleur comme un défi qu'un homme digne de ce nom devait ignorer. Un missionnaire français en Huronie [l'Ontario méridional actuel], le père Paul Le Jeune, écrivit: «voler sans se laisser découvrir est, parmi eux, signe d'une intelligence supérieure... J'ai appris que les Hurons considèrent comme un homme très intelligent celui qui peut échapper des mains d'un voleur, ou qui sait voler sans se faire prendre. *Mais s'il est découvert, vous pouvez le fouetter autant que vous le voudrez sans qu'il ne dise quoi que ce soit. Il souffre son châtiment patiemment*, non pas comme une punition pour son crime, mais pour sa maladresse à se laisser prendre.» [Le JEUNE, Paul, père, *Relations*, Paris, 1632-1633; cité par MACDOUGALL, Angus L., S.J., *A Giant in Huronia, The Life of Jean de Brébeuf, Saint and Martyr*, 1593 - 1649, Martyrs' Shrine, Midland - Ontario, 1970.]

[7]Cette coutume de prendre des condamnés à mort pour époux et ainsi de les sauver avait aussi cours en Europe. L'an 1365, Joffe Dullard, flamand d'origine, avait été condamné à mort à Calais [BRÉQUIGNY, *Mémoires pour servir l'Histoire de Calais*, Inscriptions et Belles Lettres, Tome 43, 1786.], pour un vol de 27 deniers sterling. Lorsqu'on le conduisit au supplice, une femme offrit de le prendre pour mari et demanda qu'on le délivrât, suivant l'ancienne coutume qui accordait la grâce au coupable condamné à mort pour vol, lorsqu'une femme consentait à l'épouser. Le cas n'était plus arrivé depuis la conquête de Calais par Édouard III, mais on soutint qu'il s'était produit plusieurs fois auparavant. Le coupable fut reconduit en prison et le Gouverneur demanda des ordres au roi d'Angleterre. Ce prince ordonna qu'on l'informât de l'ancienneté de l'ouvrage: elle fut constatée et le roi fit grâce [la lettre de grâce, signée d'Édouard III, fut reçue à Calais le 12 juillet 1365; cité par Pierre Naudin, p.458 Annexe VIII*: De la libération des condamnés à mort*.] Pierre Naudin cite un peu plus loin le cas d'un Picard, lequel, sur le point d'être exécuté, n'en gardait pas moins toute sa lucidité. Il se trouvait *«à l'échelle pour être pendu»* lorsqu'on lui présenta une femme de mauvaises mœurs; elle lui proposa de l'épouser s'il voulait sauver sa vie, comme c'était la coutume en quelques endroits. Il la regarda quelque temps, et, ayant remarqué qu'elle boitait:
─*Elle boîte,* dit-il au bourreau. *Attache-moi! Attache-moi!*» [*Dictionnaire d'anecdotes, de traits singuliers et caractéristiques, historiettes, bons mots, naïvetés, saillies, réparties ingénieuses*, Riom, 1808, 2e volume.]. Dans un même ordre d'idée: «Il y a environ 150 ans [c'est à dire au milieu du XVIIIe siècle], un homme condamné à mort pour vol allait être pendu à Romont [en Suisse, canton de Fribourg, en Gruyère]. Il était déjà sous le gibet lorsqu'une fille se présenta, et, suivant l'usage du pays, offrit de lui sauver la vie en l'épousant et en payant tous les frais de son procès criminel. Le condamné la considéra un moment, puis, frappant sur l'épaule du bourreau, il lui dit: ─*Compère mon ami, allons seulement notre petit train; elle est borgne!* [si l'on doute de cette coutume, que l'on prenne le Coutumier (manuscrit) du pays de Vaud [Suisse], revu, corrigé et augmenté par L.L.E.E. de la ville et canton de Fribourg. On la trouvera au chapitre 52 du livre I, titre IV; cité par Bridel, pasteur, *Le Conservateur ou Recueil complet des Étrennes helvétiques*, Lausanne, 1814.] Et il monta lestement sur l'échelle fatale » Il faut tout de même ajouter que le mariage de l'époque était définitif et contraignant, car le divorce n'était pas accessible au petit peuple [sous forme d'annulation par le Saint-Siège].

Nouvelle France, Frontenac, homme énergique et sans peur, des raids de représailles furent lancés contre les villes anglaises de Nouvelle-Angleterre considérées comme les véritables instigatrices des attaques iroquoises: un commando franco-indien attaqua et détruisit, en plein hiver, la ville fortifiée de Schenectady en Nouvelle Angleterre.

La cruelle Loi du talion régnait dans toute son horreur.

Chefs en présence ♦**Français**: Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène et Nicolas d'Ailleboust de Mantet, deux Canadiens-français. ♦**Anglais**: le commandant militaire de la ville était le major John Glen; l'incompétent lieutenant Talmage commandait la garde qui se laissa surprendre.

Effectifs engagés ♦Le *"commando"* franco-indien comprenait 114 Français [soldats métropolitains et Canadiens], 16 Algonquins et 80 Iroquois[8]. ♦***La garnison anglaise*** était composée de 24 miliciens, mais la population pouvait fournir un nombre indéterminé de conscrits.

Stratégie ou tactique: La ville [ou le village] de Schenectady était entourée d'une palissade rectangulaire dont les 2 portes n'étaient ni gardées ni même fermées au moment du raid. L'éloignement rendait bien peu probable une attaque venant de Nouvelle-France. Pourtant... La surprise fut *donc* l'élément majeur. Stratégiquement parlant, le succès de ce raid rétablit le prestige des Français en Amérique du Nord au sein des tribus amérindiennes, prestige qui avait été fortement ébranlé par la destruction du village français de Lachine, sur la rive du Saint-Laurent, par les Iroquois.

Résumé de l'action: Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, forma 3 colonnes, l'une à Montréal, les autres à Trois-Rivières et à Québec. La troupe se mit en marche dès les premiers jours de février 1691. L'objectif initial était Albany,[9] mais la marche en raquettes en cet hiver si rigoureux, fit que, en cours de route, un conseil franco-indien décida d'écourter le trajet et d'attaquer la ville fortifiée de

---

[8]Issus de tribus limitrophes à la Nouvelle-France, donc francophiles.

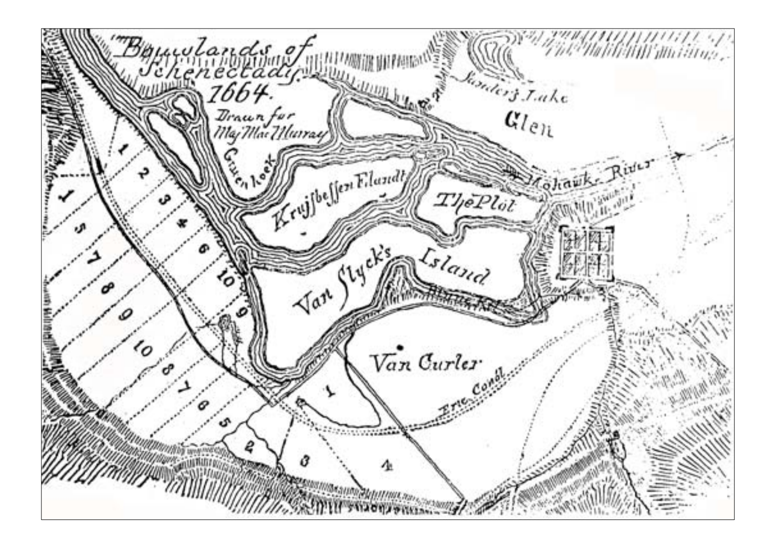
[9]Capitale actuelle de l'État de New-York, nommée ainsi par les Anglais [lorsque'ils s'emparèrent de la Nouvelle-Hollande] en l'honneur du *duc d'York et d'Albany* qui devint le roi Jacques II. Sous le régime néerlandais, la ville s'appelait Beverwyck. Elle avait été construite sur le site d'un fort français au nom inconnu [selon l'Encyclopædia Britannica]. Un fort [Fort-Orange] y fut érigé en 1664 par des Wallons pour protéger la ville et les confins septentrionaux de la Nouvelle-Hollande.

Schenectady[10].

Vers le 18 février, donc, la troupe qui se déplaçait en raquettes, comme nous l'avons mentionné, dans des conditions extrêmement difficiles, arriva à une dizaine de kilomètres de son objectif.

La nuit tombait. L'interrogatoire de quatre Indiennes rencontrées dans le secteur, et une reconnaissance, décidèrent le commando à attaquer le soir même. La troupe arriva en vue de la ville à 23h00. Les officiers français pensaient déclencher l'assaut à 02h00 du matin, lorsque la population dormirait profondément. Mais

Situation topographique de la ville fortifiée de Schenectady selon une carte ancienne. Coll. privée.



une intolérable tempête de neige se leva et les décida à avancer l'heure de l'assaut.

D'Iberville, avec quelques hommes, se dirigea immédiatement vers la porte donnant sur le chemin d'Albany afin de la bloquer pour que nul secours ne puisse être requis. Mais il se perdit dans la tempête de plus en plus violente et ne put la trouver, si bien qu'un habitant réussit à s'enfuir à cheval pour donner l'alerte à Albany. Les co-

[10] Paradoxalement, ce furent donc l'éloignement et les rigueurs de l'hiver qui fixèrent le destin de Schenectady, au lieu de protéger cette agglomération.

lonnes de Sainte-Hélène et de Manthet longèrent la palissade, par l'intérieur, occupant tous les carrefours et les points stratégiques de la petite ville. Puis, au signal, les Franco-indiens se ruèrent sur les maisons et sur un petit poste de garde muni d'une double palissade où... dormaient les neuf gardes anglais commandés par le lieutenant Talmage. À coups de haches, les portes furent rapidement défoncées, et les maisons prises les unes après les autres. Tous ceux qui résistèrent furent abattus. Dans le poste, 5 hommes furent tués et 4 emmenés prisonniers.

Partout les incendies faisaient rage, car les maisons étaient systématiquement incendiées après avoir été pillées. Pendant deux heures Schenectady subit le sort de Lachine[11]. À défaut de défendre ses concitoyens, le commandant militaire de la ville, le major John Sanders Glen, avait, avec quelques domestiques, transformé sa maison en forteresse. Il fut toutefois forcé de capituler au petit matin, mais sa vie fut épargnée[12].

De fait, les Franco-indiens accordèrent la vie sauve à une soixantaine de non combattants. De plus, 25 personnes réussirent à mettre à profit la tempête de neige pour s'enfuir dans la nature. L'un d'eux, comme mentionné plus haut, parvint à Albany.

Le 19 février, les raiders prirent le chemin du retour accompagnés par de nombreux prisonniers et par 50 chevaux, épargnés afin de transporter une partie de l'énorme butin. 16 chevaux seulement arrivèrent à Montréal; les autres furent mangés en route.

Pertes ♦38 hommes, 10 femmes et 12 enfants furent massacrés; 27 prisonniers furent emmenés en captivité. Sur les 80 maisons de la ville, 75 brûlèrent. Du côté des assaillants, un Français et un Indien furent tués durant le coup de main, mais sur le chemin du retour les traînards furent soumis à des harcèlements d'Iroquois pro-anglais qui coûtèrent la vie à 19 Français et Indiens.

Conséquence de cette défaite anglaise: Ce coup de main rétablit auprès des tribus amérindiennes le prestige des Français mis à mal par le raid iroquois contre Lachine. Il

[11]Atrocités en moins.

[12]Car il avait jadis sauvé la vie de prisonniers français capturés par les Iroquois pro-anglais. Un bienfait n'est pas toujours perdu.

répandit une véritable terreur en Nouvelle-Angleterre.

SOURCES & LECTURES ◆Georges-Émile Giguère, *Un Giguère à la guerre avec d'Iberville*, *Schenectady, 1690*, Fondation Robert Giguère, Montréal,1984. ◆*A history of the county of Schenectady,* Schenectady County, Teacher's Association, Barhyte & Birch, Schenectady, 1887. ◆Thomas E., Burke, *Mohawk frontier, the Dutch community of Schenectady, New York, 1661-1710*, Cornell University Press, Ithaca N.Y., 1991. ◆*Schenectady Historical record (N.Y.) Jan. 1872*, E.Z. Carpenter,Schenectady, N.Y, 1872.



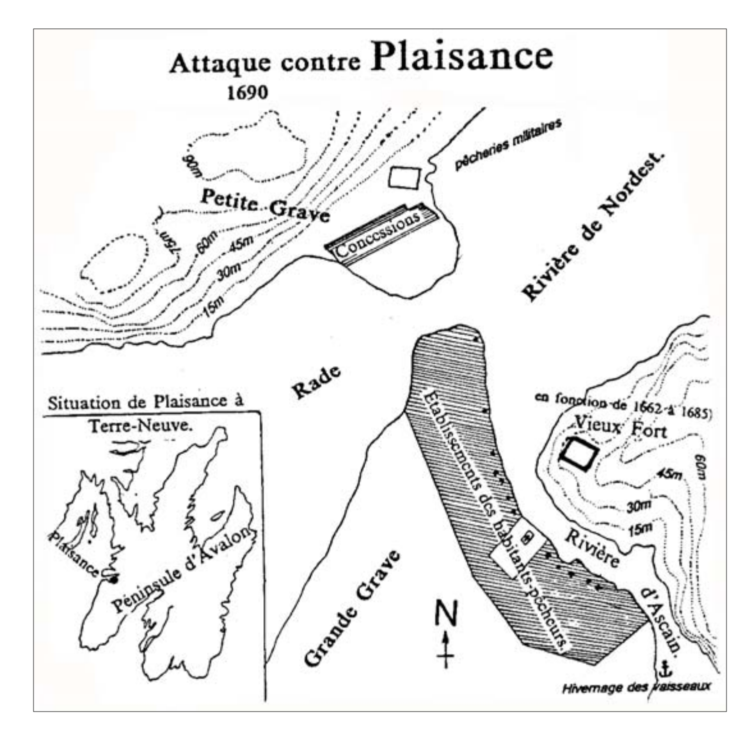
Plaisance. *Attaque de*

Date de l'action: 25 février - 5 avril 1690.

Localisation: Ville française de Terre-Neuve, aujourd'hui *Placentia*; Coordonnées géographiques: 47° 14' de latitude Nord, et 53° 58' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre religieuse de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697].

Contexte: À Terre-Neuve, les deux puissances européennes, qui font l'objet de cette étude, se livraient à un conflit dès le XVIe siècle, car le commerce des pêches de Terre-Neuve dépassait de beaucoup celui des fourrures du Canada. À la fin du XVIe Siècle, les Anglais contrôlaient la péninsule d'Avalon. Voulant concurrencer l'Angleterre dans les pêcheries, la France fonda Plaisance en 1660 dans cette même péninsule. Mais, en 1689, éclata en Europe la Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Suivant sa stratégie



habituelle, l'Angleterre décida alors de profiter de ce que les Français étaient occupés à guerroyer en Europe pour s'emparer de Plaisance par surprise.

Chefs en présence ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: capitaine Herman Williamson.
Effectifs engagés ♦45 flibustiers anglais. ♦La garnison française était presque inexistante.
Stratégie ou tactique: La surprise et l'impréparation des Français contre cette agression furent les facteurs déterminants.
Résumé de l'action: Le 25 février 1690, 45 flibustiers anglais commandés par Herman Williamson envahirent Plaisance par la terre. Ils tuèrent deux soldats français et s'emparèrent par surprise de la *ville*. Cela fait, ils pillèrent et détruisirent tout, jetèrent quatre canons à la mer, enclouèrent 4 autres pièces d'artillerie. La population fut emprisonnée durant 6 semaines dans l'église. Les Anglais décrochèrent le 5 avril, emportant tous les vivres de la ville.
Pertes ♦La colonie française était détruite[13].
Conséquence de cette défaite française: Les pêcheries françaises de Terre-Neuve restèrent inutilisables jusqu'à ce que le point d'appui de Plaisance fut rétabli, ce qui ne manqua pas de se faire rapidement.

SOURCES & LECTURES ◆John Humphreys, *Plaisance, problems of settlement at this Newfoundland outpost of New France 1660-1690*, National Museums of Canada, Ottawa, 1970. ◆R. Sayer & J. Bennett, *The harbour of Trepassey with Mutton and Biscay Bays, St. Mary's harbour, James Cook, The road and harbour of Placentia,* R. Sayer & I. Bennet, Londres, 1770. ◆J.L. Price, *Holland and the Dutch Republic in the seventeenth century. the politics of particularism*, Clarendon, Oxford, 1994. ◆Jean-Pierre Proulx, *The military history of Placentia, a study of the French fortifications, Placentia, 1713-1811*, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Environment Canada, Ottawa, 1979.



[13]Les Anglais ne semblent pas avoir subi de pertes.

Salmon Falls. *Raid et bataille de*

Date de l'action: 27 mars 1690.

Localisation: Ville située près d'York, à une centaine de kilomètres au nord de Boston, États-Unis. Coordonnées approximatives: 43°30'Nord; 71°00'Ouest.

Conflit: Guerre politico-religieuse de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Prolongements en Amérique.

Contexte: Raid ordonné par le Gouverneur de Nouvelle-France, Frontenac, pour punir les Anglais du coup de main iroquois contre le village canadien de Lachine.

Ce raid en raquettes eut lieu 6 semaines après le raid franco-indien contre Schenectady.

Chefs en présence ♦François Hertel de Rouville avec ses trois fils.

Effectifs engagés ♦Les quatre Hertel, 24 Français, 20 Indiens Soccoquis et 5 Algonquins.

Stratégie ou tactique: Le village était flanqué de deux fortins, mais *aucune sentinelle ne veillait*, en dépit de l'attaque surprise sur Schenectady. La surprise fut l'élément essentiel. Stratégiquement parlant, le succès de ce raid augmenta encore le prestige des Français que le raid iroquois contre Lachine avait mis à mal.

Résumé de l'action: Commandés par François Hertel, un commando de coureurs de bois canadiens et d'Indiens attaquèrent Salmon Falls. Partis de Trois-Rivières le 28 janvier, ils arrivèrent le 26 mars dans le secteur du village. L'agglomération était flanquée de deux forts mais aucune sentinelle ne veillait. Juste avant le lever du jour, les hommes d'Hertel entourèrent le village et attaquèrent à l'aube. La résistance fut très faible.

Mais l'alerte fut donnée à Portsmouth. Une colonne anglaise se mit immédiatement en marche et arriva au moment où les Franco-indiens repartaient. Ces derniers se rangèrent en bataille sur un pont étroit afin de faire face aux Anglais plus nombreux. La fusillade de harcèlement dura jusqu'à la nuit. Dans l'obscurité, les Franco-Indiens prirent le chemin du retour vers le Canada avec leurs prisonniers et le butin, et ne furent plus inquiétés par la troupe de secours.

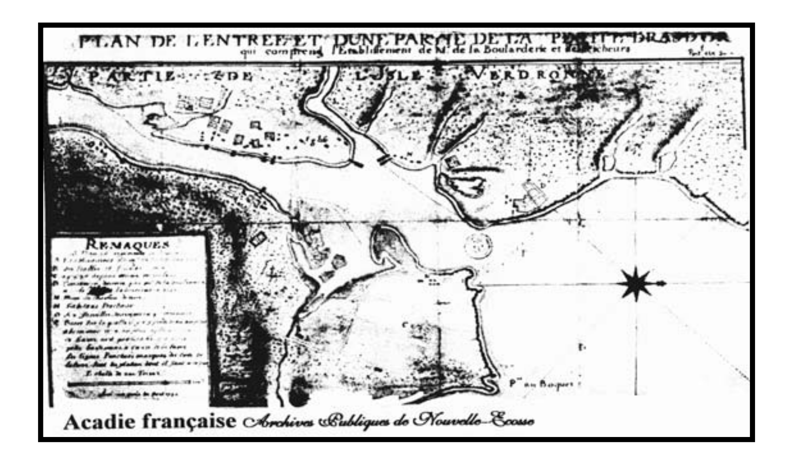
Pertes ♦30 Anglais furent massacrés, 44 femmes et enfants faits prisonniers. Perte de 2.000 têtes de bétail, incendie de

27 maisons et des deux forts.
Conséquence de cette défaite anglaise: Paradoxalement, l'horreur de ce massacre augmenta encore le prestige des Français au sein des tribus indiennes.

SOURCES & LECTURES ◆Armand Cardinal, Histoire de Saint-Hilaire, les seigneurs de Rouville, Éditions du Jour, Montréal, 1980. ◆Rossiter Johnson, A history of the French war, ending in the conquest of Canada : with a preliminary account of the early attempts at colonization and struggles for the possession of the continent, Dodd, Mead & Co, New York, 1882. ◆Berthold Fernow, The Ohio Valley in colonial days, J. Munsell, Albany, N.Y., 1890. ◆State of the British and French colonies in North America : with respect to number of people, forces, forts, Indians, trade, and other advantages in which are considered; I.-the defenceless condition of our plantations and to what causes owing; II.-pernicious tendency of the French encroachments, and the fittest methods of frustrating them; III.-what it was occasioned their present invasion and the claims on which they ground their proceedings; with a proper expedient proposed for preventing future disputes, in two letters to a friend, Publié pour A. Millar, Londres, 1755.



Plan de l'entrée d'une partie de la petite Brador qui comprend l'Établissement de Mr de La Boularderie et des pêcheurs, dans l'île Verdronne.

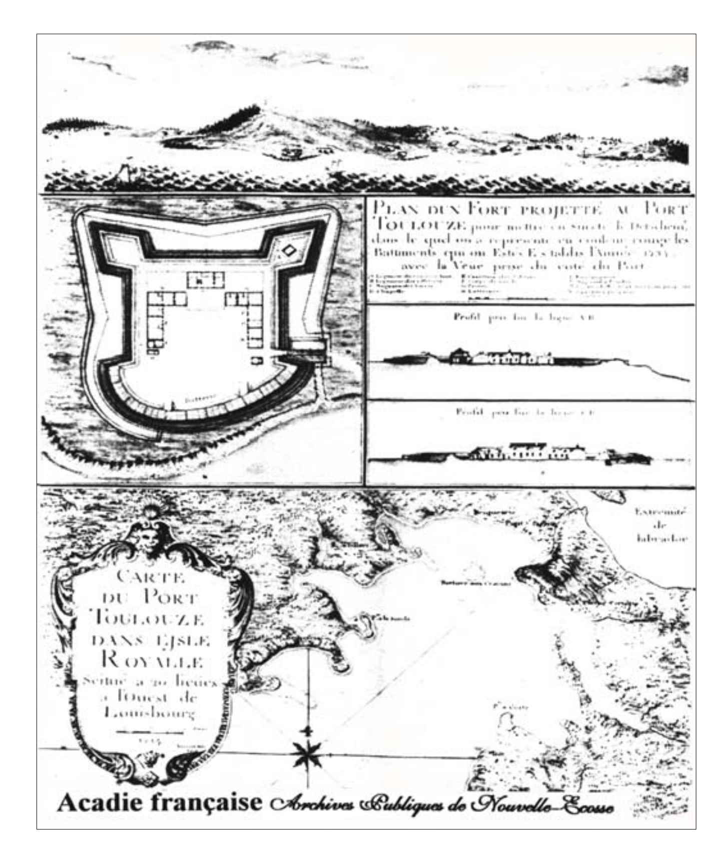


Port Royal. *Siège de*

Date de l'action: mai 1690.

Localisation: Acadie, autrefois colonie de Nouvelle-France administrativement distincte du Canada. Coordonnées géographiques du Bassin actuel d'Annapolis: 44° 39' de latitude Nord, et 65° 42' de longitude Ouest. [Nouvelle-Écosse, Canada d'aujourd'hui.]

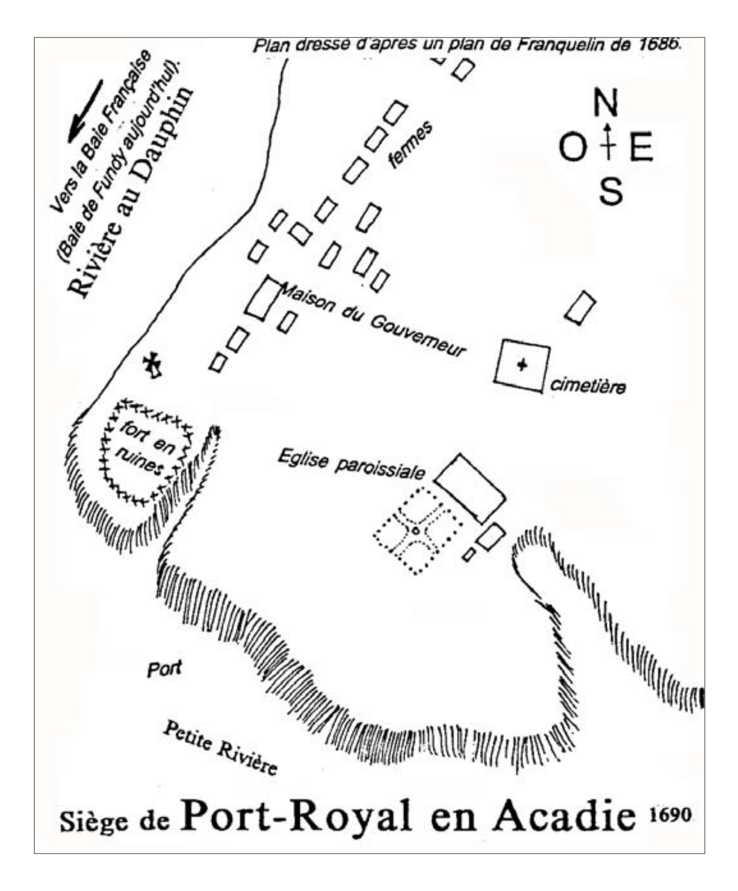
Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Prolongements en Amérique.



Contexte: Les marchands du port de Boston souffraient beaucoup des raids de représailles français qui firent suite à l'attaque iroquoise contre Lachine en Nouvelle-France, raid orchestré, selon les Français, par les Anglais de Nouvelle-Angleterre. C'était le cycle de la violence. Certains de ces

raiders venaient d'Acadie française. La colonie du Massachusetts décida donc de lancer une attaque contre l'Acadie française jugée plus vulnérable que le Canada.

Chefs en présence ♦l'expédition anglaise était sous les ordres de Sir William Phips. ♦le gouverneur de l'Acadie française s'appelait Ménéval.



Siège de Port-Royal en Acadie 1690

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 7 navires avec 280 marins et 500 miliciens coloniaux. ♦**Français**: 70 soldats.

Stratégie ou tactique: L'attaque contre l'Acadie permettait d'exercer des représailles contre les colonies françaises d'Amérique du Nord sans s'attaquer au Canada trop puissant. Cela aurait demandé une véritable expédition, et aurait sans aucun doute entraîné à nouveau l'implacable *loi*

du talion.[1] Tactiquement, il n'y eut aucun combat.
Résumé de l'action: En avril 1690, 7 navires chargés de 280 marins et de 500 miliciens, et commandés par Sir William Phips[2] se dirigèrent vers l'Acadie. En mai 1690, l'expédition pénétra dans la Rivière au Dauphin et la Petite Rivière qui servait de port au village de Port Royal dont la garnison n'était que de 70 hommes. Le gouverneur d'Acadie, Ménéval, fut obligé de capituler. Phips envoya des patrouilles s'emparer des autres villages côtiers et toute l'Acadie tomba aux mains des Anglais sans le moindre combat, donc sans aucune perte de part et d'autre.
Pertes ♦nulles.
Conséquence de cette défaite française: L'Acadie était provisoirement anglaise. Mais Phips repartit sans laisser de garnison. Il se contenta de forcer la population à prêter serment d'allégeance aux souverains anglais. Après son départ, les Acadiens se considérèrent comme débarrassés de ce serment, prêté sous la menace.

SOURCES & LECTURES ◆Emerson W., Baker & John G. Reid, *The New England knight, Sir William Phips, 1651-1695,* University of Toronto press, Toronto, 1998. ◆Philippe Diolé, *Le Trésor du Banc d'Argent, les merveilleuses plongées sous-marines de Sir William Phips sur l'épave d'un galion englouti,* A. Bonne, Paris, 1956. ◆Francis Bowen, *Lives of sir William Phips*, Hilliard, Gray & Co., Boston,1837. ◆Cotton Mather, *The life of Sir William Phips*, Temecula, Californie, 1992.

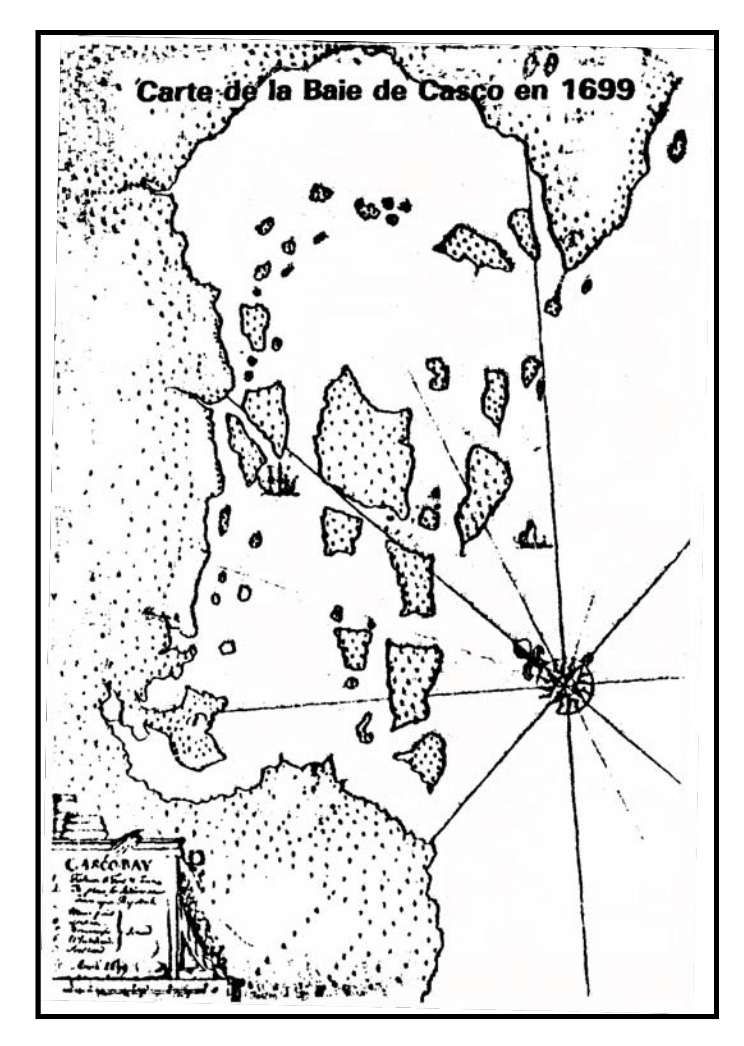


[1]> talio > du latin talis: tel; représailles égales à l'attaque.
[2]Pouvait aussi s'écrire Phipps; 1651-1695.

Casco. *Coup de main contre*

Date de l'action: 25 mai 1690.

Localisation: à 130 km au nord de Boston, USA. *Casco*, alors connu comme *Casco Neck* ou *Falmouth*, devint *Portland*, Maine. Le village fut fortifié en 1680 et détruit en 1690. Coordonnées géographiques: 43° 39' de latitude Nord,



et 70° 17' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre politico-religieuse de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Prolongements en Amérique.

Contexte: Ce raid de représailles fut ordonné par le Gouverneur de Nouvelle-France, Frontenac, pour punir les Anglais du raid iroquois contre le village canadien de Lachine.

Chefs en présence ♦**Anglais**: capitaine Sylvanus Davis; lieutenant Thaddeus Clark. ♦**Français**: Venant de Québec, le "commando" français était mené par Portneuf, en coopération avec Courtemanche et Saint-Castin venant d'Acadie.

Effectifs engagés ♦Soldats français, miliciens canadiens et plusieurs centaines d'Indiens Abénaquis.

Stratégie ou tactique: Là aussi, et en dépit des autres raids français contre la Nouvelle-Angleterre, la surprise joua à plein. Une fausse sécurité endormait curieusement les craintes des Yankees[1] qui jouaient ainsi inconsciemment à une terrible loterie avec la mort. Selon de récentes découvertes archéologiques américaines, le fort était construit de bois, sur une bande de terre qui lui interdisait d'être secouru. Les colons anglais avaient été encouragés à construire leur maison près du fort, ce qui avait créé un village appelé Falmouth de 46 maisons et d'une "bonne église" [Sic!] Tout cela fut détruit par l'attaque des Franco-indiens. Tel fut le commencement de la grande agglomération de Portland.[2] Par la suite, les Anglais trouvèrent un endroit plus favorable pour reconstruire, ce fut à l'embouchure de la rivière Presumpcot dans la municipalité actuelle de Falmouth. C'est ainsi qu'en 1700 ils érigèrent Fort-New-Casco appelé aussi Casco-Bay-Fort, immédiatement à l'est de la rivière. Ce dernier fort attira de nombreux colons[3].

Résumé de l'action: Le groupe de Québec partit le 28 janvier et atteignit Casco le 25 mai. La colonne devait attaquer Fort Loyall dans la Baie de Casco,[4] dans le Maine. Dans ses palissades, la garnison ne se méfiait de rien. Portneuf et Hertel[5] auraient pu prendre la ville par surprise

---

[1]Prononciation indienne du mot *"Anglais"*.

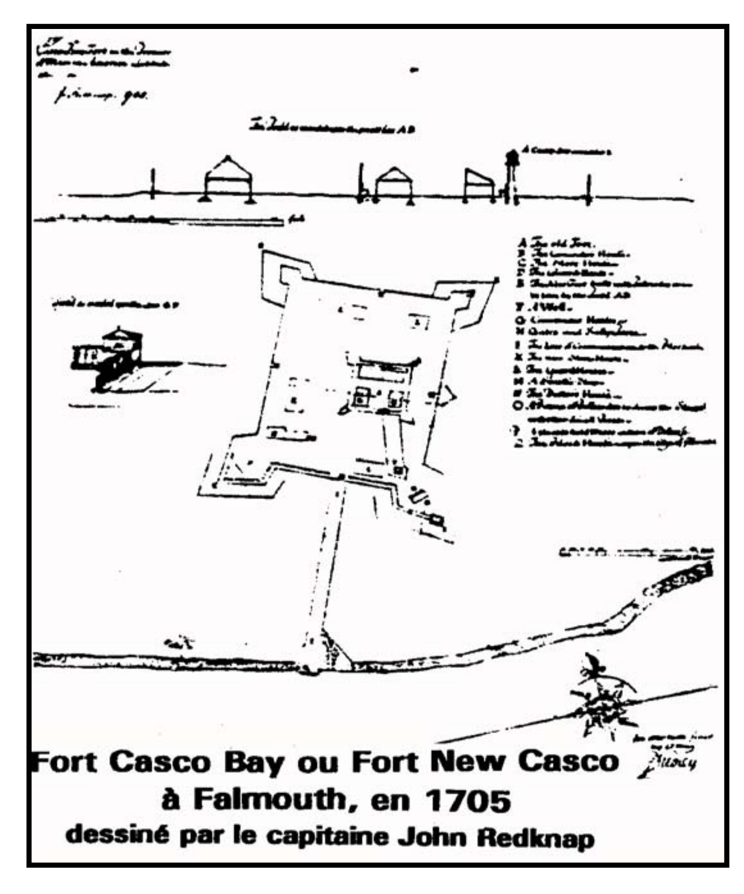
[2]Sur la côte Est; à ne pas confondre avec celle de la côte Ouest, en Orégon.

[3]Il semble bien que dans ce cas, les clauses de la Capitulation ne furent pas respectées par les Français, pour plaire à leurs alliés indiens.

[1]Aujourd'hui *Baie de Portland*.

[2]Lequel s'était joint à Portneuf. Il s'agissait de Joseph-François Hertel de La Fresnière; un Canadien qui épousa l'héritière de la Seigneurie de Chambly et fut

si quelques Abénaquis, tentés par la magnifique chevelure rouquine d'un pauvre Écossais rencontré à 1 km du fort, ne



Fort Casco Bay ou Fort New Casco à Falmouth, en 1705
dessiné par le capitaine John Redknap

l'avaient scalpée. Les hurlements de douleur alertèrent la garnison du capitaine Sylvanus Davis. Un jeune lieutenant [Thaddeus Clark] prit 30 volontaires et se précipita sur les lieux pour y être reçu par les fusils des miliciens canadiens. Ils furent tous scalpés. Dès que Davis se rendit compte qu'il avait affaire à une colonne organisée, il accepta de capituler à condition que la garnison soit conduite saine et sauve jusqu'à une ville voisine. Les Français acceptèrent et Davis donna l'ordre aux militaires et aux civils de sortir des fortifications.

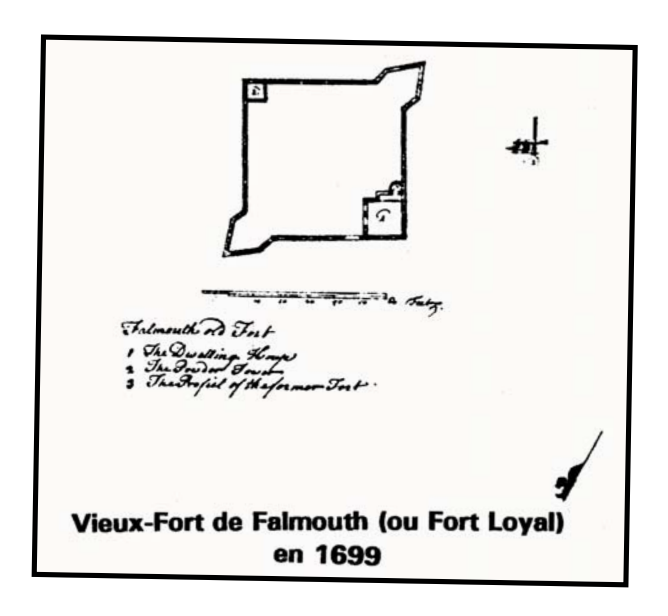
---

anobli en 1716, après un long retard dû à son origine roturière.

À ce moment-là, les Indiens se saisirent des prisonniers, en scalpèrent une partie et emmenèrent 70 hommes, femmes et enfants en captivité. Davis et certains autres furent conduits à Québec. Les Français et les Indiens détruisirent le fort. Les maisons furent toutes incendiées à 15 km à la ronde.

Pertes ♦Toute la population fut tuée ou emmenée en exil.

Conséquence de cette défaite anglaise: Comme les autres raids de représailles lancés pour venger l'attaque iroquoise contre le village français de Lachine, le succès de ce coup de main raffermit le prestige des Français chez les Indiens.



Vieux-Fort de Falmouth (ou Fort Loyal) en 1699

***Fleurus**. Bataille de*

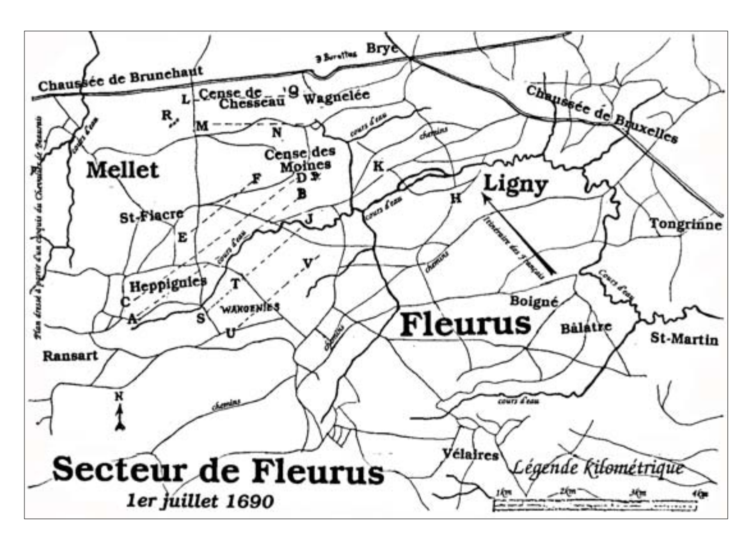
Date de l'action: 1er juillet 1690.

Localisation: Hainaut, près de la Sambre [Belgique actuelle]. Coordonnées géographiques: 50° 29' de latitude Nord, et 04° 33' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697].

Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France de Louis XIV d'une coalition, "*la Ligue d'Augsbourg*", qui incluait plusieurs pays protestants[1] et l'Espagne, désireuse de venger les désastreuses Paix des Pyrénées et de Nimègue.

Chefs en présence ♦**Français**: le duc de Luxembourg. ♦**Anglo-alliés**: le prince de Waldeck. Nassau commandait la Cavalerie.



Effectifs engagés ♦**Français**: environ 30.000 hommes. ♦**Anglo-alliés**: 37 bataillons d'Infanterie et 156 escadrons de Cavalerie hollandaise, anglaise et allemande, soit 37.800 hommes.

Stratégie ou tactique: Dans la soirée du 29 juin, le maréchal de Luxembourg campait avec son avant-garde sur la rive gauche de la Sambre, près du confluent de L'Ormeau. Il était couvert par Gournay dans le défilé du

[1]La Hollande, le Saint-Empire romain germanique, la Suède.

Mazy. Le gros de l'armée française, dont le duc de Choiseul commandait la Cavalerie et Rubantel l'Infanterie, campait à *Ham*, sur la rive droite.

Le lendemain, en vue de livrer bataille, le prince de Waldeck rangea sur trois lignes, dans la plaine de *Fleurus* large de 5,5 km, les 37 bataillons d'Infanterie et les 56 escadrons de Cavalerie hollandais, anglais et allemands qui portaient à 37.800 hommes l'effectif de son armée. Le prince de Nassau, général de Cavalerie, commandait l'aile droite appuyée au village et au bois d'*Heppignies*; le prince de Waldeck le Corps de bataille; et d'Ailva et Webbemuna, l'aile gauche qui s'appuyait au château de *Saint-Amand*. Deux ruisseaux encaissés, à bords élevés et peu accessibles, couvraient le front sur lequel 60 canons étaient répartis en 6 batteries. Ni *Fleurus* ni *Wangenies* n'étaient occupées, mais le château de *Saint-Amand* demeurait sous la garde de 6 bataillons d'Infanterie. La topographie du champ de bataille s'élevait un peu sur la droite alliée et formait un petit revers.

À trois heures du matin, le maréchal, après avoir laissé à *Auvelais*, sur la rive droite de la Sambre, son parc d'artillerie et ses gros bagages, sous la garde de 4 escadrons et de six bataillons, forma son armée en cinq colonnes pour marcher vers les Anglo-alliés.

L'aile droite de Cavalerie [1e colonne, Choiseul] se dirigea sur *Ligny*; la 2e colonne [Infanterie, Rubantel] vers *Saint-Amand*, la 4e colonne vers *Fleurus*, la 3e colonne [artillerie] entre les deux colonnes d'Infanterie. L'aile gauche de Cavalerie [Gournay] devait couvrir les autres colonnes à leur passage du pont d'*Auvelais* puis marcher sur *Wangenies*, et, sans être vue des Alliés,[2] *tourner leur droite par Heppignies*.

La Cavalerie française de Gournay devait se rallier à l'Infanterie de Rubantel et n'attaquer que lorsque Rubantel aurait donné l'ordre de charger. La manœuvre était belle mais dangereuse, surtout si Waldeck s'apercevait de ce *mouvement tournant* audacieux et l'écrasait dans le couloir de Wangenies pour couper Luxembourg des ponts d'Auvelais.

[2]Grâce au petit revers de terrain dont nous avons parlé dans la description des lieux.

Pour encercler les Alliés en se portant derrière leur gauche, Luxembourg posta 6 bataillons dans Fleurus et déploya l'Infanterie de Rubantel entre Fleurus et le château de Saint-Amand. Dix batteries alliées, de 6 pièces chacune, ouvrirent sur cette Infanterie un feu d'enfer auquel les Français répondirent avec les 30 canons qui progressaient à la tête des troupes, *à la Suédoise*.

Résumé de l'action: La bataille commença à 08h00 par un duel d'artillerie qui fut, semble-t-il, à l'avantage des Français. Pendant que toute l'attention de Waldeck se portait sur l'attaque du front, Luxembourg franchit[3] les ponts de Ligny. Grâce à la hauteur des blés, ces unités se coulèrent hors de la vue des Alliés le long des bas-fonds compris entre Brye, Wagnelée et la *Chaussée de Brunehaut*.

À onze heures, quand il eut atteint cette chaussée au carrefour des Trois-Burettes, Luxembourg piqua sur la *Cense de Chesseau*,[4] qui domine les prairies marécageuses de Mellet, et appuya à cette ferme l'extrême droite [L] de sa longue ligne de bataille.

Waldeck, voyant enfin le danger, s'efforça d'y parer en opposant à Luxembourg la deuxième ligne de son aile gauche [M,N], soutenue par sa réserve tactique. Ces troupes se formèrent en bataille, face au nord, entre la Cense de Chesseau et Wagnelée, sur deux lignes dans lesquelles les escadrons de Cavalerie et les bataillons d'Infanterie étaient entremêlés.

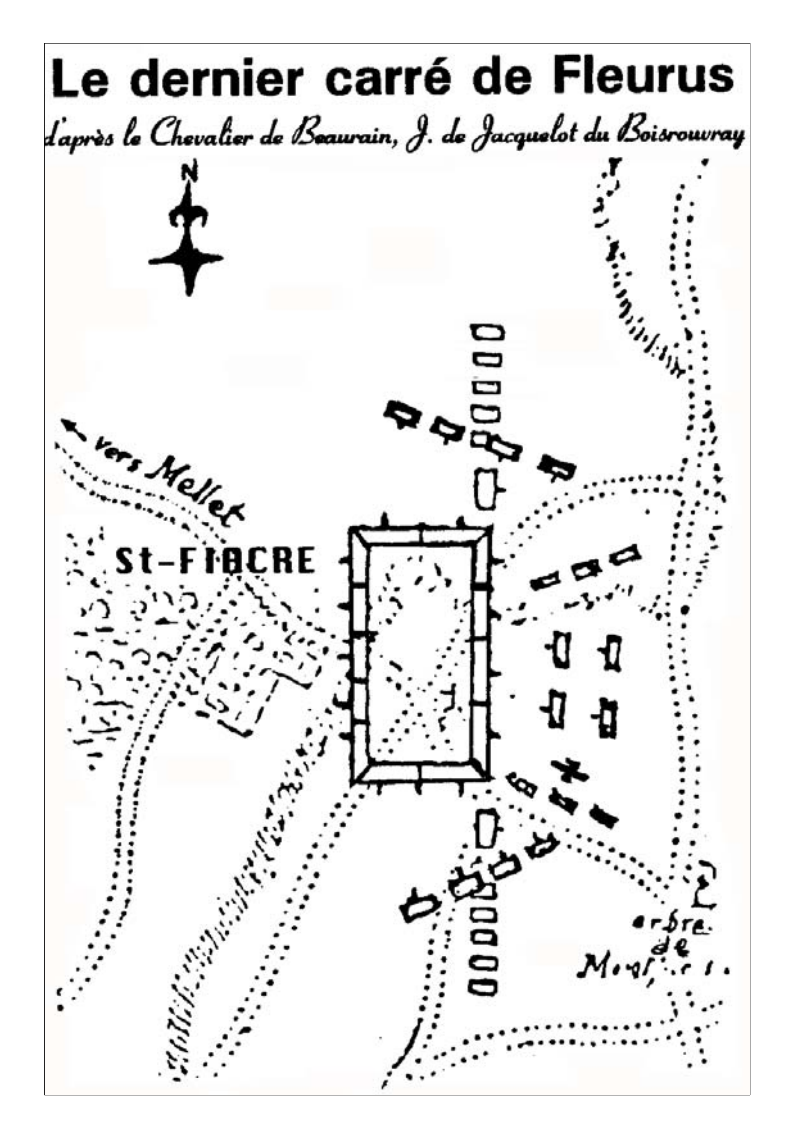
Luxembourg en fit autant. Il plaça au milieu des escadrons de Cavalerie de sa première ligne [L,Q] 3 bataillons d'Infanterie précédés de 5 canons; il mit 2 bataillons et 4 canons dans la Cense de Chesseau et les épaula par 3 escadrons de Cavalerie [R] qui devaient soutenir l'Infanterie quand elle descendrait dans la plaine de Fleurus.

Pour relier l'attaque de front à l'attaque de flanc et boucher le grand vide ouvert entre elles, 4 bataillons de Gardes-françaises occupèrent Wagnelée et le château de

[3]Avec les deux lignes de cavalerie de l'aile droite, 5 bataillons d'Infanterie et 9 canons.

[4]Grosse ferme ou grand domaine; une **cense** était autrefois une terre octroyée à condition de verser le **cens**, une redevance payée par un roturier à un seigneur.

L'Escaille; 5 autres bordèrent le ruisseau de Wagnelée depuis le château de Saint-Amand jusqu'à la Cense des Moines, couverts par 30 canons qui prenaient en écharpe et à revers toute l'aile gauche de Waldeck.



À 01h00, le maréchal de Luxembourg, après avoir envoyé à Rubantel et à Gournay l'ordre d'attaquer, lança les 36 escadrons de Choiseul sur les troupes anglo-alliées qui

leur faisaient face. La Cavalerie anglo-alliée, inférieure en nombre et *«intimidée par sa situation critique»* fut aisément rompue; l'Infanterie qui combattait avec elle fut détruite ou rejetée dans les écarts de Saint-Amand; les quatre bataillons français postés dans les haies de Wagnelée vinrent la prendre en tenaille.

L'aile droite française était victorieuse, mais l'aile gauche et le centre avaient échoué dans leur première attaque. Après avoir fait occuper les haies de Wangenies par les 6 bataillons de Fleurus [S,T], Gournay avait formé ses 35 escadrons sur deux lignes [TJ, UV] entre Wangenies et l'Infanterie de Rubantel, pour charger tout ce qu'ils trouveraient devant eux. À peine cette Cavalerie eut-elle passé le ruisseau de Wangenies qu'un terrible feu d'artillerie et de mousqueterie faucha les hommes et les chevaux. Gournay fut tué et ses escadrons rejetés en désordre sur l'Infanterie qui les soutenait. Celle-ci, vigoureusement chargée par la Cavalerie anglo-alliée, dut se replier derrière les haies de Saint-Amand.

Waldeck profita de ce succès pour envoyer la 2e ligne de son aile droite au secours de sa gauche; mais de ce côté, la défaite des Anglo-alliés était complète, et la Cavalerie de Choiseul, épaulée par 9 bataillons d'Infanterie de Ligne et 39 canons, eut facilement raison de ce retour offensif. Les escadrons anglo-alliés qui y prirent part allèrent rejoindre les autres fuyards alliés sur la route de Nivelles.

Tilladet[5] rétablit, de concert avec Rubantel, les deux lignes de l'attaque de front entre Wangenies et Saint-Amand, et il se prépara à relancer le combat. Mais Waldeck ne pouvait plus lutter; son armée était coupée en deux tronçons; les trois quarts de sa Cavalerie fuyaient vers Nivelles; l'Infanterie de l'aile gauche était anéantie ou bloquée dans le château de Saint-Amand et la Cense des Moines.

Ne restaient intacts que la première ligne de Cavalerie de l'aile droite et 14 bataillons d'Infanterie d'élite, hollandais ou anglais, qui allaient renouveler les prouesses de l'Infanterie espagnole de Rocroy. Ils formaient au milieu

---

[5]Qui remplaçait Gournay à l'aile gauche.

de la plaine de Fleurus, en avant de l'Ermitage de Saint-Fiacre, un grand carré, couvert par des chevaux de frise et flanqué de ce qui restait de la Cavalerie de l'aile droite anglo-alliée. Le maréchal de Luxembourg fit attaquer cette Cavalerie par Tilladet qui l'avait rejoint; elle fut aussitôt défaite et s'enfuit vers Charleroi, par Heppignies.

Les 14 bataillons alliés en carré battirent alors fièrement en retraite «sans vouloir entendre à aucune composition». Quelques escadrons, ralliés par Waldeck, vinrent se joindre à eux et partager leur gloire.

Luxembourg assaillit ces vaillants avec ce qu'il put réunir d'Infanterie et d'artillerie. Il laissa des intervalles entre ses bataillons pour que sa Cavalerie pût les traverser et pénétrer dans le carré par les ouvertures que le canon y pratiquait. Ce carré allié, en se retirant, faisait des décharges par rang sur les Français qui les entouraient et qui les pressaient fort. Faisant ensuite demi-tour à droite, les alliés marchaient une centaine de pas en arrière puis s'arrêtaient par un demi-tour à gauche et recommençaient une décharge semblable.

La Cavalerie hollandaise, profitant de ce que celle de France était ébranlée par ces salves, la chargeait et la mettait hors d'état de rompre le carré qui continuait sa retraite, en se retournant s'il se sentait trop pressé, et en se resserrant avec une intrépidité merveilleuse lorsque le canon emportait des rangs entiers. À la fin, ces vaincus héroïques atteignirent l'extrémité de la plaine de Fleurus. Les cavaliers se jetèrent à bride abattue dans les bois, et les fantassins se formèrent en colonne et prirent le chemin de Charleroi en se glissant le long des haies d'Heppignies. Ils souffraient encore beaucoup du canon qui ouvrait de larges brèches dans l'arrière-garde. Si un Corps de Cavalerie les eût chargés, ils eussent été défaits malgré le bon ordre que M. de Waldeck lui-même et quelques-uns de ses généraux apportaient en cette retraite qui n'a jamais eu sa pareille dans un aussi grand désordre, à l'exception de celle des bataillons français à la bataille de Culloden.

Les Français laissèrent aller cette incomparable Infanterie sans l'inquiéter davantage, car l'armée française était trop fatiguée, tant par les préparatifs que par la longueur du combat qui avait duré jusqu'à 19h00.

Les 4 ou 5.000 Anglo-alliés, restés dans les haies de Saint-Amand, et les 1.000 autres qui défendaient le château, mirent bas les armes.

Pertes ♦L'armée française bivouaqua sur le champ de bataille jonché de 7.000 tués dont 2.000 Français. Les alliés abandonnèrent dans leur retraite 48 canons, 150 chariots de munitions, 9 pontons, des monceaux d'armes, 8 paires de cymbales, 150 drapeaux ou étendards et 9.000 prisonniers dont 400 officiers et 1.500 Huguenots français que Louis XIV envoya immédiatement aux galères pour *haute trahison*.[6] Les Français avaient perdu 3.612 hommes tués ou blessés[7].

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Peu soucieux des tués et des mutilés qui parsemaient le secteur, Louis XIV manifesta une immense joie et fit porter les 150 drapeaux anglais et hollandais à Notre-Dame de Paris! Le maréchal de Luxembourg, le Petit Bossu, fut désormais surnommé *le Tapissier de Notre-Dame.*

Pourtant, cette joie fut un peu amoindrie lorsque Louis XIV apprit, peu après, que son protégé, le roi Jacques II, avait été irrémédiablement battu en Irlande sur les bords de la Boyne [11 juillet].



---

[6]La trahison peut parfois être difficile à juger et à évaluer. Ainsi, le Huguenot trahissait son pays pour rester fidèle à sa foi.
[7]Dont 612 officiers, soit 17% des effectifs.

SOURCES & LECTURES ◆Jean Donneau de Vizé, *Relation de la bataille donnée auprès de Fleurus... le 1. juillet 1690*, M. Guérout, Paris, 1690. ◆Chevalier de Beaurain, *Histoire militaire du duc de Luxembourg, contenant le détail des marches, campemens, batailles, sièges et mouvemens des armées du roi et de celles des alliés en Flandre.* Tome premier, campagne de 1690-1691. *Mémoires pour servir à l'histoire du maréchal duc de Luxembourg, depuis sa naissance en 1628 jusqu'à sa mort en 1695*, B. Gibert, La Haye, 1758. ◆Charles Mathieu, *La victoire française de Fleurus du 1er juillet 1690*, Société d'histoire, arts et folklore des communes de Fleurus, 1990. ◆Pierre Marie Maurice Henri, marquis de Ségur, *Le tapissier de Notre-Dame, les dernières années du maréchal de Luxembourg, 1678-1695*, Calman-Lévy, Paris, 1903.

Béveziers. *Bataille navale de*

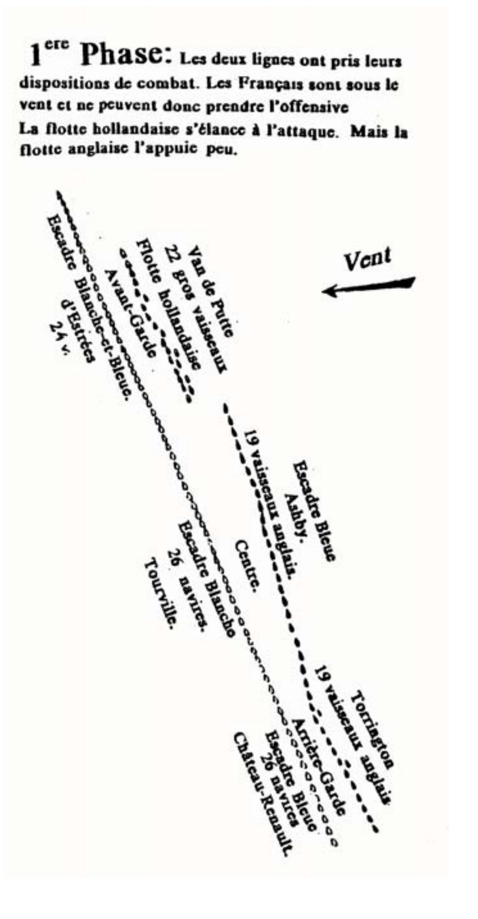
Autres noms: Bataille de Beachy Head; Bataille de Pevensy. Le mot *Béveziers* est d'ailleur une corruption du mot *Pevensy*.

Date de l'action: 10 juillet 1690.

Localisation: Au large du Cap Beachy Head, à l'embouchure du fleuve Pevensey que les marins français prononçaient alors *Béveziers*. Coordonnées géographiques: 50° 44' de latitude Nord, et 00° 16' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697].

Contexte: La flotte française, qui avait quitté Brest le 22 juin, doubla l'île de Wight le 5 juillet. Jean Bart, déguisé en pêcheur, partit alors en reconnaissance, en chaloupe munie de filets de pêche. Il découvrit la flotte anglo-hollandaise au mouillage sous le cap Beachy Head. Durant 3 jours, il explora soigneusement tout le secteur, répondant *"fisherman"* lorsqu'une sentinelle anglaise le hélait. Ah! Si les Anglais avaient su que le grand Jean-Bart était parmi eux! Puis il revint rendre compte à Tourville. Mais les vents contraires ne permirent pas aux Français d'attaquer immédiatement.



Chefs en présence ♦**Français**: Anne Hilarion de Costentin Tourville, vice-amiral du Levant. ♦**Escadre anglo-**

hollandaise: le vice-amiral Arthur Herbert de Torrington. Les amiraux Ashby et Van de Putte commandaient aussi.
Effectifs engagés ♦**Escadre française**: 75 vaisseaux de ligne, 6 frégates et 20 brûlots, montés par 20.216 hommes, avec 4.600 canons.

MARINE ROYALE			
N O M	**Comm[t]**	**N O M**	**Comm[t]**
Le FRANÇAIS 46	d'Ailly	Le TÉMÉRAIRE 52	Riveau-Huet
Le POMPEUX 74	d'Aligre	Le LÉGER 44	Rouvray
Le HENRY 62	d'Amblimont	L'ÉOLE 50	Du Tast
Le MAGNIFIQUE 76	d'Amfreville	Le GRAND 80	d'Estrées
Le CHEVAL-MARIN 40	d'Amfreville	Le SOLIDE 48	Ferville
L' ALCYON 44	Jean Bart	Le VAILLANT 48	Feuquières
L' AQUILON 50	Beaugeais	Le TRIOMPHANT 70	Flacourt
Le BRILLANT 66	Beaujeu	Le NEPTUNE 46	Forbin
Le SÉRIEUX 56	Bellefontaine	Le FIDÈLE 46	Forbin-G.
Le GLORIEUX 60	Belle-Isle-Erard	L' INTRÉPIDE 80	J. Gabaret
L' APOLLON 56	Bidault	Le BOURBON 62	d'Hervault
Le FLEURON 54	Chabert	L'ARDENT 62	Infreville
Le VIGILANT 52	Chalais	Le CAPABLE 54	La Boissière
Le BRAVE 54	de Chambigny	Le MAURE 52	Galissonnière
Le MARQUIS 80	Châteaumoran t	Le FORT 52	Harteloire

Le DAUPHIN-ROYAL 110 **Châteaurenault**		L' AGRÉABLE 58	Motte Genouillé
Le SAINT-PHILIPPE 80	Coëtlogon	COURONNE 58	Langeron
Le FLORISSANT 80	Cogolin	Le TONNANT 70	La Porte
Le FOUGUEUX 58	Colbert de St-Mars	Le SANS-PAREIL 58	La Rongère
Le COMTE 40	Courbon-Blénac	Le SAINT-LOUIS 56	Roque-Percin
Le PRINCE 56	Des Adrets	Le FENDANT 52	La Vigerie
L' ARROGANT 54	Des Adrets	Le PARFAIT 62	Machault
Le MODÉRÉ 50	Des Augiers	Le FAUCON 44	Montbault
Le BELLIQUEUX 74	Des Francs	L' EXCELLENT 56	Montbrun
Le HARDI 58	Des Gouttes	Le SOUVERAIN 80	Nesmond
Le PRUDENT 52	Des Herbiers	Le FORTUNÉ 58	Pallas
Le FURIEUX 60	Des Nos	Le DUC 48	Pallières
Le BON 52	Digoine du P.	Le TERRIBLE 74	Panetié
Le VERMANDOIS 58	Du Chalard	Le PRÉCIEUX 56	Perrinet
L' AIMABLE 70	Du Magnou	Le COURTISAN 62	Pointis
Le FIER 68	Relingue	Le DIAMANT 56	Serquigny
Le TRIDENT 52	Riberette	L' ÉCLATANT 54	Septèmes
Le BRUSQUE 50	Ricoux	L' ARC-EN-CIEL 44	Ste-Maure
L' ILLUSTRE 66	Rosmadec	Le CONTENT 56	Saint-Pierre

L' INDIEN 50	Roussel	L' ENTREPRENANT 56	Sébeville
Le FERME 54 canons	Vaudricourt	Le COURAGEUX 62	Sérigny
Le SAINT-MICHEL 54	Villars	Le SOLEIL-ROYAL 98	**Tourville**
Le CONQUÉRANT 70	Villette-Mursay		

♦**Anglo-hollandais**: 60 vaisseaux de ligne et de nombreuses frégates, 18.915 hommes et 4.153 canons.

Stratégie ou tactique: En avant-garde des Français naviguait l'escadre Blanche et Bleue avec 24 vaisseaux [Victor-Marie d'Estrées]. Puis, suivait le Corps-de-bataille Blanc avec Le SOLEIL-ROYAL [98 canons, Tourville] et 26 gros vaisseaux. En arrière-garde, l'escadre Bleue [26 vaisseaux] autour du DAUPHIN-ROYAL [Château-Renault]. Et pour compléter la formation, 5 brûlots: Le FACHEUX, L'IMPRUDENT, L'IMPERTINENT, Le BOUTE-FEU, L'INSENSÉ.

2ème Phase: L'Avant-Garde française enveloppe la flotte hollandaise qui sera partiellement détruite.

Flotte hollandaise.
Vent
Flotte anglaise.
Flotte française.

Résumé de l'action: Le vice-amiral Herbert de Torrington voulut combattre dès qu'il apprit l'arrivée des Français, et les amiraux hollandais qu'il avait

sous ses ordres eurent du mal à lui faire attendre des renforts. Mais, le 10 juillet, il donna le signal de l'appareillage à bord du ROYAL-SOVEREIGN.

La flotte française était déployée en formation rectiligne orientée N.O.-S.E. La ligne française avait mis en panne après avoir pris les distances de combat. Torrington avait l'avantage du vent et des courants que Tourville avait vainement tenté de lui prendre. Les Anglo-hollandais attaquèrent donc vent arrière, parallèlement aux Français. Pressée de se battre, la flotte hollandaise, qui formait l'avant-garde, s'éloigna de la ligne anglaise et alla se jeter sur l'avant-garde française.

Les deux avant-gardes commencèrent à se canonner au milieu d'un nuage de fumée. Le navire-amiral français DAUPHIN-ROYAL et son matelot arrière L'ARDENT furent assaillis par d'énormes navires hollandais et le combat devint furieux. Les pont se couvrirent rapidement de morts et de blessés. L'ARDENT, victime de graves avaries, reçut l'autorisation de Châteaurenault de quitter la ligne de bataille afin d'aller panser ses plaies un peu à l'écart.

Mais, pendant que l'avant-garde française soutenait le combat, le reste de cette avant-garde dépassa les combattants et vira de bord afin de revenir en arrière pour envelopper la flotte hollandaise et la prendre en tenaille. Mitraillés et pilonnés des deux côtés en même temps, les navires hollandais, truffés de boulets, combattirent désespérément. Quelques-uns parvinrent à s'enfuir, mais la majorité des autres se battit comme des lions et fut sérieusement avariée, démâtée, couverte de tués. Le VRIESLAND ne consentit à amener son pavillon qu'à la dernière extrémité, lorsque presque tous ses marins furent tués ou blessés.

Pourtant, à la longue, l'escadre anglaise se porta sur les lieux du combat. Le SANDWICH [amiral Ashby] et les navires de sa suite se heurtèrent aux canons du SOLEIL-ROYAL. Après un violent et bruyant combat, Le TONNANT français fut momentanément désemparé, et quatre navires anglais, démâtés, abandonnèrent le combat.[1]

[1]Douze Hollandais furent complètement démâtés.

Le vice-amiral anglais Herbert de Torrington pour sa part[2] sut trouver le point faible de la ligne française, la jonction entre le Corps de bataille et l'arrière-garde, et il se contenta d'attaquer ce point au lieu d'aller prêter main-forte à ses autres navires en péril devant Le SOLEIL-ROYAL. Le CONTENT, L'ENTREPRENANT et L'APOLLON[3] attaquèrent avec mordant. Finalement, les canonniers du FOUGUEUX [58] étonnèrent tout le monde en obligeant le navire amiral anglais à... rompre le combat!

Tout au long de la ligne, la bataille avait été meurtrière. Peu à peu, le soir tombait. La brise avait finalement tourné en faveur des Français. Tourville entrevoyait déjà une destruction complète de la flotte anglo-hollandaise qui manifestait un grand épuisement. Mais les vents favorables[4] *ne durèrent pas.*

3ème Phase: Au renversement de la marée la flotte anglaise jette l'ancre pour ne pas être déportée vers les Français et retraite en hâte vers la Tamise.

Navires hollandais en feu.
Poursuite.
Navires hollandais en fuite.
Flotte anglaise en fuite vers la Tamise.
tlantique
N
O E
S

Le vice-amiral anglais envoya un dernier brûlot sur la ligne française, que les canonniers de Gabaret coulèrent avant qu'il ait pu atteindre son objectif. Ce fut le moment où le navire-amiral ROYAL-SOVEREIGN hissa à l'un de ses mâts le signal de la retraite. Alors que les Français se préparaient à la curée, la Nature elle-même allait s'opposer

[2] Le ROYAL-SOVEREIGN, 100 canons.
[3] Tous trois entre 50 et 60 canons.
[4] Pour les Français.

à cette mise à mort. Peu auparavant s'était produit le renversement de la marée. Herbert, prévenu par ses pilotes, avait fait mouiller[5] sous voiles. Mais Tourville dériva et se trouva bientôt entraîné vers l'ouest par le courant du jusant. L'absence de vent empêchait les Français de revenir achever les Anglo-hollandais. Par une véritable fatalité, les galères françaises, qui seules auraient pu manœuvrer sans vent, n'avaient pas encore fait leur jonction avec le Corps de bataille.

La nuit tomba enfin, la zone de bataille restait toute illuminée par les vaisseaux qui brûlaient. Le navire de l'amiral Van de Putte brûla jusqu'au jour, un autre, Le NOORD-QUARTIER, coula durant la nuit.

Pendant deux jours et deux nuits, après le retour de vents favorables, la division française de La Villette harcela les derniers vaisseaux hollandais,[6] qui n'avaient pu fuir assez rapidement vers la Tamise comme le reste de la flotte anglo-hollandaise. Les Français réussirent à couler Le WAPEN-VAN-UTRECHT et contraignirent deux ou trois autres vaisseaux à se jeter à la côte. Le THOLEN fut gravement avarié et un autre de 70 canons sabordé et brûlé par son équipage.

Pertes ♦La flotte **anglo-hollandaise** perdit 17 navires de guerre, corps et biens. La plupart des autres furent endommagés. ♦La flotte **française**, quoique ayant subi de gros dommages, ne perdit *aucun* navire ce jour-là. ***Conséquence de cette défaite anglo-hollandaise***: Cette grande défaite jeta l'affolement en Angleterre. Car si les Français étaient maîtres de la mer, rien ne pouvait plus les empêcher de débarquer dans l'île. En Hollande, une violente indignation anti-anglaise balaya le pays. Le vice-amiral anglais, à qui Guillaume d'Orange avait confié le commandement suprême en mettant sous ses ordres des amiraux hollandais, avait, semble-t-il, sacrifié la flotte hollandaise au profit de l'Angleterre. Le commandant suprême anglais fut donc arrêté, dès son arrivée en Angleterre, et resta détenu à la Tour de Londres pendant de longs mois avant d'être déféré en Cours martiale. Malgré

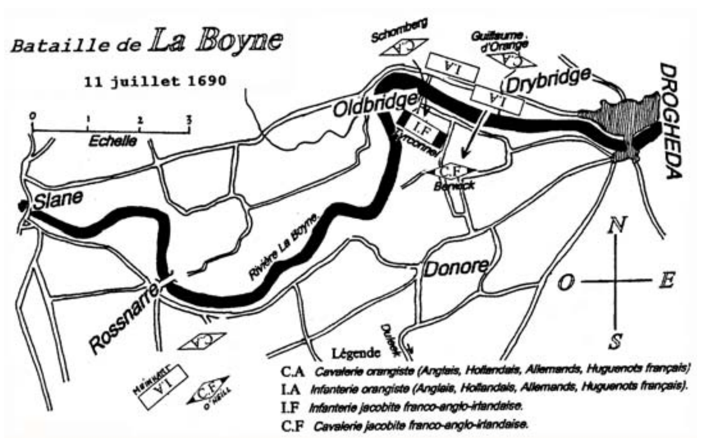
[5]Jeter l'ancre.
[6]Abandonnés par le vice-amiral Herbert.

cela, le 10 novembre 1690, la Cour martiale —entièrement anglaise— l'acquitta de toute lâcheté et d'avoir délibérément sacrifié la flotte hollandaise. Toutefois, le roi Guillaume III d'Orange, Hollandais lui-même, ne lui pardonna jamais et ne lui confia plus de commandement.



La Boyne. *Bataille de*

Autres noms: Bataille d'Old Bridge; bataille de Drogheda.
Date de l'action: 11 juillet 1690.
Localisation: Ville située sur la route de Drogheda à Slane, entre cette dernière ville et Oldbridge, Irlande. Coordonnées géographiques: 53° 43' de latitude Nord, et 06° 22' de longitude Ouest.
Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697].



Guerre civile de religions en Angleterre [Guerre Jacobite entre Jacques II d'Angleterre et Guillaume III d'Orange, de 1688 à 1691]. Guerre entre l'Angleterre et l'Irlande. Guerre entre l'Angleterre et l'Écosse.
Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France de Louis XIV d'une coalition, "la Ligue d'Augsbourg", qui incluait plusieurs pays protestants [la Hollande, le Saint-Empire romain germanique, la Suède] et l'Espagne désireuse de venger les désastreuses Paix des Pyrénées et de Nimègue.

En Angleterre, faisait rage la guerre civile. Contre leur roi Jacques II [catholique], les Anglais firent appel à sa fille Marie —qui avait été secrètement élevée dans le protestantisme— et à l'époux de celle-ci, Guillaume III d'Orange, stathouder de Hollande.[1] Guillaume d'Orange

[1]Quoique issu de façon lointaine d'une famille originaire d'Orange [Provence], ce nouveau roi d'Angleterre se montrait viscéralement anti-français et anti-catholique, à tel point que l'idéologie "orangiste" désigne encore l'extrémisme W.A.S.P."blanc, anglo-saxon et protestant."

débarqua en Angleterre, ce qui provoqua la fuite de Jacques II.

Le comte de Tirconel,[2] vice-roi d'Irlande, rejetait le prince d'Orange, aussi le roi Jacques II résolut-il d'aller le rejoindre et de demander des troupes à la France. Le 17 mars 1690, une escadre française avait conduit en Irlande le roi détrôné Jacques II, son fils naturel Jacques de Fitz-James qui devint plus tard le maréchal de Berwick, et 6.000 Français, en 10 bataillons, commandés par le comte de Lauzun. Tirconel les rejoignit avec 15.000 Irlandais indisciplinés et mal armés mais pleins d'enthousiasme mystique.

En ce début de juillet 1690, Guillaume III d'Orange voulait forcer à la bataille Jacques II, roi d'Angleterre contesté, qui essayait de battre en retraite vers Dublin.

Chefs en présence ♦**Anglais protestants**: Roi Guillaume III d'Orange, avec ses alliés “Williamite Army”. Le maréchal français (huguenot) de Schömberg. ♦**Armée "catholique"** [Jacobite] anglaise, irlandaise et française: Roi d'Angleterre détrôné Jacques II. Le duc de Lauzun commandait le Corps Expéditionnaire français.

Effectifs engagés ♦**Orangistes**: 45.000 hommes dont 8.000 cavaliers. Guillaume d'Orange commandait une armée essentiellement composée de troupes hollandaises, huguenotes françaises, et allemandes, dont la redoutable Brigade Hollandaise des Gardes Bleus. 50 pièces d'artillerie. Les troupes anglaises représentaient moins de la moitié des effectifs. ♦**Jacobites**: 23.000 hommes dont 18.000 fantassins et 5.000 cavaliers. 6 pièces d'artillerie. Les Français comptaient 6.000 hommes.[3]

Stratégie ou tactique: Les Orangistes ne pouvaient pas traverser la Boyne à Dundalk qui était fortement tenue par les Jacobites. À Old Bridge, le vieux pont n'existait plus; la traversée pouvait s'effectuer par quelques gués situés entre Old Bridge et Drybridge. La Bataille de la Boyne fut en fait une retraite avec harcèlement. Les Jacobites n'avaient qu'un huitième de l'artillerie des Orangistes. Jacques II avait obtenu de la France un renfort de 6.000 fantassins mais

[2]ou Tyrconnell. Richard Talbot, comte de Tyrconnell [1630-1691].

[3]De ce nombre de 23.000, environ 10.000 Irlandais n'avaient pas de mousquet et devaient attendre que leurs camarades soient tués pour prendre leurs armes.

avec seulement une poignée de mousquets. Une brigade irlandaise était allée combattre en France en remplacement de la brigade française. Selon l'accord, le déplacement se faisait *"sans mousquets"* qui devaient leur être attribués à leur arrivée en France. Or les Français envoyèrent aussi leurs troupes désarmées, sans penser qu'ils auraient des difficultés à trouver des mousquets en Irlande. Les Français étaient donc fort mal armés. De plus, l'Infanterie irlandaise venait d'être levée et n'avait aucun entraînement militaire.

Stratégiquement parlant, cette bataille, quoique non décisive, fut *le début de la fin* pour les Jacobites.

Résumé de l'action: Vu la disproportion des forces en faveur des Orangistes, les Alliés franco-anglo-irlandais décidèrent de se placer derrière la rivière Boyne près de *Drogheda*. Orange se déploya devant les Alliés, le 29 juin. Son aile droite, à *Rossnarre*, était commandée par Meinhart, fils de Schömberg, son Centre à *Old Bridge*, par Schömberg en personne [face au vice-roi Tirconel], et Guillaume d'Orange avait pris lui-même le commandement de sa Gauche à *Drybridge*. Jacques II n'avait envoyé qu'un seul régiment [les Dragons de O'Neill] pour fermer le passage de Rossnarre, et à Oldbridge les régiments d'Infanterie d'Antrim et de Clanrickarde. Le gros de l'armée Jacobite, commandé par Berwick, était posté en arrière, à un kilomètre de La Boyne, sur une élévation.

L'attaque destinée au franchissement des gués fut lancée peu avant midi par Schömberg [alors âgé de 72 ans!]. Ce dernier lança ses fantassins les plus politisés [*fanatisés*, devrions-nous dire]: la Garde Bleue Hollandaise, les Huguenots français et les régiments anglo-protestants de l'Ulster.[4] Avec sa Cavalerie irlandaise, Tirconel contre-attaqua ces éléments orangistes qui traversaient La Boyne. Le vieux Schömberg s'élança alors à la tête de ses troupes pour appuyer ses troupes mais fut tué d'une balle. Pendant plus de cinquante ans, il avait réussi à passer entre les milliers de projectiles de multiples champs de bataille; mais une seule balle ne respecta pas cette “baraka”!

La marée montante avait, durant ces attaques, rendu impraticables tous ces gués sur La Boyne. Les chevaux

---

[4]Les pieds-noirs ou coloniaux (colonists) de cette colonie.

devaient nager et l'Infanterie traverser en une seule file. Cela n'empêcha pas Guillaume d'Orange de se porter au secours des troupes de Schömberg, secouées par la mort de leur chef. Les Orangistes reprirent l'initiative. Sur quoi Hamilton lança sept autres bataillons pour contre-attaquer les Orangistes. Mais deux bataillons de la Garde Bleue les enfoncèrent. Berwick fit alors contre-attaquer sa Cavalerie afin de permettre aux bataillons irlandais de se retirer.

Le combat devint alors fort inégal entre les cavaliers, tant par le nombre d'escadrons de Cavalerie que par le terrain fort coupé où les Orangistes avaient infiltré des fantassins. Berwick lança une douzaine de charges qui finirent non sans mal par arrêter momentanément les Orangistes en brisant le régiment anglais Inniskilling constitué de pieds-noirs anglo-protestants d'Irlande.

Berwick en profita pour reformer ses régiments puis se remit en marche pour aller rejoindre Jacques II, lequel, après avoir mis son armée en bataille pour charger les Orangistes, en fut empêché par un marais qui se trouvait entre les deux armées. Pour ne pas être enveloppé par les Orangistes qui venaient de forcer le passage d'Old Bridge, il fit mouvement par la gauche afin de gagner le village de Duleek, 15 km plus au sud.

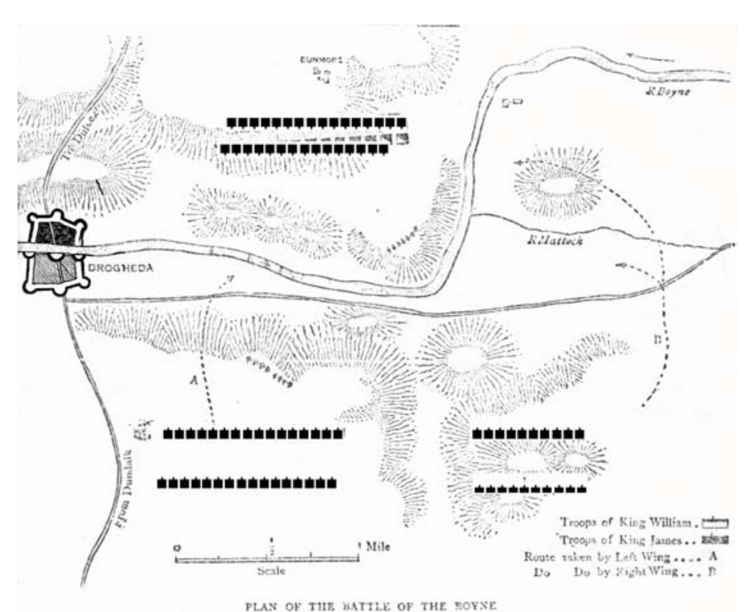
Berwick survint avec sa Cavalerie au moment où les troupes orangistes y parvenaient. Les deux armées déployées en bataille, restèrent quelque temps face à face sans oser s'attaquer. Finalement, les Jacobites se remirent en marche, suivis par l'armée orangiste qui marquait le pas dès que les Jacobites s'arrêtaient et se retournaient pour combattre. Ce manque d'initiative des Orangistes venait du fait que leur meilleur général, Schömberg, avait été tué.

La nuit venue, les Jacobites reçurent l'ordre de se mettre en marche vers Dublin; ce qu'ils firent le lendemain matin. De là, le vice-roi Tirconel leur donna l'ordre de gagner Limerick à 100 km de Dublin.

Le Corps Expéditionnaire français, commandé par le brigadier général Surlaube, servit d'arrière-garde tout au long de cette retraite, car il était constitué des seuls régiments qui étaient restés en formation, donc capables de combattre efficacement. Les autres Français furent dirigés vers Cork et Kinsale pour y rembarquer.

Pertes ♦**Les Orangistes** eurent 2.000 tués et blessés; Guillaume y fut blessé. Le maréchal [français mais protestant] de Schömberg fut frappé à mort dans une charge conduite par Fitz-James, alors qu'il criait à ses cavaliers huguenots, chassés de France comme lui par les guerres de religions: *«À la gloire, mes amis, à la gloire!».* ♦**Les Jacobites**, 1.500 tués et blessés.

Conséquence de cette bataille: Dans cette bataille comme



PLAN OF THE BATTLE OF THE BOYNE

dans bien d’autres, les Français étaient dans les deux camps. L'historien anglais J.GRANT écrivit au sujet de cette retraite: " *La retraite des Irlandais fut couverte par les Français, qui, plus d'une fois, eurent à ouvrir le feu sur le torrent de fuyards qui se pressaient contre l'étroit passage de Duleek et dont les masses menaçaient de rompre la formation de leur division... Dublin se remplit de fuyards terrifiés; mais à quatre heures du matin les troupes françaises et suisses* [mercenaires] *entrèrent dans la ville en ordre parfait, tambours battants et drapeaux déployés, leurs uniformes blancs maculés de poussière et souvent de sang.*"

Quoique loin d'être décisive, cette demi-défaite — qui opposa des armées constituées de Français ou d'Anglais, la religion servait alors à départager les ennemis plus que la

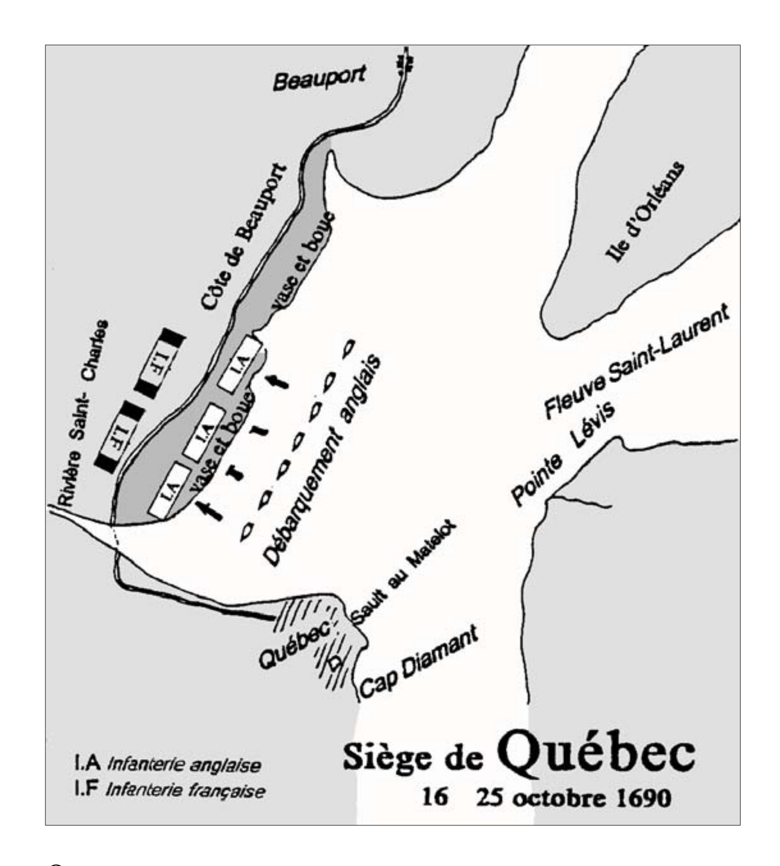
nationalité— cette demi-défaite, donc, amoindrit la menace jacobite [catholique] vis-à-vis des Orangistes protestants. Mais il fallut attendre 1691 pour que la guerre civile anglaise se terminât, si tant est qu'elle s'est jamais terminée[5]!

SOURCES & LECTURES ◆*Relation du combat, donné au passage de la riviere de Boine en Irlande*, pas de données de publication, 1690. ◆Pádraig Lenihan, *Battle of the Boyne,* Tempus, Stroud, 2003. ◆John Kinross, *The Boyne and Aughrim, the war of the two kings*, Windrush Press, Moreton-in-Marsh, Gloucestershire, 1997. ◆Brendan Clifford (Introduction), *Jacobite narrative of the war in Ireland, 1688-1691, Derry and the Boyne, a contemporary Catholic account of the Siege of Derry, the Battle of the Boyne, and the general condition of Ireland in the Jacobite war,* Belfast Historical & Educational Society, Belfast, 1990. ◆Demetrius Charles de Kavanagh Boulger, *The battle of the Boyne, together with an account based on French and other unpublished records of the war in Ireland (1688-1691) and of the formation of the Irish brigade in the service of France,* M. Secker, Londres, 1911.



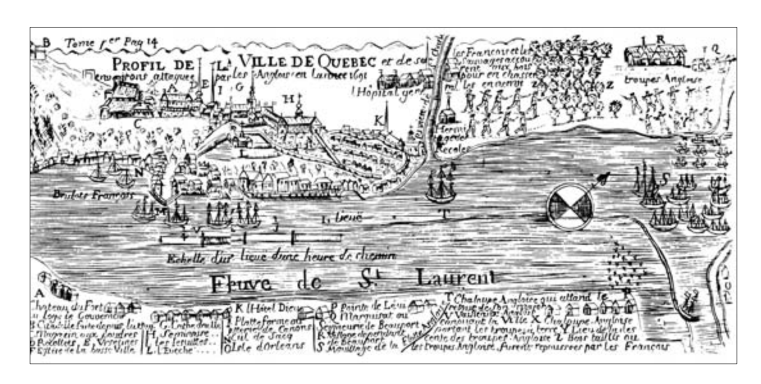
[5]Les Anglais avaient quelques bonnes raisons de croire que l'Irlande était destinée à constituer une *réserve naturelle d'hommes et de terre* au seul profit de l'Angleterre et de son armée. En effet, Adrien IV, seul pape anglais de l'histoire, avait profité de son pouvoir discrétionnaire pour "donner" purement et simplement l'Irlande à l'Angleterre, comme d'autres pontifes attribuèrent l'Amérique aux Espagnols. Par la bulle *Laudabiliter*, ce pape anglais fit don de l'Irlande à Henri II d'Angleterre. Le don fut officiellement fait lors de la visite à Rome de John de Salisbury, secrétaire de l'Archevêque de Cantorbéry. Adrien IV, originellement Nicholas Breakspear, naquit vers 1100 à Abbot's Langley, près de St-Albans (Hertfordshire), et mourut le 1er septembre 1159 à Anagni, Italie. Devenu prêtre, il officia à St-Ruf, près d'Avignon (France), et, vers 1150, le Pape Eugène III le nomma évêque d'Albano, Italie. Eugène l'envoya en 1152 en Scandinavie où sa mission de réorganiser la hiérarchie locale fut si réussie que, à son retour deux ans plus tard, il fut élu pape (4 décembre 1154). Frédéric Barberousse lui ayant rendu un service important [il avait capturé Arnold de Brescia, leader de l'opposition à Rome], Adrien IV le couronna de ses mains empereur du Saint-Empire romain germanique.

Québec. *Siège de*
Date de l'action: 16 - 25 octobre 1690.
Localisation: Capitale de la Province de Québec, Canada; autrefois capitale de la Nouvelle-France. Coordonnées géographiques: 46° 49' de latitude Nord, et 71° 14' de longitude



Ouest.
Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697. Campagne de 1690 en Amérique du Nord. *French & Indian Wars* en Amérique du Nord. Les Anglais appelèrent French and Indian Wars toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763. De façon plus détaillée: Guerre de la Ligue d'Augsbourg ou *King William's War* [1689-1697], Guerre de Succession d'Espagne ou *Queen Anne's War* [1702-1713] et Guerre de Succession d'Autriche ou *King George's War* [1744-1748].

Contexte: Après les raids français contre les villes de Nouvelle-Angleterre[1] effectués en représailles au raid iroquois sur le village canadien de Lachine, le Gouverneur



La ville de Québec durant l'attaque
Les lettres indiquent les endroits qui suivent:
A. Le manoir du Gouverneur B. La citadelle C. Magasin aux poudres D. Les Récollets E. Le couvent des Ursulines F. L'église de la basse ville G. La cathédrale H. Le séminaire I. Le monastère des Jésuites K. L'hôpital de l'Hôtel-Dieu M. Batterie de Canons N. Baie protégée O. L'Île-d'Orléans Q. La seigneurie de Beauport R. Le village de Beauport

Frontenac s'attendait à une riposte indirecte des Anglais, par l'intermédiaire des Iroquois qui suivraient leur voie habituelle, la rivière Richelieu ou Rivière des Iroquois. Aussi, malgré l'annonce par les Indiens francophiles de mouvements navals anglais en Acadie, Frontenac, qui ne voulait pas se laisser prendre à une manœuvre de diversion, ne laissa qu'une centaine d'hommes à Québec et emmena ses troupes à Montréal dans le but d'être à proximité de l'embouchure du Richelieu. Le 10 octobre, Frontenac apprit que Phips faisait voile vers Québec. Il se mit donc en route avec 300 hommes, ordonnant à Callières de le suivre dès que pos-

[1]La **Nouvelle Angleterre** comprenait les 6 états américains de: New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Vermont, Connecticut et Maine. L'Etat de New-York n'en faisait pas partie. Ces états faisaient aussi partie des Treize-Colonies.

sible avec les autres troupes disponibles.
Chefs en présence ♦**Anglais**: le général Sir William Phips, premier américain ennobli. ♦**Français**: le comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France.
Effectifs engagés ♦La flotte anglaise comprenait 6 navires de guerre et 29 transports de troupes. Les troupes anglaises débarquées totalisaient 1.500 soldats. La flotte pouvait aussi éventuellement débarquer quelques-uns de ses 1.000 marins et auxiliaires. ♦La garnison de Québec s'élevait à 1.000 miliciens qui arrivèrent avec Callières. Avant l'arrivée de ce dernier, une centaine de soldats seulement gardaient Québec.
Stratégie ou tactique: Les fortifications de Québec vers l'ouest étaient loin d'être solides. Elles consistaient en une palissade de bois, avec, à l'intérieur, un talus de terre. Des bastions de pierre flanquaient, à intervalles, cette palissade. Il n'y avait pas de portes pivotantes. Les ouvertures étaient simplement barricadées par des barriques de terre et de pierre. Phips voulait débarquer son armée le long des plages boueuses de Beauport situées entre la Saint-Charles[2] et la Montmorency. Cette armée devait avancer et traverser la Saint-Charles vers Québec. Des navires débarqueraient l'artillerie sur la rive québécoise de la Saint-Charles pendant que plusieurs vaisseaux remonteraient le Saint-Laurent et passeraient le Cap Diamant, afin que les Français croient qu'une autre armée allait être débarquée en amont, et, ainsi, divisent leurs forces.

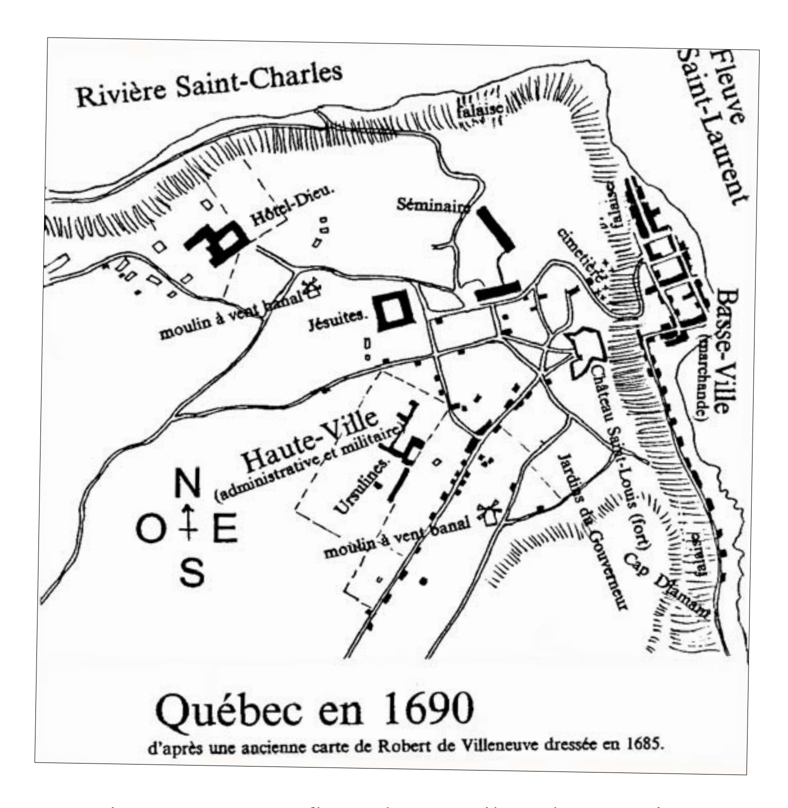
De fait, Phips aurait certainement mieux fait d'utiliser l'artillerie de la flotte pour couvrir son débarquement de Beauport, au lieu de laisser débarquer ses troupes sans aucun appui-feu sous le tir mortel des Français, et de mobiliser inutilement ses propres canons contre les rochers de

---

[2]La Saint-Charles avait d'abord été appelée Sainte-Croix par Jacques Cartier qui la découvrit, en l'honneur de la fête du jour: l'Exaltation de la Sainte Croix. Les Jésuites lui donnèrent plus tard le nom de Saint Charles en mémoire de Charles de Boues, grand vicaire de Pontoise, protecteur et fondateur de leur couvent au Canada. Les Indiens l'appelaient *Cabir-Coubat*, en raison de ses nombreux méandres. Le grand fleuve Saint-Laurent, quant à lui, avait été baptisé "*la Grande Rivière du Canada*" par les Français. Les Indiens l'appelaient *Ladauhana* ou *fleuve de Silenne*. Jacques Cartier, arrivé le 10 août, fête de Saint-Laurent dans une petite baie de la Côte-Nord [baie qui porte aujourd'hui le nom de *Baie de la Trinité*] lui donna le nom de ce saint. Peu à peu, le nom de Saint-Laurent s'étendit à tout le golfe, puis à l'estuaire et enfin au fleuve qui s'y jette.

granite du Cap Diamant. Il tira 1.500 coups sans aucun résultat avant de se rendre compte... qu'il était malaisé de tirer de bas en haut!

Résumé de l'action: Le lundi 15 octobre vers 7 heures du soir, les Québécois apprirent que la flotte anglaise avait passé la pointe de l'île d'Orléans.[3] Dès qu'il fit jour, ils dé-



Québec en 1690

d'après une ancienne carte de Robert de Villeneuve dressée en 1685.

couvrirent toute une flotte de 36 voiles. Il n'y avait que 4 gros vaisseaux, 4 de tonnage moins important, le reste était composé de caiches,[4] barques, brigantins et flibots parmi lesquels il semblait y avoir quelques brûlots. Vers 10h00, une chaloupe, portant à sa proue le pavillon blanc parlementaire, quitta le navire-amiral et vint à terre. Quatre ca-

[3]Cette île, appelée d'abord par Cartier *Île de Bacchus*, fut ensuite renommée *Île d'Orléans* en l'honneur du duc d'Orléans, fils puîné du roi de France, protecteur de Jacques Cartier. Les Indiens l'appelaient Île Minigo ou Île des Sorciers. Ce fut son paysage paisible que le poète Félix Leclerc choisit pour retraite.

[4]Petit bâtiment à un seul pont, mâté comme un yacht

nots français se portèrent au-devant d'elle sous le même pavillon. Ils la rejoignirent presque à moitié chemin.

L'envoyé du général embarqua seul dans un canot. On lui banda les yeux et il fut conduit dans la chambre de Monsieur le comte de Frontenac. Il apportait un ultimatum auquel Frontenac ne daigna pas répondre par écrit. Il dit simplement à l'ambassadeur: "Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et fusils. Qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme comme moi!"

Déçu de cette rebuffade, le général anglais hésita, pendant deux jours, à organiser un véritable assaut. Les milices de Montréal et de nombreux coureurs de bois eurent ainsi le temps d'arriver avec Callières. Le jour même de leur arrivée, les sieurs de Longueil, de Maricourt et de Bonaventure, de retour de la Baie d'Hudson, réussirent à gagner Québec.

L'après-midi du 18, enfin, 1.500 Anglais commandés par le major John Walley débarquèrent sur l'estran de Beauport.[5] De là, ils entendaient gagner la rivière Saint-Charles, la franchir à gué, et assaillir la ville, pendant que Phips la bombarderait de ses batteries navales.

Un détachement de 300 Français, pour la plupart des "coureurs de bois" français-canadiens de Montréal et de Trois-Rivières, se porta à leur rencontre. Divisé en plusieurs petits groupes-francs, sans ordre et à la manière des Indiens, il attaqua ce gros Corps anglais qui avançait en rangs serrés. Le feu dura plus d'une heure. Les Canadiens se tapissaient contre le sol ou voltigeaient incessamment d'arbres en arbres;[6] et ainsi les furieuses décharges qui se faisaient contre eux ne les incommodaient pas beaucoup. Sous une grêle de balles, ils obligèrent les Anglais à regagner la grève. Ces derniers perdirent à cette occasion 150 hommes, selon le rapport d'un paysan local qui visita le champ de bataille durant la nuit, tandis que les coureurs de bois ne comptaient que 2 ou 3 tués et une douzaine de blessés. Les Anglais ne gardèrent qu'une tête de pont sur les plages de Beauport dans laquelle ils se retranchèrent soli-

---

[5]Appelé localement **les battures**.
[6]La côte de Beauport n'est plus boisée, aujourd'hui.

dement. Mais les Français ne cessèrent de les harceler, si bien que le 20 octobre les Anglais abandonnèrent les plages sous les coups de feu des francs-tireurs canadiens. Ce tir de harcèlement jeta quelque panique dans les rangs des Habits-Rouges qui abandonnèrent 5 ou 6 canons et des armes individuelles dans leurs retranchements.

Vers 01h00 le 18 octobre, Phips rangea ses 4 plus gros vaisseaux en face du Cap Diamant et commença le bombardement de la ville qui répliqua aussitôt. La vigueur de la riposte déconcerta Phips. Chaque coup semblait porter.

Le lendemain à midi, l'escadre anglaise dut s'éloigner devant les graves avaries subies par les vaisseaux.

Le vendredi 20 et le 21 eurent lieu encore deux escarmouches à Beauport, toujours au désavantage des assaillants. Dès le lundi matin, les Canadiens-français comprirent que le siège touchait à sa fin. Les navires anglais s'éloignaient. Les Français leur proposèrent alors, sous pavillon parlementaire, de procéder à un échange de prisonniers; ce qui fut accepté et fait le mercredi 25 octobre avant le départ des Anglais.

Pertes ♦assez lourdes du côté anglais; inconnues, mais relativement légères chez les Français.

Conséquence de cette défaite anglaise: La Nouvelle-France était sauvée une fois de plus.



Fort-Severn. *Siège de*

Date de l'action: Été 1691.

Localisation: Baie d'Hudson, Canada. Ce fort était appelé *Nieu Savanne* par les Français, *Savanne* étant une corruption de *Severn*. Coordonnées géographiques: 56° 00' de latitude Nord, et 87° 38' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre politico-religieuse de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Campagne de la Baie d'Hudson de 1690-1691. *French & Indian Wars* en Amérique du Nord. Les Anglais appelèrent French and Indian Wars toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763. De façon plus détaillée: Guerre de la Ligue d'Augsbourg ou *King William's War* [1689-1697], Guerre de Succession d'Espagne ou *Queen Anne's War* [1702-1713], puis Guerre de Succession d'Autriche et Guerre de Sept-ans ou *King George's Wars* [1744-1748].



Coureur-de-bois canadien

Contexte: Fin juin 1690, deux navires dont Le SAINTE-ANNE quittèrent Québec, l'un avec Pierre Le Moyne d'Iberville, l'autre avec Simon-Pierre Denis de Bonaventure.[1] Ils voulaient faire commerce dans le bassin de la Baie d'Hudson.

Chefs en présence ♦Le Moyne d'Iberville commandait les Français.

---

[1]Ils transportaient des marchandises de traite et 80 hommes destinés à attaquer Fort-Nelson dans la Baie d'Hudson.

Effectifs engagés ♦80 soldats français et les équipages. ♦effectifs anglais inconnus.

Stratégie ou tactique: Dans la Baie d'Hudson, les attaques par mer devaient se faire en été seulement, à cause de la banquise. Même, en cette saison moins froide, les icebergs sont nombreux.

Résumé de l'action: En arrivant en vue de Fort-Nelson, les Français se rendirent compte qu'ils manquaient de matériel.[2] Et de plus, les Anglais les attendaient. Un brûlot et 3 gros navires, dont l'un de 40 canons, bloquaient l'embouchure de la rivière Sainte-Thérèse. D'Iberville changea ses plans et cingla vers Fort-Severn situé au sud de Fort-Nelson. En apercevant les Français, les Anglais lâchèrent pied et déposèrent les armes sans combat. D'Iberville incendia le fort avec les 100.000 livres d'effets qu'il contenait encore. Le 19 octobre 1691, Le SAINTE-ANNE du chevalier d'Iberville était de retour à Québec et partait aussitôt vers la France avec une grosse cargaison de fourrures.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Malgré la prise de 3 navires anglais et la destruction de Fort-Severn, d'Iberville avait remporté un succès incomplet car le drapeau anglais flottait encore sur Fort-Nelson [Fort-Bourbon].

SOURCES & LECTURES ◆Joseph Marmette, *Les Machabées de la Nouvelle-France, histoire d'une famille canadienne, 1641-1763*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1925. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne d'Iverville*, L'Action Catholique, Québec 1934. ◆Richard Arès, *D'Iberville, Messager canadien*, Montréal, 1941. ◆*D'Iberville ou Le Jean-Bart canadien et la baie d'Hudson*, Bibliothèque paroissiale, Montréal, 1868.

---

[2]Canon de siège, mortiers, bombes et boulets; cet "oubli" montre à quel point l'expédition avait été organisée à la hâte. En fait, d'Iberville, qui devait payer la plus grande partie de ses frais d'expédition, avait peut-être volontairement sacrifié le matériel de siège. Le butin servait à rentabiliser les opérations **"corsaires"** de d'Iberville et de ses "*coureurs de bois*"; *raiders* ou *groupes-francs* para-militaires.

Mons. *Siège de*

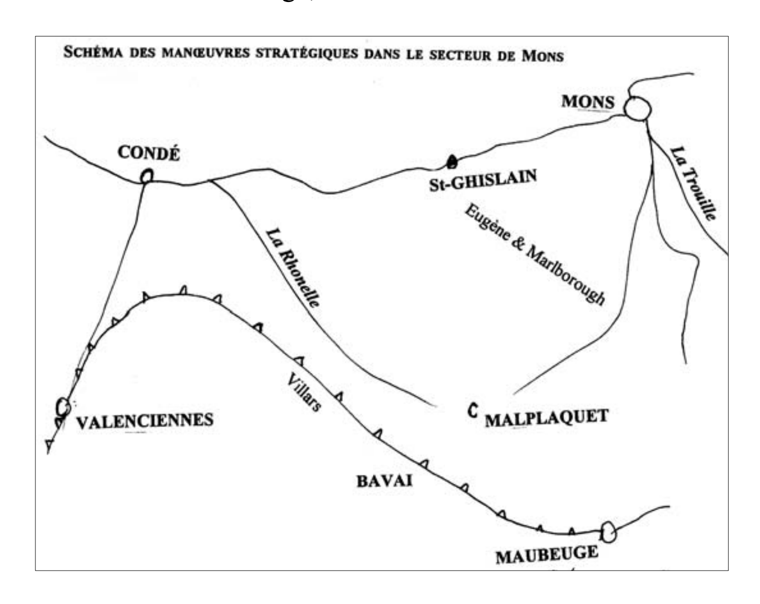
Date de l'action: 15 mars - 8 avril 1691.

Localisation: Mons[1] était la capitale du Hainaut, aujourd'hui en Belgique. Coordonnées géographiques: 50° 27' de latitude Nord, et 03° 56' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, campagne de 1691 en Flandre.

Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France de Louis XIV d'une coalition, *"la Ligue d'Augsbourg"*.

En Angleterre, faisait rage la guerre civile. Contre leur roi Jacques II [catholique], les Anglais firent appel à sa fille Marie qui était protestante, et au mari de celle-ci, Guillaume III d'Orange, stathouder de Hollande.



Chefs en présence ♦**Anglo-flamands**: Le prince d'Orange commandait l'armée anglo-flamande; le prince de Bergues la garnison assiégée de Mons.

♦**Français**: Louis XIV; le maréchal de Luxembourg. Le siège fut mené par le maréchal de Boufflers, secondé par le maréchal Hector de Villars et par Vauban en personne[2].

---

[1]Ou **Bergen** en Flamand.

[2]Louis, François, duc de **Boufflers**, 1644-1711, maréchal de France. Claude, Louis, Hector, duc de **Villars** [1653-1734], maréchal de France. Sébastien Le Prestre, seigneur de **Vauban**,

Effectifs engagés ♦Le roi de **France** disposait pour sa campagne de 1690, de 155 régiments totalisant 290.000 hommes[3], mais ces forces étaient subdivisées en plusieurs armées destinées à lutter sur tous les fronts de guerre, Flandre, Est, Sud-Est, Sud... Il disposait en Flandre de 70.000 fantassins et de 27.000 cavaliers réunis sur l'Escaut pour le siège de Mons. ♦**La garnison anglo-alliée** comptait 6.000 hommes et l'armée de couverture 80.000 hommes, soit un total de 86.000 hommes pour les Alliés.



Secteur Mons-Maubeuge

Résumé de l'action: Boufflers se mit en marche à partir de Maubeuge et investit Mons le 15 mars. Sous la direction de Vauban, 22.000 pionniers tracèrent les lignes de circonvallation, détournèrent les eaux de La Trouille des fossés de la place, jetèrent deux pont sur L'Haisne et retranchèrent leur parc d'artillerie.

Louis XIV arriva au camp le 21 mars, avec le Dauphin, les princes du sang,[4] Louvois et 3 maréchaux: Luxembourg,

maréchal de France; né pauvre, il arriva au sommet par son intelligence [1633-1707]. Au soir de sa vie, Vauban fut disgracié par Louis XIV pour avoir demandé l'égalité des Français devant l'impôt. Il n'avait pas oublié qu'il était du peuple.

[3]92 régiments français et 29 étrangers.

[4]Légitimes et illégitimes. Michel Le Tellier, marquis de **Louvois**, ministre de la Guerre sous Louis XIV. Il rétablit l'ordre et la discipline dans l'armée, imposa l'uniforme, établit des écoles de cadets, donna une éthique aux officiers, améliora le sort des soldats. Pourtant, il se montra horriblement cruel: il fit raser le Palatinat, brutaliser les protestants français par les terribles **dragonnades**. Elles consistaient à loger des dragons insolents et brutaux chez les protestants qui refusaient de se convertir. Ces abus provoquèrent l'exil de nombreuses familles de Huguenots.

Duras et La Feuillade.[5] Il fit ouvrir la tranchée le 24 entre les villages de Hyon et de Cuenne, sous la protection de 18 mortiers et de 38 gros canons. Vingt autres pièces, établies sur la colline de Bertamont, commencèrent dans la nuit du 27 un bombardement *à boulets rouges*[6] qui dura jusqu'à la capitulation, le 8 avril. Vauban commandait le Génie.

Le Roi-Soleil, satisfait des prouesses de ses mousquetaires et de ses Gardes-françaises ou suisses, retourna le 11 à Versailles après avoir réparti les troupes entre Luxembourg et Boufflers.

Le siège de Mons lui-même dura 3 semaines de tranchées ouvertes. Il n'y eut que 2 actions un peu remarquables, toutes deux à *l'ouvrage à cornes*. Cet ouvrage fut attaqué une fois par les assiégeants français qui y pénétrèrent à la suite d'un assaut, quoique la brèche ne fut pas suffisante. Mais au bout de 20 minutes, les Alliés firent une sortie et reprirent la corne. Deux jours après, l'artillerie française ayant perfectionné la brèche, les Français la reprirent d'assaut et s'y maintinrent.

Guillaume III d'Orange, roi d'Angleterre, assembla aussitôt son armée mais n'osa s'avancer que jusqu'à Notre-Dame-de-Hall; il se mit en marche de Bruxelles, traversa la Sambre pour reprendre Mons, et manœuvra afin d'éviter Luxembourg. Il s'arrêta 3 jours inutilement. Luxembourg, avec une Armée de Couverture du siège,[7] s'élança vers les Anglais et Guillaume rétrograda vers Bruxelles. Après cette retraite qui ne flattait pas son image, il passa le commandement de ses 80.000 hommes à son commandant en second et retourna en Angleterre.

Le prince de Bergues demanda à capituler le 8 avril et obtint des conditions très honorables. La ligne de frontière alliée entre l'Escaut et la Sambre était ainsi rompue.

Pertes: assez lourdes au sein de la garnison.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Les lignes

---

[5]Jacques Henri de Durfort, duc de **Duras**, maréchal de France, né à Duras [1625-1704], neveu de Turenne. François d'Aubusson de **La Feuillade**, maréchal de France [1625-1691]. François Henri de Montmorency-Bouteville, duc de **Luxembourg**, né à Paris, mort à Versailles [1628-1695]. Malingre et bossu, adoré de ses troupes, il fut surnommé le **Tapissier de Notre-Dame**, à cause des nombreux drapeaux, pris aux Anglo-alliés, qui y furent suspendus, pour remercier Dieu et Notre Dame de ses multiples victoires!

[6]Les boulets étaient chauffés au rouge afin d'incendier leurs cibles.

[7]De 39 bataillons d'Infanterie, 101 escadrons de Cavalerie et 60 canons.

alliées entre l'Escaut et la Sambre étaient rompues.

SOURCES & LECTURES ◆*An Account of the Siege of Mons*, Edinburgh, 1691. ◆Louis XIV, King of France, *The French King's answer to Mons. Tyrconnel's letter*, Pour R. Baldwin, Londres, 1690. ◆Nicolas de Guise, *Mons, capitale du Hainaut, avec une chronologie résumée des comtes jusqu'à Philippe le Beau*, H. Manceaux, Mons, 1871. ◆Sébastien Le Prestre de Vauban, Marshal of France, *Atlas, De l'attaque et de la défense des places, Traité pratique des mines, et un autre de la guerre en général, par un Officier de distinction*.), La Haye, 1737-42.



Athlone. *Siège d'*

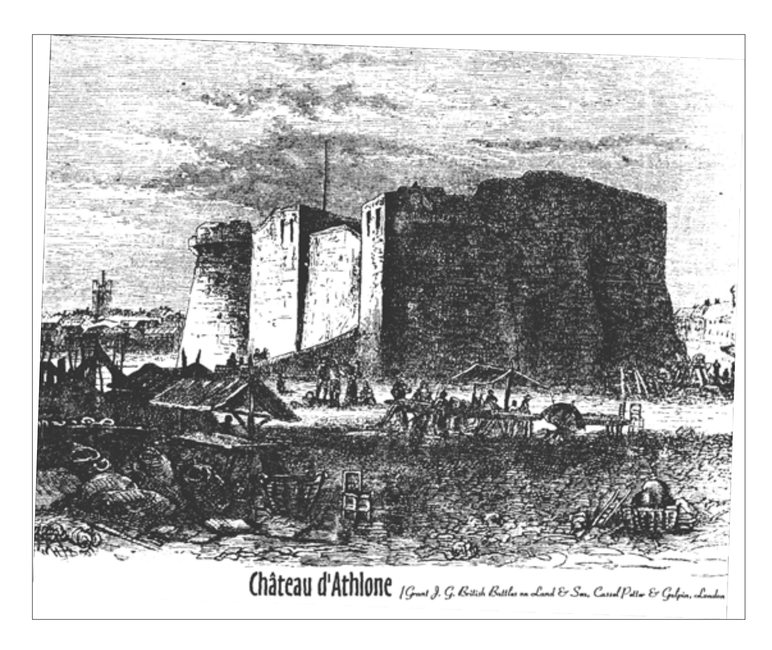
Date de l'action: 19 juin - 2 juillet 1691.

Localisation: Irlande. Coordonnées géographiques: 53° 25' de latitude Nord, et 07° 56' de longitude Ouest.

Conflit: Campagne d'Irlande de 1689-1691. Aide française aux Irlandais. Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre.

Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France d'une coalition politico-religieuse appelée "la Ligue d'Augsbourg".

En Angleterre, et surtout en Irlande, faisait rage une



Château d'Athlone (Grant J. G. British Battles on Land & Sea, Cassel Petter & Galpin, London

guerre de religions entre le roi légitime d'Angleterre [catholique] Jacques II Stuart, maintenant réfugié en France et soutenu par les Français, et d'autre part Guillaume d'Orange d'Angleterre qui devint roi usurpateur protestant.

Chefs en présence ♦**Orangistes protestants**: le général baron Godard van Ginkel dirigeait l'ensemble de l'armée protestante, dans une véritable croisade lancée par des *Brigades Internationales du Protestantisme*. Le major-général de Schravemore commandait la Cavalerie et le lieutenant-général duc de Wurtemberg l'Infanterie. Les

contingents anglais étaient sous les ordres du major-général Thomas Talmash, les Écossais obéissaient au major-général Hugh Mackay, les Huguenots français au marquis Massu de Ruvigné[1] et au major-général La Melonière, les Hollandais au comte de Nassau, les Allemands au prince de Hesse-Darmstadt, et les Danois au major-général de Tettau. ♦Jacobites catholiques: général français St-Just,[2] depuis le départ pour la France du roi d'Angleterre catholique Jacques II Stuart.

Effectifs engagés ♦**Armée jacobite** [Irlandais, Français, Anglais catholiques]: 19.000 hommes aux uniformes hétéroclites, mal nourris, mal armés et mal encadrés si l'on fait exception des troupes françaises qui étaient de métier. ♦**Armée orangiste** [Anglais, Huguenots français, Hollandais et Allemands]: 25 000 hommes parfaitement disciplinés et extrêmement politisés.

Stratégie ou tactique: Comme dans toute guerre civile, surtout à caractère religieux, les vaincus étaient impitoyablement massacrés. Les murailles d'Athlone étaient faites de terre. La ville avait alors un quartier peuplé de "colons" anglais et un autre d'autochtones celtes irlandais. Le quartier anglais, jadis fait de belles et grandes maisons bien construites avait été brûlé par les insurgés. Le quartier des "*colonisés*" celtes ressemblait à un ensemble de huttes, "*des ouigouams indiens*" précisait ironiquement l'historien anglais J. Grant. Encaissée et rapide, la Shannon traversait la ville, coupée seulement par un pont de pierre; 55 mètres plus en aval, se trouvait un gué dominé par un château construit par les Franco-normands, avec une tour de 20 mètres de haut, et une courtine dont la façade sur la rivière s'étendait sur 54 mètres. Cette ville était le passage presque obligé entre les provinces du Connaught et du Leinster[3].

---

[1]Henri **Massu**, marquis de Ruvigné [ou Ruvigny] et baron de Galway [1648-1720]. Ruvigné reçut, pour avoir combattu pour le protestantisme international, une grande terre en Irlande, le comté de Galway. Toute l'Irlande et l'Écosse furent ainsi colonisées par une aristocratie anglo-protestante. Ruvigné s'appela désormais Galway. Le comté irlandais de Galway, en celte *Contae Na Gaillimhe*, se situe dans la province de Connaught, en Irlande occidentale. Le comté avait antérieurement été attribué par Guillaume le Bâtard au Français Richard de Bourg. Cromwell établit, après 1652, une nouvelle classe de propriétaires terriens. C'est aujourd'hui le comté le plus celtique d'Irlande, quant à la langue.

[2]St-Ruth selon l'historien anglais Grant.

[3]Le Connaught était le Connacht, et, le Leinster, le Munster.

Résumé de l'action: L'armée orangiste se mit en marche vers l'ouest, et, le 19 juin, apparut devant les murailles de terre d'Athlone. Elle campa à une courte distance du château. Les Orangistes mirent leurs artillerie en position et ouvrirent le feu le 20. De [van] Ginkel avait décidé de forcer le passage sur La Shannon et un assaut fut ordonné à 17h00 ce jour même car une brèche était praticable. L'escalade de la brèche fut conduite par un officier français [Huguenot], épée à une main et grenade dans l'autre.

Les troupes huguenotes s'élancèrent sur la brèche où fut tué l'officier, et les défenseurs jacobites refluèrent vers l'intérieur de la ville et vers le pont étroit sur La Shannon où s'entassèrent de nombreux soldats irlandais; d'autres tombèrent dans La Shannon et se noyèrent. En quelques heures de combat, les Huguenots étaient maîtres de la partie anglaise de la ville avec des pertes relativement peu élevées d'une centaine de tués et de blessés.

Mais les troupes orangistes devaient traverser La Shannon pour atteindre le quartier celte irlandais. Le pont s'était écroulé sous l'afflux de fuyards, et le passage était balayé par les armes du vieux château franco-normand. Plusieurs jours furent passés à ériger des batteries destinées à couvrir le passage des troupes, et à tenter de réparer le pont de pierre.

Ceci fait, à 06h00 le matin du 2 juillet, 2.000 fantassins huguenots français et lowlanders écossais se préparèrent à l'audacieuse traversée du cours d'eau sous le feu des Jacobites. C'était une rivière rapide et encaissée, franchissable seulement en été, en période de basses eaux, en un point où 20 hommes de front pouvaient attaquer. Un coup de cloche de la cathédrale donna le signal de l'attaque. Le choc fut assuré par 60 grenadiers de pointe. La partie attaquée du mur était commandée par un officier écossais jacobite. Tandis que 60 pièces d'artillerie les abreuvaient de projectiles antipersonnel,[4] les premiers éléments de l'assaut entrèrent dans l'eau jusqu'à la poitrine et franchirent le cours d'eau.

Sur l'autre rive, les officiers divisèrent la troupe d'assaut en deux colonnes qui s'élancèrent contre différents

[4]Grenailles ou grappes de boulets.

secteurs des remparts et les prirent facilement. Des planches furent alors placées sur les restes du pont, et, avec des pertes d'une cinquantaine d'hommes, les troupes orangistes franchirent La Shannon et entrèrent dans le Connaught. Plusieurs centaines de Jacobites furent tués ou blessés. St-Just, voyant surgir les Orangistes, décida de lever le camp au plus vite en direction de Ballinasloe et installa ses nouvelles positions devant le village d'Aughrim.

Pertes ♦**Jacobites**: quelques centaines. ♦**Orangistes**: quelques dizaines.

Conséquence de ce siège: Des Français et des Anglais se trouvaient dans les deux camps. Mais le sort du parti catholique semblait de moins en moins enviable et même, carrément, viable.



Athlone, le pont et les vieilles fortifications de la ville.

SOURCES & LECTURES ♦Joseph A. Murphy, *The French are in the bay: The expedition to Bantry Bay, 1796*, Mercier Press, Cork, Dublin, 1997. ♦Jakez Cornou, Bruno Jonin, *L'Odyssée du vaisseau "Droits de l'homme" et l'expédition d'Irlande de 1796*, Dufa, Quimper, 1988. ◆Michael J. Carroll, *Wolfe Tone & the French invasion of 1796, a brief history of events,* Londres. ♦P. Brendan Bradley, *Bantry Bay Ireland in the days of Napoleon and Wolfe Tone,* Williams & Norgate, Bantry, 1931.

Aughrim. *Bataille d'*

Date de l'action: 12 juillet 1691.

Localisation: village[1] du comté de Roscommon, près de Ballinasloe [Eire]. Coordonnées géographiques: 52° 51' de latitude Nord, et 06° 17' de longitude Ouest.

Conflit: Campagne d'Irlande de 1689-1691. Aide française aux Irlandais. Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre.

Contexte: En Europe continentale, Guerre de "la Ligue d'Augsbourg". En Angleterre, et surtout en Irlande, faisait rage une guerre de religions entre le roi d'Angleterre, catholique, Jacques II Stuart, maintenant réfugié en France et soutenu par les Français, et d'autre part Guillaume d'Orange qui devint roi protestant d'Angleterre.

AUGHRIM LINE OF BATTLE, JULY 12TH, 1696

Chefs en présence ♦**Orangistes protestants**: le général baron Godard [ou Goderat] de [van] Ginkel dirigeait l'ensemble de l'armée protestante; une véritable croisade. Le major-général de Schravemore commandait la Cavalerie et le lieutenant-général duc de Wurtemberg l'Infanterie. Les contingents anglais étaient sous les ordres du major-général Thomas Talmash; les Écossais obéissaient au major-général Hugh Mackay, les Huguenots français au marquis de Ruvigné et au major-général La Melonière, les Hollandais au comte de Nassau, les Allemands au prince de Hesse-Darmstadt, et les Danois au major-général de Tettau.

[1]Aughrim ou Aghrim.

♦**Jacobites catholiques**: Général français St-Just, depuis le départ pour la France du roi d'Angleterre catholique Jacques II Stuart.

Effectifs engagés ♦**Armée loyaliste** jacobite catholique [Irlandais, Français, Anglais catholiques]: 19.000 hommes aux uniformes hétéroclites, mal nourris, mal armés et mal encadrés si l'on fait exception des troupes françaises qui étaient de métier. ♦**Armée orangiste** protestante [Anglais, Huguenots français, Hollandais et Allemands]: 25.000 hommes parfaitement disciplinés et tous *en uniformes rouges*, sur ordre de Guillaume d'Orange, quoiqu'il n'adopta *officiellement* le rouge qu'en 1698, lorsqu'il fut devenu Guillaume III d'Angleterre.

Stratégie ou tactique: Cette campagne fut une véritable croisade. Les troupes des deux côtés étaient fortement "politisées", c'est à dire *fanatisées*[2]. Des sermons leur étaient fréquemment adressés, les exhortant à lutter pour leur foi, leur roi et, bien entendu, leur honneur. Du côté orangiste, des pasteurs, véritables "*commissaires politiques*", veillaient à cela et éliminaient systématiquement et sans pitié toute trace de *défaitisme* ou de *déviationnisme*.

Les armées ennemies étaient déployées sur une double ligne[3].

Résumé de l'action: Après avoir mis une garnison dans

---

[2]Le mépris de l'ennemi est certainement utile, à condition qu'il ne soit pas excessif au point de faire commettre des erreurs de jugement et des imprudences, comme l'explique Bérault Stuart: «*Item, qu'il ne mesprise pas fort ses ennemys et aussi ne les pas tropt priser, ne monstrer les craintes mais leur donner à entendre à ces gens que, s'ilz veullent tenir l'ordre qui leur est donné par leurs cappitaines et faire ce que gens de bien doiuent faire et estre vertueux et vaillans, que en l'aide de Dieu ilz viuront et desconfiront leurs ennemys.*» [Traité sur l'Art de la Guerre, *Bérault Stuart*, Martinus Mijhoff, La Haye, 1976. p.58; lignes 190-195] Traduction libre: "qu'il ne méprise pas fort ses ennemis et qu'il ne les prise [estime ou aime] pas trop non plus; ne pas montrer de crainte mais leur laisser entendre à ces gens que s'ils veulent exécuter l'ordre qui leur est donné par leur capitaine et faire ce que les gens de valeur doivent faire et se montrer vertueux et vaillants, Dieu les aidera et ils battront leurs ennemis."

[3]Tout au long du XVII[e] siècle, on avait assisté à un allongement de la ligne de bataille au détriment de la profondeur, afin de pouvoir utiliser au maximum les armes à feu individuelles. Dans ces conditions les lignes de bataille s'étendaient parfois sur plusieurs kilomètres, et le commandant en chef ne pouvait apercevoir l'ensemble du front. Il devait donc confier le commandement de l'aile la plus éloignée à un officier général en second. De plus, ce siècle avait vu disparaître les piquiers, à cause de l'invention [par Vauban] de la baïonnette. L'importance accrue de l'**Infanterie** [grâce aux armes à feu], avait plus ou moins relégué la **Cavalerie** aux ailes. Alors que les cavaliers tiraient avant de charger, des règlements nouveaux vont petit à petit, au cours du XVII[e] siècle, interdire cette pratique et obliger la charge à l'arme blanche: l'épée. En 1690, de nouveaux règlements imposent la charge au sabre, sans tir initial, et le galop rapide à 50 pas de la ligne ennemie (charge dite *"en sauvage"*.) L'**artillerie** est devenue une Arme [un Corps organisé] à part entière. Louvoi l'a dotée de canons plus adaptés [artillerie lourde ─pièces de 16 ou de 24─ pour les sièges, et légère ─pièces de 4 et de 8─ pour les batailles en rase campagne.

Athlone et fixé son QG à Ballinasloe, le général Ginkel partit le 11 juillet pour reconnaître les positions de St-Just à 6 km de là. À 06h00 du matin le 12 juillet, ses 25.000 hommes, qui avaient laissé leurs bagages, marchèrent sur Aughrim où St-Just stationnait avec son armée de 15.000 fantassins et de 4.000 cavaliers en ordre de bataille. Retardés par le brouillard et les avants-postes jacobites, les Orangistes arrivèrent enfin en vue des troupes catholiques. Les deux armées se firent face, séparées seulement par quelques haies et murettes de jardins. Les Orangistes étaient formés en deux lignes. À 17h00 commença la bataille d'Aughrim.

Le major-général orangiste fit avancer sa division de 6 régiments vers les lignes jacobites établies dans les haies qui lui faisaient face, ainsi que de part et d'autre du château d'Aughrim. Mais cette avance se fit à travers un terrain inégal et boueux et la résistance fut très forte. Plusieurs fois les Orangistes furent refoulés, brisés et dispersés. Mais Talmash et Stuart firent avancer leurs unités en renfort, et, finalement, les Orangistes plus nombreux réussirent à refouler les Jacobites.

Malgré tout, la bataille avait été si dure et les positions françaises et irlandaises demeuraient si solides que Ginkel[4] commença à prévoir la retraite afin de ne pas épuiser inutilement son armée. Les Franco-irlandais ne reculaient d'une haie à l'autre et d'un fossé au suivant qu'en combattant furieusement, et les pertes orangistes étaient extrêmement lourdes. Les fossés se succédaient et les divers bataillons se retrouvaient totalement entremêlés. Une plaine succédait à ces fossés, et, dès que les fantassins orangistes y parviendraient, la Cavalerie franco-irlandaise allait pouvoir intervenir et augmenter la confusion chez les protestants.

[4]Godard van Reede de **Ginkel**, premier comte d'Athlone, 1644-1703. Officier hollandais qui suivit Guillaume d'Orange lorsque ce Hollandais devint roi d'Angleterre. Ginkel aida à écraser dans le sang une mutinerie dans un régiment écossais. Après la Bataille de La Boyne [en Irlande, 1690], Orange retourna en Angleterre et laissa Ginkel au commandement de l'armée protestante contre les forces catholiques du roi d'Angleterre, Jacques II. Son écrasement de l'identité irlandaise fut consigné par le Traité de Limerick du 3 octobre 1691. Le peuple irlandais, à genoux, perdait tous ses **droits civils** [voir *Test Act* ou *Abjuration Oath* dans le Répertoire général], l'Angleterre refusant aux catholiques toute fonction officielle dans la hiérarchie législative, politique ou militaire de l'Irlande. Pour son action militaire au service de l'Angleterre protestante, ce Hollandais se vit offrir, le 4 mars 1692, deux comtés dans la "colonie irlandaise"; il devint donc **comte d'Athlone** et **baron d'Aughrim**. Ces titres s'éteignirent ultérieurement, à la mort du 9e comte, sans héritier, en 1844.

"Ce jour est à nous.[5] *On va les refouler jusque sous les murs de Dublin!"* Mais la Cavalerie huguenote [française] du marquis de Ruvigné et celle du général Mackay, trouvèrent un passage à travers les marécages afin de parvenir à



cette même plaine.



PLAN OF THE BATTLE OF AUGHRIM

Ce chemin étroit ne permettait que deux files de cavaliers qui devaient progresser sous le feu des canons franco-irlandais. Les cavaliers huguenots et écossais étaient abattus en grand nombre, mais d'autres réussirent à passer et à se redéployer en escadrons qui s'élancèrent enfin sabre au clair sur les flancs jacobites [catholiques] dans le soleil du soir.

Voyant cela, St-Just se mit à donner des ordres pour faire contre-attaquer sa Cavalerie, lorsque, signe du Destin, sa tête fut emportée par un boulet de canon “huguenot” au moment même où il s'écriait: "*...ils sont battus!...*"

Sa mort ne fut pas annoncée aux armées combattantes afin de ne pas semer la consternation et le défaitisme. Elle survint au moment crucial de la bataille car les Huguenots avaient réussi à amorcer leur mouvement de flanc. La contre-attaque jacobite ne survint donc pas et l'attaque orangiste obtint l'effet espéré. L'armée jacobite commença à se désintégrer rapidement sous l'impact de cette Cavalerie huguenote et écossaise. Immédiatement commença le massacre de l'armée en déroute, laquelle ne fut partiellement sauvée que par la nuit et la pluie qui se mirent à tomber, simultanément.

Pertes ♦**L'armée catholique** perdit 12 drapeaux, ses ca-

[5]Criait St-Just, optimiste.

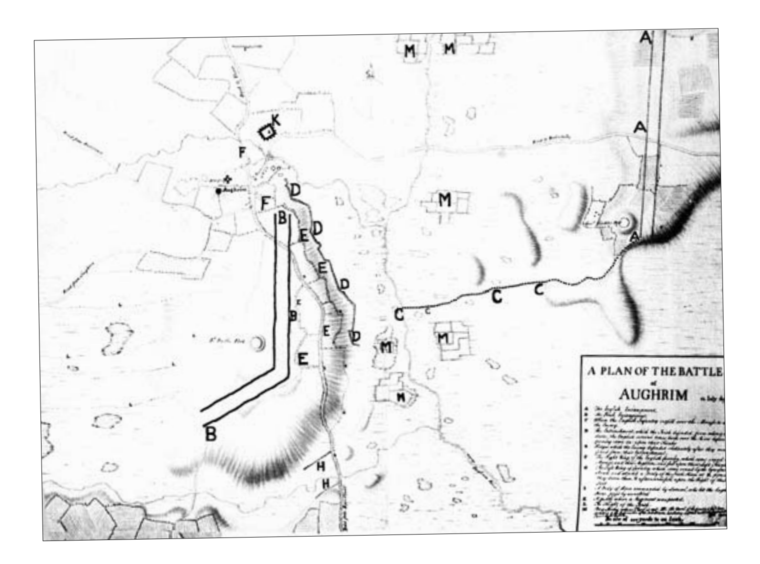
nons, ses bagages et ses tentes, outre plusieurs milliers de tués: 4.000 Irlandais tués selon Macaulay[6]. ♦**Les Orangistes** subirent 4.000 tués et blessés selon Kane.

Conséquence de cette défaite catholique: Le sort du parti jacobite était définitivement scellé. Le baron de Ginkel et le général de Ruvigné dont l'action avait été déterminante dans cette victoire orangiste furent nommés pairs d'Irlande par le nouveau roi protestant Guillaume III d'Orange. De Ginkel devint comte d'Athlone et baron d'Aughrim, et le Huguenot français Ruvigné baron de Galway. Guillaume III d'Orange, pour qui n'importe qui valait mieux qu'un catholique, conféra même à son valet hollandais, **William Bentick**, le titre de Baron de Cerenster et de comte de Portland pour ses bons et loyaux services... domestiques.



SOURCES & LECTURES◆Michael J. Carroll, *Wolfe Tone & the French invasion of 1796, a brief history of events,* Londres. ♦P. Brendan Bradley, *Bantry Bay Ireland in the days of Napoleon and Wolfe Tone,* Williams & Norgate, Bantry, 1931. ♦Joseph A. Murphy, *The French are in the bay: The expedition to Bantry Bay, 1796*, Mercier Press, Cork, Dublin, 1997. ♦Jakez Cornou, Bruno Jonin, *L'Odyssée du vaisseau "Droits de l'homme" et l'expédition d'Irlande de 1796*, Dufa, Quimper, 1988.

[6]Les Orangistes n'enterrèrent pas les catholiques tués, et interdirent de leur donner sépulture; aussi, une multitude de chiens vint se repaître de chair humaine. Durant un demi siècle, raconta O'Connor, les hauteurs de Kilcommodon restèrent couvertes des ossements humains, blanchis, des loyalistes irlandais non enterrés [**loyaux** à l'ancien roi d'Angleterre].



9.6 A plan of the battle of Aughrim, 12 July 1691.
A manuscript map by William Eyres. The legend reads:

A. The English Encampment.
B. The Irish Encampment.
C. Where the English infantry crossed over the morass to attack the enemy.
D. The entrenchments which the Irish defended from whence they drove the English several times back over the river before the cavalry came in upon their flanks.
E. Hedges, which the enemy defended obstinately after they were forced from their entrenchment.
F. The right wing of the English cavalry, which came round the morass, and through Aughrim, and fell upon their left flank.
G. The left wing of the cavalry, which came round by the Eyre-Court Road, and attacked a body of the Irish horse at H, from whence they drove them, and afterwards fell upon the right of the Irish foot.
I. A body of horse commanded by Lutterel [Luttrell], who let the English horse pass by unnoticed.
K. A castle [Aughrim Castle] where a regiment was posted.
L. The flight of the Irish.
M. Bog-holes where turf is cut. N.B. The march of the cavalry is laid down according to the information of the inhabitants, but history informs us that the greatest body passed at the castle.

La Prairie-de-la-Madeleine. *Bataille de*

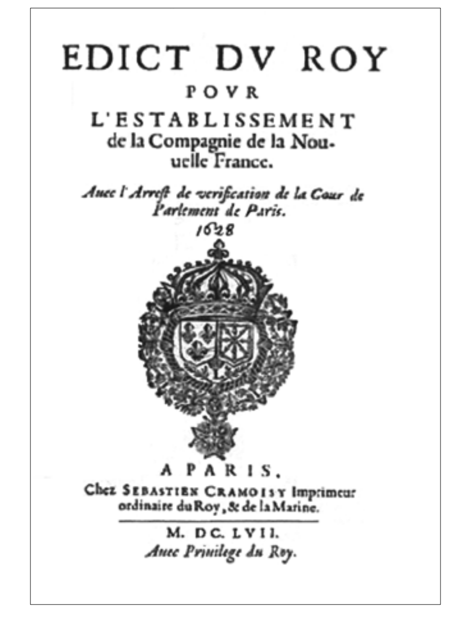
Date de l'action: 11 août 1691.

Localisation: Aujourd'hui La Prairie est une jolie ville de la grande banlieue de Montréal, sur le bord du Saint-Laurent, rive sud, à 20km du fleuve Richelieu. Coordonnées géographiques: 45° 18' de latitude Nord, et 73° 35' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697].

Contexte: La guerre faisait rage en Europe de même qu'en Amérique du Nord, entre les Français et les Anglais. Cette guerre de religions[1] faisait la honte de la Chrétienté. Des deux côtés de l'Atlantique quelques agitateurs poussaient les populations à s'entretuer sous des prétextes religieux mais dans des buts bassement matériels, économiques. En Amérique du Nord, les Indiens, qui se faisaient déjà la guerre avant l'arrivée des blancs se laissèrent entraîner dans ces nouveaux conflits. L'un de ces agitateurs fanatiques nord-américains était de même origine hollandaise que le roi d'Angleterre, Guillaume III d'Orange; c'était Peter Schuyler, l'un des grands négociants en pelleteries de Nouvelle-Angleterre. Car les profiteurs de guerre étaient surtout les grands marchands pelletiers de Nouvelle-Angleterre qui voulaient monopoliser l'ensemble des four-

La Compagnie des Cent Associés ou Compagnie de la Nouvelle-France, fut créée en 1627 par Richelieu. En retour du monopole qui interdisait toutes les initiatives individuelles, la Compagnie devait établir 4000 colons français en 15 ans. Ce qu'elle ne fit pas. Un autre édit [1628] exclut carrément les Huguenots qui allèrent enrichir la Nouvelle-Angleterre.



EDICT DV ROY
POVR
L'ESTABLISSEMENT
de la Compagnie de la Nouuelle France.

Auec l'Arrest de verification de la Cour de Parlement de Paris.
1628

A PARIS,
Chez Sebastien Cramoisy Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Marine.

M. DC. LVII.
Auec Priuilege du Roy.

[1] La Guerre de la Ligue d'Augsbourg

rures nord-américaines.[2]

ORIGINE DE LA FAMILLE SCHUYLER En décembre 1650, Philip[se] Pieterse[3] Schuyler, père de l'homme de la Bataille de La Prairie, épousa, à Rensselaerswyck, Margarita Van Slichenhorst , fille du directeur de cette colonie néerlandaise.[4] Cette union "de convenance" permit d'admettre ce modesteimmigrant charpentier dans la haute société des Nouveaux-Pays-Bas[5],



Plaque bilingue commémorant la bataille de Laprairie, *sur le champ de bataille. Seconde Bataille de Laprairie. Le 11 août 1691, quelques heures après l'attaque du Fort Laprairie, le major Peter Schuyler et ses sauvages furent défaits par les troupes françaises que commandait le capitaine de Valrennes. Les Français perdirent les officiers suivants: lieutenants Le Varlet, Le Ber, Duchesne, Denys de la Bruère et Dépeiras.*

et engendra une grande famille de 12 enfants nés en Amérique entre 1652 et 1672. Huit d'entre eux ancrèrent solidement la famille Schuyler dans la haute bourgeoisie de Beverswyck[6] et de la région. L'ascension sociale des Schuyler fut très rapide. Quoique officiellement charpentier et armurier, il se lança dans la fourrure, comme beaucoup

---

[2]Du côté français, la **Compagnie des Cent Associés** —aussi appelée Compagnie de Nouvelle-France—avait le monopole du commerce de Nouvelle-France. Les intérêts étaient plus flous, plus lointains; les actionnaires habitaient en France.

[3]Philipse Pieterse Schuyler fonda ainsi la plus importante famille hollandaise de Beverswyck [future Albany], alors colonie néerlandaise. Il était lui-même né en Hollande en 1628, l'aîné d'un boulanger d'Amsterdam né en Allemagne nommé Pieter Diercks et d'une Hollandaise nommée Geertruy Philips van Schuyler. Les enfants prirent le nom de famille de la mère afin de paraître plus hollandais. Philipse Schuyler émigra vers 1650 vers les Neu-Netherland avec son jeune frère David Pieterse. Aujourd'hui, une île de l'État de New York porte son nom: Schuyler's Island. Au temps de la Nouvelle-France cette île s'appelait l'Isle au Chapon.

[4]Fait à noter, sur les quatre premiers gouverneurs de la *Colonie néerlandaise de Neu Netherlands* à partir de 1623, trois étaient de famille huguenote française: Adriaen Tienpoint, Cornelis Mey et Peter Minuit.

[5]Avant de s'appeler Nouvelle-Hollande, cette colonie s'appelait Nouveaux-Pays-Bas

[6]Beverswyck fut rebaptisée *Albany* [pour le duc d'York et d'Albany, qui deviendra le roi Jacques II d'Angleterre et mourra en exil en France; le titre de duc d'Albany était le titre traditionnel du plus jeune fils des rois d'Écosse], lors de sa prise de possession par les Anglais le 3 septembre 1664, en même temps que Neu-Amsterdam devenait New York. Le site de Beverswyck avait été découvert pour le bénéfice des Pays-Bas par l'Anglais Henry Hudson en 1609 lorsqu'il avait remonté le fleuve Hudson sur son Half-Moon. En 1613 les Hollandais avaient construit un poste de traite et conclu un traité avec les Iroquois. Fort-Orange prit son nom de Guillaume d'Orange stathouder de Hollande et roi d'Angleterre.

de ses coreligionnaires. Vers 1660, il était devenu l'un des plus riches pelletiers de la colonie hollandaise. Cela lui permit d'acheter de grandes propriétés terriennes, sur place, le long de l'Hudson, ainsi qu'à Neu-Amsterdam devenue par la suite New-York. Désormais riche, il put se faire octroyer le poste de juge de petite instance au Tribunal de Beverswyck. Après l'annexion de la colonie par les Anglais, il se mit avec enthousiasme au service des vainqueurs et fut nommé magistrat au Tribunal d'Albany. Il mourut à 55 ans, le 9 mai 1683, et fut enterré —en notable qu'il était— sous le plancher de l'église hollandaise d'Albany. Sa femme lui survécut 30 ans.

Son fils, Peter(se) SCHUYLER, l'homme du raid de Laprairie, était le deuxième fils de Philipse Schuyler. Il fut tout au long de cette époque cruelle l'âme damnée des rapports entre les hommes en Amérique du Nord; pour des raisons bassement commerciales[7]. Il naquit à Beverswyck, le 17 septembre 1657, et mourut dans la même ville devenue Albany le 19 février 1724. Peter continua la tradition déjà bien établie de commerce de fourrure ainsi que de postes de prestige au service de l'Angleterre. En juillet 1686, il fut nommé par Dongan[8] premier maire de la ville d'Albany; à 29 ans. Il détint aussi la charge de Commissionnaire d'Albany pour les Affaires Indiennes. Ainsi, il resta longtemps en charge des Indiens de la colonie. Comme Van Curler[9], il imposa une influence illimitée sur les Iroquois qui éprouvaient une admiration sans borne pour lui, dit-on. Ce qui lui permit de les inciter à lancer des raids meurtriers contre la Nouvelle-France afin d'affaiblir l'industrie de la fourrure de Nouvelle-France et ainsi de

---

[7]Car il n'était même pas anglais d'origine; il ne pouvait donc invoquer le patriotisme, si intrinsèque à cette nation.

[8]Nommé et non pas élu. *Thomas Dongan, 2e comte de Limerick* [né en 1634 en Irlande et mort en 1715 à Londres] gouverneur colonial de New York sous les rois d'Angleterre Charles II et Jacques II. Catholique et membre d'une famille royaliste, Dongan s'exila en France après la Guerre Civile anglaise (1642-1652) comme son roi Jacques II, et servit dans un régiment irlandais de l'Armée française. Rappelé en Angleterre en 1677, il servit comme lieutenant-gouverneur de Tanger de 1678 à 1680 et gouverneur de New York de 1682 à 1688, où il organisa la première Assemblée des Représentants de cette colonie, signa une *«Charte des Libertés»* pour promouvoir la tolérance religieuse, et poursuivit une politique de séduction [avec fourniture d'armes à feu] vis-à-vis de la Confédération iroquoise pour les encourager à lancer des raids contre la Nouvelle-France. L'année de la bataille de La Prairie, en 1691, il retourna en Angleterre et succéda à son frère décédé en 1698 comme comte de Limerick en Irlande.

[9]Plus connu sous le nom de Corlar.

favoriser les traiteurs de Nouvelle-Angleterre.

Membre du Conseil du Gouverneur, il lui arriva, en tant que plus ancien Conseiller, de faire fonction à quelques reprises de Gouverneur de la Colonie par interim comme cela était prévu en cas de vacances. Ainsi Pieter Schuyler[10] joua le rôle de gouverneur par interim de la Colonie de New York en 1709 et de nouveau en 1719-1720. En juillet de cette année 1719, il devint président du Conseil et fit donc fonction de Gouverneur par interim de la colonie jusqu'à l'arrivée d'Angleterre de Peter Burner en septembre 1720. Il servit au Conseil jusqu'à 1720.

En 1685, il avait été nommé lieutenant de la Milice d'Albany; il était rapidement devenu colonel, le plus haut grade accordé alors à un homme qui n'était pas né en Angleterre. La même année il avait été nommé juge et avait atteint en 1685 la dignité de Juge de Paix. En tant que Commissionnaire des Affaires indiennes, ce fut lui qui convainquit —comme nous l'avons mentionné plus haut— les Cinq Nations iroquoises de se lancer sur le sentier de la guerre contre la Nouvelle-France.

Ce fut en tant que tel que, en 1691, il mena contre le Canada l'expédition qui fait l'objet de cette recherche. En fait, il s'était lancé dans cette aventure dangereuse parce que les Iroquois l'avaient exigé, las de combattre seuls pour l'unique bénéfice de ces riches bourgeois qui s'obstinaient à rester à l'arrière.

Mais reprenons la chronologie des principaux[11] événements, la longue succession des raids et des représailles qui rendirent la vie si dure aux premiers colons de Nouvelle-France et de Nouvelle-Angleterre[12], parce que les

---

[10]Qui avait anglicisé son prénom néerlandais de Pieterse lors de l'invasion anglaise de cette colonie néerlandaise. Il fallait être né en Angleterre pour pouvoir être nommé Gouverneur en titre.

[11]Seuls les faits notables sont mentionnés ici; il y eut en fait des centaines d'incursions iroquoises en Nouvelle-France.

[12]En 1664, en pleine paix et sans aucune déclaration de guerre, une escadre anglaise débarqua à Neu-Amsterdam un corps de troupes commandé par le colonel Richard Nicolls. Des colons anglais de Long Island —installés donc en Nouvelle-Hollande— se joignirent immédiatement à l'armée anglaise pour exiger la reddition du Gouverneur hollandais Peter Stuyvesant. Ce dernier voulait résister mais la pacifique population néerlandaise refusa la guerre. Neu-Amsterdam fut immédiatement rebaptisée New York, du nom du duc d'York [future roi d'Angleterre Jacques II dernier des Stuart] celui-là même qui avait traitreusement organisé la prise de possession. Stuyvesant avait auparavant demandé des subventions aux Pays-Bas pour renforcer les fortifications et les défenses de Neu-Amsterdam, mais comme cette colonie ne présentait pas une grande rentabilité, les Pays-Bas avaient ignoré la requête.

négociants en fourrure y trouvaient leur profit.

◆ **en avril 1660**, un commando iroquois pénètre en Nouvelle-France. Un soldat nommé Dollard des Ormeaux avec 17 compagnons et un certain nombre d'Indiens francophiles vont à leur rencontre mais succombent sous le nombre et sont exterminés à l'issue du violent combat de **Long-Sault.**

◆ **le 29 décembre 1665**, expédition de Monsieur de Courcelles contre les Mohawks.

◆ **en août 1669**, les Cinq Nations iroquoises saccagent Montréal.

◆ **1er août 1689**, Massacre de Lachine, petit village de Nouvelle-France, par les Iroquois télécommandés par Peter Schuyler.◆ **le 22 janvier 1690**, à la demande des Anglais qui craignaient des représailles pour le Massacre du village français *de* Lachine, un Conseil des Indiens iroquois doit renouveler son allégeance à l'Angleterre et s'engage à reprendre son action par des attaques contre la Nouvelle-France.◆ **le 9 février 1690**, un commando français attaque la ville de **Schenectady**[13] en Nouvelle-Angleterre. Le gouverneur FRONTENAC veut venger le massacre de Lachine du 1er août 1689. Il entreprend en plein hiver une expédition en vue de détruire *Fort-Orange à Albany. Il part avec 210 hommes (114 français et 96 Indiens) en raquettes, mais en bout de voyage se trompe de chemin, aboutit un peu à l'Ouest et finit par se "contenter"* du massacre de Schenectady, tuant 60 anglais (hommes, femmes et enfants) et prenant 80 prisonniers, le 9 février 1690. Sur le chemin du retour, le major Peter SCHUYLER les poursuit avec 150 Iroquois de la Nation des Agniers mais, n'osant pénétrer en Nouvelle-France, abandonne la partie à Crown Point pour rebrousser chemin.

Peter Schuyler, le héros malheureux de ce raid

◆ **le 27 mars 1690**, François Joseph Hertel de Moncour

[13]Schenectady (État de New-York); toponyme hollandais : Corlaer, du nom plus tard anglicisé en Van Curler.

(1642-1722) attaque **Salmon Falls** avec 24 Français et 24 Indiens. Une conférence tenue à New York, en mai, décide d'attaquer les forts de Montréal et de Québec en représailles pour l'invasion française. Ils choisissent le chef de l'expédition: William Phips, Gouverneur du Massachusetts.

◆ **le 25 mai 1690**, Francois Joseph Hertel de Moncour (1642-1722) se joint —avec 36 hommes— à Portneuf [qui conduit 110 Français] et à un grand nombre d'Indiens [au total 500 commandos] pour attaquer Fort-Loyal à **Casco Bay** (Portland, Maine). Le fort capitule et les Français laissent les Anglais entre les mains des Indiens.

◆ **en mai 1690**, 7 vaisseaux de guerre avec 736 New Englanders, commandés par William Phips (1650-1695), attaquent l'**Acadie**. Ils détruisent les maisons et les récoltes, massacrent les troupeaux et brûlent le fort.

◆ **en août 1690**, première attaque anglaise contre **La Prairie** par le capitaine John Schuyler d'Albany à la tête de 29 blancs et de 120 Iroquois.

◆ **en août 1690**, une armée de terre de New York commandée par Fitz -John Winthrop du Connecticut et Robert Livingston de New York, avec 800 Anglais et 800 Iroquois, se propose d'attaquer Montréal par le lac Champlain. Winthrop note que les soldats anglais *prient le Dieu Tout Puissant de les aider à écraser le Canada*. Mais pour des raisons de «bungling»[14], ils font demi-tour au Lac-Saint-Sacrement en invoquant la maladie.

◆ **en octobre 1690**, environ 30 vaisseaux de guerre anglais pénètrent dans le Saint-Laurent pour s'emparer de Québec; échec complet.

◆ **en 1691**, à New York, les Anglais rappellent aux Iroquois de tenir les Français en perpétuelle alarme.

◆ **le 7 avril 1691**, Joseph Robineau de Villebon (1655-1700) est nommé commandant en chef en Acadie (1691-1700). Au cours du voyage qui lui permettait de prendre possession de son poste, un vaisseau de Boston est pris par les Français, et le colonel Edward Tyng (1649-1691), Gouverneur britannique de Nouvelle-Écosse est fait prisonnier. Il mourra en captivité en France où il eut probablement le

---

[14] Épuisement ou peur.

temps de connaître le roi évincé d'Angleterre Jacques II qui finira ses jours lui-aussi en ce pays en 1701 après avoir été chassé de son trône par l'usurpateur Guillaume d'Orange.

◆ **en avril 1691**, attaque iroquoise de **Pointe-aux-Trembles**; 30 maisons sont brûlées. Mais à quelques kilomètres en aval, à Repentigny, le commando de 45 Iroquois est trouvé endormi sous forte alcoolémie. Les captifs sont brûlés vifs à Repentigny, à Pointe-aux-Trembles et à Boucherville.

Comme résultat de ce dernier événement, *les Iroquois refusent de lancer de nouvelles attaques contre les Français à moins que les Anglais ne se joignent à eux.*

◆ **en juillet 1691**, en conséquence de cette décision iroquoise qui mettait la crédibilité anglaise en doute, une importante expédition comprenant quelque 1400 soldats anglais et Indiens avance en direction du Canada via le Lac Champlain. L'armée va jusqu'à la Rivière-au-Bois (aujourd'hui Whitehall, État de New York[15]***).*** Là, les Anglais hésitent et s'arrêtent, puis, prétextant que d'autres renforts indiens n'arrivent pas, ils font demi-tour pour rentrer chez eux.

◆ **en août 1691,** pour réparer la baisse de prestige anglaise aux yeux des Iroquois après l'échec de juillet, le colonel Peter Schuyler, à la tête d'un commando de 150 Anglais volontaires et de 300 Iroquois, se lance en expédition contre Montréal mais s'arrête à La Prairie. Ce bourg est défendu par 750 hommes. Schuyler réussit à s'enfuir mais perd la majorité de ses hommes (voir les détails plus loin].

◆ **en 1691,** Charles Claude de Villieu, avec l'aide du père Louis Pierre Thury, (1644-1699) approche **Oyster River**,[16] à 20km de Portsmouth. Il attaque, tue 140 personnes et fait 27 prisonniers. Le commando se subdivise en petits groupes; l'un de ces commandos attaque Groton et tue 40 personnes. Un contingent de 20 Français commandés par le frère du gouverneur Villebon, Portneuf, se dirigea vers le village de **Wells**, bourg de la taille de **York**. Wells, cepen-

---

[15]En dépit de l'ancienneté de l'État de New York au sein des Treize Colonies anglaises, cet état n'est pas considéré comme faisant partie de la Nouvelle-Angleterre uniquement composée par les six états fondés au XVII[e] siècle, le Massachusetts, le Vermont, le New Hampshire, le Maine, le Rhode Island et le Connecticut.

[16]Aujourd'hui Durham, Nouvelle-Angleterre.

dant était sur pied de guerre et l'attaque est repoussée.

◆ **en 1692**, Verchères est attaqué par les Iroquois et Madeleine de Verchères sauve le fort.

◆ **en janvier 1693**, une force française commandée par Frontenac attaque de nouveau les Anglais et les villages Mohawk dans la région de Schenectady. Les Français réussissent à tuer plusieurs dizaines de personnes et à prendre 300 prisonniers qui sont ramenés au Canada pour rançon.

◆ **le 29 juillet 1693**, en Europe, les Français battent les Anglais à Neerwinden.

◆ **le 11 août 1693**, les Anglais et les Indiens de la Baie de Massachusetts signent un traité d'entraide qui n'engage que les Indiens.[17]

◆ **en 1695**, se produit un certain nombre d'attaques entre les Cinq-Nations iroquoises et les Français.

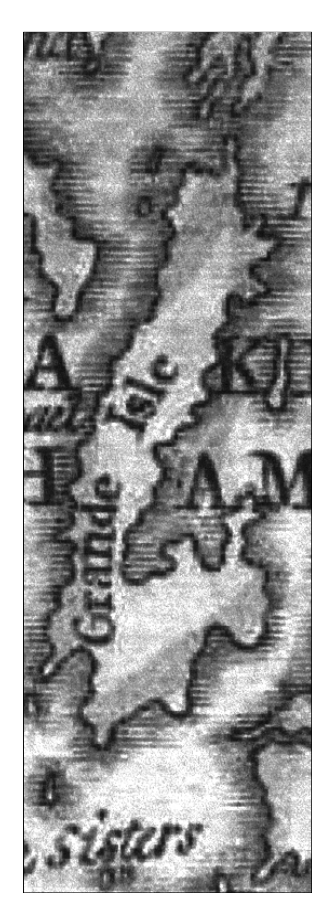
◆ **en juillet 1696**, les Français attaquent et brûlent la forteresse de la Nation iroquoise des Oneidas. Les Onondagas, trop faibles pour combattre les Français brûlent leur propres forts et retraitent.

◆ **le 17 septembre 1696,** Schenectady est grandement alarmée quand un commando français et indien tue quelques Anglais que les Français considèrent comme les

---

[17]Dont le titre en dit long: «*The Submission and Agreement* of the Eastern Indians at Fort William Henry in Pemmaguid, the 11th day of August, in the fifth year of the reign of our Sovereign Lord and Lady, William and Mary, by the grace of God, of England, Scotland, France and Ireland [depuis le lointain Moyen Âge et jusqu'à 1802, le roi d'Angleterre porta le titre de roi de France], King and Queen, Defenders of the Faith, & c., 1693.» Ce Traité dit entre autres «WHEREAS a bloody war has for some years now past been made and carried on by the Indians within the eastern parts of the said province, against their Majesties' subjects the English, through the instigation and influences of the French;... ...We abandon and forsake the French interest, and will not in any wise adhere to, join with, aid or assist them in their wars or designs against the English, nor countenance, succour or conceal any of the enemy Indians of Canada, ...if any controversie or difference at any time hereafter happen to arise between any of the English and Indians, for any real or supposed wrong or injury done on one side or the other, *no private revenge shall be taken by the Indians* [à noter que seuls les Indiens doivent éviter de se venger] for the same, but proper application be made to their Majesties' government upon the place, for remedy thereof, in a due course of justice; we hereby submitting ourselves to be ruled and governed by their Majesties' laws, and desire to have the benefit of the same... ...For the full manifestation of our sincerity and integrity in all that which we have herein before covenanted and promised, we do deliver unto Sir William Phipps, their Majesties' governour as aforesaid, Ahassombamett, brother to Edgeremett, Wenongahewitt, cousin to Madockawando, and Edgeremett, and Bagatawawongon, alias Sheepscoat John, to abide and remain in the custody of the English, where the government shall direct, *as hostages or pledges for our fidelity* [des otages indiens sont exigés pour garantir leur fidélité]. Et c'est signé EDGEREMETT, MADOCKAWANDO, WASSAMBOMET of Mavidgwock, WENOBSON of Tenconnet, in behalf of Penobscot, BOMASEEN, NITAMEMET, Webenes, Awansomeck, John Wing, Nicholas Manning, Benjamin Jackson, Robin Doney, Madaumbis, Paquaharet, alias Nathaniel, John Hornybrook (interprète), John Bagatawawongo (interprète), alias Sheepscoat John, Phill, Ounsakis, Squaw (interprète).

responsables des attaques iroquoises.
◆ au printemps 1697, les raids anticipés de l'hiver 1696-1697 ne se produisent pas, mais durant le printemps 1697 de petites bandes d'indiens francophiles harassent les villages iroquois le long de la Mohawk.
◆ à la toute **fin du XVII**[e] siècle, la guerre de religions se porte en Irlande où les catholiques, c'est à dire les Irlandais d'origine, sont brimés et perdent leurs droits civiques, culturels et humains. La Guerre religieuse fait aussi rage en Angleterre où les catholiques perdent leurs droits civiques (Test Act). Les uniformes militaires anglais du protestant usurpateur Guillaume d'Orange et ceux des Jacobites catholiques du roi [légitime mais évincé] d'Angleterre Jacques II sont si ressemblants que les premiers doivent porter un morceau de papier blanc épinglé au chapeau. Les autres un brin de verdure. Malheur à qui n'a pas la bonne couleur.[18] La haine est à son comble. En 1692, la Guerre de la Ligue d'Ausbourg fait rage de même que l'intolérance religieuse: c'est la chasse aux Sorcières de Salem en Nouvelle-Angleterre. Les Procès des Sorcières commencent le 28 février; le 2 juin la première jeune fille, Bridget Bishop, est condamnée à mort pour sorcellerie. 150 filles sont accusées de sorcellerie et 20 pendues. Les Français prennent Namur et battent les Anglais à Steinkerque. Dans les



Grande-Isle, selon une carte anglaise ancienne.

[18]Finalement, Guillaume d'Orange choisira les vestes rouges qui sont encore en service dans l'armée anglaise.

Highlands écossais, le Clan Campbell [protestant] massacre, à la demande de Guillaume d'Orange, les membres du Clan McDonald [catholique] lors du Massacre de Glencoe. Les Droits des Écossais sont "vendus" à l'Angleterre en 1707 par le "Parcel of Rogues."[19]

◆ **1697**, la Paix de Ryswick suspend temporairement la guerre en Amérique.

◆ **1701**, la *Grande Paix de Montréal* est paraphée par les Français et les Indiens (voir les détails à la rubrique <u>Conséquence</u>, plus loin)

◆ **1702**, commencement de la Guerre de Succession d'Espagne ou Guerre de la Reine Anne 1702-1713

◆ **en février 1704**, 300 Français et Indiens détruisent **Deerfield**, Massachusetts. À cause de la Grande Paix de Montréal, les Français préfèrent frapper directement les Anglais. Ce commando, conduit par le commandant français de Rouville traverse les formidables Montagnes Vertes (Vermont) en descendant la vallée de la rivière Winooski jusqu'à la Connecticut. Le raid de Deerfield se termine par le massacre de 47 villageois et la capture de 112 prisonniers qui sont forcés d'effectuer la terrible marche du retour vers le Canada au cœur de l'hiver.

◆ **en 1709**, expédition anglaise contre Montréal; Peter Schuyler était Commandant en second et dirigeait l'un des régiments des Milices de New York. Mais l'expédition est un échec humiliant. À tel point que les Cinq Nations iroquoises commencent à montrer des signes de lassitude vis-à-vis des Anglais, et d'intérêt pour rejoindre le camp des Français. Afin de rétablir la situation, le colonel Schuyler fait un appel à l'Angleterre demandant qu'elle envoie des moyens militaires adéquats pour conquérir le Canada. Il quitte lui-même New York en décembre 1709 accompagné des chefs des Cinq Nations iroquoises pour aller à Londres rendre visite à la reine Anne. Schuyler espére ainsi contrebalancer les effets pervers de *la Grande Paix de Montréal*[20] et regagner l'allégeance des Indiens à la cour d'Angleterre en les impressionnant par le pouvoir et la grandeur de cette

[19]**Le Paquet de Filous** était les 31 Commissionnaires écossais qui mirent l'Écosse sous tutelle de l'Angleterre en acceptant l'Union.
[20]Voir la fin de ce chapitre.

cour. Il est absent 7 mois. Au retour, Schuyler affirme que la reine Anne d'Angleterre a été si impressionnée par ces guerriers qu'elle lui a proposé l'Ordre de la Jarretière, mais il a refusé (selon lui). Toutefois, plus pratique, il a accepté une boîte de tabac à priser en or et quelques pièces d'argenterie, une broche de diamant et des boucles d'oreille pour sa femme.

◆ **de 1712 jusqu'à 1744**, c'est la paix entre la France et l'Angleterre; et une paix comparable dans la Colonie de New York, spécialement dans la Vallée de la Mohawk.

Chefs en présence ♦**Français**: Capitaine de Valrennes; François Le Ber, lieutenant de Milice à La Prairie, commandait les Miliciens volontaires. ♦**Anglais**: Le gouverneur d'Albany, le colonel [ou major] Peter Schuyler.

Effectifs engagés ♦450 Anglais et Indiens.

Stratégie ou tactique: Ce ne fut pas de gaité de cœur que Schuyler se lança dans cette aventure. Non seulement parce que son frère avait échoué l'année précédente, mais parce que le danger était réel et les riches pelletiers anglais n'aimaient pas payer de leur personne dans ces expéditions de commandos. A-t-on déjà vu des profiteurs de guerre combattre en première ligne? Mais les événements de Pointe-aux-Trembles en avril 1691 avaient découragé les Iroquois qui se rendaient soudainement compte que les Anglais les utilisaient à leur profit. Les Cinq Nations avaient donc exigé la participation directe de ces derniers. De plus, cette guerre de coups de main et de guérilla usait la patience des populations.

Les armes traditionnelles des Amérindiens, les arcs et les flèches, avaient peu à peu été presque totalement abandonnées. Le premier raid contre La Prairie ne rencontra aucune résistance car il fut effectué selon les règles d'or de la guérilla: **1.** secret assuré; **2.** frappe rapide, **3.** décrochage immédiat. Aucune de ces strictes consignes ne fut respectée par le commando du second raid de La Prairie. La crainte de perdre la face est toujours mauvaise conseillère en fait de tactique militaire.

***Résumé des actions successives*:**

<u>PREMIER RAID CONTRE LA PRAIRIE DE LA MADELEINE</u>

(23 août 1690)

Le capitaine John Schuyler de la Milice de l'État de New York, frère du maire Peter Schuyler d'Albany, lui-même major de la même Milice, se met en marche avec un commando de 29 Anglais et de 120 Iroquois. Ils naviguent à la rame probablement jusqu'au lieu-dit Whitehall, où ils bivouaquent durant la nuit. Le lendemain, la troupe lève le camp et bivouaque le soir-même à l'emplacement où sera plus tard construi le Fort Edward, au début du **Great Carrying Place**, le *Grand Portage* qui joint le fleuve Hudson au Lac Champlain afin de franchir *la ligne de partage des eaux* entre le Bassin hydrographique du Saint-Laurent et celui de l'Atlantique. Le transfert des canots et du matériel se fait à dos d'hommes sur une vingtaine de kilomètres. Le commando pénètre ainsi en Nouvelle-France dont la frontière est bien sûr indéterminée, ce secteur étant revendiqué aussi bien par la France que par l'Angleterre. Le groupe de canots descend[21] le Lac Saint-Sacrement puis le Lac Champlain, entre dans le Richelieu pour se laisser porter par le courant vers le nord en direction du Saint-Laurent. Mais le commando n'atteint pas ce grand fleuve. Un peu avant d'atteindre le site de la ville actuelle de Saint-Jean-sur-Richelieu,[22] les hommes dissimulent les canots d'écorce dans les bois qui couvraient alors la rive gauche de la rivière, et prennent de nuit le chemin de Montréal. Après une autre marche d'une vingtaine de kilomètres, ils atteignent à l'aube du 23 le petit village de La-Prairie-de-la-Madeleine. Au cours de la matinée qui suit, les Anglais et les Iroquois attaquent par surprise les paysans occupés aux travaux des champs; ils tuent ceux qui résistent ou qui hurlent trop fort afin de donner l'alarme. Ils incendient les fermes, tuent les vaches et font des prisonniers pour rançon.[23] Attirés par les

---

[21]Le lac Saint-Sacrement (ou Lac-George) et le Lac Champlain font partie du bassin hydrographique du Saint-Laurent

[22]Certains disent plutôt le Fort-Chambly, un peu plus en aval.

[23]Ou pour mariage. Certains Indiens choisissaient des fillettes qu'ils emmenaient en captivité non pas pour les rançonner mais afin de les élever dans leur culture afin de s'en faire des squaws, des épouses. La plupart des hommes prisonniers des Indiens étaient torturés à mort à l'arrivée; sauf si une Iroquoise célibataire décidait de s'en choisir un comme époux. Il devenait alors lui-même un Iroquois, ou feignait de le devenir jusqu'à ce qu'il ait la possibilité de prendre le large.

incendies, un groupe de Miliciens canadiens sort du fort local et tombe dans une ambuscade. Le bilan de l'attaque se résume à 6 Français tués et 19 enlevés comme prisonniers, 16 bâtiments de ferme brûlés et 150 vaches massacrées.

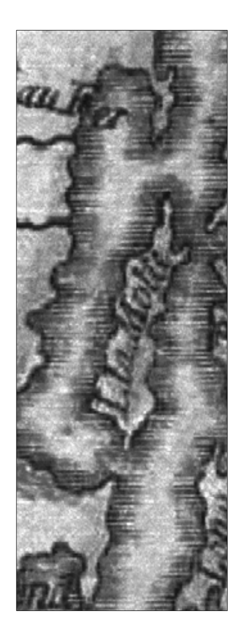
Puis, avant que l'alerte ne soit donnée à Montréal, le commando décroche rapidement pour prendre prudemment le chemin du retour.

Le 31 août, ils arrivent à Albany sains et saufs avec les prisonniers épuisés et terrorisés.

SECOND RAID CONTRE LA PRAIRIE DE LA MADELEINE

(1er août 1691)

Le second raid, qui se veut une célébration anniversaire mieux réussie que le premier, obtient un succès moins brillant encore. Il est organisé par le maire en personne, Peter Schuyler, qui est colonel[24] de la Milice de New York à Albany.



Isle-à-La-Motte

Le maire Peter Schuyler est mécontent de la décision du Conseil de Guerre d'abandonner le projet de raid contre le Canada après les échecs de 1690 et du début de 1691. Il qualifie cette décision de faible et de peureuse. De plus et surtout, les Iroquois ne veulent plus effectuer de raids si les Anglais ne payent pas eux-mêmes de leur personne. Décidant alors de faire cavalier seul, Schuyler rassemble des volontaires: 150 Anglais se déclarent prêts à se lancer dans cette aventure peut-être sans retour. Il ajoute plus de 300 Mohicans[25]. Les événements de l'expédition se succèdent comme suit:

◆ **le 12 juillet 1691**, Schuyler écrit dans son journal de l'expédition un commentaire qui n'est pas de bon augure: «Aujourd'hui sont revenus les messagers que j'ai envoyés pour ramener les Indiens déserteurs. Ils n'en ont

---

[24]Certains disent que son grade était **major**.

[25]L'une des formes du nom propre **Mohawk**, mis à la mode par Fenimore Cooper dans *Le Dernier des Mohicans*. Les Mohawks faisaient bien sûr partie des Cinq Nations iroquoises.

trouvé aucun. J'ai aussi envoyé 21 hommes au portage[26] **pour transporter les vivres.»**

◆ **le 13 juillet 1691**, le colonel Peter Schuyler charge ses canots de *munitions de bouche et de guerre* et se lance sur le sentier de la Guerre.

◆ **le 16 juillet 1691**, «C'est jeudi, nous avons quitté les chutes à midi; on a planté nos tentes dans le détroit entre les terres inondées à 20km d'ici. Comme trois de nos canots étaient endommagés, j'ai envoyé trois chrétiens et un Indien à l'extrémité du Lac Saint-Sacrement, où nos Mohawks fabriquent des canots, pour les avertir que je les rencontrerai à Chinanderoga.» [Schuyler]

◆ **le 19 juillet 1691**: *«Nous avons quitté Chinanderoga, marché jusqu'à Crown Point à 30 km de distance, et vers 13h00 nous avons planté les tentes et envoyé nos espions.»* [Schuyler]

◆ **le 23 juillet 1691**, Schuyler semble hésiter et devenir excessivement circonspect; il envoie 9 espions *"dont 3 chrétiens, 3 Mohicans et 3 Indiens locaux"* qui s'avancent de Crown Point jusqu'à Regio à 40 km de là. Le vent se lève et souffle avec violence, refoulant le groupe de canots. De nouveau, des espions sont dépêchés. Ils explorent un certain temps le secteur mais les bois épais ne leur permettent de voir que de nombreux feux qui leur laissent croire que les Indiens francophiles sont en nombre considérable. Trois canots sont envoyés en reconnaissance pour prévenir une approche possible de l'ennemi. Tandis que Schuyler se résout *par la grâce de Dieu*[27] à résister à une attaque, rien ne se produit. Le colonel anglais fait construire une petite redoute de pierre, à hauteur de poitrine, afin de mieux résister.

◆ **le 24 juillet 1691**, "Le matin, j'envoie cinq Indiens par la terre. Ils découvrent de nombreux feux et deux maisons, mais ne trouvent que des os, les Indiens ayant quitté le campement." [Schuyler]

◆ **le 26 juillet 1691**, le colonel Schuyler arrive à l'Isle-à-la-Motte avec sa flottille de canots. Il précise que le

---

[26]Il s'agit bien sûr du lieu-dit **Great Carrying Place**, le *Grand Portage* qui joint le fleuve Hudson au Lac Champlain et franchit la ligne de partage des eaux entre les deux bassins.
[27] *"...resolved by the Grace of God to withstand them..."* écrit Schuyler dans ses mémoires.

fort de l'Isle-à-la-Motte semble avoir été abandonné pendant plusieurs années.

◆ **le 27 juillet 1691**, le colonel Schuyler et ses hommes campent deux nuits de suite à l'Isle-à-la-Motte.[28] On sent des peurs et des réticences. Schuyler semble souhaiter faire demi-tour, mais ne veut pas perdre la face devant les Indiens.

◆ **le 28 juillet 1691**, le colonel Schuyler réunit un Conseil de Guerre qui... prend la décision d'attaquer La Prairie. Un peu plus tard, quatre Mohicans envoyés en espions [en reconnaissance] sont attaqués par huit ennemis. Trois des quatre sont blessés. Ils font une pause sur une rive pour se soigner. Les envahisseurs campent cette nuit-là à moins de 15km de Fort-Chambly. Le lendemain, ils marchent vers La Prairie, mais avec une lenteur extrême puisqu'ils ont dû abandonner les canots pour progresser à travers bois. Les Anglais semblent ne plus vouloir se résoudre à l'attaque. Ils errent et se cachent dans ces régions qui, à la fin du XVIIe siècle, sont encore boisées.[29]

◆ **le 11 août 1691**, après d'interminables hésitations dues au pressentiment que les Français pourraient avoir connaissance de leur présence —ce en quoi il ne se trompe pas— Schuyler se décide à agir. De fait, à cause des accrochages successifs avec les Indiens pro-Français, le secret est éventé. Les hésitations anglaises ont donné le temps aux Français de placer une solide garnison dans le fort de La Prairie. Averti, le gouverneur de Montréal, Monsieur de Callières, concentre en toute hâte environ 750 hommes de la garnison de Chambly et de Montréal dans le secteur menacé. Par crainte de perdre la face devant ses hommes et surtout devant son jeune frère qui avait échoué l'année précédante et à qui il voulait en quelque sorte démontrer qu'il était capable de mieux faire, il ne fait pas demi-tour mais décide de poursuivre le raid alors que toute

---

[28]Isle-à-La-Motte dans l'État américain du Vermont. Le premier blanc qui découvrit cette grande île fut Samuel de Champlain. Elle fut nommée en 1666 par le capitaine Sieur de La Motte du fameux régiment de Carignan, qui y construisit un fort, le Fort Sainte-Anne. Ce fut le premier village européen de l'État du Vermont. Le fort lui-même n'avait que 43 mètres de large; il était flanqué de 4 bastions de rondins. Il fut le point de départ de plusieurs raids militaires contre les Anglais et les Iroquois.

[29]Le sud du Québec est particulièrement déboisé. La peur des Iroquois en était la cause. Soixante-dix ans plus tard, le colonel Bouquet, mercenaire suisse de l'armée anglaise écrivait encore: *«...chaque arbre est un Indien...»*

chance de gagner est amoindrie.

Après une nuit pluvieuse, le 11 au matin, Schuyler déclenche enfin l'attaque du fort. Ses 450 hommes —les effectifs d'un petit bataillon— assaillent le fort de bois dont la prise et la destruction peuvent seules rendre au colonel anglais le prestige auquel il aspire. Soudain, Schuyler voit apparaître un bataillon de 750 soldats français et Indiens, qui, sans perdre de temps, se jettent à l'assaut des Anglais, lesquels perdent pied et commencent à rétrograder le long de la rivière Montréal,[30] en tiraillant afin de maintenir les Français à distance respectable. Mais ces derniers continuent de les talonner avec la baïonnette dans les reins. Des Anglais tombent, tués ou agonisants; les autres les abandonnent devant la pression des Français. La retraite, très rapide, se fait à travers bois en direction du sud-est, car les canots sont cachés dans les broussailles au milieu des forêts bordant le Richelieu dont le flot tumultueux ne coule pas vers la Nouvelle-Angleterre mais vers le Saint-Laurent. De loin en loin, les Anglais s'abritent derrière les arbres pour faire le coup de feu et ainsi retarder les Français, mais ils doivent rapidement décrocher pour rattraper la troupe qui fuit désormais aussi vite que le permet une retraite sans déroute.

À l'approche de la cache aux embarcations, le combat s'intensifie. Les uns et les autres s'abritent derrière les arbres pour recharger leurs mousquet avec fébrilité.[31] Schuyler poste des hommes en protection et s'active à faire traîner les canots à l'eau. Malheur à ceux qui s'attardent trop pour faire le coup de feu. Les autres —parmi lesquels Schuyler— sautent dans leur embarcation et, comme dans un cauchemar, rament à briser les avirons vers le sud, l'amont, donc à contre-courant, talonnés par l'immense terreur de rester prisonnier entre les mains des Indiens.

***Conséquence de cette défaite anglaise*:** Les Schuyler ne se lancèrent plus jamais dans de petits raids aventureux contre la Nouvelle-France. L'attaque de Montréal en 1709, à laquelle participa Peter Schuyler, fut une véritable invasion

[30]Aujourd'hui la rivière Lacadie.

[31]La mesure de poudre dans le canon, puis le petit carré de tissu qui enveloppe la balle sphérique de métal que l'on introduit dans le canon et que l'on pousse avec la baguette jusqu'au fond de l'âme du canon; puis il faut enflammer la mèche et viser! Tout cela prend plus d'une minute.

par une armée bien armée. Quant aux Iroquois, déçus eux-aussi, ils signent la Grande Paix de Montréal en 1701. La Nouvelle-France est encore une fois sauvée; mais l'écart augmente insidieusement entre les chiffres démographiques de cette Nouvelle-France[32] *—car la Compagnie des Cent Associés* ne tient pas sa promesse de peupler le pays— et ceux de la Nouvelle-Angleterre[33].

Aujourd'hui, un rang[34] *de la municipalité de La Prairie porte le nom de Rang de la Bataille* en souvenir de cette journée mémorable. On peut y voir un monument et lire une plaque[35] *qui commémore cet événement. De même, une route porte le nom de Chemin de Valrennes* en l'honneur de celui qui y remporta la victoire de 1691.

Mais, de même que les horreurs guerrières du XXe siècle semblent avoir inculqué la sagesse et le désir de paix aux Européens, de même ces coups de main meurtriers et surtout le refus Iroquois de continuer de lancer des raids sans le concours direct des Anglais ont permis la signature de la Grande Paix de Montréal en 1701, entre Français et Iroquois; en tout cas la cessation des raids et des représailles aveugles. Le tricentenaire de cet heureux événement fut célébré en 2001.

En 1699 et jusqu'à l'été 1700, la paix générale menace, au grand dam des riches négociants en pelleterie de Nouvelle-Angleterre. Le Gouverneur de Nouvelle-France, le Sieur Louis-Hector de Callière, a l'espoir de faire régner la paix en un continent qui ne l'a jamais connue. Il veut que le mois d'août, mois des raids iroquois pro-Anglais[36], devienne le mois de la paix générale. Un idéaliste. Il a convié pour l'été suivant toutes les nations indiennes à une grande cérémonie de Paix à Montréal.

Les Anglais d'Albany ne cachent pas leur mécontentement car la guerre profite énormément aux gros exportateurs de pelleterie comme les Schuyler. La concurrence —qui s'exerce en ce XXIe siècle à coups d'OPA agressives ou bénignes— s'exerçait au XVIIe siècle à coups de mous-

---

[32]Quelques milliers d'individus.
[33]Déjà des dizaines de milliers d'habitants.
[34]Un **rang** est une *rangée de maisons*, à la campagne, tel que déterminé par la configuration de l'habitat des seigneuries canadiennes.
[35]Celle que nous pouvons voir en illustration dans ce texte.
[36]Les Français préfèraient l'hiver, janvier ou février, plus propice aux surprises.

quet ou de tomahawk.[37] Des rumeurs d'épidémie probablement lancées par les Bostonniens ne suffisent pas à arrêter les plénipotentiaires indiens. Certains sont touchés par une sorte de grippe, souvent fatale pour eux, mais les malheurs qui s'abattent sur les corps renforcent les esprits et les convictions. Ils ne renoncent pas.

Au total 39 nations amérindiennes sont invitées à Montréal au nom de la France par les ambassadeurs de Callière. Le 21 juillet 1701, une flottille de 200 canots iroquois apparaît devant Caughnawaga:[38] les représentants des Nations Onneyouts, Onontagués, Goyogouins et Tsonnontouans. Les délégations de la Nation Agniers arriveront plus tard. Le lendemain 22 juillet, 700 ou 800 Indiens alliés se présentent aux abords de Montréal: les Outaouais, Sauteux, Algonquins du nord des Grands Lacs et aussi les Miamis, Illinois, Renards, Mascoutens, Folles-Avoines qui viennent de contrées aussi lointaines que l'ouest du lac Michigan. Car la présence française a gagné cette région habitée par divers groupes illinois, dont les Péorias, les Monisgouenars, les Tapouarouas et les Kouéras. Certains délégués de nations indiennes ont franchi jusqu'à 1500 kilomètres en canot, coupés de dizaines de portages épuisants! Ceux-là proviennent essentiellement de la région des Grands Lacs, appelée les Pays d'en Haut[39] par les Français de la Vallée du Saint-Laurent. Plus de 1200 Indiens appartenant à 39 nations sont présents à Montréal cet été-là. Les Indiens installent leurs tipis et leurs ouigouams le long des palissades. Ils disposent leurs canots en ligne. Leurs ambassadeurs ont un mandat de paix. De paix générale. Les belligérants sont épuisés de la guerre aveugle et stupide. Teganissorens, le grand chef iroquois de la Nation Onontagué, longtemps ami des Anglais, a révisé ses positions. Les chefs comprennent de mieux en mieux qu'ils ont intérêt à manœuvrer de front

---

[37]Ce sera le cas d'ailleurs aussi au XIXe siècle entre la Compagnie de la baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest qui traitaient les pelleteries sur les mêmes territoires. Les deux compagnies canadiennes se livrèrent une guerre sans merci qui fit de nombreux morts parmi leurs employés.

[38]Aujourd'hui Kanawaké dans la banlieue-sud de l'île de Montréal.

[39]Effectivement les Grands-Lacs sont plus hauts vers l'amont par rapport à la Vallée du Saint-Laurent. Au début du XXe siècle, *les Pays d'en Haut* seront les Laurentides, région montagneuse précambrienne située au nord de Montréal, rebord méridional du Bouclier Canadien, nouvellement colonisée par le Gouvernement du Québec et son Ministre de la Colonisation, le curé Labelle, pour éviter l'émigration vers les États-Unis des surplus de population francophone.

contre la cupidité des deux puissances européennes pour assurer l'intégrité de leur territoire et l'indépendance de leur nation. Cette Assemblée de la Paix met fin à près de 100 ans de guerre et de raids. Ils veulent commercer en paix. Le canon d'accueil précède le message de bienvenue. Les Indiens poussent des clameurs, déchargent leurs fusils et agitent à bout de bras leurs avirons.

Le Gouverneur de Nouvelle-France est prêt à les recevoir. Callière, successeur de Frontenac, les attend. Il a fait aménager une vaste enceinte pourvue de gradins. Les notables de la colonie et même les dames françaises y auront des places réservées.

Le 4 août, au bout de plusieurs semaines de négociations, d'échanges de cadeaux et de cérémonies d'amitié, une entente est conclue. Tous les ambassadeurs ratifient la paix et apposent leur paraphe —en dessinant l'animal totem de la tribu— sur un document qui a disparu, mais dont le contenu sera respecté: la Paix.

Après la signature de la Grande Paix, le 4 août 1701[40], les Français et les Amérindiens venus s'installer en Nouvelle-France peuvent commencer de vivre paisiblement.

Trois siècle plus tard, en 2001, les Québécois célèbreront en grandes pompes la commémoration de la Grande Paix de Montréal[41] qui avait mis fin aux raids sanglants. À partir de ce moment, les Iroquois se joignent, certes, aux Anglais en campagne mais ils refusent de lancer des raids sans leur aide.

Les festivités sont nombreuses et très diversifiées. Elle se déroulent de septembre 2000 à août 2001. Des totems sont sculptés représentant les signatures des chefs autochtones de la Grande Paix de Montréal.



[40]Le 4 août qui représentera aussi pour les Français de la Révolution une date importante, celle de l'abolition des privilèges entre les classes sociales.
[41]Le gouvernement du Québec facilita l'événement en accordant une contribution financière de 3,6 millions de dollars canadiens.

SOURCES & LECTURES ◆Stefan Bielinski, *Pieter Schuyler*, Colonial Albany Social History Project, New York State Museum. ◆Charlotte Wilcoxen, *Seventeenth Century Albany: A Dutch Profile,* Education Department, Albany Institute of History and Art, 1984. ◆Plusieurs auteurs, *Historical Narrative, The Story of Albany*, J.B. Lyon Company, 1924. ◆Frances F. Dunwell, *The Hudson River Highlands*, Columbia University Press, 1991. ◆Tim Mulligan, *The Hudson River Valley, A History and Guide*, Random House Inc., 1981.◆*By the Honourable Peter Schuyler Esq; president of His Majesty's Council for the province of New-York and territories thereon depending in America, &c. A proclamation, Whereas the General Assembly of the said province stands adjourned to the first Tuesday in May ... Given under my hand and seal at arms at New-York the 21th day of April ... anno Domini 1720*, Imprimé par William Bradford, New York, 1720.



Plaisance. *Attaque contre*

Date de l'action: 24 - 25 août 1691.

Localisation: Ville française de la péninsule d'Avalon, Terre-Neuve, aujourd'hui *Placentia*. Coordonnées géographiques: 47° 14' de latitude Nord, et 53° 58' de longitude Ouest..

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre. Campagne de Terre-Neuve.

Contexte: À Terre-Neuve, les deux puissances européennes se livraient à un conflit dès le XVIe Siècle, car le commerce des pêcheries de Terre-Neuve dépassait de beaucoup celui des pelleteries du Canada. À la fin du XVIe Siècle, les Anglais contrôlaient la péninsule d'Avalon. Voulant concurrencer l'Angleterre dans les pêcheries, la France fonda Plaisance en 1660 dans la péninsule d'Avalon. En 1689 éclata en Europe la Guerre de la Ligue d'Augsbourg. L'Angleterre décida de profiter de ce que les Français étaient occupés à guerroyer en Europe pour s'emparer de Plaisance par surprise.

Chefs en présence ♦**Français**: Le duc de Brouillan. ♦**Anglais**: inconnus.

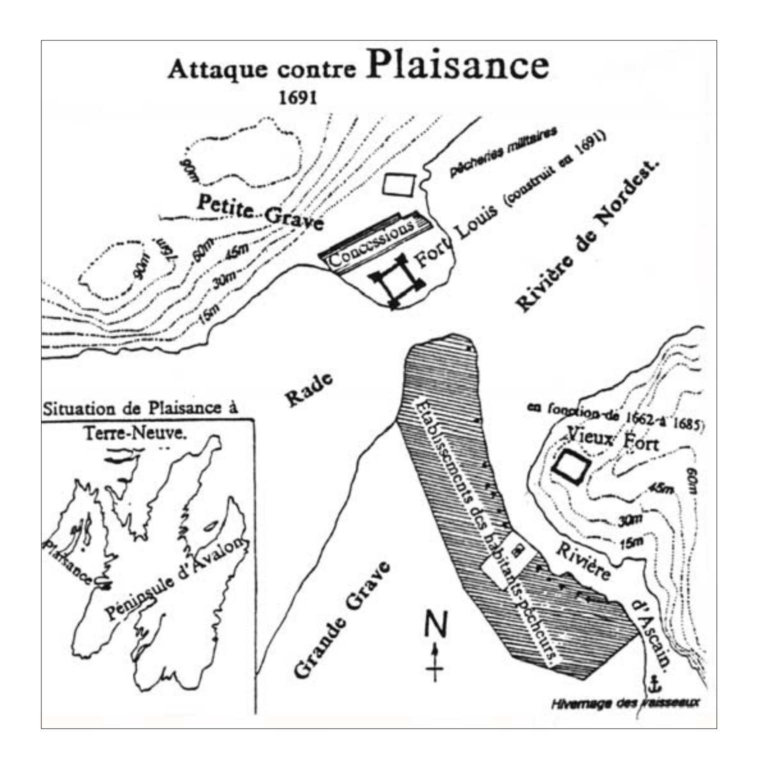
Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique: La surprise fut l'élément capital. En 1691, les établissements français de Plaisance étaient protégés par un seul fort, construit cette année-là: le Fort-Louis. Le Vieux-Fort, construit en 1662 avait cessé de servir à la défense en 1685.

Résumé de l'action: Durant la nuit du 24 au 25 août 1691, les Anglais lancèrent une attaque contre Plaisance. Mais cette fois, les Français, commandés par le gouverneur de Brouillan, avaient une garnison suffisante; et les Anglais furent repoussés avec de grosses pertes.

Pertes ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: grosses pertes.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les pêcheries françaises purent fonctionner, de même que la station d'hivernage qui recevait des vaisseaux dans la rivière d'Ascain.



Plaisance fut d'abord un village de pêcheurs européens [surtout basques] qui venaient sur le Grand Banc de Terre-Neuve. A partir de 1624, les Français prirent Plaisance comme capitale de la partie française de Terre-Neuve. Elle le resta jusqu'au Traité d'Utrecht, en 1713, lorsque Louis XIV donna Terre-Neuve, l'Acadie, la Baie d'Hudson et divers autres territoires pour induire l'Angleterre à abandonner ses alliés en pleine guerre de Succession d'Espagne. [voir le Répertoire général à Traité secret d'Utrecht]

SOURCES & LECTURES ◆John Humphreys, *Plaisance, problems of settlement at this Newfoundland outpost of New France 1660-1690*, National Museums of Canada, Ottawa, 1970. ◆R. Sayer & J. Bennett, *The harbour of Trepassey with Mutton and Biscay Bays*, *St. Mary's harbour, James Cook, The road and harbour of Placentia,* R. Sayer & I. Bennet, Londres, 1770. ◆J.L. Price, *Holland and the Dutch Republic in the seventeenth century. the politics of particularism*, Clarendon, Oxford, 1994. ◆Jean-Pierre Proulx, *The military history of Placentia, a study of the French fortifications, Placentia, 1713-1811*, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Environment Canada, Ottawa, 1979.

Limerick*. Siège de*

Date de l'action: septembre 1691.



Limerick [Grant]

Localisation: Irlande. Coordonnées géographiques: 52° 40' de latitude Nord, et 08° 38' de longitude Ouest.

Conflit: Campagne d'Irlande de 1689-1691. Aide française aux Irlandais. Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre de religions en Angleterre.

Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] entraîna la formation contre la France d'une coalition politico-religieuse appelée "la Ligue d'Augsbourg". En Angleterre, et surtout en Irlande, faisait rage une guerre de religions entre le roi catholique Jacques II Stuart, maintenant réfugié en France et soutenu par les Français, et d'autre part Guillaume d'Orange qui devint roi protestant d'Angleterre.

Chefs en présence **♦Orangistes protestants**: le général baron Godard de Ginkel, maintenant comte d'Athlone, commandait l'ensemble de l'armée protestante. Le major-général de Schravemore dirigeait la Cavalerie, et le lieutenant-général duc de Wurtemberg l'Infanterie. Les contingents anglais étaient commandés par le major-général Thomas Talmash, les Écossais par le major-général Hugh

Mackay, les Huguenots français par le marquis de Ruvigné et le major-général La Melonière; les Hollandais par le comte de Nassau, les Allemands par le prince de Hesse-Darmstadt, et les Danois par le major-général de Tettau. Il s'agissait véritablement de *Brigades Internationales* du protestantisme. ♦**Jacobites catholiques**: Le duc de Berwick; le général Sarsfield. Le vice-roi d'Irlande, Tirconel mourut de maladie et de chagrin à l'arrivée des Orangistes devant la ville. Le général français St-Just avait commandé les Jacobites depuis l'exil pour la France du roi d'Angleterre catholique [détrôné] Jacques II Stuart, mais il avait été tué à Aughrim le 12 juillet 1691. Boisselot, capitaine aux Gardes-françaises, s'enferma aussi avec Tirconel dans Li-



Supplices infligés aux catholiques irlandais.

merick pour soutenir le siège contre le roi protestant Guillaume III.

Effectifs engagés ♦**L'armée jacobite catholique** qui servait de garnison comptait moins de 10.000 hommes, Irlandais pour l'immense majorité; mais des officiers français encadraient certaines unités irlandaises. ♦**L'armée orangiste protestante** comptait, bien entendu, plusieurs régiments de Huguenots français. ***Stratégie ou tactique***: Limerick était construite sur des terres basses, dans une division insulaire de la Shannon et au milieu d'une assez vaste plaine. Le faubourg de la Porte Thomond se trouvait sur la

rive ouest du cours principal. La partie de la ville appelée *Ville Anglaise* [coloniale] occupait l'extrémité sud de l'île. La *Ville irlandaise* [autochtone] s'étendait sur la rive droite de la branche appelée Rivière de l'Abbaye.

Des officiers français avaient ridiculisé l'idée de défendre cette ville. Ils étaient habitués aux importantes fortifications de Lille, de Mons et de Tournai, et appelaient avec mépris les murailles et les tours de Limerick *"un tas de m."* Plus



Propagande anglaise en Irlande à la fin du XVIIIe siècle.

poli, le comte de Lauzun avait précisé pour sa part: "*Les Anglais n'ont pas besoin de canons; ce que vous appelez des remparts peut être abattu à coups de pommes cuites!*" *"Pourtant,* comme l'écrivit si bien l'historien militaire anglais Grant, *Limerick était destinée à devenir l'asile d'une race loyale mais vaincue"*. Le vice-roi d'Irlande Tirconel[1] fit réparer les fortifications et accumuler du fourrage et du bétail pour résister à un long siège. D'immenses stocks de biscuit militaire arrivèrent de France à bord de l'escadre française.

[1]Qui représentait le roi catholique Jacques II Stuart d'Angleterre.

Les moyens de défense étaient en eux-mêmes fort médiocres, et les pertes d'Athlone et les massacres d'Aughrim avaient détruit tout moral au sein de l'armée catholique irlandaise. C'était le crépuscule d'une mise à mort et chacun avait le sentiment qu'il allait falloir régler définitivement les comptes. Les troupes orangistes se réjouissaient fort d'en être arrivées là, non seulement parce que l'ennemi catholique était vaincu, mais surtout parce que cet ennemi était un peuple colonisé et tout à fait méprisé[2] qui avait eu le front de se soulever contre ses maîtres. L'Irlande faisait alors partie intégrante de cet embryon d'empire britannique.

Beaucoup de chefs irlandais proposaient même de capituler, et l'un d'eux, le colonel Henry Luttrel, entra en négociations secrètes avec Guillaume d'Orange. Il en vint même à vouloir livrer la ville aux Anglais mais son message fut intercepté et il fut arrêté.

Résumé de l'action: Après la bataille de la rivière La Boyne qui retira tout espoir au roi catholique d'Angleterre, Jacques II Stuart, de reprendre le pouvoir dans son pays, le duc de Berwick et le général Sarsfield se réfugièrent à Limerick avec le reste de l'armée jacobite. Bientôt, l'armée orangiste, commandée par Ginkel, arriva, installa ses batteries et commença à pilonner les fortifications, nuit et jour. Partout les murs de brique s'écroulaient avec des bruits de fin du monde. Les bombes alliées incendiaient des rues entières. Le point névralgique était le Pont Thomond, sur La Shannon, qui reliait la ville au camp de la Cavalerie irlandaise, sur la rive du comté de Clare. Le plan de Ginkel était de séparer l'Infanterie de la Cavalerie. Il fit construire un pont de bateaux qui permit à un Corps d'armée de traverser et d'attaquer le camp de Cavalerie dont les unités démoralisées se dispersèrent sans grande résistance. Des stocks de vivres y furent trouvés par les Orangistes.

De Ginkel décida alors de couper toute communication entre la ville et le comté de Clare. Il traversa de nouveau la Shannon à la tête de plusieurs régiments, attaqua le fort qui gardait le Pont Thomond et s'en empara à la pointe de l'épée. Ses défenseurs retraitèrent vers la ville.

---

[2]Les chroniqueurs anglais en parlent de façon tout à fait caractéristique sur ce point.

L'officier, qui commandait le poste de la Porte Thomond, laquelle donnait sur le pont du même nom, était un officier français. Il vit les Irlandais en fuite poursuivis de près par les Anglais. Craignant que les poursuivant n'entrent dans la ville aux talons de fuyards, il fit carrément fermer la Porte Thomond et son pont-levis. Ce fut ainsi que plusieurs centaines de fugitifs affolés tombèrent dans le cours d'eau où certains se noyèrent. D'autres demandèrent quartier en brandissant un mouchoir pour se rendre, "mais,[3] leurs conquérants étaient à la fois cruels et sans remords. Ils ne voulaient prendre aucun prisonnier tant qu'ils n'étaient pas rassasiés de massacre, et des tas de cadavres irlandais s'entassèrent en monceaux sur le parapet. Des 800 hommes qui tenaient garnison dans le fort de Thomond, 120 seulement



Gravure de propagande anticatholique: colons anglo-protestants établis en Irlande maltraités durant une révolte des Irlandais. Ce fait n'a jamais eu lieu.

réussirent à se réfugier dans la ville." Combien de crimes

[3]Écrivit l'historien militaire anglais Grant.

ont été perpétrés au nom de Dieu? L'esprit de résistance avait désormais complètement disparu et les demandes de capitulation se faisaient fortes et insistantes. La cause de Jacques II Stuart était bien morte, et même si la flotte française revenait, elle ne trouverait que des catholiques désespérés et défaitistes.

Dans la soirée donc, le tambour battit la chamade. De l'une des tours, Wauchope héla en français, langue internationale de l'époque, les soldats orangistes d'un avant-poste, et demanda que le Huguenot Ruvigné reçoive Sarsfield. Ruvigné s'était exilé de France pour sa foi, et, paradoxalement, l'autre se préparait à s'exiler dans ce même pays pour la sienne. L'intolérance avait fait perdre la tête à l'Europe. De Ginkel consentit à un armistice pour terminer la guerre au plus vite.

Pertes ♦lourdes de part et d'autre.

Conséquence de ce siège: Les Irlandais offrirent de capituler: "à condition que les fautes soient amnistiées et qu'une totale liberté de culte soit accordée aux populations locales; que chaque paroisse puisse garder un prêtre catholique; que les catholiques irlandais soient autorisés à occuper des postes civils et militaires[4] et qu'ils ne soient privés d'aucun privilège municipal". Mais ces conditions, aujourd'hui considérées comme fondamentales et même banales, furent jugées extravagantes et refusées par le gouvernement anglais. De Ginkel ordonna aussitôt une reprise du pilonnage d'artillerie.

Bientôt les pourparlers furent renoués. De Ginkel[5] ordonna un nouveau cessez-le-feu et autorisa une escadre française de transports à remonter la Shannon et à repartir sans opposition.

---

[4]Sans être obligés de renier leur religion, contrairement à la législation anglaise du **Test Act** [ou Abjuration Act], qui fut appliquée en Angleterre, en Écosse, en Irlande, puis au Canada et dans les reste de l'Empire. Le Test Act ne fut aboli que très tardivement, au XIX[e] siècle. Jusqu'au milieu du XX[e] siècle, la plupart des universités anglaises continuaient —par simple tradition— à refuser les étudiants catholiques. Toutes ces traditions anti-catholiques durent être abandonnées au moment de l'entrée de la Grande-Bretagne dans l'Union Européenne. En France, il n'était plus question d'empêcher les protestants de s'instruire. Durant la Guerre Froide qui perturba la deuxième partie du XX[e] siècle, il n'était pas rare que des élèves venant d'écoles privées catholiques et voulant être transférés dans des écoles publiques laïques —dont l'administration était noyautée par les communistes— soient victimes de tracasseries pour de basses raisons politico-religieuses. L'étroitesse d'esprit et le fanatisme ne sont le monopole d'aucune nation..

[5]**Van** Ginkel avait francisé son nom en **de** Ginkel

Le 1er octobre 1691, les plénipotentiaires de Guillaume III d'Orange, nouveau roi d'Angleterre, protestant et désormais incontesté, arrivèrent. Il fut décidé que les troupes irlandaises qui voudraient s'exiler en France, plutôt que de voir leur pays [l'Irlande] dominé par une nation étrangère, pourraient embarquer à Munster à bord de l'escadre française à destination de la Bretagne.

Une partie de Limerick serait immédiatement remise aux Anglais, mais l'île[6] resterait en gage aux Irlandais durant un certain laps de temps. Ceux qui restaient devraient prêter serment d'allégeance à celui qui les avait tant opprimés, Guillaume III d'Angleterre, et seraient amnistiés.

Mais, alors que De Ginkel ne tenait pas à ce que l'armée irlandaise passe en bloc en France, Sarsfield voulait au contraire emmener les bataillons entiers. De Ginkel donna donc le choix individuel à chaque soldat. De ce fait, 14.000 hommes[7] furent ainsi regroupés dans une grande prairie du comté de Clare, prêts à choisir entre l'exil et la soumission. Des officiers anglais parcouraient les rangs "implorant les hommes de ne pas ruiner leur vie en leur décrivant les avantages d'être soldat du roi Guillaume [d'Orange]."

Enfin arriva l'ordre de marcher dans une direction ou l'autre, selon le choix de chacun. Les officiers orangistes observaient la scène avec anxiété. Un peu plus loin, des officiers français, qui avaient encadré l'armée irlandaise et d'autres qui devaient prendre les Irlandais volontaires en charge, observaient cette scène tragique et émouvante avec grand intérêt. L'Anglais Macaulay écrivit au sujet des officiers français: "Les clameurs, la confusion, la grotesque apparence d'une armée dans laquelle pouvait à peine être vue une chemise, une paire de pantalons, un soulier ou une chaussette, présentaient un contraste si ridicule en face de l'apparence brillante et ordonnée des troupes de leurs maîtres,[8] qu'ils [les officiers français] s'amusaient à se demander ce que les Parisiens penseraient en voyant une telle armée assemblée dans la plaine de Griselle."

Mais le choix des Irlandais fut spontané. D'abord

---

[6]Avec la cathédrale et le château.
[7]L'armée et sans doute des civils.
[8]Les troupes anglaises *[mis en évidence par l'auteur]*.

s'avança vers la France le Régiment Royal d'Irlande [1.400 hommes]. Sept hommes seulement optèrent pour l'Irlande anglaise. Des 14.000 hommes, une centaine seulement, essentiellement originaires d'Ulster, s'engagea dans l'armée anglaise. Pour certains, même, ce n'était qu'un subterfuge pour rester dans leur pays, car ils désertèrent ultérieurement.

Lorsque les soldats furent embarqués sur les transports français, une multitude de civils irlandais, désespérés, se mirent à implorer les Français de les prendre à bord; et, lorsque le dernier transport s'éloigna, la foule se précipita dans l'eau de la rivière. Des femmes s'agrippèrent à des cordes et partirent ainsi en direction de la France, jusqu'à ce que, l'épuisement gagnant leurs mains, elle disparaissent dans les vagues cruelles de l'Atlantique.

Sur le Pont Thomond à travers la Shannon, peut encore être vue la pierre sur laquelle fut signé le traité qui fit de Guillaume III d'Orange le roi d'Irlande, et qui, par le même trait de plume,[9] confisqua un million d'arpents aux Irlandais qui en furent expulsés, ne leur laissant, pour seule consolation, que l'unique choix de s'engager dans la Brigade Irlandaise de l'armée française afin de continuer le combat contre l'Angleterre.

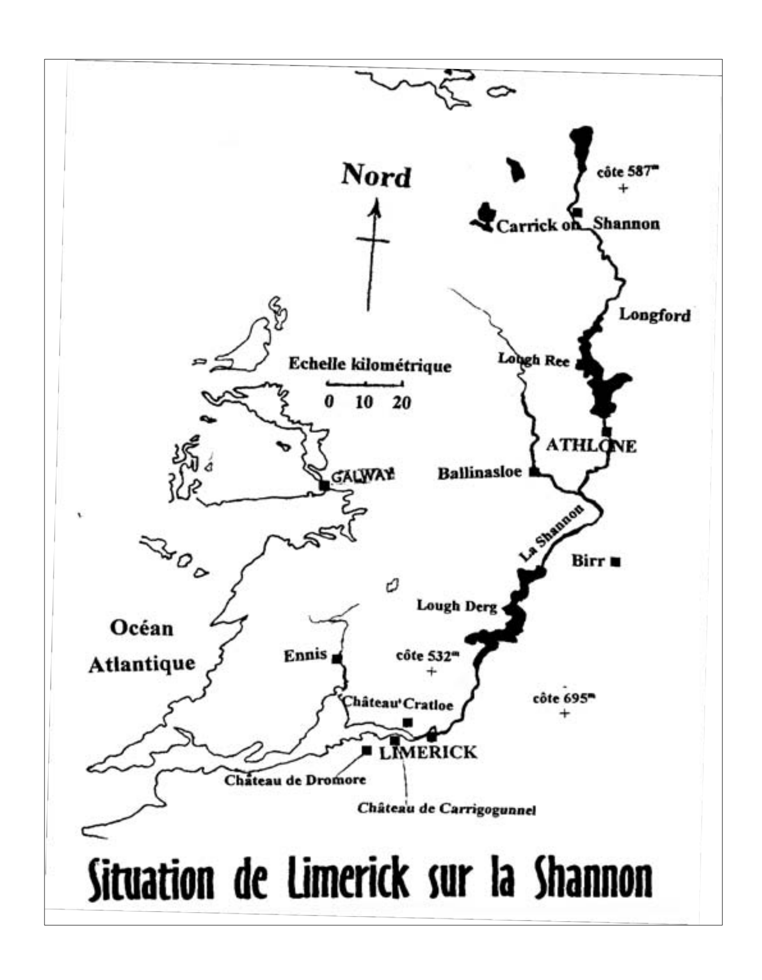
La Brigade Irlandaise au service de la France ne disparut qu'en 1815, à la chute de Napoléon et à la demande du gouvernement anglais. Mais des Irlandais continuèrent de combattre sous les plis du tricolore français par la suite, et, quinze ans plus tard, à partir de 1830, au sein des régiments de la Légion Étrangère[10].

---

[9]Le traité de *Paix de Limerick*.

[10]Pour en savoir plus sur le sort des Irlandais pris dans le système colonial anglais, voir le Répertoire à la rubrique Nettoyage ethnique en Irlande. Pour les persécutions que dut subir l'ensemble de la population [catholique] aux mains des "pieds-noirs" protestants, voir William Edgard Hartpole Lecky, *A History of England in the Eighteenth Century*, Second Edition, Revised, Volume 1, Longmans, Green & CO, London, 1879, pp.266 et suivantes, Priest-Hunting [traque des prêtres], 1711-1712. Pour les lois discriminatoires ou Test Act [Abjuration Oath], voir le Répertoire à la rubrique Test Act.

SOURCES & LECTURES ♦Joseph A. Murphy, *The French are in the bay: The expedition to Bantry Bay, 1796*, Mercier Press, Cork, Dublin, 1997. ♦Jakez Cornou, Bruno Jonin, *L'Odyssée du vaisseau "Droits de l'homme" et l'expédition d'Irlande de 1796*, Dufa, Quimper, 1988. ◆Michael J. Carroll, *Wolfe Tone & the French invasion of 1796, a brief history of events,* Londres. ♦P. Brendan Bradley, *Bantry Bay Ireland in the days of Napoleon and Wolfe Tone,* Williams & Norgate, Bantry, 1931.





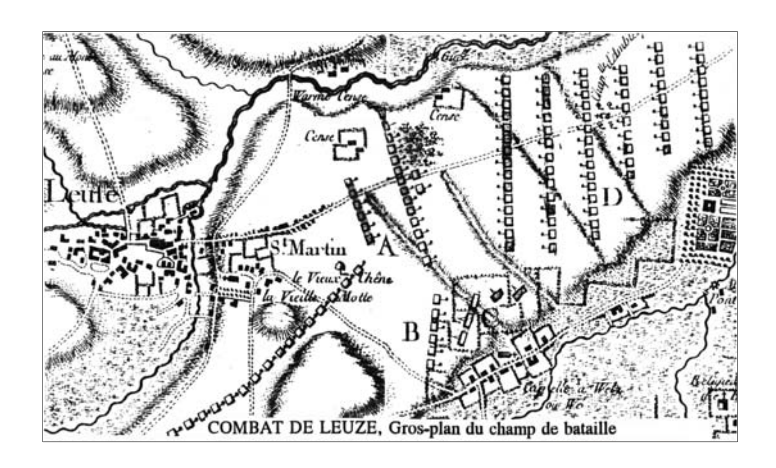
Neue Amsterdam (New York) au début de la colonisation par les Hollandais. Le fort est construit à l'extrémité de l'île de l'île de Manhatan. Au mois d'août 1664, alors que l'Angleterre et les Pays-Bas sont en pleine paix, le colonel anglais Richard Nicolls s'empare de Neue Amsterdam qu'il rebaptise immédiatement New York. La guerre entre les deux pays n'éclate qu'en mars 1665.



Leuze. *Bataille de*

Autres noms: *" Bataille de La Catoire"*. Localement, elle est appelée: *"Bataille des Mille-Morts"*, *"Bataille du Mont-d'Or"* ou *Bataille d'Amblequesne"*.

Date de l'action: 19 septembre 1691[1].



COMBAT DE LEUZE, Gros-plan du champ de bataille

Localisation: Le champ de bataille est situé sur le territoire de la commune de *Blicquy*, entre *Le Bas d'Oye*, *Grosmont* et *Andricourt*, Belgique. Le gros de l'action se passa dans les dénivellations des Jamars et de la *Justice Mille-Hommes*. Coordonnées géographiques: 50° 34' de latitude Nord, et 04° 54' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre de religions en Angleterre.

Contexte: Croyant la campagne terminée, le roi d'Angleterre repartit pour son pays en laissant le commandement au prince de Waldeck.

Le 18 septembre, le maréchal de Luxembourg apprit que l'armée anglo-hollandaise[2] décampait de Leuze. Afin de perturber le décrochage, il s'y porta en toute hâte avec 21 escadrons français de Cavalerie et 3 régiments de Dragons [d'Alègre], et ordonna à Rosen de le suivre avec 30 autres escadrons de Cavalerie française.

---

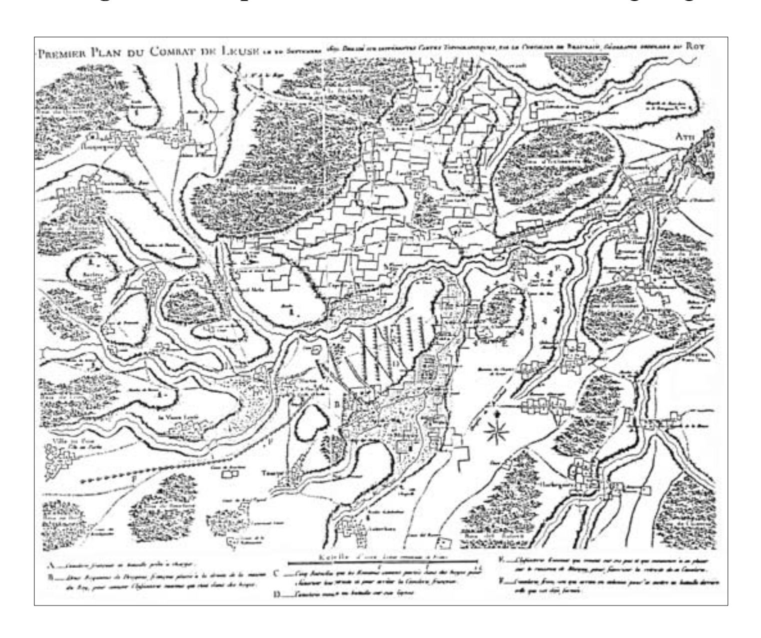
[1]Les dates varient entre le 18, le 19 et le 20.

[2]Commandée par le prince Waldeck depuis septembre, date à laquelle Guillaume d'Orange avait quitté l'armée.

Chefs en présence ♦le maréchal **français** de Luxembourg. ♦le prince **allié** de Waldeck commandait au nom du nouveau roi *protestant* d'Angleterre Guillaume III d'Orange.

Effectifs engagés ♦L'armée alliée comprenait des Anglais,[3] des Autrichiens, des Espagnols, des Suédois, des Hollandais et, bien sûr, des Allemands.

Stratégie ou tactique: Le maréchal de Luxembourg feignit



de construire des ponts sur l'Escaut afin de faire croire que son armée allait rétrograder vers Paris. La veille de la bataille, Luxembourg alla ostensiblement assister à Tournai à une pièce de théâtre, et, secrètement, revint de nuit vers Leuze. À l'aube, il constata que les Alliés sans méfiance n'avaient pas organisé leur arrière-garde. Les Français étaient formés en une seule ligne avec leur droite à Tourpe, leur gauche près de Leuze: à droite furent déployés les régiments des *Dragons du Roi* et *de Tessé* qui mirent pied à terre pour prendre poste dans les haies qu'ils avaient devant eux. À la gauche de la Maison du Roi, trois escadrons de Mérinville devaient occuper tout le terrain dans lequel allait se dérouler le combat. Le détachement de M. de Marsilly

[3]Et en particulier les *Life Guards*.

stationnait un peu en avant du centre de la ligne dans le but d'ouvrir le combat et d'absorber le premier choc. La Cavalerie alliée s'était postée avec sa droite au-dessous de Capelle à Watine, et sa gauche à la Chapelle d'Auvé.

Dans un livre écrit à la gloire du duc de Marlborough, Sir Winston Churchill, descendant de ce grand capitaine, qualifia la bataille de Leuze *«d'incident ridicule pour les vaincus»,* car les 70 escadrons de Cavalerie anglo-alliée se firent battre par 28 escadrons de Cavalerie française. Les furieuses charges des Français enfoncèrent successivement les cinq premières lignes anglo-alliées. La sixième et dernière tourna bride et s'enfuit.

Résumé de l'action: À mesure qu'ils arrivaient, les Alliés se mettaient en bataille et formaient cinq lignes continues.

M. de Luxembourg, voyant que, plus il différait



d'attaquer, plus il allait avoir de troupes à combattre, fit ébranler les Gardes du Roi pour charger les Anglais, sans attendre que sa propre seconde ligne fut formée. Vers 11 heures du matin, il lança donc cette attaque et ordonna aux

cavaliers français de *n'utiliser que l'arme blanche.* Il constata que l'armée alliée avait déjà passé le ruisseau de La Catoire et qu'il ne restait que 10 escadrons de Cavalerie endeçà de ce cours d'eau et quelques bataillons d'Infanterie. Les Anglo-alliés, qui croyaient que les troupes n'étaient que le détachement du maréchal de camp Villars, firent repasser toute leur aile droite de Cavalerie, laquelle formait leur arrière-garde, pour attaquer "Villars". Puis, se rendant compte de leur erreur, les Anglo-alliés se mirent en bataille, la Droite à la rivière Leuze, et la Gauche à celle de La Catoire. Ils firent aussi avancer dans les haies qui étaient sur leur gauche cinq bataillons d'Infanterie, lesquels se trouvèrent opposés aux deux Régiments de Dragons du Roi et de Tessé qui formaient la droite de la Maison du Roi. Ils avaient environ 70 escadrons de Cavalerie, et, le terrain se trouvant fort serré, ils furent obligés de se ranger sur 3 lignes.

Luxembourg lança ses Dragons dans les haies pour harceler l'Infanterie anglo-alliée, puis, ayant formé une première ligne et mis la **Gendarmerie** en seconde ligne, il lança une charge. La première ligne alliée fit merveille et le combat fit rage. Après une vive résistance, les Alliés, [dont les fameux *Life Guards* anglais] plièrent et se débandèrent. La première ligne française se reforma, en partie avec la Gendarmerie et des éléments prélevés sur la seconde ligne, et marcha contre la deuxième ligne alliée qui laissa approcher les Français tout près pour leur envoyer une terrible décharge à bout portant avant de se débander à son tour. La 3e ligne, voyant cela, fut prise de panique et s'enfuit aussi. Les Français poursuivirent mais jusqu'au ruisseau seulement, car les autres Corps alliés revenaient et se formaient au fur et à mesure de l'autre côté, à l'abri du ruisseau. Presque toute l'Infanterie anglo-alliée avait été témoin de l'action.

Le maréchal français resta plus d'une heure sur le champ de bataille pour y faire enlever les morts et les blessés. Puis, voyant les Alliés entièrement battus et repoussés au-delà des défilés, il prit le parti de ramener ses troupes à Tournai.

Pertes ♦Selon Berwick, **les Alliés** anglais et hollandais eurent 1.500 tués, plusieurs milliers de blessés et 400 prison-

niers dont 100 officiers[4]. Ils perdirent plus de 40 étendards aux mains des Français. De nombreux cavaliers anglo-alliés cherchèrent refuge derrière les remparts d'Ath, mais le vicomte de Maulde, gouverneur de la forteresse, constatant que les fuyards étaient blessés dans le dos, leur fit fermer les portes au nez. ♦Les **Français** eurent 400 tués, mais parmi eux de nombreux officiers supérieurs.

Conséquence de cette défaite anglo-hollandaise: Selon l'historien britannique Fortescue, cette bataille donna à Guillaume III d'Angleterre une immense peur de la Cavalerie française. Le soir, l'armée française arriva à Tournai.



[4] Berwick était fils naturel du roi d'Angleterre, Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. James Fitzjames [fils de Jacques] était donc le neveu de Marlborough. Éduqué en France, il reçut son duché en 1687. Sa carrière militaire lui donna l'occasion de se distinguer contre les Turcs, en Irlande contre Guillaume III d'Orange [1689-90], et plus tard en Flandre comme officier supérieur français, puisqu'il se fit naturaliser français. Il fut fait prisonnier à Landen [1695]. En 1704, il commandait les troupes françaises stationnées en Espagne. Après avoir participé à l'écrasement des Camisards dans les Cévennes [1704-1705], il reçut la distinction de maréchal de France. De retour en Espagne, il battit l'armée anglaise à Almanza [1707], et, en 1708, passa sur le front du Rhin, puis sur la frontière Sud-Est [1709-1710]. Placé à la tête de l'armée française sur le Rhin en 1733, il fut tué l'année suivante au siège de Philippsburg.

Wells. *Raid acadien contre*

Date de l'action: hiver 1692.

Localisation: Village fortifié situé à l'ouest de *Fort-Saco*.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Prolongements en Amérique.

Contexte: Le village fortifié comprenait 10 ou 20 maisons bien approvisionnées.

Chefs en présence ♦Portneuf et le missionnaire français Thury.

Effectifs engagés ♦Le village fut attaqué par 400 Franco-Indiens [Indiens Abénaquis] mais ne fut pas pris.

Stratégie ou tactique: ♦La surprise fit long feu car la population anglaise était sur ses gardes.

Résumé de l'action: Après l'abandon de l'Acadie par Phips, les Acadiens se considérèrent comme libérés de leur serment d'allégeance aux souverains anglais. Au début de l'été 1692, le père Thury qui avait une immense influence sur les Abénaquis, et Portneuf[5] attaquèrent Wells avec une bande de 400 Abénaquis. Mais, mise en éveil par le raid de février contre York, la garnison était sur ses gardes; 30 hommes armés s'étaient retranchés derrière des barricades de bois et les deux chefs acadiens n'arrivèrent pas à convaincre les Abénaquis de monter à l'assaut.

Pertes ♦aucune.

Conséquence de cet échec français: Ce fut un échec qui montra aux villes anglaises frontalières qu'elles pourraient s'éviter bien des désagréments en entretenant une garnison suffisante et efficace.

SOURCES & LECTURES ◆Charlotte Alice Baker, *True stories of New England captives carried to Canada during the old French and Indian wars*, Greenfield Massachusets Press of E.A. Hall & Co., Cambridge, 1897. ◆Nicholas Bayard, *A narrative of an attempt made by the French of Canada upon the Mohaques̓country, reproduced in fasimile from the first edition printed by William Bradford. 1693*, Dodd, Mead & Company, New York, 1903. ◆Nicholas Bayard & Charles Lodowick, *Journal of the late actions of the French at Canada*, Reprinted for J. Sabin, New York, 1868.

[5]Frère du chevalier Robineau de Villebon, gouverneur de l'Acadie.

York. *Raid acadien contre*

Autre nom: *Le massacre de la Chandeleur.*

Date de l'action: 2 février 1692.

Localisation: État du Maine. États-Unis d'Amérique.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre. *French & Indian War* en Amérique du Nord. Les Anglais appelèrent French and Indian Wars toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763. De façon plus détaillée: Guerre de la Ligue d'Augsbourg ou *King William's War* [1689-1697], Guerre de Succession d'Espagne ou *Queen Anne's War* [1702-1713] et Guerre de Succession d'Autriche ou *King George's War* [1744-1748].

Contexte: Après l'abandon de l'Acadie par Phips, les Français-acadiens se considérèrent comme libérés de leur serment d'allégeance aux souverains anglais. L'Acadie occupait l'actuelle Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick et Nord de l'état du Maine; territoires en contact avec la Nouvelle-Angleterre. Dans ces régions vivaient les Indiens Abénaquis. Frontenac se rendit compte qu'avec leur aide, il pourrait conserver l'Acadie à la France. Il expédia donc le chevalier Robineau de Villebon comme gouverneur, dans le but d'exécuter cette mission. En février 1692, le père Thury[1] incita 150 Abénaquis à aller attaquer York, en raquettes à neige. La garnison, trop insouciante, ne veillait pas.

Chefs en présence ♦Le commando indien était commandé par le chef indien Madockawando. Il fut suggéré, à tort, par certains, que le Français François Thury commandait l'ensemble,

Effectifs engagés ♦150 Indiens Abénaquis.

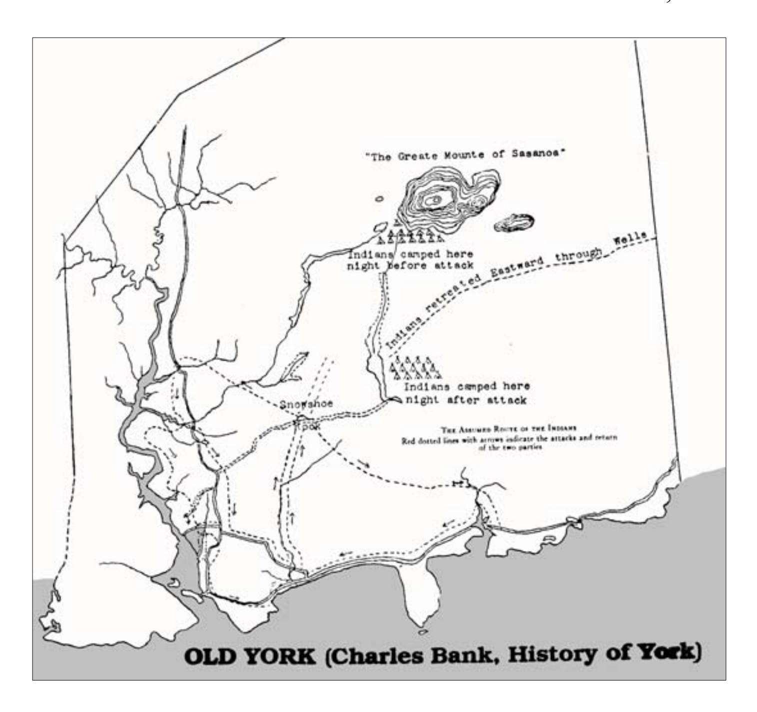
Stratégie ou tactique: Contrairement à une certaine tradition, il n'y avait pas de troupes françaises et le commandant en chef n'était pas français; et ceci, en dépit du fait que Thury avait incité les Indiens à partir en expédition.

La surprise fut l'élément essentiel de l'attaque. Ces coups de main perpétuels entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre créaient une immense haine entre les

[1]Prêtre guerrier au nom prédestiné, fanatiquement convaincu que les Anglais étaient les ennemis de Dieu [n'oublions pas que c'était l'époque de l'impitoyable Guerre religieuse de la Ligue d'Augsbourg], et qui avait une immense influence sur les Indiens.

populations des deux colonies. Or, la population de Nouvelle-Angleterre approchait déjà du million, tandis que, si l'on fait abstraction des populations autochtones, la Nouvelle-France ne comptait encore que les effectifs d'un gros bourg.[2]

Résumé de l'action: "Vers la fin de Janvier 1692,[3] 150



OLD YORK (Charles Bank, History of York)

Abénaquis se mirent en marche pour York. Ils découvrirent près de leur campement les traces de deux Anglais; trois Indiens les suivirent. C'étaient des traces de la veille. Les Abénaquis avaient campé au pied de la montagne au sommet de laquelle ils pouvaient apercevoir les environs. Ils commençaient à souffrir de la faim et décidèrent d'attaquer dès le lendemain. Mais la neige se mit à tomber dru, aussi décidèrent-ils d'attendre le retour du beau temps.

Les chefs de guerre, que l'on écoutait plus que les chefs de tribus,[4] étaient d'avis de livrer bataille en dépit de la neige, aussi avancèrent-ils vers York. À environ trois

[2]Environ 10.000 habitants.
[3]Raconta Champigny.
[4]Les Anciens ou **les Aînés**, comme on les appelle au Canada.

kilomètres de cette ville, ils trouvèrent un jeune Anglais qui installait des pièges. Ils le firent prisonnier de même que deux autres un peu plus loin. Ces Anglais n'avaient que des couteaux pour toute arme. Les Indiens s'arrêtèrent pour les interroger. Ils défoncèrent le crane des deux premiers à coups de cassetêtes [tomahawks] et attachèrent le troisième, nommé Bradgon, pour l'interroger.

Puis l'attaque fut décidée et lancée. Les 150 guerriers se divisèrent en deux colonnes. L'une prit pour objectif la garnison et l'autre les habitations. À midi,[5] ils s'étaient rendus maîtres de la garnison et des maisons. Ils semèrent alors la terreur chez les survivants. Un Indien avait été tué.

Le commando indien se fractionna alors en petits groupes de deux ou trois afin de piller la région. En moins de deux ou trois heures, dans un rayon d'une dizaine de kilomètres, toutes les maisons trouvées furent brûlées. Ils enterrèrent l'Abénaqui tué dans la cave d'une maison anglaise avant de la brûler. Un chef Indien révéla qu'il y eut plus de 100 Anglais tués; 80 prisonniers furent emmenés en captivité. De nombreux chevaux, vaches, moutons et cochons furent aussi massacrés ou brûlés. Les Indiens épargnèrent une douzaine d'enfants et trois vieilles femmes qui furent emmenés jusqu'à la garnison suivante. Ils confièrent à l'une de ces femmes la lettre d'un notable anglais que les Abénaquis détenaient. L'exigence du chef Abénaqui était que la garnison anglaise devait capituler ou sortir afin de combattre, s'ils préféraient. Il précisa que les Indiens attendraient deux jours dans le secteur pour se reposer, mais que s'ils sortaient pour tout autre chose que pour capituler[6], les Indiens briseraient la tête de tous les prisonniers. Ils leur envoyèrent quelques jeunes enfants et vieilles femmes dont ils avaient pitié."

Pertes ♦La moitié des habitants furent tués ou capturés. Le village fut pillé et brûlé. Selon des sources anglaises, les Indiens firent 489 tués et emmenèrent 73 personnes.

Conséquence de ce coup de main: Destruction de ce village anglais, et, de ce fait, augmentation des tensions et de la haine entre les populations des deux colonies.

---

[5]C'était le lendemain de la fête de la Purification.
[6]Par exemple pour aller chercher des secours ou pour attaquer par surprise.

SOURCES & LECTURES ◆Charlotte Alice Baker, *True stories of New England captives carried to Canada during the old French and Indian wars*, Greenfield Massachusets Press of E.A. Hall & Co., Cambridge, 1897. ◆Nicholas Bayard, *A narrative of an attempt made by the French of Canada upon the Mohaques̓country*, reproduced in fasimile from the first edition printed by William Bradford. 1693, Dodd, Mead & Company, New York, 1903. ◆Nicholas Bayard & Charles Lodowick, *Journal of the late actions of the French at Canada*, Reprinted for J. Sabin, New York, 1868. ◆His Excellency Colonel Benjamin Fletcher, captain general and governour in chief of His Majesties province of New-York, &c. A proclamation... *Whereas I have this day received information from the Right Honourable the Lords of His Majesty's Privy Council, bearing date the 20th day of April last past, that the French are making preparations by shipping, and otherwise, for an attempt on some of His Majesties plantations in America ... Given at Fort William Henry the second day of August ... annoq; Domini 1696,* Publié par William Bradford, Printer to the Kings Excellent Majesty at the Bible in New-York., 1696.

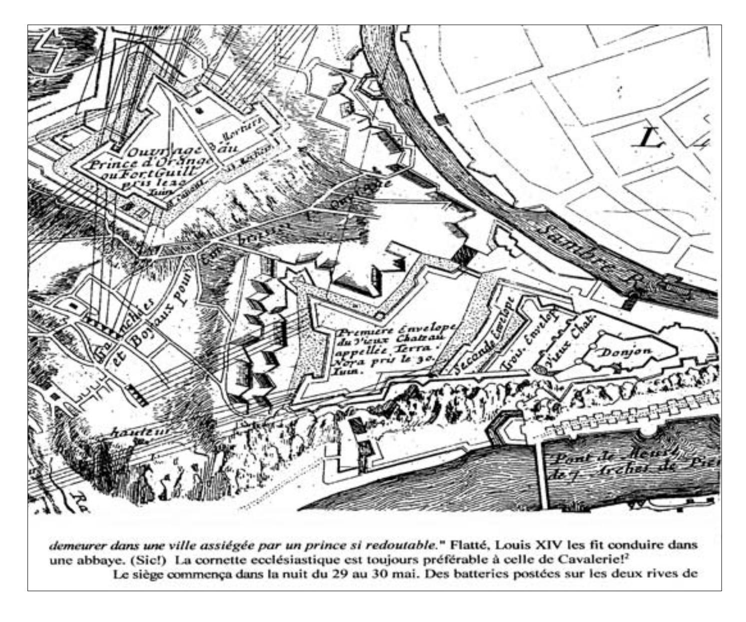


Namur. *Siège de*

Date de l'action: 26 mai - 5 juin 1692.

Localisation: Forteresse de Belgique. Coordonnées géographiques: 50° 28' de latitude Nord, et 04° 52' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre.



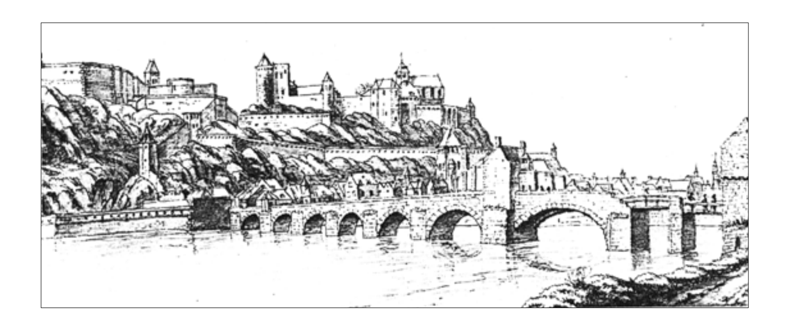
Siège de Namur: attaque de Fort-Orange et de Fort Terra-Nova

Contexte: En 1686, Guillaume d'Orange avait mis sur pied la Ligue d'Augsbourg contre la France. Cette ligue comprenait le stadhouder[1] des Pays-Bas, l'empereur Léopold Ier, le roi d'Espagne, le roi de Suède, le duc de Savoie et de nombreux princes du Saint-Empire romain germanique. Lorsque, en 1688, Guillaume d'Orange devint roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, à la mort de son beau-frère Jacques II, Louis XIV lui déclara la guerre. Le 1er juillet 1690, l'armée française infligea aux coalisés une lourde défaite à Fleurus. Boufflers bombarda Liège pendant cinq jours. Les Français se résolurent alors à attaquer Namur qui

---

[1]Ou stathouder.

était devenue une des places fortes les plus redoutables d'Europe.



Namur à la fin du XVIIe siècle

Chefs en présence ♦La **garnison alliée** de la citadelle se trouvait sous le commandement d’Octave de Ligne-Arenberg, prince de Barbençon et d'Orange. ♦Louis XIV de **France**; Vauban[2].
Effectifs engagés ♦Pour la campagne européenne de 1692, les Communes britanniques votèrent des crédits nécessaires pour l'entretien[3] de 66.000 hommes, britanniques et étrangers; et après défalcation des garnisons dans les Îles Britanniques; cela laissait 40.000 hommes sur le continent, dont 23.000 Britanniques.[4] À cette armée se joignirent les autres armées alliées. ♦Les Français comptaient 50.000 hommes.
Stratégie ou tactique: Namur présentait une grande importance pour les Alliés, car, si Guillaume d'Angleterre ne pouvait sauver cette ville, la Ligne défensive de la Sambre et l'une des plus importantes forteresses de la Meuse étaient perdues pour les Anglo-hollandais. Guillaume d'Orange tenta de venir secourir Namur, mais Luxembourg le surveillait et mit sa tentative en échec.

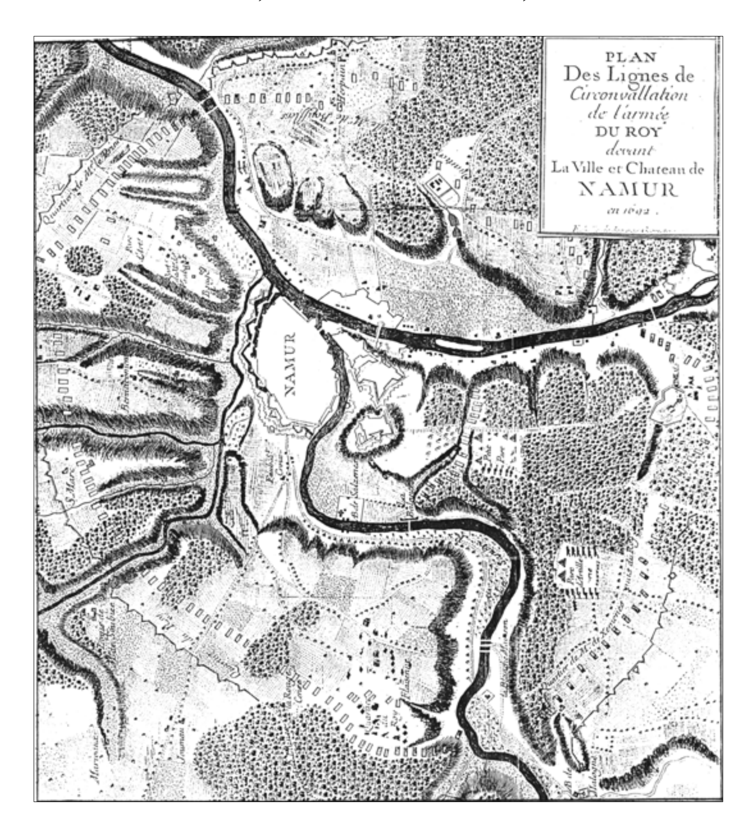
À cette époque, Namur était puissamment tenue, non seulement par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, mais encore par les solides bastions de son enceinte et par sa citadelle défendue par 17 régiments de soldats alliés [wallons, anglais, allemands, hollandais et

[2]Maréchal Sébastien Le Prestre de Vauban.
[3]Selon les chiffres de Fortescue.
[4]Environ 5.000 Anglais et 18.000 Écossais, Gallois et Irlandais.

espagnols], soit 8 à 10.000 hommes. Le Fort Orange qui surplombait le ravin de La Foliette était commandé par le major Wimberg[5] assisté de Cohorn, fameux ingénieur qui se voulait le rival de Vauban.

L'armée française se composait de trois Corps:

♦ le secteur du roi, du côté de Flawinne, de Rhisnes et de



Bouges,

♦ le secteur de Boufflers, du côté de Jambes,

♦ le secteur de Ximénès, dans la Marlagne et l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Résumé de l'action: Le 24 mai 1692, Louis XIV, accompagné de Vauban[6], arriva devant Namur avec une armée de 50.000 hommes, 200 canons et 60 mortiers. Le QG du roi fut établi dans la ferme de la Rouge-Cense près du château

[5]Âgé de 80 ans; la retraite n'était pas à 55 ans dans l'armée de cette époque!
[6]Et de Jean Racine son thuriféraire et historiographe officiel.

de Flawinne. Le maréchal de Luxembourg, à la tête de l'Armée française de Couverture de 50.000 hommes, devait arrêter, sur la rive droite de La Méhaigne, la marche des Alliés qui viendraient éventuellement secourir Namur.

Du 26 au 29 mai, les troupes françaises se consacrèrent aux travaux préliminaires du siège.[7] La ville vivait dans l'angoisse. Trente à quarante dames de qualité en sortirent pour implorer le roi de France, déclarant avec grande diplomatie "qu'elles aimaient mieux être prisonnières de guerre que de demeurer dans une ville assiégée par un prince si redoutable." Flatté, Louis XIV les fit conduire dans une abbaye. (Sic!) La cornette ecclésiastique est toujours préférable à *celle de Cavalerie!*[8]

Le siège commença dans la nuit du 29 au 30 mai. Des batteries postées sur les deux rives de la Meuse et sur les hauteurs de Jambes, tirèrent sur les bastions de la porte Saint-Nicolas et sur ceux de Saint-François et de Gravière. Les Français prirent Jambes le 2 juin. Le 5 juin, au matin, la garnison de la ville battit la chamade et les négociations commencèrent en vue d'une reddition honorable. Une trêve de deux jours fut signée. La garnison fut autorisée à se retirer dans la citadelle qui continuait à résister. Il fut convenu que la forteresse ne devrait pas tirer sur la ville et que, en contrepartie, les Français ne tireraient pas à partir de la ville.

Le siège du château de Namur fut poursuivi le 7 juin sous la direction de Vauban. Après avoir pris plusieurs

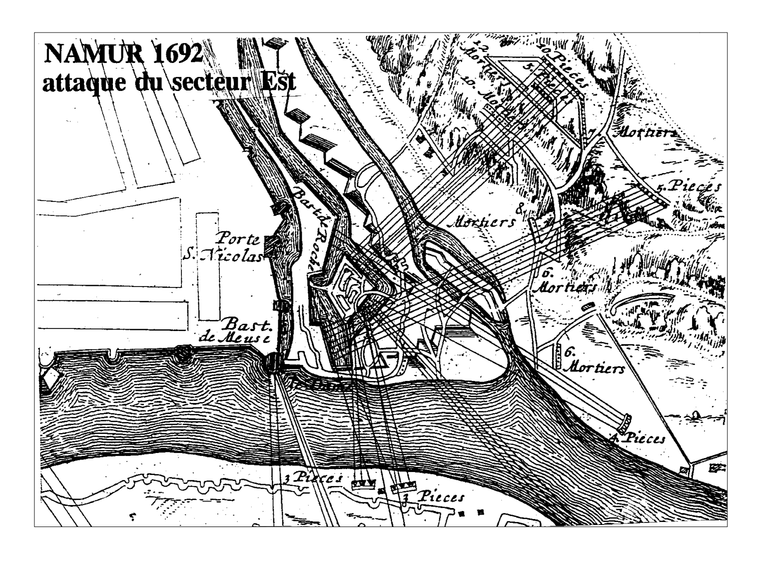
---

[7]Au sujet de ce siège de Namur [1692], Jean Racine raconte dans sa *Correspondance*, l'anecdote suivante: «*Un soldat du régiment des fusiliers qui travaillaient à la tranchée, y avait posé un gabion; un coup de canon vint qui emporta son gabion: aussitôt il s'en alla poser à la même place un autre, qui fut sur-le-champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième et l'alla poser; un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors, le soldats, rebuté, se tint en repos; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit:* ***— J'irai, mais j'y serai tué****. Il y alla et, en posant son quatrième gabion, eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier:* ***— Je l'avais bien dit****. Il fallut lui couper le bras qui ne tenait presque à rien. Il souffrit cela sans desserrer les dents et, après l'opération, dit froidement:* ***— Je suis donc hors d'état de travailler; c'est maintenant au roi à me nourrir***.» Racine, historiographe officiel et thuriféraire de Louis XIV, ne précise évidemment pas si le courageux soldat n'eut pas de bonnes raisons d'être déçu de la générosité de son roi.

[8]La cornette de Cavalerie est le petit étendard triangulaire qui sert à guider les assauts.

ouvrages avancés, les Français attaquèrent, le 14 juin, le puissant Fort-Guillaume,[9] construit par Cohorn deux ans plus tôt, ainsi que Terre-Neuve, troisième terrasse de la Citadelle. Le Fort-Guillaume fut pris par les Français le 22 juin et Terre-Neuve tomba le 30 après un sanglant assaut.

Le prince de Barbençon, qui tenait encore les fortifications de La Médiane et Le Donjon, attendait impatiemment l'arrivée de l'Armée de Secours. Or, cette Armée alliée, qui comptait des Corps allemands, anglais et hollandais[10] avait quitté Anderlecht et pris la route de Namur, mais avait été clouée au sol par l'Armée française de Couverture du maréchal de Luxembourg sur la Méhaigne. Le prince d'Orange n'osa en tenter le franchissement.



Ayant perdu tout espoir de recevoir des secours, les défenseurs de Namur décidèrent le 30 juin de capituler sans attendre les derniers assauts des Français contre leur ultime réduit.

Le 1er juillet 1692, ce qui restait de la garnison alliée[11] sortit du château avec les Honneurs de la Guerre: "armes et bagages, drapeaux déployés, balle en bouche et

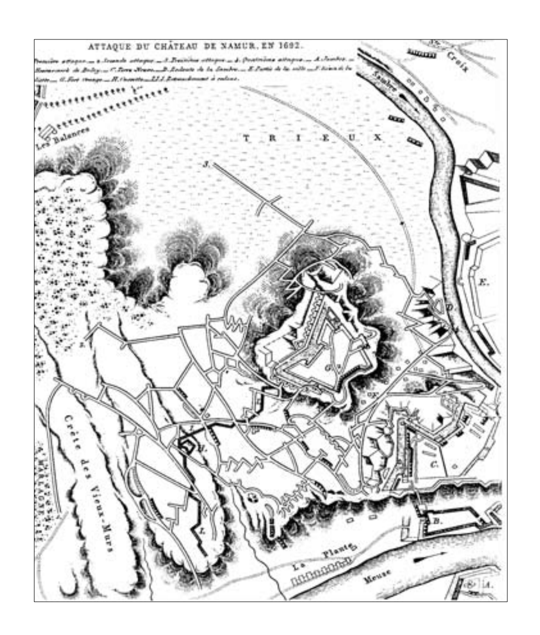
[9]Nommé ainsi en l'honneur de Guillaume d'Orange, bien entendu.
[10]Sous les ordres des princes d'Orange et de Waldecq, et de l'Électeur de Bavière.
[11]Aux effectifs réduits à environ 2.500 hommes.

mèche allumée"[12].

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: La perte de Namur fut pour les Alliés un coup terrible. La Ligne fortifiée de la Sambre, et une des plus importantes forteresses alliées, étaient perdues pour eux. La puissance de Louis XIV s'étendait de plus en plus sur les Pays-Bas. Vainqueurs le 4 août 1692 à *Steenkerque*, près d'Enghien, les Français défirent de nouveau les Anglo-alliés à *Neerwinden*, le 26 juillet 1693.

SOURCES & LECTURES ◆Les Amis de la Citadelle de Namur, *Louis XIV à Namur, histoire d'une siège*, Erasme, Namur, 1992. ◆Jean-Martin de La Colonie, *Mémoires de Monsieur de la Colonie, maréchal de Camp des armées de l'électeur de Bavière, contenant les événemens de la guerre depuis le siège de Namur en 1692 jusqu'à la bataille de Bellegrade en 1717*, ... Avec les avantures et les combats particuliers de l'auteur, publié chez E. Neaulme, Utrecht,1738. ◆*A Letter to the Paris Gazetteer upon the siege and taking of Namur*, by the author of the Safety of Europe, Richard Baldwin, Londres, 1695. ◆Jean Racine, *Relation de ce qui s'est passé au Siège de Namur. Avec les plans des attaques, de la disposition des lignes, et des mouvemens des armées*, Chez Denys Thierry, Paris, 1692.



Siège de Namur par Louis le Grand

[12]Namur pris, Louis XIV retourna à Versailles le 3 juillet 1692.

Barfleur. *Bataille navale de*

Autre nom: Cette bataille est parfois appelée *Battle of The Hogue* par les Anglais qui y adjoignent, dans un but bien compréhensible, les coups de main sur Cherbourg,[1] et surtout sur Saint-Vaast-la-Hougue [2 juin 1692].

Date de l'action: 29 mai 1692.

Localisation: Dans un secteur situé à 40 km au Nord-Est de Barfleur, péninsule du Cotentin. Coordonnées géographiques du champ de bataille: 50° 02' de latitude Nord, et 01° 58' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697].

Contexte: Les partisans de Jacques II d'Angleterre[2] et les forces mises à sa disposition par Louis XIV sous les ordres du maréchal de Bellefonds, s'étaient assemblés au camp de Quinéville, près de Saint-Vaast-la-Hougue. Tourville devait leur faire traverser la Manche. Mais la Marine Royale manquait de matelots. Lorsque Tourville quitta Brest, le 12 mai 1692, avec 39 vaisseaux seulement; au moins une vingtaine de navires demeuraient immobilisés dans le port, faute d'équipages. Cinq vaisseaux seulement lui arriveront en renfort la veille de la bataille. L'escadre française compta donc 44 navires. *Cette bataille est considée par les historiens anglais de la mer, comme un modèle de courage, d'audace et d'intrépidité.* Quant aux Français, c'est probablement la bataille navale dont ils sont le plus fiers. Cette témérité s'explique par un message reçu la veille de la bataille par Tourville: "... *Sa majesté veut absolument qu'il parte de Brest, ledit jour 25 avril, quand même il aurait avis que les ennemys seraient dehors avec un nombre de vaisseaux supérieur à ceux qui seront en état de le suivre..., ...elle veut qu'il s'approche d'assez près pour les reconoistre lui-même, quand bien même cela devrait l'obliger à combattre...*" Ces remarques venimeuses, issues de Pontchartrain, Ministre de la Marine, étaient destinées à piquer l'honneur de Tourville qu'il n'aimait pas. Le résultat fut la terrible bataille de Barfleur qui donna une gloire éternelle à Tourville[3]..., au grand dam du ministre jaloux.

---

[1] 31 mai et 1er juin.
[2] Roi catholique détrôné par Guillaume III d'Orange
[3] Et 3.700 morts

Chefs en présence ♦**Anglo-hollandais**: amiral anglais Russell, et hollandais van Almonde. ♦**Français**: Amiral Tourville.

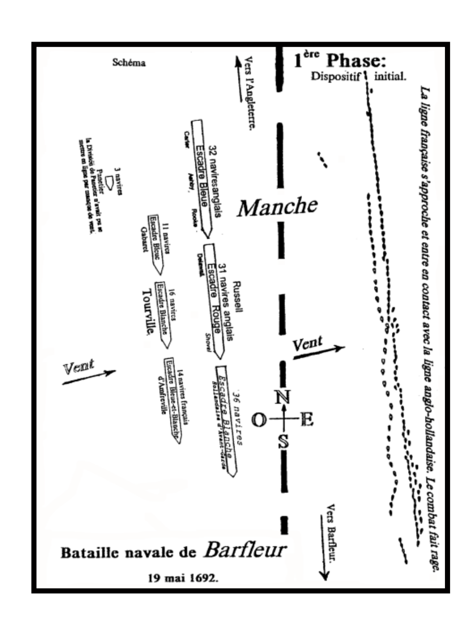
MARINE		ROYALE
NOM	**Can^s^**	**Commandant**
1. Le GAILLARD	52	chevalier d'Amfreville
2. Le MERVEILLEUX	98	marquis d'Amfreville
3. Le PRINCE	56	de Bagneux
4. Le SOLEIL-ROYAL	104	Des Nos [et **Tourville**]
5. L'ADMIRABLE	96	Beaujeu
6. Le SÉRIEUX	64	Blénac
7. Le BRAVE	58	Chalais
8. Le GLORIEUX	64	Châteaumorant
9. Le MAGNIFIQUE	86	Coëtlogon
10. Le COURTISAN	64	Colbert de Saint-Mars
11. L'ILLUSTRE	68	de Combes
12. L'ORGUEILLEUX	94	Courbon-Blénac [et **Gabaret**]
13. Le MAURE	50	Des Augiers
14. Le CONQUÉRANT	86	du Magnou
15. Le BRILLANT	62	Combes
16. La SYRÈNE	64	Duquesne, commandant
17. L' EXCELLENT	60	Du Rivau-Huet
18. Le MODÉRÉ	52	d'Evry
19. Le SANS-PAREIL	62	Ferville
20. Le DIAMANT	50	Feuqières
21. La PERLE	52	Forbin
22. Le LAURIER	64	Hervault
23. Le SAINT-PHILIPPE	84	Infreville
24. Le SAINT-ESPRIT	64	La Galissonnière
25. Le FIER	90	La Harteloire
26. Le COURAGEUX	58	La Luzerne
27. Le SOUVERAIN	80	de Langeron
28. Le HENRI	64	La Roche-Allart
29. Le FORT	68	La Rongère
30. Le SAINT-LOUIS	64	La Roche-Persin
31. Le TRIOMPHANT	80	Machault-Belmont
32. La COURONNE	76	Montbron
33. Le FLEURON	56	Montgon
34. Le MONARQUE	90	Nesmond
35. Le GRAND	84	Pannetier
36. Le BOURBON	68	Perrinet
37. L'AIMABLE	70	Réals
38. Le FOUDROYANT	104	Relingue
39. L'ENTENDU	40	Ricoux
40. Le CONTENT	68	Sainte-Maure
41. L'AMBITIEUX	92	Saujon et **Villette-Mursay**
42. Le TERRIBLE	80	Sébeville
43. Le TONNANT	80	Septèmes
44. Le SAINT-MICHEL	60	Villars
TOTAL: 44 vaisseaux, 11 brûlots. Avec 3114 canons.		

Effectifs engagés ♦**Marine Royale**: 44 navires transportant 20.900 hommes avec 3.240 bouches à feu selon l'Anglais Clowes[4]. ♦**Royal Navy et Marine Hollandaise**: 99 vaisseaux[5] transportant 53.463 Anglais munis d'une artillerie de 6.820 bouches à feu[6]. Les Hollandais ajoutaient à ces effectifs 9.182 hommes et 2.160 canons. Soit au total **9.000 canons** alliés en prenant les chiffres [anglais] les plus bas, et plus de 60.000 hommes.
Stratégie ou tactique ♦**Royal Navy: L'avant garde alliée** [escadre blanche] était formée des 36 navires hollandais de van Almonde. Puis suivait l'escadre rouge, **au centre**[7], 31 vaisseaux anglais en 3 divisions. Et enfin, **l'arrière-garde**[8] comptait 32 navires anglais. ♦La longue ligne de la **Marine Royale** se trouvait aussi formée en trois escadres. **L'avant-garde** [escadre bleue et blanche commandée par d'Amfreville] composait l'aile droite, au Sud: 14 navires à opposer aux 36 vaisseaux hollandais. **Au centre,** l'escadre blanche de Tourville avait 16 navires à opposer aux 31 de l'escadre rouge britannique. À la gauche [ou **arrière-garde**] de la ligne française, les 14 navires de l'escadre bleue de Gabaret faisaient face aux 32 vaisseaux anglais d'Ashby. Au dernier moment, un contre-ordre fut pourtant envoyé à Tourville, on lui demandait de ne pas se mesurer à une concentration aussi forte que ces deux marines [anglaise et hollandaise] réunies. *Pontchartrain craignait d'être responsable d'une catastrophe*. Mais les dés étaient jetés, les ennemis se faisaient déjà face. Tourville aurait pu refuser le combat puisqu'il tenait le vent, et personne n'aurait songé à le lui reprocher. Mais il l'accepta, sûr sans doute d'une défaite. Avec trois vaisseaux seulement, Pannetier réussit à occuper les 32 vaisseaux anglais de l'escadre Bleue d'Ashby, ce qui fut un tour de force.

Stratégiquement parlant, il n'était pas question pour les Français de ne pas rester sur un demi-succès, avec une telle disproportion de forces navales. Dans les jours qui suivirent, les Anglo-hollandais surent au contraire en tirer

[4]3.114 selon Toudouze.
[5]Dont 63 navires anglais et 36 navires hollandais.
[6]Selon Toudouze et selon nos calculs, les Anglo-alliés disposaient de 7.154 bouches à feu.
[7]Amiral Russel, vice-amiral Ralph Delawall et contre-amiral Cloudesley Shovell.
[8]Amiral Ashby, vice-amiral Rooke et contre-amiral Carter.

parti. L'amiral Castex l'exprima clairement dans ses "Théories stratégiques": «Pour obtenir dans le combat la décision que nous désirons, il faudra l'engager dans les conditions les plus favorables, avec le maximum de moyens. Nous concentrerons le plus possible de forces dans la direction de cet objectif principal, pour figurer dans la bataille avec tous nos atouts. Et si par bonheur la fortune nous sourit dans cette bataille, nous veillerons à ne pas rester sur un demi-succès[9].»



Résumé de l'action: À l'aube du 29 mai, les deux flottes étaient en vue, à 40 km au Nord-Est de Barfleur. Les Anglo-hollandais se rangèrent en bataille en travers du vent sur une ligne nord-sud. Les Français s'approchèrent lentement car le vent était faible; ils tenaient le vent [du sud-ouest]. Sans attendre, Tourville donna le signal et toute la ligne française, vent dans le dos, se jeta sur la ligne anglo-hollandaise et engagea le combat, avec une telle fougue10, que les alliés pensèrent d'abord à un piège. Le SOLEIL-ROYAL de Tourville, au centre, faisait face au BRITANNIA de Russell. Mais, juste avant que les deux lignes ne se rencontrent, le vent capricieux tomba et les navires s'immobilisèrent. Alors, la plupart des vaisseaux mirent une chaloupe à la mer pour se faire remorquer à la rame. À 10h00 du matin, enfin, les deux lignes parvenaient à portée de canon. Un Hollandais ouvrit le feu sur Le SAINT-LOUIS et toute la ligne s'em-

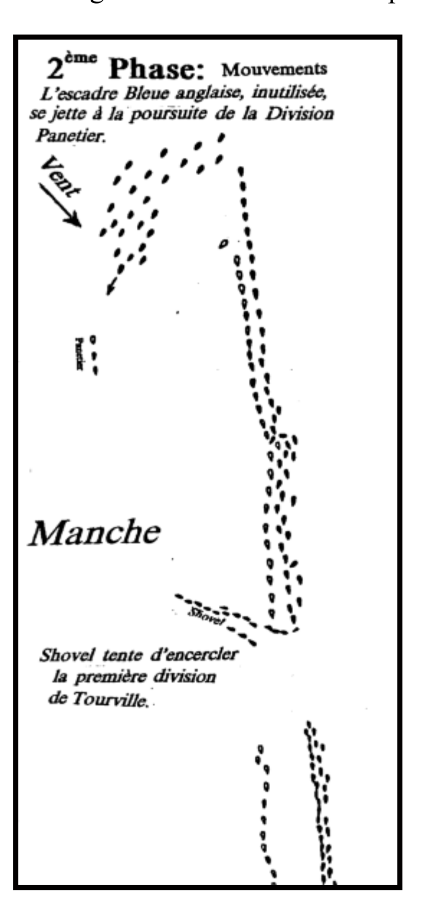
---

[9]«*Théories stratégiques*», amiral Castex Raoul, Société d'Édition géographique, maritime et coloniale, Paris, 1929. p.205

[10]"...the resolute manner in which his ships bore down was remarked by all." [Clowes, The Royal Navy].

brasa en un instant du feu de la moitié des 12.000 canons des trois flottes. Un feu d'artifice gigantesque dans un tonnerre de fin du monde.

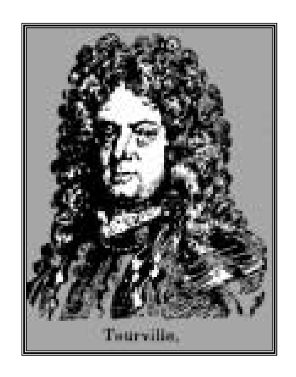
Trois gros navires de 100 canons chacun[11] assaillirent, pendant quatre heures de furieux combat, Le SOLEIL-ROYAL français qui repoussa tous les assauts. Vers 13h00, Le SOLEIL-ROYAL, dont le gréement avait beaucoup souffert, dut pourtant être remorqué pour remonter dans le vent, alors que d'Amfreville, grâce au vent qui reprenait, accourait avec 5 navires pour le remplacer face au Centre anglais.



À l'aile gauche française, la division Pannetier avait eu plus de mal[12] à s'approcher à portée de canon des Alliés. Aussi, les 32 navires de l'*Escadre Bleue* anglaise, n'ayant presque personne en face, s'étaient jetés dans l'espace situé entre les 3 navires de Pannetier et ceux de Gabaret. Face à eux, donc, Pannetier se retira vers le sud-ouest afin de ne pas être détruit, et, de ce fait, entraîna pendant quatre heures l'escadre bleue d'Ashby à sa suite, loin du champ de bataille, apportant ainsi quelque soulagement au Centre.

[11] Le BRITANNIA, Le SAINT-ANDREW et Le LONDON.
[12] Par manque de vent.

En début d'après-midi, l'amiral anglais, qui utilisait à fond sa supériorité numérique, réussit presque à encercler la flotte française. Au Centre, 8 ou 9 vaisseaux français, dont Tourville et Villette [L'AMBITIEUX], continuaient d'attaquer furieusement le cœur de la flotte alliée. L'AMBITIEUX malmenait Le ROYAL-SOVEREIGN [Delawall]. De temps en temps, des navires totalement désemparés devaient être remorqués hors de la mêlée par les rames de leurs chaloupes: ainsi Le CHESTER [anglais], L'EAGLE [anglais], Le HENRI [français], Le FORT [français]...


Tourville.

Voyant que le Centre de la ligne française soutenait le combat contre des forces plusieurs fois supérieures, le contre-amiral Coëtlogon quitta l'arrière-garde et lança son navire [Le MAGNIFIQUE] suivi du PRINCE[13] en appui, en dépit des ordres de son supérieur hiérarchique Gabaret. La mêlée devint inextricable. Tout le monde tirait avec furie dans une visibilité amoindrie par la fumée et surtout par la brume qui s'épaississait de minute en minute. Lorsque le vent tombait, la visibilité devenait nulle, pour s'améliorer un peu à la moindre brise.

Soudain le combat cessa complètement, car la visibilité ne permettait plus de distinguer les ennemis des amis, au moment où Tourville était sur le point de succomber sous le nombre toujours grandissant d'Anglais qui s'attaquaient à lui. Ce répit permit au Centre français de se refaire un peu dans la brume. La marée était sur le point de changer de direction. Tourville ordonna aussitôt à la ligne française de jeter l'ancre, tandis que le Centre anglais commençait à être entraîné vers l'Est.

L'arrière-garde anglaise [l'escadre bleue d'Ashby], attirée à l'ouest de la ligne française par les 3 navires de Pannetier, et qui se trouvait donc dans le dos du Centre français, comprit la manœuvre des Français et jeta l'ancre

---

[13]Commandé par Bagneux.

aussi afin de ne pas dériver et de pouvoir prendre les Français à revers. Ces derniers étaient, à ce moment même, réduits à 36 vaisseaux car les 3 navires de Pannetier et les 5 de Nesmond ne pouvaient retrouver des vents favorables pour regagner la ligne de bataille.

Enfin, le vent se leva de nouveau, venant du Nord-Est cette fois. Il acheva de balayer la brume et découvrit le champ de bataille dans toute son horreur. La canonnade reprit immédiatement avec intensité et les Anglo-hollandais, la mort dans l'âme, se préparèrent à un nouvel assaut des Français. Sur certains navires, couverts de morts et de blessés, quelques combattants furent pris de panique, mais les officiers eurent tôt fait de rétablir la discipline. L'artillerie française se mit en action. Le soir tombait.

Pour épargner ses équipages à la limite de l'épuisement total, Russell décida d'essayer d'incendier les navires français. De nombreux brûlots furent donc envoyés contre eux. Le SOLEIL-ROYAL à lui seul réussit à en éviter cinq; L'AMBITIEUX trois, qui brûlèrent longuement dans la nuit.

Ce fut alors que, incapables de soutenir le combat, les flottes alliées décidèrent d'abandonner le champ de bataille. Russell donna l'ordre à l'*Escadre Rouge,* le Centre anglais, de décrocher. La flotte hollandaise, qui ne voulait pas supporter seule le fardeau du combat, le suivit bientôt. Puis l'*Escadre Bleue* anglaise [Ashby], qui se trouvait dans le dos des Français, décida aussi de suivre le mouvement de retraite; mais Ashby eut la fort mauvaise idée de faire passer ses 32 vaisseaux dans les intervalles de la ligne de bataille française. Alors que les navires anglais défilaient lentement dans les intervalles, ils furent systématiquement truffés à bout portant de boulets et de balles antipersonnel, et plusieurs, dont le navire-amiral de Shovell, Le ROYAL-WILLIAM lui-même, furent tellement maltraités qu'ils en restèrent désemparés, c'est à dire incapables de manœuvrer par leurs propres moyens. Le DUKE perdit son amiral [Carter] et son commandant.

Cette terrible bataille de 15 heures se terminait enfin à la lueur des brûlots anglais qui achevaient de se consumer. Les Français restaient maîtres du champ de bataille. Tourville n'avait perdu aucun vaisseau. Aucun n'avait d'ava-

ries totalement incapacitantes bien que le sang ruisselait sur tous les ponts.

Vers une heure du matin, Tourville donna l'ordre de lever l'ancre. Nesmond envoya deux vaisseaux endommagés à La Hougue et deux autres au Havre. Durant la nuit et dans une brume intense, Tourville réussit à regrouper 27 navires.

Pertes ♦**Français**: 1.700 tués et blessés. ♦**Anglo-Hollandais**: 2.000 tués, dont 2 amiraux, et 3.000 blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette action est probablement la bataille navale dont les Français sont le plus fiers.



Vaisseau de guerre avec toutes ses manœuvres et cordages.

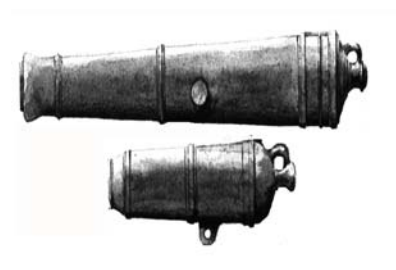
Saint-Vaast-La-Hougue. *Attaque de*

Autre nom: La Hogue.

Date de l'action: 2 juin 1692. ***Localisation***: Péninsule du Cotentin, France. Coordonnées géographiques: 49° 36' de latitude Nord, et 01° 18' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: À la suite de la Bataille de Barfleur, certains navires français avaient fait relâche à La Hougue, non fortifiée à cause de Louvois. En dépit de la victoire française de Barfleur, certaines unités de la Marine Royale avaient été endommagées, même si aucun des vaisseaux de ligne n'avait été perdu. Dans la nuit du 29 au 30 mai qui suivit la bataille de Barfleur, certains vaisseaux de Tourville, assez maltraités, se séparèrent en plusieurs groupes; les plus légers passèrent les courants du Raz Blanchard. Les plus forts rebroussèrent chemin vers Saint-Vaast-La-Hougue. Tourville signala à chacun d'en faire à sa guise. Avec 15 vaisseaux, Tourville lui-même arriva à La Hougue.



Comparaison d'une caronade [ou coronnade] de marine envoyant un boulet de 18 livres [bas], avec un gros canon de siège de 32 livres [haut].

Chefs en présence ♦vice-amiral Tourville. ♦amiral anglais Russell.

MARINE ROYALE		
NOM	**Canons**	**Commandant**
1. Le BOURBON	68	Commandant Perrinet
2. Le SAINT-LOUIS	64	La-Roque-Persin
3. Le GAILLARD	68	Amfreville

4. Le TERRIBLE	80	Sèbeville
5. Le MERVEILLEUX	90	Anfreville, lieutenant-général
6. Le TONNANT	80	Septèmes
7. Le FOUDROYANT	84	Relingue, chef d'escadre.
8. L' ADMIRABLE	90	Beaujeu
9. Le SAINT-PHILIPPE	84	Infreville
10. Le SOLEIL-ROYAL	98	**Vice-amiral Tourville**
11. L' AMBITIEUX	96	Villette-Mursey [lieutenant-général]
12. Le FORT	60	La Rongière
13. Le TRIOMPHANT	76	Machalt-Belmont
14. Le FIER	80	La Harteloire
15. Le MAGNIFIQUE	86	Coëtlogon, chef d'escadre.

Stratégie ou tactique: En 1688, Vauban avait commencé à fortifier Cherbourg, mais Louvois avait fait démolir les ouvrages. Donc, lorsque cette attaque anglaise se produisit les résultats furent catastrophiques.

Dès son arrivée à La Hougue, Tourville dut se mettre sous les ordres du roi catholique [d'Angleterre] détrôné, Jacques II Stuart, réfugié en France, et du maréchal de Bellefonds, qui commandait les troupes de terre. La multiplicité des commandements explique sans doute les hésitations de l'amiral Tourville[1].

[1]Sur le danger de la multiplicité des chefs, lire *Le Discours sur la 1ère Décade de Tite Live* de Nicholas Machiavel [1469-1529]: «Mieux vaut charger d'une expédition un seul homme doué d'une capacité ordinaire, que de la confier à deux hommes supérieurs investis d'une égale autorité.»

Résumé de l'action: Tourville [15 vaisseaux] arriva le 31 mai au soir à Saint-Vaast-la-Hougue et fit mouiller à côté des deux laissés par Nesmond, derrière Le Crocq de Quineville [un banc de sable]. La journée du 1er fut perdue en hésitations sur la conduite à tenir, avec si peu de navires et aucune fortification pour s'abriter, devant une attaque imminente des Anglo-hollandais [40 vaisseaux de ligne de Russell]. En effet, en touchant terre, Tourville passait officiellement sous le commandement de Jacques II et du maréchal de Bellefonds.



Le brasier de St-Vaast-la-Hougue, tableau d'Adriaen van Diest.

Finalement, il fut décidé d'échouer 6 navires derrière Le Crocq de Quineville[2] et 6 sous l'îlot de Tatihou.[3] Les vaisseaux furent déchargés de leur cargaison en prévision d'une destruction probable. Le tout fut d'ailleurs exécuté dans un grand désordre. Le maréchal de Bellefonds qui avait promis 150 chaloupes armées, n'en fournit en fait qu'une douzaine.

Le 2 juin au matin, la flottille des embarcations anglaises se détacha de la flotte ancrée au large, et trouva les 6 vaisseaux échoués sous l'îlot de Tatihou. Les Anglais les incendièrent à loisir, *sans que la garnison française de l'îlot* [armée de terre], *mal commandée, ne réagisse.*

---

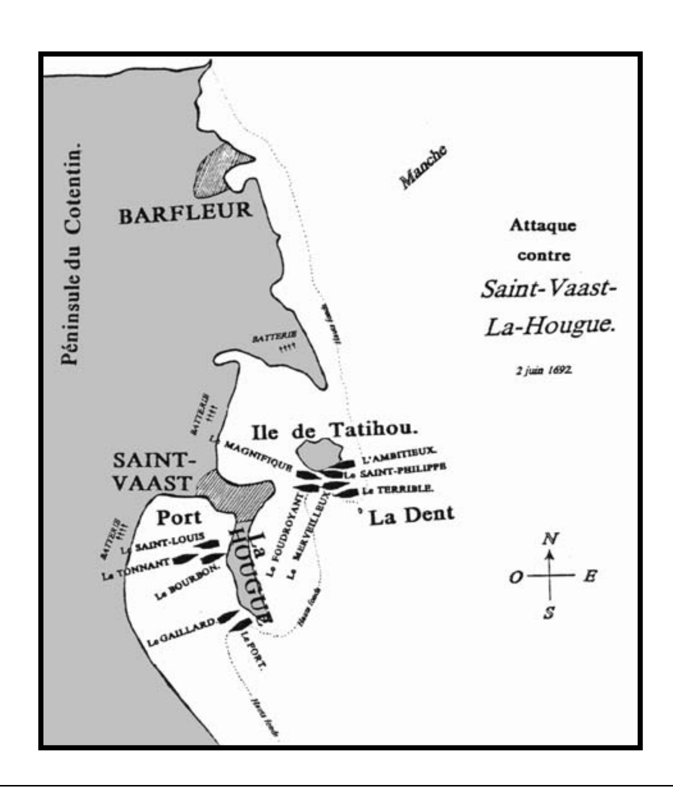
[2]Le St-LOUIS, Le TONNANT, Le BOURBON, Le GAILLARD, Le FIER et Le FORT.
[3]Le TERRIBLE, Le MERVEILLEUX, Le FOUDROYANT, L'AMBITIEUX, Le St-PHILIPPE et Le MAGNIFIQUE

Le 3 juin au matin, plus de 200 chaloupes anglaises revinrent avec le flot, traînant des brûlots. Cette fois des marins, menés par l'amiral Tourville, décidèrent de résister. Ils arrêtèrent et repoussèrent la première vague. Quelques canots anglais furent coulés par une batterie côtière improvisée. Mais les Anglais réussirent tout de même à incendier les 6 navires échoués derrière Le Crocq de Quineville. L'incurie du maréchal de Bellefonds fit que l'armée de terre assista au combat sans y participer.

Finalement, les chaloupes anglaises se retirèrent lorsque la marée descendante, *le jusant*, les menaça d'échouage.

Pertes ♦Tourville perdit ses 15 vaisseaux.

Conséquence de cette défaite française: Cette destruction assombrit un peu la joie que les Français avaient éprouvée à l'annonce de la grande victoire de Barfleur et jeta un peu de baume sur la colère des Anglo-hollandais qui, depuis, appellent la bataille de Barfleur, *The Battle of The Hogue*, afin d'en adoucir l'amertume.



Plaisance. *Attaque de*

Date de l'action: 1692.

Localisation: Péninsule d'Avalon, Terre-Neuve. Aujourd'hui **Placentia**. Coordonnées géographiques: 47° 14' de latitude Nord, et 53° 58' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre.

Contexte: La Péninsule d'Avalon, à Terre-Neuve, était partagée entre la France et l'Angleterre afin de servir de support logistique aux pêcheries de chacune des deux nations; aucune des deux ne désespérait d'exclure l'autre de la région.

Chefs en présence ♦inconnus.

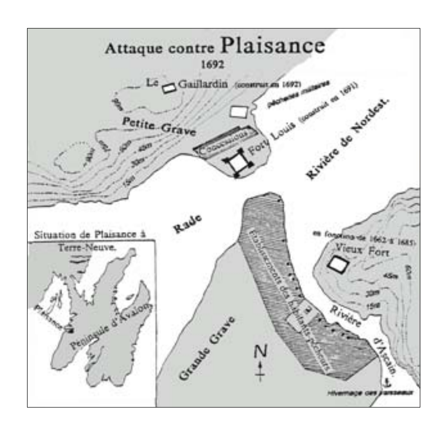
Effectifs engagés ♦quelques dizaines d'hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique: La surprise. L'établissement était défendu par le *Fort-Louis*, et, en 1692, à la suite de cette attaque, renforcé par *Le Guillardin*.

Résumé de l'action: Une expédition anglaise terrestre tenta de prendre Plaisance par surprise. Après préparation d'artillerie, des attaques d'Infanterie furent lancées contre *Fort-Louis*. Mais les Français, vigilants, réussirent à repousser l'assaut.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Voyant que la surprise était éventée, les Anglais abandonnèrent momentanément toute tentative.



SOURCES & LECTURES ◆John Humphreys, *Plaisance, problems of settlement at this Newfoundland outpost of New France 1660-1690*, National Museums of Canada, Ottawa, 1970. ◆R. Sayer & J. Bennett, *The harbour of Trepassey with Mutton and Biscay Bays*, *St. Mary's harbour, James Cook, The road and harbour of Placentia,* R. Sayer & I. Bennet, Londres, 1770. ◆J.L. Price, *Holland and the Dutch Republic in the seventeenth century. the politics of particularism*, Clarendon, Oxford, 1994. ◆Jean-Pierre Proulx, *The military history of Placentia, a study of the French fortifications, Placentia, 1713-1811*, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Environment Canada, Ottawa, 1979.



Steinkerque. *Bataille de*

Autres noms: Steenkirk, Steenkerque.

Date de l'action: 3 août 1692.

Localisation: Steinkerque est située près d'Enghien, sur la rivière Senne [Belgique], et près de Halle, au sud de Bruxelles. Coordonnées géographiques: 50° 42' de latitude Nord, et 04° 02' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Furieux de n'avoir servi, par sa présence, qu'à donner plus d'éclat à la prise de la forteresse de Namur par les Français, le roi d'Angleterre Guillaume III [d'Orange] décida de *provoquer la bataille*. Afin d'éloigner l'armée anglo-hollandaise, le maréchal de Luxembourg se mit en marche en direction de Bruxelles. Guillaume d'Orange fit aussi mouvement dans le même sens et les deux armées suivirent une marche parallèle de part et d'autre de La Senne. Guillaume arriva le 2 août 1692 à Hal.

Un événement presque concomitant mérite d'être mentionné. L'armée britannique comprenait dans ses rangs plusieurs régiments de Highlanders écossais alors que venait de se dérouler en Écosse un massacre destiné à subjuguer cet indomptable peuple celte. Le *Massacre de Glencoe* (13 février 1692), aussi connu chez les Écossais que celui *d'Oradour-sur-Glane* chez les Français, est habituellement banalisé par les historiens anglais qui veulent le considérer comme "un incident sanglant dans une vendetta sans signification particulière entre le clan Campbell et le clan MacDonald[1]; mais cela n'avait rien à voir." Toujours selon l'historien anglais John Prebble, ce crime contre l'Humanité "ne peut être compris que dans le processus de résistance des Highlanders contre un gouvernement étranger du sud."

La population des Highlands formait à ce moment la plus grande partie de la population de l'Écosse tout entière. Cette société montagnarde, tribale et féodale, n'avait pu être pénétrée par les Anglais annexionnistes, qui n'avaient réussi à "vaincre" et à conquérir les Lowlands que par la religion. Dès que les Lowlands avaient été suffisam-

---

[1] "a bloody incident in a meaningless feud between Campbell and MacDonald, which it was not." John Prebble.

ment “protestantisés”,[2] le Conseil des Seigneurs anglo-protestants[3] qui s’étaient installés dans les comtés du Sud avait demandé au Corps Expéditionnaire français d’évacuer le pays et ainsi de mettre fin à l’échange traditionnel de contingents[4] entre les deux nations, française et écossaise. Vers 1690, les Highlanders étaient déjà considérés par les Anglais comme un obstacle à l’annexion définitive de l’Écosse par l’Angleterre. Leur inébranlable indépendance d’esprit, exprimée par leurs coutumes, leur religion [catholique], leur vêtement particulier et leur langue gaélique, devait être détruite d’une façon ou d’une autre. Les Anglais tentèrent d’abord l’ethnocide[5] puis carrément le *nettoyage ethnique*[6] en expulsant sans ménagement l’ensemble de la population highlander et en la dirigeant vers le Canada et les autres colonies de peuplement. À notre époque blasée où de monstrueux génocides ont été commis, contre les Arméniens, les Juifs, les Tziganes, les Tutsis, les Hutus et bien d’autres moins connus, l’histoire du peuple écossais prend un caractère très particulier.

À Glencoe, nous retrouvons deux clans. L’un, les Campbell, était protestant, et l’autre (les MacDonald) catholique (papiste). Conséquemment, le premier se montrait pro-anglais, l’autre pro-indépendantiste. Les hommes de main du Clan Campbell qui allaient perpétrer le crime faisaient partie d’une unité de l’armée anglaise et portaient l’Habit-Rouge que Guillaume d’Orange venait d’imposer et qui allait devenir la marque distinctive de l’armée anglaise. Ce régiment [Campbell] allait bien entendu camoufler ce crime politique en vendetta clanique.

Le chef du Clan MacDonald, comme bien d’autres, s’était fait tirer l’oreille pour effectuer son serment d’allégeance au roi d’Angleterre. En août 1691,[7] le Conseil Privé de Londres publiait une Proclamation selon laquelle

---

[2]La religion avait été la seule et unique façon de conquérir les Lowlands; mais, dès que les catholiques avaient été éliminés, les protestants s’étaient battus entre eux: les Anglicans d’Angleterre essayant d’éliminer les Presbytériens en Écosse.

[3]Formé d’Anglais ou d’Écossais devenus protestants, les seigneurs catholiques ayant été tués ou dépossédés de leurs biens meubles et immeubles.

[4]Organisé par traités.

[5]Après la Bataille de Culloden en interdisant les signes ethniques, les armes et surtout en éliminant les seigneurs écossais trop récalcitrants pour les remplacer par des Anglais ou des Écossais soumis.

[6]À partir de la fin du XVIIIe siècle.

[7]Le 17 août 1691.

le roi, dans son intarissable générosité, offrait l'amnistie aux clans qui avaient jusque-là refusé de lui prêter le serment d'allégeance, à condition, bien entendu, que la soumission soit concrétisée avant le 1er janvier 1692. Les insoumis qui refusaient étaient menacés de toutes les rigueurs de la cruelle loi répressive.

Duncan Menzies de Fornooth et George Barclay quittaient aussitôt l'Écosse pour la France afin d'obtenir du roi d'Angleterre exilé, le catholique Jacques, la permission pour les chefs de clans highlanders de prêter serment d'allégeance au nouveau roi d'Angleterre protestant Guillaume d'Orange, en leur propre nom et en celui de l'ensemble de leur clan.[8] Le détail dont les Highlanders n'avaient, bien entendu, pas été avertis, c'était que, en mai 1691, Hill[9] était arrivé dans les Highlands avec des troupes britanniques afin d'écraser les clans qui ne voulaient pas se soumettre. Le comte de Breadalbane[10] reçut commission de négocier activement avec les chefs de clans insoumis.

En décembre 1691, Stair, qui séjournait momentanément en Flandre,[11] écrivit à Breadalbane et au lieutenant-colonel Hamilton à Fort-William[12] exposant son intention de faire un exemple avec certains clans, particulièrement les MacDonald. Le 15 décembre des troupes anglaises et lowlanders prenaient le chemin d'Inverness et de Fort-William, dans les Highlands, en vue d'une opération "coup-de-poing". Breadalbane se rendit à Londres. Le 29 décembre, 400 hommes du régiment Earl of Argyll[13] (major Duncanson) se mirent en marche vers Dunstaffnage où ils embarquèrent sur des barges en direction de Fort-William. Le lendemain, Ewen Cameron de Lochiel se rendit à Inve-

[8]Ils reviendront à Édimbourg le 21 décembre de la même année 1691, avec l'autorisation de Jacques II qui déliait par le fait-même les Écossais de leur allégeance à son égard. Ce renoncement est sans aucun doute un grand acte d'amour à l'égard de son peuple.

[9]Le colonel anglais John Hill venait d'Irlande où il avait contribué à donner la chasse aux papistes irlandais qui se révoltaient contre les colons anglo-protestants lesquels les traitaient en citoyens de seconde zone. Il passa major en arrivant en Écosse.

[10]Sir John Campbell, 11th Laird, 1st Earl of Breadalbane [1635-1716].

[11]Avec le roi d'Angleterre qui y menait campagne.

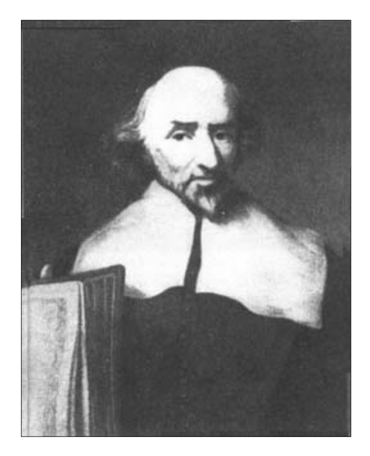
[12]L'un des forts destinés à surveiller et à *quadriller* les Highlands.

[13]Il s'agit d'Archibald Campbell, 10th Earl, 1st Duke of Argyll [il mourut en 1703]. Il était colonel dans ce régiment qu'il avait lui-même levé dans son propre clan pour servir l'Angleterre. Il avait accompagné Guillaume d'Orange et lui avait offert la couronne d'Écosse *afin de récupérer du nouveau roi les biens confisqués à son père rebelle* [Archibald, 9th Earl, décapité en 1685]. De nombreux fils de chefs de clans montrèrent ainsi beaucoup de zèle en utilisant le sang et la liberté de leurs clanmen *afin de regagner leur fortune et leur rang social*.

raray afin de prêter serment d'allégeance au roi Guillaume d'Orange. Les 5 et 6 janvier 1692, c'est MacIain qui arrivait au Fort-William et qui prêtait serment aux Anglais. Au même moment, le 7 janvier, Stair écrivit à Livingstone lui annonçant qu'il allait bientôt recevoir l'ordre de ravager le territoire de Lochiel, Keppoch, Glengarry, Appin et Glencoe, et lui ordonnait de ne pas embarrasser le Gouvernement en faisant des prisonniers.[14]

Le 11 janvier, Stair envoya à Livingstone l'ordre du roi de se mettre en marche contre ceux qui n'avaient pas prêté le serment d'allégeance obligatoire. Il venait d'apprendre que MacIain n'avait pas encore juré allégeance le 1er janvier, date limite. "Ce dont je me réjouis car ce sera une grande œuvre de charité que de déraciner ce maudit cep." (Sic!) L'ordre du roi à Livingstone était de "couper [comme des arbres] ces obstinés rebelles"[15]

Le 21 janvier, le major John Forbes reçut à Édimbourg la lettre de Stair, Secrétaire d'État anglais pour l'Écosse, contenant les ordres du roi d'extirper les MacDonald de Glencoe. Il les transmit immédiatement à Fort-William, PC de l'armée anglaise d'occupation dans les Highlands. Les 29 et 30 janvier, Hamilton et Duncanson planifièrent les détails du massacre. À Londres, la nouvelle selon laquelle MacIain avait prêté serment avec 5 jours de retard[16] était maintenant connue. Stair écrivit à Livingstrone pour lui dire qu'il était content que MacIain ait dépassé le "deadline" et pour lui enjoindre d'exécuter l'ordre du 16 janvier (extirper les MacDonald de Glencoe).



John Knox; véritable ayatola, il convertit les Écossais par la force au calvinisme presbytérien.

Le 1er février, deux

[14]"...orders him not to trouble the Government with prisoners."
[15] *"to cut out these obstinate rebels."* Les nuances sont importantes car le roi niera par la suite avoir donné l'ordre d'extermination.
[16]Soit le 1er janvier.

compagnies du Argyll's Regiment[17] marchèrent sur Glencoe où elles demandèrent d'être hébergées. Les troupes de ce régiment étaient constituées d'Écossais levés dans le Clan Campbell, les pires ennemis du Clan MacDonald.[18] Les MacDonald de Glencoe les accueillirent avec sympathie. Le 12 février, les ordres royaux de destruction furent confirmés par une lettre de Stair[19] destinée à Hill. L'ordre descendit rapidement la voie hiérarchique: Hamilton, puis Duncanson, lequel dépêcha un message le 12 février, ordonnant d'exécuter sans plus tarder l'ordre royal dès le lendemain matin, 13, à 07h00 . L'ordre était ainsi libellé: "You are hereby ordered to fall upon the rebels, The MacDonalds of Glencoe, and to put all them to the sword under seventy"[20].

Le 13 février 1692, les invités, discrètement restés sous les armes toute la nuit, se mirent à massacrer leurs hôtes encore endormis. La tuerie commença à 05h00 du matin sans doute afin de surprendre ceux qui auraient eu vent de la conspiration et d'éviter la moindre résistance: hommes, femmes et enfants, personne ne fut épargné excepté quelques vieillards. Néanmoins, 200 hommes réussirent à s'enfuir. À 07h00 arriva Duncanson qui venait prendre le commandement des opérations. Mais tout était déjà consommé. À 11h00 James Hamilton arriva inutilement avec un renfort de 400 hommes du régiment d'infanterie de Hill. Il rencontra les Habits-Rouges d'Argyll[21] poussant devant eux plusieurs milliers de têtes de bétail, butin volé aux MacDonald.

En août, John MacDonald, le chef du clan, descendit des collines avec les survivants afin de confirmer leur serment d'allégeance à leur bourreau, Guillaume III

---

[17]Son chef, Robert Campbell, 5e Laird of Glenlyon [1632-1696] affirma par la suite avec assurance et conviction: *"Je poignarderais n'importe quel homme, si le roi* (Guillaume d'Orange) *m'en donnait l'ordre!*"

[18]De tout temps, ces deux clans se sont détestés, pour des raisons de voisinage [vols de bétail, empiétements...], et plus récemment, le 23 juillet 1691, Alasdair Og MacDonald de Glencoe, Robert Stuart d'Appin et d'autres avaient lancé un coup de main contre deux bateaux logistiques sur le Loch Linnhe. Ils avaient été arrêtés, détenus à Fort-William puis relâchés sur ordre de la reine.

[19]Qui, de par sa position, se trouvait être le commandant en chef des forces anglaises en Écosse.

[20] "*Par la présente, ordre vous est donné de tomber sur les rebelles, les MacDonalds de Glencoe, et de les passer tous au fil de l'épée au-dessous de 70 ans.*"

[21]Ils portaient l'Habit-Rouge et non pas le kilt et le tartan des Highlanders.

d'Angleterre.

L'affaire resta plus ou moins secrète jusqu'à ce que la Gazette de Paris ne la fasse connaître au monde. Le 12 avril, des copies de la Gazette arrivaient à Londres annonçant le massacre: "Le Laird de Glencoe a été massacré il y a plusieurs jours de la façon la plus barbare, quoiqu'il ait fait sa soumission au présent gouvernement..."

Le 3 août 1692, le roi d'Angleterre livra aux Français la bataille de Steinkerque et la perdit. "De ses vingt bataillons britanniques huit étaient écossais, et leur présence en Flandre avait été rendue possible par le Massacre de Glencoe."[22] Le régiment Earl of Argyll, qui avait perpétré le massacre,[23] fut éloigné. On l'envoya dans les Frandres où guerroyait le roi d'Angleterre. Dix bataillons furent dépêchés de Grande Bretagne pour renforcer son armée meurtrie et traumatisée par son humiliante défaite de Steinkerque, et parmi ces troupes se trouvait le Earl of Argyll's Regiment, dont de nombreux soldats, se rendant compte qu'ils avaient été le glaive d'assassins intouchables, commençaient à se plaindre de troubles de conscience. Fort soucieux de sa réputation, Guillaume d'Orange, qui voulait que son nom fût lavé de tout soupçon devant une opinion internationale éveillée par les journaux parisiens, ordonna finalement une enquête parlementaire. À cette fin, il nomma à la tête de la Commission des hommes qui lui devaient tout[24] et qui proclamèrent haut et fort le Roi Guillaume innocent de toute responsabilité et les soldats du régiment d'Argyll coupables d'avoir outrepassé les ordres.[25] On ne put même pas interroger les soldats de ce régiment, car le régiment tout entier venait —comble de malchance— de se rendre aux Français à Dixmude, en Flandre.

En fait, dans l'Histoire d'Angleterre, ce crime peu avouable fut envoyé aux oubliettes par tous les historiens

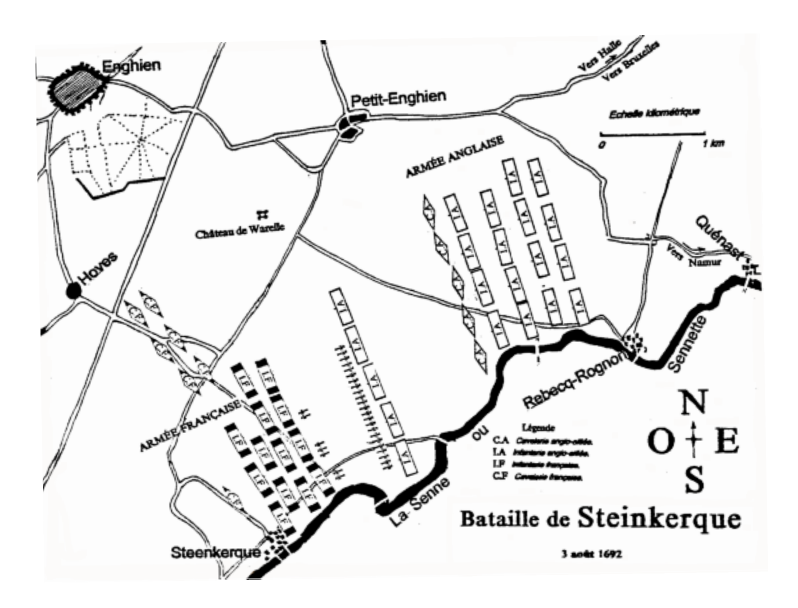
[22]Tiré de **Glencoe,** de *John Prebble*, Penguin Books, Londres, 1966 , pp.264, voir in fine.
[23]Au sein de ce régiment puis dans la population de Grande-Bretagne, le verbe *to glencoe* était devenu l'équivalent de *"zigouiller"*.
[24]Ils étaient presque tous des hommes de confiance ou d'anciens comploteurs catholiques convertis et rentrés en grâce; et qui avaient ainsi récupéré leurs vastes bien immobiliers et leur rang social: le marquis de Tweedale, William Johnstone, comte d'Annandale, James Stewart, James Ogilvy, Adam Cockburn of Ormiston, Lord John Murray, Sir William Hamilton of Whitelaw et Adam Drummond of Megginch.
[25]Noter la similitude avec le Procès de Nuremberg où les simples exécutants furent aussi chargés de responsabilité.

qui voulaient le réduire à une simple vendetta entre deux clans écossais.

Le district écossais de Lochaber eut la curieuse distinction d'être celui dans lequel eut lieu la dernière bataille[26] entre clans highlanders. Il est bon d'en faire mention dans cette œuvre, car une ruse particulière y fut utilisée par le clan MacDonald de Keppoch. Durant plus de 200 ans, à Moy, le chef des MacKintosh[27] avait réclamé d'étendre sa suzeraineté sur les terres de Keppoch[28]. Une charte à cet effet lui avait été accordée en 1447 par le Lord des Isles,[29] et confirmée en 1688. En dépit de cela, Coll de Keppoch, à qui on demandait par quelle autorité il s'obstinait à conserver ces terres, rétorqua avec arrogance que sa charte à lui n'était pas une dérisoire peau de vache mais sa fidèle épée. Au comble de l'irritation en entendant cette réplique audacieuse, MacKintosh assembla ses hommes au nombre de plus de mille, et reçut l'appui supplémentaire d'une unité gouvernementale sous les ordres du capitaine MacKenzie, de Suddy. Exultants à l'idée du succès escompté, les MacKintosh traversèrent le territoire de Badenoch et envahirent le district de Lochaber, le long des magnifiques rives de la Spean. Ils s'attendaient à trouver Keppoch en position défensive auprès de sa propre maison au bord de l'eau, mais le méfiant chef s'était retranché trois kilomètres plus loin sur la colline. Outre ses 500 hommes, un gros détachement de MacDonald[30] était venu lui prêter main-forte de Glengarry et de Glencoe, de telle sorte que, ensemble, ils devaient totaliser un millier d'hommes de part et d'autre. Depuis les hauteurs, les MacDonald firent aussitôt pleuvoir sur leurs ennemis une avalanche destructrice, tout en hurlant leur "cri de guerre": «Dia 's Naomh Aindrea!» suivi de clameurs assourdissantes, auxquelles les MacKintosh répondaient par des «Loch-na-Maoidh!», leur slogan clanique... Au milieu de ce terrible vacarme, la bataille se déchaînait. L'écho s'en répercutait sur les rochers et sur le flanc des montagnes et multipliait les chocs effrayants, fer contre fer, tandis que les grandes cornemuses de guerre (Pior Mor) des clans enne-

[26]Entre catholiques et protestants.
[27]Protestant
[28]Catholique.
[29]The Lord of the Isles.
[30]Clan catholique aussi.

mis joignaient leurs lamentations pour pleurer en chœur leurs anciens pibrocs[31] qui avaient gémi sur tant de champs de massacre comme celui-ci. La bataille était à son apogée de férocité quand un berger des Keppoch, d'une taille prodigieuse, se jeta dans la mêlée en criant à tous ceux qui



pouvaient l'entendre: "Ils fuient, ils fuient! Sus à l'ennemi! Attaquons!" Cette ruse insuffla une fraîche vigueur aux MacDonald, lesquels, "pourfendant et abattant tout sur leur passage avec leurs haches et leurs claymores,[32] précipitèrent, par dessus les rives abruptes de la rivière Roy, leurs ennemis qui rencontrèrent un fatal sort sur les rochers, quarante pieds plus bas[33]. Mais fermons cette triste page et revenons à la bataille de Steinkerque. ***Chefs en présence*** ♦**Alliés**: le roi d'Angleterre Guillaume III d'Orange, sta-

[31]Airs martiaux destinés à exciter les combattants. Un esprit moderne y aurait plutôt entendu de tristes lamentations sur l'ineptie des hommes qui se faisaient inutilement souffrir pour le bénéfice d'une oligarchie locale.

[32]Grosse et rustique hache de guerre écossaise.

[33]Cependant, le clan Keppoch eut la sagesse de présenter rapidement sa soumission au roi Guillaume d'Orange et à Marie sa fanatique femme. Ce fut fort heureux, car cela lui évita le terrible sort réservé au clan MacDonald de Glencoe [catholique lui-aussi] qui, lui, ne fit pas assez tôt sa soumission. Car, ajoute Odo Blundell, *Keppoch had undoubtedly been marked out for destruction along with Glencoe!* Dans ces temps impitoyables, on ne plaisantait pas avec les convictions religieuses.

thouder des Pays-Bas[34]. ♦***Français***: *le maréchal de Luxembourg*[35].

Effectifs engagés ♦**Alliés**: 80.000 hommes dont 23.000 Britanniques. ♦**Français**: presque 70.000 hommes.

Stratégie ou tactique: Bien que l'art militaire de l'époque ait préconisé d'éviter les batailles dans la mesure du possible,[36] ***le*** roi d'Angleterre, fort irrité par la prise de Namur, décida de redorer son blason en livrant bataille aux Français avec des forces supérieures, donc, avec une victoire "assurée". Mais la colère est toujours mauvaise conseillère dans le domaine de la tactique et de la stratégie. Cela semble un lieu commun et la plupart des théoriciens militaires, même ceux de l'Antiquité, en ont avisé ceux qui veulent commander. Ainsi Ts'ao Ts'ao écrivit: "Si..., pris de fureur, ils [les officiers supérieurs] attaquent l'ennemi sans mesurer les forces en présence, alors l'armée assurément s'effondre."[37] Luxembourg installa donc le camp français dans une solide position à Steinkerque d'où il pouvait surveiller les Anglo-hollandais. Les Français avaient leur droite à Steinkerque et

---

[34]Dans ce pays, le stathoudérat consistait en la fonction de «gouverneur» de chaque province. Puis les commandants militaires de l'Union furent qualifiés de «**stathouder**».

[35]François-Henri de Montmorency-Bouteville, duc de Luxembourg, 1628-1695. Cet homme malingre et bossu devint le "Tapissier de Notre-Dame" pour avoir décoré cette basilique de drapeaux anglais, hollandais et autres, pris au cours des batailles de **Fleurus**, **Steinkerque** et **Neerwinden**.

[36]Car jusqu'à la fin de ce XVIIe siècle, l'Infanterie de ligne était armée de la pique et du mousquet; et, quoique la portée de cette arme à feu n'ait encore été que de 100 mètres, les pertes humaines devenaient énormes; et d'une seule bataille pouvait résulter la perte de toute la campagne, sinon de la guerre elle-même. La bataille perdait donc de son importance et les chefs militaires de l'époque ne cherchaient à engager le combat qu'après avoir mis toutes les chances de leur côté. *[Fernand Schneider, p.11, voir in fine]*. Les campagnes se réduisaient à de longues marches et contre-marches; cela explique aussi la longueur des guerres. Par contre, pour Ferdinand Foch et pour bien d'autres théoriciens militaires: «*La guerre... n'admet que des solutions positives: pas d'effet sans cause; si vous voulez l'effet, développez la cause, appliquez la force. Si vous voulez faire reculer l'adversaire, battez-le; sans cela, rien n'est fait; et pour cela un seul moyen: la bataille. Pas de victoire sans bataille.*» Maréchal Ferdinand **Foch**, *Des Principes de la Guerre, [conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre], publiées par les Éditions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg en 1903. p.33.* Curieusement, Foch ne parlait pas du XVIIe siècle, mais de la Guerre... franco-prussienne de 1870! Selon Clausewitz, *"La victoire est le prix du sang. Il faut adopter le procédé ou ne pas faire la guerre. Toutes les raisons d'humanité qu'on mettrait en avant ne vous exposeraient qu'à être battus par un adversaire moins sentimental." voir in fine*

[37]**Orange** avait, de toute évidence, mesuré les forces en présence, mais il avait négligé les autres points importants: la configuration des lieux, la force des positions retranchées des Français... **Ts'ao Ts'ao** [155-220 après J.-C.] devint roi de Wei grâce à Hsien, empereur des Han, en 216. Il fonda la dynastie des Wei et écrivit un ouvrage sur la tactique que ses généraux étaient tenus de suivre à la lettre. Lui-même remporta toujours la victoire par sa tactique unique: il demeurait impassible face à l'ennemi, comme s'il n'avait aucune intention de se mesurer à lui. Mais, dès qu'il remarquait une faille dans le dispositif ennemi, il frappait avec la rapidité d'un cobra et détruisait l'ennemi. Ce fut la tactique précise du duc de Wellington à la **Bataille de Los Arapiles** [appelée aussi Bataille de Salamanque], durant la Guerre Péninsulaire du Premier Empire.

leur centre entre Hoves et Enghiens. Ils avaient laissé presque toute leur artillerie à Mons car les chemins étaient détrempés par la pluie et ils ne voulaient qu'éloigner les alliés de Namur. Le camp français appuyait donc sa droite à La Sennette et sa gauche à un ravin.

Guillaume d'Orange essaya de surprendre le camp français.

Résumé de l'action: Guillaume III d'Orange décida d'attaquer les Français par surprise, et toute l'armée alliée se mit en marche à l'aube. Mais des patrouilles françaises repérèrent et signalèrent les colonnes alliées qui s'approchaient de La Sennette par des défilés et parfois à travers bois. Les alliés se déployèrent bientôt en bataille.

Luxembourg qui, conformément aux théories stratégiques de l'époque, n'avait pas imaginé que le roi d'Angleterre eûtvoulu l'attaquer, n'avait encore rien fait. À 11h00, il vit que les alliés étaient déployés en bataille. Les Français n'avaient qu'une seule brigade d'Infanterie [Bourbonnais] en position de combat; brigade qui bivouaquait devant la Cavalerie française à l'aile droite. Luxembourg donna immédiatement l'alerte et envoya un message à Boufflers mandant son intervention et son assistance, car ses propres troupes n'étaient pas prêtes. Deux bataillons du Régiment de Bourbonnais se postèrent en première ligne avec 6 canons devant eux, *à la Suédoise*. À leur droite, des Dragons démontés colmatèrent la brèche qui séparait la brigade [du Bourbonnais] de La Sennette.

Les batteries d'artillerie de Wurtemberg ouvrirent le feu. L'artillerie française riposta et le pilonnage dura une heure et demie. Pendant ce temps, les bataillons français prenaient leurs dispositions de combat. La première ligne fortifia sa position à la hâte de parapets et de branchages aiguisés.[38] L'avant-garde alliée attendait toujours le gros des troupes qui tardait, car, par ses directives mal pensées, Guillaume avait provoqué quelque désordre dans son armée. Sa Cavalerie gêna son Infanterie dans sa progression. Pendant ce temps, l'artillerie des deux côtés se déchaînait à grand fracas.

Enfin tout rentra dans l'ordre et Wurtemberg donna

[38]Appelés "*abattis*".

le signal de l'attaque à 10 bataillons d'Infanterie[39] sur l'aile droite alliée. La première ligne française fut repoussée par le nombre après un terrible combat au corps à corps qui dura une demi-heure. Les six canons français furent pris. La 2e et la 3e ligne française, en train de s'équiper, n'étaient pas encore en état de contre-attaquer. En 4e ligne, Luxembourg avait déployé 7 bataillons d'Infanterie d'Élite: les Gardes-françaises. Luxembourg leur donna l'ordre de contre- attaquer. Sans tirer un seul coup de fusil, la cravate dénouée et le pourpoint ouvert à cause de la chaleur, ces bataillons s'élancèrent, l'épée à la main —dans un terrain coupé où la Cavalerie ne pouvait pas intervenir— sur les 10 bataillons de l'avant-garde alliée qui furent refoulés et rebroussèrent chemin.

À l'aile droite française, les canons furent repris, les canons anglais enlevés et retournés contre eux. Des éléments frais d'Infanterie d'Élite anglaise, jusque-là gardés en réserve, *Les Guards,* arrivèrent enfin en appui afin de couvrir la retraite de l'avant-garde alliée. Mais ils furent eux-mêmes étrillés et durent se réfugier dans les bois de Steinkerque. À l'aile gauche française, une deuxième attaque se déroula, mais les alliés furent là aussi repoussés avec pertes. Guillaume envoya alors de l'Infanterie hollandaise et danoise pour couvrir la retraite des Anglais.

Finalement, la retraite alliée se déroula sans trop de désordre et sans panique quoique à grande vitesse. Les soldats de Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre, furent poursuivis jusqu'à la nuit tombante par la Cavalerie française.

Pertes ♦les Alliés subirent 10.000 tués et blessés[40], et 1.300 prisonniers [dont beaucoup de blessés]. ♦Les Français eurent 7.000 tués et blessés[41]. Les Français s'emparèrent de 13 canons alliés, 5 drapeaux anglais et 4 autres alliés.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Cette défaite jeta quelque discorde parmi les Anglo-alliés. Les Hollandais en rejetèrent la responsabilité sur les Anglais qui firent de même. Cela marqua la fin de la campagne de 1692 en

[39] 4 écossais et anglais; et 6 hollandais et danois.
[40] Dont 450 officiers tués, selon Fortescue, soit 4,5% des tués.
[41] Dont 620 officiers, soit près de 9% des pertes; ce qui représente un taux d'exposition au danger bien supérieur à celui des Alliés (4,5%).

Europe. Guillaume d'Orange, qui espérait redorer son blason de stratégiste par une victoire, en fut d'autant plus mortifié.


Guillaume III.

SOURCES & LECTURES ◆Henri Griffet, *Recueil de lettres pour servir d'éclaircissement à l'histoire militaire du règne de Louis XIV,* publié à La Haye, 1760. ◆*Lettre de M. le maréchal duc de Luxembourg au roi* (Louis XIV)*, sur ce qui s'est passé au combat de Steenkerque.* Du camp de Hoües, le 4 août 1692, F. Muguet, Paris, 1692. ◆François-Henri de Montmorency, maréchal duc de Luxembourg, *Lettre de M. le maréchal de Luxembourg au roi, sur ce qui s'est passé au combat de Steenkerque.* Du camp de Hours le 4 août 1692, F. Muguet, Paris, 1692. ◆Acte royal de Louis XIX à Versailles le 8-10-1692, *Lettre... à Mgr. l'archevêque de Paris,... pour faire chanter le Te Deum en action de grâces de la victoire remportée sur les ennemis par l'armée de S. M., commandée par M. le mareschal duc de Luxembourg*, F. Muguet, Paris, 1692.

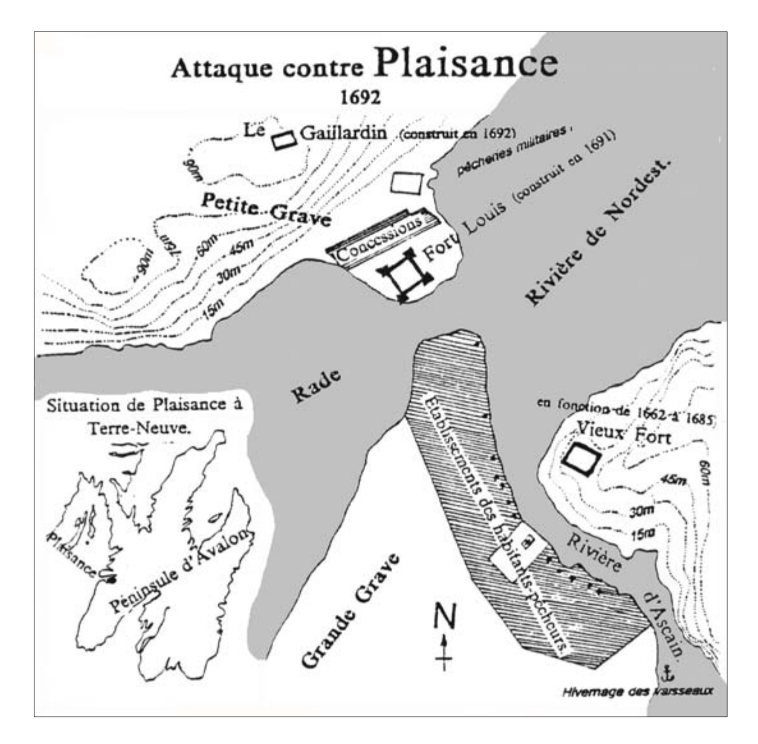
Plaisance. *Attaque de*

Date de l'action: automne 1692.

Localisation: Ancienne capitale française de la Péninsule d'Avalon, Terre-Neuve; aujourd'hui Placentia. Coordonnées géographiques: 47° 14' de latitude Nord, et 53° 58' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Plaisance était la capitale de la partie française de Terre-Neuve, comme St-John's en était la capitale de la partie anglaise. À Terre-Neuve, les puissances européennes se livraient à un conflit dès le XVIe Siècle, car le commerce des pêches de Terre-Neuve dépassait de beaucoup celui des fourrures du Canada [en valeur]. À la fin du XVIe siècle, les Anglais contrôlaient la péninsule d'Avalon. Vou-



lant concurrencer l'Angleterre dans les pêcheries, la France fonda Plaisance en 1660 dans cette même péninsule. Mais en 1689 éclata en Europe la Guerre de la Ligue d'Augsbourg. L'Angleterre décida de profiter de ce que les Fran-

çais étaient occupés à guerroyer en Europe pour s'emparer de Plaisance par surprise.

Chefs en présence ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: commodore Francis Williams.

Effectifs engagés ♦**Français**: 50 soldats ♦**Anglais**: 800 hommes.

Stratégie ou tactique: La surprise fut l'élément essentiel de cette tentative, qui échoua. L'établissement colonial était situé dans un fjord profond à l'Est de Terre-Neuve.

Résumé de l'action: À l'automne de 1692, les Anglais montèrent une nouvelle attaque contre Plaisance. Le commodore Francis Williams attaqua avec 800 hommes. La garnison française, composée de 50 soldats, défendit Plaisance avec des pêcheurs basques. Malgré leurs forces écrasantes, les Anglais ne purent prendre la ville et durent battre en retraite vers St-John's, capitale de la partie anglaise de Terre Neuve.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette nouvelle tentative montra aux Français à quel prix l'Angleterre voulait monopoliser les Grands-Bancs de Terre-Neuve.

SOURCES & LECTURES ◆John Humphreys, *Plaisance, problems of settlement at this Newfoundland outpost of New France 1660-1690*, National Museums of Canada, Ottawa, 1970. ◆R. Sayer & J. Bennett, *The harbour of Trepassey with Mutton and Biscay Bays*, *St. Mary's harbour, James Cook, The road and harbour of Placentia,* R. Sayer & I. Bennet, Londres, 1770. ◆J.L. Price, *Holland and the Dutch Republic in the seventeenth century. the politics of particularism*, Clarendon, Oxford, 1994. ◆Jean-Pierre Proulx, *The military history of Placentia, a study of the French fortifications, Placentia, 1713-1811*, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Environment Canada, Ottawa, 1979.

Landen. *Bataille de*

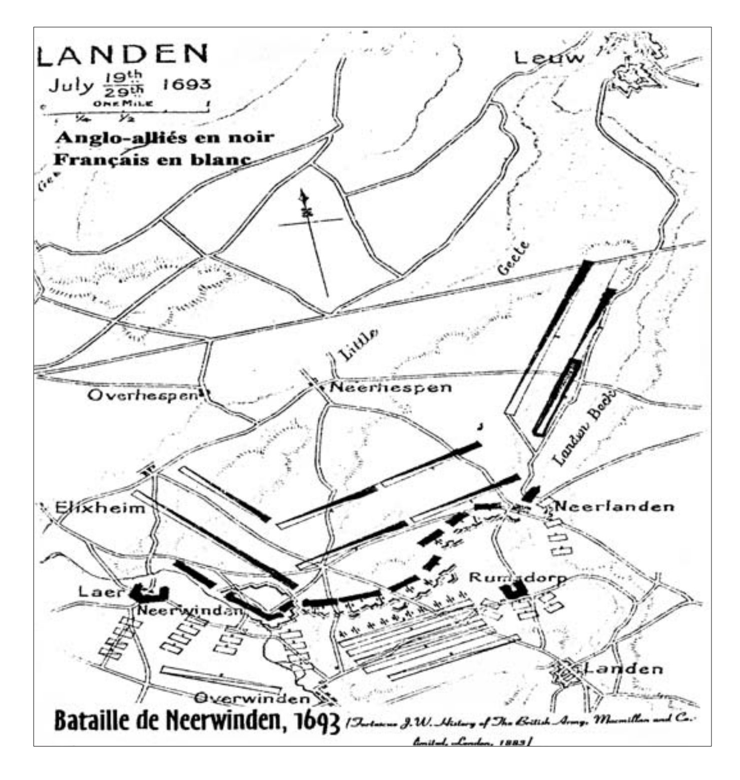
Date de l'action: 29 juillet 1693.

Autre nom: Neerwinden.

Localisation: Ville[1] située à 10 km au Sud-Ouest de St-Truiden [Belgique], à l'est de Bruxelles. Coordonnées géographiques: 50° 45' de latitude Nord, et 05° 05' de longitude Est. La ville de Landen est le berceau des Carolingiens à cause de Pépin de Landen, dont elle était le fief.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Le 28 juillet, le duc de Luxembourg arriva avec l'armée française dans la vaste plaine qui faisait face aux formidables lignes anglo-hollandaises renforcées de pro-



Bataille de Neerwinden, 1693 (Fortescue J.W. History of The British Army. Macmillan and Co. Limited, London, 1899)

fondes tranchées, de haies, de parapets et de fossés. Comme l'Infanterie française n'y prit position que tard dans la nuit, la bataille fut retardée jusqu'au lendemain. Guillaume

[1]Épelée aussi **Nerwinden** ou **Neerwinden**.

d'Orange aurait pu éviter cette confrontation en se retirant de l'autre côté de la Geete grâce aux ponts qui existaient. L'Électeur de Bavière et les chefs de sa propre armée le lui demandèrent, mais Guillaume d'Orange refusa à cause des critiques dont il avait été l'objet au cours de la campagne précédente où il avait été accusé de trop refuser le combat aux Français.

Chefs en présence ♦**Anglo-alliés**: Guillaume III d'Orange, roi d'Angleterre. ♦**Français**: maréchal François Henri de Montmorency-Bouteville, duc de Luxembourg [1628-1695].

Effectifs engagés ♦**Français**: 70.000 hommes, avec 70 canons. ♦**Anglo-Alliés**: 60.000 hommes avec 100 canons.

Stratégie ou tactique: Guillaume III d'Angleterre avait su trouver une solide position qui palliait à la légère infériorité numérique des Alliés face aux Français. Infériorité largement compensée par un surplus allié de 30 canons. Son armée formait un triangle entre *La Petite Geete* et un petit ruisseau appelé *Le Landen Beck*. Une crête parallèle à *La Petite Geete* protégeait ses arrières. Son flanc gauche était couvert par des marécages et par *Le Landen Beck*. Les villages de *Neerlanden* et de *Rumsdorp* servaient d'avant-postes alliés. La droite alliée s'appuyait sur la Geete et sur les villages avant-postes de *Elixheim, Laer* et *Neerwinden*. Guillaume tenait ces formidables positions avec plus de 60.000 hommes et 100 canons.

Neerwinden et Laer étant les clés de la position, Guillaume III y plaça de bonnes troupes; à Neerwinden, un bataillon d'Infanterie de Highlanders écossais, les Hanovriens et la Garde Bleue hollandaise à Neerwinden; à Laer, la Brigade de Highlanders écossais; des Brandebourgeois entre les deux villages, et 2 régiments danois sur la gauche. Le reste de l'Infanterie [avec 100 canons] était rangé le long des tranchées fortifiées derrière lesquelles attendait la Cavalerie; réserve tactique presque inutile.

Le Centre français formait 8 lignes parallèles de Cavalerie face aux retranchements fortifiés des alliés. L'aile droite française, face à Neerlanden et à Rumsdorf comptait 15.000 fantassins et 2.000 Dragons démontés. L'aile gauche française, face à Neerwinden, comportait 18.000 fantassins appuyés par une réserve de 2.000 fantassins et de 8.000 ca-

valiers.

Selon Fortescue, le front était trop long pour permettre des manœuvres rapides. De plus, la profondeur des lignes anglo-hollandaises n'était que la moitié de leur longueur, aussi le roi d'Angleterre ne pouvait-il pas très bien utiliser sa propre Cavalerie. Mais, en fait, *il avait une telle crainte de la Cavalerie française,* ajoute Fortescue, *qu'il ne voulait que des combats d'Infanterie.* Guillaume étendit trop son front et la Cavalerie française l'enfonça.

L'Armée de Guillaume III était solidement retranchée, en position statique; les Français jouèrent le rôle dynamique et attaquèrent.[2] Là encore, ce fut le sens de l'honneur qui entraîna la défaite de Guillaume. Il avait été accusé de trop refuser le combat aux Français et voulut se racheter. La susceptibilité est mauvaise conseillère en art militaire, comme l'a souligné Sun Tzu.

Comme on peut le voir, ce n'est pas l'Infanterie mais la Cavalerie qui tient, ici, le Centre de la ligne de bataille.[3]

Résumé de l'action: Le 29 juillet, après le lever du soleil, l'artillerie alliée commença à pilonner le Centre français. À 08h00, Luxembourg lança une puissante attaque en trois points: les deux brigades de Cavalerie de Rubentel se jetè-

---

[2]Selon Clausewitz, «*...la défense est plus aisée que l'attaque*» mais «*il faut l'abandonner dès qu'on se sent assez fort pour viser un objectif positif.*» Il faut donc «*commencer par la défensive et finir par l'offensive.*» Ainsi, «*une guerre où les victoires ne servent qu'à parer les coups et où l'on n'essaye pas de les rendre, serait tout aussi absurde qu'une bataille où la défense la plus absolue —passivité— l'emporterait dans toutes les mesures prises.*» [Chap Ier, pp.399-402]

[3]Tactiquement parlant, les marches à l'ennemi s'exécutent en colonnes [de trois à six] marchant sur un même front avec les bagages, les stocks logistiques et l'artillerie au centre. Pour passer rapidement de la double ligne de bataille aux colonnes de route, Turenne imagina une manœuvre fort efficace: "*l'artillerie s'engage sur une route, pendant que, dans chaque ligne, l'infanterie déboîte par moitié de chaque côté, la cavalerie formant les deux colonnes extérieures, si bien que l'ensemble se présente, vu de face, de la manière suivante: une colonne de cavalerie, une colonne d'infanterie, la colonne des impedimenta, une colonne d'infanterie, une colonne de cavalerie.*" [Fernand Schneider, *Histoire des Doctrines militaires*, puf, Paris, 1957]. Une armée de 80.000 hommes mettait tout de même 2 jours pour effectuer cette manœuvre sur un front de 8 km. En fin de XVIIe siècle, la tactique de la bataille en rase campagne se déroulait ainsi: «C'est d'abord, à l'abri derrière une avant-garde (brigade de Dragons et compagnies de Grenadiers), que s'exécute la marche en bataille, pendant laquelle l'artillerie tire, quitte à se porter en avant dès qu'elle est rejointe par la ligne. Celle-ci, arrivée à bonne portée du front adverse, tire en marchant. Arrêtée, ou épuisée, elle est remplacée par la deuxième ligne. Puis la bataille dégénère, sur le front, en une série de combats particuliers et se termine, soit par l'abandon de l'une des lignes frontales, soit par l'intervention d'une action *d'aile, en principe exécutée par la cavalerie, qui, bien souvent, arrache la décision par un mouvement tournant. À vrai dire, en raison de la lourdeur des armées, les véritables manœuvres sont rares et demeurent l'apanage de quelques grands capitaines, comme Turenne ou Condé.*» [ibid. pp.20-21]

rent *sur la droite de Neerwinden*, les 2 brigades de Montchevreuil attaquèrent *la gauche* de la même agglomération, et les deux brigades de Berwick s'élancèrent contre *Neerwinden* même. Sans tirer un seul coup de feu, les 3 colonnes françaises avancèrent de front. Neerwinden formait une poche avancée et ce fut donc Berwick qui accrocha le premier. Les Français emportèrent les premières lignes d'assaut, puis le corps à corps commença contre les Hanovriens et la *Garde Bleue* hollandaise. Un combat enragé se déroula d'une maison à l'autre. Chaque maison était sans cesse perdue et reprise. Finalement, la First Guard se désintégra et reflua en désordre sur la Garde écossaise, toute fraîche, qui tint juste assez de temps pour donner à la Garde anglaise, à la Garde hollandaise et aux Hanovriens le temps de se ressaisir et de se reformer.

À l'extrême gauche française, au village de Laer, le combat fut aussi féroce. La Cavalerie française prit les défenses écossaises d'assaut et la Brigade Écossaise reflua en désordre. Les cavaliers français avaient profondément pénétré les défenses anglaises lorsqu'elles furent contre-attaquées de flanc et stoppées avec pertes par l'Électeur de Bavière. Voyant tout le terrain perdu jusque-là, le roi Guillaume d'Orange se plaça à la tête de troupes d'élite[4] et lança une contre-attaque générale contre les deux villages qu'il reprit après de sanglants combats.

À Neerlanden,[5] les bataillons français s'étaient heurtés à une résistance inébranlable et farouche, puis avaient été repoussés par une contre-attaque alliée. À Rumsdorp, les Anglais avaient été enfoncés par l'assaut français et avaient abandonné le village. Puis après avoir été ralliés et renforcés, ils avaient contre-attaqué mais n'avaient pu reconquérir que quelques positions. À Neerwinden, une deuxième attaque française enfonça de nouveau tout le dispositif allié avant qu'une contre-attaque ne reprenne à nouveau le secteur perdu.

Luxembourg déplaça des régiments des Gardes du centre vers la gauche française pour relancer une attaque sur Neerwinden. Il put bientôt lancer une attaque de 5 bri-

[4]**La Garde Bleue** hollandaise, les **Guards** anglais —non encore engagés dans la bataille— et les Hanovriens.
[5]Aile droite française.

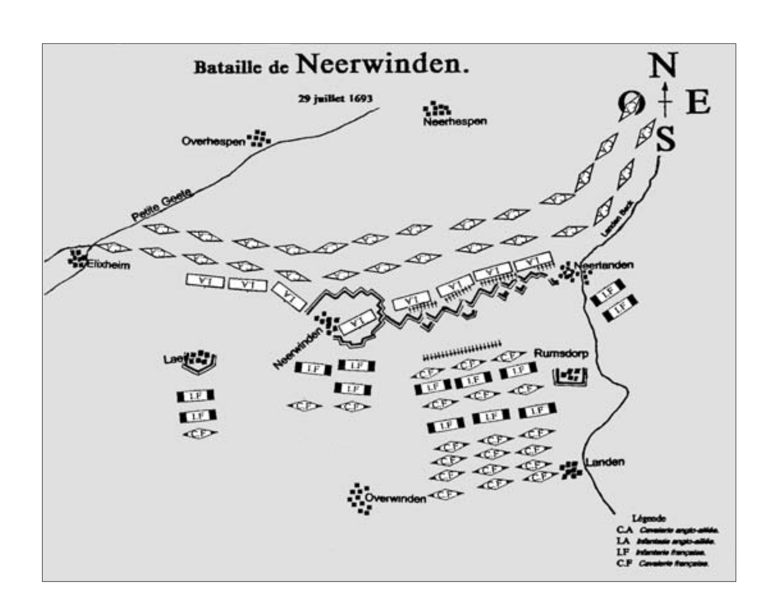
gades [environ 15.000 à 20.000 hommes] sur les régiments anglais qui tenaient les retranchements centraux situés dans ce secteur. Il fit aussi entamer ces forces alliées par une attaque de flanc à partir de Neerwinden. Voyant que les Anglais commençaient à céder, Guillaume d'Orange déplaça 9 bataillons d'Infanterie de ligne de l'aile gauche alliée afin de les renforcer. Luxembourg vit le mouvement et ordonna un assaut central de la Cavalerie française afin de tenir ces renforts alliés occupés jusqu'à ce que la résistance anglaise craque près de Neerwinden. La manœuvre réussit. Les régiments anglais cédèrent bientôt. Neerwinden et Laar étaient entre les main des Français.

La Cavalerie française avait donc réussi, au Centre, à s'emparer des retranchements anglais et pourchassait les unités alliées en déroute. Guillaume III revint en hâte avec 6 régiments de Cavalerie anglaise encore fraîche afin de couvrir la retraite de l'aile droite alliée, qui, seule, reculait en gardant un certain ordre. L'aile droite et le centre, pulvérisés, n'existaient plus et leurs éléments pris de panique couraient à perdre haleine vers les ponts. Mais ces pont provoquèrent de monstrueux bouchons, et, la panique aidant, des milliers de fuyards se noyèrent dans le cours d'eau.

Pertes ♦Selon l'Anglais exilé Berwick[6], **les Anglo-alliés** perdirent 20.000 hommes dont beaucoup se noyèrent dans la panique de la déroute. Ce nombre inclut les tués, les blessés, les disparus et les prisonniers. 80 canons et d'innombrables drapeaux tombèrent aux mains des Français. ♦**Les Français** perdirent 8.000 hommes dont un lieutenant-général, 2 maréchaux de camp, 7 brigadiers de Cavalerie et de nombreux officiers supérieurs.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Cette défaite entraîna pour les alliés anglo-hollandais la perte de Charleroi, et le gain, pour les Français, de la Ligne de la Sambre. Guillaume d'Orange et l'Électeur de Bavière se retirèrent avec les débris de leur armée vers Tirlemont et Louvain. Le prince de Nassau, stathouder de Frise, les généraux Ginkel et Tallemache passèrent par Lewe et gagnèrent Hagueland.

[6]Qui, étant catholique, combattait dans l'armée française.



SOURCES & LECTURES ◆A particular relation of the battel, fought on the 29th of July, 1693 [Landen], between the confederate army, commanded by His Majesty of Great Britain and the Elector of Bavaria, &c. and that of France, commanded by the M. d'Luxemburgh, with an exact list of the principal officers killed, wounded, and taken prisoners on both sides, Printed for Able Roper, Londres, 1693. ◆Sir Thomas Morgan, A true and just relation of Major General Sir Thomas Morgan's progress in France and Flanders with the six thousand English in the years 1657 and 1658, at the taking of Dunkirk and other important places, as it was deliver'd by the General himself, J. Nutt, Londres, 1699. ◆*The Paris relation of the Battel of Landen, July 29th, 1693, between the French, commanded by the D. of Luxemburg, and the confederates, by the King of Great Britain, publish'd by the French King's authority, with his letter, ordering the Archbishop of Paris to sing Te Deum, and a private letter from a very good hand in Paris, with another account of the battel; as also reflexions upon the King's letter, by a very learned French pen and observations by another hand here, proving the French king and his gazeteers account to be inconsistent with themselves, and one another, as well as contrary to truth, and that though the French kept the field, yet they were really loosers by the action*, H. Rhodes & J. Harris, Londres, 1693.

Cherbourg. *Attaque de*

Date de l'action: 31 mai - 1er juin 1692.

Localisation: Péninsule du Cotentin, France. Coordonnées géographiques: 49° 39' de latitude Nord, et 01° 39' de longitude Ouest.

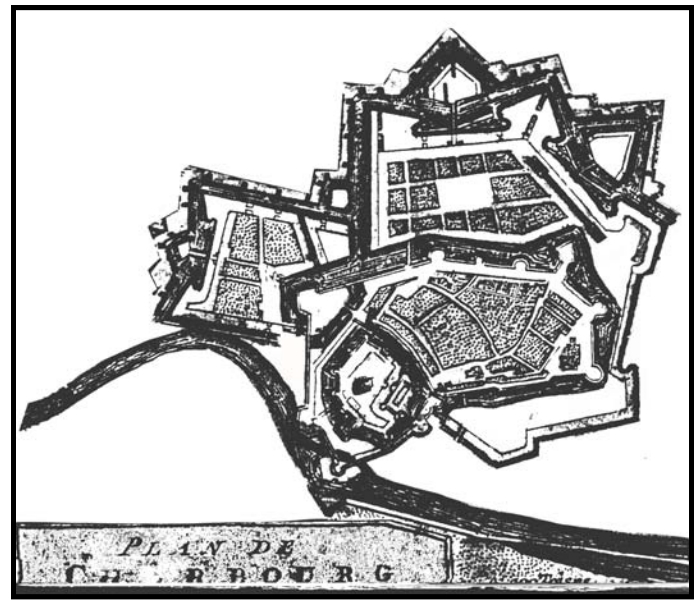
Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: La guerre politico-religieuse faisait rage entre le bloc protestant d'une part et la France de l'autre.

Chefs en présence ♦**Anglais**: Ralph Delawall. ♦**Français**: le capitaine Desnos commandait Le SOLEIL-ROYAL.

Effectifs engagés ♦18 vaisseaux anglais. ♦3 vaisseaux français endommagés.

Stratégie ou tactique: Attaque de trois navires échoués. Le moindre fort aurait facilement tenu l'escadre anglaise à l'écart. Les fortifications de Cherbourg étaient, à cette



Fortifications de Cherbourg.

époque, inexistantes. Quatre ans plus tôt, en 1688, Vauban avait commencé à fortifier Cherbourg, mais Louvois avait fait démolir les fortifications "*pour donner du chagrin à M. de Seignelay*"[1]. De ce fait, lorsque cette attaque anglaise se

[1]Cité par La Roncière, *Histoire de la Marine française*, voir in fine

produisit, les résultats furent catastrophiques. Le mauvais tour joué par Louvois à M. de Seignelay eurent des conséquences dramatiques pour les trois équipages.

Résumé de l'action: Après Barfleur, Le SOLEIL-ROYAL, Le TRIOMPHANT et L'ADMIRABLE, quelque peu endommagés, firent voile vers Cherbourg. Lorsqu'ils apprirent qu'une forte escadre les recherchait, ils vinrent s'échouer à la côte, afin de ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Mais l'absence de fortifications laissait ces navires seuls face aux Anglais. Quelques heures après leur échouage, Ralph Delawall attaqua les trois navires avec Le SAINT-ALBANS, Le RUBY et deux brûlots, soutenus à quelque distance par une quinzaine de navires. Mais la riposte de l'artillerie embarquée des trois navires français échoués repoussa rapidement les Anglais.

Le lendemain, 1e juin, l'escadre anglaise revint, mais au lieu d'attaquer directement les épaves avec de gros navires de guerre, les Anglais lancèrent des brûlots escortés de chaloupes. L'un d'eux, Le HOUND explosa sous les boulets de l'artillerie française. Un autre alla brûler sur les rochers, mais deux autres brûlots, dont le bien-nommé BLAZE, parvint à incendier le grand navire de guerre SOLEIL-ROYAL échoué, mais qui tirait encore. Le SOLEIL-ROYAL prit feu et explosa, tuant une partie de son équipage. Le brûlot WOLF incendia Le TRIOMPHANT; quant à L'ADMIRABLE, des chaloupes y mirent le feu.

Conséquence de cette défaite française: Les trois navires français furent brûlés. Les pertes humaines sont inconnues.

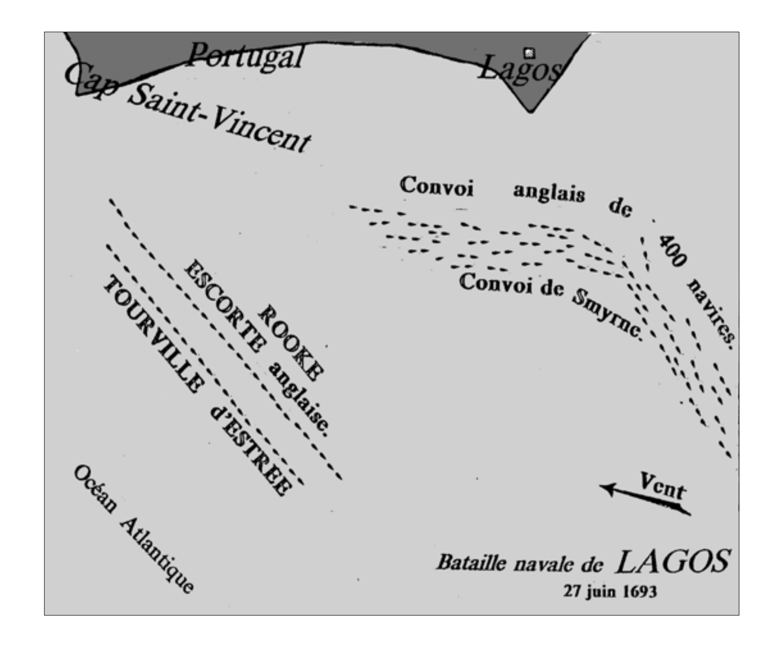
SOURCES & LECTURES ♦*Britannia Vitrix ; or, the Triumph of the Royal Navy, in the late victorious engagement with the French Fleet*, May 1692, [poème pindarique] R. Taylor, London, 1692. ♦*A further Account of the Victory obtained by the English and Dutch over the French ; reveived by express this morning by Admiral Russel*, (Sir Ralph Delavalls Letter to the Earl of Nottingham, on board the Royal Sovereign near Cherburg, May 22), Inprimé à Londres, 1692.2. ♦*Cherbourg, bastion maritime du Cotentin*, Edmonf Thin, Condé-sur-Noireau, Corlet, 1990. ♦*La guerre de Trente Ans*, Henri Sacchi, L'Harmattan, Paris, 1991.

Lagos. *Bataille navale de*

Date de l'action: 27 juin 1693.

Localisation: Au large du Cap Lagos, Portugal méridional.[1] Coordonnées géographiques: 37° 06' de latitude Nord, et 08° 40' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.



Contexte: Cette attaque fut exécutée par Tourville en représailles contre Rooke qui venait d'attaquer Saint-Vaast-la-Hougue. Les divisions de Tourville et d'Estrées totalisant 71 navires tombèrent sur un convoi de 400 navires marchands[2] escortés par Rooke, celui-là même qui avait attaqué La Hougue.

Chefs en présence ♦**Français**: amiraux Tourville et d'Estrées. ♦**Anglais**: amiral Sir George Rooke.

Effectifs engagés ♦**l'escorte anglaise** se composait de 20 vaisseaux de guerre de la Royal Navy. Les 400 vaisseaux marchands transportaient tous des canons. ♦**Les Français**

---

[1]Les Anglais appelèrent aussi cette bataille: "**Désastre du convoi de Smyrne**". Smyrne est l'ancien nom grec du port (actuellement turc) d'Izmir, sur la Mer Egée, où se déroulaient de grandes foires internationales..

[2]Dont 140 gros vaisseaux.

concentrèrent 16 vaisseaux contre l'escorte anglaise, et les 55 autres navires de guerre de toutes tailles attaquèrent les 400 marchands armés.

Stratégie ou tactique ♦Selon le plan français, l'escadre de Brest [Tourville] et celle de Toulon [d'Estrées] devaient faire leur jonction près de Gibraltar pour surveiller le commerce de l'Angleterre et des Provinces Unies. ♦Le plan anglais était que 70 vaisseaux de ligne avec 30 frégates et d'autres vaisseaux plus petits devaient se concentrer dans la Manche sous l'amiral Killigrew et l'amiral Delawall, pour escorter le *Convoi de Smyrne*. Ils devaient l'escorter un temps puis le confier à l'amiral Rooke avec 20 vaisseaux de ligne pour passer en Méditerranée.

Résumé de l'action: Au printemps, donc, le grand convoi et l'escorte s'assemblèrent dans la Tamise et à Texel; au moins 400 navires dont les cargaisons totalisaient des millions de livres sterling. Le convoi d'Amsterdam fit sa jonction fin avril et celui de la Zélande en mai. En juin, donc, cet immense convoi quitta les falaises crayeuses d'Angleterre. Tel le loup aux aguets, Tourville veillait déjà devant le goulet d'étranglement de Gibraltar. Les Anglais pensaient qu'il était à Brest.

Quelque 300 km plus au sud, après Ouessant, les amiraux anglais passèrent la main à l'amiral Sir George Rooke qui continua vers le détroit de Gibraltar avec les 400 vaisseaux anglais, hollandais, danois, suédois, hambourgeois et flamands.

Le 17 juin, les patrouilleurs de Rooke aperçurent un navire de guerre français, Le CHATHAM,[3] au large du cap Saint-Vincent. Le 18 au matin, le convoi serrait la côte de près, au large de la ville portugaise de Villanova. Le vent baissa et 10 voiles françaises réussirent à s'attaquer à des marchands et à y mettre le feu.

Tous les marchands étaient alors armés d'artillerie, aussi les interceptions de ce genre ne se passaient jamais sans combat. Les Français ne négligèrent donc pas l'armement des transports et décidèrent de ne concentrer que 16 vaisseaux contre l'escorte de 20 vaisseaux de guerre de la

---

[3]Une prise anglaise de 50 canons.

Royal Navy[4].

Vers midi, la brise reprit de l'Ouest-Nord-Ouest et l'escadre anglaise commença à se dessiner le long de la côte portugaise d'Algarve. Ce fut alors qu'apparurent les 71 navires de Tourville et d'Estrées.

Malgré ces forces imposantes, 16 navires français seulement [comme prévu] se laissèrent porter vers les 20 voiles anglaises de la Royal Navy et de la Marine Royale des Provinces Unies, en trois divisions: la Bleue avec l'amiral et le vice-amiral, et la Blanche avec le contre-amiral. Le vice-amiral de la Blanche resta au large pour attaquer le convoi.

Vers 15h00 les Français n'étaient qu'à 4 milles marins des Anglais. L'amiral anglais envoya aussitôt Le SHEERNESS avertir les vaisseaux marchands qui naviguaient près de la côte de se réfugier dans les ports du Portugal et d'Espagne[5] ou de s'enfuir.

Le comte de Tourville, avec 16 vaisseaux, suivit l'escadre anglaise de protection qui, paradoxalement, avait mis toutes voiles dehors pour décrocher au plus vite. Vers 18h00, il se trouva sous le vent. Enfin trois vaisseaux de guerre hollandais résolurent de se sacrifier pour sauver le convoi. Deux de ces vaisseaux était commandés par les capitaines Schryver et Vander Poel. Pendant cinq heures les courageux Hollandais combattirent six ou sept navires français, puis réussirent à virer et à décrocher. Les navires marchands hollandais filaient à pleines voiles vers la côte ou vers le nord en compagnie de vaisseaux de guerre anglais.

L'amiral anglais tint la mer toute la nuit sous un vent du nord-ouest, et, le dimanche matin, on pouvait apercevoir plusieurs navires de guerre autour de lui, mais seulement 54 des 400 vaisseaux marchands. Avec ces survivants, l'amiral anglais arriva enfin à Madeire, et, de là, fit voile vers l'Irlande. Mais plus de 350 des vaisseaux qu'il avait convoyés étaient éparpillés à travers l'océan. Certains atteignirent l'Irlande, d'autres La Coruña, certains Cadix et d'autres Lisbonne; beaucoup furent capturés par les Français et d'autres détruits. Sept des plus gros vaisseaux tombè-

[4]Ce qui était presque une insulte à la valeur militaire des vaisseaux anglais, d'autant plus qu'ils furent mis en déroute.
[5]Faro, Cadix ou San Lucar...

rent entre les mains de Monsieur de Coëtlogon et quatre autres furent coulés par lui dans la Baie de Gibraltar.

Dans le port de Gibraltar, certains navires de guerre anglais, de type *frégate*, furent *sabordés*[6] par leurs propres équipages pour leur éviter de tomber entre les mains des Français.

Pertes ♦Les Français capturèrent et incendièrent 92 navires sans parler de deux vaisseaux de guerre de l'escorte. D'autres périrent corps et biens sous les coups des batteries de Malaga. Les pertes pour l'Angleterre, la Hollande et l'Europe du Nord furent immenses.

Conséquence de cette défaite anglaise: Lorsque la nouvelle de cette catastrophe parvint à Londres, ce fut la désolation et l'accablement total. C'était en effet une sentence de mort pour de nombreux armateurs. Tourville tenait sa revanche de Cherbourg et de Saint-Vaast-La-Hougue.

Amiral Tourville



[6]**Le sabordage** est l'action d'ouvrir les **sabords** afin de couler volontairement le navire.

Saint-Malo. *Raid contre*

Date de l'action: 16 novembre 1693.

Localisation: Ville de France. Coordonnées géogra-



phiques: 48° 40' de latitude Nord, et 02° 00' de longitude Ouest.

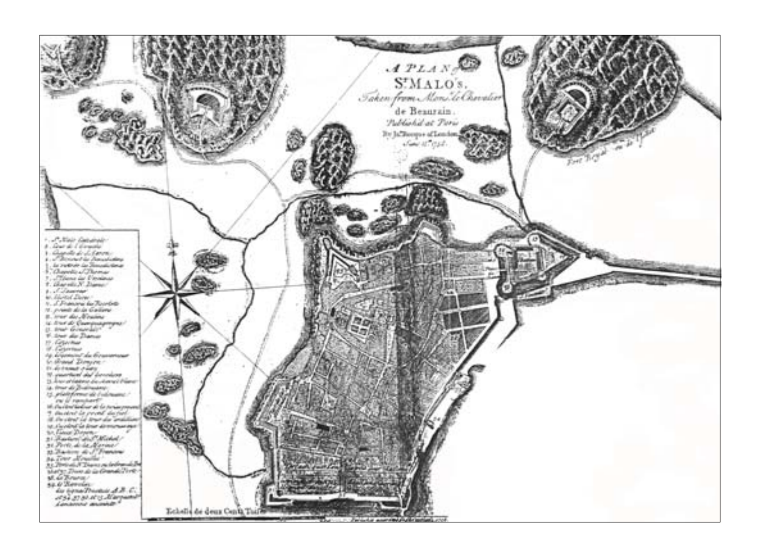
Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697. ***Contexte***: La destruction par les Français du *Convoi de Smyrne,* en représailles de l'attaque anglaise sur Saint-Vaast-la-Hougue, entraîna de nouvelles représailles de la part des Anglais: le bombardement de Saint-Malo. L'action des cor-

saires malouins, qui ruinaient le commerce maritime anglais, avait aussi incité les Anglais à choisir cette ville, pour faire d'une pierre deux coups.

Chefs en présence ♦**Français**: inconnus. ♦**Royal Navy**: le commandement de l'escadre de représailles fut confié au commodore Benbow.

Effectifs engagés ♦**Français**: inconnus. ♦**Royal Navy**: l'escadre était composée de 30 voiles dont 12 vaisseaux de ligne armés chacun de 60 canons, 4 galiotes lance-bombes, 10 ou 12 brigantines et quelques sloops.

Stratégie ou tactique: Bombardement du port; 12 vaisseaux



Saint-Malo, carte de Beaurain

escortèrent une **machine infernale** mais le résultat fut décevant. Ce vaisseau est décrit[1] comme une galiote [petite galère] de 300 tonnes. Dans la cale avaient été accumulés 100 barils de poudre à canon recouverts de goudron, de paille et de fagots. Par-dessus étaient placées 340 carcasses[2] remplies de grenades, de boulets de canons, de chaînes de fer et d'armes à feu chargées; le tout enveloppé dans du prélart.[3] Le navire était ouvert à six endroits, comme des

[1]Dans **L'Histoire de France sous Louis XIV**.
[2]Ou coffres à mortiers.
[3]Des **bâches goudronnées** de la marine. Le mot est resté, en patois québécois,

bouches béantes destinées à laisser jaillir les flammes qu'aucune eau n'arriverait à noyer. L'intention du commodore était de faire mouiller cette invention diabolique le plus près possible des murailles afin que la ville toute entière sautât lors de l'explosion. Saint-Malo était entièrement située sur un rocher qui devenait une île deux fois par jour avec la marée. Le château était solide, flanqué de grosses tours, entouré de fossés et défendu par une bonne garnison. Saint-Malo était alors une ville petite mais fort riche.

Résumé de l'action: Au milieu de novembre, l'escadre anglaise arriva au large de Saint-Malo. Les Anglais *battaient pavillon danois* pour s'approcher au plus près sans éveiller les soupçons. Ils reçurent la permission de s'ancrer où ils voulaient à 700 mètres des murs. Soudain, sur chaque navire surgit l'Union Jack,[4] tandis que la croix blanche du Danemark était escamotée. Les sabords furent levés et un furieux bombardement commença à pleuvoir sur la ville. Pendant quatre jours le pilonnage d'artillerie continua, avec "plus de furie que de succès."[5] En effet, quelques maisons seulement furent détruites et une partie de la muraille abattue. De plus, une unité anglaise d'Infanterie débarqua mais se contenta d'incendier un couvent isolé non défendu.

La nuit de tempête du 19 novembre étant particulièrement sombre, les Anglais profitèrent d'un fort vent et d'une marée qui sortait de l'ordinaire pour envoyer un brûlot de construction tout à fait spéciale dans l'intention de brûler la ville tout entière. Les Français appelèrent cela une «machine infernale[6]».

Cette machine incendiaire, poussée par le vent et par la marée, vint s'échouer sur un récif à quelques encablures de la cible qui lui avait été assignée. L'ingénieur déclencha l'incendie et s'éloigna au plus vite du «brûlot».

---

pour désigner du linoleum.

[4]Rappelons que *l'Union Jack* est le drapeau, dit britannique, composé par superposition des trois drapeaux qui composaient l'union britannique: celui d'Irlande, celui d'Écosse, et, au-dessus, celui d'Angleterre. Il fut adopté par le roi Jacques Ier de Grande-Bretagne qui portait aussi la couronne d'Écosse sous le nom de Jacques VI; d'où le nom du drapeau qui ne porta la croix d'Irlande que bien plus tard.

[5]Précise l'historien anglais Grant

[6]Elle était faite d'après le modèle de celle élaborée par l'ingénieur Lambelli pour la destruction du pont qu'Alexandre de Parme avait jeté sur l'Escaut au siège d'Anvers en 1585.

Dans le vent assez violent, le navire, vite transformé en brasier, brûla longuement. Enfin, retentit une formidable explosion, qui enfonça quelques fenêtres et souleva la toiture de plusieurs maisons de la ville. Un pan de muraille s'écroula dans la mer.

Selon Smollett, un débarquement aurait facilement pris la ville, mais Penbow... n'avait pas prévu de Corps de débarquement! Une unité de marins débarqua pourtant et démolit le Fort-Quince.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les effets de la machine infernale furent décevants et ne réussirent pas à calmer la terrible colère des marchands anglais qui avaient été ruinés dans la Baie de Lagos, lors de l'attaque du convoi destiné à la Foire de Smyrne.

SOURCES & LECTURES ◆Etienne Dupont, *Le château de Saint-Malo et ses prisonniers, 1689-1789*, Librairie ancienne Honoré Champion, Paris, 1925. ◆*Le Bombardement et la machine infernale des Anglais contre Saint-Malo en 1693, etc., Société de Bibliophiles Bretons*, Nantes, 1885. ◆Une Héroïne, *Episode du bombardement de Saint-Malo en 1693*, par Hte Harvat, Imprimerie de J. Haize, Saint-Malo, 1884. ◆Henri Griffet, *Recueil de lettres pour servir d'éclaircissement à l'histoire militaire du règne de Louis XIV*, publié à La Haye, 1760.



Camaret. *Attaque de*

Date de l'action: 18 juin 1694.

Localisation: Bretagne, France. 12 km au sud de Brest. Coordonnées géographiques: 48° 14' de latitude Nord, et 04° 29' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Pendant qu'une force combinée hollandaise et anglaise[1] ferait voile vers la Méditerranée, une autre, commandée par Charles, comte de Berkeley, devait rester dans les eaux anglaises pour débarquer un Corps d'assaut commandé par Talmash et destiné à attaquer Brest. Cette ville serait, semblait-il, une cible facile en l'absence du comte de Tourville et de son escadre. Talmash commandait 10.000 hommes et de nombreux cavaliers. L'escadre de Berkeley comportait 61 vaisseaux[2] avec navire-hôpital et brûlots commandés par les capitaines Schey, Vanderput et Allemande.

Les forces britanniques, déjà prêtes à partir, se trouvaient retenues en Angleterre par le mauvais temps. De leur côté, des troupes françaises et jacobites s'étaient concentrées sur les points névralgiques menacés. En venant de Sainte-Hélène, Lord Berkeley avait donné la Baie de Camaret comme point de ralliement, en cas de dispersion par une tempête ou de rencontre avec des vaisseaux de guerre français.

Chefs en présence ♦Charles, comte de Berkeley.

Effectifs engagés ♦38 vaisseaux anglo-hollandais, 12 galiotes et 80 transports. Le Corps de débarquement comptait 10.000 hommes.

Stratégie ou tactique: La ville de Brest occupait une pente de la colline donnant sur le port. L'entrée du port était défendue par un château construit sous Richelieu et partiellement creusé dans le roc. En outre, existait la citadelle. Vauban avait fait placer des batteries sur tous les points sensibles, et 8 grands radeaux chargés de plusieurs mortiers[3]

[1] Sous les ordres de l'amiral Russell.

[2] 38 gros vaisseaux de combat anglais et 23 hollandais. Au total, 61 navires en comptant les frégates et les transports logistiques.

[3] Certaines villes de Normandie avaient déjà utilisé des batteries flottantes similaires longtemps auparavant. Elles permettaient de porter la riposte en avant de la ville, et donc d'éloigner les Anglais qui se trouvaient, dès lors, hors de portée des murs.

mouillaient dans le port dont le passage étroit[4] mesurait 1.600 mètres de large.

La trahison fut une des causes de cet échec anglais. John Churchill, duc de Marlborough, qui était secrètement pour le roi d'Angleterre catholique Jacques II Stuart en exil en France, envoya le 4 mai un message annonçant que "12 régiments d'Infanterie de Ligne et deux d'Infanterie de Marine, étaient sur le point d'embarquer sous le commandement de Talmash afin d'aller détruire le port de Brest et les navires qui y seraient trouvés." Le roi d'Angleterre en exil communiqua immédiatement la nouvelle au gouvernement français qui soutenait son Parti Jacobite.

Le camouflage des batteries, qui ne se démasquaient qu'au dernier moment afin de surprendre l'ennemi et de le désarçonner, est une ruse de guerre qui date du fond des âges. Sun Tzu préconisait même le secret le plus complet possible, 4 siècles avant J.-C. "Le fin du fin, lorsqu'on dispose ses troupes, c'est de ne pas présenter une forme susceptible d'être définie clairement. Dans ce cas, vous échapperez aux indiscrétions des espions les plus perspicaces, et les esprits les plus sagaces ne pourront établir de plan contre vous[5]."

Résumé de l'action: Le 6 juin, la flotte anglaise arriva au large de la Bretagne. Elle vint mouiller devant Camaret, petit port peuplé d'une minuscule communauté de pêcheurs de pilchards, à 12 km au sud de Brest. Le général Talmash proposa de débarquer à Camaret et de marcher sur Brest. Mais le 7 juin, l'artillerie côtière française qui tenait enfin la flotte anglaise à portée, ouvrit un feu d'enfer avec sa batterie située à la pointe ouest de Camaret et à partir du château dominant les hauteurs de la Baie Bertheaume.

Peregrine, marquis de Carmarthen qui devint plus tard duc de Leeds, servait sous le commandement de Berkeley comme amiral de la Division Bleue. Ce noble excentrique vint reconnaître la baie à bord de son yacht PEREGRINE et réussit à passer à travers les boulets non sans en avoir reçu bon nombre dans les flancs. Peregrine fit donc rapport que la baie était fortement défendue. En dépit de

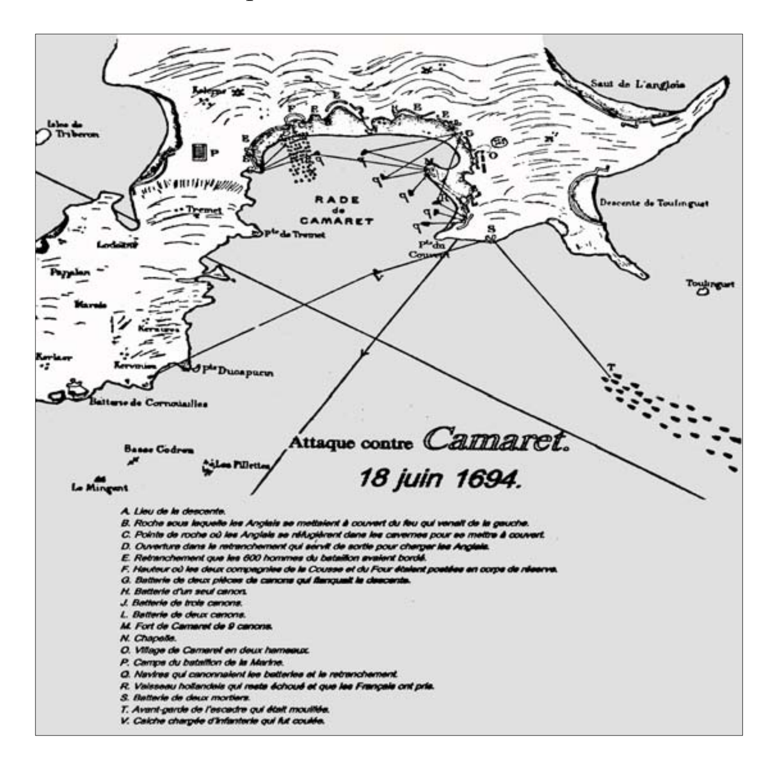
---

[4]Appelé le Goulet
[5]Sun Tzu, *L'Art de la Guerre*, Chapitre VI: Points faibles et points forts, verset 24.

cela, Berkeley et Talmash ordonnèrent au MONK [60 canons] et au DIAMOND [60 canons] de pénétrer dans la baie pour couvrir le débarquement.

Le 8 juin, les Anglais et les Hollandais tinrent un Conseil de guerre lequel décida de poursuivre le débarquement. Six autres vaisseaux de guerre furent envoyés en appui-feu dans la baie.[6] *Tous ces navires devaient concentrer leur tir sur le château.* Mais dès que Le MONK fut à portée, les mortiers français firent pleuvoir sur lui une nuée de projectiles.

À partir de la Pointe Ouest et de la Pointe des Fillettes (Sic!), le feu était très dense et les navires anglais recevaient les coups en enfilade dès leur entrée dans la baie.



Soudain, trois autres batteries, qui étaient restées masquées jusque-là, firent pleuvoir sur l'escadre anglaise de Débarquement une pluie de fer. Les navires anglais se pressaient

[6]The GREENWICH [54 canons], la galère The CHARLES [32 canons], The SHOREHAM [32], The DARKENSTEIN [44] The WESEP [30] et The WOLF [30]

—autant que faire se pouvait— pour se mettre en position de débarquement ou d'appui-feu. Les barges de débarquement furent rapidement remplies de troupes. Au grand mât de Berkeley flottait le drapeau rouge [signal], car les coups de canons prévus pour déclencher le débarquement avaient été noyés dans le fracas de l'artillerie française.

L'artillerie navale des 8 vaisseaux anglo-hollandais, concentrée sur le Fort de Camaret, rendait la vie de sa garnison très difficile. Partout où un débarquement était praticable, les Français avaient creusé des retranchements, hérissés de canons et d'armes individuelles, qui s'étaient embrasés sur toute leur longueur. De son côté Talmash était persuadé que les troupes françaises n'étaient pas composée de Réguliers mais de simples miliciens locaux. Il ordonna donc l'exécution du débarquement, en dépit de l'intensité de l'accueil. Les Anglais débarquèrent dans un fracas de fin du monde, Talmash en tête, l'épée à la main[7]. Un bataillon de Grenadiers toucha terre, appuyé par 900 mousquetaires armés, bien entendu, de mousquets et de piques.

Le débarquement se fit sous le couvert d'un gros rocher au sud de la baie. Un feu vif s'échangea alors et les Français constatèrent une certaine confusion dans le débarquement anglais. Voyant ces hésitations, deux compagnies d'Infanterie de Marine[8] contre-attaquèrent. Sous leurs coups, les Anglais firent demi-tour en direction de leurs barges de débarquement. Talmash fut mortellement blessé, tandis que d'autres unités françaises attaquèrent à leur tour afin d'empêcher les troupes anglaises de rembarquer.

Devant ce spectacle éprouvant, les barges encore au large firent demi-tour, mais celles qui étaient trop proches furent prises d'assaut avec leurs troupes qui jetèrent leurs armes afin de lever les mains en signe de reddition. Un navire d'appui fut même coulé. Tout son équipage se noya à l'exception de 8 hommes qui purent être sauvés. Un navire lance-bombes chargé d'hommes explosa, tuant toutes les troupes embarquées. The MONK, The CHARLES et The SHOREHAM étaient, eux-mêmes, devenus de vraies

[7]Lequel ne manquait certes pas de courage à défaut de jugement. Il fut tué.
[8]Conduites par le capitaine Beausire.

épaves chargées de cadavres. Des centaines de soldats anglais, tués ou agonisants, encombraient les plages et la mer, aujourd'hui peuplées de vacanciers sereins.

Plus de 1.000 soldats anglais étaient morts pour rien, par la trahison d'un seul d'entre eux. Les cadavres continuèrent durant des semaines d'être doucement déposés sur les plages de Bretagne. Talmash, qui agonisait, ordonna d'aller attaquer Brest, mais ses ordres ne furent pas suivis; le reste de l'État-Major anglais, voyant que la surprise avait été éventée, décida d'arrêter immédiatement l'expédition et de retraiter. Talmash mourut de la gangrène à Plymouth. Lord Cutts devint colonel des Coldstreams à sa place.

Pertes ♦Les Anglo-hollandais perdirent en outre plusieurs vaisseaux, certains furent abandonnés, et ensuite saisis par les Français. Les Alliés subirent globalement des pertes humaines de plus de 4.000 hommes, dont près de 1.000 tués, 500 prisonniers et plusieurs milliers de blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'armée et la population anglaises furent si traumatisées par ce carnage que le commandement anglais s'empressa de lancer le raid contre Dieppe afin de faire oublier celui de Camaret. À Dieppe, ils ne tentèrent aucun débarquement afin d'éviter une autre tragédie.

SOURCES & LECTURES ◆Georges Gustave Toudouze, *La Bataille de Camaret (18 juin 1694)*, Protat frères, Mâcon, 1899, in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. I, 1899. ◆*Mélanges historiques, littéraires, bibliographiques, publiés par la Société des bibliophiles bretons*, Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne, Nantes, 1878-1883. ◆Charles Sévin de Quincy, *Histoire militaire du règne de Louis le Grand, roy de France*, D. Mariette, Paris, 1726. ◆F.J. Hebbert & G.A. Rothrock, *Soldier of France, Sebastien Le Prestre de Vauban, 1633-1707,* P. Lang, New York, 1990.



Gauche: L'un des flammes de la marine russe. Elle est rouge & fendue au franc quartier blanc, chargé d'un sautoir bleu. Droite: Pavillon de Pologne; il est rouge, chargé d'un aigle d'argent.

Dieppe. *Raid contre*

Date de l'action: 22 - 23 juillet 1694

Localisation: France. Coordonnées géographiques: 49° 54' de latitude Nord, et 01° 04' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Désireux de masquer l'échec catastrophique de l'action contre Camaret, et de le faire oublier par la population anglaise, et sachant en outre que dans l'actualité une nouvelle chasse toujours la précédente, le Haut-Commandement anglais décida d'aller bombarder Dieppe.

Chefs en présence ♦inconnus.

Effectifs engagés ♦inconnus.

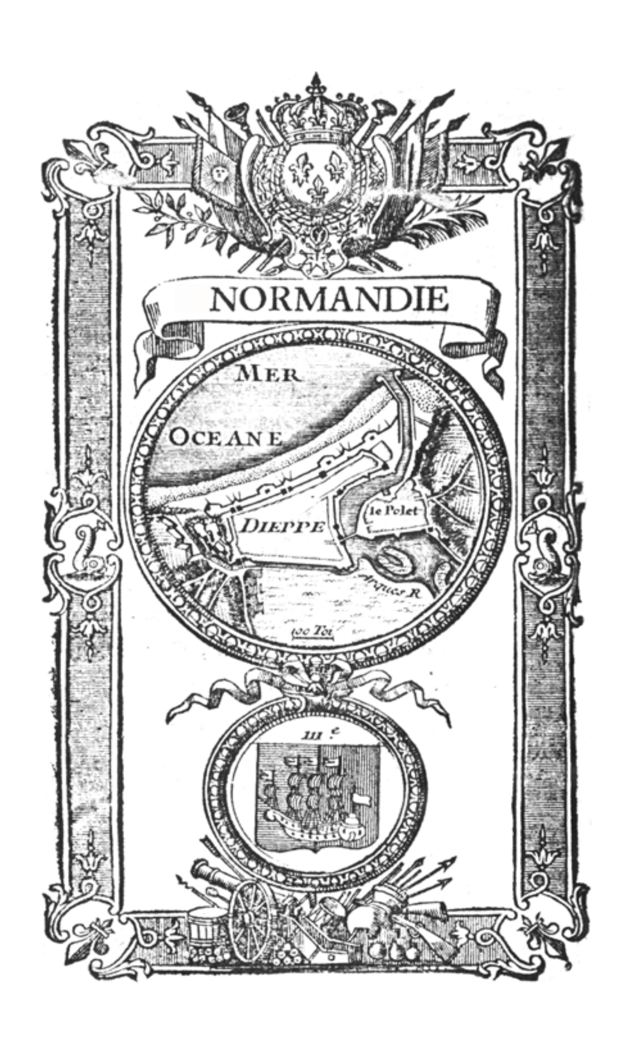
Stratégie ou tactique: la surprise.

Résumé de l'action: Bombardement du port, les 2/3 des maisons furent détruits.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Le bombardement réussit, mais aucun débarquement ne fut tenté par crainte d'un autre échec.

SOURCES & LECTURES ◆Roger Barré, *La Reconstruction de Dieppe, 1694-1720*, Les Amys du Vieux Dieppe, Dieppe, sans données de publication. ◆*Mélanges*, documents sur Dieppe publiés et annotés par MM. Ch. de Beaurepaire, Paul Le Cacheux, A. Héron et Hippolyte Sauvage, A. Picard et Fils, Paris, 1898. ◆Antoine Le Cordier de Bigars sieur de La Londe, *Mémoires d'Antoine de Bigars, sieur de La Londe. Relations du bombardement de Dieppe*, Imprimerie de L. Gy, Rouen, 1901. ◆Henri Griffet, *Recueil de lettres pour servir d'éclaircissement à l'histoire militaire du règne de Louis XIV,* publié à La Haye, 1760. ◆Jules Thieury, *Récits dieppois*, édité par J. Thieury, Dieppe, 1861. ◆Sébastien Le Prestre de Vauban, *Projets de M. le marechal de Vauban pour fortifier la ville de Dieppe, 1694-1699*, publiés sous la direction de Jules Thieury, A. Marais, Dieppe, 1864.


NORMANDIE
MER
OCEANE
DIEPPE
le Polet
Arques R
100 Toi

Dunkerque. *Raid contre*

Date de l'action: 22 - 26 septembre 1694.

Localisation: Flandre. Coordonnées géographiques: 51° 02' de latitude Nord, et 02° 20' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Les Français et les Alliés s'affrontaient mondialement, souvent sous forme de coups de main.

Chefs en présence ♦**Français**: Jean Bart. ♦**Royal Navy**: amiral Schovell.

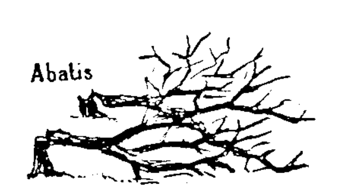
Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique: Bombardement naval. La ville avait déjà reçu de solides fortifications et le chenal du port était fortement flanqué de plusieurs forts dont, à l'Ouest, le *Château de Bonne-Espérance* [30 canons], le *Fort Risban* [46 canons], le *Fort Rouers* [16 canons]; et à l'Est du chenal, le *Fort-Vert* [30 canons], le *Fort-Blanc* [?] et le *Château-Gaillard* [12 canons].

Résumé de l'action: Bombardement du port par l'amiral Schovell, mais Jean Bart repoussa les Anglais.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le raid échoua, contribuant à la démoralisation de l'armée anglaise seulement, la nouvelle ayant été cachée à la population.



SOURCES & LECTURES ◆*An Exact list of the French army in Flanders, commanded by the Duke of Luxemburg, who acts the defensive part against the confederate army, commanded by the King of Great Britain*, Robert Hayhurst, Londres, 1691. ◆Bernard Pujo, *Vauban*, Albin Michel, Paris, 1991. ◆Maurice Millon, *Les Archers dunkerquois*, la Confrérie Saint-Sébastien de 1322 à 1965, historique de la Société des Archers Réunis de Saint-Sébastien et du Centaure, de l'Alliance dunkerquoise et des Archers de Guillaume Tell, Sans données de publication, Dunkerque, 1965. ◆Léon Morel & Michel Goetghebeur, *Dix siècles de vie quotidienne à Dunkerque*, Westhoek-Editions, Dunkerque, 1983. ◆Alexandre Bonvarlet, *Documents pour servir à l'histoire militaire de la ville de Bergues et du pays environnant, 1566-1668*, traduits et publiés par A. Bonvarlet, Dunkerque, 1860. ◆Louis Lemaire, *Dunkerque, le passé, le présent, l'avenir*, sans données de publication, Lille, 1935.



Pont d'Espierre. *Bataille du*

Date de l'action: septembre 1694.

Localisation: Belgique actuelle.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Les Alliés marchaient vers Oudenarde.

Chefs en présence ♦lieutenant-général de La Valette; le dauphin de France. ♦Guillaume III d'Orange, roi d'Angleterre.

Effectifs engagés ♦une vingtaine de bataillons d'Infanterie français. ♦les effectifs des forces alliées sont inconnus.

Stratégie ou tactique: L'action ne fut qu'un simple échange de tirs d'artillerie.

Résumé de l'action: Le dauphin avait pris la Cavalerie française avec 8 ou 10 bataillons d'Infanterie et avait été rejoint au Pont d'Espierre par Monsieur de La Valette, lieutenant-général qui commandait dans les lignes avec une douzaine de bataillons d'Infanterie. Il se mit en bataille à la vue des Anglo-alliés, et mit en action quelques pièces de campagne. La surprise de Guillaume d'Orange, qui croyait ne trouver que La Valette[1], fut si grande qu'il ne hasarda pas d'assaut ce jour-là. Le lendemain, Berwick alla joindre le dauphin qui n'était qu'à 20 km. Mais les Anglo-alliés se remirent en marche pour Oudenarde et les Français allèrent camper à Courtrai[2].

Pertes ♦faibles.

Conséquence de cette défaite anglaise: sans conséquences stratégiques.



---

[1]Et qui se trouvait devoir ainsi affronter la Cavalerie française, arme qu'il craignait par-dessus tout.

[2]Le maréchal de Luxembourg mourut cet hiver 1694-1695. **Villeroi** fut nommé à sa place. **Courtrai** est Kortrijk en néerlandais, sur la Lys en Belgique, Flandre-Occidentale.

SOURCES & LECTURES ◆Gentleman attending His Majesty during the whole campagne, *An Exact account of the siege of Namur, with a perfect diary of the campagne in Flanders, from the King's departure from Kensington, May the 12th, to his return to London, October. 11th, 1695*, Timothee Goodwin, Londres, 1695. ◆Edward D'Auvergne, *The history of the campagne in Flanders, for the year, 1695, with an account of the siege of Namur*, Mat. Wotton & John Newton, Londres, 1692, 1693, 1694. ◆Jean Tronchin Du Breuil, *Relation de la campagne de Flandre, et du siège de Namur, en l'année 1695,* H. van Bulderen, La Haye, 1696. ◆*The Campaign, 1692,* sans données de publication, 1692. ◆*An Exact journal of the siege of Namur microform : giving a particular account of the several sallies and attacks, and other most remarkable passages from the first investing of the place, together with the articles of capitulation, both for surrendring the city and castle,* J. Whitlock, Londres, 1695.

Train d'artillerie (1700)

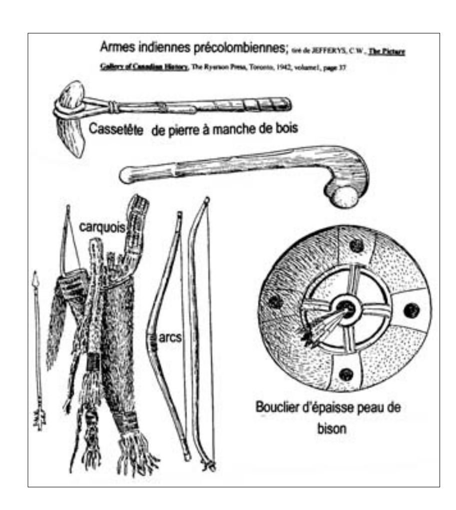


Fort-Nelson. *Siège de*

***Date de l'action*:** 24 septembre - 15 octobre 1694.

***Localisation*:** Baie d'Hudson. Nelson House au Manitoba[1]. Coordonnées géographiques: 55° 50' de latitude Nord, et 99° 00' de longitude Ouest.

***Conflit*:** Prolongement en Amérique du Nord de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg [1688-1697]. Guerre civile de religions en Angleterre. *French & Indian Wars* en Amérique du Nord. Les Anglais appelèrent French and Indian Wars toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763. De façon plus détaillée: Guerre de la Ligue d'Augsbourg ou *King William's War* [1689-1697], Guerre de Succession d'Espagne ou *Queen Anne's War* [1702-1713] et Guerre de Succession d'Autriche ou *King George's War* [1744-1748].



Contexte: La révocation de l'Édit de Nantes [1685] avait entraîné la formation contre la France de Louis XIV d'une coalition, "la Ligue d'Augsbourg".

En Angleterre, faisait rage la guerre civile. Contre leur roi Jacques II [catholique], les Anglais firent appel à sa fille Marie qui était protestante, et au mari de celle-ci, Guillaume III d'Orange, stathouder de Hollande. Dans la Baie d'Hudson se poursuivait la guerre économique.

Chefs en présence ♦**Anglais**: gouverneur anglais Bayley. ♦Français: le Canadien-français Pierre Le Moyne d'Iberville.

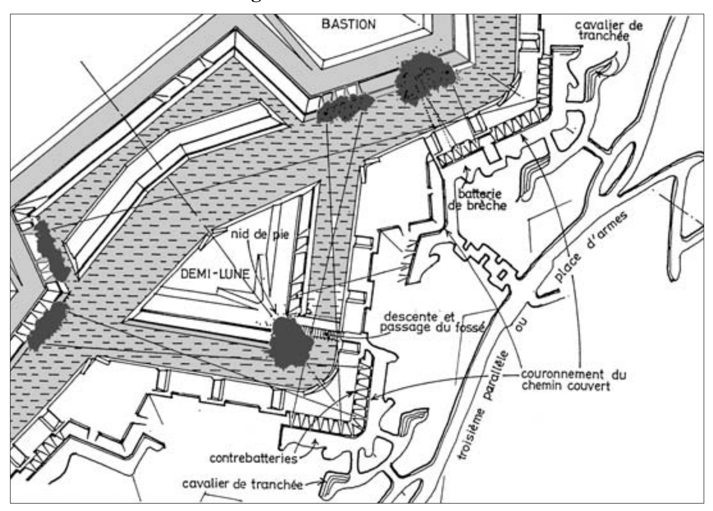
Effectifs engagés ♦**Français:** 2 frégates et 12 bateaux de pêche avec 110 Français et Indiens autochtones, sans compter les équipages. ♦Anglais: 60 hommes.

---

[1]*Fort-Bourbon* pour les Français.

***Stratégie ou tactique*:** Bombardement prolongé des défenses, puis la sommation fut acceptée avant l'assaut final. Le Fort-Nelson[2] était une bâtisse de 9 m de côté et de 4 m de hauteur; en haut était l'artillerie et en bas les logements. Tout autour, une double ceinture avec un intervalle de 1,80 m entre les deux palissades, terrassées avec un fossé de 4 m de large et de 1,80 m de profondeur; et une plate-forme au ras de l'eau armée d'une batte-


Fortifications: schéma général.



rie de 4 canons. Le tout était fait de bois et de terre.

Résumé de l'action: En 1693, d'Iberville se rendit en France pour obtenir des bateaux de guerre, Le JOLI et La SALAMANDRE, et aussi 12 bateaux de pêche. Ces navires arrivèrent à Québec le 11 juillet 1694. En chemin, ils s'étaient emparés d'un navire anglais. D'Iberville embarqua 110 coureurs de bois dont 10 Iroquois francophiles,[3] et, le 10 août, il mit à la voile pour la Baie d'Hudson avec cette escadre qui incluait les deux petits vaisseaux.

Le 24 septembre, il jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière Hayes. La nuit de son arrivée, 40 Français descendirent à terre pour bloquer le fort. Les Anglais s'enfermèrent dans leurs murs et aucun prisonnier ne put être capturé par les Français pour interrogatoire. Les troupes furent immédiatement débarquées,

---

[2]Fort-Nelson n'a rien à voir avec l'amiral, bien sûr, qui naquit à la fin du XVIII[e] Siècle. Le fort fut nommé selon le fleuve qui prend naissance dans le Lac Winnipeg, au Manitoba. Le fleuve fut baptisé en 1612 car un second-maître anglais, Robert Nelson, mourut durant un hivernage à son embouchure. Les Français appelaient La Hayes, la Sainte-Thérèse (Fl.)

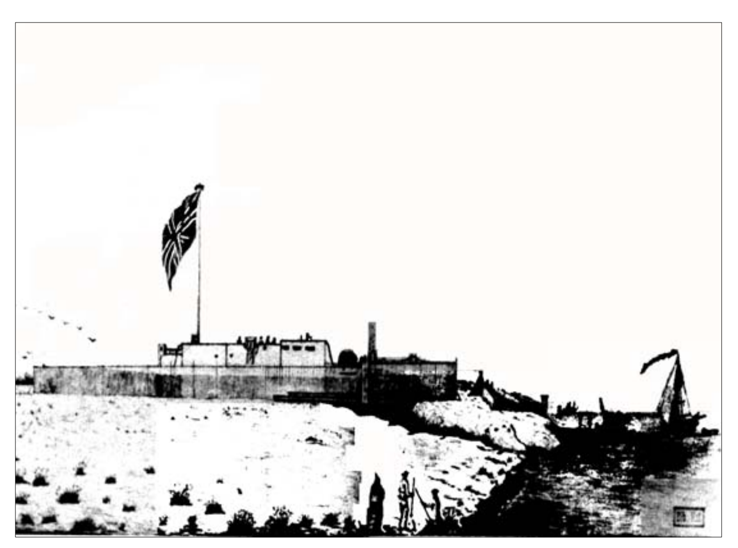
[3]En effet, certaines tribus iroquoises qui vivaient sur les marges immédiates de la Nouvelle-France, ou même à l'intérieur du territoire français, se montraient francophiles et participaient activement à la guerre contre les Anglais.

ainsi que quelques canons et mortiers. Ces pièces furent mises en place à 450 mètres des palissades de Fort-Nelson, et, pendant 3 semaines, le fort fut bombardé.

La SALAMANDRE, sur laquelle tout le matériel de siège avait été transbordé, remonta le 1er octobre la rivière Sainte-Thérèse, et passa devant le fort en essuyant sans mal trois ou quatre volées. Elle était sur le point d'atteindre son mouillage lorsqu'un coup de vent la fit s'échouer.

Le lendemain, la situation fut rétablie. Les Français firent de fréquents assauts pour prendre le fort mais furent repoussés à chaque fois par les Anglais, commandés par le gouverneur Bayley et ses lieutenants Kelsey et Walsh.

Le 4 octobre, Louis de Châteauguay, âgé de 18 ans et frère d'Iberville, tomba frappé à mort au pied des palissades. Le 9 octobre, les Français préparèrent de nouvelles batteries de canons et de mortiers. Le 13 elles étaient prêtes à entrer en action. Les Anglais suivaient ces préparatifs avec anxiété. Ils visaient les francs-tireurs français sans tenter aucune opération d'envergure. Le 13 octobre, d'Iberville envoya une sommation:



Fort York de la Baie d'Hudson.

"Si le fort ne capitule pas, il sera bombardé lourdement." Walsh chercha à négocier pour gagner du temps, mais d'Iberville ne lui donna que jusqu'au lendemain, 14 octobre, à 8 heures du matin.

Le lendemain, à l'heure dite, les Anglais envoyèrent Kelsey et Matthew pour capituler. Ils essayèrent de négocier encore, réclamant les Honneurs de la Guerre, mais d'Iberville ne leur

accorda que leurs effets personnels. À 15h00 le même jour les Français occupèrent Fort-Nelson.

Pertes ♦**Les Anglais** perdirent 53 prisonniers de guerre,[4] *36 canons et 6 pierriers.* ♦**Français:** pertes inconnues.

***Conséquence de cette défaite anglaise*:** D'Iberville passa l'hiver à Fort-Nelson, et, en juillet 1695, mit à la voile, laissant le sieur de La Forest en garnison. Le fort fut une fois de plus rebaptisé *Fort-Bourbon* et le nom de la rivière Hayes encore changé en *Sainte-Thérèse.*

SOURCES & LECTURES ◆Eugène Achard, *Le corsaire de la baie d'Hudson, Librairie générale canadienne,* Montréal, Librairie d'action catholique, Québec, 1941. ◆Guy Frégault, *Iberville le Conquérant,* Société des Editions Pascal, Montréal, 1944. ◆Walter Andrew Kenyon, *The battle for James Bay 1686*, Macmillan, Toronto, 1971. ◆Edward V. Dalton, *Fort Albany to 1763*, aucune donnée de publication, 1995. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne D'Iverville*, l'Action Catholique, Québec, 1934. ◆Richard Arès, *D'Iberville, Messager canadien,* Montréal, 1941.



[4]Toute la garnison si l'on exclut ceux qui avaient été tués.

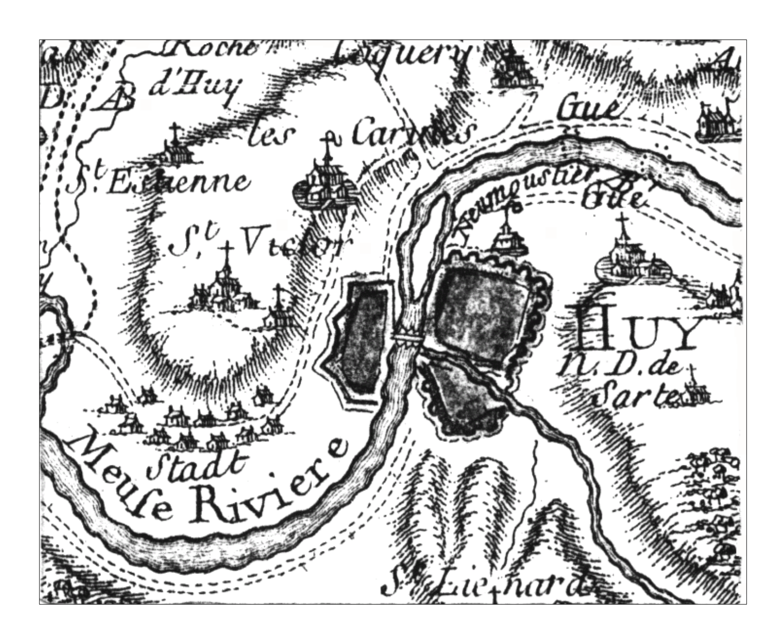
Huy. *Siège de*

Date de l'action: fin 1694.

Localisation: Flandres espagnoles; Belgique actuelle. Coordonnées géographiques: 50° 31' de latitude Nord, et 05° 15' de longitude Est.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

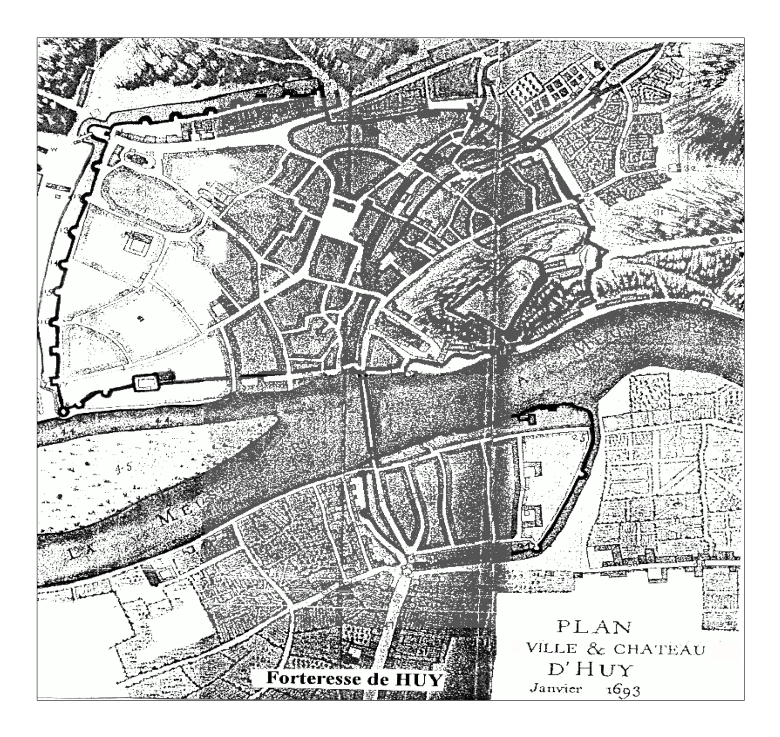
Contexte: Au mois de juillet, le dauphin de France s'avança jusqu'à *Rongres* puis revint vers *la Meuse* avec son armée. Grammont s'installa à *Statte* et Harcourt à *Saint-Léonard*.



Guillaume III d'Orange, roi d'Angleterre, campait à *Taviers-sur-Méhaigne*, n'osant pas plus qu'auparavant risquer une bataille malgré la supériorité numérique et stratégique de ses troupes. Pour créer une diversion, il se dirigea à grandes étapes vers l'Ouest où le maréchal François Henri de Montmorency-Bouteville, duc de Luxembourg, le suivit à marches forcées, couvrant ainsi la Flandre maritime. En levant son camp de Vinalmont [18 août], le maréchal français y laissa un détachement destiné à renforcer la garnison de Huy. Quelques jours plus tard, le 4 septembre, Guillaume III donna au duc de Holstein-Ploën l'ordre d'investir Huy et de reprendre la place-forte aux

Français. Tandis qu'il faisait préparer à Maestricht un parc d'artillerie de siège et les bateaux nécessaires au transport des armes et des munitions de guerre et de bouche..." Huy fut finalement investie le 15 septembre vers midi.

Chefs en présence ♦**Français**: Le major de Reignac, major



au Régiment de Navarre. ♦**Anglo-alliés**: Le duc de Holstein-Ploen, aidé de Claude François t'Serclaes de Tilly.

Effectifs engagés ♦**Garnison française**: 1.400 fantassins des régiments Ponthier et d'Angoumois, incluant une compagnie de Dragons. ♦**Anglo-alliés**: 23.000 hommes; 75 canons et 38 mortiers.

Résumé de l'action: Redoutant que la ville ne soit mise à mal par les bombardements et les incendies des alliés, le bourgmestre hutois [de Huy] envoya, avec l'accord du gouverneur militaire français, une délégation au duc de Holstein pour lui offrir les clés de la ville et lui présenter ses propositions de capitulation. Reignac exigea que les Alliés n'attaquent pas la citadelle à partir de la ville ou des faubourgs. Les Français s'engagèrent eux-mêmes à ne pas

tirer sur ces secteurs habités à partir de la citadelle qu'ils occupaient. La guerre semblait devenir moins inhumaine. Le 18, donc, conformément à ces négociations destinées à préserver les civils, les Français se retirèrent dans la citadelle, dans le Fort-Rouge et le Fort-Picard qu'ils venaient de construire.

Sans attendre la première attaque, les Français prirent l'initiative et commencèrent immédiatement à diriger vers les positions alliées un feu meurtrier. L'après-midi, ils tentèrent une sortie contre les troupes du major Cohorn, mais furent repoussés avec de lourdes pertes. Le 19, les Alliés mirent en batterie leur artillerie de siège qui venait d'arriver par la Meuse: 53 canons et 28 mortiers. 22 canons et 10 mortiers étaient déjà en position devant la place. Le soir du 21, toute l'artillerie anglo-alliée était en batterie: une batterie sur le mont Corroy, une autre près de la contrescarpe, une 3e sur la Sarte, la 4e près du faubourg Saint-Léonard et la 5e à la Porte des Croisiers.



Piquiers : 1. En 1520 ; 2. En 1615.

Ce jour-là, les Français tirèrent peu car ils étaient fort occupés à couvrir leurs fortifications d'une couche protectrice de terre et de gazon. Mais le lendemain, ce fut un échange très dense de projectiles.

Vers midi le 22, les alliés, couverts par un intense bombardement d'artillerie, ouvrirent la tranchée au pied du Fort-Picard. Les jours suivants, le bombardement se maintint de part et d'autre. Le 24, le feu cessa et un assaut fut lancé sur les brèches pratiquées dans les forts Rouge et Picard. Submergées sous le nombre, les petites garnisons de ces deux forts furent tuées ou faites prisonnières. Les tours Tardavisée et Saint-Léonard furent également prises. Des 300 hommes de ces garnisons, 60 seulement parvinrent à

gagner le château avec leur lieutenant grièvement blessé.[1]

Dans la forteresse, la plupart des défenses: casemates, bastions et courtines, étaient en ruines, démolies par l'intense feu d'artillerie des Alliés, mais Reignac refusait de capituler. Le 27, l'artillerie alliée battit le château en brèche, toute la matinée. À midi, les brèches étaient praticables. Reignac, à qui il ne restait que 700 hommes valides, fit alors hisser le drapeau parlementaire pour leur épargner un assaut inutile. La capitulation fut signée le 28.

Pertes ♦assez lourdes de part et d'autre, quoique inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Les Français obtinrent les Honneurs de la Guerre. Ils sortirent par la brèche pour gagner Namur avec armes et bagages, tambours battants et étendards déployés. Les blessés et les malades intransportables furent laissés aux soins des *barbiers*[2] militaires de l'armée alliée.

SOURCES & LECTURES ◆Jean-Pierre Rorive, *La guerre de siège sous Louis XIV, en Europe et à Huy*, Editions Racine, Bruxelles, 1998. ◆Emile Dantinne, *Etudes & recherches sur l'histoire de la ville de Huy*, Etablissement Degrâce, Huy, 1924, 1927. ◆F.J. Hebbert & G.A. Rothrock, *Soldier of France, Sébastien Le Prestre de Vauban*, *1633-1707,* P. Lang, New York, 1990. ◆Edward D'Auvergne, The history of the campagne in the Spanish Netherlands, Anno Dom. 1694, with the journal of the siege of Huy, Matt. Wotton & John Newton, Londres, 1694. ◆*A series of twenty-seven colored military maps of the Netherlands, executed during the later part of the XVIIth century; chiefly on a scale of 2 5/8 inches to a Flemish league. Cartographic data 2 5/8 inches to a Flemish league*, 1694-1703. [La douzième page contient les plans de Huy]

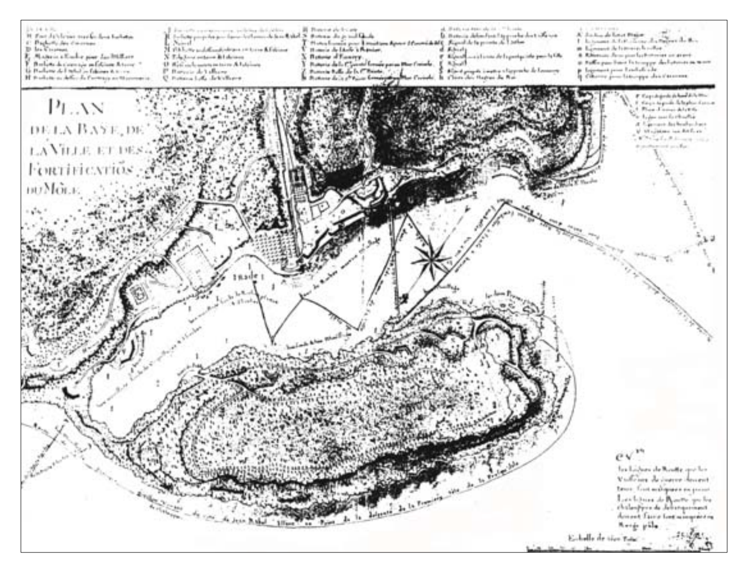
[1]Lieutenant de Condron.
[2]Qui exerçaient depuis le Moyen-Âge la médecine et la chirurgie.

Saint-Domingue. *Attaque de*

Date de l'action: 1695.

Localisation: *Savannah-de-la-Mer* s'appelle aujourd'hui *Sabana de la Mar* sur la Bahia de Samana au N.-E. de Santo-Domingo. Coordonnées géographiques: 19° 04' de latitude Nord, et 69° 23' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.



Môle Saint-Nicolas de Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti)

Contexte: Le 14 janvier 1695, l'escadre du commodore Wilmot quitta Plymouth, Angleterre, à destination de l'Amérique. Pour éviter que le secret de sa mission ne soit éventé et connu des Français, comme l'avait été l'attaque contre Brest[1], Wilmot ne devait ouvrir l'enveloppe qui contenait l'objectif de sa mission qu'en atteignant le 40° de Latitude Nord. Ce qu'il fit, pour apprendre qu'il devait faire voile vers la Jamaïque, puis coopérer avec les Espagnols d'Hispaniola[2] afin de détruire les établissements français de cette île des Grandes Antilles. Pour faire d'une pierre deux coups, dans cette guerre économico-religieuse, il avait ordre de ravager les pêcheries françaises de Terre-Neuve en rentrant en Europe. L'escadre anglaise atteignit donc l'Île de

[1]Voir Camaret, 1694, et la trahison de John Churchill, duc de Marlborough. Les trahisons pour raison religieuse étaient courantes.

[2]Ancien nom de l'île d'Haïti ou Saint-Domingue.

Saint-Christophe puis Savannah-de-la-Mer, à l'extrémité orientale d'Hispaniola, dans le but de contourner par mer la côte ouest de l'île, et de bombarder la place sur sa façade maritime, si toutefois le gouverneur espagnol de Saint-Domingue était prêt à marcher contre les Français de Port-de-Paix. À cette époque, les Français avaient 19 vaisseaux-pirates en Guadeloupe et en Martinique, avec trois vaisseaux de guerre de 40 canons chacun.[3] Malgré toutes les précautions des Anglais, les Français établis à Hispaniola, qui semblent avoir eu un service de renseignements assez efficace, apprirent que les Anglais arrivaient. Lorsque ces derniers surgirent et vinrent mouiller devant Savannah, les Espagnols préparèrent une troupe de 1.700 soldats auxquels se joignirent 650 Anglais. Cette troupe se mit en marche vers la Baie de Manchioneal[4], à l'embouchure de la Diver où devait la rejoindre l'escadre. Les Espagnols envoyèrent en outre un renfort de trois vaisseaux de guerre à l'expédition. Pour éviter les problèmes de préséance maritime avec les Anglais ─extrêmement susceptibles dans le domaine patriotique─ le commandant espagnol décida carrément de naviguer *sans* pavillon! Cela aurait aussi eu l'avantage de tromper les Français s'ils n'avaient pas été au courant de ce qui se tramait.

Chefs en présence ♦**Français**: entre autres Monsieur Ducasse[5]**.** ♦**Anglais***:* le commodore Wilmot, duc de Rochester, commandait la flotte; le major Jarvis Lillingston l'armée de Port-de-Paix.

Effectifs engagés ♦**Français**: 500 hommes à Port-de-Paix. Une vingtaine seulement à Cap-Français. ♦**Anglais**: environ 3.000 hommes sans compter les marins.

Stratégie ou tactique: Attaque amphibie. Attaque du fort en tenaille.

Résumé de l'action: Après avoir perdu six jours à errer dans la baie, le commodore Wilmot se dirigea vers Cap-Français[6] où il débarqua des troupes. Puis il s'approcha du fort qui ouvrit le feu sur lui, endommageant fortement Le

---

[3]L'un ayant été pris aux Anglo-hollandais à Camaret [1694].
[4]An français **Mancenille**.
[5]Jean-Baptiste Ducasse [1646-1715], gouverneur de Saint-Domingue depuis 1691.
[6]Aujourd'hui **Cap-Haïtien.**

SWAN. Le fort comptait quelques canons mais une garnison insuffisante. Tandis que les marins l'attaqueraient à revers par l'arrière, secteur où le terrain dominait le fort lui-même, les troupes de terre l'assailliraient de face. Mais, durant la nuit, les Français enclouèrent les canons[7] et firent sauter les fortifications. Ils brûlèrent aussi plusieurs maisons de la ville de Cap-Haïtien. Après quoi la petite garnison se retira à Port-de-Paix.

Le major Jarvis Lillingston fut alors envoyé avec 300 soldats anglais et les Espagnols contre Port-de-Paix qui se trouvait à 100 km de là. Mais cette troupe s'égara dans la nature alors généreuse et finit par écumer la région, car beaucoup désertèrent pour piller à leur compte. Au lieu de marcher sur Le Petit-Goâve comme il en avait reçu l'ordre, Wilmot occupa la ruine du Cap-Français et se mit, lui aussi, à piller le pays "for his own private advantage".[8] Voyant le comportement erratique des Anglais, les Espagnols les abandonnèrent et rentrèrent dans leurs quartiers.

Pendant ce temps, et en attendant le retour des troupes anglaises qui ravageaient la région, l'escadre anglaise avait débarqué 400 marins à 7 km à l'est de Port-de-Paix. Ce Corps se mit à brûler les maisons et les plantations françaises de la région en dépit des tirs de harcèlement fréquents de la part de francs-tireurs français et noirs. Finalement les Anglais firent débarquer des canons et des mortiers, mais... sans faire descendre les accessoires destinés à les mettre en batterie.(!) Pour excuser son retard dans le siège du fort français, le colonel Lillingston affirma: "Nous n'étions que 2.500 hommes en tout, fatigués et sans vivres, sans train d'artillerie ni matériel de siège." Il ajouta que les marins refusaient de l'aider.[9]

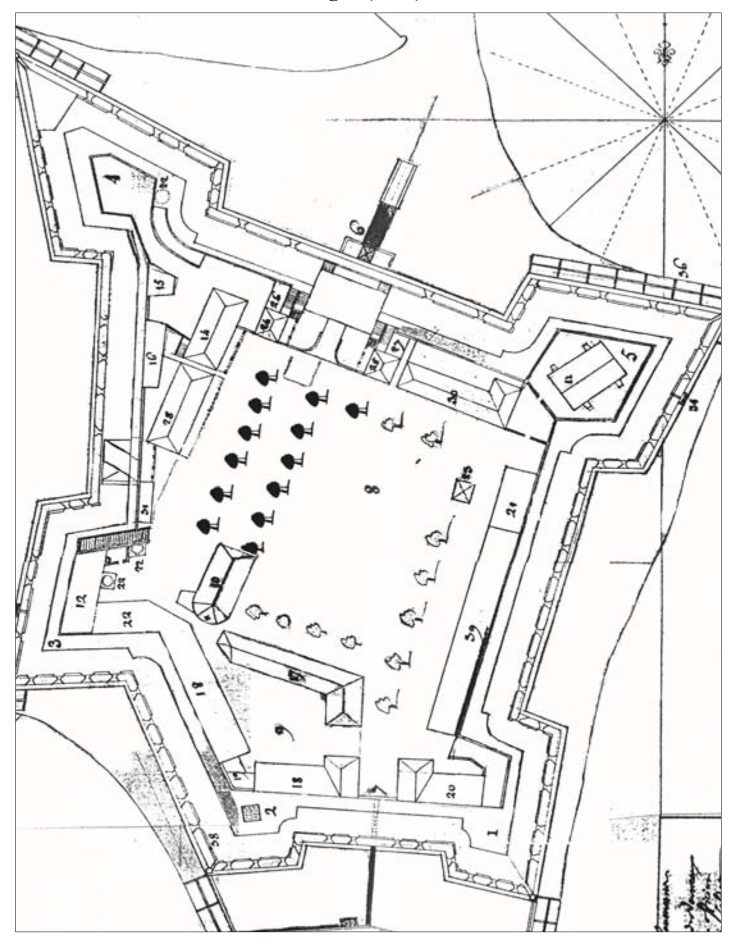
Monsieur Ducasse, gouverneur français de Port-de-Paix fut enfin sommé de capituler par roulement de tambour; il répondit de la même façon par un refus. Alors les Anglais mirent en batterie 10 pièces d'artillerie sur une colline adjacente, et, quelques jours après, une partie des

---

[7]L'**enclouage** d'un canon consistait à enfoncer de force un énorme clou dans sa lumière pour l'empêcher de servir. Inutile de préciser qu'on n'encloue plus les canons de la même façon depuis qu'ils se chargent par la culasse. La lumière était le trou par lequel on enflammait la poudre d'un canon ou d'un mousquet.
[8]Écrivirent les historiens anglais. "à des fins personnelles."
[9]Car lui-même était en désaccord avec le commodore Wilmot.

bâtiments intérieurs du fort furent mis en ruines par un dense bombardement qui tua de nombreux réfugiés.

Fort Saint-Louis de Saint-Domingue (1740)



Le 2 juillet, la brèche dans le mur du fort était praticable et le bastion presque totalement démoli. Les Anglais se préparèrent à donner l'assaut final qui allait être désespéré pour les Français trop peu nombreux. Le colonel Lillingston fit armer 300 grenades en présence de quelques prisonniers français qu'il laissa délibérément s'enfuir vers le fort. L'officier anglais espérait que les prisonniers décriraient ses préparatifs impressionnants et que la garnison capitulerait devant les forces démesurément trop grandes des assiégeants. En fait, la réaction des Français fut

différente et inattendue, selon le récit même du colonel anglais. Le 3 juillet, la garnison française du fort décida de percer à l'improviste les lignes de contrevallation et d'abandonner le fort devenu indéfendable. Les 500 hommes[10] s'élancèrent donc à la baïonnette. "Vers 02h00 du matin,[11] nous entendîmes une grande déflagration de mousqueterie sur la façade maritime du fort. Une autre suivit ainsi qu'une pétarade de coups de feu durant 15 minutes. Je dépêchai mon frère Jarvis avec 250 hommes pour en savoir plus. Dès qu'il arriva dans le secteur du commodore, il trouva tout à l'envers et nombre de ses hommes hors de combat. Le gouverneur du fort, semble-t-il, voyant arriver l'assaut général et peu désireux de signer un traité de capitulation, avait pris tout ce qu'il pouvait pour percer nos lignes et décrocher. Les Français réussirent à s'approcher tout près du camp de nos marins indisciplinés sans donner l'éveil, les mitraillèrent sans merci, jetèrent la confusion chez eux puis leur firent face[12] pour laisser le temps à tous, hommes, femmes et enfants, de décrocher."

Le combat fut long et coûteux et les Français, quoique beaucoup moins nombreux, réussirent, grâce à l'effet de surprise et de panique, à percer les lignes anglaises. Les pertes furent très lourdes de part et d'autre mais les Français parvinrent à décrocher. Lillingston fit aussitôt occuper le fort abandonné et le fit garder par des sentinelles pour éviter le pillage.

Bientôt le commodore arriva avec 500 marins et, tapant sur l'épaule du colonel, il claironna ironiquement: "Maintenant, major, je suis plus fort que vous!" Il ordonna alors aux sentinelles de l'armée de terre de décamper et livra les magasins du fort au pillage de ses marins.[13] Pour se consoler, le colonel rassembla tous les esclaves qu'il put trouver et alla les vendre à la Jamaïque pour 5.000 livres. Au total, il amassa l'astronomique fortune de 25.000 livres en pillages divers.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Le 17 juillet,

[10]300 blancs et 200 noirs.
[11]Raconta le colonel anglais.
[12]À l'arme blanche, baïonnette et poignard.
[13]Toujours selon l'historien anglais Grant.

toutes les troupes anglaises, l'artillerie, le butin et les prisonniers embarquèrent afin de regagner la Jamaïque. "En soixante jours,[14] nous avions ruiné les plantations sur 150 kilomètres, démoli deux forts et capturé près de 1.000 Noirs, lesquels, comme chacun sait, valent 20 livres par tête. Les marins emportèrent un butin de 40.000 livres au moins. Si le butin ne fut jamais livré à qui de droit et si le Roi a été volé aussi bien que les troupes, je n'ai aucune réponse à cela. Le dommage que nous avons infligé à l'ennemi ne sera jamais réparé pour 200.000 livres sterling. Nous avons déraciné la colonie entière, laissant l'ennemi éparpillé dans des trous et dans les bois, et faisant des Espagnols les maîtres de tout."

Mais ce butin énorme ne devait pas participer à sa richesse. Sur le chemin du retour vers l'Angleterre, une tempête détruisit et engloutit presque toute son escadre chargée de butin jusqu'aux écoutilles. Quant au commodore Wilmot, il mourut lui-même des fièvres avant d'avoir revu son pays natal.

SOURCES & LECTURES ◆Pierre-François-Xavier de Charlevoix, *Histoire de l'isle espagnole ou de S. Domingue, écrite particulierement sur des memoires manuscrits du P. Jean-Baptiste Le Pers, jésuite, missionnaire à Saint-Domingue, & sur les pièces originales qui se conservent au Dépôt de la Marine*, Chez François L'Honoré, Amsterdam, 1733. ◆Jean Pierre Desliannes, *Précis pour Jean Pierre Deslіannes, habitant au Massacre, quartier du Petit-Goave, demandeur en opposition à l'execution de l'arrêt de la cour, en date du 21 janvier 1789, au principal intimé en appel dordonnance du juge du Petit-Goave du 10 octobre 1788 contre le sieur Grenier, etc.,* Port au Prince, [1789.◆Charles Malo, *Histoire de l'île de Saint-Domingue, depuis l'époque de sa découverte par Christophe Colombe jusqu'à l'année 1818*, Delaunay, Paris, 1819.

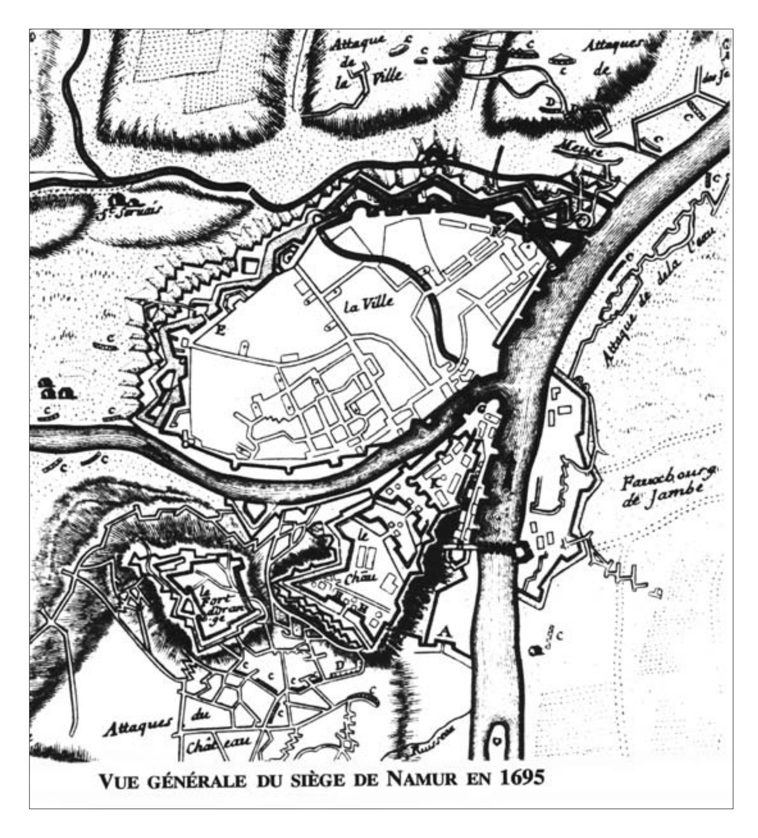
[14]Écrivit le colonel Lillingston pour se justifier.

Namur. *Siège de*

Date de l'action: 3 juillet - 4 août 1695.

Localisation: Belgique actuelle, à la confluence de la Sambre et de la Meuse. Coordonnées géographiques: 50° 27' de latitude Nord, et 04° 52' de longitude Est.

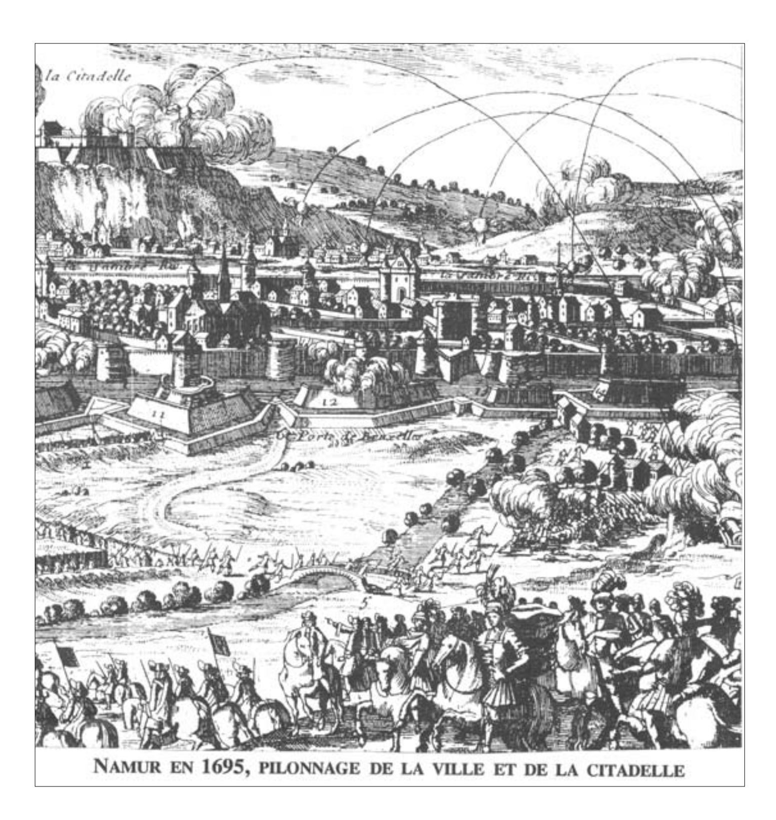
Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.



VUE GÉNÉRALE DU SIÈGE DE NAMUR EN 1695

Contexte: La perte de Namur en 1692 fut pour les Anglo-alliés un coup terrible. La puissance de Louis XIV s'étendait de plus en plus sur les Pays-Bas. Le roi d'Angleterre, Guillaume III d'Orange, hollandais de naissance, décida de reconquérir cette forteresse. Durant la campagne de 1695, les Français, qui venaient de perdre Louvois et le maréchal de Luxembourg, se contentèrent de rester sur la défensive en Flandre, derrière leurs lignes de "*fortifications*" qui zigzaguaient de Namur à la mer.

Chefs en présence ♦**Alliés**: Guillaume III d'Orange, roi d'Angleterre; Maximilien Emmanuel, gouverneur des Pays-

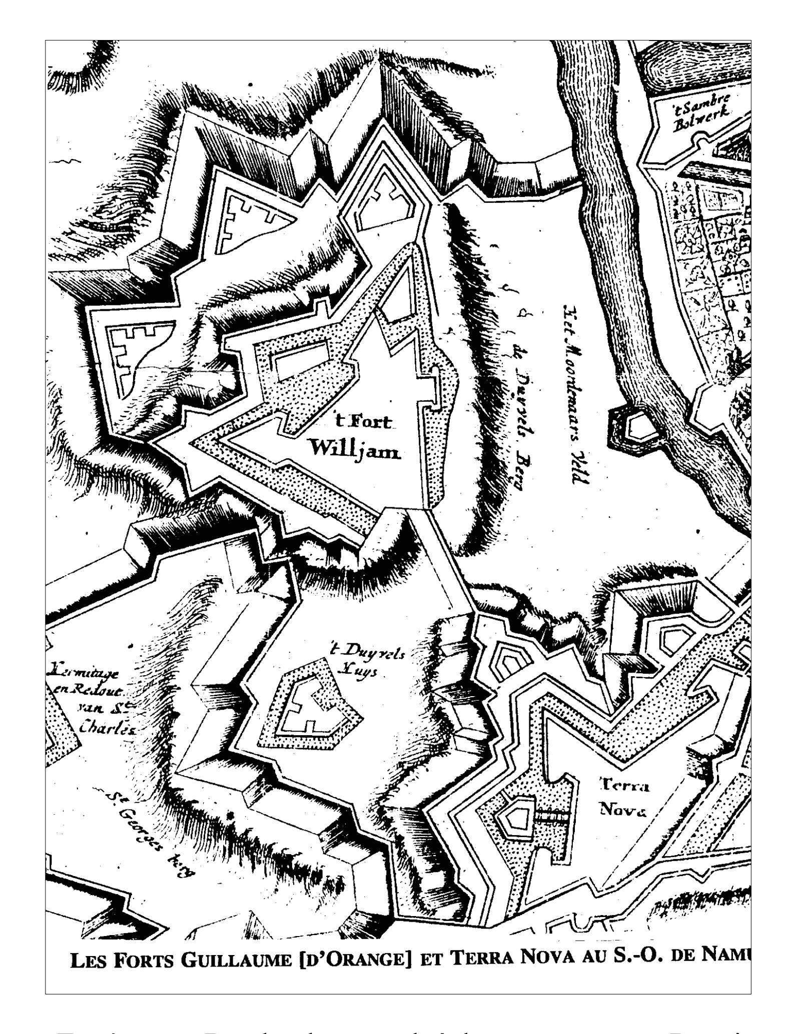


NAMUR EN 1695, PILONNAGE DE LA VILLE ET DE LA CITADELLE

Bas; général Cohorn. ♦**Français**: le duc Louis François de Boufflers, maréchal de France; le duc de Villeroi.[1]

Effectifs engagés ♦**L'armée assiégeante** comptait 10.000 Anglais, Hollandais et Bavarois avec une formidable artillerie. Régiments de l'armée anglaise, selon D'Auverquerque, chapelain des Écossais: Cavalerie anglaise, 3 escadrons. 1st *Regiment of English Guards* [2 bataillons d'Infanterie]. *The Coldstreams Guards*, *The Scots Foot Guards, The Royal Scots Regiment, Selwyn's* [2nd Foot], *Queen's Royals, Trelawney's* [14th Foot], *The Royal Welsh Fusiliers* [23rd Foot], *The Edinburgh Regiment* [25th Foot], *The Seymour's, The Stanley's, The Lauder's, The Sanderson's, The Colling-*

[1] François de Neufville, duc de Villeroi, maréchal de France; 1644-1730

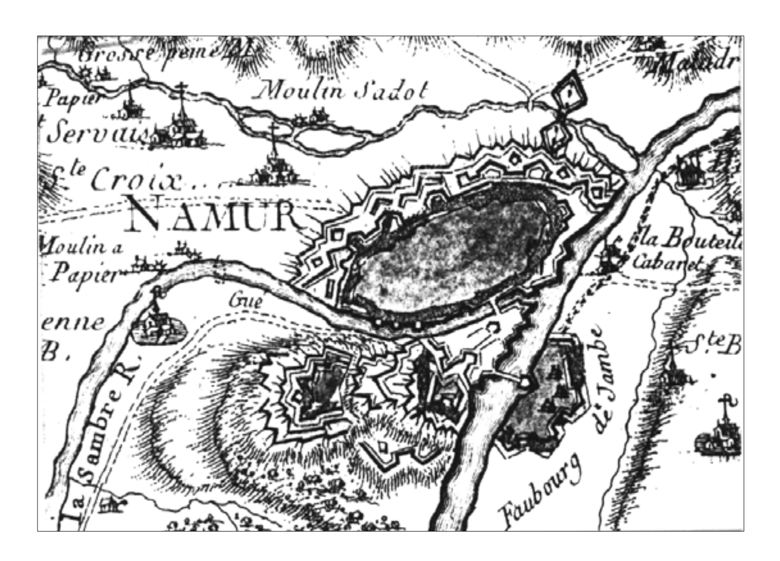


LES FORTS GUILLAUME [D'ORANGE] ET TERRA NOVA AU S.-O. DE NAMU

Tactique: Bombardement, brèches et assauts. Depuis 1692, les Français avaient renforcé et amélioré considérablement la défense de Namur. Des travaux de fortification avaient été entrepris près du *Fort-Orange*. Un retranchement, appelé "*Ligne Vauban*" ou "*des Français*", protégeait à présent les ouvrages de la citadelle du côté de *La Marlagne*. Les extrémités de ce retranchement, à *La Gueule-du-Loup* et au *Tienne-Maquet*, étaient munies de redoutes. En outre, quatre lunettes avaient été élevées sur les hauteurs

dominant Namur du côté de Heuvy et d'Herbatte, consolidant ainsi l'enceinte bastionnée. Enfin, la place-forte, commandée par le marquis de Boufflers, était riche en munitions, en vivres et en hommes [environ 16.000]. La tâche des alliés n'était donc pas aisée.

Résumé de l'action: Le 1er juillet 1695, Maximilien-Emmanuel, gouverneur des Pays-Bas, électeur de Bavière, assisté de Cohorn, vint investir cette place-forte occupée



par les Français. Guillaume III d'Angleterre, campé au Mazy, près de Gembloux, se trouvait à la tête d'une *Armée d'Observation*.[2]

Au nord de la ville, des ouvrages avaient été construits sur les hauteurs de Bougé, et ce fut contre ces ouvrages que Guillaume d'Orange dirigea sa première attaque. La brigade des Guards avança, sous le feu des Français, jusqu'aux palissades, puis épaula, tira une volée et chargea. En dépit d'une forte résistance, le premier ouvrage fut emporté, puis le deuxième, et ainsi de suite.

Le 18 juillet 1695, les Alliés s'emparèrent des fortifications avancées de Namur. Ils bombardèrent ensuite les bastions de la Porte Saint-Nicolas et de la Porte de Fer, de

[2]Chargée d'empêcher le duc de Villeroi de venir secourir les assiégés avec ses troupes.

Saint-Roch et des Récollets.

Dans un autre secteur le Royal Scots et le 7th Fusiliers remporta aussi quelques succès. Les Anglo-alliés perdirent 2.000 tués et blessés. Les ouvrages extérieurs emportés, la tranchée fut ouverte contre la ville elle-même et l'assaut suivant fut lancé contre l'ouvrage avancé de la Porte Saint-Nicolas. 800 Anglo-alliés y perdirent la vie. Puis eut lieu l'attaque de la contrescarpe devant la porte elle-même; ce qui donna aux Alliés la possession de la ville.

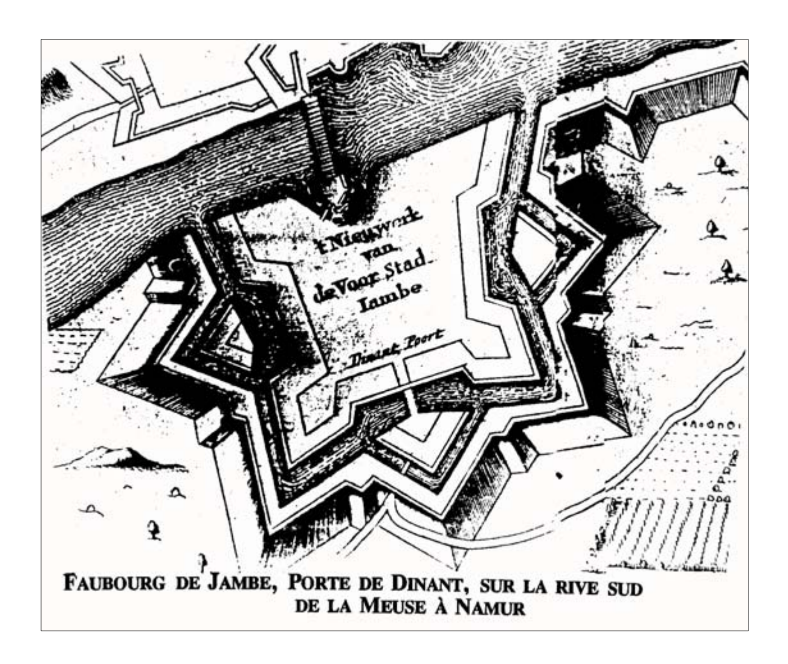
Le 4 août, les Français se retirèrent dans le château dont le siège commença aussitôt. Le Mur Vauban, le Fort Orange, Terre-Neuve et le Donjon furent violemment bombardés par des batteries installées sur la rive gauche de la Sambre, le long des remparts, entre les portes de Bruxelles, et sur les hauteurs de Ronet. Le 30 août, les troupes de Maximilien-Emmanuel entrèrent dans la Plaine de Salziènes et partirent à l'assaut des ouvrages avancés de la citadelle. Les alliés durent attaquer à travers 1 km de terrain découvert, battu par les Français. Cela fut trop pour eux. L'attaque échoua. Quelques jours après, une brèche ayant été ouverte, une colonne d'assaut s'élança mais fut repoussée. La 2e colonne d'assaut réussit à pénétrer dans la brèche où se distingua un régiment irlandais.[3] Les Français de ces ouvrages résistèrent d'abord avec obstination. Cependant, les attaques furieuses et répétées des Alliés leur avaient infligé de lourdes pertes. Aussi le marquis de Boufflers, ne recevant pas de secours de l'extérieur, se résigna à capituler le 1er septembre.

Pertes ♦lourdes quoique inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Ainsi la France perdait Namur. Peu après, en 1701, Maximilien-Emmanuel de Bavière, gouverneur des Pays-Bas, désormais allié de la France contre l'Empire, l'Angleterre et la Hollande, réussit à chasser de Namur la garnison alliée et la remplaça par des troupes françaises. En 1713, le Traité d'Utrecht fit passer les Pays-Bas espagnols et Namur sous la souveraineté de la Maison d'Autriche. Mais, en septembre 1746, Namur fut de nouveau assiégée par les Français. La garnison hollandaise capitula le 30 septembre 1746.

---

[3]The **Royal Irish**, envoyé en fer de lance.



FAUBOURG DE JAMBE, PORTE DE DINANT, SUR LA RIVE SUD DE LA MEUSE À NAMUR

SOURCES & LECTURES ◆Gentleman attending His Majesty during the whole campagne, *An Exact account of the siege of Namur, with a perfect diary of the campagne in Flanders, from the King's departure from Kensington, May the 12th, to his return to London, October. 11th, 1695*, Timothee Goodwin, Londres, 1695. ◆Edward D'Auvergne, *The history of the campagne in Flanders, for the year, 1695, with an account of the siege of Namur*, Mat. Wotton & John Newton, Londres, 1692, 1693, 1694. ◆Jean Tronchin Du Breuil, *Relation de la campagne de Flandre, et du siège de Namur, en l'année 1695,* H. van Bulderen, La Haye, 1696. ◆*The Campaign, 1692,* sans données de publication, 1692. ◆*An Exact journal of the siege of Namur microform : giving a particular account of the several sallies and attacks, and other most remarkable passages from the first investing of the place, together with the articles of capitulation, both for surrendring the city and castle,* J. Whitlock, Londres, 1695.

***Saint-Jean**. Bataille navale de la*

Date de l'action: 3 août 1696.

Localisation: Acadie, Nouvelle-France. Nouveau-Brunswick actuel. Coordonnées géographiques: 45° 53' de latitude Nord, et 67° 25' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: L'expédition contre Fort-Pemaquid, dirigée par le chevalier canadien-français d'Iberville, comprenait L'ENVIEUX et Le PROFOND. Le 27 juin 1696, la flottille arrivait à la *Baie des Espagnols*[1]. Là, d'Iberville trouva 30 Indiens qui lui remirent un message de Villebon, gouverneur de l'Acadie, l'avertissant que des vaisseaux anglais lui avaient tendu une embuscade dans la rivière Saint-Jean. Chaque année un seul navire faisait la liaison France-Acadie, et l'escadre anglaise, ne sachant pas que, cette année-là, le navire n'était pas seul, avait décidé de l'intercepter et de l'attaquer. D'Iberville décida d'aller à leur rencontre afin de leur jouer un de ces mauvais tours dont il avait le secret.

Chefs en présence ♦**Français**: Le Moyne d'Iberville.[2] ♦***Anglais****: inconnus.*

Effectifs engagés ♦2 petits navires **français** de type corvette. ♦3 bâtiments **anglais**: 2 frégates et un brigantin.

Stratégie ou tactique: Canonnades et feu de mousqueterie.

Résumé de l'action: Le 24 juillet, après avoir embarqué 24 Abénaquis, de l'eau et du bois, les 2 navires français quittèrent la *Baie-des-Espagnols* et s'arrêtèrent, le 3 août, à 35 km de la Rivière Saint-Jean. La brume commença à se dissiper vers midi. À 14h00 le temps était clair. Ce fut alors que les 2 vaisseaux de guerre et le brigantin anglais furent aperçus, à 25 km de là, se dirigeant droit sur les deux Français. Afin de donner le change, d'Iberville ordonna à Bonaventure qui commandait Le PROFOND de hisser le pavillon anglais et de fermer ses sabords comme s'il s'agissait d'une prise. D'Iberville s'élança alors sur les trois Anglais: Le NEWPORT [frégate de 24 canons] se dirigea vers L'ENVIEUX tandis que Le SORLINGS [36 canons] se jeta sur Le PRO-

---

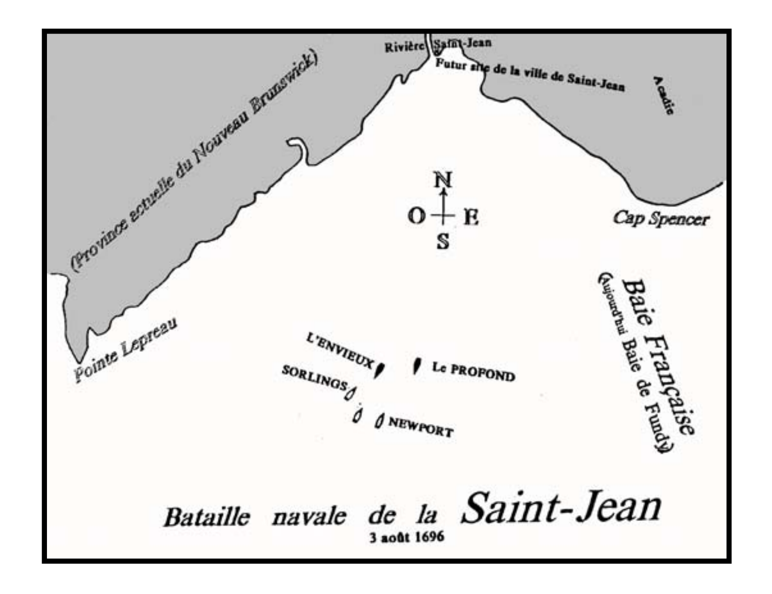
[1]site actuel de **Sidney** en Nouvelle-Écosse.

[2]Pierre Le Moyne d'Iberville, marin et explorateur français né à Ville-Marie, aujourd'hui Montréal [1661-1706]. Fondateur de la colonie de la Louisiane en 1699.

FOND pour le reprendre à son "équipage de prise". Mais, à portée de fusil, Bonaventure hissa la flamme française et démasqua ses batteries pour envoyer toute une bordée de boulets dans les flancs du SORLINGS, pendant que ses marins balayaient d'une décharge de mousqueterie le pont du même navire. Le SORLINGS, voyant le danger, chercha alors à se réfugier dans la rivière Saint-Jean, mais, bloqué par d'Iberville qui tourna ses batteries de flancs contre lui, il s'enfuit vers la haute mer. Le NEWPORT tenta aussi de prendre le large, mais L'ENVIEUX se jeta à sa poursuite et la frégate capitula au moment où les Français se disposaient à monter à l'abordage. Après quoi, d'Iberville se lança à la poursuite du SORLINGS, et, vers 17H00 le rattrapa. La canonnade commença mais la nuit tomba bientôt et l'Anglais réussit à mettre l'obscurité à profit pour s'enfuir. Le lendemain, d'Iberville se prépara à attaquer le Fort-Pemaquid.

Pertes ♦Les Anglais perdirent deux navires sur trois. Les pertes humaines ne sont pas connues.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'embuscade anglaise fit long feu et d'Iberville arriva à bon port. Le siège de Pemaquid put se dérouler dans de bonnes conditions pour les Français.

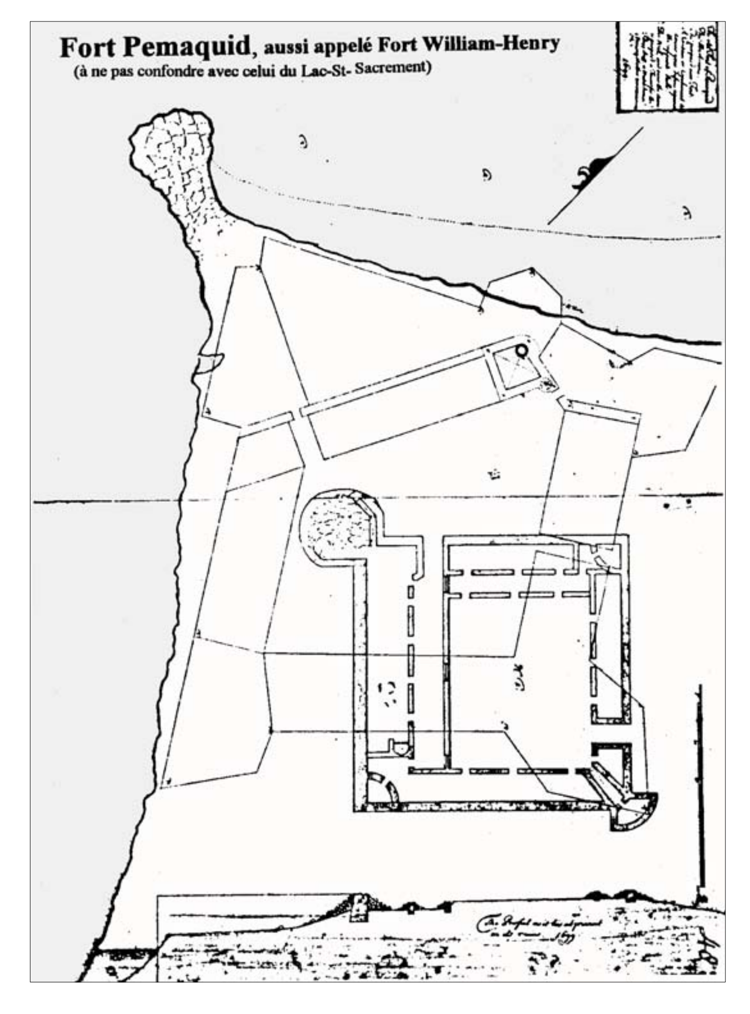


Fort-Pemaquid. *Siège de*

Autre nom: Fort Kennebec; Fort William-Henry,[1] Maine, États-Unis d'Amérique.

Date de l'action: 15 - 17 août 1696.

Localisation: États-Unis, à l'embouchure de la Kennebec.



Coordonnées géographiques: 45° 30' de latitude Nord, et 69° 55' de longitude Ouest.

---

[1]À ne pas confondre avec son homonyme, construit au bord du Lac Saint-Sacrement, Canada, durant la Guerre de Sept Ans.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Le fort anglais de Pemaquid avait été érigé sur le territoire des Indiens francophiles Abénaquis. Le Gascon-béarnais Jean d'Abbadie baron de Saint-Castin possédait une grande influence sur ces tribus. Les Abénaquis étaient le bouclier de l'Acadie française. Ce baron, commandant du fort de Pentagouët, était marié à la fille d'un chef Abénaquis. Pemaquid avait été construit par les Anglais pour neutraliser toute velléité anti-anglaise de la part des Abénaquis. Ces derniers l'avaient détruit en 1689. Rebâti après la prise de Port-Royal en 1690 par les Anglais, il était *réputé imprenable* et subjuguait les Indiens Abénaquis. Par cette neutralisation des tribus francophiles, les portes de l'Acadie française se trouvaient grand ouvertes. Débarqué à La Rochelle le 25 octobre 1695, le chevalier canadien d'Iberville se trouva chargé en février 1696 d'attaquer Pemaquid. L'expédition comprenait L'ENVIEUX, Le PROFOND et la flûte WESP. Le 27 juin 1696, la flottille arriva dans la *Baie-des-Espagnols*. Là, d'Iberville trouva 30 Indiens qui lui remirent un message de Villebon, gouverneur de l'Acadie, l'avertissant que des vaisseaux anglais lui avaient tendu une embuscade dans la rivière Saint-Jean. Le même jour, Le WESP partit pour Québec afin d'aller y recruter des volontaires canadiens.

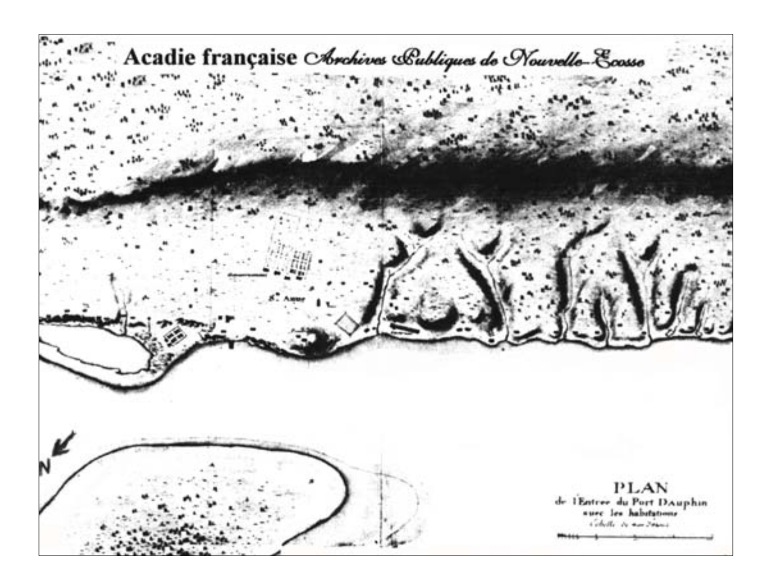
Chefs en présence ♦D'Iberville dirigeait le commando. ♦*Pascho Chubb* commandait la garnison.

Effectifs engagés ♦95 soldats anglais en garnison. ♦250 Indiens et 60 Français.

Stratégie ou tactique: *Le puits fournissant l'eau potable était à l'extérieur du fort*; tel était le talon d'Achille de ce fort réputé imprenable, et le manque d'eau eut tôt fait d'induire la garnison à capituler. La peur que Saint-Castin ne donne carte blanche aux Indiens Abénaquis, en cas de résistance, fit le reste. Pemaquid, donc, était le *«Fort William Henry»*, reconstruit en 1692 pour la somme astronomique de 20.000 livres, les 2/3 du budget annuel du Massachusetts. Il devait être le poste invincible du Nord-Est des Treize-Colonies, *assez puissant pour mettre en échec,*[2] tous les Indiens d'Amérique. Phips, devenu gouverneur du

[2]Selon le mot du gouverneur Sir William Phips, dont l'immodestie frisait l'arrogance.

Massachusetts, projetait de construire une chaîne de forts frontaliers destinés à protéger les colons contre les raids français en provenance du Canada et d'Acadie. Pemaquid



constituait le premier ouvrage-point d'appui de cette Ligne Maginot de défense. En fait, en 1696, il capitula aux Franco-indiens après 36 heures de siège! Le fort de Pemaquid ou Fort William-Henry fut alors démoli par les Français.

Voici la description officielle de la structure de la forteresse: Fort Pemaquid était une construction quadrangulaire *de pierre* qui dominait les rivières Kennebec et Sheepscot. Les murailles de 12 pieds de hauteur et de deux et demi d'épaisseur, flanquées de 4 bastions *massifs*, étaient armées de 16 pièces de 8 et de 24 [livres]. Sur les murailles courait une courtine qui aurait pu être efficace avec une garnison plus résolue. Selon des recherches récentes effectuées par une société américaine d'archéologie, les murs n'étaient pas faits de *pierres des champs*, comme il a été dit, mais de blocs de glaise et de sable[3]. Lors du siège, les Anglais mirent en batterie deux

[3]Ce qui laisse penser que des politiciens véreux ont détourné la plus grande partie des 20.000 livres destinées à sa construction.

gros canons sur les murs; paradoxalement, ce furent les murs du fort qui en furent ébranlés, de telle sorte que les Anglais durent les renforcer de poutres. Mais la principale raison de sa capitulation fut que, pour incroyable que cela puisse paraître, le puits avait été creusé... à l'extérieur du fort! Le fort ne fut jamais reconstruit par les Anglais en dépit de nombreux projets. Pemaquid avait été fortifié en 1677 et détruit en 1689; refortifié en 1692 et détruit à nouveau en cette année 1696.

En 1693, Frontenac avait déjà envoyé le chevalier d'Iberville avec 3 navires de guerre pour prendre ce fort. Mais ce dernier avait appris en route une fausse rumeur voulant qu'à Boston, une expédition navale se préparait à attaquer Québec. D'Iberville avait fait demi-tour en hâte

		Prêtres	Moines	Soeurs	Hommes	Garçons de 15 ans et plus	Garçons de moins de 15 ans	Femmes	Filles de 12 ans et plus	Filles de moins de 12 ans	Militaires	Indiens Hommes	Indiens Femmes	Indiens Enfants	Nombre total d'âmes	Églises ou bâtiments équivalents	Hôpitaux	Habitations	Moulins	Scieries	Wigwams	Chevaux ou juments	Poulins	Bétail à cornes divers	Bétail à laine divers	Canons	Fusils	Épées	Pistolets	Terres basses et culture (acres)	Plateaux en culture (acres)
Rivière Dauphin ou Port-Royal	Port Royal	1		1	9		6	6	2	4	1	6	6	14	55	1		14	1		4			17	30	17	8	4	2	6	3
	Le Cap				7	8	10	13	4	8		3	2	5	60			11	2		1	6		75	90		14			19	10
Bas de la rivière	A Beau Séjour						3	1	1	1					6			1						6			2			6	1
	A la pointe aux sauvages				3	1	2	4	2	1					13			3						29			1			8	
	A Ste Marie				2		3	2	1	5	1				14			2						30	11		3			12	
	A la pointe aux chesnes				6	2	6	6	8	6					34			5				2	1	42	70		7			28	½
	A l'Isle du Port				2		5	2	3	5					17			2						20	24		3			12	1
	A l'Isle Corneille				6	2	7	6	2	2					25			4						23	23		5			14	
Haut de la rivière	A la pointe de Paris				2	1	2	2	2	3					12			2						15	22		2			7	½
	Au d'Estroit				1	1	2	1	1						6			1						5	10		1			3	
	A la Préronde				2	3	8	2	2	7					24			2						38	49		4			19	5
	Aux Loups Marins				1	1	5	1		2					10			1						6	2		1			2	
	A l'afferme				2	3	8	2	1	4	1				21			2						29	30		3	1		21	½
	A Beaupré				2		2	1		1					8			1		1				13	12		2			8	
	A la Valée de Misère				1		1	1	2						5			1						16			1			3	
	A St. Christophle				1	3	2	1		2					9			1						15	31		1				6
	A la Montagne				1		3	2		2					8			1						13	18		1			4½	2
	A la Renaudière				1	2	2	2	2	3					12			2						12	23		2			7	
	A Bellisle				12	5	24	12	2	19					74			10						72	122		14			40	2½
	A la pointe aux chesnes				3		9	3		5					20			2						20	20		2			5	1
	A la Grave				2		1	1			1				5			1						13	20		2			4	2
	A la Grand Marre				2	2	5	1	1	1					13			3						18	17		2			8	
	A St. Jean				1	1		1	1	3					7			1						10	9		1			3	
	A Beaulieu				2	1		2	2	2					9			1						15	16		2			4	6
	A Vert Pré				*		2	4	1	6					17			3						21	26		4			7	2
	Au Bout du Monde				1		1	1	1	3					7			1						7	12		1			4	1½
	Les Mines	1			25	7	32	24	4	18	3	15	15	20	163	1		26	1		15			130	70		40		5	45½	
	Chicnitou	1			13	12	28	14	13	21		4	5	12	122	1		15	1		8	4	2	226	125		25	3	2	40	16
Rivière St-Jean	Je Messec et Medortec				2	1	2	2			3	82	62	134	268			4			40			2			7	2			5
	St. Louis et Fernuze				1			1			4	4	4	6	20			3			4						6	1			3
	Menagouet				2	1		1			3	7	8	7	29			1			3			3			4	1			2
	Pechmoucady				4	3	5	4	1	4		10	8	22	61			5			10			5			40	3			12
	Lincourt				2							20	20	33	75			4			20						2	1	1		2
	Magnie				3							10	10	6	29			2			9						3	1			
	Deaquet											15	15	38	68						15						6				
	Pentagouet	1			1	2	1	1	1	2	3	30	30	100	172			2			32						50	4	4		2
	Montenickis et Montenesim				2	2	2	1		1					8			2									2				
	Le Petit Plaisance				3	3		2							8			2						7			3				2
	L'archimaguan*				2		3	2				6	5	9	27			2						9			5				4
	Cap Breton				1						5	12	12	28	58			1			130						9				
	Isles St. Pierre											25	18	34	77						24						12				
	Canceau											3	3	7	13						3						4				
	Chedabouctou		2		20		7	12		8	2	12	14	26	103	1		4			6			4			40	20	6		7
	Chibouctou				1		1	1				7	7	19	36			1			7						5				½
	Labève				7		2	3				10	10	26	60			4			8						7	1	1		2
	Merliguech				1	5	2	1		1		4	4	3	21			1			2						2				½
	Port Rocheloir				5	3	4	5		3		6	6	9	41			4			3						6				1
	Cap de Sable				4	2	5	4		6	1	8	6	12	46			4			6			32	7		8	4			4½
	TOTAL	4	2	1	375	77	213	161	61	150	28	277	270	572	1996			165	5	1	829	12	3	968	889	17	373	46	21	340	108

Statistiques de l'Acadie

pour donner l'alarme.

Résumé de l'action: Le 4 août, les 2 navires français L'ENVIEUX et Le PROFOND, accompagnés de la prise anglaise Le NEWPORT, arrivèrent devant le fort acadien-

français de Pentagouet où attendaient près de 250 Indiens.

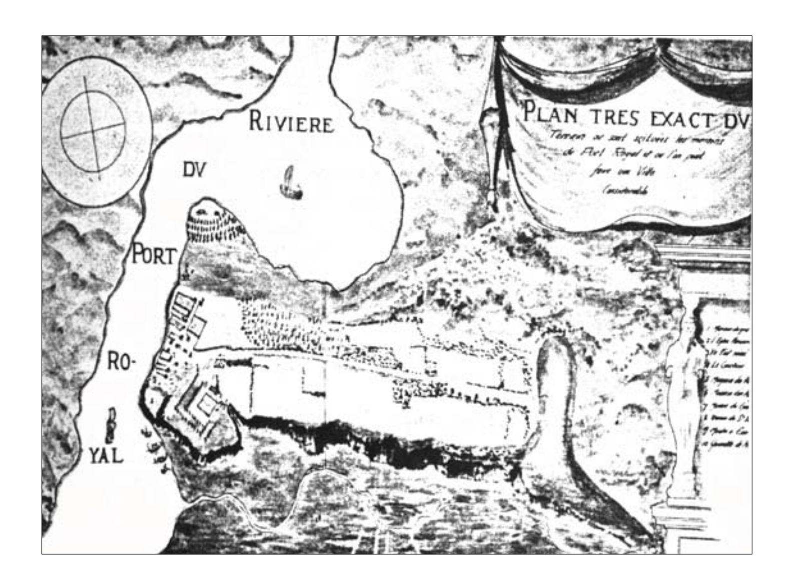
Le 13 août, la flottille mit le cap sur Pemaquid, par voie maritime. Voyageant par le réseau hydrographique, les Indiens, eux, se déplaçaient en canots sous la conduite du Gascon-béarnais Jean d'Abbadie, baron de Saint-Castin. Le 14 août, les Indiens parvinrent à Pemaquid et commencèrent à construire un chemin d'accès pour faire approcher l'artillerie de siège. Les vaisseaux arrivèrent enfin et débarquèrent canons et mortiers pendant que les Abénaquis cernaient et bloquaient le fort.

À 03h00 du matin le 15 août, d'Iberville débarqua de L'ENVIEUX et disposa ses batteries de siège. Dès le 14, un ultimatum fut envoyé au commandant Chubb qui, confiant, répondit par une vantardise. Les Franco-indiens commencèrent aussitôt à harceler le fort. Après la messe du 15 août, ils armèrent une batterie qui, à 15h00, était prête à entrer en action. D'Iberville fit envoyer quelques projectiles dans un but psychologique, puis Saint-Castin expédia un autre ultimatum, précisant que *si les Anglais ne capitulaient pas, les Abénaquis auraient carte blanche*. Épouvantée, la garnison anglaise força le gouverneur à capituler. D'Iberville leur refusa les Honneurs de la Guerre mais leur laissa la vie sauve. À 17h00, le 15 août 1696, 60 Français prirent possession de la forteresse.

Pertes ♦inconnues, probablement nulles.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les Français et les Indiens démolirent la forteresse jusqu'aux fondations. Le même jour, d'Iberville envoya en canots à Boston les 50 prisonniers dont Chubb. Les autres Anglais restèrent entre les mains des Français pour être échangés contre des corsaires français. Puis la flottille franco-indienne fit demi-tour. La Nouvelle-Angleterre était de nouveau ouverte aux incursions franco-indiennes.





Le secteur de Port-Royal d'Acadie.

SOURCES & LECTURES ◆ Nellis M. Crouse, *Lemoyne d'Iberville soldier of New France,* Ryerson Press Toronto, Cornell University Press, Ithaca, 1954. ◆Terence Kelleher, The winter campaign of Pierre LeMoyne d'Iberville across the Avalon peninsula 1696-1697, Maritime History Group, St Jean de Terre Neuve, 1973. ◆Alan F. Williams, *Father Boudoin's war: d'Iberville's campaigns in Acadia and Newfoundland, 1696, 1697*, Alan G. Macpherson, St. John's, Department of Geography, Memorial University of Newfoundland, 1987. ◆Terence Kelleher, *D'Iberville's campaign against the English in Newfoundland, 1696-1697*, Maritime History Group, Memorial University of Newfoundland, St. Johns, Terre-Neuve, 1973.

Renews*. Attaque de*

Date de l'action: début octobre 1696.

Localisation: Sud-Est de la Péninsule d'Avalon, à l'extrême Est de Terre-Neuve. Coordonnées géographiques: 46° 56' de latitude Nord, et 52° 56' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697. Campagne de Terre-Neuve de 1696.

Contexte: Un traité signé 10 ans plus tôt[1] reconnaissait aux deux puissances le monopole de la pêche dans leurs établissements respectifs de Terre-Neuve. Mais en 1690, une expédition anglaise avait, en violation des clauses de ce traité, dévasté le port de Plaisance, enlevé le gouverneur et pillé les colons français. En 1692, nouveau raid anglais contre Plaisance, mais échec après avoir tiré 1.600 coups de canons sans entamer les défenses françaises. D'Iberville décida de lancer des représailles contre les établissements anglais, mais elles furent retardées jusqu'en 1696.

Le ministre Pontchartrain confia l'expédition à Jacques François de Brouillan de Saint-André, gouverneur de Plaisance. Il devait attaquer St-John's par mer pendant que d'Iberville attaquerait par la terre. Mais par suite d'un conflit d'autorité[2], chacun des deux chefs voulant être le seul tacticien de la campagne, Brouillan attaqua avant l'arrivée d'Iberville.

Chefs en présence ♦le commando français avait deux chefs: Le Moyne d'Iberville et Jacques François de Brouillan de Saint-André. Cela ne manqua pas de créer des frictions.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique: Opération amphibie. Si les attaques avaient été combinées et synchronisées, elles auraient probablement réussi; mais le conflit de personnalité fit échouer l'attaque finale de St-John's.

Résumé de l'action: Quand d'Iberville arriva à Plaisance, le gouverneur Brouillan était déjà parti depuis 3 jours pour prendre St-John's, appuyé par 8 navires de pêches de Saint-Malo armés en guerre.

---

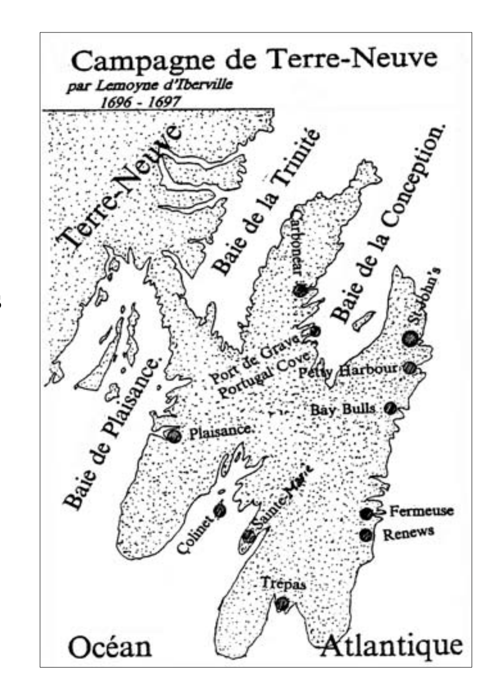
[1]En fait en 1687.

[2]L'éternel conflit entre Pieds-noirs et Métropolitains.

Le gouverneur était de retour le 17 octobre 1696 après avoir pris quelques petits postes secondaires le long de la route: *Renews*[3], ***Fermeuse* et *Bay Bulls*** où il s'empara en outre de quelques bateaux anglais. Mais il avait échoué devant St-John.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: La Péninsule d'Avalon commençait à passer aux mains des Français dans son entier.



SOURCES & LECTURES ◆Nellis Maynard Crouse, *Lemoyne d'Iberville, soldier of New France*, Kennikat Press, Port Washington, N.Y, 1972. ◆Rousseau, Edmond, *Les exploits d'Iberville, sans données de publication*, Québec, 1888. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne D'Iverville*, l'Action Catholique, Québec, 1934. ◆Jean Beaudoin, *Journal d'une expédition de d'Iberville*, Imprimerie de l'Eure, Evreux, 1900.

[3] *Rognouse* pour les Français.

Fort-Bourbon de la Baie d'Hudson.

Siège de

Autre nom: Fort-Nelson pour les Anglais.

Date de l'action: 29 - 31 août 1696.

Localisation: Nelson-House, Baie d'Hudson.Coordonnées géographiques: 55° 50' de latitude Nord, et 99° 00' de longitude Ouest. Voir aussi Fort-Nelson qui était le nom anglais de ce fort.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697. Campagne de la Baie d'Hudson de 1696. *French & Indian Wars* en Amérique du Nord. Les Anglais appelèrent French and Indian Wars toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763. De façon plus détaillée: Guerre de la Ligue d'Augsbourg ou *King William's War* [1689-1697], Guerre de Succession d'Espagne ou *Queen Anne's War* [1702-1713] et Guerre de Succession d'Autriche ou *King George's War* [1744-1748].

Contexte: Après avoir pris Fort-Nelson [Bourbon] en 1694, d'Iberville y avait laissé une garnison de 70 *coureurs de bois* dont 6 Iroquois avec Gabriel Testard de La Forest comme chef, et une année de vivres, de munitions, ainsi que des marchandises.

Chefs en présence ♦**Français**: Gabriel Testard de La Forêt. ♦capitaine William Allen.

Effectifs engagés ♦**Français**: 70 Français[1], incluant 6 Iroquois. ♦**Anglais**: 400 soldats réguliers anglais, non compris les équipages des cinq navires de l'escadre.

Stratégie ou tactique: Fusillade préliminaire et assaut par escalade.

Résumé de l'action: En 1696, une escadre de deux vaisseaux: Le BONAVENTURE et Le SEAFORTH de la Hudson's Bay Company[2] et 3 frégates de la Royal Navy, Le

---

[1]Des **coureurs de bois**.

[2]Compagnie de la Baie d'Hudson ou Hudson's Bay Company. Cette société de traite des fourrures fut enregistrée le 2 mai 1670. C'est la plus vieille compagnie des pays de langue anglaise. Son bureau-chef resta à Londres trois siècles, jusqu'en 1970. Puis il fut transféré à Winnipeg, Canada. Ironie du sort, la compagnie fut fondée par deux français, Médard *Chouart des Groseilliers* et Pierre-Esprit *Radisson*. Ils avaient essayé de créer une compagnie française de la Baie-d'Hudson mais s'étaient heurtés à un État français qui méprisait le commerce et les commerçants. Ils allèrent à Londres et obtinrent l'appui de la haute aristocratie anglaise, jusqu'au roi Charles II, dont la noblesse était assez solide pour ne pas *déchoir en travaillant et en se livrant au commerce* comme le craignaient les membres de la noblesse française. Les premiers vaisseaux, The EAGLET et The NONSUCH furent envoyés en 1668 et la charte d'enregistrement proclamée le 2 mai 1670. Le *"Gouverneur et la Compagnie*

HUDSON'S BAY, Le DERING et Le KNIGHT, le tout commandé par le capitaine William Allen, atteignit Fort Bourbon le 29 août 1696.

Le 30, les Français furent attaqués en force par les 400 hommes d'Allen. Une batterie fut installée sous couvert d'une vive fusillade; une brèche fut pratiquée dans les murs de bois, et plusieurs assauts donnés, mais repoussés, tout au moins au début. La résistance fut très forte, mais La Forest n'était pas en mesure de soutenir un siège trop long. Le 31 août, il capitula.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Durant les négociations préliminaires, Allen accorda tout ce que les Français demandaient, mais, *contrairement aux clauses de la capitulation,* les prisonniers français furent déportés en Angleterre pour être emprisonnés à Portsmouth pendant 4 mois au lieu d'être *relâchés sur des terres françaises.* Fort-Bourbon redevint Fort-Nelson.

SOURCES & LECTURES ◆Father Boudoin's war: d'Iberville's campaigns in Acadia and Newfoundland, 1696, 1697, par Alan F. Williams, Alan G. Macpherson, St. John's, Department of Geography, Memorial University of Newfoundland, 1987. ◆D'Iberville's campaign against the English in Newfoundland, 1696-1697, par Terence Kelleher, St. Johns, Nfld, Maritime History Group, Memorial University of Newfoundland, 1973. ◆Lemoyne d'Iberville soldier of New France, par Nellis M. Crouse, Ryerson Press Toronto, Cornell University Press, Ithaca, 1954. ◆The winter campaign of Pierre LeMoyne d'Iberville across the Avalon peninsula 1696-1697, par Terence Kelleher, Maritime History Group, St Jean de Terre Neuve, 1973.



d'Aventuriers" reçurent de vastes pouvoirs incluant les droits exclusifs sur tout le bassin hydrographique de la Baie d'Hudson. Cette vaste région, grande comme la moitié de l'Europe, fut appelée *Terre de Rupert*, en l'honneur du prince Rupert, cousin du roi, qui avait usé de son prestige pour convaincre la noblesse anglaise de participer à cette aventure commerciale. En 1990, sous la pression d'un groupe écologiste basé à Vancouver [Greenpeace], la Compagnie de la Baie d'Hudson cessa officiellement la traite des fourrures, au grand désespoir des trappeurs indiens et inuit qui durent s'en remettre à l'aide publique pour survivre.

Bay Bulls. *Attaque de*

Date de l'action: début octobre 1696.

Localisation: Terre Neuve. Coordonnées géographiques: 47° 19' de latitude Nord, et 52° 49' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Les Anglais ayant détruit la capitale française de Terre-Neuve [Plaisance], le gouvernement français décida d'attaquer les établissements anglais.

Chefs en présence ♦Jacques François de Brouillan de Saint-André; le Chevalier Le Moyne d'Iberville, gentilhomme canadien-français.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: inconnus. ♦**Français**: environ 500 hommes, coloniaux et métropolitains.

Stratégie ou tactique: Prise par assaut direct, avec appui-feu par mousqueterie.

Résumé de l'action: L'expédition française attaqua ensuite et prit d'assaut Bay Bulls et un navire anglais de 100 tonneaux.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les pêcheries anglaises de Terre-Neuve étaient dévastées.

SOURCES & LECTURES ◆Nellis Maynard Crouse, *Lemoyne d'Iberville, soldier of New France*, Kennikat Press, Port Washington, N.Y, 1972. ◆Rousseau, Edmond, *Les exploits d'Iberville, sans données de publication*, Québec, 1888. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne D'Iverville*, l'Action Catholique, Québec, 1934. ◆Jean Beaudoin, *Journal d'une expédition de d'Iberville*, Imprimerie de l'Eure, Evreux, 1900.

Pistolets italiens de calibre 55 (1690)



Fermeuse. *Attaque de*

Date de l'action: début octobre 1696

Localisation: Terre-Neuve, Péninsule d'Avalon. Coordonnées géographiques: 46° 49' de latitude Nord, et 52° 53' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697. Campagne de 1696 à Terre-Neuve.

Contexte: En 1690, des flibustiers anglais avaient dévasté le port de pêche de Plaisance, enlevé le gouverneur et pillé les colons français. En 1692, nouveau raid anglais contre Plaisance, mais échec après avoir tiré 1.600 coups de canons sans avoir entamé les défenses françaises. D'Iberville décida de lancer des représailles contre les établissements anglais.

Chefs en présence ♦Jacques-François de Brouillan de Saint-André, gouverneur de Plaisance.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: inconnus. ♦**Français**: environ 500 hommes.

Stratégie ou tactique: Prise par assaut direct après fusillade, sans artillerie.

Résumé de l'action: Après avoir pris "Rognouse" comme disaient et écrivaient les Français pour désigner Renews, la troupe commandée par Jacques François de Brouillan s'empara de Fermeuse, le poste suivant.

Pertes ♦faibles mais non chiffrées avec précision.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les postes de la Péninsule d'Avalon tombaient les uns après les autres entre les mains des Français, mais ces derniers se contentèrent de les piller.

SOURCES & LECTURES ◆Nellis Maynard Crouse, *Lemoyne d'Iberville, soldier of New France*, Kennikat Press, Port Washington, N.Y, 1972. ◆Rousseau, Edmond, *Les exploits d'Iberville, sans données de publication*, Québec, 1888. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne D'Iverville*, l'Action Catholique, Québec, 1934. ◆Jean Beaudoin, *Journal d'une expédition de d'Iberville*, Imprimerie de l'Eure, Evreux, 1900.

Petty-Harbour. *Attaque de*

Date de l'action: 29 octobre 1696.

Localisation: À deux lieues et demie de Petty Harbour sur la route de St-John's [Terre-Neuve]. Coordonnées géographiques: 47°28' de lat. Nord, et 52°43' de long. Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Un traité signé en 1687 reconnaissait aux deux puissances le monopole de la pêche dans leurs établissements respectifs de Terre-Neuve. Mais en 1690, des flibustiers anglais avaient dévasté le port de Plaisance. En 1692, un nouveau raid anglais contre Plaisance échoua. D'Iberville décida de lancer des représailles contre les établissements anglais; mais elles furent retardées jusqu'en 1696. Brouillan, gouverneur français de Plaisance, devait attaquer St-John's par mer pendant que d'Iberville attaquerait par la terre.

Chefs en présence ♦Le gouverneur de Terre-Neuve, Jacques François de Brouillan de Saint-André commandait les troupes métropolitaines. Le Chevalier Le Moyne d'Iberville, gentilhomme "pied-noir", c'est à dire né au Canada, était à la tête des *coureurs de bois* coloniaux[1].

Effectifs engagés ♦88 **Anglais.** ♦environ 500 **Français,** coloniaux et métropolitains.

Stratégie ou tactique: La troupe de Le Moyne d'Iberville serait aujourd'hui classée dans les Corps-francs ou commandos, tandis que les troupes de Brouillan étaient composées de soldats de métier ou Réguliers. Les pêcheries anglaises furent systématiquement détruites, ce qui montre un aspect *économique* de cette guerre de la Ligue d'Augsbourg à saveur surtout *religieuse.* L'attaque fut exécutée avec rigueur: attaque frontale des positions anglaises, tandis que des détachements, attaquant les deux flancs, provoquèrent la déroute des Britanniques.

Résumé de l'action**:** Quand d'Iberville arriva à Plaisance, au début octobre, le gouverneur Brouillan était déjà parti depuis 3 jours. Après quelques succès le long de la route, il échoua contre St-John's. La même année, d'Iberville et Brouillan décidèrent de renouveler l'attaque sur St-John's.

[1]L'équivalent des *rangers* anglo-américains et des *highlanders* écossais; ces deux mots désignant des *montagnards*.

La deuxième expédition partit vers le 29 octobre 1696. Après avoir passé Bay Bulls où les Français prirent un navire, ils envoyèrent 18 coureurs de bois en reconnaissance du côté de St-John's. Le gros des troupes s'ébranla le lendemain. D'Iberville prit avec lui 6 coureurs de bois, partit en avant-garde deux heures avant Brouillan de Saint-André qui commandait officiellement l'expédition, et rejoignit bientôt les 18 éclaireurs. Il les trouva face à un détachement anglais qui les attendait, embusqué sur une hauteur. D'Iberville s'élança aussitôt à l'assaut de la position et culbuta les Anglais qui prirent la fuite. Il les poursuivit jusqu'au-delà de Petty-Harbour, poste situé à 8 km de St-John's. La troupe cantonna à Petty-Harbour jusqu'au 28 novembre.

À l'arrivée de Brouillan, l'avant-garde de d'Iberville était déjà maîtresse du petit port situé à 8 km au sud de St-John's.[2] Le 28 novembre 1696, les troupes françaises quittèrent leur cantonnement de Petty-Harbour pour St-Jean. L'avant-garde: 30 coureurs de bois commandés par Jacques Testard de Montigny, et, 500 pas derrière, Brouillan et d'Iberville avec le gros des troupes. À deux lieues et demie, l'avant-garde buta contre 88 Anglais embusqués derrière des rochers. La fusillade éclata. L'avant-garde résista en attendant le gros des troupes. Brouillan arriva et lança une attaque frontale avec les réguliers français contre les rochers. D'Iberville prit une patrouille et contourna les positions anglaises pour attaquer de flanc. Alors Brouillan envoya une petite troupe effectuer une attaque semblable sur le flanc opposé. Les Anglais furent alors débandés et s'enfuirent vers St-John's située à 3/4 de lieue, talonnés par les Français.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les pêcheries anglaises de Terre-Neuve se trouvaient ainsi presque entièrement dévastées.



[2]Saint-John's, capitale actuelle de la province canadienne de Terre-Neuve.

St-John's. *Siège de*

Date de l'action: 28 novembre - 1er décembre 1696.

Localisation: Capitale anglaise de Terre-Neuve, dans la Péninsule d'Avalon. Coordonnées géographiques: 47°34' de latitude Nord, et 52°41' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697. Campagne de Terre-Neuve de 1696.

Contexte: Le 28 novembre les Français avancèrent contre St-John's, capitale de la partie anglaise de Terre-Neuve. Après quelques heures de marche, l'avant-garde de 30 Canadiens commandés par Jacques Testard de Montigny se heurta à 88 Anglais fortement retranchés derrière des rochers au sommet de la montagne qui surplombe St-John's.

Les Français s'élancèrent à l'assaut et emportèrent la position anglaise.

Chefs en présence ♦Le gouverneur français de Terre-Neuve Jacques François de Brouillan de Saint-André commandait les troupes métropolitaines. Le Chevalier Le Moyne d'Iberville, gentilhomme canadien, était à la tête des *coureurs de bois* coloniaux.

Effectifs engagés ♦Environ 500 Français, métropolitains et coloniaux. ♦335 Anglais.

Stratégie ou tactique: Les fortifications de St-John's comprenaient trois forts. Le plus puissant, érigé sur le littoral, dominait l'entrée du port. Les deux autres s'élevaient plus à l'ouest. D'Iberville, en tête avec ses *coureurs de bois,* pourchassa les Anglais jusqu'aux deux petits forts dont il s'empara assez rapidement, faisant 36 prisonniers. Brouillan arriva trop tard pour prêter main-forte aux coureurs de bois dans leur premier assaut; ensemble ils auraient pu prendre le fort le plus puissant par surprise. De Brouillan attaqua frontalement les positions anglaises qui couvraient la ville et d'Iberville les attaqua de flanc par un mouvement tournant.

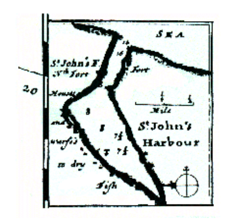
Résumé de l'action: Les Anglais survivants de la première attaque s'enfuirent dans une course folle vers St-John's, poursuivis par les Français. Ces derniers s'emparèrent du même élan de deux forts situés à l'ouest de St-John's et firent 36 prisonniers. Les autres Anglais s'étaient réfugiés

dans le Fort-William[3], le plus grand des trois ouvrages situés à l'entrée du port et défendu par 160 hommes et de l'artillerie. Les Français en commencèrent le siège en règle le 28 novembre. Avant de s'y enfermer, les troupes anglaises avaient dégagé les abords du fort en incendiant à la hâte les maisons. Des Français allèrent chercher un mortier à Bay Bulls pour bombarder la place. Le 1er décembre, vers 09h00 du matin, un Anglais brandissant un drapeau français demanda à parlementer, et, dans la journée, les Anglais capitulèrent officiellement. 330 prisonniers sur parole furent entassés dans deux navires à destination de l'Angleterre. Les Français brûlèrent les forts et les habitations. Le 24 décembre, Brouillan retourna à Plaisance avec 110 bateaux de pêche et 500.000 livres sterling de morue.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: St-John's fut incendiée par les Français et abandonnée. Le gouverneur Brouillan retourna à Plaisance et laissa d'Iberville à St-John's avec 124 hommes. Ce dernier continua d'attaquer les établissements de pêche anglais: *Torbay, Quidi Vidi, St-Francis* au nord de St-John's, furent pris par les Français et détruits. Puis, en janvier 1697, *Harbour Main*. Le 28 janvier ils incendièrent *Harbour Grace* où furent pris une énorme quantité de viande séchée et plus de 100 prisonniers commandés par William Pynne.

SOURCES & LECTURES◆R. Sayer & J. Bennett, *The harbour of Trepassey with Mutton and Biscay Bays, St. Mary's harbour, James Cook, The road and harbour of Placentia,* R. Sayer & I. Bennet, Londres, 1770. ◆J.L. Price, *Holland and the Dutch Republic in the seventeenth century. the politics of particularism*, Clarendon, Oxford, 1994. ◆Jean-Pierre Proulx, *The military history of Placentia, a study of the French fortifications, Placentia, 1713-1811*, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Environment Canada, Ottawa, 1979. ◆John Humphreys, *Plaisance, problems of settlement at this Newfoundland outpost of New France 1660-1690*, National Museums of Canada, Ottawa, 1970.



Saint-Jean de Terre-Neuve, plan de la rade selon une vieille carte. L'entrée de la rade, connue sous le nom de The Narrows [les Détroits, qui varient entre 200 et 400 m de large] est aujourd'hui gardée par Signal Hill [150m d'altitude] au Nord et par les collines de la rive sud [South Side Hills, 200m d'altitude]. Jean Cabot *aurait* aperçu cette terre depuis le large le jour de la Saint-Jean Baptiste [1497] et aurait donné ce nom à cette "embouchure", d'où le nom de la ville, située par 47°34'Nord et 52°43'Ouest.

---

[3]Nommé ainsi en l'honneur de Guillaume d'Orange.

Portugal Cove. *Attaque de*

Date de l'action: 5 décembre 1696.

Localisation: Péninsule d'Avalon, Terre-Neuve. Coordonnées géographiques: 46° 42' de latitude Nord, et 53° 15' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Après la prise de St-John's de Terre-Neuve, d'Iberville dépêcha des commandos de destruction dans toutes les directions.

Chefs en présence ♦Testard de Montigny.

Effectifs engagés ♦12 *coureurs de bois* canadiens.

Stratégie ou tactique: La surprise. Les coureurs de bois du Canada étaient des Français, nés en France ou au Canada, qui parcouraient la nature sauvage en canot afin de faire la traite des fourrures avec les Indiens de l'intérieur du continent nord-américain. Ils vivaient à l'Indienne et, comme les marins d'aujourd'hui, avaient quelquefois une femme[1] et des enfants à chaque étape régulière.

Résumé de l'action: Le 2 décembre Testard de Montigny partit avec 12 hommes et s'empara le 5 de *Portugal Cove*, sur le bord de la baie de Conception. Il revint à St-John's le 8 avec 30 prisonniers. Une autre patrouille alla capturer des fuyards à *Torbay* au nord de St-John's. Une autre tomba sur *Quidi Vidi* à 3 km au N.E. de St-John's et en rapporta un énorme butin et des prisonniers. Le 27 décembre, d'Iberville anéantit le poste anglais de *St-Francis*, à l'extrême pointe de la langue de terre qui s'avance entre la baie de Conception et l'Atlantique.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette action permit de détruire tout le secteur au nord de St-John's.

SOURCES & LECTURES◆R. Sayer & J. Bennett, *The harbour of Trepassey with Mutton and Biscay Bays, St. Mary's harbour, James Cook, The road and harbour of Placentia,* R. Sayer & I. Bennet, Londres, 1770. ◆J.L. Price, *Holland and the Dutch Republic in the seventeenth century. the politics of particularism*, Clarendon, Oxford, 1994. ◆Jean-Pierre Proulx, *The military history of Placentia, a study of the French fortifications, Placentia, 1713-1811*, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Environment Canada, Ottawa, 1979. ◆John Humphreys, *Plaisance, problems of settlement at this Newfoundland outpost of New France 1660-1690*, National Museums of Canada, Ottawa, 1970.

---

[1] Amérindienne.

Carbonear. *Siège de l'île de*

Date de l'action: début janvier 1697.

Localisation: Terre Neuve. Coordonnées géographiques: 47° 45' de latitude Nord, et 53° 13' de longitude Ouest.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Il neigeait et les déplacements se faisaient en raquettes. D'Iberville et son commando de 127 coureurs de bois canadiens voulaient prendre l'île de Carbonear, *refuge* des pêcheurs chassés de leurs villages par les Français. L'île était escarpée de tous côtés sauf sur une petite plage à la pointe ouest. Mais les Anglais l'avaient fortifiée au point de la rendre imprenable[2]. Une tentative de débarquement aboutit à un échec. Tout en bloquant l'île, d'Iberville décida de continuer de détruire les établissements de pêcheurs anglais.

Le 11 février, d'Iberville incendia Port Graves et Brigus dont les habitants cherchaient à se réfugier à Carbonear et à reprendre les armes. D'Iberville forma 3 détachements. L'un surveilla Carbonear pendant que les 2 autres se cantonnaient à Bay Bulls et à Hearts Content. Dans ce dernier village, pris le 2 février, les résistants étaient barricadés dans un blockhaus. D'Iberville envoya une sommation et leur chef improvisé capitula à condition de ne pas être molesté.

Chefs en présence ♦William Pybbe. ♦le chevalier Le Moyne d'Iberville.

Effectifs engagés ♦127 Français. ♦300 Anglais.

Stratégie ou tactique ♦blocus de l'île, un îlot aux rives fortement escarpées. Une seule plage donnait accès à cette forteresse naturelle.

Résumé de l'action: De nombreux colons et pêcheurs anglais s'étaient réfugiés à Carbonear. Il n'y avait aucun endroit favorable à un débarquement des Français dans cette île qui était devenue une véritable forteresse avec l'arrivée de 300 réfugiés commandés par William Pybbe. Le 31 janvier 1697, ayant des effectifs trop réduits, les Français ne purent envisager de prendre l'île. Alors pour se consoler, d'Iberville attaqua et reprit les établissements anglais jus-

---

[2]Tout au moins *imprenable par des effectifs aussi peu consistants*: 127 hommes.

qu'à *Bay de Verde*.

Pertes ♦nulles.

Conséquence de cette défaite anglaise: Au total, la campagne terre-neuvienne d'Iberville et le pillage des établissements anglais rapporta aux Français :

♦ 371 bateaux de pêche brûlés ou remis à des pêcheurs français.
♦ 193.300 morues enlevées et revendues en France
♦ beaucoup de bétail
♦ 4.000 km^2 de territoire conquis à la France.
♦ 36 villages anglais détruits
♦ 500 maisons détruites
♦ 1.838 prisonniers
♦ 200 Anglais tués

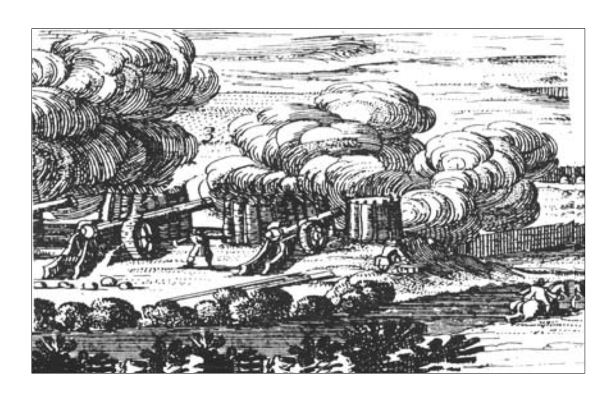
Les pêcheries anglaises étaient ruinées. La destruction de Plaisance par les Anglais en 1693, leur avait coûté extrêmement cher. Mais cet échec servit de leçon au commandement anglais. Il ne hasarda plus de tentative. De retour à Plaisance, d'Iberville reçut l'ordre de se porter sur la Baie d'Hudson afin d'y attaquer les établissements anglais[3].

SOURCES & LECTURES ◆Nellis Maynard Crouse, *Lemoyne d'Iberville, soldier of New France*, Kennikat Press, Port Washington, N.Y, 1972. ◆Rousseau, Edmond, *Les exploits d'Iberville, sans données de publication*, Québec, 1888. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne D'Iverville*, l'Action Catholique, Québec, 1934. ◆Jean Beaudoin, *Journal d'une expédition de d'Iberville*, Imprimerie de l'Eure, Evreux, 1900.



[3]Pour prouver, si besoin était, que les diplomates savaient défaire en un jour ce que les soldats avaient fait au prix de leur sang, Plaisance fut cédée à l'Angleterre en 1713.

Batterie de siège (XVIIIe siècle)



Pierre Le Moyne d'Iberville, le plus célèbre chef de guerre canadien.



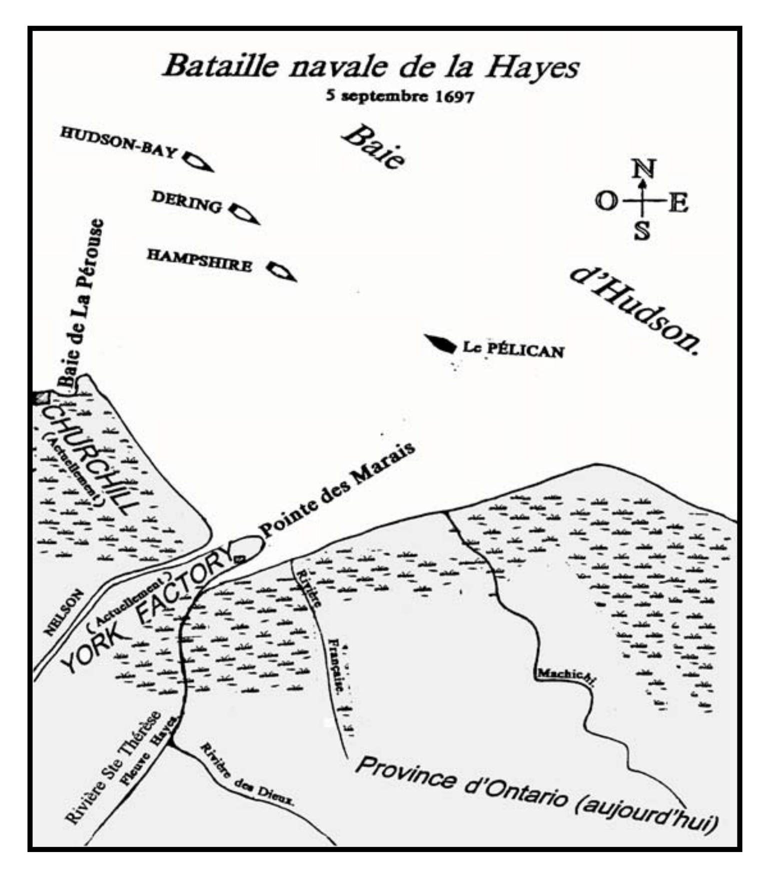
Hayes. *Bataille navale de La*

Date de l'action: 5 septembre 1697.

Localisation: Baie d'Hudson; aujourd'hui dans la province du Manitoba, Canada. Coordonnées géographiques: 57° 02' de latitude Nord, et 92° 20' de longitude Ouest.

Conflit: Fin de guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Après la destruction des pêcheries anglaises de Terre-Neuve, la guerre économique se poursuivit en Amé-



rique du Nord par un assaut contre les forts anglais de traite de fourrure situés dans la Baie d'Hudson.

Chefs en présence ♦Le Moyne d'Iberville commandait Le PÉLICAN. ♦Le capitaine Fletcher commandait Le HAMPSHIRE; le capitaine Grimmington Le DERING et le

capitaine Edgecombe L'HUDSON-BAY.
Effectifs engagés ♦Les 3 navires anglais alignaient 114 canons. ♦Le PÉLICAN possédait 44 canons mais son équipage comptait 40 scorbutiques incapables de combattre. De plus, 27 étaient passés sur Le PROFOND avant de quitter Plaisance, et 26 autres, partis en reconnaissance terrestre la veille au soir, n'étaient pas encore de retour au moment de la bataille.
Stratégie ou tactique: Il n'y eut pas d'abordage. Le combat fut entièrement exécuté au canon. À noter que, exceptionnellement ici, *la tactique habituelle des deux antagonistes fut inversée*: les Français visèrent la ligne de flottaison et les Anglais les mâtures.
Résumé de l'action: Le 5 novembre 1697 à l'aube, d'Iberville aperçut trois vaisseaux sous le vent. Il se porta à leur rencontre croyant voir arriver les navires de son escadre qu'il avait perdus dans le brouillard, mais il se rendit vite compte qu'il s'agissait de trois navires de guerre anglais, Le HAMSHIRE [56 canons], Le DERING [36 canons] et Le HUDSON-BAY [32 canons]. Branle-bas de combat. Vers 09h30 le combat commença, violent. Ayant appris que d'Iberville commandait le navire, les capitaines anglais se réjouissaient de capturer enfin ce corsaire insaisissable.

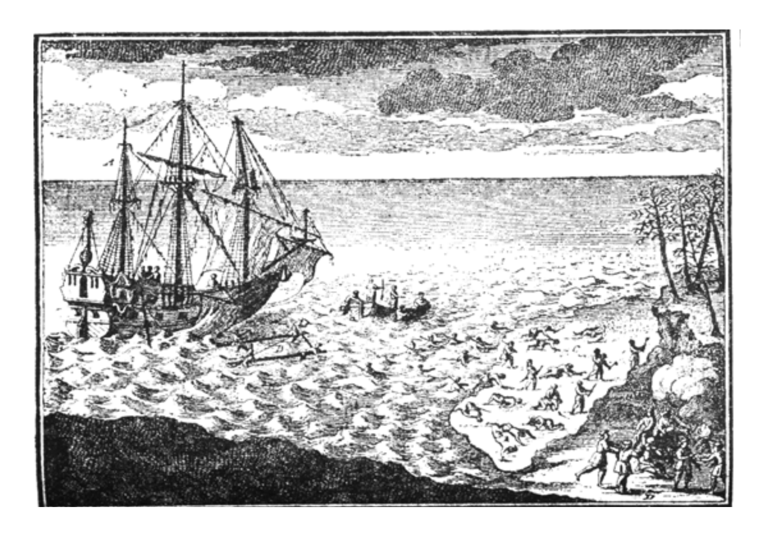
Les 3 navires anglais arrivaient en formation d'attaque, HAMPSHIRE en tête, suivi du DERING et de L'HUDSON-BAY. Le PÉLICAN se jeta avec impétuosité sur Le HAMPSHIRE qui dut manœuvrer en catastrophe afin d'éviter l'abordage. En passant à les frôler entre les deux suivants, les Français leur lâchèrent une terrible double bordée qui truffa leurs flancs. Mais le gros HAMPSHIRE se ressaisit vite, fit demi-tour et commença à canonner et à mitrailler la mâture et le pont du Français. Ce dernier riposta en concentrant ses bordées meurtrières au ras des lignes de flottaison.

Ce combat acharné dura trois heures et demie. Finalement, Le HAMPSHIRE, qui faisait eau de toutes parts, commença à prendre une forte gîte et coula rapidement. Ce que voyant, Le DERING lâcha une dernière bordée, vira lof pour lof et s'enfuit à toutes voiles, tandis que L'HUDSON BAY amenait son pavillon pour signifier qu'il se rendait.

D'Iberville tenta de se lancer à la poursuite du DERING, mais les avaries fort importantes, qu'il avait reçues du HAMPSHIRE, l'empêchèrent de mener à bien la poursuite.

Dès le lendemain, une tempête se leva. Le PÉLICAN, fortement avarié, sombra le surlendemain à dix kilomètres de la côte. D'Iberville avait eu le temps de faire construire des radeaux qui débarquèrent les malades, les blessés et l'équipage. Pourtant, 18 soldats se noyèrent durant le sauvetage.

Pertes ♦L'HUDSON-BAY transportait pour 50.000 dollars de marchandises que les Français s'approprièrent. Mais le navire lui-même sombra durant la tempête qui engloutit aussi Le PÉLICAN. Le DERING et Le HAMPSHIRE

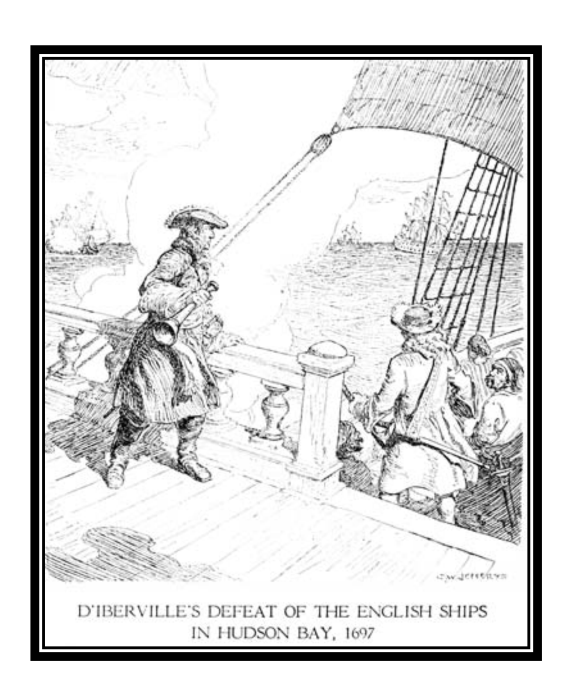


Échouage du Pélican selon La Potherie.

transportaient 100 soldats de renfort pour la garnison du Fort-Nelson. Ceux du HAMPSHIRE furent faits prisonniers par les Français. Les pertes humaines en tués et blessés sont mal connues. On sait seulement que les Français, qui n'avaient pas subi d'abordage, eurent 90 tués et blessés [15 tués et 75 blessés].

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette victoire sur les 3 navires de guerre anglais permit aux Français d'assiéger et de prendre Fort-Nelson, capitale anglaise de la Baie d'Hudson. La cruelle guerre de la Ligue d'Augsbourg se

terminait enfin avec la signature de la Paix de Ryswick[1], en septembre-octobre 1697.



D'IBERVILLE'S DEFEAT OF THE ENGLISH SHIPS IN HUDSON BAY, 1697



[1]Aujourd'hui **Rijswijk** aux Pays-Bas.

Port Graves. *Attaque de*

Date de l'action: 11 février 1697.

Localisation: Péninsule d'Avalon, Terre-Neuve.

Conflit: Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697.

Contexte: Après avoir détruit Saint-François, d'Iberville et ses 127 hommes se rassemblèrent à Portugal Cove pour tomber sur l'île de Carbonear, de l'autre côté de la Baie de Conception. Ils descendirent jusqu'au fond de cette baie en détruisant tout sur leur passage; ils embarquèrent sur des chaloupes afin de transporter aisément l'énorme butin, à l'exception du bétail, bien sûr.

Chefs en présence ♦Pierre Le Moyne d'Iberville.

Effectifs engagés ♦le commando comptait 127 hommes.

Stratégie ou tactique: La surprise fut l'ingrédient essentiel de cette attaque.

Résumé de l'action: À mi-chemin entre Carbonear et le fond de cette baie se trouvait Port Graves occupé par une centaine d'Anglais dont la moitié en armes. Les coureurs de bois canadiens se jetèrent avec furie sur ce poste, en désarmèrent la garnison et capturèrent tout le bétail. Un autre village plus au nord subit le même sort. Il neigeait.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Petit à petit, toutes les pêcheries anglaises de Terre-Neuve étaient réduites à néant.

SOURCES & LECTURES ◆*Iberville's Gulf journals*, Pierre Le Moyne d'Iberville, traduit du français et édité par Richebourg Gaillard McWilliams, University of Alabama press, 1981. Lagos 1693. ◆Jean Beaudoin, *Journal d'une expédition de d'Iberville*, notes de A. Gosselin, sans données de publication, Evreux, 1900. ◆Louis Le Jeune, *Le Chevalier Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville,* Les Editions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1937. ◆Carl A. Brasseaux, *A Comparative view of French Louisiana, 1699 and 1762: the journals of Pierre Le Moyne d'Iberville and Jean-Jacques-Blaise d'Abbadie*, Center for Louisiana studies, University of Southwestern Louisiana, Lafayette,1981.

Fort-Nelson. *Siège de*

Date de l'action: 4 - 13 septembre 1697.

Localisation: Baie d'Hudson. C'est le Fort-Bourbon des Français. Coordonnées géographiques: 55° 50' de latitude Nord, et 99° 00' de longitude Ouest.

Conflit: Fin de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg, 1688-1697. Campagne de la Baie d'Hudson de 1697.

Contexte: Le 5 février 1697, une division de la Marine Royale s'était préparée à effectuer une campagne dans la Baie d'Hudson afin de reprendre Fort-Nelson. Le PÉLICAN, Le PAMIER, Le VIOLENT, Le WESP et la flûte Le PROFOND. La garnison française de l'ancien Fort-Bourbon, que les Anglais avaient déportée en dépit des clauses du traité de capitulation, et qui, pour cette raison, rêvait d'en découdre[1] avec les Anglais, fut embarquée ainsi que 100 marsouins de l'Infanterie de Marine.

Cette division mouilla à Plaisance, capitale de la partie française de Terre-Neuve, le 18 mai 1697. D'Iberville embarqua 22 soldats et 31 coureurs de bois canadiens, et s'adjoignit le brigantin L'ESQUIMAU.

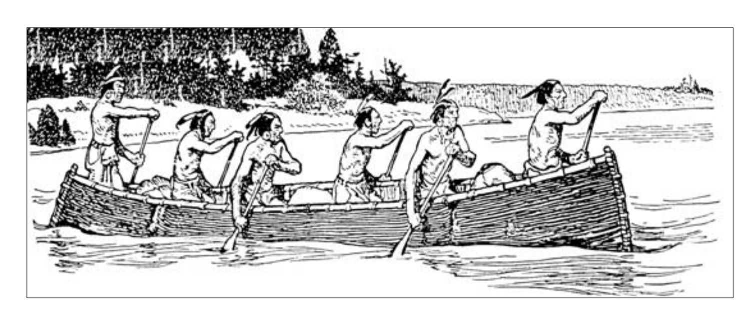
Le 8 juillet, la flottille quitta Plaisance en direction de la Baie d'Hudson. Le 24 juillet, Le PAMIER fut avarié dans une tempête. L'ESQUIMAU fut écrasé par un iceberg mais son équipage de 12 hommes s'en tira par miracle sans une engelure. Le 25, alors que les navires s'étaient perdus dans la brume, la petite Le PROFOND, qui transportait toutes les munitions et les vivres du futur siège du Fort Nelson, fut repérée par 3 gros vaisseaux anglais: Le HAMPSHIRE [56 canons], Le DERING [36 canons] et L'HUDSON-BAY [32 canons]; ceux-là mêmes que d'Iberville vaincra le 5 septembre au combat de la rivière Hayes. Duguay, commandant du PROFOND, refusa d'obtempérer aux menaces des Anglais et prit le large. Le HAMPSHIRE se laissa capturer momentanément par les glaces mais les deux autres prirent le Français en chasse toute la journée, lui envoyant des bordées dès qu'ils en avaient la possibilité. Duguay ne pouvait riposter qu'avec ses deux canons de poupe[2] par le fait même qu'il commandait une flûte[3].

---

[1]De se battre, de se venger...
[2]L'arrière du vaisseau.

Finalement la flûte réussit à s'enfuir.

Chefs en présence ♦Le gouverneur anglais de la Baie d'Hudson se nommait Henry Bayley. ♦Pierre Le Moyne d'Iberville, gentilhomme et homme de guerre canadien-



Indiens du Canada sur le sentier de la guerre.

français, commandait l'expédition française. Les Indiens alliés étaient dirigés par La Potherie.

Effectifs engagés ♦**Français**: environ 500 hommes, dont 2 à 300 scorbutiques inaptes au feu. ♦**Anglais**: 53 hommes de garnison.

Stratégie ou tactique: Le blocus et le bombardement furent grandement facilités par l'*action psychologique* dans laquelle d'Iberville était passé maître: harcèlement, hurlement nocturnes et diurnes à faire dresser les cheveux sur la tête, menaces de massacres; et, après le bâton, la carotte: promesse d'accorder les Honneurs de la Guerre, le rapatriement, la vie sauve...

Résumé de l'action: Le PAMIER, Le WESP et Le PROFOND mouillèrent enfin le 9 ou le 10 septembre à l'embouchure de la Hayes. Le PÉLICAN, fortement endommagé par un combat naval,[4] avait sombré dans la tempête qui avait suivi. Le 11 septembre, un camp retranché fut organisé à portée de canon de Fort Nelson, qui, d'ailleurs, ne tirait que de façon intermittente. Les tirs français de harcèlement tuèrent un Anglais. Vers midi, le même jour, Martigny alla sommer les Anglais de libérer des prisonniers français qu'ils détenaient depuis des mois. On le fit entrer, les yeux bandés afin qu'il ne puisse observer les défenses, mais le gouver-

---

[3]Vaisseau de guerre entièrement ou partiellement vidé de son artillerie pour servir de navire logistique ou de transport de troupes. Les sabords restaient fermés car la lourde charge haussait la ligne de flottaison.

[4]Voir *Bataille navale de la Hayes*, 5 septembre 1697

neur Henry Bayley, dont la garnison venait d'être renforcée par une partie [17 en tout] des marins du HUDSON-BAY, coulé durant la tempête, refusa catégoriquement. D'autant plus que le bruit courait, chez les Anglais, que d'Iberville était mort. Le commandant français fit donc débarquer une batterie,[5] laquelle, le lendemain 12 septembre, commença à pilonner le fort. Une nouvelle sommation étant refusée durant une accalmie, le pilonnage reprit, plus féroce que jamais, accompagné de tirs de harcèlement d'armes légères. Chaque coup de fusil des coureurs de bois était accompagné d'un horrible hurlement, comme le faisaient les Indiens. Cela eut un effet psychologique radical sur le moral de la garnison.

D'Iberville, qui savait doser avec génie la carotte et le bâton, envoya alors un autre ultimatum annonçant "un assaut imminent et un massacre". Le gouverneur anglais demanda à réfléchir jusqu'au soir. Il voulait sonder la volonté de résistance de ses soldats. Mais il se rendit vite compte que ces derniers, épouvantés, ne désiraient que capituler. Il promit un an de solde, des récompenses... Rien n'y fit.

Impatienté par toutes ces tergiversations, d'Iberville fit dresser une deuxième batterie de siège. Alors, à 18h00, un parlementaire anglais vint présenter les conditions d'une reddition. Ne perdant pas leur instinct inné de commerçants, les Anglais voulaient conserver leurs stocks de fourrures. Comme c'était pour lui le seul moyen de rentabiliser l'expédition,[6] d'Iberville refusa et réclama des otages pour la nuit. Le 13, le gouverneur anglais signa une capitulation sans conditions.

Les Français accordèrent pourtant aux Anglais les Honneurs de la Guerre et le rapatriement avec leurs effets personnels. La garnison sortit en armes, tambour battant et enseigne au vent. Il y avait 52 hommes dont 17 marins. D'Iberville laissa une garnison française de 100 hommes commandée par Martigny.

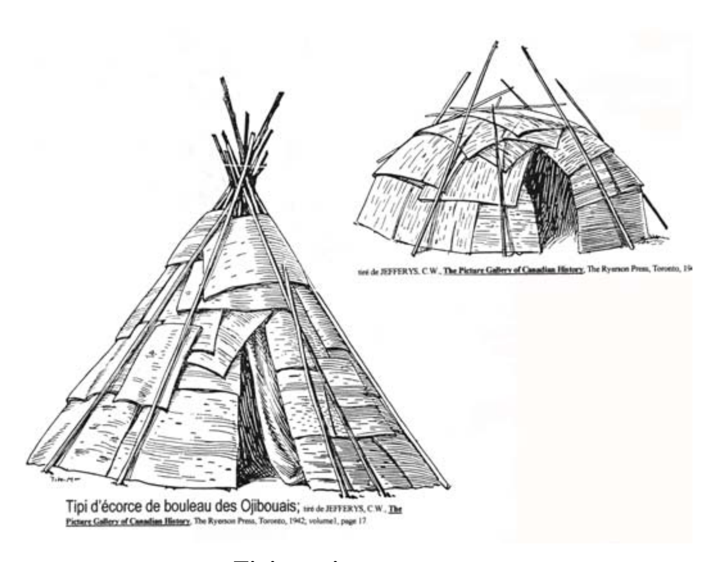
Pertes ♦Outre un tué et le fort, les Anglais perdirent 20.000 peaux de castors.

---

[5]Et des munitions, bien entendu.
[6]Qui était, est-il besoin de le souligner, une expédition de type "corsaire", non officielle.

Conséquence de cette défaite anglaise: La Baie d'Hudson resta française jusqu'au Traité d'Utrech, en 1713. Elle fut alors cédée aux Anglais et les Français se retirèrent en juin 1714, lorsque Fort-Bourbon fut officiellement remis aux Anglais pour redevenir Fort-Nelson[7]**.**

SOURCES & LECTURES ◆François Daniel, *D'Iberville ou Le Jean-Bart canadien et la baie d'Hudson*, Bibliothèque paroissiale, Montréal, 1868.◆Nellis Maynard Crouse, *Lemoyne d'Iberville, soldier of New France*, Kennikat Press, Port Washington, N.Y, 1972. ◆Rousseau, Edmond, *Les exploits d'Iberville, sans données de publication*, Québec, 1888. ◆Pascal Potvin, *Le Chevalier des Mers, Pierre Lemoyne D'Iverville*, l'Action Catholique, Québec, 1934. ◆Jean Beaudoin, *Journal d'une expédition de d'Iberville*, Imprimerie de l'Eure, Evreux, 1900.



Tipi et ouigouam

[7]En fait, la Baie d'Hudson, comme l'Acadie et le peuple acadien, firent partie du pot-de-vin que la France versa à l'Angleterre pour qu'elle trahisse ses engagements en abandonnant ses alliés en pleine guerre. Le traité secret franco-anglais précisait que la ville de Dunkerque serait remise à l'Angleterre et des “arrangements” en Amérique.



Baie de Niganiche (Île Royale, Acadie française). La colonisation de l'Acadie allait bon train et se faisait parallèlement à celle du Canada, avec quelques différences comme ceux d'ailleurs de la région de Détroit [Notre-Dame du Détroit] et des Grands-Lacs.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

♦ADAIR, J. *Hastings to Culloden*, Stroud, Sutton, Londres, 1964.

♦ALISTER, R., pseudonyme de ROBERTSON, Alexander, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853.

♦AMIOT, Joseph-Marie, [missionnaire en Chine] *Art militaire des Chinois*, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772] Ce fut la première traduction des théories du Chinois Sun Tsu dans une langue occidentale.

♦AMIOT, Pierre, *Histoire de Saint-Cast-le-Guildo*, Saint-Cast, 1990.

♦ANGOT, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographiquede la Mayenne*, Imprimerie de la Manutention, Mayenne, 1990.

♦*Annales de la Société Historique & Archéologique à Maestricht*, Tome II, Imprimé chez Leiter-Nypels, Maestricht, 1856-1857-1858.

♦*Anonymous account of the battle of Steinkirk*, London Gazette, 28 July-1 August 1692.

♦ANSELME, Père., *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France,* Paris, Chez Henry Charpentier, 1712.

♦ASCLÉPIODOTE, *Traité de tactique*, traduction de L. Poznanski, Les Belles Lettres, Paris, 1992.

♦ASIMOV, Isaac, *The Shaping of England*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1969.

♦ASSELINE, David, *Les Antiquitez et Chroniques de la Ville de Dieppe*, A.Marais Librairie, Dieppe, 1874.

♦BANNATYNE, Neil, lieutenant-colonel*, History of the Thirtieth Regiment, 1689-1881,* Liverpool, 1923.

♦BATTISTINI, Olivier, *La Guerre. Trois tacticiens grecs, Enée, Asclépiodote, Onasandre*, Anthologie. Editions Nil, Paris 1994.

♦BATTLEFIELDS *of Europe*, Chilton Books, Philadelphia.

♦BAUDE, Lucien, *Les sièges de Douai*, 1667, 1710-1712, Imprimerie de la Mairie, Douai, 1964.

♦BAUDOIN, *Archives des Colonies, Correspondance générale. Canada*. Paris, "Journal de Monsieur Baudoin", 14:4

♦BEAULIEU, *Plans, profils et vues de camps, places, sièges, batailles servant à l'histoire de Louis XIV,* gravés d'après Beaulieu. BN Collection du Cabinet du roi, division Beaux-Arts.

♦BEAURAIN, Chevalier de, *Histoire Militaire de Flandre depuis l'année 1690 jusqu'en 1694 inclusivement* qui comprend le détail des marches, campement, batailles, sièges et mouvements des armees du Roi et de celles des Alliés pendant ces cinq campagnes.

♦BELLERIVE, M. le chevalier de, *Histoire des dernières campagnes de... monseigneur le duc de Vendosme,* qui contient la fidélité héroïque des Espagnols au service de Philippe V, les divers événements qui se sont

passés en Espagne depuis l'arrivée de M. de Vendosme jusqu'à sa mort... Vve Barbin, Paris, 1714. in-12. BN Lh^4-38
♦BELLOC, Hilaire, *British battles*. S.Swift & Co, Hugh Rees, Londres, 1911-1913. 6 volumes.
♦BELLOC, Hilaire, *Richelieu,* E.Benn Ltd, Londres, 1930.
♦BELLOC, Hillaire, *Malplaquet*, S.Swift and Co, London, 1911.
♦BERTRAND, J.-B., *Histoire de Boulogne*, 1829.
♦BERWICK, mar.chal de, *Mémoire*s.
♦BLACKADER, Colonel, *On the battle of Malplaquet, Life and Diary*, ed. A.Crichton.
♦BLUNDELL, dom Odo, O.S.B., *The Catholic Highlands of Scotland*, 2 volumes, Sands & Co., London, 1909. [dernière copie aujourd'hui, bibliothèque vaticane en dehors de l'internet]
♦BODART, Dr. Gaston, *Militar-historisches, Kriegs-Lexicon*, 1618-1905 (1908)]
♦BOISSONNAULT, Charles-Marie, *Histoire politico-militaire des Canadiens-Français*, Editions du Bien-Public, Trois-Rivières.
♦BONNAULT, Claude de, *Histoire du Canada-Français, 1534-1763*, PUF, Paris.
♦BONNET, Emile, *Les Anglais en Languedoc*, Imprimerie générale du Midi, Montpellier, 1915.
♦BORGNET, Jules, *Promenades dans la Ville de Namur*, Namur, 1851.
♦BOULGER, D. *The Battle of the Boyne* 1690. Londres, 1911.
♦BOVESSE, J. *Les sièges de Namur dans Namur, perle de la Meuse*, Namur, 1946-1947.
♦BROOKE-LITTLE, John, *The British Monarchy in Colour*, Blandford Press, Poole [Dorset], 1976.
♦BRUEYS, *Histoire du fanatisme de nostre temps*. Et le dessein que l'on avoit de soulever en France les mécontens des Calvinistes, F. Muguet, Paris, 1692.
♦*Calais, huit siècles d'histoire*, Atelier municipal de la Ville de Calais, 1987.
♦CALONNE, A. de, *Histoire d'Amiens*.
♦CALVERT, Brigadier Michael, Brigadier Chavagnac, comte Gaspard de, *Mémoires, 1638-1695*, Editions Ernest Flammarion, Paris.
♦CALVERT, Mary, R., *Dawn On The Kennebec*, Twin City Printery, Lewiston, Me, USA, circum 1983.
♦CALVERT, Mary, R., *Black Robe on the Kennebec*, Monmouth Press, Montmouth, Me, USA, circum 1991.
♦CAMBRIDGE, R.O., *History of the War between France and England on the Coast of Coromandel*, London, 1762.
♦CANNUYER, Christian, DEPLUVREZ Jean-Marc, *Les fortifications d'Ath durant la periode Espagnole,* Cercle royal d'Histoire et d'Archéologie d'Ath et de la région et Musées athois, Ath, 1984. *(Supplément au catalogue général.)*
♦CANONG, général Frédéric, *Le maréchal duc de Luxembourg*, Paris, Payot, 1924.
♦CARLET DE LA ROZIÈRE, Campagne du maréchal de Villars et de Maximilien-Emmanuel, électeur de bavière, en Allemagne, en 1703. Merlin, Paris, 1766, in-12. BN Lh^4-41
♦CASTEX, amiral Raoul, Théories stratégiques, 5 vol., Éditions maritimes,

Paris, 1929-1935.
♦CASTEX, amiral Raoul, *Mélanges stratégiques*, Académie de Marine, Paris, 1976.
♦CATFORD, E.F., Edinburgh; *The Story of a City*, Hutchinson of London, London, 1975.
♦CHANDLER, David, Editor, *A Guide to the Battlefields of Europe*, Chilton Books, Philadelphia.
♦CHASSAIGNE, Philippe, *Histoire de l'Angleterre*, Éditions Aubier, Paris 1966.
♦CHAVAGNAC, maréchal comte Gaspard de, *Mémoires du comte Gaspard de Chavagnac, 1638-1695*, édition originale annotée par Jean de Villeurs, Flammarion, Paris, 1699.
♦CHOTIN, A.-G., *Histoire de Tournai et du Tournésis*, Massart et Janssens, Tournai, 1840.
♦CHOTTEAU, Léon, *Les Français en Amérique*, Charpentier et Cie, Librairies-Editeurs, Paris.
♦CLAUSEWITZ, Carl von, *De la Guerre,* traduction de Denise Naville, Les Editions de Minuit, Paris 1955. [5 volumes]
♦CLOWES, Sir William Laid, *The Royal Navy, A History from the Earliest Times to the Present,* Sampson Low, Marston & Company, Ltd, Londres, 1897. 7 vol.
♦*Le Code noir ou recueil des réglements... concernant le gouvernement, l'administration de la justice, la police, la discipline et le commerce des Nègres dans les colonies françaises, Société d'Histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1980.*
♦COLIN, J., *Les Grandes Batailles de l'Histoire*, Paris, 1915.
♦CONDAMINE, Pierre de La, *L'épopée de la Bretagne, un jour d'été à Saint-Cast,* Guérande, Le Bâteau qui vire, 1977.
♦CORMEAU, Albert, *La place forte de Huy*. Son importance et son rôle sous les guerres de Louis XIV (1650-1717), mémoire de licence inédit, Universite catholique de Louvain, sans date (vers 1950).
♦*Correspondance d'Espagne*, tome CCXXIII, fol.15-26 in Commission des Archives Diplomatiques au Ministère des Affaires Étrangères, *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française,* XII Espagne, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio et H. Léonardon, Tome deuxième (1701-1722) Ancienne Librairie Germer Baillière et C[ie], Félix Alcan,Éditeur, Paris, 1898.
♦*Correspondance Politique*, *Angleterre*, Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Quai d'Orsay, Paris.
♦COUSIN, Jean, *Histoire de Tournay*, Marc Wyon Imprimeur, Douai, 1620.
♦CRÉTÉ, Liliane, *La Traite des Nègres sous l'Ancien Régime: le nègre, le sucre et la toile*, Éditions Perrin, Paris, 1989.
♦CRÉTÉ, Liliane, *Les Camisards*, Éditions Perrin, Paris
♦DARSEL, J., *Histoire de Morlaix des origines à la Révolution*, Imprimeries Réunies, Rennes, 1942.
♦DAUMESNIL, Joseph, *Histoire de Morlaix*, Laffitte, Marseille, 1976.
♦DEGAGE, Alain, *Le port de Sète: proue méditerranéenne du canal de*

Riquet, 1985.
♦DE NOAILLES, *Mémoires*, Paris, 1710.
♦DERODE, Victor, *Histoire de Lille et de la Flandre Wallonne* (2 tomes), Librairie Vanackère, Lille, 1819.
♦DEVINE, T.M. & DICKSON, David, *Ireland and Scotland, 1600-1850*, Parallels and Contrasts in Economic and Social Development, John Donald Publishers Ltd, Edinburgh, 1983.
♦DUFOUR, *Atlas de Géographie (nombreux plans de batailles)*, Paris, date inconnue.
♦DUPONT, *Histoire du Cotentin*.
♦DURO, L.F. *La Marina de Castilla*.
♦DUTETRE, Père Jean-Baptiste, *Histoire Générale des Antilles Habitées par les Français,* Paris, 1667.
♦ELBÉE, d', *Relation de ce qui s'est passé dans les isles et terre ferme de l'Amérique pendant la dernière guerre avec l'Angleterre*. Paris, 1671, 2 vol. in-12.
♦ELLIOTT, C.W. *The Men that fought at Minden* in the "Journal of the American Military Institute", Washington, 1939.
♦ÉMY, Jean, *Histoire de la pierre à fusil*, Imprimerie Alleaume, Blois.
♦ÉNÉE LE TACTICIEN, Πολιορκητικα*, Poliorcétique*, traduction de A. Bon, Les Belles Lettres, Paris, 1967.
♦*English Historical Documents*, General Editor David, C. Douglas, M.A., F.B.A. Eyre & Spottiswoode, Part IX.
♦FAUCHERRE, Nicolas, *Places fortes, bastions du pouvoir*, R.E.M.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, 1986, 4éme édition de 1991, Paris
♦FLÉCHIER, Mgr, *Lettres choisies de Mr Fléchier, évêque de Nismes avec une relation des fanatiques du Vivarais et des reflexions sur les differens Caractères des Hommes*, Tome premier, Loüis & Henri Desclaustre Libraires Ruë Neuve M.DCC.XXXIV [1734] Lyon
♦FOCH, Ferdinand, Maréchal, *Des Principes de la Guerre,* Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, Berger-Levrault, Libraires-Éditeurs, Nancy-Paris-Strasbourg, 1903.
♦FORTESCUE, J.W. *History of the British Army*, Macmillan and Co. Limited, St.Martin's Street 13 volumes, Londres, 1883.
♦FOSTER, R.F., *The Oxford Illustrated History of Ireland*, Oxford University Press, 1991.
♦"*France Septentrionale*", décembre 1693, dans les Archives des Colonies. "*Correspondance générale, Canada*". Paris, AC,C 11A,12:396V
♦FRASER, Duncan, *Montrose* [before 1700], Standard Press, Montrose (Écosse), 1967.
♦FUNK-BRENTANO, *Philippe le Bel en Flandres*, Paris, 1897.
♦GARTHOFF, Raymond L., *La doctrine militaire Soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1952, traduit de l'américain par Mario Lévi.
♦GILLINGHAM, John, *The Oxford Illustrated History of Britain,* Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984.
♦GLACHANT, Roger, *Histoire de l'Inde des Français*, Librairie Plon, Paris, 1965.

♦GRANT, J.G., *British Battles on Land and Sea*. Cassel Petter & Galpin, Londres. Tome 1.
♦GRIGNON, Claude-Henri, GIROUX, André, *Le vécu à Saint-Eustache de 1683 à 1972,* Editions Corporation des fêtes de Saint-Eustache, Saint-Eustache, 1987.
♦GUIBERT, lieutenant-général, comte Jacques Antoine Hippolyte de, *Essai de tactique générale*, Paris, 1773.
♦HALE, *Les grands combats sur mer, de Salamine au Jutland*, Paris, 1932.
♦HANNON, Leslie, F., *Forts of Canada*, *The Conflicts, Sièges, and Battles that Forged a Great Nation,* McLelland & Stewart Ltd, oronto, 1969.
♦HARDŸ DE PÉRINI,Edouard, *Batailles françaises,* 6 vol. de 1214 jusqu'en 1789, Editeur Ernest Flammarion, Paris, 1894.
♦HAUTEFEUILLE, A., et LÉONARD, L., *Histoire de Boulogne*, 1860.
♦HIBBERT, Christopher, *The English, A Social History, 1066-1945,* W.W.Norton & Company, London, 1986.
♦HIBBERT, Christopher, *Cavaliers and Roundheads, The English at War 1642-1649*, Harper Collins Publishers, Londres, 1993; page
♦Histoire de la ville de Cherbourg.
♦HOCQUET, Adolphe, *Tournai et le Tournaisis au XVIè Siècle au point de vue politique et social,* Casterman, Tournai, 1904.
♦HOCQUET, Adolphe, *Tournai et l'Occupation anglaise*, Casterman, Tournai, 1901.
♦HOGG. Ian, V., *Forteress; a History of Military Defense*, Macdonald and Jane's Publishers, London, 1975.
♦HUEBNER, Johann l'Aîné*, Les Généalogies historiques des Rois, Empereurs, etc., et de toutes les maisons souveraines qui ont subsisté jusqu'à présent, etc*, traduit de l'allemand en français pour diffusion internationale, 4 tomes, Paris 1736 - 1738.
♦INSH, George Pratt, *The Scottish Jacobite Movement*, A Study in Economics and Social Forces, The Moray Press, Edinburgh, 1952.
♦JARDEZ, Lucien, Tournai - Tournaisis, Paul Legrain éditeur, Bruxelles, 1989.
♦JEFFRERYS, C.W., *The Picture Gallery of Canadian History*, The Ryerson Press, Toronto, 1942; 3 volumes.
♦JOMINI, baron de Jomini, général et aide de camp de l'empereur de Russie, *The Art of War*, traduit du Français par le capitaine G.H. Mendell et par le lieutenant W.P. Craighill, Greenwood Press Publishers, Westport, Connecticut, USA. [L'auteur s'excuse de n'avoir eu à sa disposition que la traduction anglaise; ce qui a entraîné une traduction supplémentaire de l'anglais au français.]
♦JOHNSON, T.R. St, *Antigua and the Antiguans*, 2 vol. Londres, 1842.
♦JOUNGSON, A.J., *The Making of Classical Edinburgh*, 1750-1840, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1966.
♦PINEDO Y SALAZAR, *Historia de la insigne Orden del Toyson de Oro,* tome I
♦PLOWDEN's *History of Ireland from the Union to 1810.*
♦PORT, Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Éditions H. Siraudeau, Angers, 1965.

♦POWELL, J. R., *The Navy in the English Civil War*, Archon Books, Hamden-London, 1962.
♦PRIVAT, Edouard, Editeur, *Histoire des Protestants en France*, Toulouse, 1977. ISBN 2-7089-2341-2
♦PUYSÉGUR, Jacques-François de Chastenet, marquis de, maréchal de France, *Traité de l'Art de la Guerre*, par principes et par règles, ouvrage de M. le maréchal de Puységur, mis à jour par M. le marquis de Puységur son fils, etc... Paris, 1748, puis La haye, 1749.
♦*Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs* et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères, XII, ESPAGNE, avec une introduction et des notes par MOREL-FATIO, A., et LÉONARDON, H., Tome Deuxième (1701-1722), Félix Alcan Éditeur [Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie], Paris, 1898. *[Microfilms de la Bibliothèque Nationale]*
♦REICH, Emil, *Foundations of the Modern Europe*, New York, 1908.
♦RENIER, G.J. *William of Orange*, Londres, 1932.
♦RICHELIEU, maréchal de, *Mémoires*, Paris, 1930. (3 vol.)
♦ROBERTSON, Alexander, *Extermination of the Scottish Peasantry, Londres, 1853*. [Écrit sour le pseudonyme de ALISTER, R. pour éviter les représailles du gouvernement anglais].
♦RONCIÈRE, Charles de La, *Histoire de la marine française*, Plon, Paris, 1899.
♦RONCIÈRE, Charles de La, *Quatrième guerre navale entre la France et l'Angleterre,* Paris, 1890.
♦ROUVROY, Louis de, duc de Saint-Simon Vermandois, *Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence*, 21 tomes, Paris 1829.
♦SCHNEIDER, Lieutenant Colonel Fernand, *Histoire des Doctrines militaires*, PUF, Paris, 1957.
♦SEYMOUR, William, *Battles in Britain*, 1066-1547, Sidgwick & Jackson, London, 1975.
♦SMURTHWAITE, David, *Battlefields of Britain.*
♦STUART, Bérault, *Traité sur l'Art de la Guerre*, Introduction et Édition par Élie de Comminges, Éditions Martinus Nijhoff, La Haye, 1976.
♦SUE, Eugène, *Histoire de la Marine française*, 1835.
♦SUN TSÉ ou SUN TZU traduit par le missionnaire Joseph-Marie AMIOT, *Art militaire des Chinois*, ou *Recueil d'anciens traités sur la guerre,* Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772]
♦SUN TZU, *L'Art de la guerre*, Flammarion, Paris, 1972. [traduction de Francis Wang]
♦SUSANE, général, *Histoire de l'Artillerie*, Paris.
♦TOUDOUZE, Georges, *La Bataille de la Hougue 1692*, Paris, 1899.
♦TREVELYAN, George-Macauley, O.,M., *Illustrated English Social History*, 4 vol. Longmans Publishing, Londres, 1944.
♦TURENNE, maréchal de, *Mémoires,* 2 vol. planches.

♦Dom J. VAISSETTE, [un bénédictin], *Histoire de Languedoc*, t.IX, Éditions Privat.
♦VANDEUVRES, sieur de, *Relation de la guerre de Flandre en l'année 1667*, C.Babin, Paris, 1668.
♦VAUBAN, Maréchal de, *Traité de l'attaque des places*, Paris 1706.
♦VAUX DE FOLETIER, François, *Le Siège de La Rochelle*.
♦VIDAL, général, *L'Armée française à travers les âges; L'Artillerie*, Paris, 1933.
♦VILLARS, *Mémoires du maréchal de Villars*.
♦VILLETTE-MURSAY, Philippe de, *Mes campagnes de mer sous Louis XIV*, présenté par Michel Vergé-Franceschi, Tallandier, Paris, 1991.
♦WANTY, Émile, général, *La pensée militaire des origines à 1914*, Brépols, Bruxelles.
♦YOUNG, P. et Adair, J. *Hastings to Culloden*, Londres, 1964.
♦YOUNG, Peter, A *Dictionary of Battles*.
♦ZWEIG, Stefan, *The Queen of Scots*, traduit de l'allemand [autrichien] par Cedar et Eden Paul, Cassel and Company Ltd, London, 1935.





Pierre Le Moyne sieur d'Iberville et d'Ardillières (1661-1706) fut un grand soldat canadien. En 1699, il créa la colonie de la Louisiane, explorée 17 ans plus tôt par Cavelier de La Salle. Il fonda sa première capitale Biloxi puis Mobile. Son frère Jean Baptiste édifia La Nouvelle-Orléans. Pierre chassa les Anglais de la Baie d'Hudson et de Terre-Neuve. Désireux d'attaquer les Carolines, il se rendit à La Havane pour y recruter des soldats espagnols mais mourut de la fièvre jaune. Il est enterré dans cette ville.

La *Réforme* protestante et la *Contre Réforme* catholique des XVIe et XVIIe siècles engendrèrent à travers l'Europe un déchaînement de guerres fratricides, une vague d'intolérance intransigeante et une impitoyable cruauté au nom du Dieu des chrétiens. Ainsi, se succédèrent la Guerre de Trente Ans qui affaiblit grandement l'unité du Saint Empire romain germanique, et la Guerre de la Ligue d'Augsbourg qui clôtura ce XVIIe siècle et à laquelle participèrent pour des raisons économico-religieuses la France et l'Angleterre. Dans le Nouveau Monde, des Canadiens, tels que Pierre Le Moyne d'Iberville, agrandirent la Nouvelle France en y adjoignant de vastes territoires tels que la Louisiane, et chassèrent les Anglais de la Baie d'Hudson et de Terre Neuve. Durant la Guerre de Succession d'Espagne qui suivit, Louis XIV offrit en guise de bakchich ces deux dernières régions à l'Angleterre pour inciter son Gouvernement contrôlé par les lobbies marchands, à abandonner ses alliés en pleine guerre et à cesser de subventionner ses alliés. En conséquence de cette défection, la France put imposer un Bourbon sur le trône de l'Empire espagnol, rompant ainsi la cohésion au sein du vaste empire des Habsbourg sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

